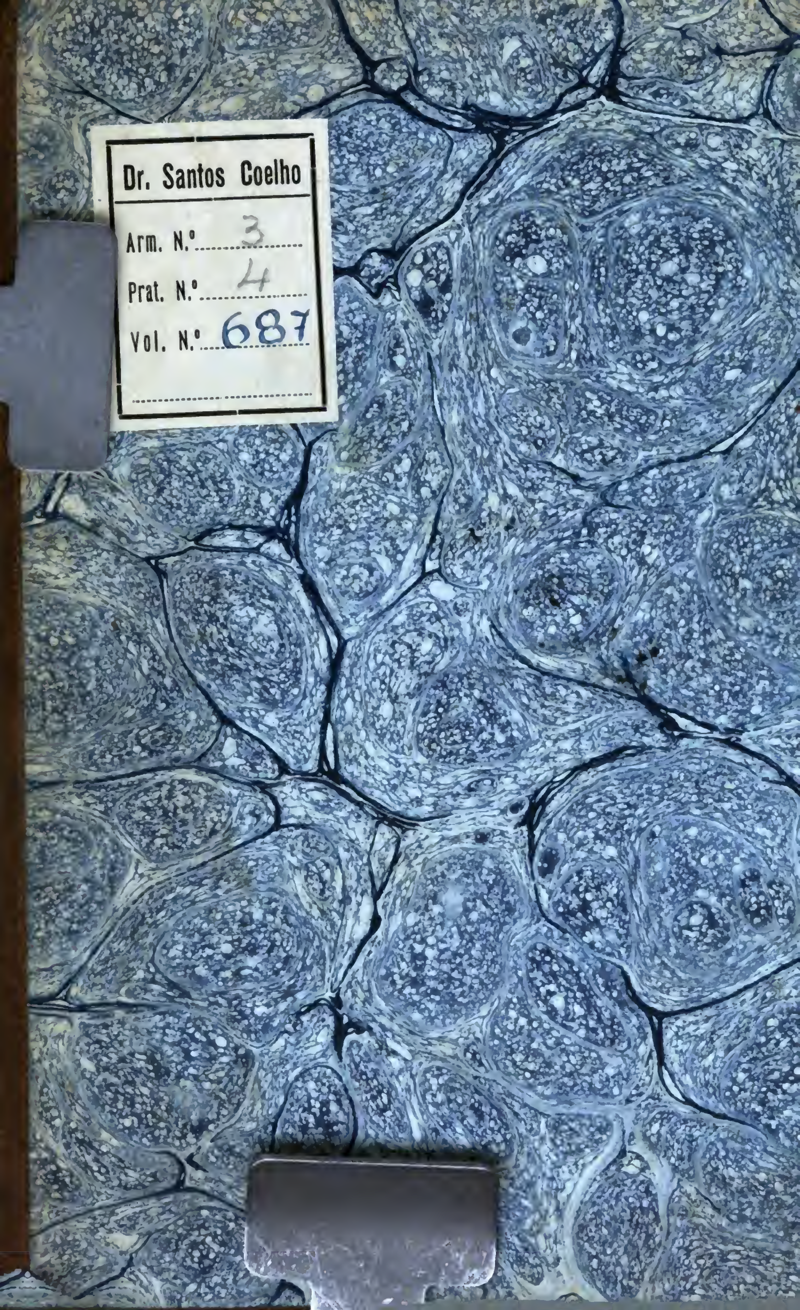
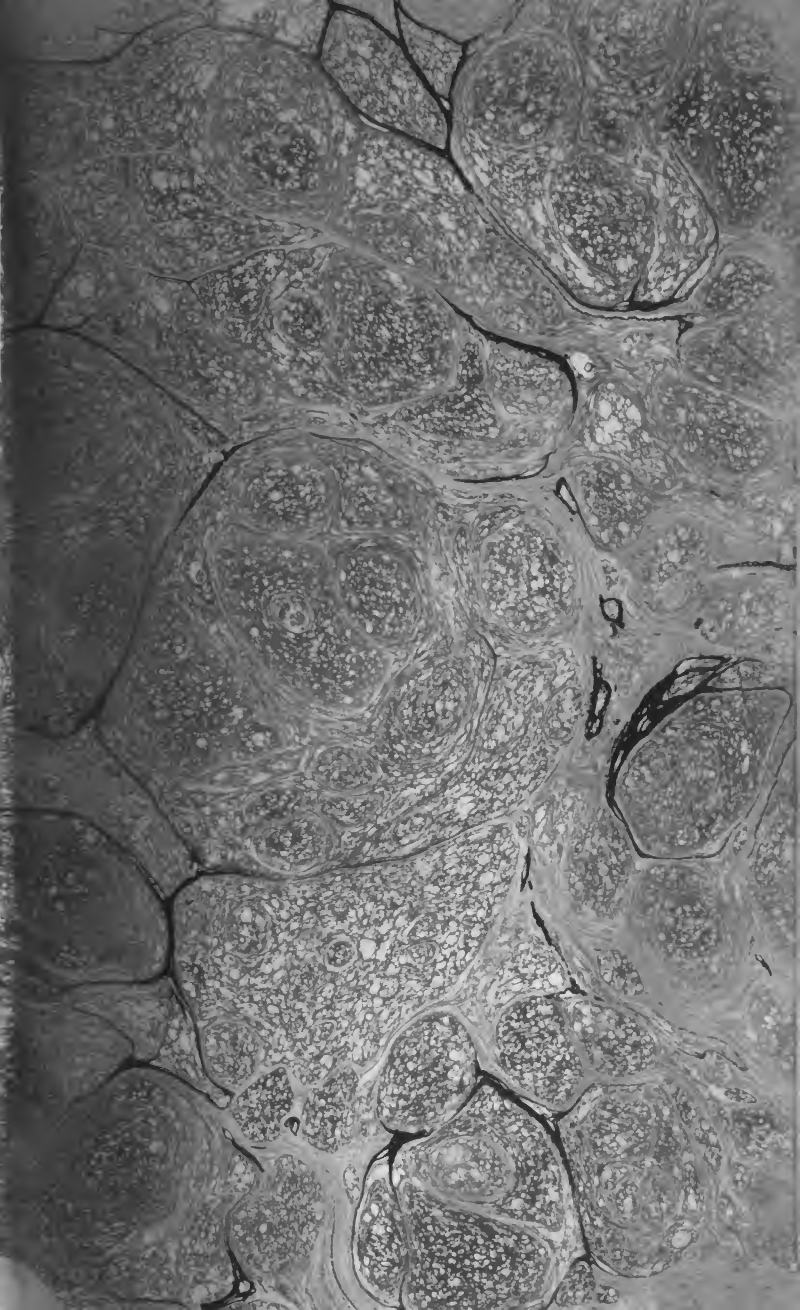



Dr. Santos Coelho
Arm. N.º 3
Prat. N.º 4
Vol. N.º 687



DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

CONTENANT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES, CÉLÈBRES OU FAMEUX
DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES SIÈCLES,

SUIVI

D'UN DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES MYTHOLOGIES,

ET

D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÉNEMENS LES PLUS REMARQUABLES QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE
COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME QUATORZIÈME.



A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GIT-LE-COEUR, N° 8.

1822.

NOUVEAU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

HOGARTH (Guillaume), peintre anglais, né à Londres, en 1697, mort en octobre 1764, à Leicesterfields, à 67 ans, fut nommé peintre du roi d'Angleterre, en 1757. Ses compositions sont mal dessinées et faiblement coloriées; mais ce sont des tableaux parlans de diverses scènes comiques ou morales de la vie. Il avait négligé le mécanisme de son art, c'est-à-dire les traits du pinceau, le rapport des parties entre elles, l'effet du clair-obscur, l'harmonie du coloris, etc., pour s'élever jusqu'à la perfection de ce mécanisme, c'est-à-dire au poétique et au moral de la peinture. «Je reconnais, disait-il, tout le monde pour juge compétent de mes tableaux, excepté les connaisseurs de profession.» Un seul exemple prouvera combien il réussit. Il avait fait graver une estampe dans laquelle il avait exprimé avec énergie les différens tourmens qu'on fait éprouver aux animaux. Un charretier frappait rudement un de ses chevaux; un passant, dans une rue de Londres, touché de pitié, lui cria, «Malheureux! tu n'as donc pas vu le tableau de Hogarth?» Il réalisa le vœu de l'abbé Dubos, qui se plaignait qu'aucun peintre d'histoire de son temps n'eût entrepris de tracer la vie ou l'histoire d'un personnage dans une série de tableaux qui présentassent la suite de ses actions. C'est ce qu'a exécuté Hogarth dans plusieurs de ses ouvrages, tels que *le Mariage à la mode*, *la vie du libertin*, *la Vie d'une fille publique*, suite de tableaux dans laquelle paraît une jeune fille venue à la ville avec toute la simplicité de son âge, et conduite par tous les degrés du libertinage à une mort prématurée; ce sont autant de drames, dont chaque scène forme un tableau vivant et animé. La nouveauté et le succès de cette idée excitèrent l'avidité de quelques graveurs, qui imitèrent ses dessins, et forcèrent l'auteur à recourir au gouvernement pour arrêter une déprédation aussi funeste pour lui qu'elle pouvait l'être pour d'autres; on dut à ses plaintes l'acte du parlement 8e George II, chap. 38, qui proscrivit cet abus, et qui fut calqué sur les lois promulguées sous la reine Anne en faveur des propriétés littéraires. Hogarth, peintre et écri-

vain, composa (avec le docteur B. Hoadly) et publia, à Londres, en 1753, un traité en anglais, intitulé *Analyse de la beauté*, qui été traduit en allemand par Mylius, sous les yeux de l'auteur, et dont il y a une traduction italienne, imprimée à Livourne en 1761. L'auteur prétend que les formes arrondies constituent la beauté du corps : principe vrai à certains égards, faux à plusieurs autres. Ce traité a été traduit en français par M. Jansen, 2 vol. in-8°, 1805. (*Voyez*, sur cet artiste, le deuxième volume du *Mercure de France*, janvier, 1770.) Le dernier ouvrage d'Hogarth fut un tableau qu'il nomma *la Fin de toutes choses*, et qu'il peignit en 1764. On y voyait le temps couché et assoupi sur des débris de colonnes. Cette composition semble avoir inspiré à Gilbert ce beau vers qui termine son ode sur le *Jugement dernier*.

Sur les mondes détruits, le temps dort immobile.

Quand Hogarth l'eut achevé, on dit qu'il brisa sa palette, en s'écriant, *j'ai fini !* Hogarth ne se rendit recommandable dans la société que par l'originalité de ses compositions ; ayant peu fréquenté la bonne compagnie, il avait conservé toute la rudesse de caractère d'un homme qui n'a reçu aucune éducation ; la moindre contradiction le mettait en fureur. On rapporte qu'un grand seigneur, d'une laideur peu commune, voulut se faire peindre par lui, et qu'Hogarth, dont l'intention n'était point de le flatter, rendit son portrait si ressemblant que le seigneur n'en voulut plus, et refusa de le payer. Le peintre s'avisa d'un expédient. Il écrivit au lord que, s'il n'était pas payé dans trois jours, il livrerait son tableau à un homme qui montrait alors des animaux étrangers, et qui lui en avait offert un prix avantageux, à l'aide de ce qu'il y ajouterait une queue, des oreilles, etc. La menace eut son effet et le possesseur du tableau le livra aux flammes.

HOGERBEETS (Rombout), né d'une famille distinguée à Hoorn, ville de la Nort-Hollande, en 1561, fut promu docteur en droit à l'université de Leyde, en 1584. Créé conseiller pensionnaire de cette dernière ville, en 1590, il quitta ce poste en 1596, pour aller occuper à La Haye celui de conseiller ordinaire au haut conseil. En 1611, il fut un des trois députés de la république auprès de Christian IV, roi de Danemarck et de Suède. En 1617, on le nomma une seconde fois au poste honorable qu'il avait abdiqué en 1596; l'année suivante, il fut arrêté par ordre des États-généraux à La Haye, et conduit en prison. Le même sort frappa le même jour Olden Barneveldt et Grotius; lié avec eux de principes et d'amitié, il déplut, comme eux, à l'ambitieux stathouder Maurice. Olden Barneveldt paya de sa tête son généreux patriotisme. Hogerbeets fut menacé du même supplice. Rien n'ébranla son courage. Après la procédure la plus irrégulière, contre laquelle il n'avait cessé de réclamer, il fut condamné, le 18 mai 1619, à une prison perpétuelle, et, peu de temps après, confiné au château de Lowestein. Il y resta jusqu'en 1625, toujours traité avec une extrême rigueur. Il eut le malheur d'y perdre sa femme, qui s'y était fait enfermer avec lui. Sa famille obtint alors quelque adoucissement à son sort. Il fut trans-

porté au château de Weer, à Wassenaar, village entre La Haye et Leyde; mais il y mourut au bout de quelques semaines, âgé de 64 ans. C'était un homme laborieux, savant, d'une incorruptible probité, rempli de religion, mais ennemi de l'intolérance et du faux zèle. Il à publié un *Recueil des procédures* qui avaient été faites à son sujet. Il composa dans sa prison une *Introduction abrégée à la plaidoirie usitée devant les cours de justice de Hollande.* Il s'est trouvé trop peu d'ordre dans ses écrits posthumes pour qu'on ait pu les publier.

HOGERS (GOSWIN ou THÉOPHILE), de la province d'Over-Issel, et (à ce qu'il paraît) de la ville de Deventer, né en 1636, perdit ses parens d'une maladie pestilentielle, pendant qu'il étudiait à Leyde, et il eut à pleurer peu après son frère unique, Jean HOGERS, théologien, et, à ce qu'il paraît, ministre du Saint-Évangile. Il voyagea après avoir fini ses études, et s'arrêta pendant plusieurs mois à Caen, où il se plut dans la société des Bochart, des Huet, des Paulmier, des Grauteménil, etc. De retour dans sa patrie, il accepta la chaire d'éloquence et d'histoire, laissée vacante à Groningue par Jean-George Grævius, qui venait d'être appelé à l'université d'Utrecht. Il entra quelque temps après dans la carrière de la politique, et s'y montra, dans des circonstances difficiles, un ami de la liberté non moins courageux qu'éclairé. Il fut intimement lié avec l'illustre Rabo-Herman Schèle, éminemment signalé par le même caractère. Quoiqu'il eût cessé d'être professeur d'éloquence, il prononça quelques discours latins, fortement empreints de ses sentimens patriotiques. Dans la mémorable année de 1672, il fut député aux États-généraux, et désigné pour l'ambassade de France; mais il paraît que le changement de circonstances politiques, survenu par le massacre des frères Deurtt, lui fit subroger un autre dans cette nomination. Il rentra dans la vie privée, et mourut au sein de son loisir littéraire, le 14 mars 1676. On a de lui un petit recueil de poésies latines, frappées au bon coin, sous le titre de *Theophili Hogersii poemata juvenilia*, auquel il a réuni trois discours latins en prose, savoir: 1° *sur la tyrannie de Jules-César;* 2° *sur la défense de la patrie*, après la défaite de la flotte hollandaise en 1665; 3° *sur la glorieuse paix que la république des Provinces-Unies conclut deux ans après avec l'Angleterre.* Ce petit volume in-16, imprimé à Amsterdam, chez Elzevir, en 1672, contient de plus les *poésies latines* de Jean HOGERS, frère de Théophile, et deux pièces de vers latins de P. D. Huet, l'une sur la mort de Claude Saumaise, l'autre sur le voyage que Huet fit en Suède en 1652, et non en 1662, comme le porte fautivement l'intitulé, pag. 84.

HOGHELANDE (THIBAUT DE), écrivain du 16ᵉ siècle, né à Middelbourg, a publié plusieurs *Ouvrages sur l'alchimie*, qui prouvent qu'il a donné dans toutes les rêveries de cette vaine science, plus propre à faire des charlatans que des chimistes.

HOGUETTE (PIERRE-FORTIN DE LA), né en Normandie en 1582, était fils d'un président de l'élection de Falaise, anobli par le roi Henri IV, en 1590, pour services

rendus lors de la réduction de cette ville. Il est auteur du *Testament*, ou *Conseils fidèles d'un bon père à ses enfans*, dont la dixième édition, qui parut en 1661, prouve le succès. On a encore de lui les *Élémens de la politique, selon les principes de la nature*, réimprimés à Paris, 1663, in-8°.—Hardouin FORTIN de la Hoguette, successivement archidiacre de Paris, évêque de Saint-Brieux et de Poitiers, puis archevêque de Sens, où il mourut en 1715, était l'un des fils de cet écrivain. Il avait tenu un synode en 1692, et y publia les statuts de Henri de Gondrin, son prédécesseur, avec un supplément.

HOHENLOHE-KIRCHBERG (....., prince DE), général d'artillerie au service de l'empereur, fut employé avec succès en Transylvanie dans la guerre faite aux Turcs en 1789. Le 8 octobre de cette année, il défit complètement un corps d'armée sous les ordres de Cara-Mustapha. Dès l'ouverture de la campagne contre la France, en 1792, il se porta en avant de Trèves, où il fut attaqué diverses fois par Bournonville; ces attaques et sa défense furent tout à la fois les premières actions, et les plus brillantes du commencement de la guerre. Hohenlohe signala son courage aux combats de Mont-Ansin, de Fumars et de Mormale; il couvrit avec avantage le siége du Quesnoy, et contribua aux succès du prince de Cobourg, et du général de Moellendorff. Il mourut au mois d'août 1796, comme il allait commander une armée sur le Rhin. Sa perte fut vivement sentie, et les Français eux-mêmes l'ont regardé comme un des généraux les plus redoutables qui leur aient été opposés dans cette guerre.

HOHLFELD, ingénieux mécanicien de Berlin, est le premier inventeur d'une mécanique au moyen de laquelle des pièces de musique exécutées sur un clavecin et un forte-piano, se trouvaient lisiblement notées sur du papier, lorsque l'exécution était finie. Hohlfeld doit avoir la priorité sur le moine Engramelle, qui inventa, en 1757, une semblable machine. Dès 1752, le mécanicien prussien avait présenté sa mécanique à l'Académie de Berlin. Cette machine fut brûlée en 1757, dans un incendie.

HOKANSON (OLOF), orateur de l'ordre des paysans en Suède, et paysan lui-même, né en 1695, dans le village de By, parut, pour la première fois, en 1726, à la diète, comme député de son ordre, et s'y acquit une si grande réputation par sa sagesse et son patriotisme, qu'il fut élu député à toutes les diètes, depuis 1731 jusqu'en 1769. Il fut nommé huit fois orateur, et eut part à toutes les délibérations publiques pendant près de cinquante ans. Il mourut à Stockholm, le 18 novembre 1769.

HOLAGOU. *Voy.* HOULAGOU.

HOLBACH (PAUL THIRY, baron D'), membre des Académies de Pétersbourg, de Manheim et de Berlin, né en 1723, à Heidelsheim dans le Palatinat, mort à Paris le 21 janvier 1789, à 66 ans, était un minéralogiste instruit, un amateur éclairé des arts, et un homme enjoué, bienfaisant et sociable. C'est ainsi que le peignent ceux qui, ayant vécu avec lui pendant plusieurs années, ont dû le connaître. J.-J. Rousseau, qui ne l'a pas menagé dans ses confes-

sions, rend cependant aussi justice à ses qualités : « C'était, dit-il, un fils de parvenu, qui jouissait d'une assez grande fortune, dont il usait noblement, recevant chez lui des gens de lettres, et, par son savoir et ses connaissances, tenant bien sa place au milieu d'eux. » Il reçut chez lui, pendant quarante ans, un grand nombre de littérateurs, parmi lesquels on remarquait Diderot, Marmontel et Galiani. Tous les dimanches il y avait table ouverte chez lui, et les convives y faisaient d'excellens repas : aussi Galiani, écrivant de Naples au baron d'Holbach, lui adressa cette question : « La philosophie, dont vous êtes le premier maître-d'hôtel, mange-t-elle toujours d'un aussi bon appétit ? » Lorsque Voltaire vint à Paris, en 1778, il alla au-devant de d'Holbach, qu'on lui annonçait, et lui dit : « Depuis long-temps, Monsieur, je vous connaissais de réputation, et vous êtes un des hommes dont j'ai le plus desiré l'estime et l'amitié. » Suivant Naigeon, d'Holbach eut une grande simplicité de mœurs, et madame Geoffrin disait de lui qu'il était *simplement simple*. Cette assertion ne nous parait pas tout-à-fait conforme à l'idée qu'on a maintenant du barond'Holbach. D'ailleurs Grimm, dont le témoignage ne peut être suspect en cette occasion, assure que c'était à Malesherbes que madame Geoffrin faisait l'application de ces expressions. On a de lui la Traduction de divers ouvrages allemands et anglais, dont il a éclairci le texte par d'excellentes notes. La plupart des écrits d'Holbach n'ont pas été avoués publiquement par leur auteur. Nous allons en donner la liste, en suivant les indications que donne M. Barbier dans son excellent *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* : I. *Arrêt rendu à l'amphithéâtre, contre la musique française*, 1752, in-8°. II. *Lettre à une dame d'un certain âge, sur l'état présent de l'Opéra*, 1752, in-12. III. *Chimie métallurgique*, trad. de Gellert, Paris, 1758, 2 vol. in-12. IV. *Minéralogie*, trad. de l'allemand de Wallerius, Paris, 1759, 2 vol. in-12. V. *L'Antiquité dévoilée*, refaite sur le manuscrit original, 1766, in-4°, et 3 vol. in-12. (*Voyez* BOULANGER.) M. Barbier attribue au baron d'Holbach le *Christianisme dévoilé*, publié sous le nom de Boulanger; et Laharpe, dans son *Cours de littérature*, dit qu'il est de Damilaville. VI. *La contagion sacrée, ou Histoire naturelle de la superstition*, Londres, 1767, in-12. VII. *Esprit du Clergé, ou le Christianisme primitif vengé*, trad. de l'anglais de Trenchard et de Th. Gordon, Londres, 1767, 2 vol. in-12. VIII. *De l'Imposture sacerdotale*, trad. de l'anglais, Londres, 1767, in-12. IX. *David, ou Histoire de l'homme selon le cœur de Dieu*, trad. de l'anglais, 1768, in-12. X. *Dernier chapitre du militaire philosophe*, 1768, in-12. XI. *Examen critique des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne*, trad. de l'anglais de Collins, Londres, 1768, in-12. XII. *Histoire ancienne de la Russie*, par Lomonossow, trad. en français par Eidous, sur la version allemande d'Holbach, 1768, in-8°. XIII. *Lettres à Eugénie, ou Préservatif contre les préjugés*, 1768,

2 vol. in-12. Ces lettres ont été faussement attribuées à Fréret. XIV. *Lettres philosophiques sur l'origine des préjugés*, trad. de l'anglais de Tolland, avec des notes de Naigeon, Londres, 1768, in-12. XV. *Les plaisirs de l'Imagination*, poème en trois chants, par Akenside, trad. de l'anglais, Amsterdam. XVI. *Les Prêtres démasqués*, ou *les Intrigues du Clergé chrétien*, trad. de l'anglais, et refait en grande partie, 1768, in-12. XVII. *Théologie portative*, ou *Dictionnaire abrégé de la religion chrétienne*, publié sous le nom de l'abbé Bernier, 1768, in-12. XVIII. *De la Cruauté religieuse*; trad. de l'anglais, Londres, 1769. XIX. L'*Esprit du judaïsme*, ou l'*Examen raisonné de la loi de Moïse*, trad. de l'anglais de Collins, 1770, in-12. XX. *L'Enfer détruit*, ou *Examen raisonné de l'Éternité des peines*, trad. de l'anglais, Londres, 1769, in-12. XXI. L'*Intolérance convaincue de crime et de folie*, trad. de l'anglais, Londres, 1769. XXII. *Essai sur les préjugés*, par M. du M.***, Londres, 1770, in-8°. (*Voyez* Dumarsais.) XXIII. *Examen critique de la Vie et des ouvrages de Saint Paul*, Londres, 1770, in-12. (*Voy.* Boulanger.) XXIV. *Histoire critique de J.-C.*, ou *Analyse raisonnée des Évangiles*, sans date (vers 1770), petit in-8°, avec l'épigraphe, *Ecce homo.* XXV. *Recueil philosophique*, ou *Mélange sur la religion et la morale*, par différens auteurs (publié par Naigeon), Londres, 1770, 2 vol. in-12. XXVI. *Tableau des Saints*, Londres, 1770, 2 vol. in-12. XXVII. *De la nature humaine*, ou *Exposition des facultés, des actions et des passions de l'ame, et de leurs causes*, trad. de l'anglais de Hobbes, 1772, in-12. XXVIII. *Le bon sens*, ou *idées naturelles opposées aux idées surnaturelles*, Londres, 1772, in-12. XXIX. *La politique naturelle, par un ancien magistrat*, 1773, 3 vol. in-8°. XXX. *Système social*, ou *principes naturels de la morale et de la politique*, Londres, 1773, 2 vol. in-8°, et 3 vol. in-12. XXXI. *L'Agriculture réduite à ses vrais principes*, par J.-G. Wallerius, Paris, 1774, in-12. XXXII. *L'Éthocratie*, ou *le Gouvernement fondé sur la morale*, Amsterdam, 1776, in-8°. XXXIII. *La morale universelle*, ou *les devoirs de l'homme fondés sur la nature*, Amsterdam, 1776, in-4°, et 3 vol. in-8°. XXXIV. *L'Art de la verrerie, de Néri, Merret et Kunckel*, 1752, in-4°. XXXV. *Introduction à la Minéralogie*, 1756, 2 vol. in-12. XXXVI. *Essai d'une histoire naturelle des couches de la terre*, trad. de Lehmann, 1759, in-12. XXXVII. *L'Art des mines*, trad. du même, 1759, in-12. XXXVIII. *Traité de physique*, trad. du même, 1759, 3 vol. in-12. XXXIX. *Œuvres métallurgiques*, trad. d'Orschall, 1760, in-12. XL. *Œuvres de Henckel*, trad. de l'allemand, 1760, 2 vol. in-4°. XLI. *Recueil des Mémoires de chimie et d'histoire naturelle des Académies d'Upsal et de Stockholm*, trad. de l'allemand (avec Roux), 1764, 2 vol. in-12. XLII. *Traité du soufre*, trad. de l'allemand de Stahl, 1766, in-12. XLIII. *Observations sur le Traité des délits et des peines*,

Amsterdam, 1767, in-8°. XLIV. *Principes de la législation universelle*, Amsterdam, 1776, 2 vol. in-8°. XLV. *Élémens de la politique*, Londres, 1773, 6 vol. in-8°. XLVI. Un grand nombre d'articles d'histoire naturelle, de politique et de philosophie dans la première *Encyclopédie*. XLVII. *Élémens de la morale universelle*, ou *Catéchisme de la nature*, 1790, in-12. Ce petit livre, remarquable par l'ordre, la clarté, la précision, est une œuvre posthume. Il est encore l'auteur du fameux *Système de la nature*, Londres, 1770, 2 vol. in-8°, ouvrage où l'athéisme est mis en principe. Suivant lui tout est *matière*, tout est l'effet d'une aveugle *nécessité*. A la place de *Dieu*, qu'il affirme avoir été inventé par les *théologiens*, il met la *nature*, qu'il regarde comme l'*assemblage de tous les êtres, et de leurs différens mouvemens*. Bergier a réfuté victorieusement ce livre pernicieux dans son *Examen du matérialisme*, 1771, 2 v. in-12. Il existe un très-petit nombre d'exemplaires du Système de la nature, accompagnés d'un Discours préliminaire très-hardi, avec cette épigraphe : *In hoc sumus sapientes quòd naturam optimam ducem, tanquam naturam sequimur*, etc. Ces sortes d'exemplaires sont extrêmement rares, et le prix en est arbitraire. D'Holbach passait pour un homme très-aimable en société. Quel que fût l'objet de ses entretiens avec ses amis, ou même avec des indifférens tels qu'en offrent plus ou moins toutes les sociétés, il inspirait sans effort à ceux qui l'écoutaient, l'enthousiasme de l'art ou de la science dont il parlait : et on ne le quittait jamais sans regretter de n'avoir pas cultivé la branche particulière de connaissances qui avait fait le sujet de sa conversation ; sans desirer d'être plus instruit, plus éclairé, et surtout sans admirer la clarté, la justesse de son esprit, et l'ordre dans lequel il savait présenter ses idées. Peu de savans ont été plus obligeans que le baron d'Holbach. Il prêtait facilement ses livres, et les donnait même à ceux qui pouvaient s'en servir avec utilité. « Je suis riche, disait-il ; mais je ne vois dans la fortune qu'un instrument de plus pour opérer le bien plus promptement et plus efficacement. » Quoiqu'il trouvât dans son cœur la récompense d'une bonne action, il n'aimait pas les ingrats, et disait encore : « Je ne cours pas après mon argent ; mais un peu de reconnaissance me fait plaisir, quand ce ne serait que pour trouver les autres tels que je les desire. » Il portait dans la société cet esprit d'observation que l'habitude de la méditation ne donne pas toujours, mais qu'elle rend plus sûr, plus utile, et sans lequel on ne connaît que l'homme abstrait, l'homme idéal, mais non les hommes. Il savait qu'il y a un art particulier de faire le bien, et surtout de le rendre d'une utilité générale et constante. L'expérience et la réflexion lui avaient appris que le choix des moyens les plus propres à opérer une grande révolution dans les idées et dans les principes spéculatifs des hommes n'était point indifférent, et qu'on manque le but toutes les fois qu'on veut l'atteindre avant que les esprits soient préparés. C'est ce qui lui fit dire, à un

homme célèbre (Turgot), qui avait occupé une place très-importante, mais que l'inflexible droiture de son caractère avait souvent empêché de se plier aux circonstances, dont l'empire est si absolu, si irrésistible : « Vous étiez un excellent voiturier, et vous meniez très-bien votre charrette ; mais vous aviez oublié la petite boîte de sain-doux pour graisser les essieux. » Nous ajouterons ici un autre mot du baron d'Holbach, qui ne peut que lui faire honneur. La comtesse de Houdetot avait placé dans son jardin le buste de l'illustre auteur de Télémaque, et se proposait de mettre au bas l'inscription suivante : *Fuis, méchant, Fénélon te voit.* Le baron d'Holbach lui dit très-judicieusement : « Fénélon ne devait pas faire fuir le méchant, il devait le ramener. » C'est ainsi que jugeait, que raisonnait le baron d'Holbach, lorsqu'il avait la force d'être lui-même. Son penchant naturel le portait vers le bien et la justice ; mais susceptible de recevoir toutes les impressions qu'on voulait lui communiquer, il se laissait facilement subjuguer par les opinions hardies de ceux qui formaient sa société habituelle. Les discours véhémens du fougueux Diderot l'avaient pour ainsi dire fanatisé, et avaient détruit dans sa tête tout principe d'ordre et de justice. De là tant d'invectives et de blasphêmes contre la religion et contre ses ministres ; de là ces doctrines anti-sociales que d'Holbach cherchait à propager, en les publiant sous de faux noms, ou même en les attribuant à des auteurs déjà morts depuis plusieurs années. Qu'il est pénible de voir des principes si funestes, professés par un homme naturellement bon et humain ! Qu'il est difficile de reconnaître à de pareils traits l'homme qui fut le bienfaiteur des jésuites. Il avait en horreur cet ordre religieux ; mais on assure qu'après son expulsion de France, il ne vit plus dans ceux qui le composaient que des êtres souffrans et malheureux, et qu'il leur donna de généreux secours.

HOLBEIN (Jean), célèbre peintre, originaire d'Augsbourg, né à Bâle, en 1495, mort de la peste, à Londres, en 1554, à 56 ans, mania, avec une égale facilité, le burin et le pinceau. Érasme, son ami, l'envoya en Angleterre au chancelier Morus, qui le présenta à Henri VIII. Morus, ayant un jour invité ce prince à un festin, exposa à ses yeux les chefs-d'œuvre du peintre, en le priant de les accepter. Henri, charmé des talens et de l'artiste, demanda s'il ne serait pas possible d'avoir Holbein à son service. Morus alors le fit appeler pour faire sa révérence au roi, qui, en le nommant son peintre, dit à Morus : « Je vous laisse avec plaisir les présens que vous vouliez me faire, puisque vous m'en cédez l'auteur. » Ce monarque le fixa près de lui par sa protection et par ses bienfaits. Holbein lui devint si cher, qu'ayant osé repousser rudement, et jeter en bas des degrés, un comte qui voulait entrer dans son cabinet pour le voir travailler à un tableau auquel il apportait le plus grand soin, ce gentilhomme se blessa. Holbein, pour se soustraire à la vengeance du comte et de ses gens, se mit sous la protection du roi, qui intervint, et qui dit au gentilhomme : « Je vous défends, sur

» votre vie, d'attenter à celle de » mon peintre : la différence qu'il » y a entre vous deux est si gran- » de, que de sept paysans je puis » faire sept comtes comme vous ; » mais de sept comtes, je ne pour- » rais jamais faire un Holbein. » Ce maître avait un bon goût de peinture, qui n'avait rien des défauts du goût allemand. On remarque beaucoup de vérité dans ses portraits, une imagination vive et élevée dans ses compositions, un beau fini dans l'exécution ; son coloris est vigoureux, ses carnations sont vives, et ses figures ont un relief qui séduit agréablement les yeux. On lui reproche d'avoir fort mal jeté ses draperies. Holbein travaillait, avec un égal succès, en miniature, à la gouache, en détrempe et à l'huile. Il peignait de la main gauche. Il atteignit presque la perfection de son art dans les premiers ouvrages qu'il produisit. On rapporte que s'étant arrêté à Strasbourg, lorsqu'il allait en Angleterre, il s'y adressa à un peintre renommé pour lui demander de l'ouvrage ; ce qui lui fut accordé, sous la condition qu'il donnerait un échantillon de son talent. Holbein acheva, en l'absence du maître, avec tout le soin possible, un morceau de peinture, peignit dans un coin une mouche, et sans dire mot à personne, continua son voyage. La beauté de ce morceau étonna le maître à son retour ; il devina l'auteur, et admira la mouche, qu'au premier coup-d'œil il avait voulu chasser. Il fit, à Bâle, une *Danse de village*, pour la poissonnerie, et sur les murs du cimetière de Saint-Pierre de Bâle, la *Danse des morts* (1), qui attaque toutes les conditions de la vie. Rubens faisait un cas particulier de ce dernier morceau, traité avec une sorte d'enthousiasme. La description en a été publiée à Bâle, 1744, in-4°, figures. On en a une première édition, Paris, 1586, in-fol. On vante ses portraits de *l'empereur Charles V*, de *Froben*, d'*Érasme* et de *Holbein* lui-même. Ses principaux ouvrages sont à Bâle et à Londres. La galerie du Musée royal possède quelques tableaux de ce maître. On peut en voir la liste dans l'édition de l'*Encomium moriæ* d'Érasme, avec les commentaires de Listrius. On y trouve aussi sa Vie, par Gui-Patin ; c'est celle d'un prodigue et d'un débauché. Érasme, qui avait beaucoup d'amitié pour lui, avait vainement cherché à l'éloigner du désordre dans lequel il vivait : il lui avait adressé un exemplaire de son *Eloge de la folie* ; Holbein, enchanté des portraits qu'avait faits Érasme des différens genres de folie, entreprit de les représenter dans les dessins qu'il traça sur cet exemplaire, et le rendit à Érasme. Celui-ci le lui renvoya après avoir écrit le nom de Hans Holbein au-dessous d'un sujet, dans lequel le peintre avait dessiné un gros Hollandais, embrassant d'une main sa bouteille, et de l'autre sa maîtresse. Holbein avait tant de facilité, que, n'ayant pu répondre au chancelier Morus, qui lui demandait le nom d'un seigneur anglais qui avait quelques années auparavant cherché à l'engager à se rendre en Angleterre, il ébaucha son por-

(1) On conteste à Holbein cette production, peinte en 1543. (*Voy.* la Dissertation de M. G. M. Raymond sur ce sujet, dans le *Magas. Encyclopéd.*, 1814, t. 5, pag. 5.)

trait au crayon avec tant de vérité, que le chancelier le reconnut sur-le-champ.

HOLBERG (Louis, baron DE), célèbre littérateur danois, peut être considéré comme le fondateur du théâtre de cette nation. Né en 1684, à Bergen, en Norwège, d'une famille noble, mais pauvre, et obligé d'abord de faire le métier de précepteur, il parcourut ensuite la Hollande, la France, l'Italie et l'Angleterre, et recueillit des connaissances en tout genre. De retour à Copenhague, il devint assesseur du consistoire. Cette place le mit en état de travailler suivant son goût. On le vit tour à tour poète satirique, comique, historien, moraliste. En 1722, il n'y avait encore pas de théâtre en Danemarck; Holberg se présenta pour faire des pièces danoises, et en donna jusqu'à sept volumes. Un volume de ses *Comédies* a été traduit en français par G. Fursman, Copenhague, 1746, in-8°; et n'a pas été lu avec beaucoup d'empressement, sans doute à cause du peu d'intérêt qu'inspirent ordinairement les traductions de ces sortes d'ouvrages. Ce volume renferme quatre pièces, parmi lesquelles on peut citer *Henri et Pernille*, qui probablement a servi de modèle à Marivaux pour sa comédie des *Jeux de l'Amour et du Hasard*. Nous considérerons d'abord Holberg comme historien et moraliste. Son *Histoire de Danemarck*, en 3 vol. in-4°, est la meilleure qu'on ait donnée, quoique pleine de faits minutieux et dénuée d'agrément. On a encore de lui dans ce genre: l'*État politique et géographique de la monarchie danoise*; l'*Histoire ecclésiastique*; l'*Histoire des Juifs*, et *la traduction d'Hérodote*. Comme moraliste, il est connu par deux volumes, intitulés *Pensées morales*, où, parmi un grand nombre de paradoxes et de trivialités, on rencontre quelques réflexions justes, et rendues d'une manière neuve et piquante: «L'avarice, dit-il, est semblable à l'attraction générale découverte par Newton: l'or attire les avares en raison de sa masse.» Elles ont été traduites en notre langue par Desroches, 1754, 2 vol. in-12. Holberg est auteur d'une foule de pièces de théâtre, aussi remarquables par leur originalité, que par les traductions ou imitations qui ont été faites en français de la plupart d'entre elles. Sans donner leur analyse qui nous mènerait trop loin, nous allons donner le titre des principales: I. *Le potier d'étain, homme d'état*, comédie en cinq actes et en prose; c'est une satire de la manie des petits bourgeois de perdre leur temps à discuter la politique de l'Europe. M. Etienne l'a imité dans son *Chaudronnier homme d'état imaginaire*, 1801. II. *La Capricieuse*. III. *Jean de France*, en 5 actes. IV. *Jeppe du Mont*, ou *le Paysan métamorphosé en seigneur*, comédie en 5 actes. V. *Le babillard*, ou *maître Gérard, le barbier*, comédie en 5 actes, refondue en un. VI. *Le Onze juin*, comédie en 5 actes. VII. *L'Accouchée*, comédie en 5 actes. VIII. *La poudre d'Arabie*, comédie en un acte. IX. *Les Jeux innocens*, ou *la Veille de Noël*, farce en un acte. X. *Le Fanfaron*, ou *Diderik-la-terreur*. XI. *L'Oisif affairé*, ou *l'homme qui n'a jamais le temps*, comédie en 3 actes. XII. *Erasmus Montanus*, ou *le jeune savant*, en 5 actes.

XIII. *Abracadabra*, ou *le Revenant*. C'est le sujet de la *Mostellaria*, et *du Retour imprévu*; la pièce de Holberg leur est bien supérieure. Les poésies de Holberg se composent : I. de *Pierre Pors*, poème épi-comique en 14 chants, et en vers alexandrins, 1719, 1720 et 1790-91, belle édition in-4°, avec gravures. II. *Satires en vers*, 1718. III. *Les métamorphoses, poème satirique*, 1726. IV. *Voyage souterrain de Nicolas Klin*, roman satirique en prose, dans le goût de Gulliver. Il mourut à Copenhague, le 27 janvier 1754, laissant des richesses considérables, que ses ouvrages, sa place d'assesseur, et son économie lui avaient procurées. Comme il devait presque tout aux lettres, il voulut leur rendre la plus grande partie de son bien. Il donna soixante-dix mille écus à l'Académie de Zélande, fondée pour l'éducation de la jeune noblesse, et ce don lui valut le titre de baron. Il laissa aussi un fonds de seize mille écus pour les dots de quelques jeunes demoiselles choisies dans les familles bourgeoises de Copenhague.

HOLCOLT ou HOLKOT (Robert), dominicain, natif de Northampton, mort en 1349, a donné un *Commentaire sur le Maître des Sentences*, 1497, in-folio.

HOLCROFT (Thomas), auteur dramatique anglais, romancier et traducteur, né à Londres, le 22 décembre 1744, fut d'abord cordonnier comme son père, puis palfrenier, et enfin comédien. Il se mit ensuite à écrire, et composa plus de trente pièces de théâtre dont aucune n'a pu se soutenir sur la scène. On a aussi de lui quelques romans qui ne sont pas dépourvus d'imagination : *Alwyns*, 1780; *Anna St.-Yves*, 1792; *Hugues Trevor*, 6 vol., 1794; *Brian perdue*, 1807, trad. en français par Bertin, 1810, 4 vol. in-12. Il a aussi laissé les *Voyages en Allemagne et en France*, 2 vol. in-4°, et ses *Mémoires*, 3 vol. in-12.

HOLDA, femme de Sellum, prophétesse à Jérusalem. Consultée par le roi Josias sur le *Livre de la loi*, trouvé dans le trésor du Temple, en travaillant aux réparations de cet édifice, elle annonça aux envoyés du roi tous les maux que la colère de Dieu allait faire fondre sur le peuple; mais elle ajouta que, puisque Josias s'était humilié devant le Seigneur, ces maux n'arriveraient point sous son règne.

HOLDEN (Henri), théologien anglais, quitta sa patrie pour cause de religion, et vint se retirer dans le collége des Anglais à Douai, où il demeura près de cinq ans, sous le nom de Johnson; il vint ensuite recevoir le bonnet de docteur à Paris, et y fut assassiné chez lui vers 1665. C'était un homme très-érudit. On a de lui : I. *Divinae fidei analysis*, Cologne, 1655. Ce petit ouvrage, réimprimé par Barbou, en 1766, comprend toute l'économie de la religion, les principes et les motifs de la foi, et l'application de ces principes aux questions de controverse. Ce théologien raisonnait plus qu'il ne compilait. Ses définitions et ses divisions sont nettes, exactes, précises, et n'ont rien de la barbarie scolastique. II. Des Notes marginales, très-claires, quoiqu'un peu courtes, sur le Nouveau Testament. Il les publia en 1660, 2 vol. in-12.

HOLDER (William), de la So-

ciété royale de Londres, et sous-aumônier de sa majesté, né dans le comté de Nottingham, s'acquit beaucoup de célébrité en apprenant à parler au fils de l'amiral Popham, qui était sourd-muet de naissance; entreprise dont le succès était jusqu'alors sans exemple. Holder opéra cette cure dans sa maison de Blechingdon en 1659; mais le jeune Popham ayant été rappelé chez son père, et ayant oublié ce qu'il avait appris de Holder, fut envoyé au docteur Wallis, qui lui rendit l'usage de la parole. Chacun de ces deux savans s'attribuant le succès de l'opération, Holder publia sur ce sujet un ouvrage intitulé : *les Elémens du discours; Essai sur la formation des lettres, suivi d'un Appendice sur les sourds et muets*, 1669, in-8°. Il y expose les moyens qu'il a employés pour apprendre à parler au jeune Popham. En 1678, il fit paraître un *Supplément aux Transactions philosophiques de juillet* 1670, avec des *Réflexions sur la lettre du docteur Walis*, qui y avait été insérée. Cet écrit avait pour objet de revendiquer l'honneur d'avoir instruit à parler son jeune élève. Holder a donné un *Traité sur les fondemens naturels et les principes de l'harmonie*, 1694, in-8°; un *Discours sur le temps, considéré par rapport au jour naturel, au mois lunaire et à l'année solaire.* Il mourut le 24 janvier 1697.

HOLDSWORTH (Edouard), auteur anglais, né en 1688, mort en 1747, n'ayant pas voulu prêter le serment qu'exigeait le nouveau gouvernement, s'employa à accompagner, en qualité de gouverneur, les jeunes gentilshommes que leurs parens faisaient voyager sur le continent. Il fit, en cette qualité, le voyage de Rome en 1741 et 1744. On a de lui un poème latin, intitulé la *Souricière*, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre dans son genre, et dont le docteur John Hoadly a donné une excellente traduction anglaise dans le tome 5 des Mélanges de Dodsley. II. Une *Dissertation sur les deux Philippes des Géorgiques de Virgile*, 1741, in-4°. III. *Remarques et Dissertations sur Virgile*, publiées avec des notes par Spence, en 1768, in-4°. Au rapport de son éditeur, Holdsworth est l'un des écrivains modernes qui a le mieux entendu Virgile.

HOLE (Richard), théologien anglais, né à Exeter, mort à Exmouth, en 1803, élève d'Exeter et du collége de ce nom à Oxford, où il prit en 1771, le baccalauréat en droit. En 1792, l'évêque d'Exeter le nomma recteur de Farrington, au comté de Devon. Il fut ensuite vicaire de Inwardleigh. Hole a publié un très-grand nombre d'ouvrages, entre autres : une *Traduction poétique du Fingal* d'Ossian, à laquelle il a joint une *Ode à l'imagination*. En 1781, il publia une Traduction de l'*Hymne* supposée d'*Homère à Cérès*. Peu après parut le *Roman épique d'Arthur*, avec des notes curieuses. Il a publié encore des *Remarques sur les Mille et une Nuits*, dans lesquelles il donne l'origine des voyages de Sindbad, et d'autres fictions orientales, 1797, in-12. On trouve plusieurs *Odes* de lui dans le *Recueil de poésies des auteurs du Devonshire et du Cornouailles*, 2 vol.; et enfin, les *Essais de la Société d'Exeter*, en 1796, doivent beaucoup à sa plume élégante.

HOLINSHED (Raphael), historien anglais, fameux par les chroniques qui portent son nom. On ne connaît ni le lieu de sa naissance, ni aucune des circonstances de sa vie. Ses *Chroniques* parurent en 1577, en 2 vol. in-fol., et furent réimprimées en 1587, en 3 vol., dont les deux premiers sont communément reliés en un seul. On a supprimé, dans le second et le troisième volume de cette seconde édition, quelques passages qui pouvaient offenser la reine Elisabeth et son ministère ; mais ils ont été réimprimés à part. Holinshed n'est pas le seul auteur de cette vaste collection, il eut plusieurs collaborateurs. Le premier volume commence par une *Description historique de l'Ile de Bretagne*, par Will. Harison, suivie d'une Histoire d'Angleterre, depuis qu'elle fut habitée, jusqu'au temps où elle a été conquise par Holinshed. Le second contient la *Description et l'Histoire du royaume d'Irlande*, par Richard Stanihurst ; *la conquête d'Irlande*, traduite du latin de Giraldus Cambrensis par John Hooker ; la *Chronique d'Irlande*, faisant la continuation de celle de Giraldus jusqu'à l'an 1509, par P. Flatsburie, Henri de Marleborow. Edmund Campian, et R. Holinshed ; et, depuis cette époque jusqu'en 1586, par R. Stanihurst et J. Hooker : la *Description d'Ecosse*, traduite du latin d'Hector Boëthius ; l'*Histoire de l'Ecosse* jusqu'en 1571, par Holinshed, continuée jusqu'en 1586 par Francis Botteville. — Le troisième volume commence à Guillaume-le-Conquérant, et contient les rois et reines d'Angleterre depuis cette époque jusqu'en 1577, par Holinshed ; la continuation, jusqu'en 1586, est de John Stow, Fr. Thin, Abraham Fleming et d'autres. On conjecture, d'après Thomas Hearne, qu'Holinshed est mort de 1578 à 1582.

HOLKER (Jean), d'abord manufacturier de Manchester, ensuite officier des troupes irlandaises en France, et chevalier de Saint-Louis, établit à Rouen des manufactures de coton et de laine dans le genre de celles de Manchester ; service qui lui mérita la place d'inspecteur-général des manufactures de France, et mourut à Rouen, en avril 1786.

HOLL (François-Xavier), jésuite, né à Schwandorf, dans le Haut-Palatinat, après avoir enseigné les belles-lettres, se consacra entièrement à l'étude du droit ecclésiastique de l'Allemagne, et fut professeur pendant vingt-six ans dans les plus célèbres universités de l'Empire. Il mourut à Heidelberg, le 6 mars 1784, à 64 ans. On a de lui plusieurs ouvrages ; entre autres, *Statistica Ecclesiæ germanicæ*, Heidelberg, 1779, in-8°, plein de recherches sur la discipline ancienne et moderne de l'Eglise, sur ses usages et ses lois, avec des observations utiles et intéressantes. Il était occupé à mettre en ordre les matériaux pour le second volume, lorsque la mort l'enleva.

HOLLAND (Philémon), médecin anglais, né vers 1551 à Chelmford, mort en 1636, élevé sous la conduite du docteur Whitgift, à Cambridge, où il fut reçu docteur en médecine, s'établit à Coventry, et y tint une école libre ; en même temps il pratiquait la médecine. Holland a donné un grand nombre de Traductions, dans lesquelles on distingue celles

de *Tite-Live*, de *Pline le naturaliste*, de la *Cyropédie* de Xénophon, et du *Britannia* de Cambden.

HOLLAR (Wenceslas), dessinateur et graveur, né à Prague en 1607, réussit en plusieurs genres, et excella particulièrement dans les *paysages*, *les animaux et les vues de villes*. Il avait commencé à se faire connaître avantageusement en Allemagne, lorsque le comte d'Arundel, nommé ambassadeur auprès de l'empereur Ferdinand II, se l'attacha, et l'emmena en Angleterre à son retour. Hollar y fut accueilli et constamment occupé ; mais, tout entier à son art, il ne retira pas de ses talens et de son assiduité tout le fruit qu'il en aurait pu attendre, s'il eût été plus attentif à la conduite de ses intérêts. On cite de lui, dans l'immense collection des pièces qui composent son œuvre, et qui s'élèvent, dit-on, à 2400, une suite de 28 planches, intitulée : *Ornatus muliebris anglicanus*, où sont représentés les habillemens des femmes anglaises de toutes les conditions. Il fut envoyé par la cour de Londres à Tanger, pour lever sur les lieux le dessin des villes et des paysages adjacens, et chargé ensuite de la même commission dans le nord de l'Angleterre. Il mourut à Londres, chargé de dettes, le 28 mars 1677. On remarque qu'après sa mort ses estampes se vendirent souvent plus cher que les planches n'avaient été payées.

HOLLEBEECK (Ewald), professeur de théologie à l'université de Leyde, où il est mort le 24 octobre 1796, réunissait à beaucoup de science, de la modestie, de la modération et de la sagesse, et il semble s'être peint lui-même dans sa harangue : *De theologo non verè orthodoxo, nisi verè pio*, Leyde, 1763, in-4°. Il fit faire en Hollande un grand pas à l'éloquence sacrée, en s'élevant contre le mauvais genre de prédication qui y était en vogue de son temps, et qui s'y était maintenu depuis la réformation. Il fit soutenir à cet effet des thèses en faveur d'une méthode, meilleure sans doute que la méthode anglaise de prêcher sans être encore la bonne, et il excita par là une rumeur universelle.

HOLLERIUS. *Voy.* Houllier.

HOLLERUS (Blaise), médecin, né à Weimar, dans la Thuringe, florissait dans le 16e siècle. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Morborum curandorum, ex Galeni præcipuè sententiâ, brevis institutio, utilis medicis et chirurgis*, Basileæ, 1556, in-8°. II. *In jusjurandum Hippocratis commentarius*, ibid., 1558, in-8°. III. *In Hippocratis librum de naturâ hominis commentarius*, Argentorati, 1558, in-8°.

HOLLES (Denzil, lord), un des cinq membres du long parlement, que l'infortuné Charles Ier demanda quand il vint à la chambre des communes, naquit en 1597, et mourut en 1680. Holles, d'une austère sévérité, se montra toujours à la tête du parti presbytérien, en opposition à Cromwel et aux indépendans. A la restauration, il fut nommé pair d'Angleterre.

HOLLES (Thomas Pelham), duc de Newcastle, né 1695, mort en 1768, succéda à son père dans la baronie de Pelham, et à son oncle Jean Holles, dans le duché de Newcastle. Défenseur zélé de la maison de Hanovre, il obtint, en récompense de ses services, plusieurs places hono-

rables. Peu après l'avénement de George III au trône, il donna la démission de ses places, et lord Bute lui succéda.

HOLLING (Edmond), originaire du duché de Bavière; prit le bonnet de docteur en médecine à Ingolstadt, où il exerça sa profession; il a donné plusieurs ouvrages: I. *De chylosi, hoc est, primâ ciborum, quæ in ventriculo fit, concoctione, pro veteri medicorum scholâ, disputatio*, Ingolstadii, 1592, in-8°. II. *Medicamentorum œconomia nova*, ibid., 1610, 1615, in-8°.

HOLLIS (Thomas), le plus généreux bienfaiteur du collége d'Harvard, né en 1659, en Angleterre, de parens qui lui inculquèrent de bonne heure des principes de religion, adopta les opinions des baptistes, et fut baptisé en 1679. Vers 1700, on le nomma diacre de l'église de M. Palmer à Londres; il mourut en 1731. Hollis avait fait le commerce pendant plusieurs années; ses travaux obtinrent d'heureux succès; sa charité se déploya en raison de sa fortune. Il a fondé deux chaires au collége d'Harvard; l'une de théologie, et l'autre de mathématiques. Il lui fit don aussi d'un très-beau cabinet de physique expérimentale, et, à différentes fois, il enrichit la bibliothèque de beaucoup de livres précieux. En 1727, le montant des sommes auxquelles on estimait ses dons, non compris les immeubles, n'était pas moindre de 4900 livres sterling au cours de la Nouvelle-Angleterre; et les intérêts en devaient être appliqués aux honoraires de deux professeurs, d'un trésorier du collége, et à l'entretien de dix pauvres étudians en théologie. Il recommandait que ses professeurs fussent de foi orthodoxe; cependant il était calviniste, et si peu dominé par l'esprit de secte, qu'il ne montra point de préférence pour ceux qui avaient été baptistes; il voulut laisser le champ libre à tous ceux qui professaient les doctrines importantes et fondamentales de l'Évangile. Le premier nommé à l'une de ses chaires fut le docteur Wigglesworth. Ses dons à la bibliothèque du collége d'Harvard montèrent à environ 1400 liv. sterling.

HOLLIS (Thomas), gentilhomme anglais, neveu du précédent, né à Londres en 1720, et dont les Mémoires, imprimés avec un très-grand luxe en 1780, en 2 vol. in-4°, ont été enrichis d'un très-grand nombre de gravures de la main des artistes les plus distingués. Possesseur d'une grande fortune, ami de l'indépendance, il se distingua par la singularité de son caractère et par un amour ardent de la liberté. De retour à Londres de ses voyages, dans presque toute l'étendue du continent, il ne voulut occuper aucune place. Tout entier à ses idées, il rassembla une grande collection de médailles et de livres, dans l'intention, disait-il, de propager l'amour de la liberté, de conserver la mémoire de ses défenseurs, de rendre odieuse la tyrannie et ceux qui la soutiennent, d'encourager les arts et les sciences. Il fit don à la bibliothèque de Berne d'une suite de livres choisis, qu'il lui fit présenter de la part d'un *Anonyme anglais, passionné pour la liberté, pour son pays et son excellente constitution, telle qu'elle a été établie depuis*

l'heureuse révolution. La Suisse Genève, Leyde, la Suède et la Russie eurent part à ses faveurs, ainsi que le collége de Harvard aux États-Unis d'Amérique. Ses libéralités envers quelques individus et quelques sociétés publiques, furent nombreuses, et sont consignées dans les *Mémoires* de sa vie, Londres, 1780, 2 vol. in-4°. On y voit les portraits des plus ardens défenseurs de la liberté; au-dessous on distingue le bonnet de la liberté placé souvent entre deux poignards. Il mourut d'apoplexie en 1784, âgé de 64 ans. Si cet homme singulier eut des parens, on put voir que ses affections privées n'avaient pas sur lui le même empire que son zèle patriotique; il laissa sa fortune toute entière à un ami qui partageait ses opinions et son enthousiasme. Il fit présent au collége de Sidney à Cambridge d'un portrait original de Cromwel, qui y avait été élevé. Un jour le feu ayant pris à sa maison, il en sortit fort tranquillement, n'emportant avec lui que le portrait original de Milton. Il conservait quelques-uns des meubles de ce grand poète qu'il regardait comme des reliques, uniquement parce qu'ils avaient appartenu à l'ennemi de l'infortuné Charles Ier. Il fit imprimer à ses frais, et sous sa direction, une édition de la Vie de cet apôtre de l'indépendance, par Toland, en 1761. Deux ans après, il donna une édition très-soignée des *Discours de Sidney sur le gouvernement*, et n'épargna aucune dépense pour ces deux entreprises. Dans la vue de conserver la mémoire des héros que leur patriotisme lui rendait chers, il changea le nom des fermes et des domaines qu'il possédait, pour y substituer le leur; et pour le dernier trait de singularité que nous citerons de lui, il voulut être enterré dans un champ voisin de son habitation, à dix pieds de profondeur, et ordonna de labourer le terrain aussitôt, afin qu'il ne restât aucune trace du lieu de son inhumation. Il ne s'offensait point lorsqu'on lui reprochait sa singularité; il paraissait en être flatté, et loin de s'en plaindre, il avouait qu'il l'affectait dans le dessein de se faire une réputation qui pût éloigner ceux qui contrarieraient ses idées.

HOLMES (George), né à Skipton dans le comté d'York, mort en 1748, à l'âge de 87 ans, fut chargé en 1707, de la garde des archives de la tour de Londres. On doit à ses soins la réimpression, en 1727, des 17 vol. de *Rymeri Fœdera*, dont la précédente édition était devenue très-rare. *Voyez* Rymer.

HOLMES (le docteur Nathaniel), théologien non conformiste, très-versé dans la langue hébraïque, mort en 1678, fut dépossédé de la cure de Sainte-Marie-Staining à Londres, pour non-conformité. Entre les autres ouvrages de Holmes, on distingue un livre intitulé: La *Résurrection révélée*, in-fol., 1654, écrit en faveur du *Millenium*.

HOLMES (Robert), savant théologien, né au comté de Hamps, mort en 1806, élève de l'école de Winchester, et ensuite du nouveau collége à Oxford, où il fut reçu docteur en 1786, fut nommé, en 1790, professeur de poésie, et composa une ode pour célébrer l'installation du duc de Portland à la place de chancelier de l'université. En 1795, Holmes

entreprit de comparer tous les manuscrits de la *Version des Septante de l'Ancien Testament*, et donna 5 vol. in-fol. de ce travail; il fut nommé chanoine des églises de Salisbury et du Christ, et doyen de Winchester. Les autres ouvrages du docteur Holmes sont : I. *Discours sur la résurrection des morts*, in-4°. II. Les *Conférences de Bempton*, in-8°. 1782. III. Des *Traités de théologie*, in-8°. IV. Une *Ode* intitulée *Alfred*, avec six *Sonnets*, in-4°. Une *Lettre en latin adressée à l'évêque Barrington, sur la concordance des Septante*, in-fol., et la *Prophétie de Daniel sur Théodore*, in-4°.

HOLMSKIOLD (Théodore de), médecin et naturaliste danois, professa d'abord la médecine à l'université de Soroe. La reine douairière Juliane-Marie, le fit anoblir et le combla de faveurs. Il mourut en 1793. On a de lui un ouvrage important sur les champignons, il est intitulé : *Beata ruris otia fungis Danicis impensa à Th. Holmskiold*, 2 vol. petit in-fol., 1790-99.

HOLMSTROEM (Israel), poète suédois, était conseiller de guerre et secrétaire de Charles XII qu'il amusait par ses saillies. Il mourut en 1708 en Lithuanie. Ses productions se distinguent par un tour d'esprit original et plein de grace.

HOLOBOLUS (Manuel), fut grand proto-syncelle, orateur ou rhéteur de l'église de Sainte-Sophie, dans le 13e siècle, sous Michel Paléologue, et sous Andronic son fils. On a de lui des vers adressés à ces deux princes, et des scolies sur le second autel de Dosiadas. On les trouve insérés dans le douzième chapitre de la *Diatribe* de Walkenaër.

HOLOPHERNE, général des armées de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, marcha avec une armée de 120,000 hommes d'infanterie, et 12,000 de cavalerie, contre les Ismaélites, les Madianites et les autres peuples circonvoisins. Après les avoir réduits par la terreur de son nom, et la force de ses armes, il se disposa à attaquer Béthulie, vers l'an 634 avant J.-C. *Voy.* Achior. La situation avantageuse de cette ville ne lui permit pas d'en faire le siége. Il voulut l'obliger de se rendre, en coupant l'aqueduc qui fournissait de l'eau à ses habitans. Les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité, lorsqu'une jeune veuve, très-riche et très-belle, entreprit de les délivrer. Parée de ses plus beaux habits, elle passa dans le camp d'Holopherne qui, charmé de sa beauté et de son esprit, la reçut avec transport, et lui permit de faire tout ce qu'elle voudrait. Quatre jours après, le général assyrien donna un grand festin, et invita Judith à passer la nuit avec lui. Tous les officiers s'étant retirés, et la veuve, se trouvant seule avec Holopherne profondément endormi, lui coupa la tête, et vint la pendre aux murs de Béthulie. Les assiégés profitant de la frayeur que cet événement avait jetée dans le camp des assiégeans, les poursuivent, les taillent en pièces, et s'enrichissent de leurs dépouilles. Le grand-prêtre de Jérusalem vint voir Judith; il la bénit, et lui donna toute la dépouille d'Holopherne. Elle célébra par un cantique le meurtre qu'elle avait commis. *Voyez* Judith.

HOLOPHIRA, épouse d'Or-

chan, fils d'Othman, de la tige des sultanes, était fille du gouverneur grec de Bilejiki d'Anatolie. Son père se disposant à la marier à un jeune homme de sa nation, invita Othman à la fête solennelle qui devait avoir lieu pour ce mariage. Othman ayant été instruit qu'on ne l'invitait que pour le faire tomber dans un piége où il devait perdre la vie, opposa la ruse à la ruse : il se fit accompagner d'un nombre assez considérable de gens déterminés, qui ne devaient paraître qu'à un signal convenu, et entra à Bilejiki avec des soldats déguisés qu'il disait être ses femmes. Othman, à la tête de ses gens, fondit sur tous les convives et en tua un grand nombre. Il donna la belle Holophira à son fils Orchan, qui eut d'elle le prince Soliman qui passa le premier en Europe. Cet événement eut lieu vers l'an 698 de l'hégire, ou 1299 de Jésus-Christ.

HOLST (Jacques), médecin, né à Tonningen, ville de Danemarck, et mort dans cette ville en 1680, a publié différens ouvrages sur l'astronomie, la chronologie et l'histoire des fièvres ; mais ce qu'il a fait de plus considérable est resté manuscrit. C'est un triple *Commentaire* sur la médecine de Celse, dont il a corrigé le texte. Jean-Henri Seelen en a donné un essai à Lubeck.

HOLSTEIN, famille illustre d'Allemagne, qui a donné des souverains au Danemarck, à la Suède et à la Russie. (*Voyez* l'art de vérifier les dates, tom. 3, pag. 473 et suiv.) — Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, neveu de Charles XII, naquit à Stockholm le 9 avril 1700, et succéda à son père Frédéric IV, qui périt en 1702 à la bataille de Clinow. Le Danemarck enleva au duc de Holstein le Sleswig, en 1720. Ce jeune prince mourut le 18 juin 1739. Il avait épousé Anne, fille de Pierre-le-Grand, dont il eut un fils nommé Charles-Pierre-Ulric.

HOLSTEIN-GOTTORP. *Voy.* Adolphe.

HOLSTEIN (Jean-Louis, comte de), ministre et secrétaire d'état en Danemarck, où il naquit en 1694, réunissait aux connaissances politiques et diplomatiques l'amour des lettres, et le desir de leur être utile. Il fonda, de concert avec Gram (*Voy.* ce nom) en 1742, la Société royale des sciences de Copenhague, qu'il présida jusqu'à sa mort arrivée en 1763. Cette Académie, formée de 24 membres, a publié plusieurs volumes de Mémoires.

HOLSTEIN (Corneille), peintre d'histoire, né à Harlem en 1533, a fait, dans la salle des orphelins d'Amsterdam, le beau tableau représentant *Licurgue déclarant son neveu héritier présomptif de ses biens.* On cite encore de lui un *Triomphe de Bacchus*, assez bien dessiné, et d'une très-belle couleur.

HOLSTENIUS (Luc). Ce savant, né à Hambourg en 1596, quitta la France où son érudition l'avait fait connaître, pour se rendre à Rome auprès du cardinal Barberini, et obtint, par le crédit de son protecteur, un canonicat de Saint-Pierre, et la place de garde de la bibliothèque du Vatican. On l'envoya, en 1655, au-devant de la reine Christine de Suède, dont il reçut la profession de foi à Inspruck. Un jugement solide, un savoir profond, une critique judicieuse, un style pur

et net, voilà les qualités des écrits de ce savant. La plupart ne consistent qu'en notes et en dissertations répandues dans les ouvrages de ses amis. Il mourut le 2 février 1661, à 65 ans. Le cardinal Barberini lui fit élever un tombeau. On a imprimé de lui *Codex regularum monasticarum et canonicarum*, Augsbourg, 1759, en 6 vol. in-fol. Rickius trouva dans les papiers de Holstenius des notes et des corrections savantes et considérables sur la Géographie d'Etienne de Bysance, Leyde, in-fol., 1684 ou 1692. Holstenius donna aussi, en 1630, une édition grecque et latine de la *Vie de Pythagore*, et de l'*Antre des Nymphes*, par Porphyre, Rome, 1630, grec et latin, in-8°, l'orna de notes et d'une *Dissertation* assez curieuse sur la vie et les écrits de ce dernier. Runkenius, dans sa dissertation *De vitâ et scriptis Longini*, dit que cette dissertation est un modèle d'exactitude et d'érudition en son genre. Il publia le premier le *Traité de la Chasse* d'Arrien, qu'il traduisit du grec en latin. On a aussi imprimé de lui, à Rome, en 1666, deux dissertations, *De ministro et formâ sacramenti Confirmationis apud Græcos*. Ses *Œuvres posthumes* sont inférieures à celles qu'il publia de son vivant. Holstenius, né luthérien, dut sa conversion à l'église romaine aux soins du P. Sirmond, jésuite. On a publié en 1817, in-8°, un Recueil assez considérable de lettres de Holstenius, adressées à Peiresc, Doni, Heinsius, Lambecius, Sirmond, Dupuy. Elles sont au nombre de 114, dont 48 étaient inédites.

HOLT (Sir JOHN), chevalier, lord chef de justice de la cour du banc du roi, sous le roi Guillaume, excellent jurisconsulte avant d'être un grand magistrat, naquit en 1642 à Thame au comté d'Oxford. En 1700 le roi Guillaume le pressa vainement d'accepter le grand sceau que lord Somers venait de quitter; Holt s'en défendit sous le prétexte qu'il n'avait pas les qualités que demandait une si éminente place, et continua à remplir ses fonctions de chef de justice pendant 22 ans. Il s'y fit remarquer par son assiduité au travail, sa fermeté, son intégrité et la connaissance profonde des devoirs de sa place. Il présentait ses idées avec beaucoup de netteté et de précision, mettait beaucoup de méthode dans ses raisonnemens et une grande habileté à saisir les nuances qui distinguaient les objets soumis à son examen lorsqu'ils pouvaient présenter une fausse ressemblance. Pendant son exercice, une émeute populaire s'éleva dans Holborn à l'occasion de l'emprisonnement de quelques personnes des deux sexes destinées à être envoyées aux colonies : le peuple allait démolir la maison qui les renfermait; on y envoya un détachement des gardes; celui qui les commandait députa un officier au lord chef de justice pour l'informer de ce qui se passait, et lui demander d'adjoindre à leur troupe quelqu'un envoyé de sa part pour imposer plus aisément au peuple mutiné..... Et s'il résiste, répond Holt, que ferez-vous? Nous avons ordre de faire feu. Eh bien! s'il y a un seul homme de tué, et que vous soyez poursuivis en justice, vous et vos soldats serez pendus. Retournez à ceux qui vous ont en-

voyé, dites-leur qu'aucun de mes officiers n'accompagnera la troupe ; que les lois du royaume ne s'exécutent pas par la force des armes, et que le pouvoir civil n'a rien de commun avec eux. Il se rendit avec quelques huissiers et quelques commissaires de quartier, sur les lieux où existait le rassemblement, et sa seule présence suffit pour le dissiper. Holt mourut en 1709, âgé de 68 ans.

HOLTY (Louis-Henri-Christophe), poète allemand, né à Mariensée, dans l'électorat de Hanovre, le 21 décembre 1748, mort le 1er septembre 1776, âgé de 28 ans, a laissé des poésies qui se composent d'idylles, d'odes et de ballades. Son talent est remarquable par une profonde sensibilité, par la grace et la pureté. La dernière édition est celle qui a été revue par Voss son ami, Hambourg, 1814, in-8°. Holty avait aussi traduit plusieurs ouvrages de l'anglais, entre autres les *Œuvres philosophiques du comte de Shaftesbury*, 1 vol., Leipsick, 1776, in-8°.

HOLTZMIUS (Pierre), docteur en médecine, né à Deventer, premier médecin et conseiller du prince Ferdinand de Bavière, électeur de Cologne, mourut dans la ville de ce nom en 1651. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, les principaux sont : I. *Prognosticon vitæ et mortis libris duobus versu rhythmico conscriptum*, Coloniæ, 1605, in-8°. II. *Essentia hellebori extracta*, ibid., 1616, in-8°. III. *Essentia hellebori rediviva*, ibid., 1623, in-8°; et 1673, in-12. IV. *De admirandâ curatione scroti post gangrenam delapsi epistola*. On trouve cette lettre dans la cinquième centurie des observations chirurgicales d'Hilden.

HOLWELL (Jean-Zéphanias), gentilhomme et écrivain anglais de beaucoup de mérite, né à Dublin, en 1711, membre de la Société royale de Londres, gouverneur du Bengale, et l'un des 147 Anglais prisonniers de guerre, qui, en 1756, furent renfermés à Calcutta, par ordre du Nabab Seraje Eddaulach, dans un caveau de dix-huit pieds carrés qui ne recevait l'air que par un soupirail assez élevé. Ces infortunés demeurèrent une nuit entière enfermés dans ce sépulcre devenu fameux sous le nom du *Trou noir* (*Black-hole*). Le lendemain, il n'en resta que 22 en vie. On aurait peine à concevoir comment 147 personnes ont pu tenir dans un espace aussi resserré, si l'on n'ajoutait qu'ils s'y précipitèrent sous la pointe des baïonnettes. La porte qui s'ouvrait en dedans, une fois fermée sur eux, ne pouvait plus s'ouvrir. Ils périrent presque tous asphixiés, et au milieu des transports de désespoir inexprimables; il s'y trouvait quelques femmes, et la chaleur y était extrême. Holwell a donné une *Relation* de cet horrible événement, Londres, 1757, 1 vol. in-8°, et plusieurs *Mémoires* sur les affaires de l'Inde, 1764-71, 3 vol. in-8°. Il est mort le 5 novembre 1798, à Pinnet.

HOLYDAY (Barten), né en 1593, mort en 1661, archidiacre d'Oxford, connu par ses poésies et distingué dans sa prédication autant par son éloquence que par sa popularité, a publié : I. 20 *Sermons* prêchés en différentes occasions. II. *Philosophiæ polito-barbaræ specimen in quo de animâ quæstiones aliquot*

illustrantur, 1633, in-4°. III. *Revue du monde*, poëme en dix chants, 1661, in-8°. IV. Traductions des *Satires de Juvénal et de Perse*; c'est celui de ses ouvrages qui est le plus estimé, la traduction en est plus exacte qu'élégante. La seconde édition de celles de Perse parut en 1616, et la quatrième a été imprimée à la suite des *Satires de Juvénal*, enrichie de notes et de gravures, 1673, in-fol.

HOLYOAKE (Francis), né dans le comté de Warwick, en 1567, mort en 1653, s'est fait connaître par un *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, dont la première édition parut en 1606, in-4°; et la quatrième, avec beaucoup d'augmentations, en 1633.

HOLYOAKE (Thomas), fils du précédent, né à Southam, en 1610, mort en 1675, docteur en théologie, médecin et capitaine dans l'armée royale, obtint un bénéfice à la restauration. Thomas a augmenté le dictionnaire de son père, et en a donné une édition in-fol.

HOLYOKE (Edward), président du collége de Harvard, gradué à ce séminaire en 1705, fut d'abord sous-maître et ensuite ordonné, en 1716, ministre de la nouvelle société de Marblehead, place qu'il occupa jusqu'en 1737. A cette époque, il fut élu président du collége où il avait été élevé, et succéda au président Wadsworth. Il mourut en 1769, à l'âge de 80 ans; il avait encore toute la vigueur de son esprit, et la force du corps, car un mois avant sa mort il remplissait les fonctions de sa place. Il se distingua par son zèle et sa bienfaisance, et avait une grande réputation comme prédicateur. Il présidait l'université avec une dignité qui lui était particulière; son extérieur inspirait le respect. Aux connaissances variées qu'il avait dans la littérature, il en joignit de profondes dans les mathématiques et la physique expérimentale. Cependant il n'a publié que des *Sermons*.

HOLYWOOD. *Voyez* Sacro-bosco.

HOLZBAUER (Ignace), compositeur de musique, et conseiller de la chambre des finances de l'électeur palatin, né à Vienne, en 1718, eut la direction du théâtre de la cour de Vienne, où il donna un grand nombre de ses compositions. Il fut ensuite maître de chapelle du duc de Wurtemberg. Il mourut à Manheim, le 7 avril 1783. On distingue parmi ses opéras: *Il Figlio delle selve*; *Niteti*; *Alexandre dans les Indes*, *et Gunther de Schawrtzbourg*. On a aussi de lui des *Messes*, des *Motets*, des *Oratorio*, et quatre œuvres de *Symphonies*, 1770.

HOLZHAUSER (Barthélemi), né à Langnau, près d'Augsbourg, en 1613, embrassa l'état ecclésiastique, et forma le projet de rétablir pour les prêtres la vie commune des temps apostoliques. Il fonda à Tittmoningen une congrégation, dont le but était de faire des pasteurs; il y établit aussi un séminaire, afin de préparer les jeunes élèves à suivre le but de son institution. Il mourut en 1650, à l'âge de 45 ans. Il était d'une dévotion fervente, avait l'esprit tourné vers la vie contemplative, et fut même sujet aux visions. On a de lui plusieurs ouvrages ascétiques, et *Constitutiones cum exercitii clerico-*

rum sæcularium in commune viventium, Cologne, 1662; plusieurs fois réimprimées.

HOMANN (Jean-Baptiste), géographe allemand et graveur de cartes, né en 1664, à Kamlach, village de Souabe, commença en 1702, à Nuremberg, son établissement, connu en Europe sous le nom d'*Officina Homanniana*. La première carte qu'il publia obtint le plus grand succès. C'était le *Théâtre de la guerre en Italie*. Il grava ensuite plus de deux cents cartes, qu'il recueillit sous le titre d'*Atlas*, et les publia en 1716. Il mourut le 1er juillet 1724. Outre l'Atlas dont nous venons de parler, on a aussi de lui un *Atlas methodicus explorandis juvenum profectibus in studio geographico, ad methodum Hubnerianum accommodatus*, Nuremberg, 1719, in-f°.

HOMBERG (Guillaume), célèbre chimiste, fils d'un gentilhomme saxon retiré à Batavia, où il naquit, en 1652, étudia d'abord dans les principales universités d'Allemagne et d'Italie, ensuite en France, passa en Angleterre, et retourna en France, où il fut arrêté par les offres avantageuses du grand Colbert. Il se fit catholique en 1682, et fut déshérité par son père pour avoir changé de religion. Il entra alors en grande liaison avec l'abbé de Chalucet, depuis évêque de Toulon, fort curieux de chimie. Homberg était trop habile pour croire à la pierre philosophale, et trop sincère pour vouloir entêter personne de cette vaine idée. Mais un autre chimiste, avec qui il travaillait chez l'abbé de Chalucet, voulut tirer son associé de son incrédulité. Il donna en pur don à Homberg un lingot d'or prétendu philosophique; mais réellement de bon or, qui valait environ quatre cents francs. Cette tromperie, comme il l'avouait depuis, lui vint fort à propos; mais il eut bientôt de plus grands secours. Ses *Phosphores*, son *Pyrophore*, une *Machine pneumatique* de son invention, plus parfaite que celle de Guerick; ses *Microscopes*, très-simples, très-commodes, très-exacts; plusieurs découvertes en chimie lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences: il y fut reçu en 1691. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, instruit de son mérite, le fit son premier médecin, et le prit auprès de lui pour lui enseigner la physique. Ce prince, qui avait un goût particulier pour la chimie, lui donna une pension et un laboratoire où rien ne manquait. Homberg mourut le 24 septembre 1715, laissant plusieurs *Mémoires* dans ceux de l'Académie, mais sans avoir publié aucun corps d'ouvrage. Nous citerons quelques-uns de ses Mémoires: I. *Expériences sur la génération des plantes*, année 1693. II. *Manière de copier sur le verre coloré les pièces gravées*, 1712. III. *Observations sur une séparation de l'or avec l'argent, par la fonte*, 1713. IV. *Observations sur les araignées*, 1707. « Son caractère d'esprit, dit Fontenelle, est marqué dans tout ce qu'on a de lui; une attention ingénieuse sur tout, qui lui faisait naître des observations où les autres ne voient rien; une adresse extrême pour démêler les routes qui mènent aux découvertes; une exactitude, qui, quoique scrupuleuse, savait écarter tout l'i-

nutile; toujours un génie de nouveauté, pour qui les sujets les plus usés ne l'étaient point. Sa manière de s'expliquer était tout-à-fait simple, mais méthodique, précise et sans superfluité......Jamais on n'a eu des mœurs plus douces ni plus sociables; il était même homme de plaisir; car c'est un mérite de l'être, pourvu qu'on soit en même temps quelque chose d'opposé. Une philosophie saine et paisible le disposait à recevoir sans trouble les différens événemens de la vie, et le rendait incapable de ces agitations, dont on a quand on veut tant de sujets. A cette tranquillité d'ame tiennent nécessairemenr la probité et la droiture. » *Voy.* le tome 14 des Mémoires du P. Nicéron, qui a donné une liste des différens morceaux de physique et de chimie dont il orna les *Journaux* et les *Mémoires de l'Académie*.

HOME (David), ministre protestant, d'une famille distinguée d'Écosse, fut élevé en France, où il passa presque toute sa vie. Il fut d'abord attaché à l'Église réformée de Duras dans la Basse-Guienne, puis à celle de Gergeau dans l'Orléanais. Jacques Ier, roi d'Angleterre, le chargea de pacifier les différends entre Tilenus et Dumoulin, touchant la *Justification*, et même s'il était possible, de réunir tous les théologiens protestans de l'Europe en une seule et même doctrine, et sous une unique confession de foi; mais ce projet ne fut point exécuté. On a de Home divers ouvrages. Le plus considérable est *Davidis Humii apologia Basilica, seu Machiaveli ingenium examinatum*, 1626, in-4°. On lui attribue deux satires contre les jésuites : I. *Le contre-assassin*, ou *Réponse à l'Apologie des jésuites*, Genève, 1612, in-8° de 391 pages. II. L'*Assassinat du roi*, ou *Maximes du Vieil de la Montagne vaticane et de ses assassins, pratiquées en la personne de défunt Henri-le-Grand*, 1617, in-8° de 82 pages. On a aussi de lui plusieurs *Pièces* de poésie latine dans les *Deliciæ Poetarum Scotorum* d'Arthur Jonston, Amsterdam, 1637, 2 vol. in-12.

HOME (Henri), lord *Kames*, né en Écosse, en 1696, à Kames dans le comté de Berwick, fut du petit nombre des hommes qui réunirent à une grande connaissance des lois tous les avantages que peut donner l'étude de la littérature. Parvenu à la place la plus éminente à laquelle un jurisconsulte peut atteindre dans sa patrie, s'il ne se plaça pas au premier rang des littérateurs, il s'éleva fort au-dessus de la dernière classe de ceux qui ont quelques droits à l'estime publique. Son ouvrage intitulé : *Essais sur différens sujets concernant les antiquités britanniques*, parut en 1746, 1 vol. in-8°. L'auteur eut pour but de rappeler ses concitoyens à cet esprit de paix que les dissensions politiques avaient éloigné. Cet ouvrage fut suivi de ses *Essais sur les principes de la morale et de la religion naturelle*, 1751, in-8°, et fort bien accueilli. L'année suivante, Home fut honoré du titre de lord Kames. En 1759, il publia son ouvrage intitulé : *Historical law*, in-8°, et, en 1760, *The principles of equity*, in-fol. Dans l'une et l'autre de ces pro-

ductions, l'auteur s'attache à réunir les principes de la politique et de la philosophie à ceux de la jurisprudence. Trois ans après parurent, en 1762, ses *Élémens de critique*, en 3 vol. in-8° ; et, en 1777, l'ouvrage intitulé : *The gentleman Farmer, being an attempt to improve agriculture*, in-8°. En 1781 il publia ses *Pensées détachées sur l'éducation, particulièrement en ce qui concerne la formation du cœur*, in-8°, et termina sa carrière littéraire en mettant au jour son *Histoire de l'homme*, qu'il intitula modestement une *ébauche* (sketch). On peut le regarder en effet comme un recueil de lieux communs ; mais, même sous ce point de vue, l'ouvrage est digne des plus grands éloges : il est instructif, amusant, et mérite l'attention du législateur, du politique, du moraliste et de l'homme religieux. Lord Kames mourut le 26 décembre 1782. On a des *Mémoires de la vie et des écrits de H. Home de Kames*, 1807, 2 vol. in-8°.

HOME (Francis), médecin anglais du dernier siècle, professeur de médecine et de matière médicale, à Édimbourg, a publié plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : I. *De febre remittente*, Edimbourg, 1750, in-4°. II. *Principia mediciana*, 1758, in-8°. III. *Medical facts and experiments*, Londres, 1758, in-8°; traduit en français, 1761, in-8°.

HOME (John), auteur écossais, né en 1724, dans le comté de Roxburgh, mort le 4 septembre 1808, près d'Edimbourg, a composé plusieurs tragédies : *Douglas*, *Agis*, *le Siége d'Aquilée*, *la Fatale découverte*, et *Alonzo*. *Douglas* est la meilleure de toutes. On a encore de lui une *Histoire de la rébellion de 1745, 1746*, in-4° ; elle ne fut publiée qu'en 1802. Elle est écrite avec force, et renferme des faits curieux.

HOMÉLIUS (Jean), né à Memmingen, en 1518, professeur de mathématiques à Leipsick et dans plusieurs ville d'Allemagne, inventa un grand nombre d'instrumens de cette science, et s'acquit l'estime de Mélanchthon et de l'empereur Charles-Quint. Il mourut en 1562, sans avoir eu le temps de faire imprimer ses ouvrages.

HOMÈRE, le père de la poésie grecque, et le plus grand de tous les poètes, naquit, selon l'opinion la plus vraisemblable, près de Smyrne, dans l'Asie mineure, et, selon celle du savant Larcher, vers l'an 884 avant notre ère. Sept villes cependant se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour :

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ,
Orbis de patriâ certat, Homere, tuâ.

L'opinion la plus commune est que ce patriarche de la littérature errait dans ces sept villes, récitant ses ouvrages, et trouvant, par ce moyen, celui de subsister. On l'a comparé aux troubadours poètes des siècles d'ignorance, et aux chansonniers ambulans de nos jours. La sagacité avec laquelle il décrit tout ce qui concerne l'art de la guerre, les mœurs et les coutumes des peuples étrangers, les lois et la religion des différentes contrées de la Grèce, la situation des villes et des pays, prouve qu'il avait beaucoup voyagé. Quelques savans prétendent que, sur la fin de ses jours, il le-

va une école à Chio, et qu'on voit encore à quatre milles de cette ville les siéges des disciples et la chaire du maître creusés dans le roc. Ils ajoutent qu'il s'y maria, et qu'il y composa son *Odyssée*. C'est un poème épique, dans lequel il chante les voyages et les aventures d'Ulysse, après la prise de Troie. L'Odyssée n'a ni le feu ni la majesté de l'*Iliade*, elle annonce le déclin du poète; mais c'est encore la vieillesse vigoureuse d'Homère; c'est, comme le dit Longin, le soleil couchant qui n'a point la force de son midi, mais qui a toujours la même grandeur. On ne trouve point, dans ce dernier ouvrage, cette forme dramatique qui donne à l'Iliade tant de mouvement, tant d'intérêt; le poète, dans l'Odyssée, s'abandonne au plaisir de raconter. Mais son génie se retrouve encore dans plusieurs épisodes attachans, dans la description des mœurs, dans des discours d'une éloquence douce et insinuanté. Il avait enfanté auparavant l'Iliade, laquelle a pour objet la colère d'Achille, si pernicieuse aux Grecs, qui mirent le feu à cette ville. Ces deux poèmes sont la première et la plus ancienne histoire des Grecs, et le tableau le plus vrai des mœurs antiques. Suivant l'opinion de M. Wolf et de quelques littérateurs. les poésies d'Homère n'ont été conservées que par la tradition orale, puisque l'écriture n'était point encore en usage du temps de ce poète. Il regarde l'Odyssée et plusieurs chants de l'Iliade comme l'ouvrage des imitateurs d'Homère ou poètes homérides. Pisistrate, en recueillant les diverses copies des deux poèmes, mit dans chaque chant la liaison qui lui parut nécessaire. Depuis ce travail, les rapsodes qui chantaient publiquement les vers d'Homère altérèrent son texte et changèrent son style, d'après les locutions des temps où ils parurent. La Grèce, reconnaissante envers le poète qui l'avait immortalisée, lui éleva des statues et des temples, comme aux dieux et aux héros. Il en avait un à Smyrne, un autre à Alexandrie. Les Anciens croyaient avoir assez bien prouvé une chose, quand ils produisaient le moindre passage de cet auteur pour appuyer leurs opinions ou pour résoudre leurs doutes. Si Homère a eu des temples, dit un homme d'esprit, il s'est trouvé bien des infidèles qui se sont moqués de sa divinité. Zoïle, il y a près de deux mille ans, n'oublia rien pour renverser l'idole. Perrault, dans le 17ᵉ siècle, et Lamothe dans le 18ᵉ, l'un et l'autre ignorant le grec, firent des efforts aussi vains et encore plus ridicules dans le même but. Malgré leurs cris, Homère recueillera toujours d'immortels hommages, comme le premier et l'un des plus grands peintres de l'héroïsme et de la vertu:

Zoïle en vain de sa gloire murmure;
L'aigle sublime, insensible à l'injure,
Brave dans l'air les cris du vil corbeau,
Il plaît toujours, il sera toujours beau,
Comme les cieux, les mers et la nature.

Ses détracteurs ont bien peu de goût, s'ils ne sont animés par sa poésie vive, noble, pleine de force, d'harmonie, et embellie par le coloris le plus brillant. Mais ses plus zélés admirateurs auraient aussi sur les yeux un bandeau trop épais, s'ils ne voyaient dans l'*Iliade*, et surtout dans l'*Odyssée*, des harangues d'un sublime ennuyeux, des descriptions trop chargées, des épithètes mal pla-

cées, des comparaisons trop peu variées, des longueurs et des endroits faibles. Nous ne parlons point du reproche qu'on lui fait, de n'être pas assez noble dans ses peintures. Ses dieux, dit-on, sont extravagans, et ses héros grossiers jusqu'à la rusticité. C'est reprocher à un peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de son siècle. Homère a peint les dieux tels qu'on les croyait, et les hommes tels qu'ils étaient. « Je ne suis plus maître de mon admiration, a dit un littérateur distingué, quand je vois Homère s'élever et planer pour ainsi dire sur l'univers; lançant de toutes parts ses regards embrasés, recueillant les feux et les couleurs dont les objets se décèlent à sa vue, assistant au conseil des dieux, sondant les replis du cœur humain : et bientôt, riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions; mettre aux prises le ciel avec la terre, les passions avec elles-mêmes; nous éblouir par ces traits de lumière qui n'appartiennent qu'au génie; nous entraîner par ces saillies de sentiment qui sont le vrai sublime; et toujours laisser dans notre ame une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir : car ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvemens qui l'agitent; c'est de tout subordonner à sa passion principale, de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences; de la porter jusqu'aux nues et de la faire tomber, quand il le faut, par la force des sentimens et de la vertu, comme la flamme de l'Etna, que le vent repousse au fond de l'abîme; c'est d'avoir saisi de grands caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides, fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, et par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages. » D'autres littérateurs lui préfèrent Virgile. On pourra juger s'ils ont raison, par ce parallèle des deux poètes, donné par Trublet : « Homère est plus poète, Virgile est un poète plus parfait. Le premier possède, dans un degré plus éminent, quelques-unes des qualités que demande la poésie; le second réunit un plus grand nombre de ces qualités, et elles se trouvent toutes chez lui dans la proportion la plus exacte. L'un cause un plaisir plus vif, l'autre un plaisir plus doux. L'homme de génie est plus frappé d'Homère; l'homme de goût est plus touché de Virgile. On admire plus le premier, on estime plus le second. Il y a plus d'or dans Homère; ce qu'il y en a dans Virgile est plus pur et plus poli. Celui-ci a voulu être poète, et il l'a pu; celui-là n'aurait pas pu ne le point être. Si Virgile ne s'était pas abandonné à la poésie, on n'aurait peut-être point soupçonné qu'il était très-capable d'y réussir. Si, par impossible, Homère, méconnaissant son talent pour la poésie, eût d'abord travaillé dans un autre genre, la voix publique l'aurait bientôt averti de sa méprise, ou peut-être seulement de sa modestie : on lui eût dit qu'il était capable de quelque chose de plus. Homère est un des plus grands génies qui aient

jamais été; Virgile est un des plus accomplis. L'Enéide vaut mieux que l'Iliade; mais Homère valait mieux que Virgile. Une grande partie des défauts de l'Iliade sont ceux du siècle d'Homère; les défauts de l'Enéide sont ceux de Virgile. Il y a plus de fautes dans l'Iliade, et plus de défauts dans l'Enéide. Ecrivant aujourd'hui, Homère ne ferait pas les fautes qu'il a faites; Virgile aurait peut-être encore ses défauts. On doit Virgile à Homère. On ignore si celui-ci a eu des modèles; mais on sent qu'il pouvait s'en passer. Il y a plus de talent et d'abondance dans Homère, plus d'art et de choix dans Virgile. L'un et l'autre sont peintres: ils peignent toute la nature, et le choix est admirable dans tous les deux; mais il est plus gracieux dans Virgile, et plus vif dans Homère. Homère s'est plus attaché que Virgile à peindre les caractères, les mœurs des hommes: il est plus moral; et c'est là, à mon gré, le principal avantage du poète grec sur le poète latin. La morale de Virgile est meilleure; c'est le mérite de son siècle, et l'effet des lumières acquises d'âge en âge; mais Homère a plus de morale; c'est en lui un mérite propre et personnel, l'effet de son tour d'esprit particulier. Virgile a surpassé Homère dans le dessin et dans l'ordonnance. Il viendra plutôt un Virgile qu'un Homère. Nous ne devons point craindre que les fautes d'Homère se renouvellent, un écolier les éviterait; mais qui nous rendra ses beautés?.... » Alexandre faisait ses délices de la lecture du poète grec. Il le mettait ordinairement sous son chevet avec son épée. Il renferma l'Iliade dans la précieuse cassette de Darius, « afin, dit ce héros, que l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain fût renfermé dans la cassette la plus précieuse du monde. Il appelait Homère ses provisions de l'art militaire. Voyant un jour le tombeau d'Achille dans le Sigée: « O fortuné héros, s'écria-t-il, d'avoir eu un Homère pour chanter tes victoires!.... » Outre l'Iliade et l'Odyssée, on a attribué encore à Homère un poème burlesque, intitulé la *Batrachomyomachie*, que plusieurs de nos poètes, entre autres Boivin, ont traduit en vers français; et des *Hymnes* et fragmens d'*Hymnes*, qui, s'ils ne sont pas de lui, datent du moins de la plus haute antiquité, et, au jugement de Ruhnkenius, dans la première de ses *Epistolæ criticæ*, qui roule en grande partie sur ces mêmes poèmes, respirent la belle simplicité et l'élégance native du prince des poètes. Chrétien-Frédéric Matthæi a depuis peu découvert à Moscou une *Hymne* d'Homère à Cérès, demeurée inconnue jusqu'alors, ou du moins que l'on croyait perdue, et un fragment d'une *Hymne* à Bacchus; il en fit part à Ruhnkenius, qui publia ces morceaux précieux à Leyde, en 1780; et cette première édition s'étant, par accident, trouvée incomplète, Ruhnkenius en donna une seconde en 1782, à la suite de laquelle il réimprima ses deux *Epistolæ criticæ*, qui avaient paru pour la première fois en 1749 et 1751. Nicolas Ignarra a fait imprimer à Naples, en 1781: *Emendationes Hymni Homerici in Cererem; præmittitur ejusdem hymni notitia, judicium ætatis divinatio*, brochure in-8° de 32 pag. Ignarra ne croit pas que l'hymne à Cérès, nouvellement

découverte, soit la même dont Pausanias a fait mention; il la rapporte même à un âge postérieur à celui de Pausanias, et il la suppose cousue de différens lambeaux. Son opinion n'a pas paru d'un grand poids à l'auteur de la *Bibliotheca crit.*, 8ᵉ part., p. 6-8. L'Hymne à Cérès a été traduite en vers latins par Laurent Van Santen, et en italien par le professeur Lamberti. Nous avons de belles éditions d'Homère en grec, avec des notes, 1° celle de Florence, 1488, 2 vol. in-fol., avec les commentaires de Démétrius Chalcondyle, qui fut secondé dans ce travail par un autre Démétrius de Crète; 2° celle de Rome, 1542 et 1550, avec les commentaires d'Eustathe, 4 vol. in-fol.; 3° celle de Glascow, 1756, 2 vol. in-fol. Les belles éditions grecques et latines sont, 1° celle de Schrevelius, Leyde, 1656, 2 vol. in-4°; 2° celle de Barnes, 1712, 2 vol. in-4°; 3° celle de Clarke, 1754, 4 vol. in-4°; 4° l'édition grecque et latine donnée par J.-Aug. Ernesti, Leipsick, 1759-1764, en 5 vol. in-8°; 5° enfin, celle donnée par F.-August. Wolf, Leipsick, 1804-1807, 4 vol. in-8°, dont le texte est regardé aujourd'hui comme le meilleur que nous ayons de ce prince des poëtes grecs. Cette édition avait déjà paru, à Halle, en 1784 et 1785, mais beaucoup moins perfectionnée. Dans les prolégomènes relatifs aux écrits d'Homère, M. Wolf a émis plusieurs opinions qui ont été réfutées dans un petit ouvrage du savant académicien Sainte-Croix, Paris, 1798, in-8°. L'édition de l'Iliade publiée par C. G. Heyne, Leipsick, 1802, en 8 vol. in-8°, n'a pas justifié les espérances que donnait le nom d'un tel éditeur; la plus fameuse édition de l'Iliade est celle de Villoison, Venise, in-fol. 1788. Elle occupe une place importante dans l'histoire de la philologie moderne. Madame Dacier en a donné une traduction française, 1711 à 1716, Paris, 6 vol. in-12. On les orne quelquefois des figures de Picart, qui ont été faites pour l'édition de Hollande. Il y en a une édition postérieure, de Paris, en 8 vol. Bitaubé a donné une traduction en prose d'Homère, en 3 vol. in-8°, 1780. Il en a paru en 1777 une nouvelle de l'Iliade, très-bien écrite, 3 vol. in-8° et in-12, par M. Lebrun. Rochefort et M. Aignan ont traduit en vers l'Iliade et l'Odyssée, 4 vol. in-8°, Paris, 1772. La version du premier poëme a entièrement fait oublier l'ouvrage de Lamothe, dont nous parlerons ailleurs. (*Voyez* LAMOTHE.) Gin a donné une superbe édition grecque et française des œuvres d'Homère, traduction nouvelle, 1786, en 8 vol. in-4°, et 7 vol. in-8°. Enfin on possède depuis quelques années deux versions, en beaux vers latins, des deux poëmes d'Homère; en voici les titres : *Homeri Ilias latinis versibus expressa à Raimundo Cunichio Ragusino*, Romæ, 1777. — *Homeri Odyssæa... à Bernardo Zamagna, Ragusino*, Senis, 1778. Quoiqu'il n'y ait rien de constant sur l'histoire d'Homère, nous croyons devoir citer quelques circonstances rapportées par divers savans; ils lui donnent pour mère Crithéis, et pour maître Phémius ou Pronapide, qui enseignait à Smyrne les belles-lettres et la musique. Phémius, charmé de la bonne conduite de Crithéis, l'épousa et adopta son fils. Après la mort

de Phémius et de Crithéis, Homère hérita de leurs biens et de l'école de son père. Un maître de vaisseau, nommé Mentès, qui était allé à Smyrne pour son trafic, enchanté d'Homère, lui proposa de quitter son école et de le suivre dans ses voyages. Homère, qui pensait déjà à son Iliade, s'embarqua avec lui. Il paraît constant qu'il parcourut toute la Grèce, l'Asie mineure, la mer Méditerranée, l'Egypte et plusieurs autres pays. Après diverses courses, il se retira à Cumes, où il fut reçu avec transport. Il profita de cet enthousiasme pour demander d'être nourri aux dépens du trésor public; mais, ayant été refusé, il sortit pour aller à Phocée, en faisant cette imprécation : « Qu'il ne naisse jamais à Cumes de poète pour la célébrer! » Il erra ensuite en divers lieux, et s'arrêta dans l'île de Chio. Quelque temps après, ayant ajouté à ses poèmes beaucoup de vers à la louange des villes grecques, surtout d'Athènes et d'Argos, il alla à Samos, où il passa l'hiver. De Samos il arriva à Io, l'une des Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes; mais il tomba malade, et y mourut dans l'indigence, vers le milieu du 9e siècle avant J.-C. Un officier hollandais au service de la Russie découvrit, en 1772, un tombeau prétendu d'Homère à Nio (anciennement Io); c'est un sarcophage, de quatre pieds de large sur sept de long. On peut consulter sur Homère, l'Essai sur la poésie épique, de Voltaire.

HOMMEL (Charles-Ferdinand), savant jurisconsulte et écrivain allemand, né à Leipsick, en 1722, mort en 1781, a composé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *De legum civilium et naturalium naturâ.* II. *Oblectamenta juris feudalis, sive grammaticæ observationes in jus rei clientelaris et antiquitates germanicas varie illustrantes*, Leipsick, 1755, in-8°. III. *Corpus juris civilis cum notis variorum.* IV. *De meritis jurisconsultorum in bonas litteras*, 1750. V. *Litteratura juris*, 1761, in-8°. VI. *Effigies jurisconsultorum in indicem redactæ*, Leipsick, 1760, in-8°. VII. *Bibliotheca juris rabbinica* et *Saracenorum arabica*, ibid., 1652, in-8°. VIII. *Jurisprudentia numistatibus illustrata*, ibid., 1763, in-8°, etc.

HOMMEY (Jacques), religieux de l'ordre des Augustins, du couvent de Bourges, né à Séez, mort à Angers, en 1713, âgé de 69 ans, très-instruit dans les langues latine, grecque et hébraïque, a donné : I. *Milleloquium Sancti Gregorii*, Lyon, 1683, in-fol. II. *Supplementum patrum*, Paris, 1685, in-8°; il y rapporte tout au long en latin une histoire de Floridan, du manuscrit de Nicolas de Clémangis, des œuvres duquel il témoigne, dans la préface de ce supplément, avoir dessein de donner une édition in-fol., augmentée de plusieurs traités et anecdotes. Ces deux ouvrages furent bien reçus. III. *Diarium Europæum*; compilation, d'après les gazettes, de ce qui s'est passé au commencement du 18e siècle; peu goûtée et qui fit exiler son auteur à Bar-le-Duc, à la sollicitation de l'ambassadeur de Venise, qui trouva que l'auteur avait parlé en termes trop forts de la satisfaction que la république avait faite au roi sur la fin de 1702.

Quelques années avant, le père Hommey avait aussi été exilé de Paris par l'intrigue de l'archevêque du Harlay, qui, voulant obtenir en faveur de sa sœur la démission de l'abbaye de Port-Royal, à laquelle avait été nommée la sœur du religieux, attribua le refus à celui-ci, qu'il fit éloigner de Paris par son provincial. Hommey avait encore fait un *Milteloquium Sancti Hyeronimi Chrysostomi.*

HOMPESCH (Ferdinand de), dernier grand-maître de l'ordre de Malte, naquit à Dusseldorff, le 9 novembre 1744, et fut pendant 25 ans ministre de la cour de Vienne auprès de son ordre. Il succéda, en 1797 au grand-maître Rohan. Hompesch, d'un caractère faible et timide, laissait toutes les affaires entre les mains des plus intrigans; les maximes révolutionnaires de la France avaient pénétré déjà dans son île, et trouvèrent bientôt de nombreux prosélytes. Des émissaires de la république ourdirent un complot, de concert avec plusieurs chevaliers rebelles; à la tête desquels était le commandeur Bosredon. Au moment où l'escadre française, commandée par Bonaparte, parut devant l'île, Bosredon, sommé par le grand-maître de la défendre, répondit: « Mes vœux » sont de combattre les Turcs, et » non pas les chrétiens. » Le grand-maître le fit arrêter; mais une sédition, préparée d'avance, le força de lui rendre la liberté. Il eut alors une conférence avec Bonaparte, de qui il reçut une capitulation peu honorable. Il n'y avait que vingt-quatre heures que l'escadre française était arrivée, et déjà l'île était en son pouvoir. Toutes les armes et les signes de l'ordre furent effacés. On renversa le buste de l'illustre la Valette, qui avait gouverné l'ordre avec tant d'honneur. Le grand-maître fut embarqué dans une galère et conduit à Trieste. Il devait recevoir cent mille écus pour son revenu de chaque année: mais on manqua à cet engagement. Bonaparte se promenant un jour sur les remparts de la Valette, dont il admirait les fortifications, un de ses aides-de-camp lui dit: « Nous » avons été bien heureux qu'il se » soit trouvé du monde dans cette » ville pour nous en ouvrir les » portes. » Hompesch, arrivé à Trieste, déchira les traités, protesta contre la force; mais l'île de Malte était déjà devenue un objet de trafic. Reprise sur les Français, elle fut enfin cédée à Paul I[er]. Pressé par ses créanciers, Hompesch fit un voyage de Vienne à Montpellier, en 1802, pour réclamer près de deux millions qui lui étaient dus, et il ne peut obtenir que le modique à-compte de 15 à 20 mille francs. Il mourut peu de temps après, en novembre 1803.

HONAIN (Abou-Yezid), Arabe, né à Hyrah en Mésopotamie traduisit les ouvrages d'Aristote, par ordre d'Al-Mamoun, septième calife abbasside, il obtint, dit-on, pour chaque livre de ce philpsophe, autant d'or que l'ouvrage pesait. Honaïn était chrétien, et florissait dans le 9[e] siècle. Il traduisit aussi plusieurs ouvrages d'Hippocrate, d'Euclide, de Galien, et composa un grand nombre de traités sur la médecine et la dialectique.

HONCAMP (Mathias), chanoine de Mayence, florissait vers la fin du 17[e] siècle. On a de lui: I. *Sacræ Scripturæ et sancto-*

rum Patrum apologia, Moguntiæ, 1690. II. *Expositio mystica et moralis Evangelii secundùm Matthæum cum indice copioso*, Moguntiæ, 1690, 3 vol. in-8°; ouvrage précédé d'une instruction nécessaire pour les Saintes Écritures et pour l'Évangile.

HONDERKOOTER (Gilles), excellent peintre, né à Utrecht, en 1583, peignait *le paysage* avec un talent admirable, et *les fleurs* avec une exactitude et une vérité précieuses. — Honderkooter (Melchior), fils du précédent, peintre, né à Utrecht, en 1636, mort dans la même ville en 1695, à 61 ans, excellait à peindre les *Animaux*, et surtout les *Oiseaux*, dont il représentait parfaitement la plume. De plus, il ornait ses fonds de paysages bien finis. Sa touche est ferme et large, son pinceau gras et onctueux. Ses tableaux sont peu connus en en France, parce que les Hollandais en sont fort curieux, et qu'ils les vendent fort cher. Il y en a trois dans la galerie de Vienne, représentant des *Oiseaux de basse-cour*; on en voyait quatre dans le Musée du Louvre, savoir: *l'Entrée des animaux dans l'arche*, le *Concert discordant, exécuté par les oiseaux*, un *Combat de coq contre un poulet d'Inde*, et un autre *Combat de coq contre un corbeau, en présence d'un paon, d'un pélican et d'autres animaux*. Ces tableaux venaient des conquêtes de la grande armée sur la Prusse, en 1806 et 1807.

HONDIUS (Josse), né à Wackène, petit bourg de Flandre, en 1546, mort à Amsterdam, en 1611, à 65 ans, apprit sans maître à graver et à dessiner sur le cuivre et sur l'ivoire, et à fondre les caractères d'imprimerie. Il excellait dans tous ces genres. Il s'adonna aussi à la géographie, et publia un ouvrage intitulé *Traité de la construction des globes* (en hollandais). 1597; il donna aussi de nouvelles éditions du grand *Atlas* de Gérard Mercator, et de plusieurs autres ouvrages relatifs à la géographie. — Un autre Hondius, ou peut-être le même, a fait imprimer un *Traité d'artillerie*, où, en parlant du siége d'Anvers, par le duc de Parme, il fait mention de brûlots inventés par Pierre Timmerman, ingénieur flamand, lesquels étaient de forme triangulaire, remplis de poudre et de pierres, et presque en tout semblables à ceux dont les Anglais, en 1804, ont fait usage près de Boulogne.

HONDIUS (Abraham), peintre hollandais, né à Rotterdam, en 1638, mort en 1691. Ses ouvrages se distinguent par le feu de la composition. Le principal représente l'*Incendie de Troie*. On y admire la disposition des figures, la correction du dessin, et la touche libre et hardie. Il a surtout peint des *Chasses*, et il excellait dans les *Animaux* et le *Paysage*.

HONDT ou HONDIUS (Henri), dit *le Vieux*, né à Gand, en 1573, mort à La Haye, en 1610, est le plus habile graveur de tous les Hondt. On a de lui un grand nombre de Portraits estimés, d'après Lucas de Leyde, Le Titien, Van Dyck, Wildens, Mytens, Mireveldt et autres maîtres. —Henri Hondius, dit *le Jeune*, né à Londres, en 1580, se fit aussi une grande réputation dans la gravure. On a de lui: I. *Præstantissimorum aliquot theologorum protestantium effigies*

æri incisæ, La Haye, 1602, in-fol. II. *Theatrum honoris in quo pictorum belgii insigniorum imagines*, etc., Amsterdam, 1618, in-fol. III. *L'Institution en la Perspective*, en flamand (trad. en français, par A. G. S.), La Haye, 1625.

HONDT ou HONDIUS (Guillaume), fils du précédent, né à La Haye, en 1601, a gravé plusieurs estampes, entre autres son portrait d'après Van Dyck, celui de François Franck, dit *le Jeune*, d'après le même, etc.

HONE (George-Paul), jurisconsulte, né à Nuremberg, en 1662, conseiller du duc de Meinungen, et bailli de Cobourg, où il mourut en 1747, à 85 ans, a donné divers ouvrages en latin, dont les plus connus sont: I. *Iter juridicum per Belgiam, Angliam, Galliam, Italiam*. II. *Lexicon topographicum Franconiæ*, etc. III. *L'Histoire du duché de Saxe-Cobourg*. IV. Des *Pensées sur la suppression de la mendicité*, etc. Ces deux derniers écrits sont en allemand.

HONERT ou HONAERT (Roch van den), chevalier, né à Dordrecht, vers la fin du 16e siècle, exerça avec distinction plusieurs charges administratives et diplomatiques, et fut envoyé en 1627 comme ambassadeur dans le Nord pour le pacifier. Il mourut le 30 janvier 1638, à l'âge d'environ 66 ans. Il a publié *le Journal de son ambassade*, Utrecht, 1632, 1 vol. in-4°, et deux tragédies en latin, *Thamar*; et *Moïse brisant les Tables de la Loi*.

HONESTIS (Pierre de), qu'il faut distinguer du cardinal Pierre-Damien, abbé de Sainte-Marie-du-Port, près de Ravenne, écrivit les *Règles* de cette abbaye, et mourut en 1119, regardé comme un homme aussi pieux que savant.

HONGNANT. *V.* Houteville.

HONG-KILA, femme de Hupilai, cinquième empereur des Mogols, renommée pour ses vertus, son grand sens et sa modération. Son époux ayant conquis, en 1276, une grande partie de la Chine, envoya prisonnier à Changtu, capitale de la Tartarie, l'empereur Kont-Song et toute sa famille. Hong-Kila leur prodigua tous les soins de l'humanité. Lorsqu'on étala les trésors conquis, toute sa cour les contemplait avec de grands transports de joie; l'impératrice, au contraire, répandit quelques larmes, et, s'adressant à Hupilay: « Seigneur, lui dit-elle, les dynasties ne sont pas éternelles; jugez par la révolution qui précipite celle des Song, ce qui peut arriver à la vôtre. » Hong-Kila cessa de vivre en 1281.

HONORANTE (Romuald), né à Ascoli, dans la Marche d'Ancône, passa une partie de sa vie à Rome, où il obtint un canonicat, et fut estimé pour sa probité et son savoir. Il mourut dans un âge avancé, vers 1775. On a de lui: I. *Direttorio degli esercizj spirituali per gli ordinandi*, Rome. II. *Direttorio per gli parocchi e confessori*, Rome.

HONORAT ou HONORÉ (Saint), 13e évêque d'Arles, et fondateur du monastère de Lérins, d'une famille illustre des Gaules, sans qu'on sache précisément de quel pays. Son père, qui était païen, voulut inspirer à son fils le goût du monde; mais il ne put y réussir. Honorat embrassa le christianisme, et passa en Grèce, où il vécut dans la solitude. Saint Venant, son frère, le compagnon

de son voyage et de sa retraite, étant mort à Méthone, aujourd'hui Modon, Honorat retourna en France, et choisit l'île de Lérins pour y vivre solitaire. Il n'y demeura pas long-temps inconnu; une foule de personnes vinrent se mettre sous sa conduite. Il leur fit bâtir un monastère vers 410, et les quitta, malgré lui, pour occuper le siége d'Arles.

HONORAT, 17ᵉ évêque de Marseille, né vers 420 ou 425, disciple de Saint Hilaire d'Arles, succéda à Sabinien, et se distingua par sa piété, sa prudence, son éloquence, et sa facilité à parler sur-le-champ sur les matières de la foi. Il composait des discours en forme d'homélies, pour combattre les hérétiques. Le pape Gélase rendit un témoignage avantageux à sa doctrine, et Gonnade en fait un grand éloge. Nous avons de lui la *Vie de Saint Hilaire d'Arles*, qui se trouve dans le Saint Léon du P. Quesnel, et avec le Saint Prosper, imprimé à Rome, 1732, in-8°.

HONORATUS. *Voyez* Servius.

HONORÉ DE SAINTE-MARIE (Blaise Venzelle, appelé dans le monde du nom de Père), né à Limoges en 1651, prit l'habit de carme déchaussé en 1671, et mourut à Lille en 1729. Ce savant religieux a publié divers ouvrages, dont les principaux sont : I. *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique, touchant l'Histoire de l'Eglise, les ouvrages des Pères, les Actes des anciens Martyrs, les Vies des Saints*, etc., *avec des notes historiques, chronologiques*, en 3 vol. in-4°. Dans cet ouvrage, rempli de recherches et de dissertations curieuses, érudites, et la plupart sur des points importans, l'auteur manque quelquefois lui-même de critique, quoiqu'il en donne de bonnes règles, principalement dans son premier volume, qui est le plus estimé. II. La *Tradition des Pères et des auteurs ecclésiastiques sur la contemplation*, avec un *Traité* sur les motifs et la pratique de l'amour divin, Paris, 1708, 2 vol. in-8°; ouvrage traduit en italien et en espagnol. III. Un *Traité des indulgences du jubilé*, in-12. IV. Des *Dissertations historiques et critiques des ordres militaires*, 1718, in-4°. V. *Observations sur l'Histoire ecclésiastique de Fleuri*, in-12, dont la première édition parut, sans nom de lieu ni d'imprimeur (Malines, Laurent Van der Elst, 1726); la deuxième à Malines, 1727, et la troisième au même lieu en 1729. VI. *Traité des indulgences et du jubilé*, Bordeaux, 1701, in-12. VII. *Problème proposé touchant les livres attribués à Saint Denis l'aréopagite*, Paris, 1708, in-8°.

HONORÉ, de Cannes, petite ville de Provence auprès d'Antibes, célèbre capucin du 17ᵉ siècle, prêcha avec succès à la cour et à la ville. Son éloquence était celle d'un apôtre, sans aucun ornement. Le père Bourdaloue, un de ses admirateurs, disait « que le père Honoré faisait rendre à ses sermons ce que l'on avait volé aux siens. »

HONORÉ (les papes). *Voyez* Honorius Iᵉʳ et suivans.

HONORIA (Justa-Grata), fille de l'empereur Constance III et de Placidie, née à Ravenne en 417 ou 418, reçut à l'âge de 16 ans le titre d'Auguste; mais elle

déshonora peu de temps après cette dignité, en s'abandonnant à Eugène, intendant de sa maison, commerce qui eut des suites visibles. Chassée du palais impérial, elle fut envoyée à Constantinople, où on la garda très-étroitement jusqu'à la mort de Théodose-le-Jeune, arrivée en 450. Marcien lui ayant rendu la liberté, elle revint en Italie, et voulut partager l'empire d'Occident avec son frère Valentinien. Mais ce prince ne s'étant point prêté à ses vues, elle fit proposer à Attila, roi des Huns, de la demander en mariage, et d'exiger pour sa dot la moitié de l'Empire. On répondit aux ambassadeurs du prince hun qu'elle était mariée, et que quand même elle ne le serait point, son sexe l'excluait de toute prétention au gouvernement. La guerre funeste qui suivit ce refus ayant été terminée, Honoria passa le reste de ses jours en Italie. On ignore l'année de sa mort.

HONORIUS Ier ou HONORÉ Ier, pape après Boniface V, en 626, mort le 12 octobre 638, fit cesser le schisme des évêques d'Istrie engagés à la défense des *trois chapitres* depuis plus de soixante-dix ans. Il prit un soin particulier des Églises d'Angleterre et d'Écosse, et gouverna l'Église universelle avec autant de zèle que de prudence. Cependant les catholiques orthodoxes lui reprochent de s'être laissé surprendre par Sergius, patriarche de Constantinople, chef du monothélisme. Cet hérétique lui écrivit une lettre pleine de déguisement, dans laquelle il lui disait qu'on était convenu de garder le silence sur la dispute des deux opérations en Jésus-Christ. Il lui insinuait en même temps que quelques Pères avaient enseigné une seule opération. Honorius, ne se défiant pas de ces refus, lui écrivit une lettre dans laquelle il lui disait : « Nous confessons une seule volonté en Jésus-Christ, parce que la divinité a pris, non pas notre péché, mais notre nature telle qu'elle a été créée avant que le péché l'eût corrompue. Et plus bas : Nous devons rejeter ces mots nouveaux qui scandalisent les Églises, de peur que les simples, choqués de l'expression des deux opérations, ne nous croient nestoriens ou eutychéens, si nous ne reconnaissons en Jésus-Christ qu'une seule opération. » Cette lettre, qui favorisait les vues artificieuses de Sergius, n'est point adressée à tous les fidèles, comme le sont la plupart des lettres dogmatiques des papes, mais seulement à ce patriarche de Constantinople. On trouve des *Lettres* d'Honorius dans les *Conciles* du père Labbe, et, dans la *Bibliothèque des Pères*, ainsi qu'une *Épigramme* qu'il a composée.

HONORIUS II, appelé auparavant *le cardinal Lambert*, évêque d'Ostie, ou de Velletri, fut créé pape le 21 décembre 1124 d'une manière assez extraordinaire. Après la mort de Calixte II, les cardinaux élurent Thibauld, cardinal du titre de Sainte-Anastasie, qui prit le nom de Célestin ; mais tandis qu'on chantait le *Te Deum* en actions de grâce de cette élection, Lambert fut proclamé par le parti de Robert Frangipani, qui était extrêmement puissant, et qui cria : *Lambert, évêque d'Ostie, pape.* Célestin, pour épargner un schisme à l'Église, renonça volontairement au pontificat. Honorius, connaissant l'irrégularité de son élection, voulut en faire

autant sept jours après ; mais les cardinaux et les prélats romains la confirmèrent. Il confirma à son tour l'élection de Lothaire à l'Empire, et condamna les abbés de Cluni et du Mont-Cassin, accusés de divers crimes. Il mourut le 14 février 1130. On a de lui quelques *Lettres*, qui ne contiennent rien de remarquable. On les trouve dans la *Collection des Conciles*. Il eut pour successeur Innocent II.

HONORIUS III (Cencio-Savelli), Romain, pape après Innocent III, le 17 juillet 1216, confirma l'ordre de Saint-Dominique, et celui des Carmes. Ces derniers religieux, originairement des espèces d'ermites, auxquels Albert, patriarche de Jérusalem, donna une règle, en 1209, qui fut approuvée par Honorius III, en 1224, tirèrent leur nom du Mont-Carmel en Syrie. Honorius fit prêcher inutilement des croisades pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Ce pape, mort le 18 mars 1227, et savant pour son siècle, a laissé plusieurs ouvrages. C'est le premier qui accorda des indulgences dans la canonisation des Saints. C'est lui aussi qui, vers 1220, défendit d'enseigner le droit civil à Paris; défense qui subsista jusqu'en 1679, que l'on y établit une chaire pour cette faculté. On a publié, sous son nom : *Conjurationes adversùs principem tenebrarum et angelos ejus*, à Rome, 1629, in-8°; peu commun.

HONORIUS IV (Jacques-Savelli), Romain, monté sur le trône pontifical le 2 avril 1285, et mort le 3 avril 1287, après avoir purgé l'état ecclésiastique des voleurs qui l'infestaient, se signala par son zèle pour les droits de l'Église romaine et pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il conçut l'idée de quelques établissemens utiles pour accélérer le progrès des lettres, très-négligées dans son siècle. Il avait voulu fonder à Paris un collége où l'on pût apprendre les langues orientales; mais cette fondation n'eut pas lieu. On a quelques lettres de ce pontife dans les annales de Wadding, et dans l'italien d'Ughelli. *Voyez* Abano.

HONORIUS (Flavius), empereur d'Occident, fils de l'empereur Théodose et de Flacille, né à Constantinople, le 9 septembre 384, était le second héritier de l'Empire ; il le partagea avec Arcadius, son frère, après la mort de leur père, en 395. Stilicon, à qui Théodose avait confié la régence, forma le dessein de détrôner son pupille. Après avoir vaincu Radagaise, qui était entré en Italie avec quatre cent mille hommes, il résolut de se servir des barbares, et surtout des Goths, conduits par Alaric, pour exécuter ce projet. L'empereur, informé des trahisons de Stilicon, le fit tuer par Héraclien, en 1408. Dès la même année, Alaric, général des Goths, mit le siége devant Rome, dans l'espérance d'un accommodement; mais cette négociation n'ayant pas réussi, Alaric revint l'assiéger l'année suivante, et obligea les habitans de cette ville à recevoir Attale, préfet de Rome, pour empereur. Le peuple romain fut réduit à une telle extrémité, que les prêtres des faux dieux, profitant de la consternation générale, se vantèrent de chasser les assiégeans par le secours de leurs divinités. Il y avait encore des magistrats dans le sénat qui tenaient à l'ancienne religion. On permit donc de faire

des sacrifices aux dieux des gentils, soit dans le Capitole, soit dans les endroits principaux de la ville. Mais ces sacrifices ne changèrent rien à l'état des choses. Cependant il fallait de l'argent pour renvoyer les barbares. Les Goths demandaient dix mille marcs d'or, et soixante mille marcs d'argent. On fondit donc ce qui restait d'idoles composées de ces deux métaux. Alaric ayant fait une troisième incursion quelque temps après, Rome fut encore pillée, les idoles entièrement détruites, et leur culte presque entièrement négligé. Tandis que l'Empire était ainsi ravagé, Honorius restait tranquille à Ravenne ; et, manquant ou de courage ou de force pour s'opposer à ces barbares, il languissait dans une oisiveté déplorable. Divers tyrans s'élevèrent dans l'Empire, Honorius s'en défit par ses capitaines; car pour lui il était incapable d'agir. Il mourut d'hydropisie à Ravenne en 423, sans avoir eu d'enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois, à Marie et à Thermancie, filles de Stilicon. « Cet empereur, dit Richer, fut exempt de vices, mais il eut tous les défauts. Ce fut un prince timide qui n'osa rien entreprendre; qui ne vit le danger qu'avec effroi, et l'évita toujours ; qui se laissa conduire et tromper, qui ne commanda jamais au peuple que pour obéir à ses ministres. Il ne sut former aucun dessein, et n'en put comprendre ni exécuter aucun. L'Empire enfin croula, parce que le chef ne put le soutenir. » Les historiens catholiques ont loué sa piété, sa foi, ses mœurs et surtout sa charité. Mais ces vertus ne suffisent pas dans un monarque. Il publia une foule d'ordonnances, signe de l'embarras et de l'inquiétude d'un gouvernement qui cherche à soutenir l'édifice prêt à s'écrouler.

HONORIUS LE SOLITAIRE, ou D'AUTUN, parce qu'il était théologal de l'église d'Autun, célèbre par ses ouvrages sous le règne de l'empereur Henri V, vers l'an 1120, a publié : I. *De prædestinatione et gratiâ*, dont l'édition la plus exacte est de 1621. II. *De luminaribus Ecclesiæ*. C'est un recueil d'écrivains ecclésiastiques. III. Un *Traité* de l'office et des cérémonies de la messe, intitulé *De gemmâ animæ*. IV. *Expositio in cantico canticorum Salomonis*, dans la *Bibliothèque des Pères*. V. *Imago mundi de dispositione orbis*, insérée dans le même recueil que l'ouvrage précédent. VI. Et d'autres écrits, la plupart écrits séparément. Il s'en trouve quelques-uns dans la Bibliothèque des Pères.

HONORIUS II, antipape. *Voy.* CADALOUS.

HONTAN (baron DE LA), gentilhomme et voyageur français, né en Gascogne, près de Mont-de-Marsan, vers l'an 1666. D'abord soldat en Canada, ensuite officier, il fut envoyé à Terre-Neuve en qualité de lieutenant de roi; il se brouilla avec le gouverneur, fut cassé, et se retira en Portugal, et de là en Danemarck. Il est principalement connu par ses *Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale*, La Haye, 1703, en 2 vol. in-12, réimprimés à Amsterdam en 1705, dans lesquels il fait connaître les différens peuples qui y habitaient, leur gouvernement, leur commerce, leurs coutumes, leur religion, etc. Ils sont écrits d'un style embarrassé et barbare. Le

vrai y est totalement confondu avec le faux, les noms propres estropiés, la plupart des faits défigurés. On y trouve des épisodes entiers qui sont de pures fictions : tel est le *Voyage sur la Rivière-Longue*, aussi fabuleuse que l'île de Barataria, dont Sancho Pança fut fait gouverneur. Un dictionnaire moderne suppose que cette Rivière-Longue est celle de Saint-Pierre, et accorde confiance aux récits de la Hontan. Il est difficile de se former une opinion sûre et satisfaisante au milieu de ces incertitudes. On a encore de lui un pamphlet qui fut publié par Leibnitz, en 1716 ; il est intitulé : *Réponse à la lettre d'un particulier, opposée au manifeste de S. M. de la Grande-Bretagne contre la Suède.*

HONTHEIM (JEAN-NICOLAS DE), évêque de Myriophite *in partibus*, et suffragant de l'archevêque électeur de Trèves, né à Trèves, le 27 janvier 1701, y fit ses études, et se livra particulièrement à celles du droit canonique et de la jurisprudence. Étant allé en Italie, il voulut connaître à fond tous les usages de la cour romaine ; revenu en Allemagne, il déploya son zèle et ses talens en faveur des libertés de l'Église germanique et de l'Église en général. Il fut nommé vice-chancelier de l'université de Trèves, conseiller de l'électeur son suffragant, et évêque de Myriophite *in partibus*. Il a publié *Decas legum illustrium*, etc., in-fol., Trèves, 1736 ; *Historia Trevirensis diplomatica et pragmatica*, etc., 3 vol. in-fol., Augsbourg et Wurtzbourg, 1750 ; *Prodromus historiæ Trevirensis*, 2 vol. in-fol., Augsbourg, 1757 ; mais le plus célèbre de ses ouvrages est celui qu'il a donné sous le nom de *Justinus Febronius jurisconsultus de statu Ecclesiæ*, in-4°, Bouillon et Francfort, 1763 ; ce livre qui eut plusieurs éditions fut traduit en allemand et en d'autres langues. La version française, intitulée *Traité du gouvernement de l'Eglise*, fut imprimée à Venise, in-4°, en 1766, et réimprimée en 3 vol. in-12, 1769. Un très-bon abrégé fut donné en 2 volumes par Lissoir, abbé de la Valdieu. (*Voy.* ce nom.) Hontheim en donna ensuite un épitomé sous ce titre : *Justinus Febronius abbreviatus et emendatus*, in-4°, 1777. Ces deux ouvrages, qui heurtaient directement tous les préjugés ultramontains, causèrent un fracas inconcevable. Les curialistes se déchaînèrent contre lui dans une multitude de libelles. La cour de Rome avait singulièrement à cœur de lui arracher un désaveu, qu'elle obtint enfin en 1779. Elle fit sonner très-haut cette rétractation ; mais en 1781 parut à Francfort, 1 vol. in-4° du même auteur : *Justini Febronii commentarius in suam retractationem*, dans lequel réduisant à 38 propositions les reproches qu'on lui fait, il s'efforce de rétablir les principes de son fameux ouvrage, mais d'une manière indécise qui le montre alternativement comme fauteur et comme ennemi de l'ultramontanisme. Admet-il, par exemple que le pape a droit d'indiquer, de confirmer les conciles ? sous sa plume accourent à l'instant une foule d'exceptions, par lesquelles il modifie son système. Cet ouvrage atteste que Hontheim, persévérant dans ses principes, n'a donné à Rome qu'une satisfaction illusoire ; mais devait-il

biaiser d'une manière qui confine à la mauvaise foi? Y a-t-il de sa part de la franchise à dire que ceux qui étudient l'antiquité embrassent ordinairement des opinions mal digérées et absurdes. Cela signifierait équivalemment qu'au lieu d'étudier les conciles et les Pères, qui établissent les prérogatives de l'Église, il faut consulter les canonistes des derniers temps dont la plupart n'ont parlé que de celles du pontife romain. On a prétendu que des considérations de famille, et l'amitié pour ses neveux, dont il voulait hâter l'avancement, avaient influé sur ses démarches; mais son commentaire est à peu près la rétractation de sa rétractation. « Je ne puis rétracter l'Écriture Sainte, les Pères, surtout Saint Augustin; si j'ai eu tort, c'est de dire la vérité. » Tel est le langage qu'il tenait à son abbréviateur Lissoir. De Hontheim mourut le 2 septembre 1790, dans son château de Montquintin, au duché de Luxembourg, à l'âge de près de 90 ans, aussi intrépide dans ses principes que les prélats et prêtres qui ont concouru au congrès d'Ems; quoique, par une complaisance excessive, ils n'aient pas pressé l'exécution des déterminations prises à cette assemblée.

HONTHORST (Gérard de), peintre flamand, connu en Italie sous le nom de *Gehrardo della Notte*, élève de Bloëmaërt, né à Utrecht, en 1592, alla à Rome pour se perfectionner, et chercha à imiter la manière du Caravage. Il passa en Angleterre, où il fit pour le roi plusieurs tableaux. Il se fixa à La Haye, avec le titre de peintre du prince d'Orange, pour qui il en fit beaucoup. Honthorst excellait à représenter des sujets de nuit, et passe pour le premier de son art dans ce genre de peinture. On voit, entre autres, de lui, chez le roi de Bavière, l'*Enfant prodigue parmi les prostituées;* dans la galerie de Dresde, une *Vieille comptant son argent à la lueur d'une lampe;* une autre *Vieille* et un *Arracheur de dents*, éclairés de même, etc.; on a vu au Musée royal le portrait de *Charles-Louis*, électeur palatin, et celui du prince *Robert*, son frère; la *Servante de Caïphe*, qui fit renier J. C. par Saint Pierre, et *Pilate se lavant les mains*. On regarde comme ses plus beaux tableaux d'histoire une *Descente de Croix* et un *Saint Sébastien*, fait pour la cathédrale de Gand. Il mourut à l'âge de 67 ans.

HONTIVEROS (Dom Bernard), bénédictin espagnol, professeur de théologie dans l'université d'Oviedo, puis général de sa congrégation en Espagne, et enfin évêque de Calahorra, mort en 1662, a donné un livre intitulé, *Lacrymæ militantis Ecclesiæ*. C'est un traité estimé contre les casuistes relâchés.

HONUPHRIIS (Honuphre de), médecin du 15ᵉ siècle, né à Foligno, dans l'Ombrie, d'une famille noble, enseigna la philosophie et la médecine dans l'université de Pérouse, et s'y distingua dans la chaire par la solidité de ses leçons, et dans le grand monde par les succès d'une pratique brillante. Ce fut à la réputation de ce double talent qu'il dut la place d'honorable médecin du pape Sixte V. Il a laissé plusieurs ouvrages et discours manuscrits, sur des matières

médicinales et philosophiques.

HOOD (Samuel), amiral anglais, né à Butleigh, dans le Sommerset, en 1735, servit sous l'amiral Holmes, dans la guerre de sept ans; et, le 13 février 1759, s'empara de la frégate française *la Bellone*. En 1780, il fut nommé baronnet et amiral; et, dans la guerre d'Amérique, battit l'escadre du comte de Grasse, en février 1782. Il commandait en second, sous sir Brydges, depuis lord Rodney, au combat du 14 avril, où le comte de Grasse fut fait prisonnier. Créé pair d'Irlande, et ensuite lord de l'amirauté, il fut envoyé, en 1790, dans la Méditerranée. Aidé par les royalistes du Midi, soutenu des escadres espagnole et napolitaine, il s'empara de Toulon. Les généraux Doppet et Dugommier, secondés par Bonaparte, alors officier d'artillerie, lui firent évacuer ce port. Avant d'en sortir, Hood accueillit sur ses vaisseaux un grand nombre de royalistes, puis il donna ordre à sir Sydney Smith, alors simple volontaire, de brûler tous les vaisseaux français qu'on ne pouvait pas emmener; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Hood bloqua le port de Gênes, d'où il se retira bientôt, et fit voile vers l'île de Corse. Il s'en empara à la seconde attaque, mais cette île retomba presque aussitôt au pouvoir des Français. L'amiral Hood s'étant retiré en Angleterre, y mourut en 1816.

HOOFMAN (Élisabeth), née à Harlem, en 1664, cultiva avec succès les Muses latines et hollandaises. Egalement appliquée à l'étude du grec, elle a traduit avec succès, dans sa langue maternelle, plusieurs *Odes* d'*Anacréon* et d'*Horace*. Les vers suivans, qui font partie d'une complainte sur la mort d'un de ses neveux, peuvent servir d'échantillon de son talent pour la poésie latine.

Flexanimam immitis linguam Libitina retundit
Pro roseo pallens inficit ora color,
Candor et obsequium, blandaque in fronte renidens
Simplicitas, cunctis quæ placuêre jacent.
Claudimus, heu! miseri teneros morientis ocellos
Qui potiùs nostros claudere debuerat.
Spes erat ex illo dulces quoque cernere natos:
Pro thalamo est tumulus, proque nepote rogus.

Après avoir goûté les douceurs et l'amertume du sort avec Pierre Koolaart, négociant de Harlem, qu'elle épousa en 1693, elle mourut sa veuve à Cassel, en 1736. —Son frère, Corneille Hoofman, a enrichi de quelques pièces le théâtre hollandais. Guillaume Kops a publié, en 1774, une *collection choisie* des poésies hollandaises et latines d'Elisabeth Hoofman.

HOOFFT (Pierre), historien et poète hollandais, né en 1581, cultiva de bonne heure les lettres, et voyagea en Europe pour se perfectionner. La littérature hollandaise était encore très-faible, Hoofft, secondé de quelques bons esprits, lui donna une impulsion salutaire, et lui fit faire un pas de géant. Doué d'un caractère ami de l'indépendance, Hoofft refusa de brillans emplois, et se retira au château de Minden, où il se livra en paix au doux commerce des Muses. Hoofft fut l'ami constant du célèbre Grotius, et partagea vivement ses chagrins. Il mourut à La Haye, le 21 mai 1647. Ses principaux ouvrages en prose sont: I. *La Vie de Henri-le-Grand, roi de France et de*

Navarre, Amsterdam, 1627, in-fol. II. *L'Histoire de Hollande*, Amsterdam, 1677, in-fol. Il y en a plusieurs éditions. Cet ouvrage a mérité à son auteur le surnom du *Tacite hollandais*. III. *Les Vicissitudes de l'élévation de la maison de Médicis*, Amsterdam, 1649, in-fol. IV. *Les Œuvres de Tacite, trad. en hollandais*, etc. Ses ouvrages en vers consistent principalement en pièces de théâtre : *Granida*, *Gérard de Velsen*, *Bato*, le *Jugement de Pâris*, tragédies. Ces pièces ont été recueillies, avec d'autres poésies de Hoofft, et publiées en 1636, in-12.

HOOFFT (Gérard), d'une famille noble d'Amsterdam, cultiva les Muses avec succès. Il publia un Recueil de *Juvenilia*, avec quelques-uns de ses condisciples, et mourut, très-jeune, le 18 septembre 1768. Deux après, Jérôme de Bosch publia ses *Poésies latines* posthumes.

HOOGE ou HOOGHE (Romain de), dessinateur et graveur hollandais, né à La Haye, vers le milieu du 17e siècle, mort vers 1720, avait une imagination vive, qui l'a quelquefois égaré. Il faut être indulgent avec lui sur la correction du dessin et sur le choix de ses sujets, qui sont la plupart allégoriques et d'une satire triviale et exagérée. Ses principales estampes sont : I. Les figures de l'*Histoire du Nouveau Testament* de Basnage, 1704, in-fol. II. Celles de l'*Académie de l'art admirable de la lutte*, 1674, en hollandais; et 1712, in-4°, en français. III. Celles de la *Bible*, avec des explications hollandaises, 1721. IV. Celles des *Hiéroglyphes des Egyptiens*, Amsterdam, 1735, petit in-fol. V. Celles des *Contes de La Fontaine*, 1685, 2 vol. in-8°. VI. Celles de *Boccace*, 1695, 2 vol. in-8°. VII. Celles de *la Reine de Navarre*, 1698, 2 vol. in-8°. VIII. Celles des *Cent Nouvelles*, 1701, 2 vol. in-8°. Quand les figures sont détachées de l'impression, elles sont plus recherchées. Huit estampes représentant les *excès et les cruautés*, réelles ou supposées, *que les Français commirent en Hollande en* 1672. On les trouve dans un livre rare, intitulé : *Avis fidèle aux véritables Hollandais, touchant ce qui s'est passé dans les villages de Bodegrave et Swammerdam*, 1673, in-4°.

HOOGE (Pierre), peintre flamand, né vers 1643, était élève de Berghem, qu'il imita parfaitement; mais il prit ensuite la manière de Metzu et de Mieris. Si ses tableaux n'ont pas le fini précieux que l'on admire dans ces deux excellens maîtres, sa touche est plus ferme et plus large, ses têtes et ses mains ont même quelquefois la force de celles de Van Dyck. En général, ses tableaux sont d'une grande vérité, jointe à un dessin correct et à une couleur vigoureuse. Ses meilleurs ouvrages représentent des conversations, les habillemens des personnages à la mode du temps où il vivait, choisis avec art, et galans. Les tableaux de ce peintre sont rares en France. Il y en avait un fort beau chez M. Haillet de Couronne, lieutenant-criminel à Rouen; il représente *deux officiers buvant ensemble; un troisième hache du tabac, et l'hôtesse qui les sert écoute avec attention ce qu'ils disent*. Ce tableau, d'une touche légère et spirituelle, est vigou-

reux de coloris. Le Musée royal n'en possède qu'un de ce peintre; il représente l'*Intérieur d'une maison hollandaise*, que des femmes viennent de laver, suivant l'usage du pays.

HOOGENDYK (Sébastien), médecin, versé dans la littérature grecque et latine, né à Dordrecht, vers le commencement du 17e siècle, pratiqua son art dans cette ville avec beaucoup de succès. On n'a de lui que des *Epigrammes grecques*, imprimées à la tête de quelques ouvrages de ses amis.

HOOGERS (Gosuin ou Théophile), professeur d'humanités à Deventer, où il avait succédé, dans cet enseignement, à J.-G. Grævius en 1661, était un partisan enthousiaste de la liberté républicaine. Nous avons de lui un Recueil de *Poésies latines*, imprimé à Amsterdam, chez Elzévir, en 1672, 1 vol. in-12. Il y a joint trois *Discours* prononcés à Deventer, dans des occasions solennelles, et qui portent l'empreinte de ses sentimens patriotiques. Le changement des circonstances lui valut une disgrace honorable. Il fut destitué de sa chaire; mais ses concitoyens l'appelèrent aux honneurs de la représentation municipale, et de professeur, il devint bourgmestre. Hoogers n'atteignit pas l'âge de 40 ans, et mourut le 14 avril 1676. On lui doit aussi la publication de deux Opuscules posthumes de Rabo-Herman Schele.

HOOGEVEEN (Henri), helléniste distingué, né à Leyde, en 1712, recteur de l'école latine de Delft, mort dans cette ville le 1er novembre 1792. Ses père et mère, quoique pauvres, trouvèrent moyen de lui donner une excellente éducation: à quinze ans il donnait des leçons, et soutenait ses parens. En 1732, il fut sous-maître d'une Académie à Gorcum; peu après, il passa à Culembourg; en 1745, il s'établit à Bréda; mais il quitta cette ville en 1761, et passa à Dordt, où il demeura 3 ans, après lesquels il alla à Delft. Hoogeven s'est rendu recommandable par ses connaissances dans la littérature grecque, en donnant une nouvelle édition, enrichie de ses notes, du Traité de François Vigier, *De idiotismis linguæ græcæ*, Leyde, 1752 et 1766, in-8°, et encore plus par son grand ouvrage, intitulé *Doctrina particularum linguæ græcæ*, Leyde, 1769, 2 vol. in-4°. Il avait cherché en vain parmi ses compatriotes les secours qui lui étaient nécessaires pour venir à bout de publier ce dernier ouvrage; mais honorablement connu en Angleterre, il y trouva des encouragemens et des souscriptions. Il a encore écrit: *J. J. Zeunii animadversiones in F. Vigerii de p. g. d. i, librum ad justam examinis lucem revocatæ*, Leyde, 1781, in-8°. Un ouvrage posthume, intitulé *Dictionarium græcum*, imprimé à Cambridge. Il a laissé plusieurs manuscrits dont le plus important est son *Opus analogicum*, imprimé à Cambridge par les soins de l'université de cette ville, et précédé d'une Notice biographique et du portrait de l'auteur, ainsi que d'une préface tracée de la main de son fils. Il cultivait aussi les muses latines. Il a composé des odes, des élégies, sur lesquelles on peut consulter Saxius.

HOOGSTRAATEN (Samuel van), peintre, né à Dordrecht,

en 1627, mort dans la même ville, en 1678. Son père, Théodore Hoogstraaten, lui enseigna les premiers élémens de la peinture ; Rembrandt fut son second maître; mais la préférence qu'il donna au portrait l'empêcha de profiter des principes de ce grand peintre, dont il avait saisi la manière. Sa grande émulation le conduisit à des progrès extraordinaires. *Paysages, animaux, fleurs, fruits*, etc., il s'exerça dans tous ces genres, et ne fut médiocre dans aucun. Il fit le voyage de Vienne, et présenta à l'empereur trois tableaux : le *Portrait d'un gentilhomme ; Jésus-Christ couronné d'épines*, et une *Imitation d'objets inanimés*. Ce dernier ayant fait illusion au prince : «Voilà, dit-il, le premier peintre qui m'ait su tromper, pour l'en punir je garde son tableau. » Rome et les beautés de l'art qui s'y trouvent fixèrent quelque temps toute l'attention de cet homme célèbre ; mais des vues d'intérêt, ou seulement la curiosité, le firent passer en Angleterre, d'où, après avoir travaillé fructueusement, il retourna à Dordrecht comblé de biens et d'honneurs. Comme homme de lettres et comme poète, ses écrits sont recherchés. On a de lui un *Traité sur la peinture ;* deux livres intitulés *le Monde éclairé*, et *le Monde aveugle ;* plusieurs *Pièces de vers ;* son *Voyage d'Italie*, etc.

HOOGSTRAATEN (Jacques van), ainsi nommé, parce qu'il était natif de Hoogstraten, village de Brabant, entre Anvers et Berg-op-Zoom, homme violent et impétueux, professeur de théologie à Cologne, prieur du couvent des dominicains de cette ville, et inquisiteur dans les trois électorats ecclésiastiques. «Il exhortait le pape, dit Maimbourg, à n'employer contre Luther que le fer et le feu, pour en délivrer au plus tôt le monde. » Il mourut à Cologne, en 1527. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, fruits d'un zèle amer. On en peut voir la liste dans la *Bibliotheca Belgica* de Foppens.—Jean Van Hoogstraaten, poète hollandais, a laissé : I. Un Recueil de *Poésies*, 1726. II. *Triomphe de l'amour divin*, 1727. III. Et quelques pièces de théâtre.

HOOGSTRAATEN (Thierri van), né à Anvers, en 1596, fut d'abord placé chez un orfèvre, pour y apprendre le dessin et la gravure nécessaires pour cet art. Il y fit des progrès étonnans ; et, quoique fort jeune, il dessina et grava un *Ecce homo*, qui est encore estimé. Hoogstraaten, voyant avec chagrin que les orfèvres d'Allemagne l'emportaient de beaucoup sur ceux de son pays pour la dorure sur argent ou vermeil, voulut voyager dans l'espérance de rapporter ce secret dans sa patrie. Mais, en arrivant dans une des principales villes de l'Empire, il trouva plusieurs de ses compatriotes qui étaient peintres, et la vue de leurs ouvrages, ainsi que quelques heureux essais, le déterminèrent à changer de talent. Il a réussi dans celui de la peinture au point de surpasser ceux qui lui avaient donné des leçons, et est devenu très-habile. Son dessin est bon, sa couleur agréable ; enfin, il imitait la nature avec autant d'intelligence que de vérité. Il mourut à Dort, en 1648, laissant deux fils, qui se sont fait, comme leur père, un

nom célèbre dans la peinture.

HOOGSTRAATEN (David van), médecin et littérateur hollandais, né à Rotterdam, en 1658, professeur d'humanités à Amsterdam, et correcteur du collége, se noya le 13 novembre 1724, ou plutôt il mourut au bout de huit jours, des suites d'une chute dans le canal du quai de Gueldre, où il tomba, aveuglé par un brouillard épais qui s'était élevé sur les six heures du soir. On a de lui : I. Des *Poésies latines*, en 2 vol. in-8°. II. Des *Poésies flamandes*, en 1 vol. in-4°. III. Un *Dictionnaire flamand et latin*. IV. Des *Notes* sur Cornélius-Népos et sur Térence. V. Une édition de *Phèdre*, Amsterdam, 1701, in-4°. à l'usage du prince de Nassau, dans laquelle il a imité les *ad usum Delphini*. VI. Une bonne édition des *Poésies* de Janus Broukhusius, in-4°, Amsterdam, 1711. VII. Une autre édition de *Arthuri Jonstoni Scoti, psalmorum Dividis paraphrasis poetica*, Amsterdam, 1706, in-12. VIII. Un grand *Dictionnaire historique universel, d'après Moreri, Bayle et Buddeus*, Amsterdam, 1733, 7 vol. in-fol. Il l'avait entrepris en société avec J.-L. Schuer; mais il est mort lorsque cet ouvrage n'était qu'à la 2e lettre de l'alphabet, c'est-à-dire au 2e vol. La médecine, qu'il sacrifia aux belles-lettres, ne lui a fourni qu'une dissertation, intitulée : *De hodierno medicinæ statu ad Nicolaum Van der Kappen*. Dordrechti, 1683, in-8°.

HOOGVLIET (Arnold), poète hollandais, né à Vlaardingen, bourg considérable à l'ouest de Schiedam, sur la Meuse, en 1687, mérite une place distinguée parmi les poètes hollandais, principalement par son poème, intitulé *Abraham le patriarche*. Son éducation seconda peu le développement de son génie. A l'âge de 20 ans, sentant la nécessité de la connaissance des Anciens, il s'appliqua à l'étude de la langue latine; et ce qui prouve qu'il ne s'était pas borné à une légère teinture, c'est sa traduction des *Fastes d'Ovide*, en vers hollandais, publiée à Delft, en 1719, in-4°. Il en a paru une seconde édition en 1730. Ce premier ouvrage de Hoogvliet jouit d'un succès mérité à bien des égards. On ne peut disconvenir cependant que l'auteur ne lutte pas toujours heureusement avec les difficultés de son sujet. Il laisse trop apercevoir l'embarras où il se trouve pour exprimer toutes les beautés de son original; et son style en devient roide, entortillé, prosaïque. La tâche qu'il avait entreprise convenait peut-être davantage à un vétéran qu'à un novice de l'art. Hoogvliet avait trop d'imagination et de verve pour ne point aspirer à la palme de la composition originale. Souvent, assis à côté du lit de son père mourant, il corrigeait les épreuves de sa Traduction *des Fastes*, et lui en lisait quelquefois des morceaux; ce bon vieillard lui dit un jour : « Hélas! que ma satisfaction serait bien plus pure, si ce poème, au lieu de célébrer la superstition païenne, était consacré à la louange du vrai Dieu! » Inspiré par cet avis paternel, Hoogvliet prit dans l'Histoire Sainte un sujet digne de son talent et de son respect pour la religion. Abraham le patriarche, fut le héros qu'il choisit. Il se livra avec tant d'ardeur à cette nouvelle tâche, que, parvenu au

10ᵉ chant, il tomba malade d'épuisement. Il eut l'esprit aliéné pendant quelque temps. Rendu à la santé, il acheva son poème, composé de douze chants, et le publia en 1727, 1 vol. in-4°. Le succès en fut complet, et il mit le sceau à la réputation de Hoogvliet. Cet ouvrage étincelle, en effet, de beautés poétiques du premier ordre. La versification en est riche, le style pur et correct, le ton noble, soutenu. L'auteur déploie un rare talent pour le genre descriptif; ses travaux sont aussi variés que frappans. Il semble quelquefois donner un peu trop l'essor à son imagination. Le second chant, où il peint le conseil céleste, en personnifiant les différentes perfections divines, pourrait justifier ce reproche. Il faut le dire encore : une critique sévère peut même contester à cet ouvrage le titre de poème épique. Il lui manque surtout le caractère d'unité, essentiellement requis dans ce genre. Hoogvliet lui-même en est, dit-on, convenu. Il entreprit ensuite une *Messiade*. Dans la première ordonnance de ce nouveau poème, il commençait par l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem. Depuis, il changea plusieurs fois ce plan, et il finit par abandonner cet ouvrage, dont il sentait toutes les difficultés. Il nous en a seulement laissé quelques fragmens détachés, sous le titre de *Mélanges évangéliques*. Ils forment une partie du premier volume de ses *Poésies mêlées*, imprimé en 1737. Le second volume offre encore deux poèmes d'une certaine étendue; le premier, intitulé *Zydebalen*. C'est la description d'une campagne de ce nom. M. David Van Mollem, à qui elle appartenait, témoigna sa reconnaissance au poète par une médaille d'argent du poids d'une livre et demie, qu'il fit frapper en son honneur. L'autre poème est un monument de son patriotisme; il l'a consacré à l'éloge de son endroit natal. Il mourut en 1763, âgé de 76 ans. A l'entrée de sa carrière, il avait lutté quelque temps avec les rigueurs de la fortune; mais, à force d'ordre et d'application, il parvint à les corriger. Hoogvliet mérita constamment l'estime publique, dont il était honoré, et il emporta au tombeau les regrets de tous ceux qui avaient été à portée de le connaître. — Nicolas HOOGVLIET, pasteur et professeur à Leyde, vers 1770, a laissé deux Discours, in-4°. L'un : *De oratoris sacri, in refellendis, revelationis divinæ contemptoribus, prudentiâ*; l'autre, *De ratione legis publicâ, non unico revelatæ religionis documento*.

HOOKE (JEAN), sergent-ès-lois, attaché au parti des presbytériens, publia en Angleterre, en 1699, un ouvrage en anglais qui fit beaucoup de bruit; il est intitulé : *Le catholicisme sans papisme; Essai pour rendre l'Église anglicane un modèle et un patron d'union au monde chrétien.* Cet ouvrage, où il se rencontre quelques opinions singulières, n'est pas sans mérite.

HOOKE (ROBERT), célèbre mécanicien et mathématicien anglais, né à Frishwater dans l'île de Wight en 1638, membre de la Société royale de Londres, et professeur de géométrie en cette ville, perfectionna les microscopes, apporta des perfectionnemens importans dans l'art de l'horlogerie, et fit plusieurs autres

découvertes dans la physique, l'histoire naturelle et les mathématiques. Il s'occupa beaucoup d'astronomie, et pensait qu'on pouvait fabriquer des lunettes de 10,000 pieds, à l'aide desquelles on verrait des animaux dans la lune. La nomenclature des objets dont il s'occupa avec succès serait trop longue à représenter ici, car elle est considérable. Il prétendit avoir eu la première idée du ressort spiral. L'abbé de Haute-Feuille en France, et Huygens en Hollande, s'en attribuaient l'invention; mais il prouva que ce secret avait été divulgué par Oldembourg, secrétaire de la Société royale, auquel il intenta un procès. Hooke montra sans doute trop de chaleur dans cette querelle; mais ayant prouvé qu'il avait fait sa découverte en 1660, au lieu qu'Huygens ne publia la sienne qu'en 1674, la présomption fut pour lui. Cet habile homme présenta en 1666, à la Société royale, un plan sur la manière de rebâtir la ville de Londres, qui avait été détruite par le feu; il plut extrêmement à cette compagnie; le lord maire et les aldermans le préférèrent à celui des intendans de la ville, et c'est en grande partie sur ce plan que Londres fut rebâtie. Robert Hooke, en vertu d'un bill du parlement, fut ensuite élevé à l'une des intendances de la cité, charge dans laquelle il amassa de grands biens. Il déclarait de temps en temps qu'il avait formé un projet capable de pousser l'histoire naturelle à une grande perfection, et qu'il y emploierait la plus grande partie de son bien; mais il mourut sans avoir rien effectué, le 3 mars 1703. Hooke, aussi bon citoyen qu'excellent mathématicien, a donné plusieurs ouvrages en anglais. Les principaux sont: I. *La Microscopie* ou *la Description des corpuscules observés avec le microscope*, in-fol., Londres, 1667. II. *Essais de Mécanique*, in-4°. III. *Observations sur la comète de* 1664. IV. *Méthode pour mesurer la terre*, 1665. V. *Essai pour expliquer les phénomènes d'une expérience de Robert Boile*, Londres, 1660. VI. *Traité des hélioscopes*, Londres, 1676, etc. On a imprimé après sa mort 1 vol. in-fol. d'autres *Œuvres* de lui. Sa Vie, qui est à la tête de ce recueil, est très-intéressante, par le nombre presque infini de ses découvertes physiques et mathématiques, et par un pareil nombre de machines qu'il inventa.

HOOKE (Nathaniel), auteur d'une très-bonne *Histoire romaine*, mort en 1764, on ne sait à quel âge, car on a fort peu de détails sur sa vie. Il paraît que, s'étant ruiné complètement dans des spéculations sur les effets publics, il fut présenté à la duchesse Sarah de Marlborough, qui lui fit une donation de 5,000 liv. st. (environ 110,000 francs), sous la condition qu'il l'aiderait à écrire et à rédiger les *Mémoires de la duchesse douairière de Marlborough*, depuis qu'elle parut à la cour jusqu'en 1710. L'ouvrage fut exécuté et publié en 1742, in-8°. Mais la duchesse Sarah ne tarda pas à se brouiller avec lui, sous le prétexte que, ne lui croyant aucune religion, il avait voulu la convertir à la croyance de l'Eglise romaine. On prétendait, en effet, que Hooke, partisan zélé de Fénélon, avait beaucoup de penchant à la

mysticité et au quiétisme. Ce fut lui qui, lorsque Pope était au lit de la mort, lui conduisit un prêtre catholique pour recevoir sa confession. L'*Histoire romaine* de Hooke, *depuis les premiers commencemens de Rome jusqu'à la chute de la république*, a paru successivement en 4 vol. in-4° ; le premier en 1733 ; le second en 1745 ; le troisième en 1764, et le dernier en 1771. Il y en a une autre édition aussi de Londres en 11 vol. in-8°. Hooke a aussi publié une Traduction des *Voyages de Cyrus*, par Ramsay.

HOOKE (LUC-JOSEPH), fils du précédent, docteur de la maison et société de Sorbonne, un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine, soutint avec honneur la réputation de son père. Il est auteur d'un traité de théologie, dirigé particulièrement vers la défense des dogmes chrétiens contre les opinions modernes : *Religionis naturalis et revelatæ principia in usum academicæ juventutis*, Paris, 1774, 3 vol. in-8°. Ses autres ouvrages sont, *Discours et réflexions critiques sur l'histoire et le gouvernement de l'ancienne Rome*, Paris, 1784, 3 vol. in-12. C'est la traduction française de l'ouvrage de son père, annoncé dans l'article précédent ; et une édition des *Mémoires du maréchal de Berwick*, Paris, 1778, 2 vol. in-12.

HOOKER (JEAN), d'autres disent Richard, savant antiquaire, né à Exeter en 1524, mort en 1601, élève d'Oxford, voyagea ensuite en Allemagne, et, à son retour s'établit dans son pays natal, dont il fut député au parlement en 1571. Hooker a donné une *Description d'Exeter*, et plusieurs autres Ouvrages. Enfin il a eu part à la *Chronique d'Holingshed*.

HOOKER (RICHARD), théologien anglais, surnommé *le Judicieux*, neveu du précédent, né en 1553 à Heavitrée, près d'Exeter, mort en 1600, fut élève de l'école d'Exeter, puis du collége de Corpus-Christi à Oxford. L'évêque Jewel, son parent, qui l'avait placé dans ce collége, lui procura une bourse, et ses talens l'en avaient rendu digne. En 1581, Hooker prit les ordres ; et en 1584, il fut nommé recteur de Drayton-Beauchamp, au comté de Buckingham. Il y vécut à peu près une année dans la détresse avec sa femme Jeanne. Edwin Sandy, fils de l'archevêque d'York, qui avait été son élève, vivement touché de le voir dans cette situation, en parla à son père, et obtint pour Hooker la place de maître du temple. Mais ces fonctions ne convenant pas à ce savant, qui n'aimait que la vie retirée de la campagne, il sollicita un autre bénéfice. L'archevêque Whilgift lui donna le vicariat de Wiltshire. Ce fut là que Hooker commença son livre de la *Police ecclésiastique*. Il finit ce grand ouvrage, dans lequel il défend les droits de l'Eglise anglicane, à Bishop's-Bourne, dont la reine lui fit donner le rectorat. Hooker y termina aussi sa vie. Le pape Clément VIII dit de son livre, qu'il y a un fonds de science tellement inépuisable, qu'il durerait une éternité, quand même le feu aurait à dévorer tout ce qu'il y a de science au monde. On dit que Charles I[er] l'avait lu en entier, et qu'il avait recommandé aux princes ses en-

sans de le lire aussi avec attention. On a varié sur cet ouvrage ; les uns prétendent qu'Hooker l'a entièrement composé, d'autres soutiennent qu'il n'est auteur que des cinq premiers livres et que les trois autres sont d'une autre main. Comme il ne parut qu'après la mort de l'auteur, on assure qu'une plume étrangère y fit des additions qui n'étaient pas dans l'original ; quoi qu'il en soit, cet ouvrage a eu beaucoup d'éditions in-fol., et une in-8° à Oxford. L'auteur a donné, en outre, des *Sermons*, et d'autres *Ecrits* très-estimés en Angleterre.

HOOKER (Thomas), premier ministre de Cambridge, état de Massachussetts, et l'un des fondateurs de la colonie de Connecticut, né en 1586 à Leicester en Angleterre, fut élevé au collége d'Emanuel à Cambridge. En 1630, ayant été persécuté pour non-conformité, il se réfugia en Hollande, et prêcha quelque temps à Delft et à Rotterdam. Il passa, en 1633, à la Nouvelle-Angleterre avec Cotton et Stone, et fut établi avec le dernier à Newton ou Cambridge. Il mourut en 1647, d'une fièvre épidémique. On disait qu'il était le Luther de la Nouvelle-Angleterre, et que Cotton en était le Mélanchthon. Il prêchait toujours sans notes. Le plus remarquable de ses ouvrages est intitulé : *Coup-d'œil sur la discipline de l'Église*, publié en Angleterre, in-4°, 1648, sous l'inspection du fameux docteur Thomas Goodwin. Jean Higginson a transcrit de ses manuscrits environ deux cents sermons, dont la moitié a été publiée en Angleterre avec plusieurs autres *discours* de lui. Un d'eux a été imprimé à Boston en 1743, pour la septième fois.

HOOLE (Charles), théologien anglais, né à Wakefield au comté d'York, mort au comté d'Essex en 1666, après avoir achevé ses études, fut maître de l'école libre de Rotheram ; mais, quand la guerre civile éclata, il passa à Londres, où il écrivit, et se fit une grande réputation. L'évêque Sanderson lui donna un canonicat de l'église de Lincoln. Hoole obtint encore le rectorat de Stock au comté d'Essex, où il mourut. Cet auteur a donné : I. Différens livres utiles pour l'éducation. II. Une excellente édition du *Nouveau Testament grec*. III. Une traduction des comédies de *Térence*.

HOOLE (Jean), écrivain très-estimé, fils d'un horloger distingué dans la mécanique, qui dirigea long-temps les machines du théâtre de Covent-Garden, naquit à Tenderden dans le comté de Kent en 1727, et mourut à Dorking dans le comté de Surrey en 1803. Hoole fils fut élevé par M. Bennet, éditeur des Œuvres d'Ascham. A 18 ans, il fut secrétaire de la compagnie des Indes ; mais il consacrait tous ses loisirs à la littérature, et particulièrement à l'étude de la langue italienne. Il y fit de grands progrès, si l'on en juge par les excellentes traductions qu'il a données en anglais du *Roland furieux* de l'Arioste, et de la *Jérusalem* du Tasse. Hoole a donné encore deux volumes de Métastase, et trois tragédies de sa composition ; savoir, *Cyrus*, jouée, en 1768, à Covent-Garden ; *Timanthe*, l'année suivante ; et *Cléonice, princesse de Babylone*, en 1775. On doit encore à cet auteur

estimable quelques jolies *pièces de vers*, et la *Vie de monsieur Scott d'Amwell.*

HOOPER (JEAN), que les Anglais regardent comme un martyr de leur religion, né en 1495, au comté de Sommerset, et mort en 1555, avait étudié au collége de Merton à Oxford, et y avait puisé les principes de la religion protestante. Cependant il était catholique, et avait fait profession dans l'ordre de Cîteaux, quand il quitta son cloître pour embrasser la religion réformée, puis il passa en Suisse, où il se maria. A l'avénement d'Édouard VI, Hooper retourna en Angleterre, fut nommé à l'évêché de Glocester, auquel on joignit celui de Worcester en commande. Il s'acquitta des fonctions épiscopales avec beaucoup de zèle, jusqu'à la restauration de la religion catholique sous Marie; mais cette princesse intolérante le fit condamner à être brûlé. L'arrêt fut exécuté à Glocester, et il souffrit le supplice avec un courage héroïque. On a encore ses *Lettres*, et plusieurs de ses *Sermons.*

HOOPER (GEORGE), écrivain anglais, né à Grimley dans le comté de Worcester en 1640, également habile dans les mathématiques, dans les langues et les sciences orientales, devint évêque de Bath et de Wells, et refusa l'évêché de Londres. Il était chapelain du roi Charles II en 1685, et il mourut en 1727. Son *Traité du Carême*, en anglais, in-8°, est curieux. Celui qui est intitulé *Recherches de l'état des anciennes mesures des Athéniens, des Romains, et particulièrement des Juifs; avec un appendix où l'on traite des anciennes monnaies et des anciennes mesures d'Angleterre*, Londres, 1721, in-8°, ne l'est pas moins; et l'un et l'autre sont remplis d'érudition. On a de lui une fort belle édition de la totalité de ses *Œuvres*, Oxford, en 1757, in-fol.

HOORN VAN VLOOSWYCK (PIERRE-NICOLAS, baron DE), amateur d'antiquités, né à Amsterdam le 27 mai 1742, exerça d'abord plusieurs charges importantes dans sa patrie; mais l'amour des arts le fit renoncer à tous les brillans avantages que lui offrit cette carrière, et il voyagea en Italie, où il fit l'acquisition de 800 pierres gravées des plus parfaites, parmi lesquelles on remarquait le génie d'Acratus, la tête du philosophe connu sous le nom de tête de Scipion, et le grand camée décrit par Caylus, représentant une scène comique. Cette précieuse collection lui fut volée en octobre 1789, par son valet-de-chambre. Il retrouva ce domestique infidèle à Amsterdam, et lui racheta pour une somme considérable deux cents de ses pierres, qui étaient tout ce qui restait. Il vint ensuite se fixer à Paris, où il forma un cabinet précieux dans tous les genres. Van Hoorn mourut le 5 janvier de la même année. Son cabinet fut vendu par Lebrun au mois de novembre de la même année. Le catalogue se compose de trois parties: 1° Celle des *objets rares et curieux* décrits par Lebrun; 2° Celle des *pierres gravées*, par Dubois; 3° Un recueil d'*inscriptions, camées antiques*, publié aussi par Dubois.

HOORN (JEAN VAN), célèbre médecin et anatomiste hollandais, né à Amsterdam en 1621, voyagea en Italie pour étendre

ses connaissances. Il obtint, à son retour, la chaire d'anatomie et de chirurgie de l'école d'Amsterdam, d'où il passa à celle de Leyde, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1670. Ce médecin qui savait sept langues, sans compter sa langue maternelle, s'attribua, vers l'an 1652, la découverte du *canal thorachique*, que Pecquet avait déjà observé dans les animaux, et qu'Eustachi avait vu dans le cheval long-temps avant ce dernier. Parmi les ouvrages qu'Hoorn a laissés, on remarque: I. *Novus ductus chyliferus, nunc primùm delineatus, descriptus et eruditorum examini propositus*, Leidæ, 1652, in-4°. II. *Microtechne, id est brevissima chirurgiæ methodus*, Lugduni-Batavorum, 1663, 1668, in-12; Lipsiæ, 1675, in-12. C'est un tableau concis, mais exact des connaissances qu'un chirurgien doit avoir. III. *Prodromus observationum suarum circà partes genitales, in utroque sexu*, Lugduni-Batavorum, 1668, in-12. IV. *Opuscula anatomico-chirurgica*, Lipsiæ, 1707, in-8°. On doit ce recueil et les notes qui l'enrichissent à Jean-Guillaume Pauli, professeur d'anatomie et de chirurgie.

HOORNEBEEK (Jean), professeur de théologie dans les universités d'Utrecht et de Leyde, né à Harlem en 1617, et mort en 1666, a laissé plusieurs ouvrages de théologie, et des *Traités* contre les sociniens, les juifs et les idolâtres, écrits en latin, d'un style obscur et diffus. Les principaux sont: I. Une Réfutation du socinianisme, sous ce titre: *Apparatus ad controversiam socinianam*, 1650 à 1664, en 3 vol. in-4°. II. Un *Traité de la conversion de Juifs*, 1651, in-8°, et des *Gentils*, 1669, in-4°. III. Une *Théologie pratique*, Leyde, 1663, 2 vol. in-4°; compilation d'auteurs anglicans.

HOOST (Pierre van), fils de Corneille, regardé par les Flamands comme leur Tacite et leur Homère, né à Amsterdam en 1581, et mort à La Haye le 21 mai 1647, a donné: I. Des *Comédies*, des *Tragédies*, des *Épigrammes* et d'autres *Poésies* moins lues que ses ouvrages historiques. II. *Histoire des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'en* 1598, dont on a donné une bonne édition en 1703, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est intéressant par un détail circonstancié des intrigues du cabinet et du mouvement des armées. III. Une *Histoire de Henri IV, roi de France*, en hollandais, imprimée en 1627, in-fol., pour laquelle il reçut du roi Louis XIII des lettres de noblesse et des armoiries avec le cordon de Saint-Michel. Hoost était catholique. IV. Une *Traduction hollandaise de Tacite*, publiée en 1684, in-fol., par Gérard Brandt. Ses *Lettres*, écrites en hollandais, ont été publiées en 1738 par Huydecopes.

HOPFER (Daniel), habile graveur, né à Nuremberg en 1533. On a de lui un *Christ entre deux larrons*, auquel on perce le côté; un autre petit *Christ*, avec la *Vierge* et *Saint Jean*; au bas, une caricature, au milieu de laquelle se voit une femme qui tient une broche, où il y a quantité de boudins enfilés; plusieurs *Fêtes de village*, une suite de *Por*-

traits de princes, etc.—HOPFER (Jérôme), frère du précédent, a gravé nombre d'estampes, dont la copie de *Saint Hubert* d'Albert Durer, celle de *Saint Jérôme*, et plusieurs autres morceaux d'après le même, et une suite de *Portraits* de papes, etc.—HOPFER (Lambert), frère des précédens, a gravé dans le dernier goût de ses frères, une suite de sujets de la *Passion*, etc.; une *Conversion de Saint Paul*, et nombre d'autres sujets.

HOPFNER, né à Giessen, en 1743, également versé dans la littérature ancienne et moderne, fut nommé, en 1765, professeur au *Carolinum* de Cassel. En 1771 il fut appelé dans sa ville natale pour y enseigner la jurisprudence; et en 1781, il fut employé à Darmstadt en qualité de conseiller. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, entre autres un *Commentaire* sur les *Institutiones juris civilis* de Heineccius. Ce savant est mort le 2 avril 1797, à l'âge de 54 ans.

HOPHRA (PHARAON). *V*. APRIÈS.

HOPITAL (DE L'). *V*. l'HOPITAL.

HOPKINS (EZÉCHIEL), prélat exemplaire, né à Sandford, dans le Devonshire, mort vers 1688, fut, en 1649, choriste du collége de la Madelaine à Oxford, où il obtint ensuite une chapelle, En 1669 il alla en Irlande, en qualité de chapelain du lord Robartes, depuis comte de Truro, qui lui donna sa fille en mariage. Hopkins fut ensuite doyen de Raphoë; puis le lord Berkeley le fit nommer évêque du même diocèse, et il passa ensuite de ce siége à celui de Londonderry. En 1688, ce prélat fut obligé de quitter l'Irlande, qui était alors le théâtre de la guerre; et l'année suivante il fut nommé ministre d'Aldermanbury, où il mourut. On a imprimé ses ouvrages en un volume in-folio. Le principal est une *Exposition de l'Oraison Dominicale*.

HOPKINS (CHARLES), fils du précédent, né en 1653 à Exeter, mort en 1699, fut élève de Dublin, et ensuite de Cambridge. Il a publié, en 1694, quelques *Epîtres en vers*, et quelques traductions. L'année suivante, il donna une tragédie, intitulée *Pyrrhus*; et ensuite la traduction des *Tristes*, et de l'*Art d'aimer* d'Ovide. Dryden et d'autres auteurs faisaient beaucoup de cas du talent de Hopkins; mais les excès auxquels il se livrait lui causèrent une mort prématurée.

HOPKINS (SAMUEL), ministre de West-Springfield, état de Massachussetts, gradué en 1718, au collége d'Yale, ordonné en 1720, mort en 1755, a joui d'une estime et d'une vénération universelle. On a de lui des *Mémoires historiques sur les Indiens Housatunnuk*, ou *Notice sur les méthodes usitées pour la propagation de l'Evangile parmi les tribus payennes, sous le ministère du docteur Sergeant*; *Mémoires sur la conduite des dignes missionnaires*; *Adresse au peuple de ces contrées*, etc., in-4°, 1753.

HOPKINS (SAMUEL), célèbre théologien, qui a donné son nom aux chrétiens nommés Hopkinsiens, naquit en 1721, à Waterbury au Connecticut, et vécut chez ses parens, qui étaient laboureurs, jusqu'à l'âge de quinze ans. Il entra au collége d'Yale en 1737, et y fut gradué en 1741. Il prêcha en 1742, à Northampton et dans quelques villes voisines, et en 1743, à la nouvelle société

de Symsbury, état de Connecticut. Il prit les ordres à Houssatonnoc. En 1770, Hopkins devint ministre à Neuport, dans le Rhode-Island. En 1776, la guerre interrompit le cours de ses travaux. Il mourut en 1803. Le docteur Hopkins s'est distingué comme théologien et comme prédicateur. Il a publié un très-grand nombre de *sermons*, plusieurs *dialogues* de piété, *le Véritable état de l'homme non régénéré, en réponse à M. Mills*, 1769; *Recherches sur la nature de la véritable sainteté*, 1773; la deuxième édition en fut faite en 1791. *Dialogue sur le devoir et l'intérêt de l'Amérique d'émanciper tous leurs esclaves d'Afrique*, 1776; *Recherches sur l'état futur de ceux qui meurent dans le crime*, 1783; *Système de la doctrine contenue dans la révélation, expliqué et défendu*, 2 vol. in-8°, 1793; c'est cet ouvrage qui lui a fait le plus de réputation. *La Vie de miss Susanne Anthony*, 1796; *la Vie de mistriss Osborn*, 1798. Un volume de ses *Sermons* a paru peu avant ou peu après sa mort, et il a laissé: un *Essai sur sa vie, écrit par lui-même*; un *dialogue sur la nature et l'étendue de la véritable soumission chrétienne*; et *une Adresse à tous ceux qui professent le christianisme*. Ces ouvrages ont été publiés en 1807, par le Rév. docteur West de Stockbridge.

HOPKINS (Samuel), poète, né en 1755, à Waterbury, Connecticut; après avoir fait de bonnes études, s'appliqua à la médecine, sous la conduite du docteur Potter de Wallingford. Il commença en 1776 à se livrer à la pratique de cet art, à Litchfield, et acquit de la célébrité: la singularité de ses opinions et de sa conduite le fit beaucoup remarquer. Il passa à Hartford en 1784, où il mourut en 1801. On a inséré dans le Recueil des poésies américaines trois petites pièces de cet auteur, qui font honneur à son esprit. On le regarde généralement comme ayant conçu le plan de l'*Anarchiad*, ouvrage à l'exécution duquel il a eu une part active.

HOPKINS (David), chirurgien anglais, au service de la compagnie anglaise du Bengale, fut surintendant général des forêts de Tek (bois de construction pour la marine), dans l'île de Java. On a de lui, les *Dangers que l'Inde anglaise peut avoir à craindre de l'invasion et des établissemens des missions françaises*, 1809, in-8°. Il mourut à Samarang en 1814.

HOPKINSON (François), juge de district des États-Unis pour la Pensylvanie, né en 1738 dans cet état, fut membre, en 1776, du congrès de New-Jersey, qui, dans cette même année, signa la déclaration de l'indépendance. Il occupa pendant quelques années un emploi à la caisse d'emprunts, et ensuite succéda à l'écuyer George Ross, juge de l'amirauté pour l'état de Pensylvanie, place qu'il remplit jusqu'en 1790, où Washington le nomma juge d'une cour de justice. Il mourut en 1791. Hopkinson a beaucoup contribué à l'indépendance des États-Unis, non-seulement par ses discussions, mais encore par des pamphlets pleins d'une satire ingénieuse. Le premier qui parut en 1775 était intitulé *Jolie histoire*. Il y exposait dans une allégorie les procédés tyranniques de l'Angleterre avec l'Amérique. II. *Saba-*

taille des Ancres eut encore plus de succès. Peu de temps avant sa mort, il publia un autre *pamphlet* très-spirituel, à l'occasion d'un acte de l'assemblée, qui ordonnait un abatis des arbres de Philadelphie, pour prévenir les incendies et les inconvéniens de la stagnation de l'air. III. Sa *Satire sur le scandale des journaux* eut le bon effet d'arrêter pendant quelque temps la licence de la presse. Il en a publié d'autres encore, dans lesquelles on distingue son *Echantillon du savoir moderne*. Il eut sur l'éducation des opinions assez singulières, et tourna en ridicule la coutume d'apprendre l'anglais aux enfans avec des grammaires; il calcule le nombre des années qu'on emploie à leur enseigner le grec et le latin, et les regarde comme perdues pour l'étude de quelque art ou science; enfin il traite avec beaucoup de mépris toutes les études des colléges. A ses talens pour la poésie, il réunissait une très-grande connaissance de la musique et des notions de peinture. Outre ses ouvrages cités, Hopkinson a encore donné, en 1762, un poème intitulé : *la Science;* depuis sa mort on a donné, en 1792, ses *Essais* et ses *Œuvres* mêlées, 3 vol. in-8°.

HOPPERS (Joachim), en latin *Hopperus*, homme d'état, et jurisconsulte hollandais, issu d'une famille de Frise, dont on fait remonter l'ancienneté jusqu'au 6e siècle, né à Sneek en 1523, s'est également distingué parmi ses contemporains comme savant et comme magistrat. Ayant jeté à Harlem les premiers fondemens de son instruction littéraire, à l'âge de 17 ans, il fut envoyé à l'université de Louvain. Gabriel Mudæus y enseignait le droit avec distinction : il alliait la philosophie à la jurisprudence, et Jacques Cujas lui a rendu ce témoignage : *Ante illum talem in Belgio non habuistis, nec post illum habituri estis.* Hoppers s'attacha principalement à ce maître, et il l'honora par ses progrès. Il visita ensuite les universités d'Orléans et de Paris, et s'y lia avec les hommes célèbres qui y florissaient. De retour à Louvain, il accepta l'offre que les états de Brabant lui firent d'une chaire de droit, avec des appointemens considérables, et ne démentit ni la confiance des états, ni l'attente publique. Loin de se borner au Code et au Digeste, il donna chez lui un cours de leçons sur le *Timée* de Platon, qui lui attirait une foule d'auditeurs, ravis de ce genre d'institution, inconnu jusqu'alors. Isabelle, archiduchesse de Parme et gouvernante des Pays-Bas, ne tarda point d'appliquer à l'administration les talens d'Hoppers. Il fut nommé d'abord membre du grand-conseil de Malines, ensuite du conseil secret de Bruxelles, en 1560. Philippe II le chargea d'établir une université à Douai, dans l'intention d'empêcher que ceux de ses sujets qui parlaient wallon ou français n'allassent étudier à Genève, où ils auraient pu prendre du goût aux principes de la réformation qui venait de s'y établir. Enfin, en 1566, il fut appelé à Madrid pour y remplacer Charles de Tisenach, dans la place de conseiller intime pour les affaires des Pays-Bas, affaires qui commençaient à devenir extrêmement épineuses, la fameuse requête des nobles ayant été présentée à la gouvernante peu de jours auparavant le départ

d'Hoppers. A la cour d'Espagne, toutes les marques de faveur et de distinction s'accumulèrent sur sa tête; mais l'excès de ses travaux politiques et littéraires (car, autant que cela lui fut possible, il alterna toujours les uns par les autres) usa bientôt sa santé, et, après une maladie, il mourut à Madrid, le 25 décembre 1576, dans la cinquante-quatrième année de son âge, laissant de Christine Berthoff, sa femme, sept enfans, dont trois fils. Deux de ceux-ci (Grégoire et Caïus-Antoine), le dernier surtout, ont aussi joui d'une considération méritée dans la république des lettres. A de vastes connaissances, Hoppers alliait un caractère élevé, franc et probe. Eloigné des mesures extrêmes dans l'insurrection et dans la réforme des Pays-Pas, il resta toujours attaché au parti du roi et aux intérêts de l'Eglise catholique, mais sans se déguiser les abus multipliés de la superstition, cette vieille et constante amie du despotisme. En 1562, il écrivait à George Cassander, au sujet de son traité *De officio pii ac publicæ tranquillitatis verè amantis viri in hoc religionis dissidio* : « Non-seulement j'ai lu votre ouvrage avec attention, mais j'ai contribué à le faire connaître et goûter par d'autres. Ami de la paix, je ne puis qu'approuver les efforts de ceux qui, sur des bases solides, voudraient la rétablir dans l'Eglise. O que les Pères de Trente n'en appellent-ils quelques-uns dans leur sein ! Je suis plein de confiance que ce serait le moyen de purger l'Eglise des erreurs et de la corruption qui la déshonorent. » Le recueil des Œuvres de Cassander, 1 vol. in-fol., Paris, 1616, offre une partie de sa correspondance; et il se trouve dans celle-ci trois lettres à Hoppers, qui font foi de leur ancienne et loyale amitié, savoir : les 48e, 54e, et 103e. Hoppers a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Ad Justinianum, de obligationibus* Πειθανῶν, *libri V*, Louvain, 1553, in-fol. II. *Seduardus, sive de verâ jurisprudentiâ libri XII*, dont Hermand Conringius a donné une nouvell édition à Brunswick, en 1656, in-4°, à laquelle il a joint deux opuscules du même auteur : *Themis Hyperborea, sive tabula regum Frisiæ*, et *Ferdinandus, sive de institutione principis*. Le *Seduardus* est écrit, à la manière des anciens, en forme de dialogue. Les interlocuteurs sont les trois fils d'Hoppers. Leur frère aîné, moissonné dans son enfance, avait porté le nom de *Seduardus* (en frison Sperd), et la dénomination du livre est un monument de la tendresse paternelle de son auteur. On a reproché à celui-ci d'y avoir un peu trop *platonisé*. La *Table des rois de Frise* est dans le genre de celle de Cébès. III. *De juris arte libri III*, Louvain, 1553, in-fol. IV. *Isagoge in veram jurisprudentiam libri VIII*, Cologne, 1580, in-8°. V. *Paraphrasis in Psalmos Davidicos*, Anvers, 1590, in-8°. VI. *Recueil et Mémorial des troubles des Pays-Bas.* Cet ouvrage, écrit en français, est important pour l'histoire du 16e siècle. Hoppers est encore nommé au nombre des auteurs du Dictionnaire grec, intitulé *Lexicon VII. Auctorum*, Bâle, 1560, in-f°. Il laissa imparfait un ouvrage, *De origine gentis Frisonicæ*, cité avec éloge par Martin Hamconius,

mais qui n'a pas été publié. Foppery, dans sa *Biblioth. Belg.*, t. 1, pag. 556, fait aussi mention d'un Marcus Hopperus, qui traduisit du grec le discours d'André de Crète sur la Salutation de la Vierge, et fut l'éditeur des Œuvres d'Enée Sylvius, pape sous le nom de Pie II. C'est à Hoppers et à son épouse, qui cultivait avec succès la botanique, qu'on doit la connaissance de l'*Helianthus annuus*, ou *grand soleil*, originaire du Pérou, et si commune aujourd'hui dans nos jardins.

HOPTON (ARTHUR), mathématicien anglais, fils de sir Arthur Hopton, né au comté de Sommerset en 1588, mort en 1614, élève du collége de Lincoln à Oxford, où il fut reçu bachelier-ès-arts. De-là Hopton passa au collége de justice du Temple de Londres, où il se lia étroitement avec le savant Selden. On a de cet auteur : I. Un *Traité* in-4°, *de l'arbalète géodétique*, ancien instrument de marine. II. Le *Miroir topographique*, contenant l'usage de cet instrument. III. Le *Théodolite*, ou *Tables de trigonométrie plane et sphérique*, in-4°. IV. La *Concordance des années*, contenant un comput exact du temps, selon l'ancien calendrier anglais, in-8°. V. Les *Éphémérides pour les années de* 1607 *à* 1614.

HOPTON (lord RALPH), brave et loyal gentilhomme anglais, qui servit avec honneur, et se fit une grande réputation dans les Pays-Bas, s'attacha, dans le temps des guerres civiles, au parti du roi, et le servit avec zèle. Hopton, mort à Bruges en 1652, était si habile dans l'art de commander les troupes, et les armées sous sa conduite étaient si bien disciplinées, qu'il les faisait mouvoir comme un seul corps, de sorte qu'elles étaient, à tous égards, bien différentes des bandes de misérables que ces temps malheureux présentaient partout dans les armées républicaines. Hopton remporta, en 1643, une victoire signalée sur Guillaume Waller, à Stratton, mais il fut obligé de reculer devant Fairfax, et mourut peu après.

HOPTON (SUSANNE), dame de beaucoup d'esprit, née en 1627, d'une ancienne famille du comté de Strafford, morte à Hertford en 1709. Dans sa jeunesse, son père lui fit embrasser la religion catholique romaine, mais ensuite ses propres réflexions la ramenèrent à la communion protestante. Elle épousa Richard Hopton, esq., juge au pays de Galles, qui mourut quelques années avant elle. On a de cette dame plusieurs ouvrages de dévotion : I. Un *Livre d'offices*, mieux disposés que les anciens. Ce fut le docteur Hickes qui le publia. II. Les *Prières pour chaque jour*. III. L'*Hexameron*, ou *les méditations sur les six jours de la création*.

HORACE (QUINTUS-HORATIUS-FLACCUS), naquit d'un affranchi, à Venuse, ville frontière de la Romanie et de la Pouille, le 8 décembre de l'an de Rome 688, sous Varron, et 66 ans avant J.-C. Son père lui connut des talens, et n'oublia rien pour les cultiver, quoique sa fortune fût médiocre. Il l'envoya à Rome, où son esprit et ses succès le lièrent avec les jeunes gens de la première distinction. A l'âge de 22 ans, il alla étudier la philosophie à Athènes. Brutus, l'un des meurtriers de César, passant

par cette ville, l'emmena avec lui, et lui donna une place de tribun des soldats de son armée. Horace s'étant trouvé, peu de temps après, à la bataille de Philippes, prit la fuite, jeta son bouclier, et promit de ne plus manier les armes. Les lettres l'occupèrent depuis tout entier. De retour à Rome, la misère fut son Apollon :

. . . . *Paupertas impulit audax*
Ut versus facerem . . . .

L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers.
VOLT.

Virgile et Varius, charmés des ouvrages de ce poète naissant, en montrèrent quelques - uns à Mécène. Ce protecteur, cet ami des gens de lettres, voulut voir Horace, le prit en affection, et le présenta à Auguste qui le combla de bienfaits et de caresses. Mécène lui fit don de sa villa de Tibur. Le poète vécut depuis à la cour du ministre et à celle de l'empereur comme dans sa propre maison. Il immola la populace des auteurs à la risée publique. Ni le démon des vers, ni celui de l'ambition, ne le possédèrent : il fuyait, lorsqu'il le pouvait, à ses campagnes. Là, exempt de tout souci, badinant avec les Muses et les Graces, il se livrait à une voluptueuse indolence. Sa philosophie était douce et sa morale pure, surtout dans l'âge mur, quoique dans sa jeunesse il eût eu des vices, des passions déréglées et des goûts dépravés. Il aimait le vin, et pour nous servir de son expression, plus d'une fois ses pieds se refusèrent au poids de son corps chancelant. Quoiqu'il se moque des préceptes que donnaient sur l'art de la cuisine certains gourmands, quoiqu'il nous assure qu'il se nourrissait quelquefois avec des olives et de la chicorée, il n'en recherchait pas moins la table somptueuse et délicate de Mécène. Au reste, il ne dissimulait pas ses défauts, et souvent il tournait sur lui-même les traits piquans de sa censure. « Les femmes qui ne t'appartiennent pas irritent tes desirs. A Rome, tu ne cesses de vanter les agrémens de la campagne; à la campagne, tu portes jusques aux cieux les plaisirs de la ville. Inconstant que tu es! tu ne saurais vivre une heure entière avec toi-même, tu te crains, tu te fuis. Ton loisir t'embarrasse; vainement, pour te dérober à l'ennui, tu as recours, tantôt au vin et tantôt au sommeil : l'ennui te poursuit et t'accable. » Cependant la vie tranquille était plus de son goût que la vie tumultueuse. Auguste lui offrit la place de secrétaire du cabinet; il refusa un emploi qui l'aurait gêné, et l'empereur ne le trouva pas mauvais. « Septimius, lui écrivit ce prince quelque temps après, vous dira de quelle manière j'ai parlé de vous; car, si vous avez été assez fier pour dédaigner mon amitié, ne croyez pas que je me pique de fierté à votre égard. » Horace était nécessaire à Auguste. « Dans ces temps de crise, où les gouvernemens changent, dit Thomas, l'homme d'état a besoin de l'homme d'esprit. Horace, par le genre du sien, était un instrument utile à Octave. Ses chansons voluptueuses adoucissaient des esprits rendus féroces par les guerres de liberté. Ses satires détournaient sur les ridicules des regards qui se seraient portés sur le gouvernement et l'état. Sa philosophie tenant à un esprit moin *es* glent

que sage, prenant le milieu de tout, calmait l'impétuosité des caractères, et plaçait la sagesse à côté du repos. » Si Horace redoutait les assujettissemens des cours, il se pliait avec le plus grand plaisir à tous les devoirs de l'amitié. Lui échappait-il un bon mot sur un ami, qui fît une impression un peu fâcheuse, il se mettait à ses pieds et s'accusait lui-même. Egalement éloigné de l'adulation et de l'arrogance, il ne loua jamais des sottises; jamais il n'insulta à l'ignorante simplicité. Ses traits ne tombaient que sur les demi-savans qu'il regardait avec raison comme la partie la plus ridicule et la plus incommode de la société. Il ne lisait ses ouvrages qu'à ceux qui l'en priaient instamment. Personne ne sut mieux que lui badiner avec les grands, ni tirer un meilleur parti des plaisanteries qu'ils aiment souvent à faire. Il eut le sens aussi droit que l'esprit fin et pénétrant. Il n'ouvrait son cœur à qui que ce fût qu'il ne l'eût connu à fond. Pour n'avoir jamais à répondre des fautes d'autrui, il ne recommandait à ses amis que les personnes dont il avait éprouvé le caractère. Quoiqu'il vécût avec des hommes d'état, il ne se mêla point des affaires d'état. Il savait qu'il était toujours dangereux de vouloir pénétrer ou censurer les desseins des hommes puissans, et « d'écrire, comme disait Pollion, contre ceux qui peuvent proscrire. » Ces vers, traduits de Pope, caractérisent bien ce poète, l'oracle des hommes de goût.

Horace, dans le cœur puisant tout ce qu'il pense,
Par une gracieuse et douce négligence,
Sans trop affecter l'art, nerveux, vif et pressant,
Est partout instructif, partout intéressant.
C'est un ami prudent, mais sans cesse agréable,
Qui mène à la raison par une route aimable
Chez lui, le jugement aussi grand que l'esprit
Donne de la vigueur à tout ce qu'il écrit;
Ses ouvrages divers renferment la pratique
Des règles que prescrit sa brillante critique;
Il juge de sang-froid et compose avec feu.

Il mourut le 27 novembre, de l'an de Rome 745, âgé de 57 ans. Il était de petite taille et faible de complexion; ses cheveux blanchirent de bonne heure et il devint replet. Il fit Auguste son héritier. Horace et Virgile mangeaient souvent à la table de cet empereur, placés à ses côtés; le premier avait une fistule lacrymale, et l'autre la respiration fort gênée. Auguste, en plaisantant là-dessus, disait quelquefois: *Ego sum inter suspiria et lacrymas.* « Me voici entre les soupirs et les larmes. » Horace fut enterré à l'extrémité des Esquilies, près du tombeau de Mécène, auquel il avait souhaité de ne pas survivre. Il lui devait ces tendres sentimens; car on peut juger de la vive amitié de Mécène pour Horace par ce peu de paroles qu'il écrivit à Auguste dans son testament: « Je vous conjure de vous souvenir d'Horace comme de moi-même. » Horace était, comme nous l'avons dit, dans sa jeunesse maigre et fort mince, quoique Suétone ait inféré de ces paroles, « je suis un vrai pourceau du troupeau d'Epicure, » qu'il était gras. Ces expressions peignent plutôt ses mœurs que sa figure, ou se rapportent à une autre époque de sa vie; celles d'Horace étaient telles que nous les avons peintes. Ses poésies sont pleines d'images qui blessent la pudeur, et qu'on n'a pu voiler qu'en les effaçant entièrement. Il est étrange qu'un homme qui devait con-

naître le langage poli et réservé de la cour, se serve si souvent de celui des lieux consacrés à la débauche grossière. Les ouvrages qui nous restent de lui, sont : I. des *Odes*. Horace semble s'être fait un caractère particulier, composé de celui de Pindare et d'Anacréon. On ne peut nier qu'il n'égale, qu'il ne surpasse même ce dernier par ces traits fins et délicats, par cette molle facilité que l'amour inspire. Mais il se reconnaît lui-même fort inférieur au premier. On peut dire néanmoins qu'il marche à côté de Pindare, dans cette même ode où il se met au-dessous de lui. C'est là qu'il le compare à un torrent impétueux, qui, gonflé par les pluies, franchit ses bords, et précipite avec fureur ses eaux immenses et profondes ; tandis que, pour lui, il se regarde comme une abeille matinale, qui, avec beaucoup de peine, cueille le thym autour des bois et des humides rivages de Tibur. Il se rendait en partie justice ; et en général, il n'a pas cette pompe et cette magnificence qui distinguent le poëte grec. Pindare frappe l'imagination de ce qu'il y a de grand; Horace de ce qu'il y a de beau. Pindare est incomparable lorsqu'il célèbre les dieux, les rois et les vainqueurs couverts d'une noble poussière dans les jeux de la Grèce ; Horace ne fait jamais mieux éclater son génie que lorsqu'il folâtre avec Bacchus et les Amours, qu'il dessine un agréable paysage, ou qu'il décrit les charmes de sa Glycère et les agrémens de sa maison de Tivoli. Les idées de Pindare portent toujours une empreinte de sublime : celles d'Horace sont marquées au coin de la nature la plus aimable. Jules Scaliger disait qu'il aimerait mieux avoir fait les deux odes *Quem tu, Melpomene*, et *Donec gratus eram*, que d'être roi d'Aragon. II. Des *Satires* et des *Épîtres*. Elles n'ont rien au dehors qui frappe le lecteur. Les vers en sont négligés et dépouillés de tout l'éclat et de toute la douceur de l'harmonie poétique. On dirait que c'est de la prose ; mais c'est une prose assaisonnée de cette finesse d'expression, de cette fleur de plaisanterie, de cette aimable négligence qui plaît plus que tous les ornemens. Son style est en latin ce que celui de La Fontaine est en français ; c'est une simplicité qui charme, une familiarité piquante, plus difficile à saisir que la correction et l'élégance. Les leçons de sa philosophie sont d'autant plus utiles, qu'étant résserrées dans des vers énergiques, elles se gravent pour toujours dans la mémoire. Les penseurs se plaisent, comme l'a dit Voltaire,

A lire ses écrits pleins de grace et de sens,
Comme on boit d'un vieux vin qui rajeunit les sens ;
Avec lui l'on apprend à souffrir l'indigence ;
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée.

Boileau prétendait que c'était lui, en grande partie, qui avait fait parmi nous la fortune d'Horace. « Avant moi, disait-il, on ne parlait que de ses Odes. Je me mis à lire ses Satires et ses Epitres ; j'y trouvai mille beautés, et je m'appliquai à écrire en ce genre. Tout le monde voulut relire son Horace ; et voilà ce qui fit vendre celui de M. Dacier, qui n'a pu parvenir, malgré ses efforts, à gâter tout-à-fait l'original. » On dut, en effet, admirer dans

Horace le poète lyrique, avant d'y démêler l'homme de goût et le philosophe, avant de sentir qu'il réunissait la profondeur et les graces. Notre nation fut long-temps trop grossière pour connaître le prix et le charme de cette union. Ce mélange continuel de l'agréable et de l'utile, qui caractérise ce poète, offre une lecture si délicieuse que si l'on était réduit à ne conserver qu'un seul poète ancien, « il faudrait peut-être, dit d'Alembert, choisir Horace de préférence à tous les autres, parce qu'il est peut-être le seul où l'on trouve des beautés de tous les genres; enthousiasme, imagination, noblesse, harmonie, élégance, sensibilité, finesse, gaîté, goût exquis, philosophie tantôt légère, tantôt profonde, et toujours utile. » III. L'*Art*, si improprement nommé *poétique*, et qui, quoiqu'il soit le code de la raison et du goût, n'est autre chose que l'épître aux Pisons. Ce n'est point un traité complet, il contient d'excellens préceptes et quelques règles de versification, mais il manque d'ordre et de méthode. C'est plutôt une Epître légère et sans prétention qu'un poème didactique. Horace avait fait pour les Romains ce qu'Aristote fit pour les Grecs. Il abrégea les préceptes de ce philosophe, et les mit à la portée des grands seigneurs de Rome, qui se mêlaient alors de faire des vers. On a encore d'Horace, un livre d'*Epodes* et un *poème séculaire*. La première édition d'Horace ne porte point de date ni de nom de ville; mais on la croit imprimée à Milan, vers 1470, par Zanotus, in-4°. La bibliothèque du Roi en possède un exemplaire en manuscrit. Parmi la foule d'autres éditions qu'on a données des Œuvres de ce poète, et qui s'élèvent à plus de 800, on citera, 1° celle d'Elzévir, 1629, in-12. Il doit y avoir un titre gravé et un titre imprimé; les notes d'Heinsius avec un titre, et *De Satyrâ Horatianâ*, avec un faux titre; 2° De Bond, 1676, Elzévir, in-12. Elle a été copiée ligne pour ligne et réimprimée à Orléans, 1767, in-12, par les soins de Couret de Villeneuve. En 1806, M. Nic. L. Achaintre en a donné une très-bonne et très-exacte édition in-8°; 3° *Cum notis Variorum*, 1695, in-8°; 4° *Ad Usum Delphini*, 1691, in-4°; 5° Une édition gravée par de Pine, Londres, 1733 et 1737, 2 vol. in-8°; 6° Celle du Louvre, 1642, in-fol., et 1733, in-24, petits caractères, comme le Phèdre; 7° De Sandby, Londres, 1749, 2 vol. in-8°, fig.; 8° les éditions de Barbou, 1746 et 1763, in-12, sont élégantes, de même que celles de Glascow, 1760, et de Baskerville, 1770, in-4°. J. M. Zeune a donné à Leipsick, en 1802, in-8°, la meilleure édition d'Horace, faite d'après le texte de Bentley, avec les notes de Baxter et de Gessner, Parme, 1791, in-fol., de l'imprimerie de Bodoni, édition d'une exécution parfaite et la plus recherchée de cet habile typographe, qui en a fait, en 1793, une édition in-4°. Nous avons encore celle de Didot l'aîné, ornée de charmantes vignettes, dessinées par M. Percier, Paris, 1799, grand in-fol. Plusieurs auteurs, Marolles, Martignac, Dacier, Tarteron, Sanadon, se sont exercés à les traduire en français, ainsi que l'abbé Le Batteux, dont la traduction est en 2 vol. in-12. C'est à Binet,

célèbre prefesseur qui a consacré plus de quarante ans de sa vie à l'instruction de la jeunesse, que nous sommes redevables de la meilleure traduction d'Horace, publiée en 1783, 1802 et 1809. Cette traduction, qui réunit l'élégance à la fidélité, ne fait point regretter celles de Dacier, Tarteron, Sanadon et Batteux, dans lesquelles néanmoins on trouve des remarques savantes et instructives, notamment dans celles de Dacier et Sanadon. Quant aux traductions en vers, on remarque celles données par MM. Daru et Lebrun, 1805, 2 vol. in-8°, qui est la seule complète. M. Vanderbourg a donné une traduction en vers des Odes. Wailly (*voyez* ce nom) en a aussi traduit plusieurs livres. (*Voy.* aussi JUVÉNAL.) M. Toulouzet, professeur de rhétorique au collége de Clermont, a publié en 1809 une traduction en vers français de l'*Art poétique* d'Horace. A tous ces détails nous joindrons l'indication de la plus récente des traductions d'Horace, faite par MM. Campenon de l'Académie française, et Després, accompagnée d'un *Commentaire de Galiani*, et précédée d'un *Essai sur la vie et les écrits d'Horace*, et de *recherches sur sa maison de campagne*, Paris, 1821, 2 vol. in-8°, et nous y ajouterons les réflexions suivantes qui y trouvent naturellement leur place. « Parmi les Traductions en prose » qu'on a données d'Horace, bien » peu sont lisibles aujourd'hui. Le » nom de Dacier met les Grâces » en fuite; Tarteron paraphrase au » lieu de traduire; Le Batteux moins » pesant, n'est pas plus exact; » Binet est fidèle, mais il est sec » et froid. Pour traduire Horace, » même en prose; Horace, qui a » chanté la gloire et les amours, » le vin, les belles et les héros, » qui vivait à la cour d'Auguste, » ou sous les frais ombrages de » Tibur et de Lucrétile, il fallait » réunir au coloris d'un poète, à » l'instruction d'un excellent lati- » niste, le goût délicat, l'esprit fa- » cile et léger, le tour élégant et » poli d'un homme du monde, et » cette réunion de qualités et de » talens se trouve dans l'alliance » heureuse de MM. Després et » Campenon. »

HORACES (LES). C'est le nom de trois frères romains qui combattirent contre les trois Curiaces albains, sous le règne de Tullus Hostilius, l'an 669 avant J.-C. Deux des Horaces furent tués; celui qui resta contre les trois Curiaces, joignant l'adresse à la valeur, assura l'avantage aux Romains. Comme les différentes blessures que les Curiaces avaient reçues ne leur laissaient que des forces inégales, il se mit à fuir; les ayant séparés par cet artifice, il retomba sur eux, et les terrassa facilement l'un après l'autre. On trouve dans l'histoire grecque un événement si semblable à celui-ci, que l'on a soupçonné avec raison que les Romains et les Grecs ont été jaloux d'orner leur histoire d'un trait qui appartenait à celle d'un autre peuple. Horace, rentrant à Rome, tua sa sœur qui lui reprochait le meurtre d'un des Curiaces, auquel elle avait été fiancée. Il fut condamné à mort par les deux commissaires que Tullus avait nommés pour le juger; il en appela au peuple. On commua sa peine. Il fut condamné à passer sous le joug; mais en même temps on lui érigea un trophée dans la place publique,

et l'on y suspendit les dépouilles des trois Curiaces. Le joug était une porte composée de deux fourches qui en soutenaient une troisième. On y faisait passer, par ignominie, les prisonniers faits à la guerre...... *Voy.* CRITOLAUS.

HORANYI (FRANÇOIS-JOSEPH-ALEXIS), piariste, né à Bade, le 15 février 1736, mort à Pest le 11 septembre 1809, est auteur de quelques ouvrages dont les principaux sont : I. *Memoria Hungarorum et provincialium scriptis editis notorum*, Vienne, 1775-77, 3 vol. in-8°. II. *Johannis Bethlemii historia Transylvanica*, Vienne, 1782, 2 vol. in-12. III. *Scriptores piarum scholarum, liberaliumque artium magistri*, Bude, 1808, 2 parties, in-8°.

HORAPOLLON (HORUS-APOLLO), grammairien, professa les belles-lettres à Alexandrie et à Constantinople, sous Théodore-le-Grand, ou plutôt servit de masque à un savant du 15ᵉ siècle, qui voulait exercer la patiente sagacité des commentateurs. On a, sous son nom, une *Explication des hiéroglyphes* publiée en grec et en latin, à Utrecht, 1727, in-8°, avec des notes par Jean Corneille de Paw. Elle avait été écrite d'abord en langue égyptienne, et traduite de cette langue en grec par un certain Philippe, dont on ne connaît que le nom. Alde Manuce est le premier qui ait publié cette version grecque, et Mercerus ou Mercier en a donné deux éditions, dans la première desquelles, en 1548, il a entièrement suivi celle d'Alde Manuce. Il s'est servi dans la seconde, en 1551, d'un manuscrit que lui avait communiqué Guillaume Morel. Le savant Hoeschelius, d'Augsbourg, a donné aussi une édition grecque d'Horapollon sur un manuscrit d'Augsbourg. On a encore une version latine de Bernardin Trebatius de Vicence, elle parut à Bâle en 1518. Cette explication des hiéroglyphes a été traduite en français, d'abord en 1553, ensuite par Requier en 1779, in-12.

HORATI (CHARLES), religieux observantin, missionnaire à la Chine, depuis 1698 jusqu'en 1733, a donné : I. Une *Relation* estimée *de ses voyages*, en italien, Rome, 1739. II. *Grammaire et Dictionnaire de la langue chinoise*, avec une *Relation* des coutumes et des cérémonies chinoises. III. *Explication de la philosophie et des livres sacrés des Chinois*, Rome, 1759. Ce dernier ouvrage offre beaucoup d'érudition.

HORATIUS. *Voy.* COCLÈS.

HORBIUS (JEAN-HENRI), né à Colmar en Alsace, fut fait ministre à Hambourg en 1685, mais ayant embrassé les opinions des Bourignon et Poiret, il fut chassé de cette ville en 1693, et mourut dans une campagne près de Hambourg, le 26 janvier 1695, après avoir publié une *Histoire d'Origène* et des *Sermons*.

HORDT (le comte DE), lieutenant-général des armées prussiennes, d'une famille noble et ancienne de Suède, après avoir servi son pays contre les Russes dans la guerre que termina le traité de paix d'Abo, alla s'enrôler comme volontaire, dans l'armée alliée, qui, vers le milieu du dernier siècle, combattait contre la France dans les Pays-Bas. Il se trouva à la fameuse bataille de Fontenoi. La paix d'Aix-la-Chapelle ayant rendu le calme à l'Eu-

rope, il retourna en Suède pour y figurer dans la révolution de 1756, qui anéantit l'autorité royale, si despotique sous Charles XI et Charles XII, et mit Frédéric-Adolphe sous la tutelle de la diète. Le comte de Hordt prit parti pour la cour. Une conjuration dans laquelle il était entré ayant échoué par l'imprudence d'un des chefs, il fut obligé de s'enfuir de son pays, pour se soustraire au supplice que subirent ses amis. Après avoir inutilement cherché un asile dans plusieurs états, il reçut de Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, la proposition d'entrer à son service, et il l'accepta. Il fit de nouveau la guerre contre les Russes, fut fait prisonnier par eux et conduit à la forteresse de Pétersbourg, où il resta enfermé deux ans. La mort de l'impératrice Élisabeth le tira de sa captivité. Il fut renvoyé par Pierre III à Frédéric, et alla aussitôt se battre contre les Impériaux. La guerre de sept ans terminée, il accompagna le prince Henri, frère du roi de Prusse, d'abord en Suède, ensuite en Russie. (On sait que ce fut pendant ce dernier voyage que le partage de la Pologne fut concerté). De retour à Berlin, le comte de Hordt apprit la mort de Frédéric-Adolphe, roi de Suède, et la nouvelle révolution par laquelle Gustave III, successeur de ce prince, non-seulement reconquit toutes les prérogatives que la diète de 1756 avait enlevées à l'autorité royale, mais même se fonda un pouvoir tout-à-fait absolu et indépendant de la volonté des États. Peu de temps après, le comte de Hordt suivit le prince Henri dans son second voyage de Russie. A la mort de l'électeur de Bavière, il alla en Saxe combattre encore une fois les impériaux. La paix conclue à Teschen, il fit un voyage en France, et retourna à Berlin, où il mourut sur la fin du 18e siècle. En 1806, ont paru les *Mémoires historiques, politiques et littéraires du comte de Hordt*, rédigés par M. Borelli, ancien membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin, Paris, 2 vol. in-8°. Ces Mémoires sont faits pour intéresser et piquer la curiosité. Le comte de Hordt parlait mal le français, et l'écrivait plus mal encore. Il avait d'abord composé ses Mémoires dans cette langue; mais il engagea M. Borelli, académicien de Berlin, à en faire une nouvelle rédaction. Le style de M. Borelli n'est pas mauvais; mais il n'est jamais piquant. Ses phrases ne pèchent pas absolument contre la grammaire, mais elles manquent quelquefois de clarté, et presque toujours de grace et d'élégance.

HORIAH (Nicolas), né à Nagy-Aranios, en Transylvanie, se mit à la tête d'une horde de Valaques, engagea à la révolte un grand nombre de villages de cette nation, et entreprit d'extirper les nobles et les ecclésiastiques. Les massacres et les incendies commencèrent en 1784; ils s'étendirent jusque dans le bannat de Temeswar, où ce peuple est également répandu. On ne peut se faire une idée des horreurs dans tous les genres, exercées par ces brigands, ni indiquer avec précision les causes de cette insurrection subite et terrible. On sait seulement que la première idée en était venue aux Valaques à la foire de Salathna. On leur y voit montrer une patente écrite en lettres d'or, qui les autorisait à

exterminer la noblesse : un comte de Salins, qu'on dit avoir exhibé cette patente, n'a pas reparu depuis. Les diverses conjectures formées sur cet événement sont de nature à ne pouvoir trouver place dans cet ouvrage. Les hussards siculiens (peuple qui habite la partie orientale de la Transylvanie) se saisirent enfin de Horiah, qui fut exécuté avec Glosca, à Carlsbourg, le 28 février 1785. On a gravé leurs portraits dans le Journal hist. et litt., 15 mars 1785.

HORIX (Jean-Baptiste), né à Mayence, en 1730, conseiller de l'électeur, et recteur de l'université, ensuite conseiller à Vienne, mort le 30 septembre 1792, a publié une foule d'opuscules et de dissertations latines et allemandes sur divers points d'histoire et de droit, tant ecclésiastique que civil, entre autres: *De Juribus Judæorum in Germaniâ*, in-4°, Mayence, 1764, et réimprimé depuis; *Observationes historico-chronologicæ de annis Christi Salvatoris*, in-8°, Mayence, 1789. Il déterra dans les archives, les *Concordata nationis Germanicæ integra*, in-4°, Francfort et Leipsick, 1763; plusieurs fois réimprimés. La publication de cet ouvrage fit une très-grande sensation, et réveilla l'attention des savans zélés pour les libertés de l'Église germanique. Ces concordats firent naître beaucoup d'écrits, dont plusieurs composés par Horix lui-même.

HORMAN (Guillaume), théologien et botaniste anglais, né à Salisbury, mort en 1535, élève de l'école de Winchester, puis boursier au nouveau collége à Oxford. En 1485, il obtint une bourse et une place de maître à Eaton; et enfin, il fut nommé vice-proviseur du collége. Horman a donné un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on distingue particulièrement celui intitulé *Synonymia herbarum*. Il a aussi compilé tout ce que les anciens auteurs ont écrit *de re rusticâ*.

HORMISDAS, né à Frosinone, dans la campagne de Rome, élu pape, après Symmaque, en juillet 514, éteignit le schisme des eutychéens, et tint un concile à Rome, en 518. Ce pontife, mort en août 523, instruisit le clergé sur la psalmodie. Nous avons de lui environ 80 *Lettres*, qui se trouvent dans la *Collection des Conciles*. Ce pontife fut un modèle de modestie, de pénitence et de charité.

HORMISDAS Ier, fils de Sapor, roi de Perse, et troisième roi de la dynastie des Sassanides, successeur de son père en 271, mort en 272, après avoir régné 14 mois, n'eut aucune guerre à soutenir contre les Romains, et ne voulut point entrer dans le complot que les Palmyréniens avaient fait pour enlever la couronne à l'empereur Aurélien. Sa générosité égalait son amour pour la paix. Le gouverneur d'une de ses provinces lui proposait de faire l'acquisition d'une quantité de beaux diamans, parce qu'il y avait à gagner sur ce marché une somme considérable. Il répondit avec indignation : « Si je devenais marchand, qui ferait le métier de roi ? ou que deviendront les négocians de mon empire, si je me sers de mon or et de mon crédit pour enlever les profits les plus avantageux et les plus légitimes ? » Avant de monter sur le trône, on l'avait accusé près de son père de lever une armée

pour le détrôner. Hormisdas en ayant été informé, se fit couper la main, et la lui envoya pour lui prouver son innocence. Le trône étant interdit, selon les lois de la Perse, à tout prince qui serait mutilé, cet acte d'héroïsme fut récompensé par le don de la couronne que lui fit son père.

HORMISDAS II, succéda à Narsès son père, en l'an 503, et mourut en 511, après un règne de 7 ans et 5 mois. Son fils Sapor, qui vint au monde peu de jours après sa mort, fut proclamé roi à sa naissance. — HORMISDAS III, 16e roi de la race des Sassanides, commença à régner en 457, au préjudice de son frère aîné Firouz, qui fit alliance avec les Huns Ephthalites, vainquit Hormisdas et le fit massacrer l'an 460.

HORMISDAS IV, 22e roi de Perse de la dynastie des Sassanides, monta sur le trône en 580, après la mort de Chosroès-le-Grand, son père. S'il hérita de son sceptre, il n'hérita point de ses talens. Il avait cependant eu pour instituteur le sage Bouhourdj-Mihir. Ce dernier, s'apercevant que le prince passant la plus grande partie des nuits en fêtes employait toutes les matinées à dormir, prenait souvent la liberté de l'éveiller, et de lui faire l'éloge de la diligence. Hormisdas, fatigué de ses remontrances, ordonna un jour à ses gardes d'aller attendre Bouhourdj-Mihir de grand matin et de le dévaliser. Cet ordre ayant été ponctuellement exécuté, le prince lui dit : « Si vous aviez été moins diligent, vous auriez évité cette mauvaise rencontre. » Bouhourdj-Mihir lui répliqua : « Elle prouve, au contraire, que les voleurs ont été plus diligens que moi; et que pour arrêter leurs excès, vous devriez être plus diligent qu'eux. » Hormisdas perdit son armée, son bagage et ses éléphans, en combattant contre les Romains. Depuis l'an 581 jusqu'en 589, il n'eut que des échecs. Il mit alors une puissante armée sur pied, et en donna la conduite à Bahram, qui fut battu. Hormisdas, irrité et honteux, envoya à ce général malheureux un habit de femme; injure atroce parmi les Perses. Bahram s'en vengea en excitant une révolte. Bindonich et Bestam, oncles maternels de Chosroès, fils du roi, profitèrent des troubles, et s'emparant d'Hormisdas, lui firent brûler les yeux, et massacrer sa femme en sa présence. Chosroès II fut ensuite élevé sur le trône, en 591, et l'année suivante, Hormisdas fut massacré par Bestam et Bindonich, qui redoutaient toujours ce prince vivant.

HORN ou HORNES (PHILIPPE II DE MONTMORENCI-NIVELLET, comte DE), fut l'une des plus illustres victimes que Philippe II, roi d'Espagne, sacrifia à son zèle pour le maintien de la foi catholique dans les Pays-Bas. Il était arrière-petit-fils de Jean de Nivelle, et fils d'Anne d'Egmond, parente du célèbre Lamoral d'Egmond. Philippe de Horn naquit en 1522, et se trouva le plus riche seigneur des Pays-Bas. Il se distingua à la bataille de Saint-Quentin, et eut une grande part à celle de Gravelines. Il était très-lié avec le comte d'Egmond, son parent, et l'attachement qu'ils portaient au prince d'Orange fut cause de leur perte. Le duc d'Albe les fit arrêter par surprise à Bruxelles, et les fit décapiter, le 4 juin 1558. (*Voyez* EGMOND.) — Son frère, FLORIS DE MONTMORENCI, fut aussi décapité à

Simanças, en 1570, et en lui s'éteignit la branche de Montmorenci-Nivelle.

HORN (GASPARD), médecin, né à Freyberg en Misnie, en 1583, étudia la médecine à Wittemberg, sous Daniel Sennert, reçut le doctorat à Bâle en 1616, et pratiqua son art à Plawen en Thuringe pendant dix ans, avec une réputation qui le fit regretter, lorsqu'il en sortit en 1633, pour retourner dans sa ville natale, où il mourut en 1653. On a de lui *la Chimie de Geber,* avec un grand nombre de corrections; et un *Abrégé de l'Alchimie algébrique*, imprimé à Leyde en 1668, in-12.

HORN (GEORGE), en latin *Hornius*, né en 1620, à Greussen, dans le Haut-Palatinat, homme d'une vaste lecture, mais qui se reposait trop, en écrivant, sur sa mémoire, qui n'était pas toujours fidèle, professeur d'histoire, de politique et de géographie à Harderwick, ensuite professeur d'histoire à Leyde, où il mourut en 1670. Sur la fin de ses jours, son esprit avait des accès de folie, et cet accident venait, dit-on, d'une perte de 6,000 florins, qu'il fit à La Haye avec un alchimiste. On a de ce savant: I. Une *Histoire ecclésiastique*, en latin, jusqu'en 1666, Leyde, 1687; et Francfort, 1704; traduite en français, Rotterdam, 1699, in-12. Cet ouvrage, assez bien fait, et même fort impartial, excepté dans les endroits où il est question du protestantisme, a été continué par Leydecker. II. L'*Histoire d'Angleterre*, sous les années 1645, 1646 et 1647, in-8°, à Leyde, 1648. III. *De originibus Americanis*, in-8°, 1652. IV. *Geographia vetus et nova;* ouvrage savant, mais confus. V. *Orbis politicus*, in-12. VI. *Historia philosophiæ*, en 7 livres, 1655. in-4°. VII. Une édition de *Sulpice-Sévère*, avec des notes, in-8°. VIII. *Ulyssea, sive studiosus peregrinans omnia lustrans littora*, Leyde, 1671, in-16. IX. *Arca Noë*, ou *Histoire des monarchies;* ouvrage plein de recherches curieuses sur l'origine de chaque monarchie, Leyde, 1666, vol. in-12. X. *Accuratissima orbis delineatio,* ibid., 1667, vol. in-fol., etc. *Voyez* GRAAF.

HORN (GUSTAVE, comte DE), sénateur et connétable de Suède, naquit en 1592, fut chargé de plusieurs négociations, et se distingua ensuite par ses talens militaires. Il fut l'un des plus illustres compagnons de Gustave-Adolphe, et suivit ce prince dans ses plus importantes expéditions. Il fut élevé à la dignité de connétable par la reine Christine, qui avait su apprécier son mérite. Il mourut en 1657. On lui attribue un ouvrage intitulé, *Ducis perfecti munus*.

HORN (ARVID-BERNARD, comte de), sénateur de Suède, parent du précédent, né en 1664, se fit d'abord remarquer par ses talens militaires. Il eut une grande influence sur les destinées politiques de la Suède, après la mort de Charles XII, et devint le chef du parti qui reçut le nom du parti *des bonnets;* mais le parti *des chapeaux* l'ayant emporté, Horn se retira des affaires, et mourut en 1742.

HORN (JEAN VAN), premier médecin du roi de Suède, né à Stockholm, de parens hollandais, fit des cours publics d'anatomie et s'acquit une grande considération. Il mourut en 1724. On a de lui un

Traité élémentaire, à l'usage des sages-femmes (en suédois), et un *Cours d'Anatomie*, en latin, publié après sa mort.

HORNE (George), évêque de Norwich, fils du docteur Horne, naquit, en 1730, à Otham, au comté de Kent, mourut à Bath, en 1792, recteur d'Otham; élève d'abord de l'école de Maidstone, et ensuite du collége de l'Université, à Oxford, où il fut reçu bachelier ès-arts. Horne obtint ensuite une bourse au collége de la Madeleine, et s'appliqua avec ardeur à l'étude de la langue hébraïque et des Saintes Ecritures. En 1753, il prit les ordres, se fit une grande réputation dans la chaire, et défendit avec une adresse remarquable les principes de Hutchinson. Horne montra, dans cette circonstance, un talent particulier pour la controverse. En 1768, nommé président de son collége, il fut reçu docteur, puis chapelain ordinaire du roi. L'année suivante, cet auteur donna un ouvrage, intitulé *Considérations* sur la vie de St. Jean-Baptiste. C'était la substance de ses discours, prêchés tous les ans au collége de la Madeleine. En 1776, il remplit les fonctions de vice-chancelier, et la même année il donna un précieux *Commentaire sur les psaumes*. En 1781, le docteur Horne obtint le doyenné de Cantorbéry, et en 1791, l'évêché de Norwich; mais il mourut l'année suivante. Son corps fut inhumé à Eltham, où un monument est élevé en son honneur dans la cathédrale de Norwich; mais le plus glorieux pour lui est dans *les Œuvres* qu'il a laissées, qui, en outre de ce que nous avons déjà cité, sont: I. *Exposé simple, franc et impartial du différend entre sir Isaac Newton et M. Hutchinson*. II. *Explication de la théologie et de la philosophie contenues dans le Songe de Scipion, de Cicéron*, in-8°. III. *Apologie de la conduite de plusieurs personnages de l'université d'Oxford*, in-8°. IV. *Spicilegium Shuckfordianum*, ou *Bouquet pour les critiques*, in-8°. V. *Exposition de la méthode de M. Kennicott, pour corriger le texte hébreu*. VI. *Considérations sur le projet de réforme de l'Église d'Angleterre*, in-4°. VII. *Lettres à Adam Smith sur la vie, la mort et la philosophie de David Hume*, in-12. VIII. *Lettres sur l'infidélité*, in-12. IX. *Lettre au docteur Priestley*, in-8°. X. *Observations sur les protestans dissidens*, in-8°. XI. Cinq volumes de *Sermons*. XII. Une *Exhortation* qu'il destinait au clergé de Norwich.

HORNE-TOOKE, écrivain anglais, né à Londres en juin 1736, mort à Wimbledon, en mars 1812, entra d'abord dans la carrière ecclésiastique, qu'il quitta ensuite pour se livrer à la politique. On croit qu'il fut le fondateur de la société pour le maintien du bill des droits. En 1771, il repoussa avec beaucoup d'énergie et de talent, une attaque de l'auteur anonyme des *Lettres de Junius*. Il fut plusieurs fois poursuivi et emprisonné pour les opinions hardies qu'il manifestait à l'égard du gouvernement. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie toute sa vivacité d'esprit, et le talent du sarcasme, qu'il maniait avec beaucoup d'adresse. Il fut appelé dans son parti le *dernier des Romains*. On a publié ses Mémoires en 1813, 2 vol. in-8°. On a de lui un ouvrage

philologique très-important, intitulé : ΕΠΕΑ ΠΤΕΡΟΕΝΤΑ, *or the diversions of Purley*, 1798-1805. Cet ouvrage, en forme de dialogue, est un des plus importans qu'on ait publiés de nos jours sur la grammaire générale.

HORNECK (BURCHARD), médecin allemand, philosophe, orateur et poète, excella dans tous ces genres. Il pratiqua la médecine à Wurtzbourg, où il vivait encore en 1514, alors âgé de 80 ans. Il est auteur de divers ouvrages sur la théologie et sur la médecine. Parmi ceux-ci, on distingue : *De regimine sanitatis* en vers latins; *De morbo epidemiæ et curâ ejusdem.*

HORNECK (ANTOINE), savant théologien, né en 1641, dans le Bas-Palatinat, mort en 1696, élevé par Spanheim à Heidelberg, envoyé à 19 ans en Angleterre au collége de la Reine à Oxford, y obtint une place de chapelain, et ensuite le vicariat de All Hallows à Oxford. Le duc d'Albemarle lui donna ensuite le rectorat de Doulton au Devonshire, auquel on joignit après un canonicat de la cathédrale d'Exeter. Horneck, d'une science profonde et d'une piété exemplaire, et dont les ouvrages qui sont assez connus, prouvent les talens, comme écrivain, fut, en 1671, prédicateur de Savoy; et, en 1693, chanoine de Westminster.

HORNÉIUS (CONRAD), né à Brunswick, en 1590, professeur de philosophie et de théologie à Helmstadt, y mourut en 1649. Son principal ouvrage, qui est moins celui d'un profond méditateur, que d'un compilateur laborieux, est : *Philosophiæ moralis, sive civilis doctrinæ de moribus, libri quatuor*, in-8°.

HORNEMANN (FRÉDÉRIC-CONRAD), voyageur allemand, né à Hildesheim, en 1772, fit un voyage de découvertes pour la Société d'Afrique à Londres. Il parcourut l'Égypte, entra dans le désert de la Lybie, atteignit Siouah, une des cités de l'antiquité, que l'on croit être celle où était le temple de Jupiter Ammon. Il était à Tripoli au commencement de 1800, et en repartit le 29 janvier. Le 6 avril suivant, il écrivit qu'il allait partir avec la grande caravane de Bournou, et depuis l'on n'a pas reçu de ses nouvelles. Il avait envoyé son Journal écrit en allemand à la Société d'Afrique à Londres; il fut traduit en anglais, et parut sous ce titre : *Journal du voyage de Frédéric Hornemann depuis le Caire jusqu'à Mourzouk*, en 1797 et 1798, Londres, 1802, in-4°, cartes. Il en a aussi paru une mauvaise traduction française en 1802.

HORNIUS (JUSTE), publia une traduction en *malais* (idiome de la grande péninsule de l'Inde, nommée *Malacca*), des Évangiles et des Actes des Apôtres, Amsterdam, 1652, in-4°. Il exerçait le ministère évangélique dans ces contrées.

HORNIUS. *Voy.* HORN.

HORNSBY (THOMAS), professeur d'astronomie au collége de Saville dans l'université d'Oxford, mort en 1810, âgé de 76 ans, était membre de la Société royale de Londres, et conservateur de la bibliothèque Radcliff. Il fit achever le bel observatoire d'Oxford, dont la partie supérieure offre l'imitation de la Tour des vents à Athènes.

HORNUNG (JEAN), médecin du 17e siècle, né à Rotenbourg sur le Tauber, a publié à Nurem-

berg en 1625, in-4°, et à Leipsick, en 1661, même format, un ouvrage intitulé : *Cista medica*, dans lequel il a recueilli les lettres des plus célèbres médecins allemands. Il est encore auteur d'un livre en allemand, sur la *Méthode de traiter les brûlures*, Nuremberg, 1682, in-8°.

HOROLOGIUS. *Voyez* DONDIS.

HOROZCO (CHRISTOPHE DE), après avoir achevé son cours d'humanités à Salamanque, s'attacha à l'étude de la langue grecque, et passa ensuite aux écoles de médecine, où il fit des progrès si rapides, qu'il publia à l'âge de 21 ans, un ouvrage intitulé *Castigationes in interpretes Pauli Æginetæ*, Venetiis, 1536, in-fol. Ce début lui mérita une chaire à Salamanque, où il composa, en 1538, un autre ouvrage, qui parut à Bâle, en 1540, in-4°, sous ce titre : *Annotationes in interpretes Aëtii, medici præclarissimi, nempè Baptistam Montanum Veronensem, et Janum Cornarium Zuiccaviensem, medicos*. Il profita du manuscrit grec d'Aëtius pour rétablir le vrai texte de ce médecin.

HORREBOUT (GÉRARD), peintre, né à Gand, en 1498, jouissait dans son temps d'une grande réputation. Après avoir beaucoup travaillé dans son pays, il passa en Angleterre, où il fut très-occupé à la cour d'Henri VIII, qui le fit son premier peintre, et le combla de biens et d'honneurs. On conserve dans sa ville natale, entre quelques tableaux de lui, échappés aux ravages de la guerre, deux volets qui renfermaient un retable d'autel en sculpture dans l'église de Saint-Jean. L'un de ces tableaux représente une *Flagellation*, et l'autre une *Descente de croix*.

HORREBOW (PIERRE), astronome danois, né en 1679, professa avec distinction pendant 30 ans à l'université de Copenhague, où il mourut le 15 avril 1764. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *Clavis astronomiæ, seu astronomiæ pars physica*, Copenhague, 1725, vol. in-4°. II. *Basis astronomiæ, sive astronomiæ pars mecanica*, ibid., 1735, vol. in-4°. III. *Elementa philosophiæ naturalis*, ibid., 1748, volume in-4°, etc. — HORREBOW (Christian), son fils, mort le 19 septembre 1776, à l'âge de 58 ans, a laissé un *Traité de trigonométrie sphérique*, en latin, et plusieurs dissertations académiques.

HORREBOW ou HORREBOUS (NICOLAS), voyageur danois, né à Copenhague, en 1712, mort en 1760. Il professa avec distinction, pendant plusieurs années, la philosophie, les mathématiques, et l'astronomie. Horrebow envoyé dans l'Islande, par ordre du roi de Danemarck, en publia la relation à Londres, 1758, in-folio. Rousselot de Surgy et Meslin l'ont traduite de l'allemand en français, sous le titre de *Nouvelle description physique et historique de l'Islande*, Paris, 1764, 2 vol. in-12.

HORROX (JÉRÉMIE), habile astronome anglais, né à Toxteth, dans le comté de Lancastre, en 1619, mourut en 1641, après avoir achevé son traité intitulé *Venus sub sole visa*, Gedani, 1662, in-folio. Ses autres écrits ont été publiés en 1672, in-4°, à Londres, par le docteur Wallis, réimpr. en 1673 et 1678.

HORSELIN (ANTOINE), peintre

espagnol, né à Saragosse, en 1587, mort dans cette ville en 1660, est mis au rang des grands maîtres par les auteurs de sa nation. On voit dans ses ouvrages qu'il avait puisé le bon goût en Italie. Parmi les tableaux qui lui ont mérité une réputation, on cite le *Saint Joseph de los Carpenteros* (des Charpentiers), ainsi que deux autres placés à côté, que ce peintre avait faits pour l'église des Augustins déchaussés de Saragosse.

HORSLEY (JEAN), savant antiquaire, d'abord élève à Newcastle, en Ecosse, où il fut reçu maître-ès-arts, puis pasteur d'une congrégation de dissidens dans sa province, et membre de la Société royale, naquit au comté de Northumberland, et mourut en 1731. On a de lui un ouvrage très-volumineux, publié en 1732, intitulé *Britannia Romana*, où l'on trouve une notice exacte et très-étendue de ce qui reste en Angleterre des monumens romains.

HORST (JACQUES), né à Torgaw, en 1537, médecin ordinaire de l'archiduc d'Autriche en 1580, professeur de médecine à Helmstadt, et directeur de l'université en 1595, mort en 1600, a laissé beaucoup d'ouvrages sur la science qu'il avait professée : I. *Compendium medicarum institutionum*. II. *Herbarium*, 1630, in-8°. III. Un *Commentaire* sur le livre d'Hippocrate, *De Corde*. IV. *De Noctambulonibus*. V. *De dente aureo pueri Silesii*, in-8°. VI. *Disputationes catholicæ de rebus secundùm et præter naturam*. VII. *Epistolæ philosophicæ et medicinales*, in-8°; et divers autres traités, où l'on trouve de bonnes choses.

HORST (GRÉGOIRE), surnommé l'*Esculape d'Allemagne*, neveu du précédent, né à Torgaw, en 1578, et mort en 1636, après avoir exercé et professé la médecine avec un succès égal, a donné plusieurs ouvrages sur cette science, recueillis par Grégoire Horst, son fils, en 2 vol. in-4°, à Gouda, 1661. Quelques-uns roulent sur des sujets curieux, tels que ceux-ci : *Dissertatio de naturâ amoris, de curâ furoris amatorii, de philtris, atque de pulsu amantium*, 1611, in-4°; *De causis similitudinis, et dissimilitudinis in fœtu, respectu parentum, etc.*, 1619, in-4°; *De tuendâ sanitate studiosorum et litteratorum*, Giessen, 1615, in-4°, et Gonda *edente* J. D. Horst, 1648, in-12.

HORST (JEAN-DANIEL), fils du précédent, né à Giessen, en 1627, professeur de médecine à Marbourg, et médecin du landgrave de Hesse-Darmstadt, mort en 1685, à 68 ans, publia l'édition de *Zacchiæ quæstiones medico-legales*, et celle de *Riverii opera medica*. Il a aussi donné : I. *Pharmacopea Galeno-chemica catholica*, Francfort, 1651, in-fol. II. *Decas observationum et epistolarum anatomicarum*, ibid., 1656, in-4°. III. *Physica hippocratica*, ibid. 1682, in-8°.

HORST (GRÉGOIRE), frère du précédent, médecin et professeur de physique à Ulm, où il naquit, en 1626, mourut en 1661, recueillit et fit imprimer la plupart des ouvrages de médecine composés par Grégoire Hors, son père. (*Voyez* ci-dessus.) Cette famille a produit plusieurs autres savans médecins. On lui doit l'édition complète des œuvres de son père. Il a aussi publié une

dissertation *De Maniâ*, et une autre *De historiâ Zibethi*.

HORSTIUS (Jacques Merlo, dit), du village de Horst, au diocèse de Ruremonde, où il naquit de parens pauvres, en juillet 1597, devint curé de Cologne, et mourut en cette ville, en 1644. Il est auteur du *Paradisus animæ christianæ*, Cologne, 1644, in-12. Ouvrage plein d'érudition, dont il y a de très-belles éditions avec gravures, parmi lesquelles on distingue celle de Cologne, 1683, qui est rare. Cet ouvrage, traduit en français par Nicolas Fontaine, Paris, 1685, 2 volumes in-12, a été souvent réimprimé malgré les erreurs du traducteur, pour lesquelles on a condamné cette version. Horstius a fait en latin une multitude d'ouvrages de piété : son édition des Œuvres de Saint Bernard, en 2 vol. in-fol., Cologne, 1641, est fort supérieure à toutes celles qui avaient paru auparavant. Dom Mabillon en a beaucoup profité pour la sienne. On lui doit aussi une édition des quatre livres de l'*Imitation de J.-C.*, sous ce titre : *Viator Christianus*, Cologne, 1645. 2 vol. in-12.

HORSTIUS (Gisbert), médecin, né à Amsterdam, fit la plus grande partie de ses études en Italie, et s'établit à Rome, où il exerça sa profession pendant une longue suite d'années. Il y mourut en 1555 ou 1556, médecin de l'hôpital de Sainte-Marie-de-la-Consolation. Gessner et Rondelet le citent avec éloge. On ne connaît de lui d'autre ouvrage que celui intitulé *De turpeto et thapsiâ libellus*, Romæ, 1544, in-4°.

HORTE (Jean), savant prélat, élevé par M. Thomas Rowe, qui le destinait à être ministre dissident, eut pour condisciple le célèbre docteur Isaac Watts, qui fut en correspondance avec lui tant qu'il vécut. Horte desservit d'abord une congrégation de dissidens à Mashfield, au comté de Glocester; mais il se conforma ensuite à la doctrine de l'Angleterre; et, en 1708, il prêcha un sermon à Aylesbury, dont il visitait l'église. Horte, chapelain du lord lieutenant d'Irlande, le suivit dans ce pays; alors il fut nommé à l'évêché de Leighlin et de Ferns, puis il passa au siége de Kilmore, et, en 1742, à l'archevêché de Tuam. Horte, mort en 1751, a donné : I. Un volume d'excellens *Sermons*, imprimé in-8° à Dublin, 1738; et à Londres en 1757. II. Une *Exhortation au clergé du diocèse de Tuam*, en 1742.

HORTEMELS (Frédéric), graveur, né à Paris, vers 1688, s'est exercé sur plusieurs sujets d'histoire. On a de lui : une *Adoration des rois*, *le mariage de Sainte-Catherine*, d'après Paul Véronèse, un *Portement de croix*, d'après le Giorgion; une *Samaritaine*, d'après Garofalo. Sa manière était libre et moelleuse.

HORTEMELS (Marie-Madeleine), cousine du précédent, épouse de Charles-Nicolas Cochin, née à Utrecht en 1687, et morte aux galeries du Louvre à Paris en 1767. A des dispositions très-heureuses pour la gravure, Marie joignit de vastes connaissances dans la science du dessin. Les artistes trouvent dans ses ouvrages une touche spirituelle, hardie, et cependant moelleuse. On estime surtout le *Triomphe de Flore*, d'après le Poussin, et

la *Franche-Comté conquise*, d'après Lebrun. Sa principale occupation fut de terminer au burin les sujets que son mari avait disposés à l'eau-forte, et elle en conservait avec tant d'intelligence le goût et le pittoresque, que les amateurs recherchent particulièrement ceux des ouvrages de Cochin en ce genre, où son épouse a mis la dernière main.

HORTENSIA, dame romaine, fille du célèbre orateur Hortensius, et héritière des talens de son père, plaida, l'an 64 avant J.-C., la cause des dames romaines devant les triumvirs, qui en avaient condamné 1400 à déclarer les biens qu'elles possédaient, afin de les taxer pour les frais de la guerre. Le discours d'Hortensia fut si touchant, que les triumvirs n'obligèrent que 400 femmes à cette déclaration et à la taxe.

HORTENSIUS (QUINTUS), célèbre orateur romain, père de la précédente, et rival du prince des orateurs latins, plaida, dès l'âge de 19 ans, avec un très-grand succès. Cicéron parle de son éloquence avec éloge, et de sa mémoire comme d'un prodige. Il y avait quelquefois dans ses gestes des mouvemens affectés; c'est pourquoi ses ennemis lui donnaient le nom de *Dionysia*, célèbre danseuse de ce temps-là. Hortensius tint le premier rang dans le barreau, jusqu'à ce que Cicéron parût. Il le quitta pour prendre les armes, devint tribun militaire, préteur, et enfin consul l'an 70 avant J.-C. et mourut environ 21 ans après, avec la réputation d'un bon citoyen, d'un sage sénateur et d'un homme magnifique. Il avait amassé de grands biens dont il savait se faire honneur. Il épousa Marcia, femme de Caton, alors enceinte, et qui avait déjà eu deux enfans. Cette transaction singulière selon nos mœurs, et assez usitée à Rome, eut lieu du consentement de Philippus, père de Marcia. (*Voyez* CATON l'Ancien.) Un buste antique qu'on voit à la Villa Albani, nous a conservé les traits d'Hortensius. On dit qu'à sa mort on trouva dix mille muids de vin dans ses caves. Les *Plaidoyers* de cet homme illustre qui ne soutenait pas, au jugement de Quintilien, le nom qu'il s'était fait, ne nous sont pas parvenus. On avait encore de lui des *Poésies galantes* et des *Annales*. *Voy.* ATTICUS.

HORTENSIUS (MARTIN), astronome, né à Delft, en 1505, mort à la fleur de son âge en 1539, a donné: I. Une Dissertation *de Mercurio sub sole viso, et Venere invisâ*. II. Deux *Discours* l'un sur *l'Utilité et la dignité des mathématiques*; l'autre, sur *l'œil et sa perfection*.

HORTENSIUS (LAMBERT) (ainsi nommé parce qu'il était fils d'un jardinier), préfet du collége de Naërden en Hollande, faillit périr dans la prise de cette ville en 1572, et vit égorger sous ses yeux son fils naturel. Il mourut en 1574. On a de lui des *Satires* et des *Epithalames*, et d'autres ouvrages en latin, dont les plus connus sont: I. Sept livres *de bello Germanico*, sous Charles-Quint, in-8°. II. *De tumultu anabaptistarum*, in-fol. III. *De secessonibus ultrajectinis*, in-fol. IV. Des *Commentaires* sur les six premiers livres de l'Enéide de Virgile, et sur la Pharsale de Lucain. V. Des *Notes* sur quatre Comédies d'Aristophane.

HORTO (GRACIAS AB), ou *de la*

Huerta, qui signifie *du Jardin*, célèbre botaniste portugais, né dans le 16e siècle, professeur de philosophie à Lisbonne en 1534, et premier médecin du comte de Redondo, vice-roi des Indes, publia en espagnol des *Dialogues* sur les simples que l'on trouve en Orient, 1574, in-8° et in-fol. Ils ont été traduits en latin par Charles Clusius, 1605, 36 fig.; et en français par Antoine Colin, apothicaire de Lyon, 1619, in-8°. L'original et les versions sont recherchés.

HOSIER. *Voyez* D'HOZIER.

HOSIUS (STANISLAS), cardinal, né en 1504, à Cracovie en Pologne, et élevé en Italie, devint secrétaire du roi de Pologne, chanoine de Cracovie, évêque de Culm, et enfin évêque de Warmie. Le pape Pie IV l'envoya vers l'empereur Ferdinand, qui fut si charmé de son esprit et de ses vertus, qu'il lui dit en l'embrassant « qu'il ne pouvait pas résister à un homme dont la bouche était le temple, et la langue l'oracle du Saint-Esprit...» Hosius était chargé d'engager ce prince à faire continuer le concile de Trente: il obtint tout ce qu'il voulut. Pie IV l'en récompensa, en 1561, par le chapeau de cardinal, qu'il n'accepta que malgré lui. Ce pontife lui ordonna ensuite d'aller ouvrir le concile de Trente, comme son légat; commission qu'il remplit avec beaucoup de succès. Hosius passa en Pologne, d'où il fut rappelé par Grégoire XIII, qui le fit pénitencier de l'Eglise romaine. Il mourut à Capravolo, près de Rome, le 5 août 1579, à 76 ans. Les écrivains catholiques lui donnèrent à l'envi les noms de colonne de l'Eglise, et d'Augustin de son temps. Les protestans n'eurent point d'adversaire plus redoutable. Hosius écrivit contre eux plusieurs ouvrages recueillis à Cologne, 1584, en 2 vol. in-fol., imprimés jusqu'à trente-deux fois du vivant de l'auteur, et traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Les principaux sont: I. *Confessio catholicæ fidei christianæ, sive Explicatio confessionis à Patribus factæ in synodo provincialis habitâ Petrikoviæ, anno* 1551, Mayence, 1557, in-fol. II. *De communione sub utrâque specie.* III. *De sacerdotum conjugio* IV. *De expresso Dei verbo*, Rome, 1589, in-8°. V. *De Missâ vulgari linguâ celebrandâ; Dialogus de eo, num calicem laicis et uxores sacerdotibus permitti fas sit*, etc. Rescius a écrit sa Vie.

HOSKIUS (JEAN), peintre anglais, maître d'Alexandre et de Samuel Cooper, mourut en Angleterre, en 1664. Son genre était le *Portrait*, il a peint ceux de Charles II, de la reine son épouse, et de la plus grande partie des princes de la famille royale. Il se distingua surtout par la ressemblance et l'expression de ses têtes.

HOSMAN (SAMUEL), peintre d'histoire et de portraits, né à Zurich, vers 1600, mort en 1640, était déjà avancé dans son art lorsqu'il quitta sa patrie, pour suivre l'école de Rubens. Après avoir travaillé quelque temps à Amsterdam, où il s'était marié, il revint dans sa patrie avec sa famille, et finit par se fixer à Francfort. Ses ouvrages lui ont fait une grande réputation; mais le tableau qui lui fait le plus d'honneur, est celui de l'hôtel où s'assemble le conseil de Zurich. Il a

aussi beaucoup travaillé pour le duc de Milan. Après sa mort, arrivée à la fleur de l'âge, sa veuve et ses deux filles retournèrent à Amsterdam, où elles ont exercé la peinture avec succès.

HOSPINIEN (RODOLPHE), ministre zwinglien, né à Altorf, village de Suisse, dans le canton de Zurich, en 1547, mort en 1626, était tombé en enfance depuis près de trois ans. Ses préventions contre les dogmes et la discipline de l'Église catholique lui firent enfanter plusieurs ouvrages, recueillis à Genève, en 1681, en 7 vol. in-fol. Les principaux sont : I. *De Templis, hoc est de origine, usu et abusu templorum*, 1603, in-fol. II. *De monachis*, Zurich, 1609, in-fol. III. *De festis Judæorum et Ethnicorum*, Zurich, 1611, in-fol. IV. *Festa christianorum*, Zurich, 1612, in-fol. V. *Historia sacramentaria*, Zurich, 1598, in-fol. — 2e partie, 1602, in-fol. VI. *Historia jesuitica*, Zurich, 1619, in-fol. On y trouve rassemblé tout ce qu'on a dit sur les règles, les constitutions, les progrès et la politique de cet ordre célèbre. Hospinien a fait plusieurs recherches curieuses, et ses ouvrages ont leur utilité ; mais il manque de critique ; car il cite souvent de fausses décrétales et des pièces supposées comme des monumens véritables. Il cite assez confusément les anciens auteurs et les modernes, et fait des applications de leurs passages à contre-sens. Il est faible dans la controverse. Quand il réfute Bellarmin sur les faits, il réussit ; mais, quand c'est sur le dogme, il n'est pas à beaucoup près si fort. Personne n'a mieux démêlé ni détaillé que lui, l'histoire des différends élevés entre les sectes séparées de l'Eglise romaine ; et en cela, sans y penser, il a rendu service à l'Eglise catholique. Hospinien, outré sacramentaire, et grand ennemi des luthériens et des ubiquitaires, avec lesquels il croyait que l'on ne devait point avoir de société ni de communion, avait un style simple et clair.

HOSPITAL (MICHEL DE L'). *Voy.* L'HOPITAL.

HOSSCHIUS (SIDRONIUS) ou *de Hosche*, jésuite, et célèbre poète latin, né à Merckhem, village voisin de Dixmude, en Flandre, en 1596, mort à Tongres, le 4 septembre 1653, illustré par ses *Poésies latines*, recueillies en 1656, in-8°, et imprimées plus de trente fois depuis, entre autres chez Barbou, Paris, 1723. La beauté de la poésie de ce jésuite, ses tours heureux, la pureté de sa latinité, la justesse de ses expressions, la clarté de son style, le font regarder comme un des meilleurs poètes d'un siècle où il y en avait un grand nombre d'excellens, surtout dans une langue trop négligée de nos jours. Le seul reproche qu'on puisse faire à ce poète, est celui qu'on a fait à Ovide, d'épuiser sa matière, de remarier souvent la même pensée ; en un mot, d'être fécond à l'excès, c'est-à-dire, de ne l'être pas assez en idées, et de l'être trop en paroles. Ses *Elégies* sur la Passion de J.-C., au nombre de dix-sept, forment un poème régulier, qui a son exposition, son nœud, son dénouement, sa morale. Deslandes, avocat aux conseils, qui a traduit ce poète en vers français, ne s'est point attaché servilement à la lettre ; il a quelquefois retranché des répétitions ; il a de temps en temps ajouté, pour éclaircir la

pensée, il a même pris la liberté de changer les images, quand il a cru que celles qu'il leur substituait convenaient également au sujet, et seraient plus de notre goût.

HOSTAL (Pierre de l'), sieur de Roquebonne et vice-chancelier de Navarre, né dans le Béarn, au 16e siècle, publia, en 1609, un ouvrage aussi singulier par son sujet, qu'il est ridicule par le mauvais goût qui y règne. Cet ouvrage intitulé l'*Adam victorieux*, Orthez, 1609, Bordeaux, 1610, in-8° très-rare, et composé en l'honneur de Henri IV, est trop remarquable par son style emphatique et burlesque autant qu'il est extravagant, pour que nous n'en citions pas quelques fragmens. Commençons par la description du portrait chéri du bon Roi. « Le voilà pourtant, je le vois mon victorieux! O front relevé, vénérable! front, vrai tableau d'honneur; trône de bienséance, théâtre de majesté! O yeux! ô beaux yeux! tous traits et attraits! yeux doux, yeux fusils et allumettes; flambeaux et lumières d'amour; ô doux yeux, en temps calme et serein! maison, orage et tourmente! ô yeux, la tourmente et orage même! Voyez l'éclair, voyez la foudre dans ces yeux ardens! foudre, et tout autre foudre que celui qu'on voit en la pierre Astrapias! Nez royal, ô nez aquilin! titres des mieux marqués entre le titre de Dieu! » Passons maintenant à l'éloge de son ministre, Sully. « Pilier d'airain, ferme colonne d'état; épée tranchante pour les combats; tête à double cerveau pour les conseils, bouche de torrent pour la persuasion; à mains, à pieds de vent pour l'exécution; Sully, l'une des fibres du cœur de son prince, l'un des pieds du trépied de son oracle, et digne, certes, de servir un si grand Roi.... un Roi qui confia toutes les vertus au miel de la sagesse, et qui, en la hautesse de ses discours, peut, comme jadis Périclès, se nommer l'Olympe.... » Rien n'est plus original que la description de l'homme en contemplation: « Par elle, il s'élève plus haut que tous les cieux dans le sanctuaire infini de l'éternité; il voit loin, loin, bas, bas, dessous ses pieds, les cieux et non pas les cieux, mais petits cercles, petites roues à tourner d'une main; les étoiles, le soleil, la lune, et non plus lune, non plus soleil, non plus étoiles, mais petites lampes, petites bougies, petites bluettes de feu: la terre non plus terre; mais un trou de fourmilière où les hommes, moindres que fourmis, vont et viennent, tournent, retournent, passent, repassent, font et défont, débattent et combattent, tous ces petits tracas, tous ces petits labeurs, parfois sanglans, sur une terre de fourmilière, pour y bâtir une entreprise de fourmis! » Cet ouvrage est tout entier à la louange de Henri IV; mais nous le plaindrions si, pour arriver à l'immortalité, il n'avait eu que la bouche et la plume du sieur de l'Hostal. Cette production extravagante d'un homme sans goût, voyait cependant le jour dans un siècle qui produisait Malherbe et Corneille. On est étonné en lisant ce livre, qui contient plus de trois cents pages, d'y voir la plus vaste érudition; il n'y a pas la plus petite allusion qui n'ait son autorité à la marge. On connaît de lui en-

core : I. *Discours philosophiques, esquels est traité de l'essence de l'âme et de la vertu morale*, Paris, 1579, in-8°. II. *Le Soldat françois*, 1604, in-8°. III. *L'Anti-Thersite*, ou *Réponse à Me Guillaume, s'adressant au Roi*, 1606, in-12. IV. *La victoire du Soldat François contre Me Guillaume*, 1606, in-12. On ne connaît ni l'époque de la naissance, ni celle de la mort de ce singulier écrivain, dont l'imagination vagabonde et déréglée ne manquait, pour produire des ouvrages estimables, que d'être réprimée et conduite par les maîtres du goût.

HOSTASIUS, de Ravenne en Italie, soldat de l'armée commandée par Odet de Lautrec, au siége de Pavie, que les Français prirent l'an 1527, signala son courage en entrant le premier dans cette ville, et demanda pour récompense à son général, une statue équestre de cuivre qui était élevée dans la place. On dit que c'était celle de l'empereur Antonin, qui avait été autrefois transportée de Ravenne à Pavie, pour la sauver du pillage des Lombards. Le général lui accorda sa demande ; mais les bourgeois de Pavie refusèrent absolument de laisser enlever cette figure, et aimèrent mieux donner à ce soldat une couronne d'or massif. Il l'accepta, et la fit appendre dans l'église de Ravenne, pour être à la postérité un témoignage de sa valeur.

HOSTE (Paul l'), jésuite mathématicien, né à Pont-de-Vesle dans la Bresse, en 1652, mort professeur de mathématiques à Toulon, le 23 février 1700, à 49 ans, est principalement connu par un *Traité des évolutions navales*, in-fol., 1697, réimprimé à Lyon, 1727, deux tomes en un volume in-fol., avec des corrections et des augmentations. Cet ouvrage, aussi historique que technique, contient ce qui s'est passé de plus considérable sur mer pendant les cinquante ans qui l'ont précédé. Louis XIV fit donner à l'auteur un présent et une pension. On trouve à la suite de ce livre un *Traité de la construction des vaisseaux*, fruit des conférences de l'auteur avec le maréchal de Tourville. II. Un *Recueil des Traités de mathématiques les plus nécessaires à un officier*, 1692, 3 vol. in-12.

HOSTILIEN (Caius-Valens-Messius-Quintus-Hostilianus), second fils de l'empereur Dèce, survécut à la défaite de son père, et fut auguste conjointement avec Caius-Vibins-Trebonianus-Gallus, qui s'empara de toute l'autorité. Il mourut de la peste en 252, et Gallus fut accusé d'avoir hâté sa mort.

HOSTUN. *Voy.* Tallard.

HOSTUS (Matthieu), antiquaire allemand, né en 1509, professeur de langue grecque, mourut à Francfort-sur-l'Oder, en 1587, à 79 ans. Ses ouvrages sont : I. *De numeratione emendatâ, veteribus Latinis et Græcis usitatâ*. II. *De re numariâ veterum Græcorum, Romanorum et Hebræorum*, Francfort, 1580, in-8°. III. *De monomachia Davidis et Goliæ*. IV. *De multiplici assis usu*. V. *De sex hydriarum capacitate*. VI. *Inquisitio in fabricam arcæ Noe*, Londres, 1660, in-fol.

HOTMAN, en latin *Hotomanus* (François), jurisconsulte

célèbre, né à Paris en 1524, d'un conseiller au parlement, et d'une famille originaire de Silésie, professa le droit avec distinction à Lausanne, à Valence et à Bourges, où ses écoliers le sauvèrent du massacre de la Saint-Barthélemi, en 1572. Le risque que son goût pour le calvinisme lui faisait courir en France l'obligea de se retirer à Genève, et de là à Bâle, où il mourut le 12 février 1590. Teissier attribue son changement de religion à l'impression que fit sur lui la constance avec laquelle les protestans supportaient les plus cruels supplices. Il joignait à une vaste littérature une profonde connaissance de toutes les parties du droit. Ses ouvrages ont été recueillis en 1599, in-folio en 3 vol., par J. Lectius, qui a orné ce recueil de la Vie de l'auteur, composée par Nevelet. Les traités les plus connus de cette compilation sont : I. *Brutum fulmen*, en faveur du roi de Navarre, excommunié à Rome. C'est une satire assez lourde, imprimée séparément en 1585, in-8°; en français, 1586, in-8°. II. *Franco-Gallia,* 1573, in-8°; en français, 1574. Dans cet ouvrage, réimprimé avec des augmentations, à Francfort, 1588, in-8°, il ose assurer que notre monarchie est élective, et non héréditaire. Les principes dangereux qu'il établit dans ce traité, composé tandis qu'il était ulcéré contre sa patrie, lui ont fait attribuer les *Vindiciæ contrà tyrannos* de Junius Brutus. III. *De furoribus gallicis et cæde admiralii Castilioni*, Edimb., 1573, in-4°; Londres, 1573, in-8°. Cet ouvrage rare, traduit en français la même année, a faussement été attribué à Th. de Bèze et à Hubert Languet; cependant le président Bouhier doutait qu'il fût d'Hotman. Le nom de Varamon ou Waramond lui paraissait véritable. IV. *De consolatione à sacris litteris*, Lyon, 1593, in-8°. V. *Commentarius in IV Institut. juris civilis libros*, Lyon, 1588. VI. *Monitoriale adversùs Italo-Galliam, sive Anti-Franco-Galliam Antonii Matharelli*, 1571, in-8°. On lui attribue encore *la Vie de Gaspard de Coligni*, Cologne, 1686, in-12; ouvrage grave, sérieux et d'un bon style; mais contenant beaucoup d'anedoctes hasardées.

HOTMAN (Antoine), frère du précédent, joua un rôle assez remarquable dans les troubles de la ligue. Il fut nommé avocat-général au parlement de Paris, en 1591, après la mort de Jean-le-Maire. Plus tard, il revint de ses égaremens, et servit avec zèle la cause de Henri IV. Il mourut en 1596. On a de lui : I. *Traité de la dissolution du mariage pour cause d'impuissance et de froideur de l'homme ou de la femme*, 1581, in-8°; 1595, in-8°; 1610, in-8°. II. *Dialogus de barbâ et comâ*, Anvers, 1586, in-8°. III. *Traité des droits ecclésiastiques, franchises et libertés de l'Eglise gallicane*, dans le *Recueil des Opuscules françaises*, de Hotman, etc.

HOTMAN-DE-VILLIERS (Jean), fils de François et neveu du précédent, fut employé à différentes négociations en Allemagne, et jouit d'une réputation méritée d'habileté dans les affaires. Il est connu par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Traité du devoir de l'ambassadeur*, Dusseldorf, 1603; et

Paris, 1604, in-8°. II. *Anti-Chopinus*, Anvers, 1593, in-8°. (*Voy.* CHOPIN.) III. L'*Anti-Colazon*, in-8°. Hotman fut connu du temps du cardinal Mazarin, par ses liaisons avec Blot et Marigny, et par ses chansons contre le ministre. On imprima, en 1616, à Paris, in-8°, des *Opuscules en français*, de François, Antoine et Jean Hotman.

HOTMAN. *Voyez* ROCHEBLOND.

HOTTINGER (JEAN-HENRI), célèbre orientaliste et théologien protestant, né à Zurich, en Suisse, en 1620, montra des dispositions si heureuses, qu'on l'envoya étudier dans les pays étrangers aux dépens du public; il alla d'abord à Genève, puis en France, en Hollande et en Angleterre. De retour dans sa patrie, il y professa l'histoire ecclésiastique, la théologie et les langues orientales. L'électeur palatin, voulant ranimer l'université d'Heidelberg, l'y appela en 1655. Hottinger en changea la face, y fit revivre toutes les études, et gagna l'estime et l'amitié de l'électeur. Rappelé à Zurich en 1661, on le chargea des affaires les plus importantes. L'Académie de Leyde le demanda en 1667, pour être professeur de théologie, et l'obtint enfin par la faveur des États de Hollande. Hottinger se préparait à partir, lorsque, le 5 juin, il se noya malheureusement, avec une partie de sa famille, dans la rivière de Limath qui passe à Zurich, victime de son amour pour elle; car étant parvenu à se sauver, il vit sa femme et ses enfans entraînés par les flots et près d'être engloutis; n'écoutant que sa tendresse, il vola à leur secours, et périt. Un de ses fils seul s'échappa, avec sa femme et sa servante. On a de lui : I. *Historia orientalis de Muhammetismo, Saracenismo, Chaldaïsmo*, etc., Zurich, 1660, in-4°. II. *Bibliothecarius quadripartitus*, in-4°. III. *Dissertationes miscellaneæ*, in-8°. IV. *Historia ecclesiastica*, 9 parties, 1651–1667, in-8°. Ce livre n'est pas dégagé, à beaucoup près, des préjugés de secte. V. *Promptuarium, sive bibliotheca orientalis*, Heidelberg, 1658, in-4°. VI. *Etymologicum orientale sive lexicon harmonicum heptaglotton*, etc., Francfort, 1661, in-4°. VII. *Thesaurus philoligicus*, Zurich, 1649. VIII. *Erothematum linguæ sanctæ libri duo*, ibid., 1647, etc. L'érudition ne manque pas dans ces ouvrages, dont le style est obscur et embarrassé, mais l'ordre et le goût.

HOTTINGER (JEAN-JACQUES), fils du précédent, né à Zurich en 1652, professa la théologie dans cette ville avec autant de zèle que de succès. Il mourut en 1735. Les ouvrages de cet infatigable écrivain, qui roulent presque tous sur l'Écriture Sainte, ou sur des matières de théologie et de controverse, ont de quoi étonner par leur multitude. On en peut voir la liste dans *La Tempe helvetica*, tom. 2, p. 7. On estime particulièrement son *Histoire ecclésiastique de la Suisse*.

HOTTINGER (SALOMON), 3ᵉ fils de Jean-Henri Hottinger, né en 1649, mort à Zurich, en 1713, professa les mathématiques et la physique à Zurich. Il a laissé un grand nombre de Dissertations. — Son neveu, Jean-Henri HOTTINGER, était médecin; il mourut en 1756, âgé de 76 ans. On trouve

quelques Dissertations de lui dans le *Miscell. Acad. nat. Curios.* — David HOTTINGER, frère du précédent, fut professeur d'histoire suisse à Zurich. Il mourut en 1736. On a de lui une Dissertation de *Numis bracteatis Tigurinis.*

HOTTINGER (JEAN-HENRI), petit-fils du théologien du même nom, naquit à Zurich en 1681, et fut professeur de philosophie et d'antiquités à l'université de Marbourg. Il était très-versé dans la littérature orientale. Il professa aussi la théologie à l'université d'Heidelberg. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse. Il mourut à Heidelberg, en 1750.

HOTTINGER (JEAN-CONRAD), mort en 1727, pasteur de Hoengg, est auteur de plusieurs Dissertations en latin sur l'Écriture Sainte, et d'un recueil historique et philologique en allemand, intitulé : *Alt und neu aus der gelehrten welt*, en 12 parties, Zurich, 1720, in-18. On y trouve d'excellentes réflexions.

HOTTON (PIERRE), célèbre botaniste, membre de la Société royale de Berlin, naquit à Amsterdam en 1648. Les soins qu'on prit de son éducation accélérèrent ses progrès dans la carrière des sciences. Hotton se distingua surtout dans la médecine, qu'il étudia à Leyde, où il fut reçu docteur en 1672. Il abandonna la pratique de cette science pour se livrer entièrement à l'étude des plantes, et remplaça, en 1595, Paul Hermann dans la chaire de botanique à l'université de Leyde. En prenant possession de cette chaire, il prononça un discours élégant sur l'histoire et la destinée de la botanique, qui fut imprimé in-4°, chez Elzévir, sous ce titre : *De re herbariâ sermo academicus, quo rei herbariæ historia et fata adumbrantur.* Il avait entrepris de concilier les méthodes de Tournefort et d'Hermann. L'exécution de ce projet utile l'occupait, lorsqu'il mourut le 10 janvier 1709, laissant son ouvrage imparfait.

HOTZE, général autrichien, né dans le canton de Zurich en Suisse, d'une famille bourgeoise, s'éleva par sa valeur, ses services et ses talens aux premiers grades militaires. Employé à l'armée commandée par Wurmser, en 1793, il contribua à la prise des lignes de Weissembourg ; mais il fut ensuite repoussé à Saverne et dans les lignes d'Haguenau. En 1796, il se montra avec courage dans les batailles de Neumarck et de Wurtzbourg, et reçut en récompense la grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse. En 1799, il commandait l'aile gauche de l'armée du prince Charles, et effectua, après divers combats, le passage du Rhin au-dessus du lac de Constance. Hotze fut tué quelque temps après, aux environs de Kaltenbrun, en laissant une réputation d'officier actif et expérimenté.

HOUARD (DAVID), avocat, de l'Académie des inscriptions, et associé de l'Institut de France, né à Dieppe, le 26 février 1725, réunit à la profession du barreau le goût des lettres et le mérite de l'érudition. Il vécut 54 ans dans l'union la plus parfaite avec son épouse, dont il eut dix-sept enfans. Il est mort à Abbeville, le 15 décembre 1802. Ses ouvrages sont : I. *Anciennes lois des Français, conservées dans les*

Coutumes anglaises, recueillies par Littleton, 1766, 2 vol. in-4°; réimprimées en 1779. Elles présentent des monumens d'histoire et de législation curieux, inconnus, et qui peignent les mœurs de nos ancêtres. II. *Traité sur les coutumes anglo-normandes, publiées en Angleterre dans le 11e siècle, avec des remarques sur les principaux points de l'histoire et de la jurisprudence française, antérieurement aux établissemens de Saint Louis*, 1781, 4 vol. in-4°. Ce recueil est rempli de dissertations profondes et savantes qui développent les motifs des usages anciens, et les principes du droit public chez nos aïeux. III. *Dictionnaire analytique historique, étymologique et critique de la Coutume de Normandie*, 1780-81, 4 vol. in-4°. IV. *Mémoire sur les antiquités galloises*, dans le tome 1er des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

HOUASSE (Antoine-René), peintre, né à Paris, en 1645, mort en 1710, élève de Charles Lebrun, sous lequel il travailla aux ouvrages de Versailles. Reçu à l'Académie en 1673, il fut, en 1699, nommé directeur de celle de Rome, où il resta cinq ans, et épousa la fille de Pierre Le Gros, célèbre sculpteur. Les ouvrages de Houasse à Versailles, sont: le *Plafond de la salle de l'Abondance*, le *morceau de la Terreur dans la salle de Mars*, et le *Triomphe de Constantin*. On en voit encore à Trianon quelques-uns de lui, et les carmes de la place Maubert avaient placé dans leur chapelle du Mont-Carmel son *Voyage de la Vierge*. Cet artiste travailla long-temps pour Philippe V. Son fils, Michel-Ange, son élève et héritier de ses talens, mourut en Espagne, où il avait fait un long séjour, pourvu d'une pension qui attestait son mérite

HOUBIGANT (Charles-François), prêtre de l'Oratoire, naquit à Paris, en 1686, et mourut dans cette ville, le 31 octobre 1783. Quoique sa fortune fût bornée et son âge avancé, il consacra une partie de son revenu à former une école près de Chantilli. Privé par sa surdité d'une partie des agrémens de la société, il ne vécut presque plus qu'avec ses livres, et son heureuse mémoire et son jugement épuré, lui donnèrent le moyen de travailler jusqu'à l'extrême vieillesse. Une chute ayant affaibli, dans ses dernières années, les organes de son cerveau, on calmait ses inquiétudes passagères en lui présentant un livre; la seule vue de ces fidèles consolateurs de sa surdité et de sa vieillesse lui rendait la paix et presque la raison. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont généralement estimés. Les principaux sont: I. Une bonne édition de la *Bible hébraïque*, avec des notes et une version latine, claire, élégante, énergique, Paris, 1753, 4 vol. in-fol. Ce livre, le plus important de ceux du P. Houbigant, offre le texte hébreu réformé d'après la critique la plus saine et la traduction latine de ce texte. Quant aux livres qui ne sont point dans le canon des Hébreux, il les a traduits d'après le grec. Chaque livre de l'Ecriture est précédé d'une préface savante, et accompagné de notes concises et judicieuses. Benoît XIV, qui connaissait tout le mérite et toute la difficulté de

cet ouvrage, honora l'auteur d'un bref et d'une médaille. Le clergé de France lui accorda, peu de temps après, une pension d'autant plus flatteuse qu'elle ne fut pas demandée. II. Une traduction latine *du Psautier,* faite sur l'hébreu, 1746, in-12. III. Celle de l'*Ancien Testament,* 1753, 5 vol. in-8°. IV. *Racines de la langue hébraïque sans points-voyelles*, 1732, in-8°. C'est un dictionnaire hébreu-français. Dans cet ouvrage, l'auteur démontre l'inutilité des points-voyelles. V. *Examen du Psautier des capucins*, in-12. VI. Une *Version* française des pensées de Forbes, écrivain anglais, sur la religion naturelle, 1769, in-8°. VII. *Prolegomena in Scripturam sacram*, Paris, 1725, 2 vol. in-4°. (*Voy.* Lesley.) Dans cet écrit, l'auteur recherche les fautes du texte original. VIII. Traduction des *Sermons* de Sherlock, anglais, Lyon, 1768, in-12. IX. Traduction de Lesley, sur la *Méthode la plus courte de réfuter les déistes et les juifs*. Le père Houbigant a laissé, en manuscrit, un *Traité des Etudes ;* une traduction du *Traité d'Origène contre Celse;* une *Vie du cardinal de Bérulle ;* et une *Traduction* française *de l'Ancien et du Nouveau Testament,* faite d'après ses propres corrections. Quelques critiques ont prétendu qu'il poussait quelquefois trop loin ses corrections, surtout par rapport au texte hébreu; qu'il ne montrait pas assez de respect pour les anciennes versions authentiques. Mais le suffrage de Benoît XIV, et celui du clergé de France, prouvent que sa critique sacrée a été renfermée dans de justes bornes. On peut consulter sur le P. Houbigant, la *Notice* que M. Adry, ancien bibliothécaire de la maison de Saint-Honoré, a publiée dans le *Magasin Encyclopédique* du mois de mai 1806.

HOUBRAKEN (Arnold), peintre et graveur à l'eau forte, né à Dort, en 1660, élève de Samuel Van Hoogstraten, s'est fait connaître par ses talens dans la peinture, ainsi que par ses *Vies des peintres flamands*, dont il a gravé les portraits (en hollandais), Amsterdam, 1718, dont la seconde édition est de La Haye, 1754, 3 vol. in-8°; on y ajoute le *Nouveau Théâtre des peintres* (en hollandais), par Van Gool, 1750, 2 vol. in-8°; avec la *Biographie des peintres flamands* (en hollandais), par Campo Weyerman, 1769, 4 volumes in-4°. Les gravures sont d'Houbraken.

HOUBRAKEN (Jacob). graveur habile, fils du précédent, né à Dordrecht en 1698, a gravé beaucoup de portraits, dont on élève le nombre à 600, tous au burin; il a fait aussi quelques morceaux d'histoire, entre autres, *le Sacrifice de Manué*, d'après Rembrandt, pour le recueil de la galerie de Dresde. Il aida son père dans la composition de ses ouvrages, dont les recherches sont curieuses et les notices assez exactes. Il est mort à Amsterdam en 1790, dans un âge très-avancé.

HOUCHARD (Jean-Nicolas), né à Forbach, en 1740, département de la Moselle, parvint, par sa bonne conduite et son mérite, de simple cavalier au régiment de Royal Allemand, au rang de lieutenant-colonel et de chevalier de Saint-Louis, avant la révolution. Lorsqu'elle éclata, il en embrassa

les principes avec enthousiasme. Employé en 1792 dans l'armée de Custines, il montra la plus grande intrépidité devant Spire, défit près de Giessen un corps de Hessois, et repoussa diverses fois les Prussiens. Dénonciateur de son général en chef, dont il convoitait l'emploi, il l'accusa d'avoir causé la perte de Mayence. Placé dès-lors à la tête de l'armée du Nord, il culbuta les alliés devant Dunkerque, vainquit les Anglais à Hondscoote, et se rendit maître de Furnes, de Menin, et d'autres places à l'entour. Au milieu de ces succès, il fut puni de sa conduite envers Custines, et après avoir donné l'exemple de la dénonciation, il devint victime de celle de Hoche, qui l'accusa d'avoir agi avec mollesse, et morcelé son armée dans l'intention de la sacrifier; Houchard fut arrêté à Lille, conduit à Paris, et condamné à mort le 15 novembre 1793. Son fils a donné une *Notice historique et justificative* sur la mort de son père, brochure in-8° de 72 pages. Il y dément le fait des dénonciations qu'on lui impute contre Custines.

HOUDARD. *Voy.* LAMOTHE.

HOUDETOT (ELISABETH-FRANÇOISE-SOPHIE DE LA LIVE DE BELLEGARDE, comtesse DE), fille d'un fermier-général et belle-sœur de Mme de la Live d'Epinay, naquit vers 1730. Elle épousa, en 1748, un gentilhomme d'une des plus anciennes maisons de Normandie, mort lieutenant-général, dans un âge fort avancé. Douée de beaucoup d'esprit, d'un caractère aimable, et d'un talent naturel pour les lettres, elle faisait le charme des sociétés qu'elle fréquentait. Elle serait cependant moins connue de nos jours, sans la passion toute platonique qu'elle inspira au célèbre J.-J. Rousseau, et qu'il a décrite en traits de feu dans ses fameuses *Confessions*. Mme d'Houdetot, était à cette époque l'amante de Saint-Lambert, et leur liaison était à peu près publique. J.-J. Rousseau vit Mme d'Houdetot chez Mme d'Epinay, à Montmorency, et soudain il s'enflamma pour elle de l'amour le plus passionné, et cet amour fut, dit-il, le premier et l'unique qu'il éprouva dans toute sa vie. Son imagination toute remplie de sa Julie qu'il venait de créer, crut retrouver dans Mme d'Houdetot l'original de son héroïne, toute idéale; et cette idée ne le quittant plus, le poursuivant partout, porta son exaltation jusqu'au délire. La beauté de Mme d'Houdetot n'avait pourtant rien de remarquable; mais le sentiment que Rousseau éprouvait pour elle prêtait à toute sa personne des charmes enchanteurs. Rousseau parle fort au long et d'une manière qui n'appartient qu'à lui, de sa passion pour cette dame. Nous allons le laisser exprimer lui-même ce qu'il éprouva un jour qu'il était à Eaubonne avec Mme d'Houdetot : « Il y a près d'une lieue de l'Ermitage à Eaubonne, dit-il; dans mes fréquens voyages, il m'est quelquefois arrivé d'y coucher. Un soir, après avoir soupé tête-à-tête, nous allâmes nous promener au jardin, par un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin était un assez grand taillis, par où nous fûmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avais donné l'idée, et qu'elle avait fait exécuter. Souvenir immortel d'innocence et de jouissance ! Ce fut dans ce bosquet, qu'assis auprès d'elle sur un banc de gazon, sous un acacia

chargé de fleurs. Je trouvai pour rendre les mouvemens de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme! Que d'enivrantes larmes je versais sur ses genoux! Que je lui en fis verser malgré elle! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria : Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous! Mais votre ami Saint-Lambert nous écoute, et mon cœur ne saurait aimer deux fois..........» (Confessions, tome 3.) Cet amour ardent, cette exaltation, ce délire de Rousseau, n'eurent pas d'autres suites. Mme d'Houdetot demeura constante pour Saint-Lambert. Elle ne cessa de lui prodiguer les soins les plus assidus et les plus affectueux, lors même qu'accablé par les années, il était tombé dans une sorte d'enfance. Elle conserva jusqu'à sa mort, sa bonté naturelle, son activité de sentimens et d'imagination et jusqu'à son talent pour la poésie. On connaît d'elle un assez grand nombre de pièces fugitives, pleines de grace, de naturel et de facilité. Elle s'éteignit, sans agonie, le 28 janvier 1813, âgée d'environ 83 ans. — Mme la vicomtesse d'Houdetot (née Perrinet de Faugnes, belle-fille de la précédente, mourut à la fleur de son âge, d'une maladie de poitrine. Quelques jours avant sa mort, quelqu'un lui demandant à quoi elle rêvait : *Je me regrette*, repondit-elle. On a d'elle un volume de *poésies*, Paris, Didot l'aîné, 1782, in-18, de 53 pages. Ce petit recueil est précédé d'une notice sur la personne de l'auteur, par M. de Brienne, archevêque de Sens.

HOUDRY (Vincent), jésuite, né à Tours, le 22 janvier 1631, mort à Paris, le 29 mars 1729, dans sa 98e année, avec le regret de n'avoir pas accompli le siècle, était d'un tempérament excellent. Il passait sa vie et une partie des nuits, à lire et à écrire; il n'eut cependant pas besoin de se servir de lunettes, même dans l'âge le plus avancé. Il avait beaucoup de facilité pour la chaire, pour la composition et pour la poésie, quoiqu'il fût médiocre dans ces trois genres. Ses ouvrages les plus connus sont : I. *La Bibliothèque des prédicateurs*, Lyon, 1712, 1733, 22 vol. in-4°. La morale a 8 volumes, et le supplément deux; les *Panégyriques*, quatre, et le supplément, un; les *Mystères*, trois volumes, et le supplément, un; les *Tables*, un vol.; les *Cérémonies de l'Eglise*, un vol.; l'*Eloquence chrétienne*, un vol. Il y a dans cette vaste compilation plus de mauvais que de bon. L'auteur y cite les prédicateurs anciens et modernes; mais il n'a pas fait usage des meilleurs. Il copie trop souvent des livres de dévotion, dont les uns sont estimés, mais trop répandus pour qu'il eût dû les dépecer, et dont les autres ont vieilli. II. *Ars typographica, Carmen*, et d'autres poésies. III. Un *Traité de la manière d'imiter les bons prédicateurs*, Paris, 1702, in-12. IV. Des *Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne*, en 20 volumes in-12, et in-8°, écrits d'un style languissant, mais dont la collection est difficile à rassembler.

HOUEL (J. P. L. L.), graveur et peintre habile, naquit à Rouen en 1735. Elève de Lemire pour la gravure, il se livra ensuite à la peinture dans l'école de Casanove. Houel fit un voyage en Italie, en Grèce et en Sicile. De retour à Paris, il fut reçu membre de l'Académie royale de peinture, et grava, dans le genre du lavis, son *Voyage pittoresque de Sicile, de Malte et de Lipari*, où il entre plus de 250 planches. On a de lui un autre ouvrage, grand in-4°, orné de 18 planches, dessinées et gravées par lui à l'eau-forte, intitulé : *Histoire naturelle de deux éléphans, mâle et femelle du Muséum de Paris*. Il est mort à Paris, le 14 novembre 1813.

HOUGH (JEAN), prélat anglais, né au comté de Middlesex, en 1650, mort en 1743, après avoir fait ses premières classes, passa au collége de la Madeleine, à Oxford, où il fut boursier. En 1681, il accompagna le duc d'Ormond en Irlande, d'où il revint l'année suivante. En 1735. Hough fut nommé chanoine de Worcester. Jacques II, ayant formé le dessein de rappeler le papisme dans les universités, ordonna aux étudians du collége de la Madeleine d'élire à la place de président, alors vacante, un certain Farmer, qui s'était converti à la religion catholique; mais les étudians se refusèrent à l'exécution de l'ordre, et élurent Hough. Une commission du clergé le déposa en 1687; mais, à la révolution, sa place lui fut rendue, et en 1690, il fut nommé évêque d'Oxford. En 1699, il passa de ce siége à celui de Litchfield, et en 1717 à celui de Worcester. Ce prélat, distingué par sa magnificence, a dépensé dans ses palais épiscopaux sept mille livres sterling.

HOUGTON (le major), voyageur anglais, offrit ses services, en 1789, à la Société d'Afrique, qui venait de s'établir à Londres, et fut chargé de déterminer le cours du Niger, et, s'il était possible, la source et l'embouchure de ce fleuve. Il partit le 16 octobre 1790, et arriva le 16 novembre à l'embouchure de la Gambie. Il remonta le fleuve jusqu'à une distance de 900 milles de la mer, et s'avança ensuite par terre, traversant plusieurs royaumes nègres, où il éprouva toutes sortes de désagrémens. Il fut volé et revint à pied par le désert. Lorsqu'il arriva à Jarra, il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours. Divers bruits coururent sur sa mort; mais il paraît certain qu'il mourut de la dyssenterie. La Société d'Afrique, recueillit ses lettres, et les inséra dans le second volume de ses Mémoires, Londres, 1792, 1 vol. in-4°.

HOULAGOU Ier, prince des Mongols de Perse, de la race de Gengis-Khan, était le 5e fils de Touly, 4e fils du conquérant Mongol. Mangou-Khan, son frère, aîné, en montant sur le trône, en l'an 1251, lui donna le gouvernement de toute la partie de l'Asie, située à l'occident de Djyhoun, jusqu'aux frontières de l'Egypte. Houlagou fixa sa résidence à Tauris. Il fut souvent en guerre avec ses voisins. Il forma le projet d'anéantir le califat, et marcha avec toutes ses forces contre Bagdad. Après un long siége, il s'empara de cette ville, fit prisonnier le calife Mostasem, et fit périr en lui le dernier des successeurs de Mahomet. Houlagou était d'un caractère belliqueux; mais sou-

vent cruel. Il respecta toujours les chrétiens, en considération de sa femme Dokous-Katoun. Il mourut en 1265, âgé de 48 ans.

HOULIERES (DES). *V.* DESHOULIERES.

HOULLIER (JACQUES), médecin de Paris, natif d'Etampes, mort en 1562, est auteur de plusieurs ouvrages, imprimés à Genève, 1635, in-4°, dont voici les plus remarquables : I. *Ad libros Galeni de compositione medicamentorum, secundùm locos periochæ octo,* Paris, 1543, in-16. II. *De materiâ chirurgicâ libri tres*, Paris, 1544, 1610, in-fol. III. *De morborum curatione de febribus, de peste,* Paris, 1565, in-8°. IV. *De morbis internis libri duo,* 1571, in-8°; 1611, in-4°. V. Des *Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate*, Paris, 1519, 1583, in-8°.

HOUNG-WOU, dont le vrai nom était Tchou-Touan-Tchang, est le fondateur de la 21ᵉ dynastie chinoise. Il naquit en 1327, dans un petit bourg de la province de Kiang-Nan, d'une famille de pauvres laboureurs. Il se fit d'abord bonze; mais dégoûté de la vie monastique, il s'enrôla comme soldat, dans les troupes de Kotseu-hing, qui avait levé l'étendard de la révolte contre l'empereur tartare, qui régnait alors sur la Chine. Il se distingua par ses talens militaires, obtint un commandement, et se vit bientôt lui-même à la tête d'un parti considérable. Il fit de jour en jour de plus grands progrès, s'empara de plusieurs villes, et forma pour ainsi dire, un petit royaume qu'il agrandit par degrés. Enfin, il se vit en état de tenir tête à l'empereur Mongol; il marcha contre lui, le vainquit, le contraignit à prendre la fuite, et entra dans Pékin, où il se fit proclamer empereur. Il donna à sa dynastie le nom de *Ming*, qui signifie *lumière*, et s'occupa d'établir sa puissance, et de la consolider par de sages institutions. Il passe pour un des plus grands princes que la Chine ait eus. Il mourut en 1398, dans la 31ᵐᵉ année de son règne. (*Voyez l'Histoire générale de la Chine*, tome 10.)

HOUPILAI. *Voyez* CHI-TSOU.

HOUSCHENK, petit-fils de Kayoumaratz, premier roi de Perse, de la première race, lui succéda vers l'an 865 avant l'ère chrétienne, et se distingua par tous les mérites qui font les grands monarques. Guerrier habile, il étendit ses états par des conquêtes, et pénétra jusqu'à la mer des Indes; sage administrateur, il employa ses loisirs aux progrès de l'agriculture, que l'on connaissait à peine avant lui dans la Perse. Il inventa l'arrosement artificiel des terres, au moyen des canaux d'irrigation, et enrichit son pays par la découverte des mines de fer qu'il renfermait; mais ce qui l'a surtout rendu célèbre dans l'Orient, c'est sa justice. Il mérita le surnom de *pych-dâd*, législateur, qu'il transféra aux rois ses descendans, appelés pychdadiens. On lui attribue aussi la fondation de la ville de Schouster (Suse), et l'on dit qu'il imagina le premier les fourrures de peaux de bêtes sauvages. C'est aussi lui qui parvint, selon quelques auteurs, à élever des chiens et des léopards pour la chasse, avant que personne l'eût tenté. On le fait contemporain de Minos.

HOUSEMAN (CORNELIUS), peintre, né à Anvers, en 1648,

mort en 1727, s'était établi à Malines, où il se fit une grande réputation par son talent. Cet artiste excellait surtout dans le *paysage*, qu'il embellissait de figures d'animaux et de plantes parfaitement exécutées.

HOUSEMAN (Jacques), peintre, né à Anvers, en 1656, mort en 1696, vint s'établir en Angleterre, où il peignit l'*histoire* et le *portrait*. Son plus grand ouvrage est le *Tableau d'autel*, dans la chapelle de Saint-James.

HOUSSAYE. *Voy.* Amelot.

HOUSSEAU. *Voy.* Bouquet.

HOUSTA (Baudoin de), augustin, né à Toubise, bourg du Hainaut, occupa les premiers emplois de son ordre, et mourut à Enghien, en 1760. On a de lui un ouvrage intitulé, *Mauvaise foi de M. Fleury, prouvée par plusieurs passages des Saints-Pères, des conciles, et d'auteurs ecclésiastiques qu'il a omis, tronqués ou infidèlement traduits dans son histoire*, Malines, 1733, un vol. in-8°. Ce livre, peu agréable pour la forme et la manière d'écrire, ne l'est guère davantage pour la justesse de la critique. A un petit nombre d'observations près, tout le reste a été dicté par un esprit étroit et minutieux. L'auteur chicane le célèbre historien sur sa véracité, et le peint comme un ennemi de l'Église, parce qu'avec les hommes les plus sages et les plus religieux, il a peint avec simplicité les abus dont elle a gémi, et qu'elle a voulu réformer.

HOUSTON (Richard), graveur anglais, né en 1729. On a de lui plusieurs estampes en manière noire, dont une *Femme assise plumant une poule*, d'après Rembrandt; le *Tailleur de plumes*, d'après le même, et beaucoup d'autres sujets estimés.

HOUSTON (Guillaume), médecin et botaniste anglais, mort en 1733, alla aux Indes Occidentales en qualité de chirurgien, et à son retour fut reçu docteur à Leyde, où il étudia sous Boërhaave. Là, il établit, de concert avec Van Swieten, une suite d'expériences sur les animaux, qui fut publiée dans le 39e vol. des *Transactions philosophiques*. A son retour de Hollande, il fut reçu membre de la Société royale, et retourna peu après aux Indes Occidentales, où il mourut. Houston a laissé un manuscrit précieux; c'était un *Catalogue des plantes*, qui a été publié par sir Joseph Banks, et une *Descriptio de Dorsteniâ Contrayervâ*, qui se trouve au 37e vol. des *Transactions philosophiques*.

HOUTEVILLE (Claude-François), membre de l'Académie française, abbé de Saint-Vincent du Bourg-sur-Mer, diocèse de Bordeaux, né à Paris, en 1688, demeura environ dix-huit ans dans la congrégation de l'Oratoire, et fut ensuite secrétaire du cardinal Dubois. Il conserva dans son nouvel état l'amour de l'étude, dont il avait été rempli dès ses premières années. Il fit mieux encore; il sut, par la douceur de son caractère, et par une conduite sage et modérée, sans roideur et sans bassesse, se concilier l'estime, la faveur et la confiance même de l'homme puissant auquel il était attaché. L'Académie française lui donna la place de son secrétaire perpétuel en 1742; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort le 8 novembre de la même année. Son ouvrage le plus connu porte ce titre : *La vérité de la*

religion chrétienne prouvée par les faits, précédée d'un *Discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour et contre le christianisme, depuis son origine*, in-4°, 1722, et réimprimé en 3 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12, en 1741. La première édition était très-inférieure aux suivantes; on y voyait partout l'écrivain ingénieux; mais moins souvent le philosophe, le théologien et l'homme de goût. L'abbé Houteville, voulant paraître neuf dans un sujet usé, l'avait revêtu de clinquant : on crut, au premier coup-d'œil, que son ouvrage était plus propre à faire des incrédules qu'à les convertir. L'abbé Desfontaines consigna les plaintes du public dans des lettres de l'abbé de*** à l'abbé Houteville, Paris, 1722, in-12. Le P. Claude-René Hougnant, jésuite, mort en 1745, avait fourni les matériaux de ces lettres à l'abbé Desfontaines, qui se chargea de les arranger et de les polir. « L'abbé Houteville, dit d'Alembert, pouvait être blâmable à certains égards; son intention était au moins bien excusable; il avait principalement pour but d'instruire les gens du monde sur une religion que la plupart ignorent. Il fallait donc se faire lire par eux, et, pour s'en faire lire, il fallait, selon lui, parler leur langage, qui n'est pas, à beaucoup près, celui qu'un bon écrivain doit se proposer pour modèle. Il aurait dû sentir que chaque genre a son coloris; que plus le sujet est grand, plus le style doit avoir cette simplicité noble, sans laquelle on n'est plus que gigantesque ou puéril, et qu'il ne faut pas employer dans une matière grave, sous quelque prétexte que ce puisse être, des expressions prises du jargon des ruelles, ou inventées par le mauvais goût et la frivolité. » L'abbé Houteville retoucha son ouvrage avec soin; il faut avouer cependant que le style offre encore plusieurs expressions impropres ou recherchées, que l'abbé Desfontaines censura dans son *Dictionnaire néologique*.

HOUTMAN (Corneille), voyageur hollandais, né à Gouda, dans le 16e siècle, fonda le commerce de sa patrie dans les Indes Orientales. Il fit d'abord un voyage peu avantageux, et revint en août 1597 à Amsterdam. Une association se forma sous le nom de compagnie des Indes Orientales, et Houtman fut nommé commandant de deux vaisseaux équipés en 1598, par un négociant de Middelbourg; il avait Jean Davis pour pilote. L'expédition partit le 15 mars, et mouilla le 21 juin devant Achem. Houtman fut bien accueilli par le roi, mais il fut arrêté dans un festin que donna celui-ci. Ce voyageur finit ses jours parmi les insulaires. — Son frère, Frédéric Houtman, qui avait été prisonnier avec lui, fut relâché avec plusieurs autres, et fut dans la suite gouverneur d'Amboine. La relation du premier voyage des Hollandais aux Indes, fut publiée dans la langue du pays, Amsterdam et Middelbourg, 1598, in-fol., fig. On en a donné une traduction française, Amsterdam, 1606, in-fol.

HOUWELINGEN (Erasme van), de Dordrecht, premier auteur qui ait écrit sur l'histoire métallique de la Hollande. La première édition de son ouvrage parut à Leyde, en 1597, in-4°, de 124 pages, sous le titre de *Penning-*

boek, c'est-à-dire *Livre monétaire*, contenant la représentation de toutes les pièces d'or et d'argent (monnaies et médailles) frappées sous les comtes de Hollande, depuis Thierri, VIIe du nom, jusqu'à Philippe de Bourgogne, avec une exposition abrégée de la vie de ces comtes. Il en a paru une deuxième édition à Rotterdam, en 1627.

HOUZEAU (JACQUES), sculpteur de Bar-le-Duc, mort à Paris, en 1671, à 67 ans, était de l'Académie, et lui faisait honneur par la vérité de son ciseau.

HOVEDEN (ROGER DE), historien anglais sous le règne de Henri II, était né à York, mais on ignore l'époque de sa naissance et de sa mort. Il était attaché à ce prince, dont il reçut des marques de confiance. Après sa mort, Hoveden continua les *Annales* de Béde, depuis l'année 731, où elles finissent, jusqu'à la troisième année du règne du roi Jean. Elles furent publiées par Saville, dans la Collection des *Historiens anglais*, en 1595, et ont été réimprimées à Francfort, en 1601. Leland, en parlant de cet historien, le place, pour la fidélité, au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé; il serait à desirer que sa latinité fût plus pure. Edouard III fit rechercher avec soin tous les ouvrages que pouvait avoir laissés Hoveden, lorsqu'il voulut établir ses droits à la couronne d'Ecosse.

HOVIUS (JACQUES), prit le bonnet de docteur en médecine à Utrecht, en 1703, et publia, quelque temps après, un Traité sur le mouvement circulaire des humeurs de l'œil, qui parut sous ce titre : *De circulari humorum motu in oculis*, Lugduni-Batavorum, 1716, 1740, in-8°, avec figures. On y a joint *Adami Christiani Thebesii dissertatio medica de circulo sanguinis in corde*. Elle avait été imprimée à Leyde en 1709. Il a donné un autre ouvrage intitulé : *Epistola apologetica ad Ruyschium*, dans lequel il reproche à Ruysch de n'avoir pas connu plusieurs vaisseaux de l'œil.

HOWARD (CHARLES), comte de Nottingham, et lord grand-amiral d'Angleterre, fils de Guillaume Howard, né en 1536, mort en 1624, servit dès sa jeunesse sous son père, et en 1568 fut nommé général de la cavalerie. La même année, il déploya une rare valeur contre les rebelles du Nord, commandés par les comtes de Northumberland et de Westmoreland. L'année suivante, il eut le commandement d'une escadre, avec laquelle il fut chargé de conduire de Séeland en Espagne, Anne d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, qui était fiancée à Philippe d'Espagne. En 1572, Howard succéda à son père lord Effingham; et, peu après, il fut fait chevalier de la Jarretière. On le chargea de l'important commandement de la flotte, quand l'armada espagnole entra dans le canal; et ce fut surtout à sa prudence, et à l'habileté de ses manœuvres que les Anglais durent la destruction de cette *invincible armada*. Les services de Howard lui méritèrent d'être créé comte de Nottingham, et ce seigneur fut honoré de la confiance de la reine tant qu'elle vécut. Sous le règne suivant, il fut chargé de l'ambassade d'Espagne; mais, à son retour, ayant perdu la faveur du roi, il donna sa démission de son emploi, qui fut confié au duc de Buckingham. Il était l'ennemi

personnel du comte d'Essex, qui, dans l'expédition dont il fut chargé en 1596 contre Cadix, qu'il prit, commandait les forces de terre. Ce dernier, jaloux des distinctions flatteuses qu'Howard avait reçues de la reine Elisabeth, à son retour le provoqua en duel. Par suite de cette haine invétérée, ce fut Howard qui empêcha sa femme de remettre à la reine l'anneau que l'infortuné comte d'Essex tenait de sa tendresse, et qui sans doute lui eût sauvé la vie.

HOWARD (Édouard), frère du comte de Surrey, mort en 1513, distingué dans la marine, dont il eut le commandement, prit dès sa jeunesse le parti des armes, et, en 1494, il était chevalier. En 1512, nommé grand-amiral d'Angleterre, et envoyé en cette qualité contre la France avec une flotte puissante, il ravagea les côtes de ce pays, et battit une flotte française devant Brest; mais, l'année suivante, il fut tué à bord de son vaisseau amiral, dans un combat corps à corps avec le vaisseau amiral français.

HOWARD (sir Robert), écrivain anglais, frère du précédent, eut beaucoup à souffrir dans le temps des guerres civiles. A l'époque de la restauration, créé chevalier, et élu successivement membre du parlement, député de Stockbridge et de Castle Rising, il fut aussi nommé auditeur de l'échiquier, et sut se concilier la faveur de Charles II, qui le protégea, dit l'auteur d'après lequel cet article est rédigé, pour son habileté à cajoler le parlement pour en obtenir des subsides. Le caractère obstiné de sir Robert, et son orgueil excessif, lui firent beaucoup d'ennemis, parmi lesquels il eut à compter le duc de Buckingham. Il était si affirmatif, et toujours si persuadé qu'en tout il avait raison, que le poète Shadwell le joua dans sa comédie intitulée *The Sulen Lovers* (les amans de mauvaise humeur), sous le nom de sir *Positiveatall*. On doit à Robert Howard: I. Des *Poésies*, et quelques *Pièces de théâtre*. II. L'*Histoire des règnes d'Edouard et de Richard II*, 1690, in-8°. III. L'*Histoire de la religion*, 1694, in-8°. IV. La *Traduction* du quatrième livre de Virgile, 1660, in-8°. V. Une *Traduction* de l'Achilléide de Stace, 1660, in-8°.

HOWARD (Charles), comte de Carlisle, homme d'état, né en Angleterre, vers 1630, concourut au rétablissement de Charles II, sur le trône d'Angleterre. Ce monarque le nomma ambassadeur de Russie, en 1663. Il était chargé d'engager le czar à rendre aux commerçans anglais les immunités qui leur avaient été accordées en 1555. Cette négociation ne produisit aucun effet, et Carlisle partit de Moscou, le 24 janvier 1665; à son retour, le roi lui donna le gouvernement de la Jamaïque. Carlisle mourut en 1686; la relation de son ambassade a été publiée à Londres, en 1669, in-8°, par Guimiège, qui l'avait accompagné à Moscou.

HOWARD (John), l'infatigable ami des pauvres et des prisonniers, naquit à Hackney, en 1726, d'un père qui faisait commerce de tapis, et qu'il perdit en bas âge. Son tuteur l'engagea comme apprenti chez un épicier en gros de la cité de Londres; mais la faiblesse de sa constitution le rendant peu propre au commerce, et sa fortune le mettant à portée de s'en passer, il racheta le temps

de son apprentissage, et fit un voyage en France et en Italie. A son retour, en 1752, il s'attacha à une veuve chez laquelle il logeait; il l'épousa, et la perdit trois ans après. Ce fut à cette époque qu'admis dans la Société royale de Londres, et que, curieux de voir l'état de Lisbonne, après les tremblemens de terre que cette ville avait éprouvés, il s'embarqua sur la frégate l'*Hanovre*. Ce bâtiment fut pris dans la traversée par un armateur français; et Howard, retenu prisonnier de guerre en France, eut à supporter tous les désagrémens attachés à cet état de captivité: peut-être y puisa-t-il cet intérêt si vif qui l'attacha toute sa vie au sort des prisonniers, et l'idée grande et généreuse d'adoucir leur sort. A son retour en Angleterre, il se fixa dans une maison de campagne à Lymington, et se remaria en 1758. Quelques années après, sa nouvelle épouse lui donna un fils, et mourut en couches. Alors Howard changea le lieu de sa retraite, et vint s'établir dans le voisinage de Bedford, où l'attiraient de fréquentes assemblées de dissidens, qui avaient coutume de s'y réunir. Il était attaché fortement à leurs opinions, et se montra très-exact à suivre leurs conciliabules. Il s'occupait en même temps de toutes sortes d'actes de bienfaisance, et du soin de l'éducation de son fils. Malgré les excellentes qualités de son cœur, l'extrême rigidité de ses principes et de sa conduite le rendit peu propre à cette tâche difficile. Il remplit pendant plusieurs années les fonctions de shériff, qui le mirent à portée, dit-il lui-même, « de prendre une connaissance exacte de la détresse à laquelle les prisonniers sont quelquefois exposés, et de visiter toutes les maisons de détention dans toute l'étendue du royaume. Son zèle fixa sur lui, d'une manière honorable l'attention de la chambre des communes, qui lui vota des remercîmens. Excité par cet encouragement, il acheva la revue des prisons d'Angleterre, et voulut bientôt visiter celles de toute l'Europe: il se mit à voyager, et employa douze ans à exécuter son dessein, dans l'intervalle de 1775 à 1787. Il visita trois fois la France, fit quatre voyages en Allemagne, cinq en Hollande, deux en Italie, et parcourut l'Espagne et le Portugal, les états du Nord et la Turquie. Ses travaux et sa bienfaisante sollicitude excitèrent à tel point l'admiration de ses compatriotes, qu'ils ouvrirent une souscription pour lui ériger une statue. Howard, trop modeste pour accepter un si grand honneur, s'opposa vivement à ce projet: « N'ai-je donc pas, écri-» vait-il alors, un seul ami en » Angleterre assez attaché à mes » intérêts pour traverser un pa-» reil dessein? » Il avait annoncé l'intention de parcourir une seconde fois la Russie, la Turquie et les contrées du Levant. « Je n'ignore pas, disait-il, les dangers d'une pareille entreprise; mais je me confie à la Providence, qui m'a conservé jusqu'à présent; je m'abandonne avec joie à la disposition de la souveraine sagesse qui n'a jamais erré; s'il plaisait à Dieu de terminer ma vie dans le cours de l'exécution de mon projet, qu'on n'impute ma conduite ni à ma témérité ni à un vain enthousiasme; elle n'est que le résultat d'une délibération bien mûrement réfléchie de la conviction intime

de suivre la route que me prescrivent mon devoir et le desir sincère d'être l'instrument du bien qui pourra en résulter pour mes frères, et auquel je ne pourrais coopérer en me restreignant dans le cercle étroit d'une vie tranquille et retirée. » Howard, en visitant à Cherson en Crimée un malade attaqué d'une maladie contagieuse, en fut atteint lui-même, et mourut le 20 janvier 1790, chez le banquier Markus. Il serait superflu de s'étendre davantage sur l'utilité des travaux d'Howard, qui ont si puissamment contribué à la réforme qui a été faite dans le régime des prisons, et dont l'Angleterre a profité la première. Il avait publié en 1777 l'*État des prisons d'Angleterre et du pays de Galles, ainsi que de quelques pays étrangers*, dédié à la Chambre des communes, in-4°. Il y joignit en 1780 un *Supplément*, où il inséra la relation de son voyage d'Italie, et en publia une seconde édition en 1784, avec beaucoup d'augmentations. Il donna, en 1789, son *Etat des principaux lazarets de l'Europe, avec quelques Mémoires sur la peste.* Ces deux ouvrages ont été traduits en français. Le premier en 2 parties in-8°, et le second, Paris, 1800, in-8°. On lui doit encore une traduction du français de l'*Histoire de la Bastille*, 1780, et la traduction anglaise du *Code du droit civil du grand-duc de Toscane*, 1789. Howard, considéré dans sa vie privée, était d'une tempérance rigoureuse et d'une sobriété peu commune, vivant des plus simples alimens, se refusant constamment aux plaisirs de la table et de la société, s'éloignant avec soin des fêtes et des banquets publics. Il est hors de doute que ses travaux ne soient parvenus à fixer l'attention du gouvernement anglais sur le régime des prisons; en plusieurs endroits on a adopté ses idées, et peut-être partout où on les a suivies en a-t-on recueilli déjà quelque avantage; peut-être, au lieu de servir et d'augmenter la dépravation, comme on l'a éprouvé par une funeste expérience, l'incarcération deviendra-t-elle un moyen de ramener à de meilleurs principes, et de rappeler à une honnête industrie ceux qui se seront exposés à la subir, tandis que le petit nombre de criminels incapables d'amendement ou de repentir, rattachés à la société par les travaux auxquels ils seront assujettis, ne souffriront que ce que sa sûreté exige impérieusement. Sous ce point de vue, Howard a des droits à la reconnaissance publique, et il en a recueilli le témoignage dans le mausolée qui lui a été érigé dans la cathédrale de Saint-Paul. Delille, dans son poème de la Pitié, lui a élevé un monument non moins durable dans ces beaux vers qu'il a consacrés à sa mémoire :

. . . .
Ton ame le connut ce noble et tendre zèle,
Howard ! dont le nom seul console les prisons,
Qu'on ne me vante plus les malheurs vagabonds
De ce roi voyageur, père de Télémaque,
Cherchant pendant dix ans son invisible Ithaque.
Avec un but plus noble, un cœur plus courageux,
Sur les monts escarpés, sur les flots orageux,
Dans les sables brûlans, vers la zone inféconde,
Où languit la nature aux limites du monde,
Aux lieux où du croissant on adore les lois,
Aux lieux où triompha l'étendard de la croix,
Partout où l'on connaît le malheur et les larmes,
Suivant d'un doux penchant les invincibles charmes,
Le magnanime Howard parcourt trente climats.
Est-ce la gloire ou l'or qui conduisent ses pas?
Hélas! dans la prison, triste sœur de la tombe,
Sa main vient soutenir le malheur qui succombe,
Vient charmer ces cachots, dont l'aspect fait frémir;

Dont les échos jamais n'ont appris qu'à gémir.
Oubliant et le monde et ses riantes scènes,
Il marche environné du bruit affreux des chaînes,
De grilles, de verroux, de barreaux, sans pitié,
Que jamais n'a franchis la voix de l'amitié ;
Par cent degrés tournant sous des voûtes horribles,
Plonge jusques au fond de ces cachots terribles,
Habités par la mort, et pavés d'ossemens,
D'un funeste trépas funestes monumens ;
Y mène le pardon, quelquefois la justice,
Et par un court trépas abrège un long supplice ;
Prête, en pleurant, l'oreille aux maux qu'ils ont soufferts :
S'il ne peut les briser, il allége leurs fers.
Tantôt, pour adoucir la loi trop rigoureuse ;
Porte au pouvoir l'accent de leur voix douloureuse ;
Et rompant leurs liens pour des liens plus doux,
Dans les bras de l'épouse il remet son époux,
Le père à son enfant, l'enfant à ce qu'il aime.
Par lui l'homme s'élève au-dessus de lui-même.
Les séraphins surpris demandent dans le ciel
Quel ange erre ici-bas sous les traits d'un mortel.
Devant lui la mort fuit, la douleur se retire,
Et l'ange affreux du mal le maudit et l'admire.
Reviens, il en est temps, reviens cœur généreux;
Le bonheur appartient à qui fait des heureux.
Reviens dans ta patrie, en une paix profonde
Goûter la liberté que tu donnais au monde :
Ton œil chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,
N'a rien vu d'aussi rare et d'aussi grand que toi.

Il résulte des observations d'Howard, que les prisons de Hollande sont si tranquilles et si propres, que celui qui les visite a peine à croire que ce soient des prisons. Elles sont chaque année blanchies avec l'eau de chaux : chacune d'elles a son médecin, son chirurgien particulier. En général, les maladies y sont rares. Dans la plupart de celles qui sont destinées aux criminels, il y a une chambre pour chaque prisonnier, et il n'en sort jamais ; chacun a un bois de lit, un gardepaille et une couverture. La Hollande est le pays de l'Europe où il se commet le moins de crimes, et la justice a rarement l'occasion d'y déployer toutes ses rigueurs. — Les prisons d'Allemagne sont moins propres que celles de Hollande ; mais elles ont l'avantage d'être bâties sur le bord des rivières : telles sont celles de Hanovre, de Rull, de Hambourg, de Berlin, de Breemen, de Cologne, et de quelques autres villes. John Howard a remarqué que, dans la plupart des prisons d'Allemagne les prisonniers étaient en petit nombre, et la cause qu'il en donne est la promptitude de l'examen et du jugement. Ceux qui sont coupables de légers délits sont condamnés rigoureusement au pain et à l'eau; mais on est moins sévère envers les criminels qui ont été jugés et doivent être suppliciés. Ils ont le choix de leur nourriture ; on leur donne une chambre plus commode ; leurs amis et leurs parens peuvent les voir et les consoler ; un ministre les accompagne pendant tout le temps qu'il leur reste à vivre, et ne les quitte qu'à leur mort. En général, dans les prisons d'Allemagne, on exerce peu de rigueurs inutiles ; rarement on met les prisonniers aux fers, et les cachots sont presque toujours inhabités.—Les prisonniers sont beaucoup plus sévèrement traités: en Danemark, en Suède et en Russie ; les prisons y sont la plupart très-malpropres et très-malsaines. Dans la prison d'état de Copenhague, les fers tiennent encore aux murs, dans les chambres où les comtes Struensée et Brandt ont été enfermés. Tel est le dégoût qu'inspire l'air méphitique de cette prison, que lorsque Struensée en fut tiré, après trois mois de détention, pour être conduit à une mort terrible, il s'écria : « O quel bonheur de respirer un air frais. » — Il faut dire ici cependant que les cachots ne sont

point connus en Russie ; et c'est pour cette raison sans doute qu'on n'y a jamais vu des traces de la maladie épidémique qu'on appelle la fièvre des prisons. — Celles de Suisse sont beaucoup plus propres que celles des royaumes du Nord. Dans les maisons d'arrêt, chaque criminel a une chambre, afin que l'un ne puisse être le précepteur de l'autre ; ils n'ont point de fers, mais ils sont renfermés dans des chambres plus ou moins fortes, plus ou moins éclairées, selon la nature des crimes dont ils sont accusés. La plupart des prisonniers sont chauffés par des poêles; on leur alloue communément douze sous par jour. Dans les cantons suisses, les prisons renferment rarement des criminels. » La principale raison de cette rareté, dit Howard, est le soin qu'on y prend d'inspirer aux enfans, même les plus pauvres, les principes de la religion et de la morale. Une autre raison encore est qu'on y rend une prompte justice. Howard ne trouva point de prisonniers à Lausanne ; il n'en trouva que trois dans les prisons de Schaffhouse ; celles de Bernes ont souvent vides.—Quand John Howard passa à Venise, la principale prison de cette ville contenait trois ou quatre cents personnes. A Naples, en 1781, on comptait dans la prison appelée *Vicaria*, neuf cent quatre-vingts prisonniers. Dans la Toscane, dans l'État Romain et dans le Piémont, leur nombre était beaucoup moins considérable. Dans la plupart des villes d'Italie, ils sont employés aux travaux publics. Les exécutions sont beaucoup plus fréquentes dans ce pays que partout ailleurs. Il n'y a pas long-temps que l'usage de la torture était encore connu à Rome, à Naples, et dans quelques autres états d'Italie. Il n'est point de pays où l'humanité, inspirée par la religion, prodigue autant de secours aux détenus et aux pauvres. Partout il s'est formé des institutions charitables ; et dans la plupart des villes, des confréries pieuses sont uniquement occupées du soulagement des détenus. — Les prisonniers, dans la plupart des prisons de Portugal, ne subsistent que de la charité publique. La justice n'y est pas rigoureuse, mais elle y est lente; les coupables ou les accusés sont souvent détenus plusieurs années dans les prisons, avant qu'on les examine et qu'on les juge ; et quelquefois, après qu'ils ont été condamnés à mort, ils demeurent encore quelques années en prison, avant qu'on les exécute. Avant l'administration du marquis de Pombal, les geoliers laissaient souvent sortir les prisonniers sur parole. L'un d'eux, qui avait obtenu cette faveur, en jouit pendant sept ans, quoiqu'il eût été condamné à mort. L'ordre d'exécuter la sentence arriva ; sur la sommation du geolier, le coupable, qui travaillait dans la province, revint, sans balancer, se remettre dans la prison : ce respect pour sa promesse lui fit accorder sa grace. Plusieurs des coupables sont tirés des prisons pour être envoyés dans les établissemens portugais au Brésil ; d'autres, enrôlés comme soldats, sont embarqués pour les Indes. —Le régime des prisons en Espagne était très-rigoureux ; les prisonniers y étaient souvent entassés les uns sur les autres ; souvent mis aux fers, et plongés dans des cachots humides ; un criminel condamné obtenait rarement

sa grace du roi. Lorsqu'il était jugé, les autres prisonniers le conduisaient dans la chapelle, où sa sentence lui était lue par un secrétaire, en présence de tous. Il était accompagné par un moine, qui ne l'abandonnait plus jusqu'à la mort. On ne pouvait pénétrer dans les prisons de l'inquisition. John Howard a visité aussi celles de Paris et des différentes provinces de France. Il indique, dans leur régime, plusieurs abus à réformer. Sa Vie a été publiée en Angleterre par M. Aikin. Les écrits d'Howard ne pouvaient manquer de faire une vive impression dans une ville où l'industrie de la bienfaisance est depuis long-temps perfectionnée au même degré que l'industrie de ses manufactures. A Lyon il s'est formé récemment une association de citoyens recommandables qui veillent sur le régime des prisons, avec les mêmes soins qui ont fixé l'attention publique sur l'administration des hospices. On distribue du travail aux prisonniers pour adoucir leur sort, on veille également sur leur nourriture et leur conduite; on les assujettit à leurs devoirs de religion, on cherche à les consoler et à les instruire. Par une émulation touchante, on a vu s'y former une association de pauvres filles d'artisans de tout âge, qui quêtent dans les marchés, dans les cuisines, et qui recueillent les débris de la table des gens aisés pour préparer aux prisonniers de passage des potages restaurans qu'elles leur distribuent à leur arrivée. On les appelle la société des *Charlottes*, du nom de celle qui la première a provoqué cette association. Les prisonniers qui passent à Lyon savent presque toujours d'avance que la soupe des *Charlottes* les attend.

HOWARD (THOMAS-PHILIPPE), cardinal anglais, frère du duc de Norfolk, prit l'habit religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et fut nommé cardinal par le pape Clément X, le 27 mai 1675. Il fut aussi grand-aumônier de la reine d'Angleterre, et mourut à Rome, le 16 juin 1694.

HOWARD. *V*. ARUNDEL (Thomas), — CROMWEL, — HENRI VIII, — NORFOLK et SURREY.

HOWE (GUILLAUME), frère du précédent, né à Londres, vers 1619, employa les premières années de sa jeunesse à l'étude de la philosophie et de la médecine; mais ayant brusquement changé de goût, il s'engagea dans les troupes du roi Charles Ier, et s'y distingua tellement par sa conduite et sa bravoure, qu'il obtint une place de capitaine dans la cavalerie. Mais, bientôt dégoûté du service par le peu de succès des armes de ce prince, il revint à la médecine, et l'exerça à Londres avec le plus grand succès. Il mourut dans cette capitale en 1656, laissant sur la botanique les ouvrages suivans: I. *Phythologia Britannica, natales exhibens indigenarum stirpium spontè nascentium*, Londini, 1650, in-8°. II. *Matthiæ Lobellii plantarum, sive stirpium illustrationes, cum annexis adversariis*, Londini, 1655, in-4°. C'est à son goût pour la botanique qu'on doit cette édition, qu'il a enrichie de notes savantes.

HOWE (RICHARD, comte DE), célèbre amiral anglais, né en 1722, servit avec distinction sa patrie, dans la guerre d'Amérique, et fut mis en 1793 à la tête de la flotte britannique sur l'Océan. Le 1er juin 1794, il remporta près d'Oues-

sant une victoire complète sur les Français, auxquels il enleva sept vaisseaux de ligne. Son courage était calme, son éloquence persuasive. Il l'employa en 1797 pour apaiser la révolte qui s'était déclarée dans la flotte de Portsmouth, et parvint à faire rentrer tous les équipages dans le devoir. Howe reçut en récompense l'ordre de la Jarretière, et mourut quelque temps après, le 5 août 1799.

HOWELL (James), laborieux écrivain anglais, né en 1594, dans le comté de Caermarthen, mort en 1666, à 72 ans, fut secrétaire d'ambassade et secrétaire du conseil pendant les guerres civiles. Ses dépenses excessives le firent enfermer dans une prison, où il fut obligé de travailler pour vivre. Ses ouvrages en anglais sont: I. L'*Histoire de Louis XIII*. II. *Dendrologia* ou *la forêt de Dodone*, ou *les Arbres parlans*, traduite en français, Paris, 1641, in-4°. C'est un ouvrage allégorique dans lequel l'auteur a déguisé sous des noms empruntés de la botanique les personnages dont il parle. Cet ouvrage parut d'abord à Londres, en 1640, in-fol. III. *De la prééminence des rois de France, d'Espagne et d'Angleterre*, traduite en latin, Londres, 1664, in-8°. IV. *Instruction pour voyager dans l'étranger*, Londres, 1640, in-4°. V. Des *Poésies*, 1663, in-8°, etc. Après avoir été zélé royaliste, il embrassa le parti de Cromwel, et fut néanmoins historiographe du roi après son rétablissement sur le trône.

HOWELL (Richard), gouverneur du Nouveau-Jersey, né à Delaware, était avocat, quand la guerre éclata entre la Grande-Bretagne et l'Amérique, il consacra ses talens militaires au service de sa patrie. La valeur et l'habileté qu'il montra, lui procurèrent, en 1776, le commandement du second régiment de Jersey, qu'il garda jusqu'en 1779. A cette époque, une nouvelle organisation de l'armée le mit dans le cas de reprendre sa profession d'avocat. En 1788, ayant obtenu la place de secrétaire de la cour suprême, il garda cette charge jusqu'en 1793 où il fut nommé gouverneur du Nouveau-Jersey, et réélu 8 ans de suite à cette place. Il mourut en 1802, âgé de 47 ans.

HOWEN (Pierre van der), médecin hollandais, s'est acquis de la réputation dans le 17e siècle, par un petit traité de sa composition, imprimé à Rotterdam, en 1621, in-8°, sous ce titre: *De sympathiâ, seu affectu per consensum*.

HOY (André), *Hayus*, professeur royal en grec à Douai, natif de Bruges, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies latines*, 1587, in-8°, et par son *Ezéchiel paraphrasi poeticâ illustratus*, 1598, in-4°. On a encore de lui, *De pronunciatione græcâ*, 1620, in-8°, et d'autres ouvrages. Il mourut au commencement du 17e siècle, âgé de 80 ans.

HOYER (Jean-George), médecin, membre de l'Académie royale des Curieux de la nature, né à Mulhausen en 1663, pratiqua son art avec distinction dans cette ville jusqu'à sa mort, arrivée en 1738. On a de lui plusieurs *Observations* dans les Mémoires de l'Académie royale, et quelques petits ouvrages sur la pratique de la médecine et les devoirs du médecin, dans lesquels on trouve quelques vues neuves et intéressantes.

HOZIER. *Voyez* D'HOZIER.

HROSVITE ou HROSWITHE, religieuse de Gandersheim, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît dans la Basse-Saxe, se distingua vers la fin du 10ᵉ siècle par des talens littéraires, alors peu communs. Elle a laissé six *Comédies* écrites en prose latine et dans le genre de celles de Térence ; huit autres Opuscules en vers hexamètres et pentamètres, et un *Panégyrique d'Othon*, empereur d'Allemagne, sous le règne duquel elle écrivait, aussi en vers latins hexamètres. On trouve ce panégyrique dans les *Scriptores Germanici*, publiés par Meibom neveu, et dans plusieurs autres recueils. Le volume de ses Œuvres imprimées à Nuremberg en 1501, in-folio, par les soins de Conrad Celtes, est de 82 feuillets. Ce livre est excessivement rare.

HUART (....), connu seulement par la traduction française des *Hypotyposes* ou *Institutions pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus, 1725, in-12, l'accompagna de notes, dans lesquelles il tâche de fortifier les sentimens de ce fameux pyrrhonien.

HUARTE (JEAN), natif de Saint-Jean-Pied-de-Port, dans la Navarre française, s'acquit au 17ᵉ siècle de la réputation par un ouvrage espagnol, intitulé *L'Examen des Esprits propres aux sciences.* Ce livre a été souvent réimprimé et traduit en diverses langues. Il en parut à Venise une traduction italienne en 1582, une en français, donnée par Chappuis en 1580, mais qui a été surpassée par celle de Savinien d'Asquie, imprimée à Amsterdam en 1672, dans laquelle le traducteur a profité des augmentations que l'auteur avait faites dans la dernière édition de son ouvrage. Il a été aussi traduit en latin et en anglais. On regrette que le but de cet ouvrage, qui a de la méthode, et où l'on trouve de l'érudition, soit de disposer les esprits au système de génération qui le termine. C'est sans doute dans l'*Examen* des esprits qu'a été puisé le système absurde développé dans l'*Art de procréer les sexes à volonté* et dans *la Mégalanthropogénésie.* On accuse Huarte d'avoir donné comme pièce authentique une lettre supposée du proconsul Catulus, écrite de Jérusalem au sénat de Rome, dans laquelle il donne le signalement de J.-C., la hauteur de sa taille, la couleur de ses cheveux, et la nature de sa barbe. Guibelet l'a réfuté dans son *Examen de l'examen des esprits*, Paris, 1681, in-8°. Il existe une traduction italienne de *l'Examen des esprits,* donnée par Camille. Venise, 1582, in-8°. — Un autre HUARTE (Georges), est auteur d'une *Histoire de Notre-Dame de Tongres*, 1671, in-12.

HUAUME (ETIENNE D'), de Blois, reçu docteur en 1760 dans la faculté de médecine de Paris, dirigea ses observations sur quelques maladies graves, qui lui donnèrent lieu de publier les ouvrages suivans : I. *Traité de la petite vérole*, tiré des *Commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave*, de Van Swieten, avec la *Méthode curative* de Haen, Paris, 1776, in-12. L'auteur expose dans cet ouvrage, avec clarté et précision, la doctrine des médecins les plus célèbres sur une maladie qui attaque la plus grande partie du genre hu-

main. II. *Mémoire sur les dissolvans de la Pierre, avec quelques problèmes de chimie,* Londres (Paris), 1776, in-4° de 22 pages. III. *Lettre d'un médecin de Paris sur le traitement de la rage*, 1776, in-4° de 17 pages.

HUBBARD (Guillaume), historien et ministre d'Ipswich, état de Massachusetts, né en 1621, prit les ordres vers l'an 1657, et mourut en 1704. C'était un savant distingué autant par sa douceur et sa bienfaisance, que par ses talens. Il a écrit une *Histoire* très-précieuse de *la Nouvelle-Angleterre*, qui est restée manuscrite, et qui a plus de 300 pages in-fol. sur le plan du journal de Winthrop. Mather s'en est servi pour son *Magnalia*, et elle a encore été utile à Hutchinson et au révérend docteur Holmes. Hubbart a publié aussi en plusieurs sermons : *L'état actuel de la Nouvelle-Angleterre*; cet ouvrage est un récit des troubles occasionés chez les Indiens par les nouvelles plantations, de 1607 a 1677, et surtout dans les deux dernières années. Il y a ajouté un *Discours sur la guerre contre les Pequots*, 1677; *Eloge funèbre du major-général Denison*; *Témoignage de l'ordre de l'Evangile dans les églises de la Nouvelle-Angleterre*, sous Higginson, 1701.

HUBER (Samuel), originaire de Berne, et professeur en théologie à Wittemberg vers l'an 1592. Luther avait enseigné que Dieu déterminait les hommes au mal comme au bien. Ainsi, Dieu seul prédestinait l'homme au salut ou à la damnation; et tandis qu'il produisait la justice dans un petit nombre de fidèles, il déterminait les autres au crime et à l'impénitence. Huber ne put s'accommoder de ces principes; il les trouva contraires à l'idée de la justice et de la miséricorde divine, et enseigna que Dieu voulait le salut de tous les hommes; que Jésus-Christ les avait en effet tous rachetés, et qu'il n'y en avait pas un pour lequel Jésus-Christ n'eût satisfait réellement et de fait. De sorte que les hommes n'étaient damnés que parce qu'ils tombaient de cet état de justice dans le péché, par leur propre volonté, et en abusant de leur liberté. Cette doctrine, qui semble honorer la Divinité, fit chasser Huber de son université. On a de lui, l'*Explication* des chapitres IX, X et XI de l'*Epître aux Romains*, in-8°.

HUBER (Ulric), professeur en droit à Franeker, né à Dockum en 1636, mourut en 1694, après avoir eu de grands démêlés avec le célèbre Perizonius. On a de lui : I. Un Traité *De jure civitatis*, 1708, in-4°. II. *Jurisprudentia Frisica.* III. *Specimen philosophiæ civilis.* IV. *Institutiones historiæ civilis*, 1690, in-8°. V. *Prælectiones juris civilis secundùm institutiones et digesta*, Francfort, 1749, 3 vol. in-4°; réimprimés à Louvain, 1766, avec les notes de J. Le Plat, et plusieurs autres ouvrages sur différens points de droit civil publiés en différens temps, en 7 vol. in-4°.

HUBER (Zacharie), né en 1669, fils du précédent, et, comme son père, professeur en droit à Franeker, publia les ouvrages suivans : I. *De vero sensu atque interpretatione legis IX, de lege Pompeiâ, de parricidis dissertationes duæ*, Franekeræ,

1690, in-4°. II. *Dissertationum libri tres, quibus explicantur selecta juris publici, sacri, privatique capita*, Franeker, 1702. Il mourut en 1732.

HUBER (Jean-Rodolphe), habile peintre de l'école allemande, né à Bâle en 1668, surnommé le *Tintoret* de la Suisse, parce qu'il égalait en facilité et en correction le peintre vénitien, n'a guère fait que des portraits. Les ouvrages de cet artiste estimé, mort dans sa ville natale en 1748, âgé de 80 ans, sont d'une couleur vigoureuse et d'une belle touche.

HUBER (Jean-Jacques), médecin, botaniste et anatomiste, né à Bâle en 1707, professa la médecine à Gottingue, et l'anatomie à Cassel, où il mourut en 1778. Il était ami du célèbre Haller, et l'accompagnait souvent dans ses courses scientifiques. Ses principaux ouvrages sont : I. *Commentatio de medullâ spinali, speciatim de nervis ab eâ provenientibus*, Gottingen, 1741, avec fig. II. *Comment. de vaginâ uteri structurâ rugosâ, necnon de hymene*, 1748. III. *De nervo intercostali*, 1744.

HUBER (Marie), née à Genève en 1695, morte à Lyon le 13 juin 1753, âgée d'environ 59 ans, est connue par différens ouvrages qui ont eu quelque cours. Les principaux sont : I. *Le Monde fou préféré au Monde sage*, 1731-1744, in-12. II. *Le Système des théologiens anciens et modernes sur l'état des ames séparées des corps*, 1731, 1739, in-12. III. *Suite du même ouvrage, servant de réponse à M. Ruchat*, 1733, 1739, in-12. IV. *Réduction du Spectateur anglais*; cet abrégé, qui n'a pas réussi, parut en 1753, en six parties in-12. V. *Lettres sur la religion essentielle à l'homme*, 1739 et 1754, six parties in-12. Cet ouvrage, traduit en anglais et en allemand, a essuyé des contradictions et des censures. L'auteur se borne au pur déisme. Mademoiselle Huber avait des connaissances et de l'esprit; mais elle ne savait pas toujours développer ses idées. Elle était protestante, et n'avait jamais lu d'autres livres que la Bible.

HUBER (Jean), membre du conseil des Deux-Cents à Genève, né dans cette ville en 1722, y mourut vers 1790. Ayant un goût très-vif pour les arts du dessin, il s'adonna plus particulièrement au genre de la découpure, et y devint si habile, qu'il découpait le portrait de Voltaire, sans avoir les yeux fixés sur le papier, ou ayant les mains derrière le dos, ou même sans ciseaux et en déchirant une carte. Il faisait aussi exécuter le même profil par son chat, en lui présentant à mordre une tranche de fromage. Il se livra aussi à l'étude de la peinture; et, guidé par son seul génie, il fit des tableaux frappans de vérité et de naturel. Il entreprit aussi de peindre en plusieurs scènes la vie intérieure de Voltaire, auprès duquel il avait passé vingt années de sa vie. L'impératrice Catherine II retint cette collection pour elle. On assure qu'elle a été gravée. Huber écrivit aussi sur la découverte de Montgolfier et publia dans le *Mercure de France*, des *observations sur la manière de diriger les ballons, sur le vol des oiseaux de proie.* On a encore de lui : *Observations sur le vol*

des oiseaux de proie, Genève, 1784, in-4°.

HUBER (Michel), littérateur et traducteur, né à Frontenhausen, en Bavière, en 1727, mort à Leipsick le 15 avril 1804, vint à Paris fort jeune, et se lia avec plusieurs hommes de lettres distingués. Le Journal étranger, continué par MM. Arnaud et Suard, lui est redevable de beaucoup d'articles de littérature allemande. En 1765, il fut appelé à l'université de Leipsick pour y enseigner la langue française. Huber rendit de grands services aux lettres, en établissant, par ses traductions, les premières communications littéraires qui aient existé entre la France et l'Allemagne. C'est lui qui le premier traduisit les *Idylles* et les *Poèmes* de Gessner, 1762, in-8°. On lui doit en outre un excellent *Recueil de Poésies allemandes*, traduites en français, 1766, 4 vol. in-8°; *Wilhelmine*, poème héroï-comique, traduit de l'allemand, 1769, in-8°; les *Élémens du dessin*, in-4°, et les *Lettres de Gellert*, 1770, in-8°; *Daphnis et le premier navigateur*, traduit de l'allemand de Gessner, 1764, in-8°; *Mémoire pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Winkelmann*, en français, in-8°, sans date; *Histoire de l'art de l'antiquité par Winkelmann*, traduit de l'allemand, Leipsick, 1781, 3 vol. in-4°; *La Mort d'Abel*, poème en 5 chants, traduit de l'allemand de Gessner, 1764, in-8°: ces diverses traductions des poésies de Gessner sont reproduites dans les diverses éditions de Gessner, trad. en français. (*Voyez* Gessner). Il a eu beaucoup de successeurs dans cette carrière; mais on peut dire qu'aucun d'eux n'excita comme lui l'enthousiasme des Français pour les muses allemandes.

HUBER (Louis-Ferdinand), fils du précédent, né à Paris le 15 septembre 1764, mort à Ulm le 24 décembre 1804, à l'âge de 40 ans, est estimé en Allemagne comme bon littérateur. Il a dirigé la Gazette générale, *Allgemeine Zeitung*, qui paraissait à Ulm. Il travailla aussi aux *Annales de l'Europe*, dont la direction lui avait été confiée après la mort de Posselt. Lorsqu'il mourut, il était membre de la direction générale de l'administration des états bavarois de Souabe.

HUBERT (Saint), évêque de Maëstricht, apôtre des Ardennes, était né dans l'Aquitaine, d'une famille noble, qui le plaça à la cour de Thierri III. « On ne peut douter, dit Baillet, qu'il ne se soit marié; et que Floribert n'ait été le fruit de son union avec Floribane, fille de la première qualité. Après avoir vécu dans le monde, il en conçut un dégoût qui fut le commencement de sa conversion. Il quitta tout pour vivre sous la discipline de St. Lambert, évêque de Maëstricht, dont il fut le successeur. Il imita ses vertus, et perfectionna ses ouvrages. » Son corps fut transféré à l'abbaye d'Aindain, qui porte aujourd'hui son nom. On mène dans ce monastère ceux qui ont été mordus de chiens enragés. On leur fait une incision au front, dans laquelle on enferme un petit morceau de l'étole de ce saint prélat. Ses descendans prétendent guérir du même mal, en faisant quelques prières. Saint Hubert mourut le 30 mai 727.

HUBERT (Matthieu), prêtre de l'Oratoire, et prédicateur distingué, né à Châtillon dans le Maine en 1640, mort à Paris le 22 mars 1717, remplit les chaires les plus brillantes des provinces, de la capitale et de la cour avec beaucoup de succès. Le P. Bourdaloue l'entendait lorsqu'il pouvait; et le jésuite mettait l'oratorien au nombre des premiers prédicateurs de son temps. Le P. Hubert disait humblement que « Massillon, son confrère, devait prêcher les grands, les riches; et lui, le peuple et les pauvres. » Une personne de distinction lui ayant rappelé, dans une nombreuse assemblée, qu'ils avaient fait leurs études ensemble: « Je n'ai garde de l'oublier, lui répondit Hubert, vous aviez alors la bonté de me fournir des livres et de me donner de vos habits; sans vos secours que je me fais gloire d'avouer, j'aurais eu bien de la peine à rester au collége. » Ses *Sermons*, publiés à Paris en 1725, en 6 vol. in-12, par les soins du P. de Montreuil, oratorien, ont satisfait les gens de goût et les personnes pieuses. « Sa manière de raisonner, dit le P. Desmolets, éditeur de ce recueil, n'avait point cette sécheresse qui fait perdre quelquefois l'onction du discours; et sa façon de s'exprimer ne tenait rien de cette élocution trop étudiée qui l'affaiblit à force de la polir. » *L'Oraison funèbre de la reine Marie d'Autriche* n'est pas la meilleure pièce de cette collection. Le P. Hubert était plus propre à l'éloquence chrétienne qu'à l'éloquence académique.

HUBERT (Jean), né à Lyon en 1646, allia aux connaissances d'un négociant habile l'amour des lettres. Après avoir voyagé en Italie, en Angleterre et en Hollande, il revint dans sa patrie, où il fut l'oracle du négoce par ses avis et ses arbitrages. Echevin en 1703, il publia en 1716, en 1 vol. in-4°, les *Priviléges et Franchises du Franc-Lyonnais*. Il mourut en 1737, renversé par un cheval fougueux.

HUBERT (François), né en Suisse, perdit dès sa jeunesse, l'usage de la vue. Il n'en prit pas moins pour l'étude de l'histoire naturelle une passion qu'il conserva toute sa vie. Aidé d'un domestique, né au pays de Vaud, nommé François Burnens, qui lui servait de lecteur et d'observateur, il fit une foule de découvertes curieuses. Ce fut surtout l'étude des abeilles, de leurs mœurs, de leur fécondation, de leurs maladies, de leur produit, qui devint l'objet principal de ses recherches. On lui doit l'invention des ruches à feuillets. Deux sociétés savantes, instituées en Allemagne sous le nom d'Académies des abeilles, étudiaient le mystère de leur fécondation. L'une établie à Bautzen, dans la Haute-Lusace, soutenait que les femelles étaient fécondes sans le concours des mâles. L'autre, établie à Lautern, prétendait que les œufs étaient fécondés à l'extérieur par les faux-bourdons. Hubert prouva qu'elles se trompaient l'une et l'autre, et que les mères abeilles étaient fécondées dans leur vol par les bourdons. Il est mort à la fin du 18e siècle.

HUBERT (François), habile graveur, né à Abbeville en 1741, élève de Beauvarlet, grava *Honni soit qui mal y pense*; le *Retour de nourrice*, d'après Greuze; la *Nouvelle-Héloïse*

d'après Le Febvre, peintre moderne : plusieurs *portraits*, etc.

HUBERT (Auguste-Cluval), né à Paris, et mort dans cette ville le 8 février 1798, âgé de 40 ans, peintre et élève de Vien, se livra ensuite à l'architecture, remporta le prix à l'Académie, et se rendit peu après à Rome, comme pensionnaire. Après avoir passé trois années à l'Académie, il voyagea en Sicile pour voir les monumens antiques : il revint ensuite à Rome, où il fit quelques ouvrages, entre autres le *Petit temple de Flore,* dans la Villa Pallaviccini. De retour en France, à l'époque de la révolution, il traça le *Plan* de plusieurs fêtes publiques, auxquelles il sut donner de la pompe et de la grandeur, malgré la promptitude qu'on exigeait de lui. Il avait un talent rare pour l'architecture, qu'il concevait en véritable artiste plutôt qu'en entrepreneur; il se préparait à mettre au jour sur cet art un ouvrage fort étendu, où il eût développé ses idées neuves et ses vastes connaissances, lorsque la mort le surprit à l'instant de l'exécution. Il est l'auteur du plan de transformation des salles basses du musée des arts au musée des antiques.

HUBERTIN DE CASAL. *Voy.* Casali et Grancolas.

HUBNER (Jean), professeur de géographie à Leipsick, et recteur de l'école de Hambourg, né en 1668, à Tyrgau, dans la Haute-Lusace, mort dans cette ville, le 21 avril 1731, à 64 ans, a donné une *Géographie universelle,* par demandes et par réponses, où l'on donne une idée abrégée des quatre parties du monde. Cet ouvrage, plus fait pour l'instruction de ceux qui ont besoin d'apprendre que pour la satisfaction de ceux qui sont instruits, devint classique dans son temps, et eut un grand succès en Allemagne. Il fut traduit en anglais et en français, Bâle, 1757, in-8°, 6 vol., par Duvernois. La méthode de l'auteur est, en général, claire et facile. L'ouvrage est assez exact pour la partie de l'Allemagne; mais il l'est beaucoup moins pour les autres pays. Trop attaché aux anciens géographes, il érige en villes une foule d'endroits qui sont aujourd'hui de petits villages. Il se trompe souvent sur la position des villes, sur les distances et l'étendue des royaumes et des provinces. Il laisse ignorer de quelle espèce de lieues il entend parler lorsqu'il marque cette étendue. Il y a tel endroit de son ouvrage, dit D. Vaissette, qui pourrait faire douter s'il connaît les premiers principes de la sphère. Il manque assez souvent de critique, et donne dans la minutie. Hubner a publié en allemand plusieurs autres ouvrages: I. *Questions sur la géographie ancienne et moderne*, Leipsick, 1693, in-8°. II. *Questions sur l'histoire politique jusqu'à la fin du 17e siècle*, 1697 et années suivantes, in-8°, 10 vol. III. *Tables généalogiques avec des questions*, etc. Leipsick, 1708-33, in-fol. IV. *Des supplémens* aux trois ouvrages précédens. V. Le *Dictionnaire des gazettes et des conversations.* VI. Un *Dictionnaire généalogique.* VII. *Bibliotheca historica Hamburgensis*, Leipsick, 1715, 10 vol. in-12. VII. *Musæum geographicum,* 1747, in-8°. Ces deux derniers ouvrages sont de toutes ses productions les plus estimées des savans.—Son fils Jean Hubner, mort le 26

mars 1758, à Hambourg, où il exerçait la profession d'avocat, est auteur des ouvrages suivans : I. *Bibliotheca genealogica*, Hambourg, 1729, in-8°. II. *Lexicon genealogicum*, 1729, in-12, 8ᵉ édit., 1751.

HUBNER (MARTIN), né en 1723, mort le 7 avril 1795, professeur d'histoire en l'université de Copenhague, membre de la Société royale de Londres, et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, a publié : I. Le *Politique Danois, ou l'Ambition des Anglais démasquée par leurs pirateries*, Copenhague, 1756, in-12; 1759, aussi in-12; Paris, 1805, in-12, sous ce titre : *l'Esprit du gouvernement anglais*. II. *Essai sur l'histoire du droit naturel*, Londres, 1757, 2 vol. in-8°. III. *De la saisie des bâtimens neutres*, La Haye, 1757, 2 vol. in-12; 1778.

HUBY (VINCENT), jésuite, né à Hennebon, en 1608, mort à Vannes, en 1693, introduisit dans ce diocèse l'adoration perpétuelle, et opéra un grand nombre de conversions par ses sermons et ses ouvrages. On a encore de lui une *Retraite*, Paris, 1755, in-12, et d'autres ouvrages de piété.

HUCBOLD. *Voyez* HUGBALD.

HUCHER (JEAN), médecin, né à Beauvais, et mort à Montpellier, en 1603, s'acquit beaucoup de réputation par son savoir et l'étendue de ses connaissances dans son art. On a de lui les ouvrages suivans : I. *De febrium differentiis causis, signis et curatione libri quatuor*, Lugduni, 1601, in-4° et in-8°. II. *De prognosi medicâ libri duo*, ibid., 1602, in-8°. III. *De sterilitate utriusque sexûs, opus in quatuor libros distinctum*, Genevæ, 1609, in-8°, avec le livre *de Diætâ et Therapeiâ puerorum*. Tous ces ouvrages peuvent encore se lire avec fruit.

HUCHTENBURG (JEAN VAN), né à Harlem, en 1647, peintre de batailles et de chasses, élève de Jean Wyck et de F. Van der Meulen, travailla en Angleterre, en Hollande et en France, et mourut en 1693; il a gravé à l'eau-forte plusieurs grands et petits sujets de batailles, siéges, etc.; le *Passage du roi sur le Pont-Neuf*, d'après Van der Meulen, etc., etc.

HUCKELIUS (JEAN-JACQUES), prit le bonnet de docteur en médecine à Bâle, vers l'an 1650. La grande connaissance qu'il avait de la langue grecque le fit choisir pour l'enseigner dans les écoles de cette ville, où il mourut de la peste en 1564. On a de ce médecin les ouvrages suivans : I. *Examen leprosorum Basileæ*, 1560, in-8°. II *De Semeïoticæ medicinæ parte tractatus*, ibid., 1660, in-fol. III. *De salutaribus Germaniæ balneis*.

HUDDART (JOSEPH), ingénieur de marine, né en 1741, dans le duché de Cumberland, se familiarisa de bonne heure avec la vie de mer, en allant à la pêche du hareng dans de petits navires. Dans ses momens de loisir, il étudiait la construction navale et l'astronomie, et parvint à acquérir de grandes connaissances dans ces deux parties. Il construisit un navire sur lequel il fit tous ses voyages, depuis 1768 jusqu'en 1773, et pendant tout ce temps, il sonda tous les ports et toutes les baies du canal de Saint-Georges. Il

dressa ainsi des cartes marines qui sont fort estimées. Il s'occupa aussi des moyens de perfectionner la corderie pour les câbles, et il fut autorisé à former un établissement de ce genre à Maryport. Les câbles de sa fabrique furent adoptés et introduits dans la marine anglaise. Le capitaine Huddart mourut en 1816, dans une retraite paisible. En 1788, il avait publié une *Esquisse du détroit de Gaspar, passage entre les îles de Banca et de Billiton*. Il avait aussi donné plusieurs bons Mémoires dans les *Transactions* de la Société royale de Londres, dont il était membre.

HUDDE (Jean), bourgmestre d'Amsterdam, né dans la même ville en 1640, d'une famille patricienne, savant dans les mathématiques et l'économie politique, mort à Amsterdam, en 1704, est auteur de quelques opuscules estimés, que François Schooten a insérés dans son *Commentaire sur la géométrie de Descartes*, en 1659. Ce fut lui qui fut chargé de diriger les inondations pratiquées au moyen de la rupture des digues de la Hollande, pour arrêter la marche victorieuse de Louis XIV dans ce pays, en 1672.

HUDSON (Henri), célèbre navigateur et pilote anglais. Ses compatriotes ont donné son nom à un détroit et à une baie qui sont au nord du Canada, pour prouver qu'ils ont les premiers découvert et possédé ce pays-là. Il est certain que Hudson fit quatre voyages dans les mers du nord en 1607, 1608, 1609 et 1610. Mais il n'est pas moins vrai que s'il a donné son nom au détroit, il n'y a fait aucun établissement, n'a pas été dans la baie, et n'a laissé aucune marque de prise de possession. Il périt dans sa dernière course, par la trahison des siens, qui le délaissèrent dans une île déserte. La reine Élisabeth envoya vainement un bâtiment à sa recherche; on ne le trouva plus, et le malheureux sans doute avait cessé d'exister. Des cartes anglaises marquent un voyage dans la baie d'Hudson, en 1665; mais les Français y avaient arboré les armes du roi de France dès l'année 1656. Voici comment la biographie anglaise donne le précis de ce qu'on connaît sur la vie et les voyages d'Hudson; quoique plus abondant en détails, il confirme plutôt qu'il ne détruit ce qui vient d'être dit. « On ignore le lieu où naquit Hudson, et on a pas plus de renseignemens sur les détails de sa vie privée. L'empressement avec lequel on chercha, sous le règne de la reine Élisabeth, à découvrir au-delà des mers de nouvelles contrées, ne mourut point avec elle. Hudson, entre autres, tenta de découvrir par le Nord un passage pour arriver au Japon et en Chine. Son premier voyage, aux frais du commerce de Londres, eut lieu en 1607. Il mit à la voile le 1er mai, et, après avoir erré dans des mers glacées, il rentra dans la Tamise le 15 septembre. L'année suivante il tenta un second voyage dans la même intention, avec un équipage de quinze personnes seulement, et mit à la voile le 22 avril; il revint avec aussi peu de succès mouiller à Gravesende le 26 août suivant. On peut douter de la véracité de ses récits, lorsqu'on lit dans le journal de ce voyage qu'à 76 degrés de latitude nord ils virent une sirène, telle que les poètes

l'ont imaginée. On peut au moins inculper sa crédulité; car il ne dit pas qu'il l'ait vue lui-même. En 1609, Hudson, sans se décourager de son peu de succès, entreprit le même voyage une troisième fois, aux frais de la compagnie hollandaise des Indes Orientales, et partit d'Amsterdam avec un équipage de vingt hommes anglais et hollandais, le 25 mars, et le 25 avril il doubla le cap nord de Finmark en Norwége. Il longea les côtes de la Laponie, dirigeant sa route vers la Nouvelle-Zemble; mais les glaces se trouvèrent en si grande abondance qu'il ne put aller plus loin. Changeant alors de route, il fit voile vers l'Amérique, et arriva sur les côtes de la Nouvelle-France, le 18 juillet. N'ayant aucune espérance de réussir dans son grand projet, et son équipage mécontent étant prêt à se révolter, il revint en Europe, et arriva le 7 novembre à Dartmouth, dans le comté de Devon, d'où il envoya son journal à la compagnie hollandaise. En 1610, plusieurs particuliers s'associèrent pour l'équiper de nouveau, dans la vue de vérifier si on ne trouverait point à l'ouest du détroit de Davis quelque passage qui communiquât à la mer du Sud. Hudson appareilla de Sainte-Catherine le 17 avril, et le 4 juin suivant se trouva en vue du Groenland, le 9 à la hauteur du détroit de Forbisher, et le 15 en vue du cap de la Désolation; il s'avança au nord-ouest jusqu'à l'entrée des détroits qui ont pris son nom, et y pénétra cinglant à l'ouest, autant que les glaces et la terre le lui permirent, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'entrée de la baie qui porte son nom. Hudson en avançant donnait des noms aux différens lieux de la côte, et celui de *Nouvelle-Bretagne* à tout le pays adjacent. Pendant cent lieues de navigation au sud de la baie, Hudson crut avoir trouvé le passage desiré; mais, s'étant à la fin assuré que ce n'était qu'une baie, il prit la résolution d'hiverner au point le plus méridional, avec l'intention de poursuivre ses découvertes le printemps suivant. Il était si préoccupé de son but et de ses espérances, qu'il ne fit pas attention que ses provisions étaient insuffisantes pour pouvoir séjourner pendant un hiver rigoureux dans ce lieu de désolation. Quoi qu'il en soit, le 3 novembre, il fit remorquer son bâtiment dans une petite crique, où tout l'équipage aurait infailliblement péri, si, par un secours inattendu de la Providence, des volées innombrables d'oiseaux de mer n'eussent suppléé à leurs provisions. Au retour du printemps, lorsque les glaces commencèrent à se fondre, Hudson recommença ses efforts et ses tentatives; mais voyant la nécessité d'abandonner son entreprise et de retourner comme il pourrait en Europe, il distribua, la larme à l'œil, le peu de biscuit qui lui restait à son équipage; à peine y en avait-il une livre pour chaque individu, et l'infortuné Hudson, dans le désespoir de sa détresse, avait fait entendre la menace imprudente de laisser à terre quelques-uns des hommes qui l'avaient suivi. Sur cela les plus mutins d'entre eux se saisirent de lui pendant la nuit, lui lièrent les mains derrière le dos, et l'exposèrent dans sa chaloupe au gré des flots avec son fils et sept des plus malades de ses gens. Tous périrent misérablement; et ceux qui restè-

-rent, après avoir perdu à l'entrée de la baie quatre d'entre eux, qui furent massacrés par les sauvages, ne parvinrent qu'après les plus grands travaux à arriver à Plymouth, en septembre 1611, exténués et prêts à périr de fatigue et de faim. » Il a publié plusieurs *Voyages et découvertes au nord*, 1607, et son *second voyage pour trouver un passage par le nord aux Indes Orientales*. On a imprimé d'autres voyages de lui ; mais il n'en avait pas rédigé les narrations. On en a conservé quelques-unes dans le 3ᵉ volume de Purchas Pilgrims.

HUDSON (Jean), savant philologue anglais, né à Widehap, dans la province de Cumberland, vers l'an 1662, professeur de philosophie et de belles-lettres à Oxford, succéda en 1701, à Thomas Hyde dans la charge de bibliothécaire de la bibliothèque bodléienne, et, en 1712, il obtint la place de principal du collége de la Vierge à Oxford. Il remplit ces deux emplois jusqu'à sa mort, arrivée le 27 novembre 1719. La république des lettres lui doit : I. *Introductio ad chronographiam*, sive *ars chronologica in epitomen redacta*, 1691, in-8° ; et de savantes éditions, savoir : *Velleïus Paterculus cum variis lectionibus et notis*, Oxford, 1693, in-8°, dont il a paru une seconde et meilleure édition en 1711. — *Thucydides*, ibid., 1696, in-fol., belle édition qui a été surpassée par celle de Duker. — *Geographiæ veteris scriptores græci minores, græcè et latinè, cum dissertationibus et annotationibus Henrici Dodwell : accedunt geographica arabica, cum notis*, 4 vol. in-8°, publiés successivement de 1698 à 1712. La première pièce de ce Recueil est le voyage ou le Périple de Hannon le Carthaginois, que Vossius a regardé comme le plus ancien ouvrage échappé à l'injure du temps. — *Dyonisii Halicarnassensis opera omnia*, 1704, 2 vol. in-fol., belle et bonne édition, avec les Variantes de divers manuscrits de France et de la bibliothèque du Vatican, et de savantes notes de divers critiques. — *Dionysius Longinus*, 1710, in-4°, et 1718, in-8°, belle édition avec de courtes notes, comme toutes celles d'Hudson. — *Mœris Atticista, de vocibus atticis et hellenicis. Gregorius Martinus de græcarum litterarum pronunciatione*, Oxford, 1712, in-8°. Cet ouvrage n'avait pas encore été imprimé. Martin y défend la prononciation moderne de la langue grecque, avec savoir et esprit. — *Fabulæ Æsopicæ, græce et latine*, Oxford, 1718, in-8°. Hudson avait préparé une édition de Flavius Josephe, que sa mort ne lui a pas permis de publier ; Antoine Hall l'a fait paraître en 1720, en 2 vol. in-fol : elle surpasse par sa beauté et sa correction l'édition d'Haverkamp ; mais celle-ci est supérieure par le nombre et le mérite des notes. Hudson a aussi contribué par son travail à la belle édition que le docteur Grégory a donnée d'Euclide, et à celle de Tite-Live de M. Hearne.

HUDSON (Guillaume), pharmacien et botaniste anglais, né en 1730, dans le Westmoreland, mort le 23 mai 1793, après avoir été professeur de botanique à Chelsea, et membre de la société Linnéenne, a publié l'ouvrage intitulé *Flora anglica*,

Londres, 1762, in-8°; 1778, 2 vol. in-4°. La seconde édition est enrichie de beaucoup de choses nouvelles. Il avait préparé une *Fauna anglica*, dont les manuscrits avaient été la proie d'un incendie en 1785.

HUE (François), premier valet-de-chambre du roi Louis XVIII, et trésorier général de la maison militaire et du domaine privé de ce prince, naquit à Fontainebleau, en 1757, et mourut à Paris, en 1819. Les graces qu'il reçut furent une juste récompense d'un dévouement dont il donna des preuves multipliées dans le cours de la révolution, et souvent au péril de sa vie. Il fut du nombre des personnes attachées au service de la famille royale, qui la suivirent dans la prison du Temple; et Louis XVI, dans son Testament, a rendu un témoignage bien honorable de son zèle. Il a consigné ses souvenirs des funestes circonstances de cette époque, dans un ouvrage intitulé, *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, 1 vol. in-8°. Publié pour la première fois à Londres, en 1806; on l'a réimprimé à Paris, à l'imprimerie royale en 1814 et 1816.

HUEL, curé de Ronceux, près de Neufchâteau dans les Vosges, vivait dans le 18e siècle. Cet ecclésiastique a presque autant écrit que l'abbé de Saint-Pierre; mais de ses nombreux ouvrages, il n'y a eu d'imprimé que son *Essai sur les moyens de rendre les religieuses utiles en supprimant leurs dots*, imprimé à Neufchâteau, en 1757.

HUEN (Nicole le), carme déchaussé, né à Lisieux, dans le 15e siècle, fut chapelain et confesseur de Charlotte de Savoie, épouse de Louis XI. Il avait fait le voyage de la Terre-Sainte, en 1487, et en publia la *Relation*, Lyon, 1488, in-fol.; Paris, 1517, 1522, in-4°. On trouve dans ce voyage des détails intéressans.

HUERGA (Cyprien de la), religieux espagnol de l'ordre de Cîteaux, enseigna l'Écriture-Sainte dans l'université d'Alcala, et mourut en 1560. On a de lui des *Commentaires* savans: I. Sur Job. II. Sur les Psaumes. III. Sur le Cantique des Cantiques, etc.

HUERTA. *Voyez* Horto.

HUERTA (Vincent Garcia de la), poète espagnol, membre de l'Académie espagnole et de celle de l'histoire, né à Zafra, en Estramadure, en janvier 1729, montra de bonne heure du goût pour la poésie et pour la critique, et fut un de ceux qui ont le plus travaillé dans le dernier siècle à la réforme de la scène espagnole. On a de lui: I. *Vocabulario militar espanol*; Madrid, 1760, in-8°. II. *Œuvres poétiques*, Madrid, 1778, 2 vol. in-8°. III. *Théâtre espagnol*, Madrid, 1785, 16 vol. in-8°. C'est un recueil des meilleurs comédies espagnoles. D'après l'opinion de Huérta, ces comédies offrent, à quelques irrégularités près, plus d'invention, autant de génie, et plus de *vis comica*, que celles des théâtres étrangers. En tête de cet ouvrage se trouve une critique contre Signorelli, Voltaire et Linguet, qui ont parlé du théâtre espagnol. Le quinzième volume de cet ouvrage contient les Tragédies de La Huerta lui-même. Il a traduit en outre, en vers espagnols, *Zaïre*, tragédie de Voltaire; mais la composition qui lui fait le plus d'honneur, c'est la *Rachel*, une des plus

parfaites tragédies que l'Espagne possède. Huerta est mort à Madrid, en août 1797.

HUERTER (JOB DE), seigneur de Mœrkercken, en Flandre, découvrit en 1460, sous Isabelle, veuve du duc Philippe III de Bourgogne, l'île de Fayal, qu'il a peuplée d'une colonie en 1466. Les Portugais écrivent son nom par corruption, de Utra.

HUES DE BRAIE SELVES, ancien rimeur français, né dans le comté de Bourgogne, au 11e siècle. Il est mentionné dans le *Recueil de l'origine de la langue et de la poésie française*, de Fauchet. L'auteur du roman de *Guillaume de Dôle* dit que Hues assista aux fêtes que Frédéric Ier donna dans cette ville, et qu'il enseigna à ce prince :

Une danse
Que firent pucelles de France,
A l'Ormet devant Trémilly,
Où l'on a maint bon plet (1) bâti.

HUES (ROBERT), écrivain anglais, est auteur d'un traité *De Globis et eorum usu*, publié pour la première fois en 1594. Il a été souvent réimprimé. Henrion en a donné une traduction française, Paris, 1618.

HUET (PIERRE-DANIEL), évêque d'Avranches, et membre de l'Académie française, né à Caen, le 8 août 1630, étudia au collége des jésuites, et se préparait à faire son droit, lorsqu'il prit du goût pour la philosophie dans les principes de Descartes, et pour l'érudition dans la géographie sacrée de Bochart, qu'il accompagna en Suède, où Christine lui fit le même accueil dont elle honorait les savans consommés. De retour dans sa patrie, il institua une Académie de physique, dont il fut le chef, et à laquelle Louis XIV fit sentir les effets de sa libéralité. En 1670, Bossuet ayant été nommé précepteur du Dauphin, Huet fut choisi pour sous-précepteur; ce fut alors qu'il forma le plan des éditions *ad usum Delphini*, qu'il dirigea en partie. Pour les rendre plus utiles, Huet voulut qu'elles fussent accompagnées d'un index général de tous les mots que chaque auteur avait employés, et de la citation des pages où ils se trouvaient placés. Il avait, dit-on, conçu l'idée d'un ouvrage très-important, qu'il eut le regret de ne pouvoir faire exécuter; c'était de former des index particuliers, un index général de tous les mots qui se trouvent dans les auteurs latins anciens. Il devait être rédigé de manière qu'on pût voir tout d'un coup la première époque de l'usage d'un mot, ses divers emplois, ses progrès, et le temps auquel il était tombé en désuétude. Ses services furent récompensés par l'abbaye d'Aunai, en 1678, et, en 1685, par l'évêché de Soissons, qu'il permuta avec Brulart de Sillery, nommé à celui d'Avranches. Les travaux de l'épiscopat ne purent ralentir ses travaux littéraires. Continuellement enfermé dans son cabinet et dans sa bibliothèque, il faisait répondre à ceux qui venaient lui parler d'affaires qu'il étudiait. « Un de ces importuns à qui on avait répondu plusieurs fois que monseigneur ne pouvait le recevoir, parce qu'il étudiait, s'en alla fort mécontent, en disant : eh! pourquoi donc le roi ne nous a-t-il pas envoyé un évêque qui ait fait ses études? »

(1) *Plet*, *plegs* ou *plaids*, vieux mots par lesquels on désignait les discours prononcés devant les cours d'amour.

Les fonctions du ministère absorbant une partie du temps qu'il voulait donner au travail, il se démit de cet évêché, et obtint à la place l'abbaye de Fontenai près de Caen; c'est-là qu'il s'était proposé de fixer sa résidence. Sa patrie lui avait paru très-aimable, tant qu'il n'y avait eu que des amis; mais du moment qu'il y posséda des terres, les procès l'assaillirent de tous les côtés, et l'en chassèrent, quoiqu'il eût aussi, grace à son air natal, quelque goût pour la chicane. Il se retira donc peu de temps après chez les jésuites de la maison professe à Paris, auxquels il légua sa bibliothèque, afin, dit-il, dans son testament, quelle ne fût pas dispersée. Il partagea ses jours entre l'étude et la société des savans, jusqu'à sa mort, arrivée le 26 janvier 1721. Il avait été de l'Académie française en 1674. L'érudition chez Huet n'était ni sauvage, ni rebutante; humain affable, prévenant, d'une humeur égale, d'une conversation aisée et agréable, il instruisait les savans, et savait plaire aux ignorans mêmes; mais sa politesse tenait plus de la douceur d'un littérateur indulgent, que des agrémens d'un courtisan poli. On trouve à la fin des Mémoires de mademoiselle de Montpensier un portrait de Huet, adressé à lui-même par une dame de ses amies. En voici les traits principaux. « Vous êtes commode, point critique, et si peu porté à juger mal, que je crois que votre bonté pourrait même duper votre esprit. Vous estimez plus légèrement que vous ne méprisez. Vous êtez franc et sincère, et vous avez la franchise d'un vrai homme d'honneur, qui ne sent rien en son ame qu'il ait intérêt de cacher, ni qu'il puisse avoir honte de dire. Ainsi vous parlez de vos sentimens fort franchement; mais autant vous êtes franc sur ce qui ne regarde que vous, autant êtes vous réservé sur le secret des autres : vous y êtes même un peu trop scrupuleux. Vous êtes incapable de vous venger, en rendant malice pour malice, et vous êtes si peu médisant, que même le ressentiment ne vous arracherait pas une médisance de la bouche contre vos ennemis. Je trouve que vous ne les ménagez que trop selon le monde: je n'entends pas dire pourtant que vous manquiez de sensibilité pour la gloire et pour l'honneur, au contraire vous y êtes délicat jusqu'à l'excès. Vous êtes sage, fidèle et sûr, autant qu'on le peut être. Vous avez beaucoup de modestie, et jusqu'à avoir honte et être déconcerté quand on vous loue. Je me souviens qu'un jour que vous m'aviez fâchée, pour m'en venger, je vous fis rougir devant de M. de Longueville, en vous reprochant vôtre doctrine. Mais votre modestie est plus dans les sentimens que vous avez de vous-même, que dans votre air; car vous êtes modeste sans être doux, et vous êtes docile, quoique vous ayez l'air rude. Vous êtes si prompt, et vous soutenez vos opinions avec une impétuosité si grande, qu'il semble qu'elles vous deviennent une passion. Votre humeur n'est ni trop enjouée ni trop mélancolique. Vous n'êtes pas incivil; mais votre civilité manque un peu de politesse. Vous êtes pieux sans être dévot, et vous avez su vous servir de la science, qui gâte les autres, pour

vous affermir dans la foi. » Huet a beaucoup écrit, en vers et en prose, en latin et en français. Ses principaux ouvrages sont : *Demonstratio evangelica*, Paris, 1679, 1 vol. in-fol. : c'est là l'époque de la nouvelle édition de cet ouvrage fameux. Elle renferme plusieurs passages particuliers, que Huet retrancha dans la seconde, donnée aussi à Paris, en 1690, in-fol. Celle-ci est cependant plus ample malgré les retranchemens; et c'est pourquoi les curieux rassemblent les deux éditions pour avoir tout. Celle de Naples, en 1731, en 2 vol. in-4°, a été faite sur celle de Paris, 1690. Ce livre, chargé d'érudition, est faible de raisonnement ; ce qui fit dire à beaucoup de personnes, suivant Nicéron, « qu'il n'y avait de démontré que la grande lecture de l'auteur. » Il aurait fallu, pour un pareil ouvrage, le génie de Pascal ou de Bossuet ; et l'auteur ne l'avait pas. En général, tout ce qui nous reste de lui, même ce qui regarde les matières philosophiques, est très-peu profond. II. *De claris interpretibus, et de optimo genere interpretandi,* Paris, 1661, in-4°, Stade, 1668, et La Haie, 1683, in-8°. III. Une édition des *Commentaires d'Origène sur l'Ecriture Sainte*, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol., en grec, et en latin. Cologne, 1685, 3 vol. in-fol. Huet avait rapporté de Stockholm un manuscrit grec de cet auteur. IV. Une savante *Lettre de l'origine des Romans*, in-12, à la tête celui de *Zaïde*, Paris, 1711. V. *Quæstiones Alnetanæ de concordiâ rationis et fidei*, à Caen, 1690, in-4°. VI. *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, Amsterdam, 1723, in-12, traduit en latin, Amsterdam, 1738; et en allemand, par Christian Gross, Francfort, 1724, avec des notes où le commentateur prétend réfuter le texte. Ce traité est une traduction de la première partie de *Quæst. Alnetanæ*. Quelques savans ont cru y voir une espèce de plagiat des Hypothèses pyrrhoniennes de Sextus Empyricus ; mais les deux ouvrages sont très-différens. Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, dit que ce traité a fait beaucoup de bruit, et a paru démentir sa *Démonstration Évangélique;* mais un critique moderne remarque qu'on trouve les mêmes principes dans les préliminaires de la Démonstration. Le dessin d'Huet est de montrer que le système des anciens sceptiques, réduit à de certaines bornes, n'est pas si déraisonnable qu'on le croit communément ; qu'il n'est point opposé aux preuves de la religion, qui resteraient démontrées, quand même le doute se répandrait sur la plupart des sciences humaines. Le P. Castel a prétendu que cet ouvrage n'était pas de Huet ; mais d'Olivet a prouvé le contraire. VII. *Traité sur la situation du Paradis terrestre*, Paris, 1691, et Amsterdam, 1701, in-12. Il prétend dans ce livre que le Paradis terrestre était sur le canal que forment le Tigre et l'Euphrate, après leur jonction, entre l'espace où ils se joignent, et celui où ils se divisent de nouveau avant d'entrer dans le golfe Persique. Selon le texte de l'Écriture, il sortait de ce lieu de volupté un fleuve qui se partageait en quatre têtes ; ce sont les quatre canaux que les deux fleuves font : deux avant leur jonction, l'Eu-

phrate et le Tigre, et les deux lorsqu'ils se divisent; le Phison qui coule tout autour de la terre d'Hévilath, c'est le canal formé vers l'occident par le fleuve lorsqu'il sort du paradis terrestre, et qu'il arrose le pays habité par Chivalath, fils de Chus; et le Gehon qui parcourt tout le pays de l'Éthiopie, c'est le bras oriental du fleuve qui se décharge dans le golfe Persique. Cette opinion n'est pas sans difficulté, et il est à présumer que les savans ne feront jamais de découverte certaine sur un lieu si éloigné de nous. VIII. *Histoire du commerce et de la navigation des Anciens*, in-12, réimprimée à Lyon, chez Duplain, in-8°, en 1763. Ces deux premiers ouvrages renferment une érudition immense. IX. *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*, Amsterdam, 1718, in-12. Ce sont des Mémoires particuliers de sa vie. On y trouve un grand nombre d'anecdotes littéraires relatives aux savans de son temps. X. Des *Poésies latines et grecques*, des *Odes*, des *Élégies*, des *Églogues*, des *Idylles*, des *Pièces héroïques*, et son *Voyage en Suède*, dont on a donné dernièrement une traduction dans le sixième volume des Mélanges de littérature étrangère, Utrecht, 1700, in-12. Les vers de ce prélat respirent l'antiquité; la latinité en est aussi pure qu'élégante; mais l'imagination poétique s'y fait peu sentir. XI. *Censura philosophiæ cartesianæ*, in-12 : critique qui détruit quelques erreurs de Descartes. Quand Huet entreprit cette censure, il était piqué contre les cartésiens. Il trouvait mauvais que ces philosophes préférassent ceux qui cultivent leur raison à ceux qui ne font que cultiver leur mémoire; et qu'ils exigeassent qu'on travaillât plutôt à se connaître, qu'à connaître ce qui s'était passé dans les siècles reculés. XII. *Origines de Caen*, Rouen, 1706, in-8°. XIII. *Diane de Castro*, 1728, in-12. XIV. Il orna de *Notes* le Manilius *ad usum Delphini*, donné par Dufay. L'abbé de Tilladet, fit imprimer, après la mort de Huet, 2 vol. in-12 de *Dissertations* et de *Lettres*, presque toutes de ce prélat. (*Voyez* son Éloge audevant de l'*Huetiana*, in-12, recueil qui renferme des pensées diverses et des poésies; il a été publié par l'abbé d'Olivet, son ami, à qui le savant évêque l'avait confié.) Sa mémoire s'était fort affaiblie à la suite d'une maladie qu'il eut en 1712. Alors, n'étant plus capable d'aucun ouvrage suivi, il jeta sur le papier des pensées détachées; et c'est ce qu'on a sous le titre d'*Huetiana*. Plusieurs articles de ce recueil ne donnent pas une grande idée de la philosophie, de la logique, ni même de la justesse du goût de son auteur. On y verra qu'il fait assez peu de cas de Montaigne, de La Rochefoucauld, de Tacite; mais, en revanche, il estime beaucoup la Pucelle de Chapelain. Il rejette le sublime qu'on a trouvé dans le *Fiat Lux* de la Genèse, parce que l'expression en est simple : comme si le vrai sublime n'était pas l'union de la grandeur de l'idée à la simplicité de l'expression. Un *Recueil de lettres manuscrites*, cité par d'Alembert, nous servira à son portrait. Il s'y plaint amèrement de la noire médisance et de la lâche ingratitude

de ses compatriotes de Caen, en prenant cependant beaucoup d'intérêt aux progrès qu'ils pourraient faire dans les lettres. Il paraît ne souffrir guère plus patiemment les attaques des censeurs de Paris, que les satires de ses compatriotes. S'il n'aimait pas la critique, il avait le même éloignement pour les éloges en face. Il se montre ami des jésuites, mais seulement comme hommes de lettres. Il s'occupait peu, et avec raison, de leurs querelles avec les jansénistes. Cependant sa liaison avec la société lui faisait regarder d'un œil peu favorable ses ennemis. Enfin, quoiqu'il prît peu de part aux disputes théologiques, il en prenait beaucoup aux intérêts et à l'honneur de l'Église catholique. Nous avons dit qu'il avait laissé sa bibliothèque aux jésuites, et son motif fut, « afin qu'elle ne fût pas dispersée. » Le père qui, en mourant, laissa une pension à son fils jésuite, « en cas que la société fût détruite, » se montra, dit d'Alembert, plus prévoyant dans l'avenir.

HUET (Étienne), jurisconsulte, qui vivait au 17e siècle, est auteur d'un *Commentaire sur la coutume de la Rochelle et du pays d'Aunis*, imprimé à la Rochelle en 1688, in-4°.

HUFNAGEL (Georges), naquit à Anvers, en 1545, et mourut dans cette ville en 1600, à 55 ans. Ses parens voulurent en faire un architecte ; mais la nature en fit un peintre. L'empereur Rodolphe employa son pinceau à représenter toutes sortes d'animaux, genre dans lequel il excellait. Cet artiste s'est encore acquis quelque réputation dans la *Poésie allemande et latine*. Il eut un fils, qui se distingua comme lui dans la peinture.

HUGBALDE, moine de St.-Amand au diocèse de Tournai, né en 840, successeur de son oncle Milon dans cette école, est auteur de plusieurs ouvrages. Ses poésies se réduisent à deux pièces : la première comprend environ 200 vers alexandrins, dont chaque mot commence par un C. C'est un éloge assez ingénieux des têtes chauves. L'auteur donne à son ouvrage le titre d'églogue, et l'on n'en voit pas la raison. Ce premier vers de la préface ouvre les douze petits chapitres qui divisent ce poëme singulier :

Carmina clarisona calvis cantate Camenæ.

La seconde n'offre rien d'intéressant. Quant à ses ouvrages en prose, ce sont des *Vies de Saints et de Saintes, un Office de Saint Théodoric, un commentaire latin sur la règle de Saint Benoît, des Lettres à divers savans de son temps.* L'érudition en fait tout le mérite. Ce moine, très-versé dans la musique, fit sur cet art plusieurs découvertes. Le manuscrit qui se conserve à la bibliothèque royale sous ce titre : *Enchyridion Uchuboldi Francigenæ*, le suppose premier inventeur de notes musicales. Gerbert a recueilli deux ouvrages d'Hugbalde sur la musique, on les trouve dans les *Scriptores Ecclesiastici de musicâ sacrâ.* On place la mort de ce moine vers l'année 930.

HUGFORD (Ignace), peintre, né à Florence, en 1703, composa plusieurs tableaux, dont la plupart sont d'une petite dimension. On en trouve plusieurs dans l'Église des *Vallombrosani de Forli.* Il mourut en 1778. Il avait

formé à grands frais une belle collection de tableaux des 12, 13, 14 et 15ᵉ siècles, tous peints en détrempe. Cette collection fut dispersée après sa mort. Hugfort a laissé à Sainte Félicité un tableau représentant *Saint Raphaël*. — Son frère Hugford (Henri), moine de Vallombreuse, né en 1695, mort en 1771, était un amateur éclairé des arts. On lui doit les progrès qui ont été faits à Florence dans la préparation de la *Scagliola*.

HUGHES (John), poète anglais, né à Marlborough, dans le Wiltshire, en 1677, et mort le 17 février 1720, regardé par les Anglais comme un de leurs plus agréables écrivains, était d'un tempérament valétudinaire, qui l'obligea de ne s'occuper que des arts agréables, tels que le dessin, la poésie et la musique. Dans ses *Poésies*, publiées en 1735, 2 vol. in-12, on trouve une *Ode au Créateur de l'univers*, qui passe pour un des plus beaux morceaux lyriques anglais : et le *Siège de Damas*, tragédie pleine de génie, de détails touchans et de situations intéressantes. Il mourut le même jour que cette pièce, qui est restée au théâtre, fut jouée pour la première fois. Il put connaître sa réussite, qu'il apprit avec beaucoup d'indifférence. Cet auteur, ami et compatriote d'Addison, eut beaucoup de part au *Spectateur anglais*. On lui doit la Traduction, en anglais, de plusieurs ouvrages français, tels que les *Dialogues des morts* de Fontenelle, et le *Discours sur les Anciens et les Modernes* ; les *Révolutions de Portugal*, par l'abbé de Vertot; les *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, et une bonne édition des *Œuvres de Spencer*, in-12, 6 vol., 1715; cette édition est fort estimée. La *Vie de l'auteur*, l'*Essai sur la poésie allégorique* ; les *Remarques* sur Spencer, et le *Glossaire*, qui y sont joints, appartiennent à l'éditeur.

HUGHES (Jabez), écrivain anglais, frère du précédent, mort le 17 janvier 1731, à l'âge de 46 ans, suivit à peu près la même carrière, et publia, en 1714, une Traduction de l'*Enlèvement de Proserpine* de Claudien, et de l'*Histoire de Sextus et d'Erictho*, dans la *Pharsale* de Lucain, en 1 vol. in-8°, réimprimé in-12, en 1723. La traduction de *Suétone*; celle de quelques *Nouvelles de Cervantes*, insérées dans la collection de Watto ; des *Mélanges de prose et de vers*, publiés en 1737, après sa mort, arrivée en 1731. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Hughes, d'une autre famille, éditeur du *Traité du Sacerdoce* de Saint Jean-Chrysostôme, dont la seconde édition grecque et latine parut à Cambridge, en 1712.

HUGO ou HUGON (Herman), jésuite, né à Bruxelles, en 1588, mort de la peste, à Rhinberg, en 1629, est auteur d'un traité savant et curieux, *De militiâ equestri antiquâ et novâ*, Anvers, 1630, in-fol., avec des planches en taille-douce. Il s'est aussi distingué sur le Parnasse latin, par ses *Pia desideria*, Anvers, 1624, 1632, in-8°; et Paris, 1658, in-12, à l'instar des Elzévirs, avec des figures d'un goût singulier. Ce recueil, contenant quarante-cinq pièces, est divisé en trois livres ; le premier a pour titre : *Gemitus animæ pœnitentis* ; le 2ᵉ *Vota animæ sanctæ* ; le 3ᵉ *Suspiria animæ amantis*. Ce sont de longues paraphrases,

en vers élégiaques, de passages choisis de l'Écriture Sainte. Il a noyé dans une soixantaine de vers chacun des versets qu'il a pris pour texte, et a substitué à l'onction et à la simplicité sublime de ses modèles de froides amplifications ; il versifie assez bien, il est même quelquefois poète ; mais il n'est pas inspiré de la muse de David. Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre de l'*Ame amante de son Dieu, représentée dans les emblèmes sur les pieux desirs*, Cologne, 1717, in-8°, fig. On a encore de lui : I. *Obsidio Bredana*, Anvers, 1626 et 1629, in-fol. Il avait été présent à ce siége, et sa relation peut être consultée avec fruit par ceux qui veulent écrire l'histoire. Cet ouvrage a été traduit en espagnol. II. *De verâ fide capessendâ*, Anvers, 1620, in-8°. III. *De primâ scribendi origine et universæ rei litterariæ antiquitate*, Anvers, 1617, in-8°, réimprimé à Leyde avec de longues notes, peu estimées pour la plupart, de Chrestien-Henri Troz. On lui doit aussi la *Traduction française du Voyage astronomique et géographique dans l'état de l'Eglise, pour mesurer deux degrés du méridien, par les PP. Maire et Boscovich*, Paris, 1770, in-4°.

HUGO (Charles-Louis), chanoine régulier de la réforme de prémontré, docteur en théologie, abbé d'Estival, évêque de Ptolémaïde, mourut à Estival, le 2 septembre 1739, à 74 ans. Ce prélat, rempli d'érudition, a donné : I. Les *Annales des Prémontrés*, 2 vol. in-fol., en latin, pleines de recherches. On y trouve la description et le plan des monastères, et l'histoire de l'ordre. Quelques inexactitudes nuisent à cet ouvrage, dont les deux tomes se relient ordinairement en un seul volume. II. La *Vie de Saint Norbert, fondateur des prémontrés*, in-4°, 1704. III. *Sacræ antiquitatis monumenta historico-dogmatica*, 1725, 2 vol. in-fol. IV. *Traité historique et critique sur l'origine et la généalogie de la maison de Lorraine*, in-8°, Nanci, sous le titre de Berlin, 1711. Dom Hugo se cacha sous le nom de *Baleicourt*, pour donner un plus libre cours à sa plume. Cet écrit, plein de traits hardis qui déplurent à la France, fut flétri par arrêt du parlement en 1712. L'année d'après, il fit imprimer un autre ouvrage sur la même matière, intitulé : *Réflexions sur les deux ouvrages concernant la maison de Lorraine*, in-8°. On peut voir le Jugement de Hugo, évêque de Ptolémaïde, en 1736, in-8°, par dom Blanpin, un de ses confrères. Cet ouvrage est solidement écrit. On a encore de Hugo : *Histoire de la maison de Sales*, Nanci, 1716, in-fol.; *Histoire de Moyse*, Luxembourg, 1699, in-8° ; *Histoire des successeurs d'Alexandre*, Luxembourg, 1705, in-12 ; *Vie de Saint Norbert*, Luxembourg, 1704, in-4° ; *Vie de Sainte Thérèse*, Nanci, 1704, in-12 ; une *Réfutation du système de l'abbé Faydit sur la Trinité*, Luxembourg, 1699 ; une *Critique de l'Histoire des chanoines*, Luxembourg, 1700, etc. etc.

HUGOLIN, célèbre jurisconsulte, sous l'empereur Frédéric Ier, est communément regardé comme le rédacteur des deux *Livres de fiefs*, qui se trouvent à la suite du Code Justinien.

HUGOLIN. *Voyez* GHERARDESCA.

HUGOLIN (BARTHÉLEMI), canoniste de Lombardie, mort en 1618, auteur de plusieurs ouvrages en latin, qui sont estimés, présenta son *Traité des sacremens*, Rimini, 1587, in-fol., au pape Sixte V, qui le récompensa libéralement.

HUGON (PIERRE), né à Lucerne, jésuite, publia, en 1636, à Fribourg, une *Vie latine* de son compatriote Nicolas Von der Flue (en latin *de Rupe*, ou *de Saxo*), ermite célèbre par son abstinence de vingt ans, mort en 1488. Cette *Vie* du père Hugon a été réimprimée avec des notes, dans le tom. 3, pag. 298 des *Acta sanctorum* des bollandistes, pour le mois de mars.

HUGOT (N....), né à Paris, fut un des adhérens à la cause de l'évêque de Sénez, mena une vie très-pénitente, et mourut le 4 avril 1749. On lui a donné la qualité de prêtre, au lieu de celle d'acolyte. On a de lui : I. *Exercice de retraite en faveur des enfans qui se disposent à la première communion.* II. *Devoirs de l'hospitalité.* III. *Instructions chrétiennes pour servir d'exhortation et de préparation à la mort.* IV. *Préfaces et remarques historiques du nouvel office propre de Saint Jean en Grève, avec des réflexions pieuses avant l'office de chaque féte.* V. *Avis aux riches au sujet des assemblées de charité.* VI. Un vol. in-12 de 418 pages, intitulé *Instructions sur les vérités de la grace et de la prédestination, en faveur des simples fidèles.* On le suppose imprimé à Cologne, en 1702; cela vient peut-être de l'éditeur, car il n'a paru que peu de temps avant la mort de l'auteur.

HUGOU. *Voyez* BASSEVILLE.

HUGTENBURCH (JEAN), peintre de batailles, né à Harlem, en 1646, mort à Amsterdam, en 1733, ayant eu de fréquentes occasions de voir travailler le célèbre Jean Wick, se livra d'abord au dessin ; mais à peine se fut-il essayé dans la peinture, qu'il y fit les progrès les plus rapides. Il fallait au prince Eugène un homme capable de transmettre à la postérité les monumens de ses faits militaires ; il choisit Hugtenburch, qui eut la gloire de peindre, dans des tableaux de quatre pieds de haut sur cinq de large, les *Opérations de guerre et les victoires de ce grand capitaine.* Il connaissait à fond les expressions qui conviennent aux diverses passions. Il avait étudié les campemens, les attaques, les siéges, etc. ; il savait faire distinguer, par les costumes et le maintien, les peuples différens qu'il représentait ; quelques-uns de ses tableaux ne cèdent en rien à ceux de Wouwermans. — Son frère, Jacques, mort en 1696, excellait dans le *paysage* et les *animaux.*

HUGUES (SAINT), archevêque de Rouen, était fils de Drogon, duc de Champagne, fils de Pépin d'Héristal. Il prit d'abord l'habit religieux dans la maison de Jumiéges, d'où il sortit en 722, pour occuper le siége de Rouen. Il administra en même temps les diocèses de Paris et de Bayeux. Ce prélat était très-pieux et très-charitable. Il mourut à Jumiéges, le 9 avril 730.

HUGUES D'AMIENS, archevêque de Rouen, un des plus grands et des plus savans prélats de son siè-

cle, mort en 1164, a donné *trois Livres* pour prémunir son clergé contre les erreurs de son temps, et quelques autres ouvrages. On trouve les premiers à la fin des Œuvres de Guibert de Nogent, publiées par dom d'Achery, et les autres dans les collections de dom Martenne et Durand.

HUGUES, archevêque de Besançon, était fils de Humbert II, sire de Salins, et descendait des comtes souverains de Bourgogne. Il fut élu archevêque en 1031, et acheva la construction de la cathédrale de Saint-Étienne, commencée par son prédécesseur. Il fit plusieurs autres fondations pieuses et utiles, et assista, en 1049, au concile de Reims, où fut cité l'évêque de Langres, accusé de simonie. Il mourut à Besançon, le 27 juillet 1066, aimé des pauvres, qu'il nourrissait, et des savans, qu'il protégeait.

HUGUES (Saint), évêque de Grenoble en 1080, reçut Saint Bruno et ses compagnons, et les conduisit lui-même à la grande Chartreuse. Il mourut le 1er avril 1132. Au commencement de son épiscopat, Saint Hugues avait quitté son évêché pour se faire moine à la Chaise-Dieu. Le pape lui ordonna de reprendre la conduite de son troupeau. Il fit de nouvelles tentatives de retraite quelque temps avant sa mort; mais Honorius II lui répondit « que les bons évêques étant si rares, c'était une raison de plus pour l'exhorter à soutenir le fardeau de l'épiscopat. On a de lui un *Cartulaire* peu estimé, et qui se ressent de l'époque où il fut écrit; on en trouve des fragmens dans les *Œuvres posthumes de Mabillon*, et dans les *Mémoires du Dauphiné* d'Allard, 1711 et 1727, 2 v. in-fol.; ouvrage estimé.

HUGUES (Saint), de Cluni, d'une maison distinguée, qui descendait des anciens ducs de Bourgogne, entra dans l'ordre de Cluni, dont il fut élu abbé après la mort de Saint Odillon. Il étendit la réforme de Cluni à un si grand nombre de monastères, qu'un ancien auteur a écrit « qu'il avait sous sa juridiction plus de dix mille moines. » Hugues, aussi modéré que pieux, mourut en 1109, à 85 ans. Il fit bâtir, par les libéralités d'Alphonse IV, roi de Castille, l'église qui subsiste encore à Cluni. La construction de cet édifice immense dura vingt ans. Ce qu'il a de particulier, c'est qu'il n'y a aucune charpente, et que les tuiles sont posées immédiatement sur la voûte. Henri IV, empereur d'Allemagne, était son filleul. Quoiqu'il fût excommunié, Hugues dit, à la messe du Vendredi Saint 1087, l'oraison qui est dans le Missel pour l'empereur. L'archevêque de Lyon le trouva mauvais. L'abbé de Cluni répondit « qu'il avait dit en général cette prière pour quelque empereur que ce fût. » Mais cette réponse ne satisfit point le prélat, qui lui suscita d'autres querelles. Hugues se contenta de faire le bien sans chercher, ce qui est impossible, à se concilier tous les suffrages. L'ordre de Cluni fut, de son temps, au plus haut point de sa splendeur. Après sa mort, il commença à déchoir. On trouve de ses écrits dans la *Bibliothèque de Cluni*. Ce sont des *Lettres*, des *Statuts* ou règlemens, et des ouvrages ascétiques.

HUGUES-CAPET, comte de Paris et d'Orléans, chef de la 3e race des rois de France. Les seigneurs assemblés à Noyon l'ayant

élu en 987, il fut sacré à Reims par l'archevêque Adalberon, le 3 juillet de la même année. Leur motif, en le choisissant, fut de trouver en lui un prince qui, par la reconnaissance qu'il leur devrait, n'eût aucune prétention à régner *de pleno jure*, comme l'avaient fait les descendans de Charlemagne, et qui maintiendrait le morcellement de la France en plusieurs souverainetés indépendantes. Tel fut le motif de l'exclusion qu'ils prononcèrent contre Charles Ier, duc de la Basse-Lorraine, frère de Louis d'Outre-Mer, et oncle de Louis V, dernier roi de la famille carlovingienne, qui avait seul, par sa naissance, droit à la couronne, Il voulut défendre ses droits; mais il fut pris et enfermé à Orléans, où il mourut au bout de deux ans de captivité. Hugues s'était déjà associé son fils Robert, pour lui assurer la couronne. C'est au règne de Hugues-Capet qu'on fixe ordinairement le commencement de la pairie de France. Depuis l'usurpation des fiefs, la pairie, dit le président Hénault, devint plus ou moins considérable, suivant le plus ou moins de puissance du seigneur suzerain des pairs : en sorte que les pairs du roi de France étaient de plus grands seigneurs que les pairs du comte de Champagne ; et que, par la même raison, la mouvance de la couronne caractérisait les premiers pairs. Ainsi le duc de Bretagne, qui par sa naissance pouvait traiter d'égal à égal avec le duc de Normandie, lui était inférieur en dignité, parce qu'originairement celui-ci ne relevait pas de la couronne, mais du roi seulement, comme duc de Normandie, et que la Normandie ayant été aliénée, il n'en était plus que l'arrière-vassal. Cette introduction d'une dignité nouvelle valut la couronne à Hugues-Capet. Il y avait alors sept pairs laïques de France, c'est-à-dire sept seigneurs dont les seigneuries relevaient immédiatement du roi. Ce furent eux qui choisirent celui d'entre eux qui pouvait joindre le plus de provinces à la royauté. » Ce prince mourut le 24 octobre 996, à 57 ans, après en avoir régné dix. Pour parvenir au trône, il fallait de la valeur et de la politique : Hugues-Capet avait l'une et l'autre. Il prit presque toujours la voie de la douceur et des ménagemens. On l'avait qualifié d'usurpateur ; on s'était ligué contre lui : on lui avait contesté sa descendance. Hugues-Capet ayant triomphé, déclara à ceux qui lui inspiraient des desseins de vengeance, « que ce n'était pas au roi de France à venger les inimitiés des comtes de Paris et d'Anjou. » Il subjugua, en partie, ses ennemis en les flattant, et regardait comme ses amis ceux qui ne se déclaraient pas ouvertement contre lui. Ayant voulu réprimer les entreprises d'Audebert, comte de la Marche, fils de Boson Ier, qui assiégeait Tours sans sa permission et à son insu, il députa vers le comte de la Marche, et lui fit demander « qui l'avait fait comte ; — Ce sont, répondit Audebert, ceux-là mêmes qui vous ont fait roi, vous et votre fils Robert. » Le procédé d'Audebert fut conforme à sa réponse : il continua le siége, et prit Tours malgré Hugues-Capet, qui aima mieux dissimuler que d'avoir à se venger par les armes. Le nom de Capet, en latin *Capito*, lui fut donné, selon les uns, à cause de l'espèce

de coiffure ou chaperon qu'il porta le premier, et, selon d'autres, à cause de sa prudence. On a dit de lui :

Si je donne à la France une race nouvelle,
Roi nouveau, je la rends plus brillante et plus
belle.

Cette troisième race, qui a produit trente-quatre rois, a eu cinq branches différentes. La première, surnommée des Capétiens, qui a donné quatorze rois ; la seconde, qui est la première des Valois, dont il y a eu sept rois ; la troisième, de la maison d'Orléans, qui ne produisit qu'un Souverain ; la quatrième, qui est la seconde des Valois, laquelle en donna cinq ; enfin la cinquième, de la maison de Bourbon, qui en a produit le même nombre, en y comprenant Louis XVIII.

HUGUES-LE-GRAND, comte de Paris, duc de France et père de Hugues-Capet, plus puissant que les rois français qui régnaient alors, appelé aussi Hugues-l'Abbé, ou Hugues-le-Blanc, prince plein de courage, fils de Robert, roi de France, et de Béatrix de Vermandois, fut surnommé *le Grand* à cause de sa taille, et non de ses belles actions, *le Blanc*, à cause de son teint, et l'*Abbé*, parce qu'il s'était mis en possession des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés, et de Saint-Martin de Tours. Il fit sacrer roi à Laon Louis-d'Outre-Mer. En 936, il prit Reims, donna du secours à Richard Ier, duc de Normandie, contre ce même Louis-d'Outre-Mer, lui fit, en son propre nom, une guerre opiniâtre pour le comté de Laon, qu'il fallut enfin céder à ce roi, et fut créé par Lothaire, son successeur, duc de Bourgogne et d'Aquitaine. Il mourut le 16 juin 956.

HUGUES, dit *le Grand*, troisième fils de Henri Ier, roi de France, était un des chevaliers les plus accomplis de son temps. Il fut un des premiers qui se croisèrent pour la délivrance des lieux saints. Il partit en 1096, et fut jeté sur les côtes d'Épire par une violente tempête. Le gouverneur de Durazzo, cachant sa perfidie sous les dehors de la politesse, l'empêcha de continuer sa route, et l'envoya prisonnier à l'empereur Alexis. Hugues n'obtint sa liberté qu'à la sollicitation de Godefroi de Bouillon. Il se distingua à la bataille de Dorylée, et au siége de Nicée et d'Antioche. Ayant été blessé à la bataille d'Héraclée, il se retira à Tarse, où il mourut de ses blessures, le 18 octobre 1102, à l'âge de 45 ans. Il avait épousé Adélaïde, fille d'Herbert, et était devenu ainsi la tige de la seconde branche des comtes de Vermandois.

HUGUES DE PROVENCE, roi d'Italie, de 926 à 947, était fils de Théobalde, comte de Provence, et de Berthe, fille de Lothaire. Peu content de l'héritage paternel, Hugues éleva, en 925, des prétentions au trône d'Italie. Il se forma un parti très-puissant, et fut sacré à Pavie en 926. Entouré de vassaux remuans et jaloux, il résolut de les abattre l'un après l'autre, et, joignant la barbarie à l'ingratitude, il fit prisonnier son propre frère Humbert, duc de Toscane, lui fit arracher les yeux, et le dépouilla de son gouvernement. Il se souilla de plusieurs autres crimes aussi abominables, et se rendit tellement odieux aux Italiens, qu'il fut obligé de sortir du royaume, et

se réfugia en Provence, où il mourut en 947.

HUGUES Ier, duc de Bourgogne, petit-fils du duc Robert, auquel il succéda en 1075, reçut le serment de fidélité des principaux seigneurs de ses états, dans l'Église de Saint-Bénigne, à laquelle il accorda de grands priviléges. Après la mort de son épouse, arrivée en 1078, il se retira dans l'abbaye de Cluni, et y prit l'habit religieux. Il mourut en 1093, dans un âge peu avancé, quoiqu'il eût déjà perdu la vue. On voyait naguère son épitaphe à Cluni.

HUGUES II, surnommé *le Pacifique*, neveu du précédent, succéda à son père Eudes, en 1102. Il était charitable et pieux, et se fit aimer de ses sujets, ne voulant prendre aucune part aux guerres qui désolèrent les états voisins. Il mourut en 1142, et fut inhumé dans le même tombeau que son père, sous le portail de l'église de Cîteaux.

HUGUES III, fils d'Eudes II, duc de Bourgogne, auquel il succéda en 1062, sous la tutelle de Marie de Champagne, sa mère, se croisa contre les infidèles en 1171, et essuya, à son retour, une tempête si violente, qu'il fit vœu, s'il échappait à ce péril, de fonder une église, desservie par douze chanoines, occupés jour et nuit à remercier Dieu de l'avoir délivré. Telle est l'origine de la Sainte-Chapelle de Dijon. Il accompagna le roi Philippe-Auguste dans une nouvelle croisade, vers 1189, et signala sa valeur au siége de Ptolemaïs. Il mourut à Tyr en 1192. Son corps fut rapporté en Bourgogne, et inhumé sous le portail de l'église de Cîteaux. C'était un prince brave, mais inconstant dans ses projets. Son fils, Eudes III, lui succéda.

HUGUES IV, duc de Bourgogne, fils de Eudes III, lui succéda en 1218, sous la tutelle d'Alix-de-Vergy, sa mère. Il épousa Yolande, fille du comte de Dreux, et obligea, en 1233, l'abbé de Saint-Seine à lui payer une forte contribution, pour l'indemniser des frais de la croisade. Yolande étant morte, il épousa, en 1258, Béatrix, fille de Thibaut, comte de Champagne, avec lequel il avait long-temps été en guerre. L'année suivante il s'engagea à aider Baudouin à reconquérir le trône de Constantinople, et reçut de ce prince le titre de roi de Thessalonique. Il mourut en 1272.

HUGUES V, fils aîné et successeur de Robert II, duc de Bourgogne, s'appliqua à mettre fin aux différends qui s'étaient élevés entre son père et les évêques de Châlons, et d'autres, et donna des preuves d'une grande modération et d'une sagesse consommée. Il mourut en 1315, dans un âge peu avancé. Son frère, Eudes IV, lui succéda.

HUGUES DE FLAVIGNY, savant bénédictin, issu des empereurs, né en 1065, abbé de Flavigni au commencement du 12e siècle, s'étant vu enlever sa crosse par l'évêque d'Autun, qui la fit donner à un autre, supplanta à son tour St. Laurent, abbé du monastère de Saint-Vannes, et garda cette dignité jusqu'en 1116; depuis ce temps son existence est ignorée. Il est auteur d'une *Chronique* en deux parties, connue sous le nom de *Chronique de Verdun*. La première partie, peu intéressante, est remplie de fautes : la seconde est très-impor-

tante pour l'histoire de l'Église de France de son temps. On la trouve dans la *Bibliotheca manuscriptorum* du P. Labbe.

HUGUES DE FLEURY, moine de cette abbaye, vers la fin du 11e siècle, a laissé : I. Deux livres *de la Puissance royale, et de la Dignité sacerdotale,* dans lesquels il s'élève au-dessus des préjugés de son temps. C'est un monument de la véritable doctrine de l'Église, si obscurcie alors par les démêlés funestes des papes et des empereurs. Cet ouvrage est précieux par la solidité des principes, et par la sagesse avec laquelle l'auteur établit de justes bornes entre l'autorité temporelle et l'autorité spirituelle, en développant leurs droits respectifs et leurs prérogatives. On le trouve dans le tom. 4 des *Miscellanea* de Baluze. II. Une petite *Chronique*, courte, mais bien digérée, et contenant beaucoup de choses en peu de mots, depuis 996 jusqu'en 1109, publiée par Duchesne, à Munster, 1638, in-4°. On a aussi de lui, dans le recueil des Bollandistes, une Vie de *S. Sacerdos.* Ce moine est encore surnommé *de Sainte-Marie*, du nom d'un village dont son père était seigneur.

HUGUES DE FOSSE, ainsi appelé du lieu de sa naissance, fut aussi surnommé Hugues de Cambrai, et par d'autres Hugues Farsit ; il fut le premier abbé de l'ordre de Prémontré. Il était d'abord chapelain de l'évêque Burchard. Il fut un des premiers disciples de Saint Norbert, fondateur de Prémontré, et lui succéda en 1228. Il mourut en 1261. On lui attribue plusieurs ouvrages, entre autres la Vie de *S. Norbert,* le livre des *Miracles de Notre-Dame de Soissons,* etc.

HUGUES DE MONTIER-EN-DER, peintre et sculpteur du 10e siècle, fut élevé dans l'abbaye de Montier-en-Der, et y apprit les procédés de la peinture et de la sculpture. Il fut chargé, par Giboin, évêque de Châlons-sur-Marne, de renouveler les peintures de la cathédrale, qui avaient été effacées par l'effet du temps. Il rentra ensuite dans son couvent, où il mourut. Hugues peut être compté parmi les peintres français qui cultivaient la peinture à fresque, vers l'an 1000.

HUGUES DE ROMANS, célèbre légat des papes en France, dans le 11e siècle, était neveu de Hugues Ier, duc de Bourgogne. Il fut élevé sur le siége de Die en 1073, n'étant encore que clerc, et l'année suivante Grégoire VII le sacra, et le nomma légat à la cour de France. Hugues fut archevêque de Lyon en 1082, et tint un grand nombre de conciles, dont le plus remarquable est celui d'Autun, tenu en 1099, où il lança la première excommunication contre Philippe, dans l'affaire du divorce de ce prince Après la mort de Grégoire VII, qui l'avait désigné pour son successeur, Hugues voulut s'opposer à l'intronisation de Victor III, qu'on lui avait préféré ; mais il fut excommunié, et ne fut relevé de cette sentence que par Urbain II. Il mourut à Suze, en 1186, en se rendant au concile de Guastalla. On a de lui un grand nombre de Lettres, dispersées dans plusieurs recueils.

HUGUES DE SAINT-CHER, dominicain du 13e siècle, docteur de Sorbonne, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine, reçut la pourpre des mains d'In-

nocent IV, en 1244. Ce pape, et Alexandre IV, son successeur, le chargèrent des affaires les plus épineuses : ce fut pour lui une occasion de faire éclater sa sagesse, son esprit, et sa fermeté. Il mourut à Orviette, le 19 mars 1263. On lui fit une épitaphe, dans laquelle on disait « qu'à sa mort la sagesse avait souffert une éclipse. » On a de lui plusieurs ouvrages de l'Écriture, qui ne sont guère que des compilations. Le plus important est une *Concordance de la Bible*, Cologne, 1684, in-8°. Hugues de Saint-Cher a au moins la gloire d'avoir imaginé le premier ce genre de travail. On a encore de lui : I. *Speculum Ecclesiæ*, Paris, 1480, in-4°. II. *Correctorium Bibliæ*, non imprimé, et qui était dans la bibliothèque de la Sorbonne : c'est un recueil de Variantes des manuscrits hébreux, grecs et latins de la Bible. On peut consulter, sur Hugues de Saint-Cher, l'*Histoire ecclésiastique de Fleuri*, tome 18, p. 49.

HUGUES DE SAINT-VICTOR, religieux de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, en 1118, occupa une chaire de théologie, depuis 1133 jusqu'à sa mort, arrivée le 3 février 1140. La dernière édition de ses Œuvres a été publiée à Rouen, en 1648, 3 v. in-fol., par les chanoines réguliers de Saint-Victor. Ses productions les plus connues sont des *Commentaires sur l'Écriture Sainte*, une *Somme des Sentences*, très-estimée ; un *Traité des Sacremens* ; une *explication du Décalogue*, en quatre chapitres ; un *Traité de la manière d'étudier*, etc., etc.

HUGUES DES PAYENS, en latin *de Paganis*, de la maison des comtes de Champagne, s'unit, en 1118, avec Geoffroi de Saint-Omer, et sept autres gentilshommes, institua l'ordre des Templiers, le modèle de tous les ordres militaires, et en fut le premier grand-maître. Ces neuf chevaliers se consacrèrent au service de la religion, entre les mains de Gormond, patriarche de Jérusalem, promettant de vivre dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, à l'exemple des chanoines de leur siècle. Le premier devoir qui leur fut imposé par les évêques était de garder les chemins contre les voleurs, pour la sûreté des pélerins. Comme ils n'avaient ni église, ni logement, Baudouin II, roi de Jérusalem, leur accorda un appartement dans le palais qu'il avait auprès du Temple ; de là leur vint le nom de Templiers. On leur donna une règle en 1128, dans le concile de Troyes : elle leur prescrivait la récitation de l'office divin, l'abstinence les lundis et mercredis, et presque toutes les observances monastiques. Mais cette règle fut si mal remplie dans la suite, que, deux siècles après leur fondation, ces chevaliers, qui faisaient vœu de combattre pour Jésus-Christ, furent accusés de le renier, d'adorer une tête de cuivre, et de n'avoir pour cérémonies secrètes de leur réception dans l'ordre que les plus horribles débauches. Ces imputations étaient à la vérité d'absurdes calomnies ; mais il y a grande apparence que quelques jeunes chevaliers se livrèrent à un libertinage, dont la reproche tomba, quoique injustement, sur tous les templiers, qui furent abolis en 1312. (*Voyez* Molai.) Hugues des Payens mourut en 1136, regretté de tout ce qu'il y avait de

chrétiens zélés dans la Palestine.

HUGUES DE PRATO, d'une ville de ce nom en Toscane, reçu dominicain en 1276, et mort à Prato, le 4 décembre 1322, se fit une réputation par ses *Sermons*, imprimés en partie, à ce que l'on croit, à Louvain, en 1484, et partie à Heidelberg, en 1485; réimprimés à Anvers en 1614. Ils se ressentent de la grossièreté du siècle de l'auteur.

HUGUES DE BERCY, poète provençal du 13ᵉ siècle, est, dit-on, le premier qui nous ait laissé une description de la boussole, dans un poème intitulé *Bible Guyot;* satire où il décrit les vices de son siècle. Il compare le pape à l'étoile polaire, autour de laquelle tournent toutes les autres étoiles, et qui fixe les regards par sa dignité immobile : sur quoi il parle de l'aiguille aimantée, qui regarde constamment cette étoile, et décrit la boussole telle qu'elle est aujourd'hui. Il ne faut pas confondre cette *Bible Guyot* avec le poème de Guyot de Provins, poète du même siècle, qui en fit imprimer un sous le même titre. L'ouvrage de Hugues n'a point été imprimé ; mais il en existe plusieurs copies, dont deux à la bibliothèque du Roi. La plus ancienne et la meilleure vient du président Fauchet, qui a inséré un extrait de cet ouvrage dans son *Origine de la langue et poésie françoise. Voy.* GIOJA et GUYOT.

HUGUES ou HUGONIS (JACQUES), de Lille en Flandre, docteur en théologie, et chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre, vivait dans le 17ᵉ siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue celui qui est intitulé: *Vera Historia Romana, seu origo Latii vel Italiæ et Romanæ urbis, è tenebris longæ vetustatis in lucem producta*, Rome, 1655, in-4°. Cet ouvrage fut mis au nombre des livres défendus par un décret de la congrégation de l'Index, du 3 août 1656. Ce qui empêcha l'auteur de donner la suite, qu'il faisait espérer.

HUGUES. *V.* HUGON et ARMAND.

HUGUÉTAN (JEAN), célèbre libraire de Lyon, fut obligé de quitter le royaume, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, et passa en Hollande. Il offrit à Louis XIV un prêt considérable, si la cour voulait lui rembourser une autre somme qui lui était due. Huguétan toucha la somme, et alla se cacher en Allemagne, jusqu'en 1720, pour ne pas effectuer sa promesse. Il se retira ensuite en Danemarck, où il établit des compagnies de commerce, des manufactures de laine et de soie, et une banque qui devint célèbre. « Augmentant, dit La Baumelle, son bien en marchand, et le dépensant en seigneur. » Frédéric IV érigea en sa faveur la terre de Suldesteen en comté. Il mourut à Copenhague, en 1730, âgé de 104 ans.

HUILLIOT (CLAUDE), peintre de fleurs, né à Reims, mort en 1702, à 77 ans, orna de ses tableaux le palais de Versailles.

HUISSEAU (J. D'), ministre et professeur à Saumur, est auteur de plusieurs ouvrages estimés parmi ceux de sa communion. Nous citerons : I. *La Réunion du christianisme, ou la manière de rejoindre tous les chrétiens sous une seule profession de foi*, 1670. II. *La discipline des Églises réformées de France*, 1650, 1666, in-4°, 1675, in-12. Il fut persécuté pendant quelque

temps et obligé de passer en Angleterre.

HUITFELD (Harrald), seigneur d'Odisberg, né en 1549, d'une des plus anciennes familles danoises, plus connue sous le nom de Hogenskildt. N'ayant que 26 ans, il fut jugé capable de devenir premier secrétaire du royaume; en 1586 il fut élevé à la dignité de sénateur, et neuf ans après à celle de chancelier. Les occupations que lui donnèrent ces emplois, loin de l'empêcher de cultiver les sciences, le mirent au contraire plus à portée, de recueillir des instructions nécessaires à son dessein d'écrire l'*Histoire de sa patrie.* Il en publia les premiers volumes en 1595; mais ayant été nommé, en 1597, chef d'une ambassade extraordinaire à la cour d'Angleterre, ce travail fut interrompu. Pour le récompenser de ses services, le roi lui donna en fief le bailliage et le château de Draxholm. Il mourut à Herlousholm, le 10 décembre 1608, âgé de 59 ans, sans avoir été marié. Son *Histoire*, écrite en danois avec pureté, clareté, simplicité et fidélité, commence à Dan Iva, jusqu'au règne de Frédéric II, dont il voulait aussi publier les exploits, quand la mort le surprit. L'impression en fut achevée en 1640, in-folio, par les soins de Resen. L'Histoire de Danemarck, publiée en latin par Pontanus, n'est presque qu'une traduction de celle de Huitfeld.

HULDRIC (Jean-Jacques), ministre protestant, né à Zurich en 1683, mort en 1731, publia, en 1705, in-8°, à Leyde, un ouvrage peu commun et recherché: c'est l'*Histoire de Jésus-Christ*, telle que les juifs la racontent. Huldric la traduisit en latin d'un vieux manuscrit hébreu, et l'enrichit de notes, dans lesquelles il combat ce qu'allèguent les juifs contre le fondateur du christianisme.

HULME (Nathaniel), savant médecin anglais, membre de la Société des antiquaires de Londres, publia, en 1768, un petit *Ouvrage* en langue latine, *sur la nature, les causes et le traitement du scorbut.* Ce livre est encore estimé, quoiqu'on ait fait postérieurement beaucoup de recherches et de découvertes sur cette maladie. Il donna ensuite un *Traité de la Fièvre puerpérale*, dans lequel il fixa le premier le véritable point de vue sous lequel on doit la considérer. Reçu en 1774, membre du collége royal de médecine, il publia, peu après, un *Discours* qu'il avait prononcé *sur la médecine en général et sur le calcul en particulier.* Mais l'ouvrage qui a le plus contribué à étendre et à affermir sa réputation, fut un *Mémoire* qui remporta le prix proposé par la Société de médecine de Paris, *sur les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire auquel plusieurs enfans nouveau-nés sont sujets, et sur le traitement préservatif et curatif de cette maladie.* Ce médecin a fourni aussi plusieurs *Mémoires* à la Société royale de Londres dont il était membre, et l'on remarque, dans les *Transactions de la Société des antiquaires*, à laquelle il fut agrégé en 1795, une *Description* très-curieuse qu'il y fit insérer, *d'une brique trouvée dans les ruines de Babylone.* Hulme est mort à Londres en 1807, à l'âge d'environ 75 ans.

HULOT, simple tourneur en bois, perfectionna l'art du tour, et se livrant à son goût pour la

mécanique, et à son génie inventif, exécuta plusieurs machines ingénieuses, utiles à divers arts, et surtout à l'horlogerie. On lui doit *l'Art du tourneur*, ouvrage estimé. Hulot mourut à Paris au mois de juillet 1781, âgé de 65 ans.

HULSEMANN (Jean), savant théologien luthérien, naquit à Esens en Frise l'an 1602. Après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Hollande, il devint professeur de théologie, puis surintendant à Leipsick, et mourut en 1661. Son principal ouvrage est une *Relation* en allemand *du Colloque de Thorn*, où il avait été envoyé, en 1645, à la tête des luthériens, et où il s'était distingué. On s'imagine bien qu'il donne la victoire à son parti.

HULSIUS (Antoine), théologien protestant, né à Hilde, petit village du duché de Berg, en 1615, étudia à Wese et à Deventer, où les langues orientales furent l'objet de ses veilles, et voyagea en Angleterre, en France et en Hollande. Hulsius fut ministre pendant 25 ans à Breda, jusqu'en 1676, qu'on lui donna une chaire de théologie et des langues, à Leyde, où il mourut en 1685, à 70 ans. Il est auteur d'un savant ouvrage, intitulé *Theologia judaïca*, publié en 1653, in-4°. — Son fils, Henri Hulsius, mort en 1723, a laissé aussi quelques productions, entre autres une *Somme* latine *de théologie*. — Il ne faut pas les confondre avec Samuel Hulsius, échevin à La Haye, où il avait formé une bibliothèque immense pour un particulier. Le Catalogue en parut à La Haye, 1730, en 4 vol. in-8°, sous le titre de *Bibliotheca Hulsiana*.

HULSIUS (Levinus), natif de Gand, qui vivait au commencement du 17e siècle, s'est rendu célèbre par ses connaissances dans la géographie, les mathématiques et dans la science des médailles. On a de lui: I. *XII Cæsarum ac LXIV, ipsorum uxorum ac parentum effigies ex antiquis numismatibus*, Francfort, 1596, in-4°. II. *Series Numismatum Imperatorum Romanorum à Julio Cæsare ad Rodolphum II*, Francfort, 1603. Ces recueils sont rares. III. *Transylvaniæ, Moldaviæ et Walachiæ descriptio*. IV. *Chronologia Hungariæ*, etc., *usque ad annum* 1597. V. *De usu quadrati et quadrantis geometrici*, etc.

HULST (Pierre van), peintre, né à Dort en 1652. Instruit par différens maîtres des principes de la peinture, il alla à Rome, mais il renonça à l'histoire, pour se livrer aux fleurs. Il prit pour modèle les tableaux de *Mario dei Fiori*. Ses ouvrages en ce genre plurent aux artistes, et les amateurs s'empressèrent de se les procurer. L'Académie se l'associa, et on lui donna le surnom de *Tournesol*, parcequ'il introduisait presque toujours cette fleur dans ses compositions. Il avait parfaitement saisi le style des peintres d'Italie, et ses ouvrages, d'une bonne couleur, d'une touche large et très-facile, étaient encore enrichis de plantes et de reptiles. On ignore l'époque de sa mort.

HUMBERT Ier, dauphin du Viennois, naquit vers 1240. Il était le cadet des enfans mâles d'Albert III, de la célèbre maison de la Tour, et fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Mais son frère aîné, Albert IV, étant mort en 1269, sans postérité, Humbert fut reconnu chef de sa maison. Ayant épousé en 1273, Anne, fille

du dauphin Guigue VII, il devint maître du Viennois en 1281. Il s'associa son fils aîné, Jean, dans l'administration des affaires, et sentant sa fin approcher, il prit l'habit religieux, et alla mourir dans le couvent des Chartreux du Val Sainte-Marie, le 12 avril 1307. On a de lui une Epître de *Carthusiensium litibus sine juris solemnitate finiendis*, dans les *Vetera Analecta* du P. Mabillon.

HUMBERT II, dernier dauphin de Viennois, fils de Jean II et de Béatrix de Hongrie, né en 1312, successeur en 1333 de Guigue VIII, son frère, épousa, en 1332, Marie des Baux, alliée à la maison de France, dont il n'eut qu'un fils unique. On a dit que, jouant avec cet enfant à Lyon, il le laissa tomber d'une fenêtre dans le Rhône, où il se noya. Mais cette aventure est peu vraisemblable: l'inscription qu'on lisait sur son tombeau aux Jacobins de Grenoble parle d'une maladie dont il était atteint, et qui fut cause de sa mort. Humbert livré depuis la perte de son fils à la douleur, et conservant un ressentiment vif des affronts qu'il avait essuyés de la part de la maison de Savoie, résolut de donner ses états à celle de France. Cette donation, faite en 1343 au roi Philippe de Valois, fut confirmée en 1349, à condition que les fils aînés des rois de France porteraient le titre de *Dauphin*, et en écartèleraient leurs armes. C'est ainsi que le Dauphiné fut réuni à la couronne. Philippe, en reconnaissance de ce bienfait, donna quarante mille écus d'or, et une pension de dix mille livres à Humbert. Ce prince entra ensuite dans l'ordre des dominicains. Le jour de Noël, 1351, il reçut tous les ordres sacrés des mains du pape Clément VI. Ce pontife le créa patriarche d'Alexandrie, et lui donna l'administration de l'archevêché de Reims. Humbert mourut à Clermont en Auvergne, le 22 mars 1355. Guerrier pusillanime et prince indolent, il fut bon religieux et bon évêque. Matthieu Villani dit que, dans sa jeunesse, il aima trop le plaisir.

HUMBERT, fut le premier français qui fut revêtu de la pourpre romaine. D'abord moine de Moyen-Moûtier dans les Vosges, vers l'an 1028, il s'y livra à l'étude de la langue grecque, chose assez rare à cette époque. Le pape Léon IX passant à Moyen-Moûtier, au retour du concile de Reims, en 1049, emmena Humbert en Italie, le chargea de divers travaux littéraires et de négociations. Il l'envoya en 1058 comme légat à Constantinople, avec deux autres ecclésiastiques, pour essayer de réunir l'Église grecque à l'Église latine. Le patriarche Michel Cerularius ayant refusé de les voir, ils allèrent à la grande église; et, en présence du clergé et du peuple, ayant déposé sur le maître-autel un acte d'excommunication contre le patriarche, ils sortirent en secouant la poussière de leurs habits, suivant l'Evangile, et en criant: « Que Dieu voie et vous juge. » Humbert, ayant appris la mort de Léon, revint en Italie, et rendit des services signalés à Victor II et à ses successeurs. Il assista au concile de Rome, en 1059, où Bérenger reconnut ses erreurs. Humbert fut chargé de dresser la profession de foi que cet hérésiarque signa. Bérenger se rétracta ensuite, et chargea d'injures le cardinal Humbert, qui était décédé, et qui trouva un

zélé défenseur dans la personne de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. On est partagé sur l'époque de sa mort; la plus commune opinion est qu'elle arriva au plus tard en 1063. Humbert a laissé beaucoup d'ouvrages, entre autres trois Livres contre les simoniaques, insérés au tome 5 des *Anecdotes de Martenne.* On remarque aussi parmi ses productions, plusieurs écrits relatifs aux débats entre les Eglises grecque et latine. Rivet, dans son Histoire littéraire de la France, a recueilli tout ce qui concerne la vie et les écrits de ce savant et pieux cardinal.

HUMBERT DE ROMANS, cinquième général des dominicains, succéda, en 1254, au P. Jean-le-Teutonique, et mourut le 14 juillet 1277. On a de lui une *Lettre sur les vœux de religion*, imprimée en Allemagne dès le 15e siècle, et à Haguenau, l'an 1508. On lui attribue aussi *De eruditione religiosorum ;* mais ce traité est du P. Péraldus, dominicain. Possevin croit qu'il est l'auteur du *Dies iræ.*

HUMBERT, général des dominicains dans le 14e siècle, fit un ouvrage sur les matières qui devaient être traitées dans le concile général de Lyon. La troisième partie roule *sur les abus qui sont dans l'Eglise, et qui ont besoin d'être réformés.* Cet ouvrage est dans la bibliothèque du Vatican. Les Pères Mabillon et Marsuet l'ont possédé. Ce dernier le communiqua au P. Echard, qui en a donné un extrait assez intéressant dans sa *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de S. Dominique*, tom. 1, pag. 146.

HUMBERT (ABRAHAM), né à Berlin, en 1689, de parens réfugiés et originaires de Lorraine, entra d'abord au service de Hollande en 1708, passa ensuite à celui de Saxe en 1711, et enfin de Prusse en 1718. Il fut major du corps des ingénieurs, conseiller privé du conseil français, et membre de l'Académie royale des sciences. Ayant été chargé, en 1731, de la direction des travaux de Stettin, il profita de quelques momens de repos pour écrire de petits ouvrages qui sont insérés dans la *Bibliothèque germanique.* Cet essai de ses forces le porta à se livrer à des travaux plus considérables, et il fit plusieurs ouvrages, sur le *nivellement,* sur l'*origine et les progrès des tranchées et l'art du génie.* Il traduisit aussi en allemand l'ouvrage de Vauban, sur l'attaque et la défense des places, 2 vol. in-4°. En 1739, Frédéric II l'envoya à Berlin pour enseigner les mathématiques à ses frères, les princes Henri et Ferdinand. Humbert mourut dans cette ville en 1761.

HUMBERT (PIERRE-HUBERT), savant prêtre, né en Franche-Comté, vers la fin du 17e siècle, fut premier supérieur de la maison des Minimes du diocèse, et y fit fleurir les bonnes études. Il mourut à Beaupré, près de Besançon, en 1779, à l'âge de 92 ans, sans avoir connu les infirmités de la vieillesse. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart ascétiques, parmi lesquels on cite : I. *Instruction pour les jeunes gens*, in-12. II. *Pensées sur les plus importantes vérités du christianisme*, in-12. III. *Plan de réforme pour le Missel*, Besançon, 1758, in-12, etc.

HUME (DAVID), philosophe et historien anglais, né le 26 avril 1711, à Edimbourg, en Ecosse, d'une famille noble, mais peu

riche, fut d'abord destiné au barreau. Le talent de la parole ne lui ayant été accordé que dans un degré médiocre, il quitta la jurisprudence pour cultiver la littérature et la philosophie. Il ne négligea point la politique; et ses connaissances en ce genre lui valurent, en 1746, la place de secrétaire d'ambassade du général Saint-Clair, qu'il accompagna à Vienne et à Turin. Il fut attaché au lord Herford pendant son ambassade à la cour de France, en 1765; et, sous le ministère du général Conwai, il obtint, en 1767, l'emploi de sous-secrétaire. Enfin, il renonça entièrement aux affaires publiques. Il mourut le 26 août 1776. Ce philosophe, d'un caractère doux, d'une humeur gaie et sociable, capable d'amitié, peu susceptible de haine, et modéré dans ses passions, avait l'air froid, et paraissait avoir peu sacrifié aux graces. Le desir de la renommée littéraire, qui le dominait, n'altéra point sa tranquillité. Sa probité était sûre; et, quoique naturellement économe, il fit des actions de générosité. (*Voyez* ROUSSEAU, Jean-Jacques) « Ma conversation, dit-il dans le *Portrait* qu'il a fait de lui-même, n'était désagréable ni aux jeunes gens, ni aux oisifs, ni aux hommes studieux et instruits; et, comme je trouvais un plaisir particulier dans la société des femmes honnêtes, je n'ai pas eu lieu d'être mécontent de la manière dont j'en ai été traité. En un mot, quoiqu'il n'y ait guère eu d'homme distingué, en quelque genre que ce soit, qui n'ait eu à se plaindre de la calomnie, je n'ai jamais senti l'atteinte de sa dent envenimée; et quoique je me sois exposé assez légèrement à la rage des factions politiques et religieuses, elles ont paru se dépouiller, en ma faveur, de leur férocité ordinaire. Mes amis n'ont jamais eu besoin de justifier aucune circonstance de ma conduite, ni de mon caractère. Ce n'est pas que les fanatiques n'eussent été disposés, comme on peut bien le croire, à fabriquer et à répandre des fables à mon désavantage; mais ils n'ont jamais pu en inventer une seule qui eût quelque apparence de probabilité. » On a de lui : I. *Essais philosophiques sur l'entendement humain*, traduits en français par de Mérian, avec une préface et des notes par Formey, Amsterdam, 1758, 2 vol. in-12. II. *Histoire naturelle de la Religion, avec un Examen critique et philosophique*, traduite en français par de Mérian, Amsterdam, 1759, in-12. III. *Essais de Morale, ou Recherches sur les principes de la morale*, traduits en français par Robinet, Amsterdam, 1760, in-12. IV. *Essais politiques et moraux*, traduits en français par de Mérian, Amsterdam, 1759, in-12. V. *Discours politiques*, traduits en français par l'abbé Leblanc, Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-12. Ces différens ouvrages, réimprimés à Paris, en 1788, sous le titre de Londres, sont pleins de réflexions profondes, mais quelquefois obscures. Il creuse les fondemens de la métaphysique; mais il n'a ni la clarté de Locke, ni l'agrément de Malebranche. Ce sont cependant ses *Essais* qui lui procurèrent des prôneurs. Ce sont les écrits de Hume qui engagèrent le prussien Kant à tenter une réforme dans la métaphysique, et à chercher

les lois primitives de la pensée. Selon Hume, nos idées se combinent d'après trois principes : 1° l'analogie ; 2° l'espace et le temps ; 3° la cause et l'effet. Il n'existe pas, selon le philosophe anglais, de rapports démontrés par la raison entre la cause et l'effet. Il est impossible de concevoir la force elle-même, par laquelle la cause agit, et qui produit sa connexion nécessaire avec l'effet. L'idée de la non-existence d'une chose est sans exception, aussi claire et aussi évidente que celle de son existence. Les sens trompent ; nous n'apercevons que les images des choses telles que les sens nous les montrent, et jamais les choses elles-mêmes, Nous ne pouvons nous assurer si si ces dernières existent réellement hors de nous. L'univers peut donc n'être qu'un produit, qu'une illusion de notre entendement. Enfin Hume étend son scepticisme sur l'existence de Dieu, sur le libre arbitre, sur l'immortalité de l'ame, et il devient l'apologiste du suicide. VI. Une *Histoire d'Angleterre*, remarquable, en général, par son impartialité et par la sagesse des réflexions ; mais, dont le style est dur et roide. Comme cette histoire parut favorable aux Stuarts, et que Hume traitait avec une justice rigoureuse les fanatiques de la liberté et du patriotisme, elle ne réussit pas d'abord dans un pays rempli de factions et de partis. « J'étais, dit-il, plein de confiance sur le succès de cet ouvrage. Je croyais être le seul historien qui eût dédaigné à la fois le pouvoir, le crédit, la fortune et les clameurs des préjugés ; et comme le sujet était à la portée de tout le monde, je comptais sur l'approbation universelle. Mais je fus inhumainement frustré dans ces espérances ; il s'éleva contre moi un cri général de censure, d'improbation, et même de détestation : Anglais, Ecossais et Irlandais ; wighs et torys, anglicans et sectaires ; esprits forts et dévots ; patriotes et courtisans, tous se réunirent dans leur fureur contre un homme qui avait eu l'audace de s'attendrir en racontant les malheurs de Charles Ier, et du comte de Straford. Ce qui était plus humiliant, c'est qu'après que cette effervescence de l'animadversion générale fut apaisée, le livre parut tomber dans l'oubli. M. Millar, mon libraire, m'apprit qu'il n'en avait pas vendu 45 exemplaires dans une année. Si j'excepte le primat d'Angleterre (M. Horring), et le primat d'Irlande (le docteur Stone), qui m'écrivirent de ne point me décourager, je ne pouvais trouver dans les trois royaumes un seul homme un peu considéré par son rang et par sa réputation, comme homme de lettres, qui pût supporter la lecture de mon livre. » Dans les premiers mouvemens de sa sensibilité, l'auteur prit la résolution de se retirer dans quelque ville de province en France, de changer de nom, et de renoncer pour jamais à la gloire littéraire : ses amis l'empêchèrent d'exécuter ce dessein. Cependant, il vit bientôt s'accroître sa réputation en Angleterre d'où elle se répandit dans le reste de l'Europe. Le débit de ses ouvrages lui procurèrent de l'indépendance et de l'aisance, et le ministre Bute lui fit obtenir du roi une forte pension. Son *Histoire* est divisée en trois périodes : des maisons de Plantagenet, de Tudor

et de Stuart. Madame Belot a traduit en français les deux premièr s périodes, et l'abbé Prevost la dernière. Les deux premières périodes, imprimées à Amsterdam (Paris), 1763 et 1765, forment 4 vol in-4°; et la 3e, publiée à Londres (Paris), 1760, en forme deux, également in-4°. (*Voyez* PREVOST.) « Hume ayant commencé son ouvrage par la fin, dit Mably, et avant que d'avoir étudié et démêlé la chaîne qui lie tous les siècles et les événemens d'une nation, il n'est point surprenant que le règne des Stuarts laisse mille choses à desirer. Il a ensuite fait remonter son histoire jusqu'aux anciens Bretons: mais on trouve un historien qui n'a lu que les chroniques; il a ignoré les lois des Normands, et tout ce qu'il dit sur la police des fiefs est inintelligible, ou du moins je n'y ai rien compris. ... Hume ne connaît point sa nation, et on ne découvre point l'influence du caractère moral dans les événemens qu'il rapporte. » Est-ce un éloge ou une critique qu'on doit faire de lui? Nous en laissons le jugement à nos lecteurs. Hume a laissé quelques ouvrages posthumes : tels sont des *Dialogues sur la nature des Dieux*; et sa *Vie*, composée par lui-même. Ce dernier livre est écrit du style de la conversation la plus familière; et l'on y découvre, malgré une forte teinte d'égoïsme, une ame honnête et vraie, la vanité naïve d'un enfant, l'indépendance d'un philosophe, et la fermeté d'un mourant qui aimait la vie sans la regretter. Il écrivit, peu de temps avant sa mort, une *Notice sur sa vie*, où il est curieux de l'entendre parler de lui-même comme s'il n'était plus. « Au printemps de 1775, dit-il, je fus attaqué d'un mal d'entrailles qui d'abord ne me donna aucune inquiétude; mais qui depuis est devenu, à ce que je crois, mortel et incurable. Je compte maintenant sur une prochaine dissolution. Cette maladie a été accompagnée de très-peu de douleurs; et, ce qui est plus étrange, je n'ai jamais senti, malgré le dépérissement de toute ma personne, un seul instant l'abattement de l'ame; en sorte que s'il me fallait dire quel est le temps de ma vie où j'aimerais le mieux revenir, je serais tenté d'indiquer cette dernière période. Je n'ai jamais eu, en effet, plus d'ardeur pour l'étude, ni plus de gaîté en société. Je considère d'ailleurs qu'un homme de 65 ans ne fait, en mourant, que se dérober à quelques années d'infirmités; et, quoique plusieurs circonstances puissent me faire espérer de voir ma réputation littéraire acquérir enfin un peu plus d'éclat, je sais que je n'aurais que peu d'années à en jouir. Il est difficile d'être plus détaché de la vie que je ne le suis à présent. » Le docteur Dundas lui disait un jour : « Je dirai à votre ami, le colonel Edmondstone, que je vous ai laissé beaucoup mieux, et en bon train de guérison. — Docteur, lui répondit Hume, comme je crois que vous n'avez envie de dire que la vérité, vous feriez mieux de lui dire que je m'en vais aussi vite que mes ennemis, si j'en ai, peuvent l'attendre, et aussi doucement que mes meilleurs amis peuvent le desirer. » M. Suard a donné une traduction française de sa Vie, Londres (Paris), 1777, in-12. Edward Ritchie a donné en anglais un *Essai sur la vie et les écrits de David*

Hume, 1807, in-8° de 520 pag.

HUMEAU (François), né à Poitiers vers l'an 1530, après avoir pris le bonnet de docteur en médecine à Montpellier, revint dans sa ville natale, où il fut nommé professeur en 1580. Il était doyen de la faculté lorsqu'il mourut à Poitiers, en 1594. Les ouvrages de ce médecin se réduisent à un *Traité sur le pourpre*, qui parut en français en 1575, et à un autre sur *la rate*, qui fut imprimé en latin à Paris, en 1578, in-8°. On apprend dans les notes du Scaligeriana, que, quoique l'épouse de Humeau fût aimable et belle, le docteur ne respecta pas toujours le lien conjugal. Le cordelier Porthaise, prédicateur célèbre de son temps, ne se fit aucun scrupule de le désigner dans un de ses sermons à ne pas s'y méprendre. Il prêchait sur l'adultère; le bon père s'emporta et apostropha Humeau en ces termes : « Nous apprenons même avec douleur qu'il y a des gens assez perdus pour s'abandonner à ce péché, bien qu'ils aient en leurs maisons des femmes qui sont telles que, quant à nous, nous nous en contenterions bien. » On ignore quel fut le fruit du sermon; mais le tour que prit le prédicateur parut assez singulier pour qu'on s'en soit souvenu long-temps après.

HUMEAU (François), neveu du précédent, né à Poitiers, reçu docteur dans la faculté de médecine de cette ville en 1628, y pratiqua son art avec distinction, et mourut doyen de sa compagnie en 1683. Aveuglément attaché aux sentimens de l'école, ce médecin combattit l'opinion d'Harvey, sur la circulation du sang, et prétendit même la réfuter par un ouvrage qui parut sous ce titre : *In circulationem sanguinis Harveianam exercitatio anatomica*, Pictavii, 1659, in-4°.

HUMELBERG (Gabriel), écrivain du 16e siècle, et médecin, né à Ravensbourg, au cercle de Souabe, s'occupa de l'étude de quelques auteurs anciens, dont il a éclairci les ouvrages par de savans commentaires. On lui doit les éditions suivantes : I. *Sextus de medicinâ animalium, bestiarum, pecorum et avium, cum scholiis*, Basileæ, 1539, in-4°. II. *Quinti Sereni de re medicâ*, sive *morborum curatione liber cum commentariis*, Tiguri, 1540, 1581, in-4°. III. *Apicii Cælii de opsoniis et condimentis*, sive *arte coquinariâ, libri decem, cum annotationibus*, ibid., 1542, in-4°. IV. *Antonii Musæ de herbâ betonicâ liber unus; L. Apuleii de medicamentis, liber unus, recogniti et commentariis illustrati*, ibid., 1537, in-4°.

HUMIÈRES (Louis de Crevant d'), maréchal de France, d'une ancienne maison originaire de Tours, distingué par sa valeur aux prises des villes d'Aire, du fort de Linck, de Saint-Guillain, de Courtrai, de Dixmude, et à la bataille de Cassel, fut fait lieutenant-général en 1657, et maréchal de France en 1668. Il avait épousé, en 1653, Louise de la Châtre, qui ne contribua pas peu à lui faire obtenir le bâton de maréchal. Il lui fut accordé à la prière du vicomte de Turenne, qui ne put résister aux charmes et à l'esprit de la marquise d'Humières. C'est à cette occasion que Louis XIV ayant demandé au chevalier de Gramont s'il savait qui il venait de faire maréchal de

France. Celui-ci répondit: «Oui, sire, c'est madame d'Humières.» Il mourut à Versailles en 1694, ne laissant que des filles. Il avait été nommé grand-maître de l'artillerie en 1685, et chevalier des ordres du roi en 1688. Sa terre de Mouchy, érigée en duché sous le nom d'Humières, passa à Anne-Louise-Julie, sa fille, qui avait épousé Louis-François d'Aumont, duc d'Humières, à cause de sa femme. — Il y avait une ancienne maison d'Humières, dont le dernier mâle mourut sans enfans en 1595. Sa sœur Jacqueline fit passer tout le bien de sa famille dans celle de Crevant.

HUMILITÉ (Sainte), née à Faenza, en 1226, d'une bonne famille, ayant engagé son mari à vivre dans la continence, fonda, neuf ans après son mariage, le monastère des *Religieuses de Vallombreuse*, et mourut le 31 décembre 1310.

HUMIUS (David). *V.* Hume.

HUMPHREY (Laurent), théologien anglais, né en 1527, à Newport-Pagnell, dans le comté de Buckingham, père de 12 enfans, mort doyen de Winchester, en 1590, était fort versé dans les matières théologiques, et partisan de Calvin. On a de ce savant plusieurs ouvrages de controverse et de littérature. On trouve dans les premiers bien des calomnies contre l'Eglise romaine; dans les autres, il y a peu de goût et de philosophie. Les principaux sont: I. *Epistola de græcis litteris, et de Homeri lectione et imitatione*, à la tête d'un livre d'Adrien Junius, *Cornucopia*, Basileæ, 1558, in-fol. II. *De Religionis conservatione et reformatione, deque primatu regum*, à Bâle, 1559, in-8°. III. *De ratione interpretandi Auctores*, in-8°. IV. *Optimates*, sive *De nobilitate, ejusque origine*, Bâle, 1560, in-8°. V. *Jesuitismi pars prima et secunda*, in-8°. VI. *Pharisæismus vetus et novus*, in-8°. VI. *Joannis Juelli Angli Episcopi Salisburiensis, vita et mors ejusque veræ doctrinæ defensio*, Londres, 1573.

HUNALD, duc d'Aquitaine, fils d'Eudes et de Valtrude, cousine de Charles-Martel, né au commencement du 8e siècle, promit foi et hommage à Pépin; mais, dès que ce prince fut occupé contre les rebelles d'Allemagne, il se révolta en 743, entra sur les terres des Français, et s'avança jusqu'à Chartres, qu'il prit et brûla. L'année suivante, il fut contraint de mettre bas les armes, et de donner des otages de sa fidélité. Alors, tournant sa fureur contre ses proches, il attira près de lui son frère Hatton, dont il était mécontent, et lui fit crever les yeux. Les remords de ce crime l'obligèrent d'aller ensevelir sa honte dans le monastère de l'île de Ré. Il demeura vingt-trois ans dans cette solitude; mais en 768, ayant appris la mort du duc d'Aquitaine, son fils, assassiné par les ordres du roi Pepin, touché d'ailleurs de la désolation de sa famille, et du triste état de Loup, son petit-fils, il crut qu'il était de sa dignité de sortir du cloître, pour tirer vengeance des maux dont la famille de Charles-Martel avait accablé celle de Clovis. Le moment lui parut favorable. Pepin venait de mourir, et Charles et Carloman faisaient déjà éclater leur mésintelligence. Mais Charles ne perdit pas un moment, il marcha

contre lui, et après l'avoir défait, et obligea Loup, fils de Hatton, et duc de Gascogne, auprès de qui Hunald s'était retiré, de le lui livrer ; mais il usa de la victoire avec modération, et permit à ce prince inconstant de se retirer à Rome. Hunald, ayant demeuré quelque temps dans cette ville, passa chez les Lombards, auprès de Didier. Il s'enferma avec lui dans Pavie : ses efforts pour prolonger le siége ayant excité le mécontentement des habitans, ils l'assommèrent sous une grêle de pierres. Ainsi périt misérablement, en 774, le dernier des princes de la race Mérovingienne, successivement rois et ducs d'Aquitaine. Ses états furent envahis par Charlemagne, qui les réunit à son empire.

HUNAULD (François-Joseph), né à Château-Briant, le 24 février 1701, fils, petit-fils, neveu et cousin de médecins, prit le bonnet de docteur en médecine à Reims, à l'âge de 21 ans, vint à Paris, et se livra tout entier à l'anatomie et à la chirurgie. Attaché au duc de Richelieu, en qualité de son médecin, il le suivit dans ses ambassades. De retour dans la capitale, il publia, en 1730, *Recherches anatomiques sur les os du crâne de l'homme ;* d'autres sur *l'accourcissement ou l'alongement du cœur dans la systole*, dans lesquels il paraît se prononcer pour l'accourcissement de ce viscère. A cette époque, il fut nommé professeur d'anatomie au Jardin du Roi, et s'acquit, dans cette fonction, une grande célébrité. Un voyage qu'il fit à Londres, en 1735, lui valut l'honneur d'être membre de la Société royale, après avoir lu dans une assemblée de cette compagnie des *Réflexions sur l'opération de la fistule lacrymale*, qui ont été insérées dans les *Transactions philosophiques*. Ce médecin mourut en 1742. On lui a attribué : I. *Nouveau Traité de physique sur toute la nature*, Paris, 1742, 2 vol. in-12. II. *Dissertation en forme de lettres au sujet des ouvrages de J.-L. Petit,* sur les *maladies des os,* suivi du *Chirurgien-Médecin*, Paris, 1726, 1 vol. in-12.

HUNAULD (Pierre), médecin d'Angers, pratiqua son art dans cette ville avec distinction. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Discours physique sur les propriétés de la sauge, et sur le reste des plantes aromatiques, dans lequel, par occasion, on traite de la dissolution des corps et de la digestion des alimens dans l'estomac,* Paris, 1698, in-12. II. *Projet d'un nouveau cours de médecine ,* Château-Gontier, 1718, in-12. On ignore l'époque de la naissance et celle de la mort de ce médecin.

HUND DE SULTZEN (Wiguel), président du tribunal suprême de Bavière, publia en 1582 un savant ouvrage, intitulé *Metropolis Salisburgensis.* Christophe Gewold, conseiller du duc de Bavière, continua le travail de Hund, auquel il ajouta des notes, et en donna une nouvelle édition en 3 vol. in-fol., Munich, 1620. On y trouve la fondation des évêchés de Gurk, Chiemsée, Seckau et Lavautz, dont les évêques, jusqu'à l'époque actuelle, ne reçurent jamais l'institution canonique que de l'archevêque de Saltzbourg. C'est une dérogation bien formelle à l'usage par lequel les papes jouissent du droit fort ancien de donner des bulles aux évê-

ques des divers pays catholiques.

HUND (Magnus), médecin du 15e siècle, né à Magdebourg, s'établit à Leipsick, et se distingua dans la chaire où il avoit été appelé, et qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée dans la même ville en 1519. Hund est un des premiers qui aient donné des *planches d'anatomie;* elles parurent deux ans après celles qu'on attribue à Jacques Peiligk, et qui furent publiées à Leipsick en 1499.

HUNDERTMARK (Charles-Frédéric), s'appliqua avec tant de succès à la médecine, qu'il fut nommé professeur en cette science à Leipsick. On a de lui plusieurs Dissertations, dont les principales sont : I. *De Diis artis medicæ tutelaribus*, Lipsiæ, 1735, in-4°. II. *Liber singularis de incrementis artis medicæ per expositionem ægrotorum apud Veteres in vias publicas et templa*, ibid., 1739, 1749, in-4°. On y trouve plusieurs traits sur l'histoire de la médecine dans les temps héroïques, et différentes remarques sur la manière de traiter les malades chez les Anciens.

HUNERIC, second roi des Vandales en Afrique, succéda à son père Genseric en 477. Ce prince, qui étoit arien, permit d'abord aux catholiques le libre exercice de leur religion; mais il les persécuta dans la suite de la manière la plus barbare. Il bannit 4966 ecclésiastiques, publia divers édits contre eux, et en fit mourir jusqu'à 40,000 par des tourmens inouïs, à la persuasion des évêques ariens. Théodoric son frère et ses enfans, le patriarche des ariens, et tous ceux contre lesquels il avait conçu quelques soupçons, furent les victimes de sa cruauté. Il employait indifféremment le fer et le feu pour la satisfaire. Ce furieux mourut la huitième année de son règne, l'an 484. Victor de Vite dit qu'il fut mangé des vers qui sortaient de toutes les parties de son corps. Grégoire de Tours écrit qu'étant entré en frénésie, il se mangea les mains. Isidore ajoute que ses entrailles sortoient de son corps, et qu'il eut la même fin qu'Arius, dont il avoit voulu établir la secte par tant de massacres. Il fit mourir dans les supplices tous les princes de sa famille, ainsi que les fidèles conseillers que son père lui avait recommandés en mourant. On ne peut disconvenir que ce prince fut un des plus cruels dont il soit question dans l'histoire moderne, qu'il accabla son peuple d'impôts, et qu'il laissa son royaume dans un tel état d'épuisement, que ses successeurs ne purent le relever.

HUNERWOLF (Jacques-Auguste), docteur en médecine et physicien d'Arnstad, ville d'Allemagne dans la Thuringe, sa patrie, reçu membre de l'Académie des Curieux en 1685, a donné une infinité d'*Observations* dans les Mémoires de cette Académie, et un traité intitulé *Anatomia Paconiæ*, qui parut à Arnstad, en 1680, in-8°.

HUNGAR (Jean-Michel), capitaine suisse au service de l'Espagne, avoyer de la ville de Rapperschweil, où il naquit, le 11 juin 1634, et où il mourut, le 21 avril 1714, cultiva la peinture avec succès. On a de lui quelques tableaux d'histoire.

HUNGARIA (Bernardin d'), ainsi nommé parce qu'il était du royaume de Hongrie, se fit capucin, et passa en qualité de missionnaire en Afrique. Il en remplit

les fonctions dans le royaume de Loango, et baptisa le roi et la reine de cette vaste contrée. Ses missions ne se bornèrent pas à cette province; il pénétra fort avant dans l'intérieur de l'Afrique. Revenu à Loango, il y mourut le 18 juin 1664. On a de cet homme apostolique : L'*Histoire de son Voyage et de sa Mission, avec une relation des mœurs des habitans du Loango*. L'abbé Proyart a donné une Histoire de ce pays, Paris, 1776, in-12.

HUNIADE (JEAN-CORVIN), vaivode de Transylvanie, et général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, un des plus grands capitaines de son siècle, combattit les Turcs, et gagna des batailles importantes en 1442 et 1443, contre les généraux d'Amurat, qu'il obligea de se retirer de devant Belgrade, après un siége de sept mois. Il ne se signala pas moins l'année d'après à la bataille de Varnes, où Ladislas fut tué, et qui fut si fatale à la chrétienté. Nommé gouverneur de la Hongrie, il rendit son nom si redoutable aux Turcs, que les enfans mêmes de ces infidèles ne l'entendaient prononcer qu'avec frayeur, et qu'ils l'appelaient *Janius Laen* c'est-à-dire, *Jean le Scélérat*. Il fut néanmoins vaincu par les Turcs en 1448; mais plus heureux dans la suite, il empêcha Mahomet II de prendre Belgrade, que ce sultan avait assiégé l'an 1456. Huniade mourut à Zeinplein, le 10 septembre de la même année, à la suite de ses blessures. Son fils devint roi de Hongrie. (*Voy.* MATHIAS CORVIN.) Mahomet II témoigna une douleur extrême de la perte de ce héros, qu'il appelait « le plus grand homme qui eût porté les armes. » Il s'estimait même malheureux, dit-on, « de ne trouver plus de tête assez illustre dans l'univers, contre laquelle il pût tourner ses armes, et venger l'affront qu'il avait essuyé devant Belgrade. »

HUNNÆUS (AUGUSTIN), né à Malines, en 1522, s'appliqua à l'étude des langues savantes, fut professeur de théologie et chanoine de Saint-Pierre, docteur et recteur de l'université de Louvain, où il mourut le 7 septembre 1577. Il écrivait bien en latin et possédait les langues grecque et hébraïque. Il s'efforça de débarrasser la philosophie de l'école, de la barbarie dont elle était enveloppée, et publia à cet effet beaucoup d'ouvrages. Il a donné aussi quelques éditions de la *Somme de Saint Thomas*, revues sur d'anciens manuscrits; la meilleure est celle d'Anvers, 1575, 4 vol. in-fol. Cet auteur eut part à la *Polyglotte* d'Anvers.

HUNNIUS (GILLES), ministre de Wittemberg, et théologien luthérien, mort en 1603, à 53 ans, a beaucoup écrit contre les calvinistes. On cite surtout son *Calvinus judaïsans*, Wittemberg, 1595, in-8°. Il y charge, avec la violence la plus outrée, le réformateur de Genève de toutes les hérésies possibles. On a de lui d'autres ouvrages de controverse, en 5 vol. in-fol., où il attaque également les catholiques et les calvinistes.

HUNNOLD (FRANÇOIS), né dans le pays de Nassau, entra chez les jésuites, et se distingua par ses *Sermons*, qui sont peut-être les meilleurs parmi ceux qui ont été faits en Allemagne vers le commencement du dernier siècle; ils sont en 6 volumes in-fol.,

d'abord imprimés à Cologne et à Augsbourg. Les éditions en ont été multipliées dans différentes provinces d'Allemagne. On lui reproche de s'écarter quelquefois des plans qu'il annonce, et de ne choisir pas toujours bien les exemples qu'il apporte en preuve des vérités qu'il avance. Il mourut à Trèves, en 1746.

HUNT (Thomas), hébraïsant anglais, né en 1696, professa l'arabe et l'hébreu au collége d'Hertford, et mourut le 31 octobre 1774. Il était membre de la Société royale de Londres et de celle des antiquaires. On a de lui : I. *De antiquitate, elegantiâ, utilitate linguæ arabicæ oratio*, Oxford, 1739, in-4°. II. *De usu dialectorum orientalium, ac præcipuè arabici in hebraico codice interpretando*, Oxford, 1748. III. *De benedictione patriarchæ Jacobi*, Oxford, 1728, in-4°. IV. *Observations sur quelques passages du livre des proverbes, suivies de deux sermons*, 1774, in-4° ; ouvrage posthume.

HUNT (Gauthier), moine anglais de l'ordre des carmes, distingué dans un concile qui fut tenu à Florence contre les Grecs, aux temps où il fut question de réunir les deux Églises, mourut en 1470. Il a écrit un livre sur cette matière.

HUNT (Jérémie), savant théologien dissident, né à Londres, en 1678, élève de M. Thomas Rowe, ministre dissident. Après avoir achevé ses études dans les universités d'Édimbourg et de Leyde, il étudia dans cette dernière ville, sous un savant rabbin, l'hébreu et les anciens livres des juifs. Il fut ensuite prédicateur d'une congrégation anglaise à Amsterdam, et, à son retour en Angleterre, il desservit une autre congrégation à Eunstead au comté de Norfolk ; puis il revint à Londres en 1710, où il fut encore pasteur d'une congrégation. En 1729, l'université d'Édimbourg lui conféra le degré de docteur. Hunt a donné plusieurs ouvrages : I. *Essai sur les explications données en différens temps de l'histoire et des révélations de l'Écriture Sainte*, auquel il a joint une *Dissertation sur la chute du premier homme*, in-8°, 1738. II. *Différens sermons*.

HUNTER (Robert), écrivain anglais, auteur de la fameuse *Lettre sur l'enthousiasme*, attribué à Swift, et plus généralement au comte de Shaftesbury. On le croit aussi auteur d'une farce intitulée : *Androboros*. Il fut successivement lieutenant-gouverneur de Virginie en 1708, gouverneur de New-York en 1710, et de la Jamaïque en 1728, où il mourut le 31 mars 1734. Pendant son gouvernement de New-York, il avait avancé pour le gouvernement plus de 20,000 liv. sterling (environ 460,000 francs), pour l'entretien des troupes du Palatinat qui y avaient été envoyées.

HUNTER (Guillaume), célèbre anatomiste et médecin anglais, né à Kilbride en Écosse, en 1718, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, pour lequel il avait de l'éloignement ; ainsi il n'eut pas de peine de se rendre aux conseils du docteur Cullen, qui l'engagea à se dévouer à l'étude de la médecine, dont il acquit les premières connaissances sous lui, etc. Hunter regarde les trois années qu'il y employa dans la famille du docteur comme les plus

heureuses de sa vie. Il vint ensuite à Édimbourg entendre les leçons du docteur Monro; et recommandé, en 1741, à Londres, au docteur Douglas, par Foulio, imprimeur à Glascow, il y fut d'autant mieux accueilli, que le docteur Douglas eut bientôt apprécié ses talens et ses heureuses dispositions. Admis à l'hôpital de Saint-George à titre d'élève en chirurgie, il s'y distingua par son habileté dans la dissection. En 1743, il présenta à la Société royale un *Essai sur la structure et les maladies des cartilages qui servent aux articulations.* La manière dont il traita cet objet, jusqu'alors peu approfondi, atteste les progrès qu'il avait déjà faits dans les recherches anatomiques, auxquelles il s'était particulièrement livré. Trois ans après, il succéda à Samuel Sharpe dans les leçons qu'il donnait à une société privée de jeunes chirurgiens dans Covent-Garden. On dit que dans ses débuts, sa timidité ajouta beaucoup à l'embarras de parler en public pour la première fois; ses succès la lui firent aisément oublier dans la suite. L'affluence de ses auditeurs dans l'espace de deux cours qu'il donna, lui rendit un produit assez considérable, que sa disposition à obliger eut bientôt dissipé; mais, instruit par son expérience, il apprit à devenir plus réservé. Admis en 1747 dans le corps des chirurgiens, il s'adonna, soit à l'exercice de la chirurgie, soit à la pratique des accouchemens. On le consultait de tous côtés, particulièrement dans tous les cas où le siége ou la nature des maladies exigeaient une profonde connaissance de l'anatomie. En 1750, l'université de Glascow lui conféra le degré de docteur en médecine; et jusqu'en 1764, époque à laquelle il fut nommé médecin extraordinaire de la reine, il consacra son temps soit à ses leçons, soit à la pratique de son art. La Société royale de Londres, et l'Académie royale des arts, récemment instituée, s'empressèrent de s'associer Hunter: les Transactions philosophiques s'enrichirent de plusieurs Mémoires intéressans qu'il présenta à la Société royale, sur des ossemens trouvés dans la rivière de l'Ohio en Amérique, sur d'autres ossemens trouvés dans le rocher de Gibraltar et sur le nylghau, animal des Indes qui n'avait point encore été décrit. L'Académie des arts s'applaudit de voir adapter aux objets de peinture et de sculpture les connaissances anatomiques que Hunter sut y appliquer avec une justesse qui attestait à la fois l'étendue et la facilité de son génie. Sa réputation s'était répandue dans toute l'Europe, et les sociétés savantes semblèrent lutter d'émulation dans leur empressement à se l'associer. En 1781, il fut appelé, à l'unanimité des voix, à la présidence de la société des médecins de Londres: élu associé étranger par la Société de médecine de Paris en 1780, de l'Académie royale des sciences en 1782, Hunter s'était déjà fait un nom par son *Anatomie de l'uterus dans l'état de grossesse*, en 34 planches, ouvrage entrepris en 1751, et qu'il n'a publié qu'en 1774, dans la seule vue de le perfectionner. En traçant l'esquisse des travaux et des succès de Hunter, nous n'avons présenté que ses titres à la renommée, il en a d'autres à la reconnaissance publique, par sa munificence et le

noble emploi de la fortune considérable qu'il s'était acquise. Dans l'intention de la consacrer à l'utilité publique, et ne s'étant point marié, ses premières vues se portèrent sur la fondation d'une école d'anatomie. Il présenta en 1765, à M. Grenville, alors ministre, un Mémoire pour obtenir un terrain sur lequel il demandait de faire construire à ses frais un théâtre anatomique; il offrait de consacrer 7,000 liv. sterl. (environ 155,000 francs) à la construction de l'édifice, et de fonder à perpétuité une chaire d'anatomie. Cette proposition ne fut pas accueillie comme elle devait l'être. Quelque temps après, lord Shelburne témoigna à Hunter le desir de voir s'accomplir son projet, au moyen d'une souscription, dans laquelle il s'engageait lui-même pour une somme de 1000 guinées. La délicatesse de Hunter ne lui permit pas d'accepter cette offre; il préféra d'exécuter son projet à ses propres dépens; il acheta un terrain et fit construire un édifice spacieux, où furent placés un amphithéâtre et toutes ses dépendances, avec une vaste et magnifique salle disposée à recevoir son muséum. On peut, d'après ses travaux et l'empressement de ses élèves à lui faire hommage de leurs préparations anatomiques, juger du nombre des pièces de ce genre dont il avait formé sa collection; il y avait joint un cabinet de fossiles; une riche bibliothèque d'auteurs grecs et latins et de livres de littérature et de sciences; un cabinet de médailles antiques dont M. Combe a en partie publié le catalogue; une riche collection de coquilles et de coraux, rassemblés par le docteur Fothergill, ajoutaient à la magnificence de ce muséum, commencé depuis 1770, et pour lequel Hunter avait dépensé plus de 20,000 liv. ster. (environ 450,000 francs). Comblé d'honneurs et de richesses, estimé de son souverain, Hunter semblait avoir réuni autour de lui tout ce qui peut attacher à la vie, et malheureusement il n'en jouit pas long-temps: il mourut le 30 mars 1783, d'une attaque de paralysie. Il légua la jouissance et l'usage de son muséum à son neveu Matthieu Baillie, pendant l'espace de 30 années, et en assigna la propriété à l'université de Glascow; il y joignit un fonds de 8000 liv. ster. (environ 176,000 francs) pour l'entretien et l'augmentation de cette collection. Hunter, d'une petite stature, mais bien pris dans sa taille, et extrêmement frugal, se levait de très-grand matin: tous les instans que lui laissaient ses affaires étaient consacrés à ses recherches anatomiques ou à son muséum. Ses manières et son extérieur étaient engageans; il savait appeler la confiance des malades qui le consultaient, par l'attention qu'il leur donnait. Dans ses consultations avec ses confrères, il ne présentait son opinion qu'avec beaucoup de candeur et de défiance; dans les entretiens familiers il était gai et sans prétention. Ceux qui l'ont connu font l'éloge de sa pénétration, de sa mémoire, de sa grande facilité et de son jugement. Ses écrits dont nous n'avons pas parlé, sont: I. *Une Dissertation sur l'incertitude des signes de mort violente dans les enfans nouveau-nés.* II. *Des Réflexions sur la section de la symphise du pubis*, où il se déclare contre cette opération. III. *Des observations sur des os de quadru-*

pèdes trouvés près de l'Ohio, dans les Transactions philosophiques.

HUNTER (Jean), célèbre chirurgien, frère du précédent, marcha sur ses traces avec succès. Né en 1728, à Long-Calder-Wood en Écosse, et ayant perdu son père à l'âge de 10 ans, il atteignit sa vingtième année sans avoir fait aucune étude. La réputation que son frère s'était acquise l'engagea à se rendre auprès de lui. Hunter développa bientôt les talens dont la nature l'avait doué. Il fit ses premières études en chirurgie à l'hôpital de Chelsea, sous le célèbre Cheselden, et ses progrès furent si rapides, que l'hiver suivant il enseignait l'art de disséquer aux élèves de son frère, qui dans la suite se reposa entièrement sur lui de ce soin. Hunter se livra avec une sorte de fureur et avec tant de constance pendant dix ans à l'étude de l'anatomie, qu'il parvint à enrichir cette science de plusieurs connaissances nouvelles, telles que les ramifications des nerfs olfactoires sur les membranes du nez, la distribution de quelques-unes des branches des nerfs de la cinquième paire, la route des artères de l'uterus aboutissant au placenta. Il démontra l'existence des vaisseaux lymphatiques dans les oiseaux. L'anatomie comparative était son étude favorite; il s'était formé une ménagerie, où il entretenait tous les animaux qu'il pouvait se procurer; il étudiait leurs habitudes et leurs mœurs, et cherchait à établir les principes de l'économie animale sur la comparaison du même organe observé dans des individus d'espèces différentes. Son esprit observateur cherchait à appliquer les connaissances qu'il puisait dans cette étude aux progrès de la chirurgie; il suivait toutes les grandes opérations, s'appliquait, lorsqu'elles n'avaient pas eu le succès qu'on s'en était promis, à en rechercher les causes; c'est ainsi qu'il en perfectionna quelques-unes, et particulièrement celle de l'hydrocèle. Plusieurs sociétés savantes voulurent le compter parmi leurs membres; adopté en 1767 par la Société royale de Londres, il le fut successivement par celle de Gothembourg, par la Société royale de médecine et l'Académie de chirurgie de Paris, par la Société philosophique d'Amérique, et par le collége de chirurgie d'Irlande. Il fut en même temps chirurgien du roi, de l'hôpital de Saint-George, chirurgien-général de l'armée, et inspecteur-général des hôpitaux. Quelques contradictions qu'il éprouva dans une occasion où il voulut étouffer ou ses plaintes ou son ressentiment furent immédiatement suivies de sa mort subite, au mois d'octobre 1793. Hunter était d'une stature médiocre, mais d'une forte complexion, d'une activité extrême, d'un tempérament ardent et impatient, d'une franchise qu'il porta quelquefois jusqu'à l'excès. Il dormait peu: ses travaux, pénibles pour tout autre, ne fatiguaient point sa robuste constitution. Il n'appréciait l'argent que comme un moyen de faciliter ses études et ses recherches; et, tout entier aux progrès de son art, il donna trop peu d'attention aux intérêts de sa propre famille. Indépendamment des nombreux Mémoires de Hunter que renferment les *Transactions philosophiques*, on a de lui: I. *Natural history of the human teeth.*

1771, in-4°, dont la seconde partie parut en 1778, et qui a été traduite en latin. II. Un *Traité des maladies vénériennes*, in-4°, 1786. III. Des *Observations sur certaines parties de l'économie animale*, in-4°, 1786. IV. Un *Traité sur les plaies d'armes à feu*, qui n'a paru qu'en 1794, après la mort de l'auteur. V. *Traité sur les maladies qui règnent entre les tropiques*, 1790, in-8°. VI. *Observations sur les maladies de la Jamaïque*, 1791, in-8°.

HUNTER (HENRI), écrivain et docteur écossais, desservant de l'église presbytérienne de London-Wall, et littérateur distingué, naquit à Culross au comté de Perth, en 1738 selon les uns, et en 1741 selon d'autres, et mourut à Bristol, le 27 octobre 1802. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il s'adonna dès son jeune âge à la littérature sacrée, et devint ensuite l'un des prédicateurs les plus célèbres de l'Angleterre. Ses *Sermons*, qu'il prêchait dans la manière de Blair et de Robertson, attiraient tous les Écossais distingués qui résidaient à Londres. Il avait traduit les *Fragmens physionomiques* de Lavater, et était même allé le voir à Zurich. Cette édition est imprimée avec luxe, les gravures en sont superbes. Sa douleur fut inexprimable dès qu'il eût appris que cet homme célèbre était devenu la victime de la guerre, et il composa un *Poème* en son honneur. Le docteur Hunter entendait fort bien les langues française et allemande. On a de lui d'excellentes traductions des *Lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne*, des *Etudes de la Nature* de Bernardin de Saint-Pierre et celle de la *Vie de Catherine II*, par Castera. Hunter a publié, en forme de lettres à une dame, un *Voyage en France, en Allemagne, en Hongrie et en Turquie*. Dans ses lettres sur la Turquie, il exprime beaucoup de haine pour le despotisme et la superstition, et dans celles écrites de France, il pleure sur les ruines de la monarchie et des institutions monastiques. On lui doit encore la traduction des *Voyages de Sonnini en Egypte*, et celle de la *Physiognomonie* de Lavater.

HUNTER (ALEXANDRE ou ANDRÉ), médecin anglais, né en 1733, à Édimbourg, exerçait son art à Beverley et à York avec beaucoup de distinction. Il s'occupa beaucoup des maladies de l'esprit, et fit le plan de l'asile pour les aliénés à York, dont il devint médecin. Il a publié des *Essais sur des cas de démence*, et une édition de la *Sylva* d'Evelyn. Il est mort à York, le 17 mai 1809. — HUNTER (Mistris Rachel), anglaise, morte à Norwich, en 1813, a publié : I. *Letitia*, ou *le Château sans spectre*, 1801, 4 vol. in-12. II. *Histoire de la famille Grubthorpe*, 1802, 3 vol. in-12. III. *Les amusemens des Génies*, in-4°, 1805. IV. *Poésies*, 1802, etc., etc.

HUNTER (WILLIAMS), chirurgien et orientaliste écossais, né à Montrose, obtint d'abord de l'emploi à bord d'un vaisseau de l'Inde, puis il s'attacha au service de la compagnie des Indes dans le Bengale. Il se fixa ensuite à Java, où il mourut en 1815. Il avait été professeur et examinateur du collége de Calcutta de 1784 à 1794, et secrétaire de la Société

asiatique de 1794 à 1808. Il était en outre, membre de la Société des sciences de Paris, et associé de la Société royale de Londres. On a de lui un grand nombre de Mémoires, qu'on trouve parmi ceux de la Société asiatique et dans plusieurs recueils périodiques. On lui doit aussi un excellent *Dictionnaire Indoustan-Anglais*, Calcutta, 1808, 2 vol. grand in-4°, d'après les matériaux choisis par M. Taylor.

HUNTHERUS ou HONTHERUS (JACOB), homme d'état, né en Suède à la fin du 16e et au commencement du 17e siècle, passa de bonne heure en Hollande et de là en Angleterre, où l'on croit qu'il se fit catholique. S'étant rendu à Paris en 1623, il s'y lia avec Grotius, et ensuite avec l'ambassadeur d'Autriche en France, qu'il suivit à Vienne. Il obtint ensuite la place de secrétaire impérial à Ratisbonne. Mais lorsque les Suédois eurent paru en Allemagne comme les ennemis de la maison d'Autriche, Huntherus perdit sa place. On ignore ce qu'il devint depuis cette époque. On a de lui des *Lettres latines*, imprimées à Vienne en 1631. Elles sont pleines de sel et d'intérêt.

HUNTINGTON (ROBERT), savant théologien anglais, né en 1636, à Deorhyrst, au comté de Glocester, s'adonna particulièrement à l'étude des langues orientales, et fut nommé chapelain de la factorerie anglaise à Alep, où un séjour de onze années le mit à portée de se procurer beaucoup de manuscrits, et de faire différentes excursions dans le Levant. Il parcourut presque toute la Galilée, fit un voyage à Samarie, à Jérusalem, en Cypre et en Égypte, où il rassembla nombre de curiosités et quantité de manuscrits. A son retour en Angleterre, il en vendit ou en donna une grande partie à la bibliothèque bodléienne. Il mourut peu de temps après avoir été sacré évêque de Raphoe, en 1701, âgé de 66 ans. On a de lui un *Mémoire sur les colonnes de porphyre d'Egypte*, dans les *Transactions philosophiques*, n° 61, et quelques-unes de ses *Observations* dans la collection des *Voyages curieux*. donnée par J. Ray, en 2 vol. in-8°. On a encore: *R. Huntingtonis vita et epistolæ*, Londres, 1704.

HUNTINGTON (CELINE, comtesse DE), seconde fille de Washington Shirley, comte de Ferrers, née en 1700, morte en 1791, mariée en 1721, à Théophile, comte de Huntington, qui eut d'elle quatre fils et trois filles, fut une très-rigide calviniste, et ne cessa jamais de contribuer à la propagation de cette doctrine. Une maladie dangereuse tourna ses pensées vers les contemplations des méthodistes, et, pendant tout le temps qu'elle vécut depuis, elle employa sa fortune à entretenir des prédicateurs ambulans, et à fonder des chapelles dans les différentes provinces.

HUNTINGTON (LOUIS DE), historien anglais du 12e siècle, chanoine de Lincoln, puis archidiacre de Huntington, a donné: I. Une *Histoire d'Angleterre*, qui finit à l'an 1154, et qui fut publiée par Savill en 1576, in-folio, dans les *Rerum Anglicarum scriptores*. II. Un petit traité *Du mépris du monde*, etc. Ces productions sont en latin, et assez mal écrites.

HUNTINGTON (JOSEPH), ministre de Coventry au Connecti-

cut, gradué en 1762, au collége d'Yale, mort en 1795, est connu comme auteur d'un livre intitulé : *Le Calvinisme amélioré*, etc. Il y soutient que les péchés sont transportés à J.-C., de sorte que, par une substitution véritable et applicable à tout le genre humain, il a assuré à chaque individu le salut sans conditions. Le révérend docteur Strong répondit la même année dans un ouvrage intitulé : *Doctrine de l'éternelle misère réconciliable avec la bonté infinie de Dieu.* Huntington a publié encore, *Sermon sur la vanité et le crime de la présomption dans les choses hors de notre portée*, 1774. *Plaidoyer devant la cour ecclésiastique à Stockbridge, dans la cause de Mme Fisk, qui avait été excommuniée pour avoir épousé un homme impie et immoral*, 1779. *Adresse à ses frères anabaptistes*, 1783.

HUNTORST (Gérard), l'un des meilleurs peintres de l'école hollandaise du temps où il vécut, naquit à Utrecht en 1592. Il fut disciple de Bloemaert, et étudia à Rome où il se fit distinguer par ses *tableaux de nuit.* De retour à Utrecht, il s'adonna à la peinture de l'histoire, et eut un grand nombre d'élèves anversois. Charles Ier le fit venir en Angleterre, où il exécuta de grands ouvrages. On ignore le temps où il mourut.

HUNYADI (François), médecin et poète, natif de Transylvanie, vivait dans le 16e siècle. Il fut médecin du roi de Pologne, Etienne Battori. La poésie latine occupait tous ses momens de loisir. Il a laissé : I. *Epigrammaton in opus hier. Mercurialis de morbis puerorum*, Venise, 1588. II. *Votivum in ejusdem opus de venenis*, ibid., 1588. III. *Versus lugubres posthumii Stephani regis honoribus nuncupati*, Cracovie, 1588, in-4°.

HUPPAZOLI (François), centenaire remarquable des temps modernes, né à Casal, le 15 mars 1587, voyagea dans sa jeunesse, et visita la Grèce et les Echelles du Levant. Ayant fait quelques spéculations commerciales, il acquit une fortune médiocre, qui lui parut suffisante, et il ne chercha plus qu'à en jouir paisiblement. Il menait une conduite très-régulière, et vivait avec beaucoup de sobriété. Il était âgé de 82 ans, lorsqu'il fut nommé consul de Venise à Smyrne, en 1669, et il déploya dans cette place beaucoup de prudence et d'activité. La guerre ayant interrompu ses fonctions, il les reprit en 1699, ayant alors 112 ans. Il fut malade pour la première fois de sa vie en 1701, et fut guéri au bout de quinze jours. Quelque temps auparavant, il avait perdu ses dents, et il ne pouvait plus manger que de la bouillie; mais dans la suite ses gencives s'endurcirent, au point qu'il cassait facilement les os de poulets et de poulardes, dont il fit sa dernière nourriture. Il était d'un tempérament robuste, et d'un caractère très-doux, il n'eut jamais d'autre passion que celle des femmes; il s'était marié cinq fois, la dernière à 98 ans, et il eut encore quatre enfans. Ses quatre premières lui en avaient donné 20, et on lui en connaissait vingt-cinq illégitimes. Il conserva jusqu'au dernier moment l'usage de ses facultés morales et physiques, et mourut le 27 janvier 1702, âgé de 115 ans. Il laissa en manuscrit le *Journal* des événemens les plus importans de

son temps, 22 volumes in-fol.

HUQUIER (Jacques-Gabriel), graveur et marchand d'estampes, à Paris, né à Orléans, en 1695, mort en 1772, a laissé un grand nombre de gravures à l'eau-forte, d'après Boucher, Vatteau, Gillot, et autres peintres français. Il possédait une riche collection de dessins et d'estampes, et se faisait un plaisir de la faire voir aux artistes et aux amateurs. — Son fils Gabriel Huquier a aussi gravé un grand nombre de sujets, dans le même genre que son père. Il est mort en Angleterre.

HUR, fils de Caleb, petit-fils d'Esron, époux de Marie, sœur de Moyse, si l'on en croit Josephe. Lorsque Moyse envoya Josué combattre contre les Amalécites, il monta sur la montagne avec Aaron et Hur. Pendant qu'il élevait les mains, priant le Seigneur, Aaron et Hur lui soutinrent les bras, craignant que, s'ils retombaient, Dieu cessât d'être favorable aux Israélites.

HURAULT. *Voy.* Chiverny.

HURD (Richard), prélat anglais, né à Congrève, dans le comté de Stafford, en 1720, fut successivement précepteur du prince de Galles, et du duc d'York, évêque de Lichtfield, de Coventry, puis de Worcester, et eut, en 1783, l'honneur d'être nommé à l'archevêché d'York, et à la primatie de toute l'Angleterre, qu'il refusa. Il mourut à Hartlebury, le 6 juin 1808, âgé de 89 ans. Ce prélat était très-savant, et ses écrits sont aussi remarquables par la logique et par la sagacité des raisonnemens, que par l'élégance et la pureté du style. Les principaux sont : I. *Introduction à l'étude des prophéties*, 1772. II. *Lettres sur la chevalerie et sur les romans*, 1765. III. Un *Commentaire sur l'art poétique d'Horace*, 1757. IV. Une édition des *Œuvres choisies de Cowley*, 1769. V. Des *Sermons*, 3 vol., 1776-81. VI. Une édition des *Œuvres de Warburton*, 1788, 7 vol. in-4°, à laquelle il ajouta, en 1795, un Supplément contenant la Vie de l'auteur.

HURÉ (Charles), d'abord professeur d'humanités dans l'université de Paris, ensuite principal du collége de Boncour, né à Champigny-sur-Yonne, en 1639, et mort à Paris, le 17 novembre 1717, s'était proposé de ne rien ignorer de ce qui peut faire l'objet des connaissances théologiques, et cultiva les langues orientales avec succès. Il avait puisé auprès des solitaires de Port-Royal le goût des lettres et de la piété. Nous avons de lui : I. Un *Dictionnaire de la Bible*, en 2 vol. in-fol., 1715, beaucoup moins parfait et moins étendu que celui du savant dom Calmet. II. Une édition latine du *Nouveau Testament*, avec de courtes notes estimées, en 2 vol. in-12. III. La traduction française du *Nouveau Testament*, et de ses notes latines augmentées, Paris, 1702, 4 vol. in-12. Cette traduction est celle de Mons, un peu retouchée. IV. *Grammaire sacrée*, ou *Règles* pour entendre le sens littéral de l'Écriture Sainte, Paris, 1707, in-12. Huré était un Quesnel un peu mitigé, suivant l'auteur du Dictionnaire des livres jansénistes.

HURET (Grégoire), dessinateur et graveur, né à Lyon, en 1610, mort à Paris en 1670, acquit de la réputation dans son art, et publia quelques écrits polémiques, relatifs à l'architecture, contre les auteurs du *Journal des Savans*. On estime l'*Histoire*

de la Passion, en 30 tableaux, dessinés et gravés par cet artiste, Paris, 1664, in-fol.

HURTADO (Thomas), célèbre théologien de Tolède, enseigna à Rome, à Alcala et à Salamanque, avec beaucoup de réputation, et mourut en 1659. On a de lui une *Philosophie* selon la doctrine de Saint Thomas, production très-mauvaise. On fait plus de cas de ses *Resolutiones orthodoxo-morales*, Coloniæ, 1653, in-fol. Il est encore auteur d'un traité *De unico martyrio*, contre celui *De martyrio per pestem*, du jésuite Théophile Raynaud, qui lui répondit d'une manière victorieuse.

HURTADO. *Voy.* Mendoze.

HURTAUT (P. T. N.), maître de pension, ancien professeur à l'école militaire, né à Paris, a publié plusieurs ouvrages dont nous citerons les plus remarquables : I. *Essais de médecine sur le flux menstruel, et Traité des maladies de la tête*, traduits du latin de Robert Enett, 1739, 1757, in-12. II. *Coup-d'œil anglais sur les cérémonies du mariage*, traduit de l'anglais, Genève, 1750, in-12. III. *Bibliographie Parisienne*, année 1770 (en société avec d'Hermilly), Paris, 1774, 6 vol. in-8°. IV. *Dictionnaire des mots homonymes de la langue française*, 1775, in-12; ouvrage estimé. V. L'*Art de péter, essai théori-physique, et méthodique*, en Westphalie, chez Florent Q., rue Pet-en-Gueule, au soufflet (Paris), 1775, in-12, fig. VI. *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs* (en société avec Magny), Paris, 1779, 4 vol. in-8°, etc.

HURTRELLE (Simon), sculpteur, né à Béthune, mort à Genevilliers, près Paris, en 1724, à 74 ans, orna les jardins de Versailles de ses ouvrages.

HUSS (Jean), fameux hérésiarque, né au commencement du 15e siècle, à Huss, petit bourg de Bohême. Ses talens le tirèrent de l'obscurité dans laquelle il était né; il devint recteur de l'université de Prague, et confesseur de Sophie de Bavière, épouse de Venceslas, roi de Bohême, sur laquelle il eut beaucoup d'ascendant. L'hérésiarque Wiclef avait depuis peu débité ses opinions; Jean Huss adopta une partie de celles qui étaient défavorables à l'Eglise romaine. Il n'attaqua d'abord, ni le pouvoir qu'elle donne aux prêtres d'absoudre, ni la nécessité du sacrement de pénitence, ni même le dogme des indulgences, mais il en condamna l'abus; il croyait qu'on l'expliquait mal aux fidèles, et qu'ils comptaient trop sur ces indulgences; il croyait par exemple qu'on ne pouvait accorder des indulgences pour une contribution aux croisades. Il prétendit qu'on n'abusait pas moins du pouvoir de pardonner, et que le pape excommuniait pour des causes trop légères, pour ses intérêts personnels. Il soutint qu'une pareille excomunication ne séparait point les fidèles du corps de l'Eglise, et que, puisque le pape pouvait abuser de son pouvoir, lorsqu'il infligeait des peines, c'était aux fidèles à voir et à juger si l'excommunication était juste ou injuste, et que, s'ils voyaient clairement qu'elle était injuste, ils ne devaient point la craindre. Ce principe portait un coup mortel à l'autorité des papes et à celle du clergé, autorité que Jean Huss regardait comme un obstacle invincible à la réforme qu'il souhaitait

de voir établir. Il tourna donc tous ses efforts vers cet objet, et, pour rassurer les consciences contre la crainte de l'excommunication, il entreprit de faire voir que l'excommunication injuste ne séparait en effet, personne de l'Eglise. C'est ce qu'il se proposa d'établir dans son traité de l'Eglise. « La base de ce traité, c'est que l'Eglise est un corps mystique, dont Jésus-Christ est le chef, et dont les justes et les prédestinés sont les membres; comme aucun des prédestinés ne peut périr, aucun des membres de l'Eglise n'en peut être séparé par aucune puissance; ainsi l'excommunication ne peut exclure du salut éternel. Les réprouvés n'appartiennent point à cette Eglise; ils n'en sont point de vrais membres : ils sont dans le corps de l'Eglise, parce qu'ils participent à son culte et à ses sacremens; mais ils ne sont pas pour cela du corps de l'Eglise, comme les humeurs vicieuses qui sont dans le corps humain, ne sont point des parties du corps humain. Le pape et les cardinaux composent donc le corps de l'Eglise, et le pape n'en est point le chef. Cependant le pape et les évêques, qui sont les successeurs des apôtres dans le ministère, ont le pouvoir de lier et de délier; mais ce pouvoir n'est, selon Jean Huss, qu'un pouvoir ministériel, qui ne lie point par lui-même; car le pouvoir de lier n'a pas plus d'étendue que le pouvoir de délier; et il est certain que le pouvoir de délier n'est, dans les évêques et dans les prêtres, qu'un pouvoir ministériel, et que c'est J.-C. qui délie en effet, puisque, pour justifier un pécheur, il faut une puissance infinie, qui n'appartient qu'à Dieu : de là Jean Huss conclut que la contrition suffit pour la rémission des péchés, et que l'absolution ne remet pas nos péchés, mais les déclare remis. Le pape et les évêques abusent, selon Jean Huss, de ce pouvoir purement ministériel; l'Eglise ne subsisterait pas moins, suivant lui, quand il n'y aurait ni pape, ni cardinaux. Les chrétiens ont dans l'Ecriture un guide sûr pour se conduire : il ne faut pourtant pas croire que les évêques n'aient aucun droit à l'obéissance des fidèles; sans doute, les fidèles doivent leur obéir; mais cette obéissance ne doit pas s'étendre jusqu'aux ordres manifestement injustes, et contraires à l'Ecriture; car l'obéissance que les fidèles doivent est une obéissance raisonnable. Tous ces sujets sont traités avec assez d'ordre et de méthode par Jean Huss; on y trouve des invectives grossières; c'était le ton du siècle; et les livres de Jean Huss, ont servi de répertoire aux réformateurs qui l'ont suivi.» (*V*. Pluquet, *Dictionnaire des hérésies.*) On dénonça ses opinions au pape Jean XXIII, et on cita l'auteur à comparaître, vers l'an 1411. Il ne comparut point. On assembla cependant le concile de Constance. L'empereur Sigismond, frère de Venceslas, roi de Bohême, l'engagea à aller se défendre dans ce concile. L'hérésiarque bohémien y vint en 1414 avec toute la confiance d'un homme qui croyait n'avoir rien à se reprocher. Dès qu'il fut arrivé, les Pères l'entendirent. Après lui avoir fait la lecture de 26 articles, tirés de son ouvrage sur l'Eglise, le cardinal de Cambrai lui dit : « Vous voyez de combien de crimes atroces vous êtes accusé! c'est à vous de bien examiner ce que vous devez faire. Vous avez à choisir en-

tre deux partis, ou de vous soumettre humblement à la sentence et au jugement du concile, ou de vous résoudre à subir la peine que mérite votre obstination : répondez. Jean Huss répondit : « Je suis prêt à recevoir du concile toutes les lumières qu'il voudra bien me donner; mais je vous conjure, au nom de Dieu, notre père commun, de ne pas me forcer à blesser ma conscience, et à mettre en danger mon salut éternel : je le ferais en abjurant les articles qu'on vient de me proposer. Si quelqu'un m'enseigne quelque chose de meilleur, je suis prêt à faire sincèrement ce qu'on exigera de moi. Quant aux articles qu'on m'impute, je ne dois ni ne puis les abjurer, sans donner à entendre que j'en suis l'auteur. — Mais, répliqua l'empereur, quelle répugnance trouvez-vous à renoncer aux articles qui vous sont attribués? Pour moi, je suis dans la disposition d'abjurer toute sorte d'erreurs, s'ensuit-il de là que je les aie défendues? » On le reconduisit en prison. L'empereur, les princes, les prélats, eurent beau lui demander une rétractation; caresses, menaces, excommunication, châtimens, rien ne put l'engager à se soumettre. Il fut enfin condamné dans la 15e session à être dégradé, et ses livres à être brûlés. Après la cérémonie de la dégradation, on mit sur sa tête une mître de papier, haute d'une coudée, en forme pyramidale, sur laquelle on avait peint trois diables, avec cette inscription : l'Hérésiarque. Dès ce moment, l'Eglise se dessaisit de lui et le livra au bras séculier. Le magistrat de Constance, à qui l'empereur l'avait remis, le condamna au feu en 1415. Les valets de ville se saisirent aussitôt de lui; et, après l'avoir fait passer devant le palais épiscopal pour voir brûler ses livres, ils le conduisirent au lieu du supplice. Sa fermeté l'y suivit; il criait au peuple, que « s'il était condamné, ce n'était pas pour ses erreurs, mais par l'injustice de ses ennemis. » Enfin, après qu'on l'eut attaché au poteau, et qu'on eut préparé le bois, l'électeur palatin, et le maréchal de l'empire l'exhortaient encore à se rétracter; il persista; et l'électeur s'étant retiré, on alluma le feu. Il monta sur le bûcher avec une rare intrépidité, où, comme du théâtre de son triomphe et de sa gloire, il entonna des cantiques au milieu des flammes qui le dévoraient. Ses cendres furent soigneusement ramassées, et on les jeta dans le Rhin, de peur que ses sectateurs ne les recueillissent pour en faire des reliques. Æneas Sylvius dit que les hussites râclèrent la terre dans l'endroit où leur maître avait été brûlé, et qu'ils emportèrent cette poussière à Prague. Cet auteur ajoute que jamais les sages de l'antiquité ne souffrirent la mort avec plus de constance. Jean Huss laissa des *Commentaires* sur divers morceaux de l'Ecriture Sainte, et plusieurs *Traités dogmatiques et moraux*, dont quelques-uns furent écrits pendant sa prison. La conduite du concile à l'égard de ce sectaire, muni d'un sauf-conduit de l'empereur, fit beaucoup murmurer dans le temps. Bien des gens en sont encore étonnés aujourd'hui; mais il faut faire attention : 1° que ce sauf-conduit ne lui avait été donné que pour venir se justifier au concile; il n'y a donc point d'apparence que l'intention de Sigismond ait été de prendre Jean Huss sous sa

protection, en cas qu'il fût condamné par le concile; 2° le sauf-conduit ne dit point que l'on ne pourra arrêter Jean Huss, quelque jugement que le concile porte sur sa doctrine et sur sa personne; il n'est donné que pour la route, depuis Prague jusqu'à Constance, dans laquelle il était difficile de voyager, surtout pour Jean Huss, qui avait un grand nombre d'ennemis en Allemagne, depuis qu'il avait fait ôter aux Allemands les priviléges dont ils jouissaient dans l'université de Prague, de laquelle tous les Allemands s'étaient retirés; 3° Jean Huss lui-même ne croyait point que le sauf-conduit qu'il avait demandé et obtenu lui assurât l'impunité de sa résistance au concile, quel qu'en fût le jugement: on le voit par les lettres qu'il écrit avant de partir pour Prague. Il dit, dans une d'elles, « qu'il s'attend à trouver dans le concile plus d'ennemis que Jésus-Christ n'en trouva dans Jérusalem.» Dans cette même lettre il demande à ses amis le secours de leurs prières, afin que, s'il est condamné, il glorifie Dieu par une fin chrétienne. Il y parle de son retour comme d'une chose fort incertaine. Est-ce là le langage d'un homme qui croit avoir un sauf-conduit capable de le mettre à l'abri des suites du jugement du concile? On remarquera que le concile condamna les propositions de Jean Huss, sans les qualifier chacune en particulier. Il se borna à condamner sa doctrine, et à dégrader sa personne, en l'abandonnant au bras séculier qui le condamna à mort, sans aucune autre forme, ce qui ne saurait être équitablement imputé au concile. (*Voy.* Brogni.) Ceci est d'autant plus nécessaire à observer, que différens écrivains ont dit que, malgré le sauf-conduit de l'empereur, les pères du concile avaient inhumainement et proditoirement fait périr ce malheureux; ce qui est démontré faux par les actes même du concile qui, après avoir condamné les écrits de Huss, abandonne sa personne au bras séculier, déclarant n'avoir plus rien à faire à son égard. » C'est la première et l'unique fois qu'un concile général ait suivi cette méthode; mais on crut devoir en user ainsi, parce qu'il s'agissait de propositions manifestement contraires à la doctrine catholique. Des cendres de cet hérésiarque sortit une guerre civile. Ses sectateurs, au nombre de quarante mille, remplirent la Bohême de sang et de carnage. Tous les prêtres qu'ils rencontraient payaient de leur tête la barbarie des magistrats de Constance. L'édition des ouvrages de cet hérésiarque, faite à Nuremberg, en 2 vol. in-fol., 1558, avec une préface de Luther, redonnée en 1715, et qui comprend sa Vie et celle de Jérôme de Prague, est recherchée par ceux qui s'intéressent à leur mémoire.

HUSSEIN-PACHA, favori du sultan Amurat IV, était également recommandable par sa valeur, par ses vertus, son éloquence et sa présence d'esprit. Amurat n'entreprenait jamais rien sans le consulter. Ayant encouru cependant la disgrace de son maître, il fut jeté dans un cachot des Sept-Tours. Le prisonnier ne prit aucun soin de sa personne et laissa croître sa barbe. Le sultan, qui l'aimait, s'étant souvenu de lui, lui fit rendre la liberté, et Hussein se présenta à lui tel qu'il était dans sa prison: « T'es-tu fait derviche, lui dit Amurat, pour te

montrer en public dans cet état? ou bien es-tu devenu fou, et crois-tu avoir la tête d'un autre homme sur tes épaules? — Tant que j'ai été privé des bonnes graces de ta Hautesse, reprit Hussein, je n'ai pas voulu penser à ma tête, ne sachant pas si elle me resterait.» Hussein devint pacha, commandant de la Dalmatie ottomane; mais Méhémet-Kiouperli, grand-visir, sous Mahomet IV, le fit mettre à mort avec autant d'injustice que de cruauté.

HUSSEIN, favori d'Ibrahim, empereur des Turcs, avait été berger. Comme il faisait paître son troupeau, près de la prison de ce prince, il l'avait diverti par ses chansons rustiques, et par les airs qu'il jouait sur son flageolet. Ibrahim ne fut pas plus tôt sorti de son cachot et monté sur le trône, qu'il fit Hussein son confident. Ce favori abusa des faveurs de son prince, et fit même étrangler le grand-visir Méhémet. Cette barbarie lui attira la haine du peuple, qui le mit en pièces, l'an 1648.

HUSZTI (André) fut long-temps professeur de belles-lettres à Coloswar ou Clausenbourg, en Transylvanie; mais, ayant été cité par le synode de la confession helvétique, à cause de sa mauvaise conduite, et n'ayant point comparu, il fut privé de son emploi, et excommunié par ce synode, l'an 1742. Huszti mena pendant quelque temps une vie errante, et embrassa la religion catholique, ce qui lui procura un emploi honorable à Alba-Julia, aujourd'hui Carlsbourg. Il continua à vivre dans la crapule; on le chassa, et il erra de nouveau jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1755. On a de lui : I. *Jurisprudentia Hungarico – Transylvanica*, Hermandstadt, 1742, in-4°; très-estimé. II. *Dacia vetus et nova*. C'est une histoire de la Transylvanie, appuyée sur des monumens peu authentiques. III. *Commentarii de rebus Hunnorum*. Ces deux derniers ouvrages sont manuscrits. Le P. Pray, savant jésuite, fait un grand éloge de ces *Commentaires*, et dit en avoir beaucoup profité pour ses *Annales Hunnorum*.

HUTCHESON (Francis), philosophe anglais, originaire d'Écosse, né en 1669 dans le nord de l'Irlande, appelé en 1729 à Glascow, pour y professer la philosophie, y mourut en 1747. On a de lui : I. Un *Système de philosophie morale*, publié après sa mort à Glascow, en 1755, in-4°, par François Hutcheson, son fils, docteur en médecine, et traduit en français par Eidous, Lyon, 1770, 2 vol. in-12. II. *Recherches sur les idées de Beauté et de Vertu*, 1725, in-8°, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12; traduites en français par le même Eidous. Hutcheson établit dans cet ouvrage le sens moral par lequel nous distinguons le bien du mal. III. *Essai sur la nature et sur la conduite des passions et des affections, avec des éclaircissemens sur le sens moral*, 1728. Cet ouvrage soutint la réputation de l'auteur, qui avait du talent pour la métaphysique.

HUTCHINS (John), ecclésiastique anglais, naquit en 1698, à Bradford-Peverel, dans le comté de Dorset, dont il s'est appliqué à écrire l'histoire sous le titre suivant : *The History and Antiquities of the country of Dorset, compiled from the best and most ancient historians*, Lon-

don, 1774, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, rédigé avec beaucoup de soin, et donné par souscription, doubla de prix aussitôt qu'il fut publié. Hutchins mourut en juin 1773.

HUTCHINS (Thomas), géographe des États-Unis, né au comté de Monmouth, au Nouveau-Jersey, perdit ses parens dans sa jeunesse. L'extrême modestie et la défiance de lui-même, qui faisaient la base de son caractère, l'empêchèrent d'implorer les secours des parens qu'il avait au Nouveau-York. Il passa à l'âge de 16 ans dans les provinces occidentales, où il obtint une enseigne dans l'armée, et une place de payeur. Il se distingua particulièrement au fort Pitt, dont il leva le plan, sous les ordres du général Bouquet. Depuis, il passa quelques années dans la Louisiane, et aux armées, dans la Floride occidentale, où il se trouva à un grand nombre de batailles contre les Indiens. Il obtint un régiment dans l'armée anglaise; mais il y renonça par attachement pour l'Amérique. Se trouvant à Londres au commencement de la guerre, en 1775, son zèle pour la cause de son pays lui fit refuser plusieurs places avantageuses. En 1779, comme on le soupçonnait d'entretenir des intelligences avec Francklin, qui était alors en France, il fut mis en prison, et perdit en un seul jour douze mille livres sterling, et resta six semaines dans un lieu obscur et malsain, après lesquelles il fut interrogé et mis en liberté. Alors il passa en France, et s'embarqua pour Charlestown, où il joignit l'armée sous le commandement du général Green; peu après, on le nomma géographe général des États-Unis. Il mourut à Pittsburg, en 1789. Le docteur Morse lui a beaucoup emprunté dans sa compilation du Gazetier américain. Hutchins a publié un *Précis historique de l'expédition de Bouquet contre les Indiens de l'Ohio, en 1764, avec les Mémoires militaires, une carte et des planches*, 1765. *Description topographique de la Virginie, de la Pensylvanie, du Maryland et de la Caroline, avec des cartes*, Londres, 1728. *Narration historique, et description topographique de la Louisiane, de la Floride occidentale, et de Philadelphie*, 1 vol., 1784.

HUTCHINSON (Francis), auteur anglais, du commencement du dernier siècle, publia, en 1718, un *Essai historique sur le sortilége*. Cet ouvrage est en forme de dialogue; les interlocuteurs sont un ecclésiastique, un avocat, l'auteur et un juré. L'on y trouve des réflexions et des faits curieux.

HUTCHINSON (John), philosophe anglais, né en 1674, à Spenny-Thorn, dans l'Yorkshire, de parens pauvres, considéré comme le fondateur d'une secte qui compte aujourd'hui peu de personnes encore adhérentes à ses opinions. Il s'appliqua dans le principe à la minéralogie, et rassembla, dans ses voyages en Angleterre et dans le pays de Galles, une riche collection de minéraux et de fossiles, qu'il confia au docteur Woodward pour la décrire, et publier en même temps les observations qu'il y avait jointes. Woodward fut apparemment dépositaire infidèle; car Hutchinson l'accuse de lui avoir dérobé jusqu'au mérite d'avoir recueilli la collection, et cet incident les

brouilla pour toujours. En 1724, il publia la première partie de son ouvrage, intitulé les *Principes de Moyse*, dont il donna successivement toutes les années un volume, et dont la collection a été donnée, en 1728, en 12 vol. in-8°. Dans son début, il attaqua avec beaucoup d'aigreur la *Théorie de la terre*, de Woodward, et l'auteur lui-même. Le but de son ouvrage et de sa doctrine, est d'établir que toutes les connaissances naturelles, et celles qui tiennent au spirituel, sont renfermées dans l'Écriture Sainte, et qu'il ne fallait point chercher ailleurs leur origine. Il s'appuie sur les étymologies les plus singulières et les plus hasardées, et prétend que chaque racine hébraïque présente un sens spirituel. L'air de mystère, la tournure cabalistique qu'il donnait à l'explication de ses principes, et son ton dogmatique, produisirent une telle prévention contre lui, que tous ceux qu'on suspectait imbus de ses opinions, ne pouvaient parvenir à aucun avancement. On attribue à Hutchinson *l'invention d'une horloge marine*, pour découvrir la longitude en mer, qui eut l'approbation de Newton, et dont Whiston parle avec éloge. On ne peut contester à Hutchinson des talens et des connaissances; mais, à beaucoup d'égards, ce fut un homme singulier, violent et haineux, auquel on a reproché d'avoir peu de jugement. Sa secte n'existe plus guère aujourd'hui, quoiqu'un de ses sectateurs ait tenté de faire revivre sa doctrine en publiant en 1793, le *Chemin abrégé de la vérité*, brochure in-8°. Il mourut en 1737, âgé de 63 ans. —Un Thomas HUTCHINSON a revu et publié avec des notes : *Xenophontis de Cyri institutione*, Oxford, 1727, in-4°, et *de Cyri expeditione*, ibid., 1735, in-4°.

HUTCHINSON (THOMAS), gouverneur de Massachussetts, né à Boston, gradué en 1727 au collége d'Harvard, avait été destiné au commerce; mais ayant acquis une certaine connaissance du droit public d'Angleterre, il succéda, en 1761, à Sewal, dans la place de chef-justice de Massachussetts, et fut lieutenant-gouverneur, depuis 1758 jusqu'en 1770. Il occupa à la fois ces deux places et celle de conseiller-juge du comté de Suffolk. En 1769, quand Bernard retourna en Angleterre, Hutchinson eut le commandement en chef; et, à la fin de la même année, il fut nommé gouverneur. Alors il jeta le masque, déclara hautement l'indépendance du peuple, et informa les législateurs que S. M. avait pourvu à son existence sans autre secours. Aussitôt ils le sommèrent de renoncer à un traitement inconstitutionnel, et d'accepter celui que l'assemblée générale prétendait lui accorder. Mais il soutint que ce serait manquer aux instructions qui lui avaient été données par le roi, et les ordres de son Souverain furent toujours son excuse pour tous ses actes arbitraires. C'était lui qui, en 1768, avait introduit des troupes régulières à Boston, pour réprimer le peuple, et faire exécuter les lois tyranniques du parlement. Il se refusa constamment à faire retirer les soldats, quelques remontrances qu'on lui fît à cet égard. Dans une des lettres qu'il écrivit pour l'Angleterre, il s'exprime ainsi : « Cinq ou six vaisseaux de guerre, et trois ou quatre régimens

ne déplairaient ici qu'à quelques gens tristes, qui ne peuvent souffrir ni les assemblées ou concerts, ni le bruit des tambours le dimanche. » Il déclare dans une autre, « qu'il dort plus tranquillement depuis l'arrivée des troupes. » En 1772, le docteur Franklin envoya au Massachussetts un grand nombre de lettres écrites par Hutchinson aux membres du cabinet d'Angleterre. Ces lettres montrent à découvert le fond de son caractère; on y voit un ennemi secret de son pays, qui encourage les ministres à suivre leurs plans, et à les appuyer par la force. Dans une, il dit positivement, « qu'il faut borner les libertés anglaises dans l'administration des colonies. » Aussitôt qu'on eut les preuves de sa trahison, la cour générale prit contre lui des mesures sévères. Il fut accusé juridiquement, et S. M. fut suppliée de le rappeler pour toujours. Mais quand il fut informé de la conduite de la cour générale à son égard, il prit le parti de dissoudre l'assemblée. Enfin, il devint si odieux à la province, qu'en 1774, on fut obligé de le remplacer par le gouverneur Gages. Il partit aussitôt pour l'Angleterre. Quelques-uns de ses partisans, à force d'intrigues, parvinrent à lui faire voter une adresse de remercîmens pour ses services. On distingua long-temps ces hommes par le sobriquet de Hutchinsonistes. L'accusation contre lui fut sans effet, car les lords du conseil privé firent un rapport entièrement en sa faveur. Mais, bientôt négligé de ceux dont il avait favorisé les plans, aux dépens de sa réputation d'intégrité et des intérêts de sa patrie, devenu un objet de de mépris pour tous les partis, il passa ses dernières années dans le chagrin et l'abandon, et mourut à Brampton, en 1780, âgé de 69 ans. Il a publié un *Exposé succinct des droits de la colonie*, etc., 1764; *Histoire de la colonie de Massachussetts, depuis son établissement, en* 1628, *jusqu'en* 1750, 2 vol. in-8°, dont le premier en 1760, et le second en 1767; *Collection de papiers originaux relatifs à l'Histoire de la colonie de Massachussetts*, in-8°, 1769. Ces ouvrages sont très-estimés de ceux qui font des recherches sur l'histoire de l'Amérique. Le juge Minot a continué l'Histoire de Massachussetts jusqu'à l'année 1765.

HUTCHINSON (William), membre de la Société des antiquaires de Londres, est auteur des *Histoires des comtés de Northumberland, de Durham et de Cumberland*. Il est mort le 7 avril 1814, âgé de 82 ans.

HUTINOT (Louis), sculpteur, né à Paris, mort en 1679, âgé de 50 ans. Cet artiste avait du talent; mais il vint dans un siècle trop fécond en grands hommes pour y être distingué. Il y a de lui dans les jardins de Versailles une figure représentant *Cérès*.

HUTTEAU (François-Louis), avocat distingué au parlement de Paris, naquit à Malesherbes, en 1726. Il plaidait habituellement sept à huit causes par jour, et devint le patron des jeunes avocats. Il ne parut point au barreau pendant l'exil du parlement, en 1771; et, en 1786, ayant été nommé membre de l'assemblée provinciale de la généralité d'Orléans, il développa de grandes connaissances en matière politique. Sous le ministère du cardinal Loménie, il présenta au roi, au nom

des six corps de la ville de Paris, dont il était l'avocat, des remontrances pleines de respect et d'énergie, où il réclamait la liberté du commerce. Nommé membre de l'assemblée des États-généraux, il se rangea parmi les défenseurs de la monarchie; il sortit de Paris la veille du massacre du 2 septembre, et se retira à Malesherbes, où il est mort en 1807. Le dé-intéressement de Hutteau égalait son savoir et ses talens: il était l'avocat et le père des pauvres. Il avait quelquefois des saillies pleines de sel et de gaîté. Un jour, à une audience de relevée, les magistrats paraissaient assoupis. L'orateur n'était pas habitué à de tels auditeurs. Il élève une question de prescription; et, frappant sur le bureau, il s'écrie: « Oui, Messieurs, *prescriptio currit inter dorminentes.* » Cette saillie réveilla les vieux conseillers; et la cause, mieux entendue, fut gagnée l'instant d'après. On a des collections de *Mémoires* de cet avocat, et, quoique incomplètes, elles forment 26 vol. in-4°. Louis XVIII a accordé des lettres de noblesse aux enfans de Hutteau.

HUTTEN (Ulric de), poète latin, né dans le château de Steckelberg, le 2 avril 1488, servit en Italie, dans l'armée de l'empereur Maximilien, qui lui conféra la couronne poétique. L'impétuosité de son caractère lui fit des ennemis presque partout. Il mourut le 29 août 1523, âgé seulement de 35 ans, dans la maison du prédicateur Schegg, située sur l'île Dufnau, au milieu du lac de Zurich, après avoir mené une vie inquiète et agitée. Il publia le premier, en 1518, deux livres de Tite-Live, qui n'avaient point encore vu le jour. Il a aussi travaillé aux *Epistolæ obscurorum virorum*, 1516, in-4° goth., satire sanglante dirigée contre les catholiques, et surtout contre les moines. On a encore de lui: I. *De Guaïaci medicinâ*, Mayence, 1519, in-4°; réimprimé dans le recueil des Traités de la maladie vénérienne, Leyde, 1728, 2 vol. in-fol. L'auteur, dans son Épître dédicatoire, avoue qu'il a eu longtemps à souffrir de cette maladie. II. Des *Poésies* qui parurent à Francfort, en 1528, in-12. III. Des *Écrits* contre le duc de Wittemberg, très-rares, et imprimés à Steckelberg, 1519, in-4°. Ils roulent sur l'assassinat de son cousin Jean Hutten, grand-maréchal de sa cour, et dont la femme était aimée du duc. On a de lui deux autres *Pièces* en vers sur cette mort, publiées dans les *Vitæ summorum virorum*, Cologne, 1735, in-4°. Cette même année, il découvrit Pline, Quintilien, Marcellin, et un traité *de veritate Ecclesiæ conservandâ et schismate inter Henricum IV et Gregorium VII*, qu'il publia à Mayence, en 1520. Il écrivit aussi une *Chronique* de la conduite que les papes avaient tenue envers les empereurs dans tous les siècles, et fit imprimer la même année un traité *De schismate extinguendo et verâ libertate ecclesiasticâ adservandâ*, qu'il trouva à Boppart, dans l'archevêché de Trèves. Vers le même temps, il se déclara ouvertement pour Luther, et le pape l'ayant enveloppé dans la bulle qu'il fit contre ce sectaire, il apostilla cette bulle de remarques injurieuses, qu'il fit imprimer avec sa plainte *en vers latins*, sur ce que les livres de Luther avaient été brûlés

à Mayence. IV. Des *Dialogues* en latin *sur la religion catholique romaine* parurent d'abord à Paris, en 1519, in-4°; ensuite à Mayence, en 1520, in-4°; ils sont au nombre des livres rares. Après avoir long-temps balancé, il se déclara entièrement pour cette secte. V. *Ars versificandi*, Wittemberg, 1511, in-4°. On peut voir sa Vie, par Burchard, Wolfenbuttel, 1717, in-12, et un article curieux sur lui dans le tome 15e des *Mémoires de Nicéron*. Un gentilhomme de Franconie lui consacra l'épitaphe suivante :

Hic eques auratus jacet, oratorque disertus,
Huttenus vates carmine et ense potens.

HUTTEN (JACOB), enthousiaste silésien du 16e siècle, disciple de Storck, et, après lui, l'un des chefs des anabaptistes, acheta dans la Moravie un terrain assez étendu dans un canton fertile, mais inculte, et, après avoir rassemblé des frères, il leur proposa un symbole et des lois. Ce symbole portait, dit l'abbé Pluquet, 1° « que Dieu, dans tous les siècles, s'était choisi une nation sainte, dépositaire du vrai culte, et ce peuple chéri était sans doute celui que Hutten avait réuni en Moravie; 2° qu'il faut regarder comme impies toutes les sociétés qui ne mettent pas leurs biens en commun, qu'on ne peut pas être riche en particulier, et chrétien tout ensemble; 3° que Jésus-Christ n'est pas Dieu, mais prophète; 4° que des chrétiens ne doivent pas reconnaître d'autres magistrats que les pasteurs ecclésiastiques; 5° que toutes les marques extérieures de religion sont contraires à la pureté du christianisme, dont le culte doit être dans le cœur, et qu'on ne doit pas conserver d'images, puisque Dieu l'a défendu; 6° que tous ceux qui ne sont pas rebaptisés, sont de véritables infidèles, et que les mariages contractés avant la nouvelle régénération sont annullés par l'engagement que l'on prend avec Jésus-Christ; 7° que le baptême n'effaçait pas le péché originel, ni ne conférait la grace, qu'il n'était qu'un signe par lequel tout chrétien se livrait à l'Église; 8° que la messe est une invention de Satan, le purgatoire une rêverie, et l'invocation des Saints une injure faite à Dieu; que le corps de Jésus-Christ n'est pas réellement présent dans l'Eucharistie. » Les *frères de Moravie*, car c'est ainsi qu'ils s'appelaient, n'accordaient le baptême qu'aux adultes. Ils recevaient la cène deux fois l'année. C'était presque leur seul exercice de religion. Ils s'assemblaient cependant tous les mercredis et tous les dimanches dans des maisons particulières, pour entendre de mauvais discours prêchés sans ordre et sans préparation. Ils habitaient toujours la campagne, et exploitaient les terres des gentilshommes, qui les prenaient de préférence pour leurs fermiers, parce qu'ils étaient excellens travailleurs et pleins de probité. Lorsqu'une colonie s'était chargée de faire valoir un domaine, elle vivait en commun, ne souffrant dans son sein aucun homme oisif. Dès le matin, après une prière que chacun faisait en secret, les uns se répandaient à la campagne pour la cultiver, d'autres exerçaient dans des ateliers les métiers qu'on leur avait appris. Personne n'était exempt du travail. Tous les travaux se faisaient en silence. C'était un crime de le rompre au réfectoire. Avant de toucher aux viandes, chaque frère priait en secret, et demeurait près d'un

quart d'heure les mains jointes sur la bouche, dans une espèce d'extase. On ne sortait point de table qu'on n'eût prié en secret un quart d'heure. Après le repas, chacun reprenait son travail. Le silence était observé rigoureusement aux écoles parmi les enfans. On les aurait pris pour des statues qui avaient la même parure ; car tous les frères et toutes les sœurs avaient des habits de la même étoffe et taillés sur le même modèle. Les mariages n'étaient point l'ouvrage de la passion ou de l'intérêt. Le supérieur tenait un registre des jeunes personnes des deux sexes qui étaient à marier : le plus âgé des garçons était donné à tour de rôle pour mari à la plus âgée des filles. Celle des deux parties qui refusait de s'allier avec l'autre passait au dernier rang de ceux qui devaient être mariés, alors on attendait que le hasard assortît ces personnes. Le jour des noces était célébré avec peu d'appareil ; seulement l'économe commun augmentait de quelques mets le repas des nouveaux époux, et ce seul jour-là était pour eux un jour de fête. On les exemptait de travail. Alors on leur assignait une hutte séparée dans l'enclos, à condition que la femme se trouverait tous les jours à son poste dans la salle des travaux, et que le mari se transporterait à l'ordinaire à la campagne ou dans son atelier, pour s'acquitter de ses emplois. Le vice n'avait point corrompu ces sociétés ; on n'y voyait aucune trace des déréglemens qu'on reprochait aux autres anabaptistes. Cependant ils furent persécutés. L'empereur Ferdinand envoya des soldats pour les chasser de leur désert. Hutten donna lieu à cette persécution par ses déclamations contre les magistrats, et par la manie qu'il avait d'établir une parfaite égalité parmi les hommes. On prétend qu'il fut brûlé à Inspruk ; mais ce fait est contesté. Quoi qu'il en soit, après sa mort, le luxe s'introduisit parmi ses disciples, et y attira tous les vices.

HUTTERUS (Élie), théologien protestant, né à Ulm, vers l'année 1554, et mort à Nuremberg, vers 1602, consacra ses jours à l'étude des langues, et parvint à apprendre toutes celles de l'Occident et de l'Orient. Les fruits de cette étude furent les ouvrages suivans : I. Une édition de la Bible en hébreu, intitulée *Via sancta*, sive *Biblia sacra hebræa veteris Testamenti*, Hambourg, 1587 et 1588, 2 vol. in-fol., remarquable par le psaume 117, qui se trouve à la fin en trente langues différentes ; elle l'est encore en ce que les lettres radicales sont imprimées en caractères noirs et pleins, les serviles en caractères creux et pleins, et les quiescentes et déficientes en petits caractères en-dessus de la ligne. Cette méthode fut approuvée des uns et blâmée des autres. II. Deux *Polyglottes*. La première, en quatre langues, parut à Hambourg en 1596, 3 vol. in-fol. La seconde, qui parut à Nuremberg en 1599, comprend l'hébreu, le chaldéen, le grec, le latin et l'allemand de la version de Luther. On y trouve encore ou le sclavon, ou le français, ou l'italien, ou le saxon, suivant que les exemplaires ont été destinés particulièrement à ces diverses nations ; mais il n'y a d'imprimé en ces quatre dernières langues que le Pentateuque, les livres de Josué, des Juges et de Ruth. Ces

Polyglottes sont aujourd'hui presque oubliées. Les savans n'y ont pas trouvé assez de choix pour les versions, et l'éditeur a corrigé trop hardiment le travail des autres. III. Un *Nouveau Testament,* en douze langues, Nuremberg, 1599, 2 vol. in-fol., ou 4 vol. in-4°.

HUTTERUS (Léonard), savant théologien protestant, né à Ulm, en 1553, était professeur de théologie à Wittemberg, et recteur de l'université de cette ville, où il mourut en 1616. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont: I. Beaucoup d'*Écrits* de controverse contre des ouvrages en faveur du papisme. II. *Concordia concors,* sive *de origine et progressu formulæ concordiæ ecclesiarum Augustanæ confessionis,* in-fol. C'est ce dernier ouvrage qui a fait sa célébrité.

HUTTON (James), médecin et philosophe sceptique anglais, membre de la Société royale d'Édimbourg, sa patrie, né en 1726, mort le 26 mars 1797, a publié les ouvrages suivans: I. *Considérations sur la nature, la qualité, et les différences des charbons,* (Coal et Culm). Il prouve que le dernier, qui est une espèce de charbon de terre, est le rebut de la partie non fusible du charbon ordinaire. II. Une *Théorie de la terre,* 1796, 2 vol. in-8°. III. Une *Théorie de la pluie,* qui fut vivement attaquée par M. de Luc. IV. *Dissertations sur différens sujets de philosophie naturelle,* 1792. V. *Dissertation sur la philosophie de la lumière, de la chaleur et du feu,* ibid., 1 vol. in-8°. On peut consulter à son sujet le volume cinquième des *Transactions philosophiques d'Édimbourg.*

HUTTON (William), membre de la Société des antiquaires d'Édimbourg, né à Derby, en 1723, de parens très-pauvres, exerça le métier de fabricant de bas jusqu'à l'âge de 27 ans; puis il fut relieur à Southwell, et libraire à Birmingham. Il se livra en même temps à l'étude de l'agriculture, et acquit par ce moyen une aisance qui le mit à même de se livrer à son goût pour les sciences et la littérature. Il est mort en octobre 1815, ses principaux ouvrages sont: I. L'*Histoire de Birmingham,* 1779, in-8°. II. *Voyage de Birmingham à Londres,* 1785, in-12. III. *Histoire des tribunaux de canton,* 1787, in-8°. IV. *Dissertation sur les jurés,* 1789, in-8°. V. *Edgar et Elfrida,* poème, 1794, in-8° (*Voy.* la *Bibliothèque britannique,* n° 257, septembre 1806).

HUYDECOPER (Balthazar), philologue et poète hollandais, mort le 21 septembre 1778, âgé de 84 ans, à Amsterdam, sa ville natale, a laissé des ouvrages estimables, dont les principaux sont: I. *Essais philologiques et poétiques,* Amsterdam, 1730, in-4°. II. Une traduction en vers des *Œuvres d'Horace,* à l'exception des odes, Amsterdam, 1737, in-4°. III. Des tragédies: *la Constance triomphante,* ou *la vengeance d'un Œdipe,* trad. de celui de P. Corneille; *Arsace,* ou *la Trahison généreuse,* 1722, in-12; *Achille,* 1728, in-12. IV. Des *poésies latines,* qu'on trouve dans le recueil de Santen.

HUYGENS (Constantin), seigneur de Zuylichem, né à La Haye, en 1596, mort en 1687, à l'âge de 90 ans, père du suivant, était secrétaire du prince d'O-

range, et président du conseil. Il est connu par 14 livres de *poésies latines*, sous le titre de *Momenta desultoria*, Leyde, Elzevir, 1644; La Haye, 1655 : c'est un recueil fort peu estimé d'épigrammes et d'œuvres mêlées toutes en vers. On a encore de lui des *poésies hollandaises*, 1687, 1 vol. in-4°; et un *Traité de l'usage et de l'abus de l'orgue dans le service divin des Eglises réformées.*

HUYGENS DE ZUYLICHEN (CHRISTIAN), célèbre mécanicien, né à La Haye, en 1629, donna, à l'âge de 13 ans, des indices de ce génie profond qui devait le guider dans les recherches les plus abstraites; dès neuf ans, il savait l'arithmétique, la géographie, la musique, le latin et le grec. Envoyé à Leyde pour étudier le droit, il trouva Schooten, commentateur de Descartes, qui fortifia son goût pour les mathématiques, et lui aplanit les voies de la haute géométrie. Huygens ne tarda pas à se distinguer par des découvertes importantes. Il parcourut le Danemarck, l'Allemagne et l'Angleterre, où la Société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres. Enfin il vint en France. Sa réputation, qui l'y avait précédé, fit desirer à Louis XIV de le retenir. Colbert réussit à l'y déterminer par une forte pension, et une place à l'Académie des sciences, dont il fut un des plus laborieux et des plus illustres membres. Depuis Galilée, l'art de construire les télescopes avait fait peu de progrès : on n'osait passer une certaine longueur de foyer pour les objectifs. Huygens, à la fois géomètre, physicien, astronome et mécanicien, s'appliqua à ce travail avec le génie qui abrége et perfectionne les opérations. Il construisit un instrument qui grossissait près de cent fois les objets, et au moyen duquel il vit l'anneau de Saturne, en expliqua les phénomènes, et découvrit en même temps un satellite de cette planète. On trouve parmi ses *Œuvres posthumes* des éclaircissemens sur sa manière de travailler ces sortes de verres, dans un traité intitulé *De vitris poliendis*. Une des principales découvertes mécaniques de Huygens, c'est l'application du pendule à régler le mouvement des horloges. L'égalité de durée entre les oscillations du pendule était un phénomène déjà fort connu, lorsque Huygens entra dans la carrière des mathématiques. Galilée, qui en avait fait la première observation, avait aussi eu l'idée de l'appliquer à la mesure du temps; et quelques astronomes, à son imitation, l'avaient employé dans cette vue; mais, faute de moyens commodes pour en compter les vibrations et en perpétuer le mouvement, cette idée n'avait pas été exécutée. Huygens ne s'adonna pas plus tôt à l'astronomie, que, frappé des avantages que cette science pouvait tirer du pendule, et des inconvéniens qui s'y opposaient, il travailla à aplanir les difficultés. Le succès couronna ses efforts. Il imagina une construction d'horloge, où le pendule, servant de modérateur au rouage, ne lui permit qu'un mouvement très-uniforme. C'est cette découverte, faite en 1657, qui a fait appeler *pendules* les petites horloges d'appartement. Le docteur Kooke, en Angleterre, et l'abbé Hautefeuille, en France, ont contesté à Huygens l'invention de la *cycloïde*,

propre à rendre toutes les vibrations du pendule égales. Cependant il est prouvé que la première montre à ressort spiral fut construite à Paris, par Thuret, habile horloger, en 1674, et que cette montre passa ensuite en Angleterre. Le traité qu'il en publia sous le titre de *Horologium oscillatorium* est de 1673. Ses ouvrages, publiés par s'Gravesande, forment deux recueils, l'un intitulé *Opera varia*, Leyde, 1724, 2 vol. in-4°; l'autre, *Opera reliqua*, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-4°. On a aussi de lui un *Traité de la pluralité des mondes*, traduit en français par Dufour, en 1702, in-12; mais ce Traité est de douze ans postérieur à celui de Fontenelle (*Voyez* FONTENELLE). L'attachement qu'il portait à sa famille l'engagea, en 1681, à renoncer à tous les bienfaits de Louis XIV, et à retourner en Hollande, malgré toutes les instances qu'on lui fit pour le retenir en France. Il y termina ses jours le 8 juillet 1695, âgé de 66 ans. On peut voir, dans la *Correspondance littéraire* de Leibnitz et de Bernoulli, combien ces hommes célèbres faisaient cas de Huygens. L'illustre Newton l'honora toujours du nom de grand (*summus Hugenius*), et ne cessa de recommander ses méthodes et son style comme des modèles.

HUYGENS (GOMMARE), né à Lierre, dans le Brabant, en 1631, professa la philosophie avec distinction à Louvain, et mourut dans cette ville, le 27 octobre 1702, président du collége du pape Adrien VI. Huygens, homme de mœurs très-pures, refusa d'écrire contre les quatre articles du clergé de France, refus qui indisposa contre lui la cour de Rome. On a de lui : I. *Methodus remittendi peccata*, 1674, 1686, in-12. II. *Conferentiæ theologicæ*, 3 volumes in-12. III. Des *Thèses* sur la Grace, in-4°. IV. Un *Cours de théologie*, en 15 vol. in-12, publié sous le titre de *Breves observationes.*

HUYGENS (GUILLAUME), né en 1641, à Lierre, en Brabant, fut licencié en théologie, chanoine de l'église collégiale de Saint-Bavon, à Gand, écolâtre de la même ville, où il parvint à établir sept nouvelles écoles pour l'éducation des enfans pauvres; savoir : six pour les filles, et une pour les garçons, lesquelles il faisait diriger par des personnes d'une rare vertu : la jeunesse y était entretenue par son travail, et par la générosité du fondateur, et d'autres personnes charitables. Cet ecclésiastique, extrêmement bienfaisant et pieux, menait une vie exemplaire. On a de lui, en flamand : (*Lettres chrétiennes et pensées spirituelles*) *Christelyke brieven en godvrutige gepeysen*, 2 vol. in-12, imprimés à Anvers.

HUYSMANS (CORNEILLE), très-habile paysagiste, né à Malines, en 1656, mort dans cette ville en 1727, fut d'abord élève de Van Artois, dont il suivit long-temps la manière, mais il s'en forma une bien supérieure dans la suite. Van Der Meulen, charmé de la beauté de ses ouvrages, voulut en vain l'engager à passer en France, pour l'aider dans ses travaux; il refusa, sous le prétexte qu'il ne connaissait pas la langue. Huysmans peignait dans ses paysages des figures et des animaux. Les arbres, les fabriques, les ciels, tout y est

plein de mouvement; sa couleur est vigoureuse, et sa touche excellente. Il a fait des paysages pour les peintres d'histoire, et des figures pour les paysagistes. Il a même rendu un plus grand service encore à d'autres artistes, en retouchant leurs ouvrages, de manière à leur donner un plus grand prix. Il avait un talent particulier pour rendre les montagnes, et un faire qui n'appartenait qu'à lui; cependant, ses premiers plans ont beaucoup de rapport avec la belle couleur de Rembrandt. On voyait ses principaux ouvrages dans les riches cabinets des Pays-Bas. Il y avait entre autres dans celui du prince Charles, à Bruxelles, deux beaux paysages, avec figures; et dans la collégiale de Notre-Dame de Malines, deux autres paysages magnifiques, où étaient les disciples d'Emmaüs. Le roi de Bavière possède de ce peintre un tableau représentant une assemblée de personnes de distinction, dans une campagne agréable; la galerie de Dresde, un paysage avec des brebis; et celle de Vienne, un paysage, où l'on voit un bois épais, avec plusieurs figures.

HUYSUM (Jean van), peintre de fleurs et de fruits, né à Amsterdam, en 1682, mourut dans la même ville, en 1749. Le goût le plus délicat, le coloris le plus brillant, le pinceau le plus moelleux, le fini le plus précieux, joints à une imitation parfaite de la nature dans les beaux jardins de la Hollande, ont rendu les ouvrages de cet ingénieux artiste d'un prix infini. Il s'était d'abord abandonné au paysage avec beaucoup de succès; et dans ce genre, on peut l'égaler aux grands maîtres qui s'y sont distingués, mais il n'a point eu de rival dans l'art de représenter des fleurs et des fruits. Avant lui, on ne se faisait pas une idée du degré de perfection où l'art peut porter l'imitation de ces objets gracieux, et délicats, les plus séduisans de la nature inanimée. Ce n'est pas que l'on n'ait vu avant cet artiste de fort habiles peintres dans son genre, tels que Breugel de Velóurs, Mingeon, dit Mignon; Mario di Fiori, André Belvedere, Michel Campidoglio, David Zeghers, Jean-David de Heem. Baptiste Monnoyer, etc.; mais les uns lui cèdent pour la suavité et le naturel, les autres pour la vigueur du coloris, la délicatesse du pinceau, la finesse des détails et l'accord harmonieux de toutes les parties, si difficile à obtenir dans les tableaux de fleurs. Van Huysum réunit en lui seul ce qui fait la célébrité de chacun de ses prédécesseurs, et les a tous surpassés; aucun de ceux qui sont venus après lui ne l'a égalé; aucun n'est parvenu à rendre avec la même vérité le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savait donner aux insectes; tout enchante dans les tableaux de ce peintre admirable. Van Huysum n'ignorait point la supériorité de ses talens. Il usait plus que tout autre du privilége que les personnes d'un mérite distingué semblent s'arroger trop communément, d'être fantasques et d'une humeur difficile. Sur la fin de ses jours, des chagrins domestiques égarèrent son esprit; il s'abandonna à la boisson, et tomba dans un tel état de jalousie et de mélancolie, qu'il avait des absences qui se prolongeaient quel-

quefois l'espace de sept jours; mais jamais le désordre de sa tête n'influait sur son travail. A mesure que ses forces diminuaient, son esprit acquérait plus de tranquillité, et quelques mois avant de mourir, il avait entièrement recouvré l'usage de sa raison. Ses dessins sont recherchés : pour ses tableaux, il n'y a que les princes, ou des particuliers très-opulens, qui puissent les acquérir. Ils ont toujours été payés des sommes considérables ; les moindres étaient de 1000 à 1200 florins. Van Huysum eut trois frères, qui se distinguèrent aussi dans la peinture. Juste, mort à 22 ans, a peint avec succès et chaleur des batailles en grand et en petit; Jacques, mort à Londres, a fait beaucoup de copies estimées des tableaux de son frère Jean.

HVITFELD (Arrild ou Harald), historien danois, né en Danemarck, en 1549, voyagea dans sa jeunesse, pour apprendre à connaître les hommes et les choses. Il fut nommé sénateur en 1586, et quelque temps après, chancelier du royaume. Il fut aussi chargé de plusieurs missions importantes. Il mourut le 13 décembre 1609. Il était très-versé dans la connaissance de l'histoire de son pays, et a laissé une *Chronique du Danemarck*, qui est un ouvrage classique dans son genre. Elle s'étend jusqu'à l'an 1559. La meilleure édition est de Copenhague, 4 tom. en 2 vol., 1652, in-fol.

HYACINTHE (Saint), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Sasse en Silésie, l'an 1183, de l'ancienne famille de Oldrovanski, prit l'habit de cet ordre à Rome en 1218. De retour dans son pays, il y fonda divers monastères de son ordre, alla prêcher la foi dans le Nord, et mourut le 15 août 1257, à Cracovie. Clément VIII le canonisa, en 1594.

HYACINTHE de l'Assomption. *Voyez* Montargon.

HYDE. *Voyez* Clarendon.

HYDE (Thomas-Édouard), célèbre orientaliste, né à Billengsley, dans le comté d'York en Angleterre, l'an 1636, premier bibliothécaire de la bibliothèque bodléïenne, dont il donna le catalogue, in-folio, imprimé à Oxford, en 1674; devint, en 1691, professeur d'arabe dans l'université de cette ville. Il s'est fait un nom par son *Traité de la Religion des anciens Perses et des Mages*, in-4°, à Oxford, 1700; réimprimé à Londres. 1760, dans le même format, avec quelques augmentations. Cet ouvrage, écrit en latin, renferme une érudition étonnante. Nous ne voudrions pourtant pas dire avec l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, « qu'il n'y a point de Persan qui ait connu la religion de Zoroastre comme ce savant. » Son ouvrage est écrit d'ailleurs d'une manière confuse. La première édition est rare; mais on l'a réimprimée en 1760, in-4°. Hyde, mort le 18 février 1703, chanoine d'Oxford, était extrêmement laborieux; la seule liste des ouvrages qu'il laissa en manuscrit, ou qu'il compila sur d'autres livres, formerait un catalogue considérable. Il possédait le chinois presque aussi bien que le persan. Il fut adressé, encore très-jeune, à Walton, pour l'aider dans le travail dont il s'occupait alors pour sa *Bible polyglotte*. Indépendamment des soins qu'il donna à la correction de ce grand ouvrage, il se char-

gea du *Pentateuque*, en langue persane, et le transcrivit en caractères persans, d'après les caractères hébreux, dans lesquels il avait été en premier lieu imprimé à Constantinople, travail d'autant plus difficile, dit Usher, que souvent une lettre hébraïque répond à la fois à plusieurs des caractères de l'alphabet persan, et qu'un Perse même aurait de la peine à distinguer celui auquel elle doit être rapportée. Il y joignit la traduction latine de cette version du Pentateuque. En 1665, il donna la traduction en latin, d'après le persan d'Ulugh-Beig, petit-fils de Tamerlan, d'un ouvrage intitulé *Observations sur la longitude et la latitude des étoiles fixes*, avec des notes. On a aussi de lui : I. *De ludis orientalibus*, Oxonii, 1694, deux parties, in-8°. II. La traduction latine de la *Cosmographie* d'Abraham Peritsol, imprimé en hébreu et en latin, à Oxford, 1691, in-4°. III. *Epistola de mensuris Sinensium*, Oxonii, 1688, in-8°. IV. *Catalogus impressorum librorum Bibl. Bodleïanæ*, Oxford, 1674, in-fol. V. *Quatuor Evangelia et Acta Apostolorum linguâ malaïca characteribus Europæis*, Oxford, 1677, in-4°. Grégoire Sharp a donné le recueil de ses *Dissertations*, avec sa *Vie*, Oxford, 1767, 2 vol. in-4°. Hyde fut interprète et secrétaire des langues orientales, sous les règnes de Charles II, Jacques II et Guillaume III.

HYDER-KAN, ou plutôt HAIDER-ALY, souverain d'une partie de la presqu'île occidentale de l'Inde, naquit en 1718, à Dinavély, dans le pays de Bangalore. Son père, Nadim-Saheb-Kan, général dans l'armée du Mogol, lui donna, dès sa vingtième année, le commandement d'un corps de troupes assez considérable; et, quelques années après, le régent de Maïssour le fit généralissime de ses troupes. Un bramine, nommé Kendeh-Râo, favori du jeune roi de Maïssour, et chargé de l'administration du royaume, porta envie à la puissance et à la réputation d'Hyder, et fit un traité avec les ennemis de l'état pour le perdre; mais la fortune du généralissime le sauva. Près de tomber entre les mains de l'ennemi, il lui échappe en traversant un fleuve à la nage, obtient du secours de son oncle, marche à Séringapatnam, capitale de Maïssour, l'assiége, se fait livrer Kendeh-Râo, qu'il enferme dans une cage de fer, et bientôt est déclaré lui-même régent du royaume. Il commença l'exercice de ses fonctions par mettre ordre dans les finances; il fit restituer par les princes voisins les terres qu'ils avaient usurpées, remporta une victoire sur les Patanes, peuples redoutables par leur valeur. Après cette victoire, Bazaletzing, roi d'Adony, fait alliance avec lui contre les Marattes. Chaque pas que fait Hyder augmente la terreur que ses armes avaient répandue dans ces vastes contrées; il arrive devant Scirra, la force de se rendre à discrétion, en est nommé souba, et se trouve ainsi élevé au rang des plus grands princes de l'Inde. Hyder marcha contre la mère du roi de Canara, qui retenait son fils en tutelle après l'âge prescrit, et restitua l'autorité à ce jeune prince; mais ayant découvert une conspiration tramée contre lui, et dans laquelle il feignit de croire que le jeune roi avait trempé, il le mit en pri-

son, et s'empara de son royaume. Il marcha ensuite vers la côte du Malabar, et alla mettre le siége devant Calicut, capitale et résidence du roi des Naïres. Cette ville se rendit, et obtint une capitulation honorable ; mais le zamorin ou roi du pays, se brûla dans son palais, avec sa famille et ses trésors. Hyder fut informé alors que les Anglais avaient déterminé Nizam-Daula, souba du Decan, à porter la guerre dans le Maïssour ; mais, malgré ses inquiétudes, il y revint triomphant. Cependant, la trahison de Nizam-Aly, son frère, avait ouvert le pays à l'ennemi, et Hyder ne pouvait aller au-devant des Marattes, ni de Nizam, ni des Anglais. C'était pour une situation aussi critique et aussi embarrassante, que le génie d'Hyder, vaste et fertile en ressources, avait été formé. Il parvint à faire une trève avec les Marattes ; et Nizam s'étant éloigné, il résista aux Anglais. Cette guerre avec eux, de 1767 à 1769, est d'autant plus intéressante, qu'indépendamment de ce qu'elle donne une juste idée de la grandeur du génie d'Hyder, qui combattait des troupes qui avaient sur lui l'avantage de la science militaire, elle forme époque pour l'histoire des Européens dans l'Inde, puisque c'est la première guerre qu'ils aient terminée en demandant la paix aux Indiens. On la signa le 4 avril 1769 : et l'on peut dire en l'honneur d'Hyder, qu'il sut, à la tête d'un petit corps de cavalerie, faire la loi au conseil de Madras, et le forcer d'accepter ses conditions. Il goûta les douceurs de la paix jusqu'en 1770 ; mais, vers la fin de cette année, la guerre avec les Marattes recommença. En 1771, il perdit contre eux une bataille complète. En 1780, il entra dans le Carnate, marcha sur Porto-Novo, et jeta l'alarme sur la côte de Coromandel. Aidé de Tipoo-Saheb, son fils, il battit deux grands corps de troupes anglaises, et passa, en 1781, dans le pays de Tanjaour. Il s'avança vers Trichenapaly, près de l'armée anglaise, commandée par le général Coote, et fut vaincu, non loin de Porto-Novo, dans cette fameuse journée, de laquelle dépendait le sort de toutes les nations européennes ayant des possessions dans les Indes. Il fut battu de nouveau près de Vellore, tandis que Tipoo-Saheb forçait, d'un autre côté, les troupes anglaises à demander quartier. En 1782, les Français envoyèrent un corps de troupes au camp d'Hyder ; et ce prince, avec ses nouveaux alliés, se porta sur les côtes rouges, près de Pondichéry. Après quelques mois passés sans action décisive, les troupes anglaises, cantonnées pour attendre la saison favorable, apprirent la mort d'Hyder-Aly. Il mourut le 7 décembre 1782. Il laissa pour successeur son fils, le fameux Tipoo-Saheb. L'*Histoire* de ce prince a été publiée à Paris, en 1783, 2 volumes in-12. En 1786, Fr. Robson en a publié une en anglais, Londres, in-8°. Elle a été traduite en français, Paris, 1787, 1 vol. in-12.

HYDULPHE (Saint). *Voyez* Hidulphe.

HYGIN (Caïus-Julius), grammairien célèbre, affranchi d'Auguste, et ami d'Ovide, était d'Espagne selon les uns, et, selon d'autres, d'Alexandrie, d'où Jules César l'avait amené à Rome après la prise de cette ville. On

lui attribué : I. Des *Fables mythologiques cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8° ; et dans les *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°, qui se joignent aux auteurs *cum notis variorum*, et qui ont été réimprimés à Leyde, 1742, en 2 vol. in-4°. II. *Astronomiæ poeticæ libri* 4, Venise, 1482, in-4°. III. *De limitibus constituendis*, dans le Recueil intitulé, *Rei agrariæ auctores curâ Will. Goesii*, Amsterdam, 1674, in-4°. IV. Un *Fragment sur la Castramétation*, publié, pour la première fois, par P. Scriverius, à la suite de Végèce, Leyde, 1606, in-4°. Mais ces ouvrages sont de quelque écrivain du Bas-Empire : la barbarie du style en est la preuve.

HYGIN (Saint), chargé du gouvernement de l'Église, après la mort du pape Saint Télesphore, l'an 139, mourut en 142. Ce fut de son temps que Valentin et Cerdon allèrent à Rome. Les deux *Décrétales* qu'on lui attribue sont supposées, et ce qu'on dit de son martyre n'est nullement certain. On trouve de lui quelques Lettres dans la collection des conciles.

HYLARET (Maurice), né à Angoulême, en 1539, prit l'habit de cordelier en 1551, et se distingua comme théologien et comme prédicateur. Pendant les troubles qui agitèrent la France, il se laissa entraîner par l'esprit de faction qui animait alors la plupart des religieux. Il fut même un des plus ardens promoteurs de la Ligue, par ses *Sermons* séditieux, et par les confréries du Nom de Jésus, et du Cordon de Saint-François. Il mourut à Orléans, le 30 décembre 1591 ; il était, depuis plus de vingt ans, prédicateur ordinaire de cette ville, où ses obsèques se firent le 1er janvier 1592, en grande pompe. L'évêque, suivi de son clergé, y assista, le doyen de la cathédrale y officia, et un jacobin prononça l'oraison funèbre du défunt. La description de ses funérailles, le discours et les différentes pièces faites en son honneur, furent imprimés à Orléans en 1592, in-4°, sous le titre de *Tombeau du vénérable frère Maurice Hylaret*. A la nouvelle de la mort de ce cordelier, les ligueurs en firent un autre Saint Paul, et allèrent jusqu'à dire « qu'il faisait, dans le ciel, la seconde Trinité avec les Guises. » On a de lui des *Homélies* en latin, publiées en différens temps à Paris et à Lyon, en 5 vol. in-8°. Elles donnent une très-mauvaise idée du goût, du jugement et des lumières de l'auteur ; le fanatisme y perce à chaque page : on y trouve aussi beaucoup de traits d'indécence, et mille fables ridicules.

HYLAS, danseur, vivait à Rome sous le siècle d'Auguste. Élève de Pylade, qui avait cultivé ses dispositions, il eut la témérité de défier son maître. Rome entière, entraînée par la faction de ce jeune présomptueux, court en foule au théâtre. Il s'agissait de représenter Agamemnon. Pour exprimer la grandeur de ce roi, Hylas entre en scène guindé sur un cothurne qui le rehausse, et s'élevant encore sur la pointe des pieds, parvient à paraître beaucoup plus grand que la foule de pantomimes dont il est entouré. Alors ses partisans, et surtout les dames, de crier *bravo*. Pylade se présente à son tour avec une contenance noble et fière. Sa dan-

se grave, ses pas lents, ses mouvemens quelquefois animés, souvent suspendus, ses regards, tantôt fixés sur la terre, tantôt tournés vers le ciel, peignent un homme occupé de grandes choses qu'il voit, qu'il pèse et qu'il compare en roi. Les spectateurs, en quelque sorte hors d'eux-mêmes, poussent un cri d'admiration, et l'orgueilleux Hylas est remis à sa place. « Jeune homme, dit alors froidement Pylade, nous avions à représenter un roi qui commandait à vingt rois. Tu l'as fait long ; je l'ai fait grand. » Cette leçon ne corrigea point Hylas. Il cabala de nouveau, ce qui détermina Auguste, instruit par l'expérience du danger de pareilles intrigues, chez un peuple qui commençait à perdre son énergie, à le faire fouetter dans tous les lieux publics de Rome.

HYMENÉE D'ÉPHESE, converti aux premières prédications de Saint Paul, embrassa depuis l'opinion de ceux qui niaient la résurrection de la chair, et fut excommunié par cet apôtre, l'an 63 de J.-C. On ne sait ce qu'il devint depuis.

HYPACE ou HYPATIUS, neveu d'Anastase, empereur d'Orient, eut beaucoup de part à l'administration de l'Empire, sous le règne de son oncle. Après la mort de Justin, la faction des blancs et des verts excita une révolte à Constantinople. Un parti de factieux traîna Hypace à la place de Constantin, et le proclama empereur en 531, malgré les pleurs de sa femme, qui leur représentait qu'au lieu de lui faire honneur, ils le conduisaient à la mort. Les séditieux, n'ayant point de diadème, lui mirent un collier d'or sur la tête. La révolte ayant été apaisée, Justinien fit arrêter Hypace, et le condamna au dernier supplice. Cet infortuné, revêtu de la pourpre malgré lui, montra beaucoup de courage dans ses derniers momens. Il dit à ceux qui le plaignaient, « qu'il était honteux de gémir et de pleurer, lorsqu'on souffrait la mort sans l'avoir méritée. » Son corps fut jeté dans la mer, ses biens furent confisqués ; mais Justinien les rendit à ses enfans.

HYPATIA, fille de Théon, philosophe et mathématicien célèbre d'Alexandrie, eut son père pour maître. Elle le surpassa dans la connaissance des mathématiques, et surtout dans la géométrie, dont elle avait fait son étude principale. Pour se perfectionner dans les sciences, elle alla à Athènes, et y fit de si grands progrès, qu'on lui donna la chaire de professeur que le célèbre Photin avait occupée à Alexandrie. Sa réputation se répandit partout, et on vint de toutes parts l'entendre. Elle était d'une rare beauté, et d'une extrême sagesse. Un de ses écoliers la pressant avec vivacité de se rendre à ses desirs, elle ne lui répondit que par des raisonnemens philosophiques. Tous les préfets d'Égypte recherchèrent son amitié. Oreste surtout fut lié très-étroitement avec elle. Comme Saint Cyrille et ce préfet étaient brouillés, et que celui-ci ne voulut pas se raccommoder avec le saint évêque, le peuple crut que c'était par le conseil d'Hypatia, qui était païenne comme lui. La populace conçut contre elle une haine implacable, qui s'aigrit de plus en plus. « Une troupe de gens emportés, dit Fleury, conduits par un lecteur nommé Pierre, la guettèrent comme elle entrait

chez elle, la firent descendre de son char, et la traînèrent à l'église, nommée Césarée. Ils la dépouillèrent, la mirent en pièces : et brûlèrent ses membres au lieu nommé Cinaron. «Cette action, dit l'historien Socrate, attira un grand reproche à Cyrille et à l'Église d'Alexandrie. Puis il ajoute, cela se passa la 4ᵉ année de Cyrille, sous le 10ᵉ consulat d'Honorius, et le 6ᵉ de Théodose, au mois de mars, pendant les jeûnes, c'est-à-dire le carême de l'an 415.» Hypatia avait commenté le mathématicien Diophante, et composé plusieurs ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous. *Voy.* sa Vie par l'abbé Goujet, dans le tome cinquième des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets.

HYPATODORE ou HÉCATODORE, sculpteur grec, qui vivait dans la 102ᵉ olympiade, 372 ans avant J.-C. Son principal ouvrage était une statue colossale de Minerve en bronze, placée dans le temple de cette déesse, sur le haut de la citadelle d'Aliphère, petite ville d'Arcadie. Pausanias et Polybe parlent avec éloge de cette statue. Hypatodore était l'émule et le contemporain de Céphisodore, de Polyclès, et de Lescharès.

HYPÉRIDES, célèbre orateur athénien, disciple de Platon et d'Isocrate, gouverna la république d'Athènes avec sagesse, et défendit avec courage la liberté de sa patrie. Des députés d'Antipater, admis à l'audience de l'aréopage, parlèrent de ce prince comme du plus honnête homme du monde. «Nous savons, répondit Hypérides, que votre monarque est un honnête homme; mais nous savons aussi que nous ne voulons pas d'un maître, quelque honnête homme qu'il soit.» Après la malheureuse issue du combat de Cranon, il fut pris et mené à Antipater, qui le fit mourir. Cet éloquent républicain, que l'on compte parmi les dix célèbres orateurs grecs, avait composé un grand nombre de *Harangues*, qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous, à l'exception, selon Libanius, d'une seule, qui donne une idée avantageuse de la douceur et de l'élégance de son style. Ce serait la 17ᵐᵉ parmi celles de Démosthènes. Hypéride plaidait pour Phryné, accusée d'impiété devant les héliastes, au lieu de l'être devant l'aréopage; sa cause était faible, mais les juges étaient sensibles. Hypérides triompha en arrachant le voile qui couvrait le sein de sa cliente, et qui enveloppait une partie de son corps : «Oserez-vous, dit l'orateur, condamner ce chef-d'œuvre des dieux, la prêtresse favorite de Vénus?» L'aréopage et le peuple sont entraînés, et Phryné est acquittée. Hypérides méritait d'être l'avocat des belles, il entretenait trois courtisanes.

HYPÉRIUS (GÉRARD-ANDRÉ), professeur de théologie à Marpurg, né à Ypres, en 1511, et mort en 1564, était un homme très-habile, et un partisan de la réforme. On a de lui deux Traités, in-8°, estimés dans leur temps, l'un, *De rectè formando theologiæ studio*; l'autre, *De formandis concionibus sacris.* Il y a affecté de se taire sur les matières controversées par les hérétiques. Le P. Laurent de Villa-Vicentio, augustin espagnol, et docteur de Louvain, a donné une édition de ces ouvrages, corrigés. On a encore de lui, des *Traités théologiques*, en 2 vol. in-8°,

Bâle, 1570 et 1571 ; et des *Commentaires sur Saint Paul*, Zurich, 1582 et 1584, 3 vol. in-fol., remplis de diatribes et de déclamations contre l'Église catholique.

HYPSICLÈS, d'Alexandrie, disciple d'Isidore, vécut sous Ptolémée Physcon, vers l'an 146 avant J.-C. On a de lui un ouvrage d'astronomie, intitulé *Anaphorique*, ou des *Ascensions*. Il y établit avec exactitude la manière de connaître en combien de temps se lève chaque signe, ou chaque portion de l'écliptique, imprimé en grec avec la version latine de Mentélius, et réuni avec l'*Optique*, d'Héliodorus, Paris, 1680, in-4°.

HYPSICRATÉE, femme de Mithridate, roi de Pont, célèbre par sa vertu et sa beauté, accoutuma son corps délicat aux plus rudes fatigues, à monter à cheval, à supporter le poids des armes, pour suivre dans toutes ses expéditions guerrières son époux, qu'elle ne voulait point quitter.

HYRCAN Ier (JEAN, surnommé), souverain sacrificateur et prince des Juifs, succéda, l'an 135 avant J.-C., à son père Simon Machabée, tué en trahison par Ptolémée son gendre. Ce traître avait été gagné par Antiochus-Sidètes, roi de Syrie. Après avoir massacré son beau-père, il voulut faire égorger son beau-frère Jean Hyrcan ; mais ce héros fit arrêter et punir de mort les assassins. Ce fut alors que le perfide Ptolémée appela Antiochus dans la Judée. Hyrcan, enfermé dans Jérusalem, y fut assiégé par le roi de Syrie. Après un siége long et opiniâtre, durant lequel Antiochus donna du secours aux assiégés, que la famine tourmentait, et fournit même des vases précieux, des parfums et des victimes pour la fête des tabernacles, la paix fut conclue. Les conditions furent que les Juifs lui remettraient leurs armes avec les tributs qu'ils recevaient de Joppé, et des autres villes hors de la Judée. Après la mort d'Antiochus, Hyrcan profita des troubles de la Syrie pour venger son pays. Il prit plusieurs villes en Judée, subjugua les Iduméens, démolit le temple de Garizim, s'empara de Samarie, qu'il détruisit, et mourut l'an 103 avant Jésus-Christ. Aristobule lui succéda dans la souveraine sacrificature.

HYRCAN II, fils aîné d'Alexandre Jannée, succéda à son père au pontificat chez les Juifs, l'an 78 avant Jésus-Christ ; et, selon le droit d'aînesse, il devait lui succéder à la couronne. Son frère Aristobule la lui disputa après la mort d'Alexandra, leur mère, qui avait gouverné neuf ou dix ans, et la lui ravit les armes à la main. Par un traité qui suivit cette victoire, l'an 66 avant Jésus-Christ, Hyrcan se contenta de la dignité de grand-prêtre ; mais depuis il eut l'imprudence d'aller mendier les secours d'Arétas, roi des Arabes, qui assiégea Aristobule dans le Temple. Ce dernier ayant gagné Scaurus, lieutenant de Pompée, fit lever le siége, et défit Aretas et Hyrcan, à qui Pompée, Gabinius, et César laissèrent la grande sacrificature. Hyrcan tomba ensuite entre les mains de son neveu Antigone, fils d'Aristobule, qui lui fit couper les oreilles. Enfin, s'étant laissé persuader par Alexandra, la fille, mère de Mariamne, femme d'Hérode, de se retirer vers les Arabes, Hérode

le fit mourir à l'âge de 80 ans, l'an 30 avant Jésus-Christ.

HYSTASPES, fils d'Arasme, de la famille des Achéménides, père de Darius, qui régna dans la Perse, après avoir tué le mage Smerdis, était gouverneur de la Perse propre, quand son fils eut la couronne. Ctésias ajoute qu'il survécut peu après cet événement; et qu'ayant voulu qu'on le portât au tombeau que son fils s'était fait faire entre deux montagnes, les prêtres qui étaient chargés de l'y monter avec sa femme laissèrent échapper les cordes qui le suspendaient, et qu'Hystaspes mourut de cette chute.

HYWEL (DADA), ou HOWEL-LE-BON, célèbre prince et législateur gallois, qui mourut en 948. Il alla à Rome pour étudier le code de ce pays.

HYWEL (AB MORGAN MAWR), prince de Glamorgan, né en 913, mort en 1043, vécut ainsi, suivant les historiens, 130 ans. Il est représenté comme le plus sage et le meilleur des princes qui ont régné sur la Grande-Bretagne. On trouve dans cette race plusieurs exemples de longévité; et on y compte Morgan Mawr, qui vécut 129 ans; Hywel ab Rhys, qui vécut 124, et Arthvael ab Rhys, qui vécut 120, suivant les mêmes autorités.

HYWEL (AB OWAM GWYNEDD), prince de Northwales (pays de Galles), mort en 1171. On a de lui quelques pièces de vers dans l'*Archéologie galloise*. A la mort de son père, en 1169, Hywel tenta de monter sur le trône, au préjudice de ses frères; mais, vaincu et blessé, il passa en Irlande, où il mourut dans l'obscurité.

IACAIA, imposteur qui voulut se faire passer, vers l'an 1615, pour fils de Mahomet III, et frère aîné du sultan régnant, Achmet Ier. Il avait reçu le jour d'une esclave chrétienne, et avait été élevé par un moine grec. Il parcourut l'Anatolie, en répandant le bruit que le véritable héritier du sceptre ottoman réclamait l'héritage de son père. Il tenta plusieurs fois de faire assassiner Achmet, mais il ne put y parvenir. Ses efforts pour se faire un parti, ou pour engager quelques princes dans ses intérêts, furent également infructueux. Le grand-duc Côme de Médicis le traita en souverain légitime, dans le dessin de l'employer, comme Charles VIII voulait employer Zizim; mais Iacaia, voyant qu'on le leurrait de promesses vagues et illusoires, passa en France, auprès de Charles de Gonzague, duc de Nevers, qui avait des droits sur le Péloponèse et sur la Grèce. Depuis ce temps, on ignore ce que devint Iacaia.

IACOUB-TCHELEBY, fils d'Amurat Ier, et frère de Bajazet, mourut peu de jours après son père, qui fut assassiné sur le champ de bataille de Cassovie, en 1389. Jaloux de voir Bajazet élevé au trône, il essaya de se faire un parti dans l'armée, mais sa ré-

volte ayant été découverte, il fut étranglé avec une corde d'arc, par ordre de Bajazet. Depuis cette époque, ce supplice fut réservé aux criminels distingués.

IANAKI, grec de naissance, exerça d'abord la profession de boucher, et fut fait prince de Moldavie, en 1730, par Patrona-Khalil; ce dernier, s'étant révolté peu après contre le sultan Mahmoud Ier, périt victime de sa trahison. Ianaki, voulant venger la mort de son protecteur, fut étranglé par ordre du sultan, peu de jours après Patrona-Khalil.

IBARRA (Joachim), célèbre imprimeur de la chambre du roi d'Espagne, naquit à Saragosse, en 1725, et mourut à Madrid, en 1785. Il porta la perfection de son art à un point qui était inconnu en Espagne. Les principales éditions qu'ont produites ses presses, sont : l'*Histoire d'Espagne*, par Mariana, Madrid, 1780, 2 vol. in-fol.; *les Aventures de Don Quichotte*, Madrid, 1780, 4 vol. in-4°, fig. ; et 1782, 4 vol. in-8°, fig. ; le *Salluste*, traduit par l'infant don Gabriel, et imprimé aux dépens de la cour, Madrid, 1712. in-fol. Cette belle production de l'art typographique est très-rare et très-chère, parce que l'infant don Gabriel a pris toute l'édition pour en faire des présens. Le *Missel Mosarabe* n'a paru qu'après la mort d'Ibarra, en 1788. Il donna aussi une magnifique édition de *la Bible*. Sa veuve a continué avec succès à cultiver l'art qui a illustré son mari. On connaît encore plusieurs belles éditions sorties des mêmes presses. Le détail en serait trop long. Ibarra étoit inventeur d'une encre dont il augmentait ou diminuait à l'instant l'épaisseur. On croit qu'il y mettait une certaine dose de bleu de Prusse. On ne sera pas surpris de cette découverte d'Ibarra, lorsqu'on saura qu'en Espagne les imprimeurs fabriquent eux-mêmes leur encre, d'après les procédés qu'ils ont reçus de leurs prédécesseurs, et c'est à cet usage qu'on doit attribuer la supériorité des encres d'imprimerie, qui ne sont pas, comme dans les autres pays, un objet de spéculation mercantile. C'est lui qui, le premier, a fait connaître à ses compatriotes le moyen de lisser le papier imprimé pour en faire disparaître les plis et lui donner un coup-d'œil plus agréable. Il dut presque tous ces secrets à lui-même, car il n'était pas sorti de son pays.

IBAS, évêque d'Edesse, dans le cinquième siècle, d'abord nestorien, et ensuite orthodoxe, écrivit, dans le temps qu'il était hétérodoxe, à un Persan nommé Maris, une *Lettre*, qui fut quelque temps après une source de disputes. Il y blâmait Rayulas, son prédécesseur, d'avoir condamné injustement Théodore de Mopsueste, auquel il prodiguait les louanges. Dans le siècle suivant, Théodore, évêque de Césarée en Cappadoce, conseilla à Justinien, pour donner la paix à l'Eglise, de condamner les écrits de Théodore de Mopsueste, les anathèmes que Théodore de Cyr avait opposés aux anathèmes de Saint Cyrille, et la lettre d'Ibas. Ce prince les fit condamner dans le cinquième concile général, tenu à Constantinople l'an 553. C'est ce qu'on appela l'*Affaire des trois chapitres*, qui causa un schisme dans l'Eglise pendant plus d'un siècle. Ibas avait eu beaucoup à souffrir de la part de

son clergé. On intenta contre lui plusieurs accusations; mais divers conciles le lavèrent, particulièrement le concile général de Chalcédoine, en 451, qui reconnut l'orthodoxie personnelle de cet auteur, et non celle de sa lettre. (*Voy.* Pélage Ier et Vigile.)

IBATZÈS. *Voyez* Daphnomèle.

IBBOT (Benjamin), écrivain anglais, né en 1680, à Beachamwell dans le comté de Norfolk, se fit une réputation par ses *Ecrits* et par ses *Sermons*. En 1713 et 1714, appelé à remplir la fondation faite par Robert Boyle, pour la défense de la religion chrétienne, il s'appliqua, dans la suite des discours qu'il prononça à cette occasion, à combattre les sophismes insidieux de Collins dans son ouvrage sur la *Liberté de penser;* il y établit avec autant de jugement que de sagesse jusqu'à quel point elle doit être admise en matière de religion. Il mourut en 1725, âgé de 45 ans. Son ami, le docteur Samuel Clark, publia, après sa mort, trente de ses sermons sur divers sujets de pratique choisis dans ses manuscrits, 1726, en 2 vol. in-8°. Ibbot est l'auteur anonyme de la traduction d'un traité de Puffendorf, intitulé *De habitu religionis christianæ ad vitam civilem*, in-8°, 1719.

IBN-AL-ATSYR. *Voy.* Aboul-Haçan Aly.

IBN-AL-ASSYRABOULTSAADAT MOBAREK, surnommé Medjed Eddyn (*la gloire de la religion*), jurisconsulte arabe, né dans le Diarbekir (la Mésopotamie) en 544 de l'hégire et de l'ère chrétienne 1149, dans le lieu nommé l'île du fils d'Omar, sur le Tigre, mourut vers 606-1209. Ses principaux ouvrages sont: I. *Œuvre parfaite* ou *complète*. C'est un Dictionnaire d'antiquités arabes, écrit dans cette langue, et qui se trouve manuscrit dans la bibliothèque bodléïenne d'Oxford, 3 vol., dont les deux derniers sont aussi à l'Escurial. II. *Abrégé des commentaires de Kamakhschary et de Thaléby sur le Coran*. III. *Recueil des sentimens des plus célèbres docteurs sur la loi musulmane*. Ces deux derniers ouvrages, assez estimés des savans, sont également écrits en arabe. Medjed-Eddyn était un homme versé dans la connaissance des sciences de son temps et de sa patrie, c'est-à-dire qu'il possédait le droit, la grammaire, la rhétorique, l'astronomie, la médecine, l'astrologie surtout; mais c'est vers le droit civil et religieux, qui sont liés ensemble chez les Musulmans, qu'il tourna ses principales études. Un des caractères de son talent est l'élégance du style, la facilité, les tours de phrases aimables,

IBN-AL-ATSYR-NASR-ALLAH, surnommé Dhia-Eddyn (*la splendeur de la religion*), né en 558 de l'hégire (1152 de l'ère chrétienne), fut très-bien accueilli à la cour de Saladin, qui le donna pour visir à Melik-Afdhal, son fils et son successeur. Nasr-Allah demeura fidèle à son maître dans sa mauvaise fortune, et l'accompagna dans son exil en Egypte. Il mourut en 1239, à Bagdad, où il remplissait une mission pour le prince de Moussoul. On lui doit plusieurs ouvrages, entre autres: *L'Art de l'écrivain et du poète*, et un *Traité de prosodie*. On peut voir la liste de ses autres productions dans la biographie d'Ibn-Khilcan.

IBN-AL-BAWAB, calligraphe, très-renommé chez les Arabes. Il sût tellement perfectionner les caractères de l'écriture, qu'on le prend généralement pour modèle. Il mourut à Bagdad en 413 ou 423 de l'hég. (1022 ou 1031 de J.-C.)

IBN-AL-COUTHYAH, (Abou-Becr-Mohammed), *le fils de la Gothe*, écrivain arabe-espagnol, très-célèbre, mort à Cordoue en 367 de l'hégire (978 de J.-C.); s'acquit une grande renommée comme lexicographe, grammairien et historien. On lui doit un *Traité des conjugaisons des verbes*, et une *Histoire de la conquête d'Espagne par les Arabes*. La bibliothèque du Roi possède un exemplaire de ce dernier ouvrage, dont Cardonne s'est servi dans son *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*.

IBN-AL-DJOUZY (Abd Errahman), célèbre historien arabe, né vers l'an 510 de l'hégire (1107 de J.-C.), mort l'an de l'hégire 597, 1200 de l'ère chrétienne, laissa plusieurs ouvrages d'histoire, entre autres : I. Une *Chronique en vers*. II. *Histoire des nègres d'Éthiopie*. III. *Commentaire sur le Coran*, à Oxford; manuscrit.

IBN-AL-DJOUZY (Abou-Modhaffer-Yousef-Ben-Carah-Aly), vivait vers le milieu du 7e siècle de l'hégire. On a de lui un ouvrage historique intitulé *le Miroir du temps*. C'est une histoire manuscrite des hommes célèbres, en différens livres, dispersés dans plusieurs bibliothèques. On en trouve deux dans la Bibliothèque royale de Paris, trois dans celle de l'Escurial, et quelques autres à Oxford et ailleurs. Cet ouvrage est en arabe, et a été augmenté de deux volumes par Cothl-Eddyn-Mouça. L'ouvrage d'Ibn-al-Djouzy s'étend jusqu'à l'an 654 de l'hégire, époque de sa mort.

IBN-AL-FARADHY (Abou-Walyd Abdallah), né à Cordou où il fut tué, l'an de l'hégire 403 (1012 de J.-C.), est auteur de trois ouvrages : I. *Bibliothèque des poètes arabes qui ont fleuri en Espagne*, depuis la conquête de ce pays jusque vers le commencement du 5e siècle de l'hég. II. *Dictionnaire historique et critique*, ouvrage dans lequel on remonte à la source des mots corrompus, et où les expressions ambiguës sont habilement éclaircies. III. Une *Histoire d'Espagne*, qui est bien loin de valoir celle d'*Abou-l-Cassem*, recherchée pour sa précision, sa clarté, et qui a en outre le mérite d'être la plus complète de ce genre que l'on connaisse.

IBN-AL-FORAT (Mohammed-ben-abd-Alrahym), historien arabe et jurisconsulte, né en 735 (1335 de J.-C.), composa une chronique qui prenait vraisemblablement à la première année de l'hégire, et se terminait peu de temps avant sa mort, arrivée en 807 (1405 de J.-C.). La bibliothèque de Vienne possède dix volumes d'Ibn-al-Forat, et ne possède pas l'ouvrage complet. Cette chronique serait bonne à consulter pour l'histoire de l'Orient.

IBN-AL-KHATÊB (Mohammed-ben-Ahmed), célèbre écrivain arabe, plus connu sous le nom de *Liçan Eddyn*, issu d'une famille de Syrie, est regardé, par son mérite et par sa naissance, comme l'Abulféda de l'Espagne. Il naquit à Grenade en 715 de l'hégire (1313 de J.-C.). Les Sou-

verains de sa patrie lui marquèrent leur estime par les honneurs dont il fut comblé. Il remplit avec distinction les premiers postes de l'état, et son crédit était sans bornes. Le haut rang qu'il occupait ne fit que rendre sa chute plus éclatante. Accusé par un ennemi moins puissant, mais rusé, qui sut, à force d'adresse, le perdre dans l'esprit d'Alamar, alors régnant à Grenade, son innocence ne put le sauver ; il fut condamné à mort l'an 776-1374, et la sentence reçut aussitôt son exécution. Ibn-al-Khatêb, homme d'une vaste érudition, écrivait avec une pureté toujours rare dans un savant. Il a composé des *Mémoires* sur sa vie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire des rois de Grenade*. II. *Histoire de Grenade*, en 15 vol. III. *Histoire des califes d'Espagne*. IV. *Histoire de la dynastie de Ben Nasser*. V. *Chronologie des califes d'Espagne et des rois d'Afrique*, en vers, avec un *Commentaire* de l'auteur. Cet ouvrage a été traduit en latin. VI. *Table chronologique des Aglabites et des Fatémites qui ont régné en Afrique et sur la Sicile*, insérée, avec une version latine, dans la compilation de dom Grégorio, intitulée Histoire des Arabes en Sicile, 1 vol. in-fol. VII. *De l'utilité de l'Histoire*. VIII. *De la Monarchie*, ouvrage singulier, en 30 sections. IX. *Bibliothèque arabico-espagnole*. C'est le plus célèbre des ouvrages d'Ibn Khatêb. Il est divisé en onze parties, dont les cinq dernières seulement existent manuscrites dans la bibliothèque de l'Escurial. On trouve dans le 2e volume de la *Bibliothèque de Kasiri* de longs extraits de cet ouvrage, dont il fait un grand éloge. Il a été composé en l'année 763-1361. X. Plusieurs *Ouvrages de médecine*, assez insignifians. XI. *Traité des devoirs d'un visir* (ministre). XII. *Poème sur le régime politique*. XIII. *Recueil de Poésies*, etc. Les autres ouvrages d'Ibn-al-Khatêb, qui sont en fort grand nombre, ont presque tous pour sujet la politique et le gouvernement.

IBN-AL-MOKAFFA, écrivain d'origine persane, qui vivait dans le second siècle de l'hégire, et dont le nom persan était Rouzbeh, quitta la religion des mages et embrassa l'islamisme. Il fut attaché à la personne d'Isa, oncle paternel des deux premiers califes abbassides. Ayant dans la suite encouru la disgrace du calife Mansor, il fut brûlé tout vif dans un four, par l'ordre de ce prince, vers l'an 139 de l'hégire, 757 de J.-C. Il est auteur de la première traduction qui ait été faite du livre célèbre de Colailah et Dimna de l'arabe en persan. M. Sylvestre de Sacy a donné une édition complète du texte, sous ce titre : *Colailah et Dimna, ou Fables de Bidpaï*, en arabe, Paris, 1816, in-4°.

IBN-AL-OUARDY, ou plutôt ALWARDY, géographe arabe et poète estimé, était fils d'Almodhaffer, mourut à Alep en 749 de l'hégire, 1350 de J.-C. Il a laissé un livre de l'*Explication des Songes*, et un *Traité de géographie* intitulé : La *Perle des merveilles*. On trouve un aperçu curieux de ce dernier dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, tom. 2, pag. 19 et suiv.

IBN-AYYAS (MOHAMMED BEN-AHMED), géographe et historien arabe, florissait vers le commen-

cement du 10e siècle de l'hégire; il est auteur des ouvrages suivans: I. D'une Cosmographie intitulée: *Parfum des fleurs*, ou *Merveilles des contrées*, dont on trouve deux exemplaires à la bibliothèque du Roi. II. *Histoire d'Egypte*, intitulée *les Merveilles des siècles*. On en trouve aussi un exemplaire à la bibliothèque du Roi.

IBN-CADHY-CHOHBAH, docteur musulman, né à Damas le 20 de rébi Ier, 691 de l'hégire, mort dans la même ville en 788, 1386 de J.-C., entra dans la carrière de l'enseignement, et fut suppléant du cadi de Damas. Il a laissé plusieurs écrits relatifs à sa profession.

IBN-CATIB. *Voyez* IBN-AL-KHATÈB.

IBN-COTAIBAH (ABOU-MOHAMMED ABDALLAH), philologue arabe du 3e siècle de l'hégire, né à Bagdad en 213, 829 de J.-C., fut long-temps cadi à Dynaver, ville de Perse, d'où lui est venu le surnom de *Dynavéry*. Ses principaux ouvrages sont: I. Le *Livre des Notices*, dont la bibliothèque de Leyde possède un manuscrit. II. Une *Histoire des Poëtes*. III. Les *Yeux de l'Histoire*. Ibn-Cotaïbah mourut à Bagdad en 276 de l'hégire, 890 de J.-C.

IBN-DJOLDJOL (ABOU-DAVOUD-SOLEÏMAN), habile médecin arabe, qui florissait à Cordoue vers le milieu du 4e siècle de l'hégire, était attaché à la personne du calife Mowayya Billah. On a de lui: I. Une nouvelle traduction arabe, faite du grec de Dioscoride. II. *Interprétation des médicamens simples contenus dans Dioscoride*. III. *Traité contenant les médecins connus dont Dioscoride n'a pas fait mention*. IV. *Traité des erreurs où sont tombés quelques médecins*. V. *Mémoires sur la vie de plusieurs médecins et philosophes contemporains de l'auteur*.

IBN-DOREID (ABOU-BEKR-MOHAMMED), célèbre poète arabe, né à Basrah en 223 de l'hégire, 838 de J.-C., jouit d'une grande faveur auprès d'Abdallah et de son fils Ismaël, gouverneur du Farès, et fut mis lui-même à la tête de l'administration de cette province. Il mourut à Bagdad en 321 de l'hégire, 933 de J.-C. On a de lui un poème, ou une espèce d'ode, intitulé: *Alcassidéh Almacsouréh*, et qui a été commenté et imité par plusieurs écrivains. Le texte en a été publié pour la première fois par Scheïdius, sans traduction à Harderwick, 1768, in-4°. On trouve dans la bibliothèque de Leyde le dictionnaire arabe d'Ibn-Doreid, intitulé *Eldsem Hereh*.

IBN-EL-A'LAM (ALY-BEN-ALHACAN), célèbre astronome arabe, mort à Osaïla en 375 de l'hégire, 985 de J.-C., est auteur d'une table astronomique qui contenait de nombreuses observations faites à Bagdad, sous le règne d'Adadh-ed-Doulah. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu.

IBN-EL-AWAM, célèbre auteur arabe, né à Séville, vivait au 12e siècle, et semble avoir fait de l'étude de l'agriculture sa principale occupation. Quoique cultivateur, il cite moins ses propres expériences que les auteurs géoponiques qu'il avait lus. Ils se montent jusqu'à près de 120 Grecs, Cophtes, Persans, et même Carthaginois, tels que Magon, mais la plupart Arabes.

Ses citations de Columelle, collationnées par les PP. Mohedanos, auteur de l'Hist. nat. d'Espagne, ont été trouvées exactes. Son *Traité complet d'agriculture*, divisé en 30 chapitres, ou plutôt livres subdivisés en nombreux articles, a paru, dans l'original arabe, accompagné d'une traduction espagnole, faite par don Joseph Banqueri, à Madrid, en 1802, par ordre et aux frais de S. M. catholique; la traduction en avait été commencée dès 1751.

IBN-FAREDH, poète célèbre, arabe, était originaire, par son père, de Hama, ville de Syrie. Il naquit au grand Caire l'an 577 de l'hégire, et de J.-C. 1181, sous le califat de Nasser Eddyn Allah Abbássy, et mourut dans sa patrie, sous celui de Dhaher Biamr-Illah' Abbassy, en 1235. Il mérita par l'élégance de sa poésie la réputation d'un des plus grands poètes arabes, dont il jouit encore parmi les Musulmans. Ses *Œuvres* ont été recueillies après sa mort, et commentées par divers habiles Grecs. On en trouve des exemplaires manuscrits complets ou partiels dans les bibliothèques de Paris, de l'Escurial, de Leyde, dans la Bodléïenne et autres. Ces œuvres se composent d'*Epigrammes*, de *Poèmes* sur différens sujets, et dont le plus célèbre est celui en l'honneur des religieux soufys. On a imprimé quelques fragmens d'Ibn-Fared dans des recueils de morceaux de littérature orientale; mais ils ont trop peu d'étendue pour entrer à ce sujet dans de grands détails. Le premier morceau qui en ait paru se trouve dans le *Specimen arabicum*, publié à Rostock en 1636, par Jean Fabricius qui le devait à Golius; mais on manque de données exactes sur la vie et le caractère de ce poète illustre. Ainsi, des auteurs le représentent comme un homme dont la vertu égalait le mérite, et d'autres le peignent sous des couleurs les plus noires.

IBN-IOUNIS. *V.* IBN-YOUNIS.

IBN-KATIB. *Voyez* IBN-AL-KHATEB.

IBN-KHALDOUN, littérateur et philologue célèbre, né à Tunis en 732 de l'hégire, 1332 de l'ère vulgaire, de parens originaires d'Hadramont dans l'Yémen, ce qui lui a fait donner le nom d'*Al-hadrâmy*, entra, âgé de 17 ou 18 ans au service du dey, en qualité de secrétaire, et remplit honorablement cet emploi jusqu'en 784-1381, qu'il passa de Tunis à Alexandrie, et de cette ville au Caire, où il se fixa, et occupa deux ans après la place importante de premier juge sous le règne du sultan Bargou. Khaldoun fut dépouillé plusieurs fois de cette charge, et toujours réintégré dans ses fonctions, qu'il remplissait encore à sa mort, en 808-1405; il avait alors 76 ans lunaires et 25 jours. Il est connu avantageusement dans la littérature orientale par une multitude d'ouvrages estimés, dont les mieux connus en Europe sont: I. *Histoire, antiquités, connaissances, guerres et domination des Arabes*. Cet ouvrage est manuscrit dans la bibliothèque publique de Leyde, et plus généralement connu sous le titre d'*Annales* d'Ibn-Khaldoun. II. *Divulgation du secret des lettres*, manuscrit à la bibliothèque royale. III. *Histoire de Grenade*, manuscrit à la bibliothèque de l'Escurial. IV. *Traité*

de la dignité royale et de l'administration d'un royaume. M. de Sacy en a donné deux fragmens assez considérables dans sa *Chrestomathie arabe*, Paris, 1808. Khaldoun, fait prisonnier dans la ville de Damas par Tymour Link (Tamerlan), dut sa liberté à son mérite. Quelques auteurs ont écrit qu'il fut emmené à Samarcande, où il mourut. Mais ce fait est trop en opposition avec le caractère du conquérant tartare pour y ajouter foi. Tymour aimait les lettres, accordait sa protection aux savans ; ç'aurait été manquer à ce double mérite que de priver un homme célèbre de sa liberté.

IBN-KHILCAN, biographe et historien arabe, issu de la famille des Barmécides, naquit à Arbel en l'année 608 de l'hégire, 1211 de J.-C. Il voyagea dans sa jeunesse, pour se perfectionner dans la connaissance des langues asiatiques, et devint cadi au Caire. Il fut ensuite promu à la dignité de grand-cadi de Damas, et déploya dans l'exercice de ces fonctions autant d'intégrité que de talens. Il mourut au commencement de l'année 681 de l'hégire, 1282. Son principal ouvrage est intitulé : Les *Décès des personnages éminens, et les histoires des hommes de ce siècle.* Il a parlé de 446 personnages illustres. Jone Ier, un peu trop prévenu en faveur des Orientaux, le préfère à Plutarque, à Laërce, à Corn. Nepos, et prétend qu'il devrait être traduit dans toutes les langues de l'Europe. On n'a point encore publié d'édition complète du texte de cet ouvrage.

IBN-WAHCHYEH, écrivain arabe de la fin du 3e siècle de l'hégire, qui s'est acquis une certaine célébrité comme traducteur de l'*agriculture nabathéenne*, qu'il mit du chaldéen en arabe, suivant M. Sylvestre de Sacy. Cet écrivain se nommait *Abou-Beckr-Ahmed-Ben-Aly.*

IBN-WASIL (Mohammed-Ben-Salem), savant arabe, né à Hamah, en 604 de l'hégire, fut long-temps cadi de sa ville natale, c'est pourquoi il fut surnommé le cadi Djemal-Eddyn. Il mourut en 697 de l'hégire, 1268 de J.-C. Il fut un des coopérateurs de la *Chronique du faux Tabary*, et est auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire, la jurisprudence et la logique.

IBN-YOUNIS (Aly-Ben-Abdel-Rahman), célèbre astronome arabe, né en 369 de l'hégire, fit la plupart de ses observations dans un lieu situé près du Caire, nommé l'*Observatoire*, et consigna le résultat de ses longs travaux dans la Table dite *Zydj Ibn-Younis* (table d'Ibn-Younis) ou *Zydj-hakemy* (table Hakemite). Cet ouvrage assure à son auteur le premier rang parmi les astronomes arabes. Ibn-Younis cultivait aussi la poésie et la musique. Il mourut l'an 399 de l'hégire, 1008 de J.-C.

IBN-ZOHAR ou ZOR, vivait dans le 12e siècle, et fut médecin de Mansor, calife et roi de Maroc. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque un *Traité sur les maladies des yeux.* Il mourut à Maroc en 1197, âgé de 74 ans.

IBRAHIM, empereur des Turcs, frère d'Amurat IV, fut tiré de prison le 8 février 1640, pour être mis sur le trône de son frère dont il eut tous les vices, avec plus de foiblesse, sans nul courage. Ce fut cependant sous son

règne que les Turcs quittèrent Candie. Une aventure singulière attira les armes ottomanes sur cette île. Dix galères de Malte s'emparèrent d'un grand vaisseau turc, et vinrent avec leur prise mouiller dans un petit port de l'île nommée Calismène. On prétendit que le vaisseau turc portait un fils du grand-seigneur : ce qui le fit croire, c'est que le kislar-aga, chef des eunuques noirs, avec plusieurs officiers du sérail, se trouvaient dans le navire, et que cet enfant était élevé par lui avec des soins et des respects. Cet eunuque ayant été tué dans le combat, les officiers assurèrent que l'enfant appartenait à Ibrahim, et que sa mère l'envoyait en Egypte. Il fut long-temps traité à Malte comme fils du sultan, dans l'espoir d'une rançon proportionnée à sa naissance. Le sultan dédaigna de leur en faire proposer une. Ce prétendu prince, négligé enfin par les Maltais, se fit dominicain. On l'a connu long-temps sous le nom du P. *Ottoman ;* et les FF. prêcheurs se sont toujours vantés « d'avoir le fils d'un sultan dans leur ordre. » La Porte ne pouvant se venger sur Malte, qui de son rocher inaccessible bravait la puissance turque, fit tomber sa colère sur les Vénitiens. Elle leur reprochait d'avoir, malgré les traités de paix, reçu dans leur port la prise faite par les galères de Malte. La flotte turque aborda en Candie. On prit la Canée en 1643, et peu après toute l'île. Ibrahim, livré à tous les excès de la cruauté et du libertinage, odieux au muphti dont il avait enlevé la fille, et qu'il lui renvoya avec mépris après l'avoir déshonorée, vit soulever contre lui tous les ordres de l'empire. Sa mère elle-même, qui était la cause de son élévation, entra dans la conspiration. Il fut relégué dans l'appartement qu'il occupait avant son avénement au trône, et étranglé secrètement quelques jours après, le 18 août 1649.

IBRAHIM, le plus célèbre des juristes ottomans, naquit à Alep vers la fin du 9ᵉ siècle de l'hégire ou du 15ᵉ de l'ère chrétienne. Il devint prédicateur, et professeur dans la mosquée du sultan Mohammed, et mourut en 956, 1549, âgé de plus de 90 ans. On a de lui un Code qui est presque le seul livre de jurisprudence qui soit observé dans l'empire ottoman. Il est intitulé *Multeka al abhar* (Confluent des Mers).

IBRAHIM, grand-visir de Soliman II, naquit à Gênes, et était issu, dit-on, de l'illustre famille des Giustiniani. Ayant été enlevé, dans son enfance, par des corsaires, il fut emmené à Constantinople et instruit dans la religion mahométane. Il fut ensuite reçu dans le corps des janissaires, et y parvint au grade d'oda-paschi. Lors de la révolte des janissaires, en 1523, Ibrahim poursuivit seul les séditieux, et tua de sa main deux officiers qui les animaient par leurs discours. Il se mit ensuite à la porte de la principale mosquée, et empêcha les rebelles d'y pénétrer. Soliman récompensa le dévouement d'Ibrahim en l'élevant au rang de grand-visir. Ibrahim accompagna le sultan dans son expédition de Hongrie, et y donna des preuves de la plus rare intrépidité. Le sultan lui donna la main d'une de ses sœurs, en 1527, et lui donna publiquement des témoignages de son affection. Ibrahim rendit en-

core de grands services à son maître; mais la sultane Roxelane, s'étant emparée du cœur du sultan, résolut de perdre Ibrahim, dont le crédit la fatiguait. Elle produisit des pièces qui prouvaient qu'Ibrahim entretenait des intelligences avec l'Autriche, et Soliman le fit étrangler pendant qu'il dormait, en 1535.

IBRAHIM, visir et favori d'Amurat III, et gouverneur de la province de Romélie, montra une souplesse extrême pour flatter l'avarice de son maître. Non-content d'avoir fait un immense butin sur les Druses, qu'il avait attaqués et soumis par surprise, il imagina et conseilla au sultan de rogner et d'altérer les monnaies; ce qui diminuait considérablement la solde des troupes et les appointemens des officiers. Ses ennemis saisirent cette occasion pour soulever contre lui les janissaires, qui s'attroupèrent au nombre de cinq mille, et vinrent investir le sérail le 22 avril 1590, demandant qu'on leur livrât Ibrahim pour en faire justice, et qu'on réformât la monnaie. Amurat parut pour tâcher de les apaiser; mais, quoi qu'il pût leur dire, tous ses discours ne purent contenir cette soldatesque impérieuse et courroucée. Ils étaient même près d'en venir aux dernières extrémités, lorsque le sultan, par le conseil de ses ministres, se fit violence, et leur abandonna à regret son favori, qui eut aussitôt la tête tranchée en présence d'une foule innombrable de peuple; ce meurtre rétablit le calme.

IBRAHIM, fils de Validé, troisième calife de la race des Ommiades, succéda à son frère Jezid, l'an de J.-C. 748; mais Marran, gouverneur de Mésopotamie, se révolta contre lui, prit Damas, et trois ans après réduisit Ibrahim à la vie privée. Un auteur prétend que ce prince fut mis à mort trois ans après avoir été déposé.

IBRAHIM, fils de Massoud, huitième calife de la dynastie des Gaznevides, mort en 1098, succéda à son frère Ferokzad. Il se fit la réputation d'un prince pieux et juste, et y joignit celle de conquérant, par les guerres qu'il soutint et les victoires qu'il remporta sur ses voisins. Son règne fut de 42 ans. Ibrahim, fondateur de beaucoup de villes, de mosquées, d'hôpitaux, fut toujours protecteur libéral des arts et des lettres.

IBRAHIM, fils du calife Mahadi, frère de Haroun-al-Raschild, et oncle d'Amin et Mamoun, mort en 839, fut également bon poète et musicien, et le premier orateur de son temps. Ibrahim, à la mort de son neveu Amin, en 817, fut proclamé calife à Bagdad. Mais Mamon marchant sur Bagdad à la tête d'une puissante armée, Ibrahim crut prudent d'abdiquer. Il mourut à Samara.

IBRAHIM. *Voy.* ABRAHAM.

IBRAHIM L'IMAN, chef des prêtres de la religion de Mahomet, descendant de l'illustre maison des Abbassides, dont on pourrait le regarder comme le premier prince. Sa réputation et son autorité étaient telles, que Marvan ou Hemar, dernier calife des Ommiades, redoutant sa puissance, crut devoir le faire mourir. Il lui fit plonger la tête dans la chaux vive, vers l'an 131 (751 de J.-C.), avant les événemens qui le précipitèrent du trône.

IBRAHIM-EFFENDI, turc converti, membre du corps de

l'Uléma, occupa plusieurs emplois considérables dans le gouvernement de son pays. Ayant été touché par la lecture de l'Évangile, il abjura la loi de Mahomet, et reçut le baptême à Péra, en 1671 ; puis il se retira à Venise, où il prit l'habit de Saint-Dominique et le nom de Paul Antoine Effendi. Il laissa à la bibliothèque de Saint-Jean et de Saint-Paul, un grand nombre de manuscrits arabes, persans et turcs, et mourut en 1697, âgé de 56 ans.

IBRAHIM-EFFENDI, officier mutteferrika de la Porte Ottomane, né à Constantinople, vers la fin du 17e siècle, est auteur d'un ouvrage qui a été composé et imprimé par lui ; il est sous ce titre : *Traité de tactique, ou Méthode artificielle pour l'ordonnance des troupes*, ouvrage publié et imprimé à Constantinople par Ibrahim-Effendi, l'an de l'hégire 1144, qui est la première année après la dernière rébellion et la déposition du sultan Achmet, arrivée l'an 1730 de l'ère chrétienne. Cet ouvrage a été traduit du turc en français par le comte Rewieski, et imprimé à Vienne en Autriche, 1769, in-12.

IBRAHIM-EFFENDI, Polonais d'origine, élevé par son courage et ses lumières aux plus hautes dignités de l'Empire ottoman, établit la première imprimerie turque, en 1728. Le comte de Bonneval lui en fournit, dit-on, l'idée et les caractères. Le premier ouvrage qui en sortit fut un traité sur l'art militaire. Elle publia ensuite une relation de l'expédition contre les Afghâns, une histoire et une grammaire turques. Cet établissement utile disparut bientôt sous les attaques de la superstition. On prétendit dans le divan, selon ce que rapporte M. Peignot dans son savant *Dictionnaire de bibliologie*, qu'en imprimant l'Alcoran, on pourrait trop aisément y glisser des fautes, et que d'ailleurs il serait inouï de voir tracer le nom de Dieu avec une encre dans laquelle il entre du fiel de bœuf.

IBRAHIM-EL GAUHARY, mort au grand Caire, sa patrie, en 1791. Il se rendit célèbre par son mérite et ses vertus. Il était intendant-général de la Haute et Basse-Egypte, lorsque Ibrahim et Mourad Beys, qui lui avaient conféré cette charge, se retirèrent momentanément dans la Haute-Égypte devant les forces de Haçan, capitan-pacha, que la Porte envoya contre eux. Ibrahim-El-gauhary ne consulta que son devoir dans cette circonstance, et, immolant ses plus chers intérêts à son attachement pour ses maîtres, les accompagna dans leur fuite. Il jouissait de leur estime. Cette action généreuse lui concilia leur amitié, et le mit près d'eux dans le plus grand crédit. Une chose qui contribua beaucoup à rendre sa faveur durable, ce fut le bonheur qui l'accompagnait dans toutes ses entreprises, joint à son habileté dans le maniement des affaires. La peste désastreuse qui ravagea l'Égypte en 1790, fit éclater dans tout son jour l'héroïsme de ce ministre. Tous les secours qu'il était en son pouvoir de porter aux pestiférés, il les leur prodigua, sans distinction de secte ni de religion, à ses dépens, et toujours au péril de sa vie. La seule inhumation des cadavres lui coûta des sommes incalculables. Il mourut l'année suivante, d'une fièvre maligne dont le germe avait été peut-être un fruit de sa

charité. Il était cafre, de la secte des jacobites, et laissa une mémoire précieuse à ses coréligionnaires. Il fut généralement regretté, surtout des pauvres. Il ne pouvait point sortir sans en voir une multitude lui servir de cortége, en le comblant de bénédictions. Il emporta dans la tombe le surnom mérité de *Père de tous*.

IBRAHIM-KHAN-OGLI, grand-visir de Mahomet Ier, était doué de beaucoup de prudence et d'habileté. Son maître étant mort l'an de l'hégire 824 (1421 de J.-C.), il tint cet événement secret pendant quarante et un jours, jusqu'à ce que Amurat, son fils et son successeur, qui était à Amasie, fût arrivé pour prendre les rênes du gouvernement. Il prévint par ce moyen les plus grands troubles, et fut récompensé par le sultan Amurat, qui l'honora lui et Saran, du titre de khan, et permit à ses descendans, par une faveur signalée, de n'accepter aucun emploi public. Ses priviléges furent confirmés dans la suite par Soliman-le-Grand.

IBRAHIM-MOLLAH, était simple levanti en 1702, lorsqu'Achmet III parvint au trône. Ce prince, qui, à l'aide de divers déguisemens, se glissait quelquefois dans les lieux publics pour savoir ce qu'on disait de ses ministres et de sa propre personne, entendit un jour Ibrahim qui se plaignait de ce que les vaisseaux turcs ne revenaient jamais avec des prises, et qui jurait qu'il en serait tout autrement s'il avait seulement le commandement d'une simple galère. Le lendemain le sultan mit un vaisseau sous les ordres d'Ibrahim, lui commandant d'aller en course. Peu de jours après, celui-ci revint dans le port de Constantinople, avec une barque maltaise et une galiote génoise. Au bout de deux ans, il devint capitan-pacha, et en 1713, grand-visir, à la place de Soliman, qui avait été disgracié par le crédit de Charles XII. Le nouveau grand-visir ne jouit pas long-temps de cette faveur. Il fut étranglé la même année (1713), entre les deux portes.

IBRAHIM-TCHAOUICHKÉKHIÉ le Grand, gouverna pendant dix ans l'Égypte en maître absolu. Il était Géorgien, et des marchands d'esclaves, qui l'avaient enlevé à sa famille, l'ayant vendu à Osman Bey, prince souverain d'Égypte, il le servit d'abord comme simple mamelouck, et fut élevé dans l'islamisme. Ibrahim dut à ses qualités personnelles et au courage qu'il montra dans plusieurs circonstances, son avancement rapide dans les armes. Il avait passé par tous les grades militaires, lorsque les principaux officiers, las de la tyrannie d'Osman Bey, et résolus de s'en défaire, le mirent à la tête de leur conspiration. Il avait la résolution, cet esprit ambitieux, et toute l'habileté nécessaire dans un chef de conjurés. L'assurance qu'il reçut d'être mis à la tête du gouvernement, la soif de régner, lui firent oublier qu'il trahissait son devoir; il jura la perte de son maître et de son bienfaiteur. Son adresse à conduire ce complot fut si grande que, lorsqu'Osman se fut sauvé du Caire, il ignorait encore la part qu'Ibrahim avait prise à la révolte, et, l'ayant envoyé chercher en secret, lui remit des sommes immenses pour gagner les chefs du tumulte, lui acheter des créatures, et lui faire un parti

puissant ; mais Ibrahim s'en servit pour lui-même contre le malheureux Osman, leva le masque, et, ne se donnant point de repos qu'il ne l'eût fait périr, se vit enfin, par sa mort, maître absolu de l'Égypte, en 1750, à l'âge de 37 ou 38 ans. Le premier acte de sa puissance fut de réprimer l'audace des Arabes errans. Avant lui, ces peuples nomades poussaient leurs excursions jusqu'aux portes du Caire. Il les battit en plusieurs rencontres, et les rejeta dans leurs déserts. Non-seulement ils n'osèrent plus se livrer au brigandage sur les terres de son gouvernement, mais ils furent contraints de respecter les caravanes marchandes et les pélerins. Dès qu'Ibrahim se vit solidement établi dans son gouvernement, il refusa le tribut que l'Égypte doit payer annuellement à la Sublime Porte. Il ne voulut aucunement recevoir ses ordres, et fit périr l'un après l'autre, par le poison, quatorze bachas envoyés par elle. C'est ainsi qu'il lutta, pendant sept ans, contre sa haine impuissante ; et il était sur le point de se faire reconnaître souverain indépendant, lorsqu'il fut empoisonné lui-même en 1760, à 47 ou 48 ans. Si Ibrahim s'était rendu puissant par un crime, ses vertus, son courage, son habileté en effaçaient assez le souvenir. Sa mémoire est encore chère à l'Égypte. Il rendait la justice à ses sujets avec une équité presque sans exemple, et, contre l'usage établi, n'en accepta jamais de présens à cette occasion. Il avait coutume de dire : « Je ne vends point la justice de Dieu pour de l'argent. » Il avait encore pour maxime, « qu'un grand homme peut n'être que très-juste, très-brave, très-habile homme d'état, mais qu'un grand prince doit réunir dans sa personne, au suprême degré, le génie du gouvernement, le courage et la justice. » Il était tolérant en matières religieuses. Un prêtre catholique lui ayant demandé d'établir en sa faveur un patriarcat apostolique romain, ce que l'Église romaine défend à cause du patriarche schismatique, Ibrahim se contenta de lui répondre, « qu'il n'était point le pape des chrétiens. »

IBYCUS, poète lyrique distingué de Rhegium, ville d'Italie, près de la Sicile, florissait vers l'an 540 avant J.-C. On dit qu'il fut assassiné par des voleurs, et qu'en mourant il prit à témoins une troupe de grues qu'il vit voler, en disant : Voilà les vengeurs d'Ibycus. Quelque temps après, un des voleurs ayant vu des grues, il dit à ses compagnons sur la place publique de Corinthe : « *Voilà les vengeurs d'Ibycus.* » Ces paroles ayant été rapportées aux magistrats, les voleurs furent mis à la question, avouèrent le fait et furent pendus ; d'où vient le proverbe *Ibyci grues*. Ce poète avait laissé sept livres d'*Odes* érotiques, dont il ne nous reste que des fragmens, recueillis avec ceux d'Alcée par H. Estienne et par Fulvius Ursinus, à la suite du recueil intitulé *Carmina novem illustrium feminarum*, Anvers, 1568, in-8°.

IÇADYQUY (Abou-s-sorour el Békry ef), historien arabe, a laissé un ouvrage intitulé, *Abrégé de la description historique et topographique du Caire et de l'Égypte*, de Makryzy. Cette histoire, écrite en l'an de l'hégire 1056, 1646 de J.-C., est augmentée d'une chronique succincte

des événemens qui ont eu lieu en Égypte depuis l'année où s'arrête l'ouvrage de Markryzy jusqu'au temps où son abréviateur écrivait, et de la vie des gouverneurs, principaux cadis et juges des quatre sectes orthodoxes du même pays, d'après divers auteurs.

ICASIE, née à Constantinople, se trouva au nombre des plus belles filles de cette ville, que l'empereur Théophile fit assembler pour faire choix d'une épouse. Les charmes d'Icasie séduisirent l'empereur, et il allait lui donner la préférence, lorsque l'esprit qu'elle fit paraître nuisit à son élévation et détruisit sa fortune. Une réponse trop fine, faite par Icasie à son amant, fit penser à celui-ci qu'une femme aussi spirituelle pourrait le subjuguer, et sur-le-champ il en choisit une autre qui l'était moins. Icasie se retira dans un monastère, où elle composa divers ouvrages de piété.

ICTINUS, architecte. Périclès l'employa avec Callicrate à la construction du temple de Minerve, appelé le *Parthénon*, et élevé sur la plus haute partie du rocher qui dominait la ville d'Athènes. Ce monument, qui s'est conservé dans son entier jusqu'en 1677, était digne de la déesse des arts, à laquelle on l'avait consacré. Pendant le siége d'Athènes par les Vénitiens, les Turcs avaient renfermé leurs poudres dans ce temple. Une bombe y étant tombée, l'explosion qu'elle causa le fit sauter presque en entier. L'antiquité dût aussi à Ictinus le fameux temple bâti à Eleusis, en honneur de Cérès et de Proserpine, et la construction de la Cella, d'une grandeur si prodigieuse qu'elle contenait 30 mille personnes. Périclès chargea aussi Mnésiclès d'élever ces portiques superbes qui servaient d'entrée à la citadelle d'Athènes, dont la façade était ornée de statues équestres.

IDACE, surnommé *Clarus*, à cause de sa science et de sa piété, était évêque de Mérida, en Espagne, et florissait dans le 4ᵉ siècle. Il écrivit contre les priscillianistes un traité intitulé *Apologeticus*, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

IDACE, évêque d'Ossobona en Espagne, poursuivit, sous l'empire de Gratien, les priscillianistes avec un acharnement qui tenait de la passion. Poursuivi lui-même par ces hérétiques, il se retira dans les Gaules; mais, sous Maxime, il montra encore plus d'acharnement contre eux, et demanda leur mort. *Voyez* MARTIN (Saint). Après la mort de Maxime, il fut privé de la communion ecclésiastique, et envoyé en exil, où il mourut vers l'an 390. Ce prélat espagnol, fastueux, hardi jusqu'à l'impudence, et dont le zèle inconsidéré traitait de priscillianistes tous ceux qu'il voyait jeûner et s'appliquer à la lecture, n'avait ni la sainteté ni la gravité d'un évêque.

IDACE, évêque espagnol, né à Lamego, dans la province de Galice, vers la fin du 4ᵉ siècle, laissa une *Chronique*, qui commence à la 1ʳᵉ année de l'empire de Théodose, et qui finit à la 11ᵉ de celui de Léon, en 467. On lui attribue encore des *Fastes consulaires*, imprimés plusieurs fois. Le P. Sirmond a publié ces deux ouvrages en 1619, in-8°, à Paris. On ignore l'époque de sa mort.

IDATHYRSE ou INDATHYRSE, roi des Scythes européens, succéda à son père Saulic, et re-

fusa sa fille en mariage à Darius, fils d'Hystaspes, roi de Perse. Ce refus causa une guerre très-vive entre ces deux princes. Darius marcha contre Idathyrse, avec une armée de 700,000 hommes; mais ses troupes ayant été défaites, il fut obligé de repasser dans la Perse. Idathyrse est nommé Jancire par Justin, liv. II, chap. 6.

IDE (SAINTE), comtesse de Boulogne en Picardie, née l'an 1040, de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, épousa Eustache II, comte de Boulogne. Elle en eut Eustache III, comte de cette ville, le fameux Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, et Beaudoin, qui succéda à son frère dans la possession du royaume de Jérusalem, outre plusieurs filles, dont l'une épousa l'empereur Henri IV. Elle mourut le 13 avril 1113.

IDELFONSO DA S. CARLO (P.), des écoles pies, passa une partie de sa vie à Rome, et y devint précepteur de Charles-Édouard, prince de Galles, dit le *prétendant*, et du cardinal Stuart, appelé duc d'York, fils de Jacques III, roi d'Angleterre. Il occupa plusieurs emplois honorables de son ordre, et traduisit en latin, par ordre de Benoît XIV, les *Edits, Notifications et Lettres pastorales* de ce Souverain pontife, pour l'édition complète de ses œuvres, faite à Rome en 1748. Il mourut le 30 novembre 1790, âgé de 81 ans.

IDES (ÉVERARD-ISBRANTZ), voyageur allemand du 17e siècle, né à Glukstadt dans le Holstein, s'attacha au czar Pierre, qui l'envoya comme ambassadeur dans la Chine en 1692. Isbrand était de retour depuis quatre ans de la Chine, et mourut vers 1700. La relation écrite, par lui-même, a paru en hollandais, à Amsterdam, 1704, in-4°, par les soins de François Halma; on en trouve une traduction française dans le t. 7 du *Recueil des voyages du Nord*.

IDIAQUEZ (FRANÇOIS SAVERIO DE), Grand d'Espagne de première classe, né à Pampelune le 24 février 1711. Après avoir fait ses études à Bordeaux, sous la direction des jésuites, il se rendit à la cour de Madrid, où ses aimables qualités et son mépris des richesses lui acquirent l'estime et l'amitié des personnages les plus distingués. A l'âge de 21 ans, il renonça à ses vastes domaines et à ses titres, en faveur de son frère puîné, et entra dans l'ordre des jésuites. Il s'y distingua par ses vertus et son savoir, occupa les premières chaires de belles-lettres, de langue grecque, de théologie et de philosophie, et parvint aux principales charges de son ordre. En 1773, époque de sa suppression, il se fixa à Bologne, et mourut à Bertaglia, lieu peu distant de cette ville, le 1er septembre 1790, âgé de 80 ans. Il a fait imprimer : I. *Pensées chrétiennes* du P. Bouhours, traduites du français en latin. II. Plusieurs *écrivains latins* de son ordre, avec de savantes notes. III. Un traité *De methodo docendi*, dans lequel il a inséré ce qu'il y a de mieux dans le *Ratio studiorum* fait pour les écoles des jésuites. IV. Un *Opuscule sur la vie intérieure* du P. Palafox, insérée dans les *Animadverzioni* de Sampieri. V. Un autre opuscule dans lequel il prouve l'*antiquité des Académies ecclésiastiques, antérieure à la fondation de Cordoue*, imprimé à Madrid. Les ouvrages suivans sont restés manus-

crits : I. *De charitate confessarii.* II. *Réponse aux lettres pastorales de monseigneur D. Alphonse Rodriguez, archevêque de Burgos*, ou *Apologie des exercices de Saint Ignace.* III. *Le Newton de la théologie*, ou *Apologie de la théologie scholastique, en réponse aux critiques faites contre elle par l'abbé Andrès.* IV. *Traité sur la dévotion au saint cœur de Jésus, dans lequel on prouve son ancienneté, depuis le premier siècle de l'Église jusqu'au présent.* V. *Vie du P. Pierre Catalayud, Espagnol, de la compagnie de Jésus, et célèbre missionnaire apostolique*, mort à Bologne, le 27 février 1773.

IDIOT. *Voyez* JORDAN.

IDMAN (NICOLAS), savant suédois du dernier siècle, a composé un ouvrage en langue suédoise, intitulé *Recherches sur le peuple finois, d'après les rapports de la langue finoise avec la langue grecque.* Genet fils a donné une traduction française de ce savant ouvrage, Strasbourg, 1778.

IDRIS-GAWR, astronome gallois que la Grande-Bretagne compte avec Giridion ab Don, et Gwyn ab Nudd, au rang de ses grands astronomes. On ne sait pas dans quel siècle ce savant a vécu. Il y a au pays de Galles une haute montagne qui s'appelle Cader-Idris, ou montagne d'Idris ; on croit que c'est de lui qu'elle a pris son nom : peut-être y faisait-il ses observations.

IENICHEN (GOTLIEB-AUGUSTE), jurisconsulte et historien, né à Leipsick, le 9 juillet 1709, mort le 1er avril 1759, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Epistola singularia quædam de viginti viris doctis continens*, 1728, in-4°. II. *Brevis commentatio de doctis qui extra patriam patriam invenerunt*, 1729, in-4°. III. *Dissertatio specimen bibliothecæ eruditorum longævorum sistens*, 1730, in-4°, etc.—IENICHEN (Frédéric), a composé aussi plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Dissertatio de genesimantiâ*, Leipsick, 1699, in-4°. II. *Historia spinosismi Leenhosiani*, 1707, in-4°, etc.

IERMAK, chef des Cosaques, naquit vers le milieu du 16e siècle, sur les bords du Don ou du Tanaïs ; à la tête d'une troupe de Cosaques indisciplinée, il commença par exercer des brigandages, et fut poursuivi par les troupes d'Ivan IV. Iermak, dont la suite se composait de six mille hommes, ayant entendu parler de la Sibérie, forma sur-le-champ le dessein de la subjuguer. Il se procura des armes, des munitions et des guides, et se mit en marche. Un grand nombre de princes tartares s'opposèrent à cette invasion ; mais il les vainquit successivement, et s'empara, en 1580, de Sibir, capitale un Khan de Tartarie, où il fixa sa résidence. Peu à peu, de de nouveaux chefs tartares vinrent se soumettre à sa domination, et il affermit sa puissance autant par sa modération que par la force des armes. Cependant voyant qu'il ne restait autour de lui que très-peu d'hommes de sa nation, et qu'en outre ses munitions étaient presque épuisées, il envoya un ambassadeur au czar Ivan, pour l'informer de la conquête qu'il venait de faire. Le czar fut très-satisfait de cette nouvelle inattendue, et renvoya les députés chargés de riches présens pour Iermarck et ses compagnons. Le

conquérant eut encore de fréquentes attaques à soutenir de la part des princes tartares, mais sa valeur triomphait toujours du nombre. Il était près de jouir du fruit de ses victoires, lorsqu'il tomba dans un piége qui lui fut tendu par Koulchoum, le seul khan qui ne se fût pas encore soumis. Il se défendit avec une rare intrépidité, et périt les armes à la main, en 1583, avec la gloire d'avoir conquis la Sibérie.

IETZELER (Christophe), mathématicien et architecte, né à Schaffhouse, en 1734, mort en 1791, avait été architecte de sa ville natale, et professeur de mathématiques au Gymnase. Il a donné la *Description du nouveau pont* (brûlé depuis) de cette ville, et le *Plan d'une maison des orphelins*, à la fondation de laquelle il avait employé une grande partie de sa fortune.

IEZDEDJERD Ier, roi de Perse de la dynastie des Sassanides, un des successeurs de Sapor, son aïeul, dont il n'imita pas les vertus, fut débauché, cruel et avare. Il monta sur le trône en 399, après la mort de son frère Bahram IV, surnommé *Kermanshah*. Il fit la guerre aux empereurs d'Orient, qui refusaient de lui payer le tribut que ses ancêtres exigeaient d'eux. Théodose-le-Jeune traita de la paix avec ce prince. La religion chrétienne fit de grands progrès en Perse sous son règne ; mais le zèle indiscret d'un évêque de Suze nommé Abdas, excita une persécution, qui commença en 414, et qui dura près de trente ans. (*Voyez* Abdas.) Iesdedjerd, mort l'an 419 après un règne de 21 ans, éprouva, suivant les historiens persans, les effets de la vengeance divine. Il fut tué, disent-ils, par un coup de pied d'un cheval trouvé par hasard à la porte de son palais, et qui disparut aussitôt. Ce conte ridicule a été rejeté par les historiens sensés. La vérité est qu'il mourut d'une chute de cheval.

IEZDEDJERD II, surnommé *Nehrem* (le doux), fils et successeur de Bahram V, monta sur le trône de Perse en l'an 439 de J.-C. Ce prince persécuta cruellement les chretiens, et fit longtemps d'inutiles efforts pour établir le culte du feu en Arménie. Les Arméniens, sous la conduite de Vartan, se défendirent longtemps avec une intrépidité digne d'un plus heureux sort. Un grand nombre d'entre eux périrent les armes à la main, d'autres reçurent la palme du martyre, et Iezdedjerd vit l'Arménie entière soumise à sa domination. Il mourut en 457.

IEZDEDJERD III, fils de Scheheriar, et petit-fils de Khosrou-Parwis, dernier roi de Perse, de la race des Sassanides, commença à régner en 632. Il s'efforça de rendre à son royaume la splendeur qu'il avait eue sous les rois ses aïeux. Il fixa le commencement d'une nouvelle ère au 16 juin 632, jour de son avénement au trône, et l'usage de cette ère s'est perpétué jusqu'à nos jours parmi les sectateurs de Zoroastre. Le calife Omar brûlant du desir de s'emparer de la Perse, vint attaquer Iezdedjerd avec ses Arabes, et remporta sur lui plusieurs avantages. Le roi de Perse mit de puissantes armées en campagne, et battit à son tour plusieurs fois les Arabes; mais dans la suite l'enthousiasme et l'opiniâtreté des Musulmans l'emportèrent sur la sagesse de ses mesures. Omar le

vainquit dans plusieurs batailles rangées, et le chassa de ses états. Omar ayant été assassiné, en 645, Iezdedjerd fit une tentative pour y rentrer ; mais elle fut infructueuse, et il perdit la vie, en fuyant, chez un meûnier des environs de Mérou, où il s'était réfugié.

IEZID. *Voyez* YEZID.

IFFLAND (AUGUSTE-GUILLAUME), célèbre auteur et acteur allemand, né à Hanovre, le 19 avril 1759, devint comédien contre la volonté de ses parens, et débuta à Gotha, en 1777. Le poète Gotter cultiva ses heureuses dispositions, et Iffland fit de si grands progrès, qu'il fut bientôt choisi pour faire partie de la troupe de l'Electeur-Palatin à Manheim. Iffland ne se contenta pas d'être acteur, il voulut aussi être auteur, et il donna au théâtre plusieurs pièces de sa composition. Il obtint ensuite la direction des spectacles de la cour de Berlin, où il mourut le 20 septembre 1814. Ses principales productions dramatiques sont : I. *Le crime par point d'honneur*. II. *La conscience*, suite de la pièce précédente. III. *Le repentir expie la faute*, seconde suite. IV. *Le joueur*. V. *Albert de Turneisen*, tragédies. VI. *Frédéric d'Autriche*, etc. Iffland a traduit aussi plusieurs pièces de théâtres étrangers, et en particulier du Théâtre français; nous citerons seulement les *Oisifs*, *M. Musard*, *les Ricochets*, de M. Picard, et *la Jeunesse de Henri V*, par A. Duval. Iffland excella, dans ses pièces originales, dans la peinture naïve des mœurs et des tableaux de famille. Madame de Staël, dans son ouvrage intitulé *De l'Allemagne*, apprécie avec beaucoup de justesse le talent d'Iffland, comme comédien. « Il est impossible, dit-elle, de porter plus loin l'originalité, la verve comique et l'art de peindre les caractères, que ne le fait Iffland dans ses rôles. Je ne crois pas que nous ayons jamais vu au Théâtre français, un talent plus varié ni plus inattendu que le sien, ni un acteur qui se risque à rendre les défauts et les ridicules naturels avec une expression aussi frappante. Il y a dans la comédie des modèles donnés : *Les pères avares, les fils libertins*; *les valets fripons, les tuteurs dupés;* mais les rôles d'Iffland, tels qu'il les conçoit, ne peuvent entrer dans aucun de ces moules: il faut les nommer tous par leurs noms; car ce sont des individus qui diffèrent singulièrement l'un de l'autre et dans lesquels Iffland paraît vivre comme chez lui. Sa manière de jouer la tragédie est aussi, selon moi, d'un grand effet. Le calme et la simplicité de sa déclamation dans le beau rôle de *Walstein*, ne peuvent s'effacer du souvenir. L'impression qu'il produit est graduelle : on croit d'abord que son apparente froideur ne pourra jamais remuer l'ame; mais, en avançant, l'émotion s'accroît avec une progression toujours plus rapide, et le moindre mot exerce un grand pouvoir, quand il règne dans le ton général une noble tranquillité qui fait ressortir chaque nuance, et conserve toujours la couleur du caractère au milieu des passions. Iffland, qui est aussi supérieur dans la théorie que dans la pratique de son art, a publié plusieurs écrits *remarquablement* spirituels sur la déclamation : il donne d'abord une

esquisse des différentes époques de l'histoire du théâtre allemand, l'imitation roide et empesée de la scène française, la sensibilité larmoyante des drames dont le naturel prosaïque avait fait oublier jusqu'au talent de dire des vers, enfin le retour à la poésie et à l'imagination, qui constitue maintenant le goût universel en Allemagne ; il n'y a pas un accent, pas un geste, dont Iffland ne sache trouver la cause, en philosophe et en artiste. Un personnage de ses pièces lui fournit les observations les plus fines sur le jeu comique : c'est un homme âgé qui tout à coup abandonne ses anciens sentimens et ses constantes habitudes pour revêtir le costume et les opinions de la génération nouvelle. Le caractère de cet homme n'a rien de méchant, et cependant la vanité l'égare autant que s'il était vraiment pervers. Il a laissé faire à sa fille un mariage raisonnable, mais obscur, et tout à coup il lui conseille de divorcer. Une badine à la main, souriant gracieusement, se balançant sur un pied et sur l'autre, il propose à son enfant de briser les liens les plus sacrés ; mais ce qu'on aperçoit de vieillesse à travers une élégance forcée, ce qu'il y a d'embarrassé dans son apparente insouciance est saisi par Iffland avec une admirable sagacité. »

IGNACE (Saint), surnommé *Théophore*, l'un des pères de l'Église, disciple de Saint Pierre et de Saint Jean, fut ordonné évêque d'Antioche, l'an 68, après Saint Evode, successeur immédiat de Saint Pierre en ce siége. Il gouverna son Église avec le zèle qu'on devait attendre d'un élève et d'un imitateur des apôtres. Dans la 3e persécution qu'éprouva le christianisme, Ignace parut, et parla devant Trajan avec toute la grandeur d'ame d'un héros chrétien. Traduit d'Antioche à Rome, pour y être martyrisé, il vit Saint Polycarpe à Smyrne, parcourut différentes églises, écrivit à celles qu'il ne put visiter, encourageant les forts, et fortifiant les faibles. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il s'opposa aux fidèles qui voulaient l'arracher à la mort. Le peuple était assemblé dans l'amphithéâtre quand on l'y conduisit. Dès qu'il fut entré dans l'enceinte, on lâcha sur lui deux énormes lions qui le dévorèrent. Cet événement arriva, selon quelques-uns, le 10 décembre 107; mais le savant Guill. Loyd a prouvé que son martyre ne pouvait avoir eu lieu avant l'an 116 de J.-C. Les fidèles eurent soin de recueillir ses ossemens, pour les porter à Antioche. Nous avons de lui sept *Epîtres*, écrites avec beaucoup de chaleur, de force et d'élévation, qu'on regarde comme un des plus précieux monumens de la primitive Église. Elles sont adressées aux Smyrnéens, à Saint Polycarpe, aux Éphésiens, aux Magnésiens, aux Philadelphiens, aux Tralliens et aux Romains. Les meilleures éditions sont celle de Cotelier, dans ses *Patres apostolici*, en grec et en latin, Amsterdam, in-fol., 1698, avec les dissertations d'Ussérius de Th. Smith et de Pearson ; réimprimées à Oxford, 1709, in-4°; celle avec les notes de C. Aldrich, Oxford, 1708, in-8°; et celle de 1724, donnée par le Clerc, et augmentée des remarques de ce savant. Outre ces sept épîtres, il y en a quelques autres sous le nom de St. Ignace; mais elles sont supposées.

IGNACE (Saint), fils de l'empereur Michel Ier, surnommé *Curopalate*, monta sur la chaire patriarcale de Constantinople en 846. Le zèle avec lequel il reprenait les désordres de Bardas, tout puissant à la cour de Constantinople, irrita ce courtisan à tel point, qu'il fit mettre à sa place Photius, ordonné contre toutes les lois, en 857. Celui-ci assembla un concile à Constantinople, en 861, pour le condamner. Il s'y trouva 318 évêques, parmi lesquels on comptait deux légats du pape, qui demandèrent qu'on fît venir Ignace. L'empereur Michel, dit *l'Ivrogne*, ne consentit qu'Ignace vînt qu'à condition qu'il paraîtrait en habit de moine. Il eut à souffrir les insultes et les outrages les plus cruels, tant de la part du prince que de celle des légats et du reste de l'assemblée, qui, n'ayant pu obtenir qu'il donnât sa démission, le dépouilla de ses habits, et le renvoya couvert de haillons. La cruauté de Michel ne fut pas satisfaite de cet affront public. Il le fit enfermer dans le tombeau de Copronyme, et le livra à trois hommes barbares, pour le tourmenter. Après l'avoir défiguré, à force de coups, ils le laissèrent long-temps couché, presque tout nu, sur le marbre, au plus fort de l'hiver. Pendant les quinze jours qu'il y fut, dont il passa la moitié sans manger, ils imaginèrent mille supplices différens pour vaincre sa constance. N'ayant pu y réussir, l'un d'eux lui prit la main de force, et lui fit faire une croix sur le papier, qu'il porta ensuite à Photius. Celui-ci y ajôuta ces mots: « Ignace, indigne patriarche de Constantinople, je confesse que je suis entré irrégulièrement dans le siége patriarcal, et que j'ai gouverné tyranniquement. » L'empereur le fit relâcher sur ce prétendu aveu, et lui permit de se retirer au palais de Pose, que l'impératrice, sa mère, avait fait bâtir. Ignace en appela au pape, qui déclara nulle sa déposition et l'ordination de son persécuteur. Le saint évêque ne vécut pas moins dans l'exil. Mais lorsque Basile-le-Macédonien fut monté sur le trône impérial, il rappela Ignace et relégua Photius, l'an 867. Le quatrième concile général de Constantinople, assemblé deux ans après, à cette occasion, anathématisa celui-ci, et avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. Ignace ne survécut pas longtemps à son triomphe; il mourut le 23 octobre 877, à 78 ans. Trois jours après, Photius, qui avait séduit Basile par une fausse généalogie de ce prince, reprit possession de la chaire patriarcale. On trouve dans le tome VIII de la *Collection des Conciles* du P. Labbe, la *Vie de Saint-Ignace*, par David Nicetas.

IGNACE de LOYOLA (Saint), nommé *Inigo* en espagnol, fondateur des Jésuites, né l'an 1491, d'un père seigneur d'Ognez et de Loyola, au château de ce dernier nom, dans la province de Guipuzcoa, en Biscaye, d'abord page de Ferdinand V, porta ensuite les armes sous le duc de Najara contre les Français, qui voulurent en vain retirer la Navarre des mains des Espagnols. Le siége ayant été mis devant Pampelune en 1521, le chevalier biscaïen, qui montra dans cette occasion plus de courage que de prudence, fut blessé d'un éclat de pierre à

la jambe gauche, et d'un boulet de canon à la droite. Il en resta boiteux, et se fit recasser la jambe pour en cacher la difformité, tant il était alors jaloux de conserver les avantages extérieurs. Une Vie des Saints, qu'on lui donna pendant sa convalescence, lui fit naître le dessein de se consacrer à Dieu. La galanterie l'avait occupé jusqu'alors. Né avec une imagination vive et disposée à l'enthousiasme, il la porta dans la religion. Les mœurs de son pays et de son temps jetèrent sur les commencemens de sa dévotion une apparente singularité. Quand il fut guéri, il se rendit à Notre-Dame de Montferrat, fit la veillée des armes, s'arma chevalier de la Vierge, et voulut se battre avec un Maure qui avait contesté la virginité de Marie. « Ignace étant parti de Montferrat le jour de l'Annonciation de la Vierge, en habit de pélerin, poursuivit, dit le continuateur de Fleury, son chemin jusqu'à Manrèse, à trois lieues de Montferrat. Il s'y retira dans l'hôpital, en attendant qu'il pût aller s'embarquer à Barcelonne, pour faire son voyage de la Terre-Sainte; là, il eut tout le temps qu'il desirait pour faire pénitence sans être connu. Il jeûna toute la semaine au pain et à l'eau, excepté le dimanche, qu'il mangeait un peu d'herbes cuites. Il se serra les reins d'une chaîne de fer, prit un rude cilice sous son habit de toile; il macéra son corps trois fois le jour, couchait sur la terre, et dormait peu. Outre cela, il allait demander du pain de porte en porte, affectant toutes les manières d'un mendiant de profession. La négligence absolue de toute propreté rendit sa figure affreuse et ridicule. Aussi, quand il paraissait, les enfans le montraient au doigt, lui jetaient des pierres, et le suivaient par les rues avec de grandes huées. Cependant, le bruit ayant couru dans Manrèse qu'il pouvait bien être un homme de qualité qui faisait pénitence, il alla se cacher dans une caverne, sous une montagne déserte, à un quart de lieue de la ville. Les mortifications excessives qu'il y pratiqua affaiblirent extrêmement sa santé, et lui causèrent des faiblesses continuelles. Quelques personnes qui avaient découvert sa retraite l'y trouvèrent évanoui, le firent revenir de sa défaillance, et le ramenèrent, malgré lui, à l'hôpital de Manrèse, où il fut tenté de quitter le genre de vie qu'il menait, et de s'en retourner chez lui. Il se retira cependant chez les religieux dominicains de Manrèse; mais, loin d'y trouver du soulagement, il se sentit encore plus tourmenté qu'à l'hôpital : il y tomba dans une noire mélancolie; et, étant un jour dans sa cellule, il eut la pensée de se jeter par la fenêtre pour finir ses maux. Il revint néanmoins de cet état; mais, passant à une autre extrémité, il résolut de ne prendre aucune nourriture qu'il n'eût rétabli la paix de son ame. Il passa sept jours entiers sans boire ni manger, et, qui plus est, sans rien relâcher de ses exercices accoutumés; et sans doute aurait-il été plus loin, si son confesseur ne lui eût ordonné de prendre quelque nourriture. » Dès que le calme eut été rétabli dans son esprit, il partit pour la Terre-Sainte, où il arriva en 1523. De retour en Europe, il étudia, quoique âgé de 33 ans, dans les universités d'Espagne. Mais les traverses que son

génie ardent lui occasiona, et la confusion que les études de la langue latine, de l'éloquence, de la métaphysique, de la physique, et surtout de la théologie scolastique, jetèrent dans sa tête, le déterminèrent de passer à Paris, en 1528. Il recommença ses humanités au collége de Montaigu, mendiant de porte en porte pour subsister, et montrant un esprit plus singulier que solide et pénétrant. Il fit ensuite sa philosophie au collége de Sainte-Barbe, et sa théologie aux Dominicains. Ce fut à Sainte-Barbe qu'il s'associa, pour l'établissement d'un nouvel ordre de religieux, François Xavier, Pierre Lefèvre, Jacques Lainez, Alfonse Salmeron, Nicolas-Alfonse Bobadilla, Simon Rodriguez. Les premiers membres de la société se lièrent par des vœux, en 1534, dans l'église de Montmartre. Ils passèrent ensuite à Rome, et de là à Venise, où ils furent ordonnés prêtres. Ils prêchaient dans la place publique. «Comme ils avaient la mine étrangère, dit le P. Fabre, d'après le P. Bouhours, et qu'ils parlaient mal italien, le peuple, qui les prenait pour des tabarins et des saltimbanques venus des pays éloignés, s'assemblait en foule autour d'eux. Mais quelquefois ceux qui ne s'étaient arrêtés que pour rire s'en retournaient pleurant leurs péchés.... » Ignace retourna à Rome en 1537, et présenta au pape Paul III le projet de son institut. Le fondateur en espérait de si grands avantages pour l'Eglise, qu'il ne voulut jamais entrer dans l'ordre des théatins, quelques instances que lui fît le cardinal Cajetan. Le pape fit d'abord quelques difficultés d'approuver son ordre; mais Ignace ayant ajouté aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, un quatrième vœu d'obéissance absolue au pontife romain, Paul III confirma son institut, en 1540, sous le titre de *Clercs de la Compagnie de Jésus*. Ignace avait donné ce nom à sa nouvelle milice, pour marquer que son dessein était de combattre les infidèles sous la bannière de J.-C. Ses enfans prirent ensuite le nom de *Jésuites*, du nom de l'Eglise nommée *il Giesù*, qu'on leur donna à Rome. Ignace, élu, le 22 avril 1541, général de la famille dont il était le père, eut la satisfaction de la voir se répandre en Espagne, en Portugal, en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans le Japon, dans la Chine, et en Amérique. François Xavier, et quelques autres missionnaires sortis de sa société, portèrent son nom jusqu'aux extrémités de la terre. Sa compagnie, qui n'avait pas encore pu pénétrer en France, y eut un établissement en 1550, l'année même que Jules III donna une nouvelle bulle de confirmation. Le pape dit dans cette bulle, datée du 21 juillet, « qu'ayant appris par Paul III, son prédécesseur, le grand avantagne qu'Ignace de Loyola et ses compagnons procuraient à l'Eglise par leurs prédications, leur vie exemplaire, leur charité, et leur dévouement entier aux successeurs de Saint Pierre, il confirme leur institut, et avertit que tous ceux qui voudront entrer dans cette compagnie, à laquelle il donne le nom de *Société de Jésus*, doivent y combattre sous l'étendard de la croix de J.-C., obéir au souverain pontife, son vicaire en terre, après les vœux solennels de chas-

teté, de pauvreté et d'obéissance; se persuader qu'ils deviennent membres d'une société qui n'est établie que pour la défense et la propagation de la foi, pour l'avancement des ames dans la vie chrétienne, pour prêcher et instruire en public, et remplir tous les exercices spirituels; pour enseigner les élémens de la religion aux enfans et aux peuples; écouter les fidèles en confession, leur administrer les sacremens; consoler les affligés, réconcilier ceux qui sont divisés; visiter les prisonniers et les pauvres dans les hôpitaux, et exercer toutes les œuvres de charité qui concourent à la gloire de Dieu et au bien public, en faisant tout gratuitement et sans recevoir aucune récompense.» Malgré ces éloges, le nouvel institut essuya en France de grandes traverses. Le parlement de Paris, la Sorbonne, l'Université, alarmés de la singularité de ses priviléges et de ses constitutions, s'élevèrent contre lui. La Sorbonne donna un décret, en 1554, par lequel elle le jugea plutôt né pour la ruine que pour l'édification des fidèles. Ce décret ayant été envoyé à Rome, les principaux jésuites voulurent répondre dans les formes, pour faire connaître aux docteurs qu'ils jugeaient mal leur société. Ignace, plus prudent que ses confrères, crut que la meilleure réponse était un profond silence. « Dans certaines causes, disait-il à ces Pères, il vaut mieux se taire que de parler; et l'on n'a pas besoin de se venger ou de se défendre par la plume, quand la vérité se venge et se défend elle-même. Quelque grande que soit l'autorité des théologiens qui nous condamnent, elle ne doit point nous faire peur : Dieu est notre défense : mettons notre cause entre ses mains, et nous triompherons de la calomnie. » On ajoute qu'il les assura que, malgré tous ces obstacles, la société serait reçue en France, et que le collége qu'elle aurait à Paris serait un des plus célèbres de l'Europe. Il fut prophète. La patience et la politique dissipèrent peu à peu ces orages. Le parlement de Paris consentit enfin à l'établissement des jésuites en France, parce qu'ils lui parurent propres à combattre les protestans. Le fondateur mourut le 28 juillet 1556. Il avait vu l'accomplissement des trois choses qu'il desirait le plus : son livre des *Exercices spirituels*, approuvé par le Saint-Siége, la société confirmée, et ses *Constitutions* rendues publiques. Sa compagnie avait déjà douze provinces, qui avaient au moins cent colléges, sans les maisons professes. On comptait, au commencement du 17e siècle, environ vingt mille jésuites, tous soumis à un général perpétuel et absolu; mais leur nombre diminua depuis qu'ils eurent été supprimés par le pape Clément XIV. Pie VII, par sa bulle du 7 mars 1801, dérogeant à la constitution de ce pontife, du 21 juillet 1773, a rétabli la compagnie de Jésus dans l'empire de la Russie supérieure, nommant pour général François Kareu, en lui enjoignant néanmoins de ne point former d'établissemens ailleurs. En 1804, il étendit cette concession, sur la demande du roi de Naples, à ceux qui se trouvaient dans ses états. Enfin, le 7 août 1814, il rétablit la société, et autorisa les jésuites à vivre sous la règle de Saint-Ignace, et à reprendre les

fonctions de leur institut dans tous les lieux où ils seraient appelés. Ce fut dans le temps de la suppression des jésuites que Pasquin dit : *Et divites dimisit inanes.* En effet, ces religieux avaient joui jusqu'alors de l'éclat le plus brillant, et des plus grandes richesses, ou du moins de la réputation d'être très-riches. On les a vus gouverner dans les cours de l'Europe, se faire un grand nom par leurs études et par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse ; aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un temps le Japon chrétien, et donner des lois aux peuples du Paraguay. Le zèle a fait entreprendre à la société des choses étonnantes. Il est glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait porté dans les contrées de l'Amérique l'idée de la religion, jointe à celle de l'humanité. Il serait à souhaiter que la reconnaissance que lui devait le genre humain, pour avoir tiré des hommes sauvages des bois et les avoir civilisés, n'eût pas été affaiblie par la cupidité et la passion de dominer, qui animèrent quelques-uns de ses membres. Cet esprit d'intrigue et d'intérêt n'était point celui du fondateur. Si sa jeunesse eut des défauts et des singularités, sa vieillesse fut un modèle de toutes les vertus. On peut en voir le tableau plus détaillé dans les Vies de ce fondateur, par Maffei et par Bouhours, deux de ses enfans. Ils lui ont attribué, à la vérité, des visions, des extases et des miracles; mais il faut pardonner quelque chose à la tendresse filiale. Les louanges que Bouhours donne à son patriarche (*voyez* BOUHOURS) sont très-modérées, en comparaison de celles qui lui furent prodiguées en Espagne dans le temps de sa béatification. Le jésuite Sollier a donné la traduction de trois discours prêchés alors, dans lesquels on trouve, « 1° qu'Ignace, avec son nom écrit sur un billet, avait opéré plus de miracles que Moïse n'en avait fait au nom de Dieu avec sa baguette ; 2° que la sainteté d'Ignace était si relevée, même à l'égard des bienheureux et des intelligences célestes, qu'il n'y avait que les papes, comme Saint Pierre, les impératrices, comme la mère de Dieu, quelques monarques, comme Dieu le père et son Fils, qui eussent l'avantage d'avoir la prééminence sur lui ; 3° que les autres fondateurs religieux avaient été sans doute envoyés en faveur de l'Église; mais que Dieu nous a parlé en ces derniers temps par son fils Ignace, qu'il a établi héritier de toutes choses ; 4° enfin, qu'Ignace affectionnait particulièrement le pape de Rome, le regardant comme le légitime successeur de J.-C., et son vicaire sur la terre. » Ignace laissa à ses disciples : I. *Les Exercices spirituels*, au Louvre, 1644, in-fol. Ils ont été traduits en français par l'abbé Drouet de Maupertuy, par l'abbé Clément, 1771, in-12, et dans presque toutes les langues de l'Europe. On prétend que cet ouvrage n'est qu'une copie de celui que le P. Cisneros, abbé du Mont-Serrat, mort en 1510, avait publié, en 1500, pour les cénobites de cette montagne. Ceux qui ont vu le livre original, imprimé au Mont-Serrat même, ne doutent point de ce plagiat. II. Des *Constitutions*. Plusieurs écrivains les attribuent à Lainez, second général des jésuites. Il s'y trouve,

selon eux, trop de pénétration, de force d'esprit, de fine politique, pour qu'elles puissent être de Saint Ignace, qui, selon les mêmes auteurs, n'avait pas autant d'étendue de génie que Lainez. Mais il est vraisemblable que Saint Ignace, en rédigeant les Constitutions, consulta les premiers membres de la société. Quoi qu'il en soit, ces Constitutions parurent pour la première fois en 5 parties, à Rome, en 1558 et 1559, in-8°. La dernière édition est de Prague, 1757, 2 vol. petit in-fol. Il y a sur le même objet *Regulæ societatis Jesu*, 1582, in-12, et le *Ratio studiorum*, 1586, in-8°, rare. Ce dernier a été imprimé avec des changemens, en 1591, in-8°. Le bénédictin Constantin Cajetan, le même qui avait revendiqué avec raison les *Exercices spirituels*, comme un ouvrage de Garcias Cisneros, son confrère, prétend, dans son *Vindex benedictinorum*, que Saint Ignace avait pris sa règle sur celle de Saint Benoît, et qu'elle avait été composée au Mont-Cassin par quatre bénédictins. C'est une fable. Les intérêts des particuliers sont peu ménagés dans cette règle, tout y est ramené à l'autorité d'un seul, et à l'avantage d'une puissance étrangère. La suppression des jésuites causa entre les dominicains et les franciscains de France et d'Espagne une joie qui alla jusqu'au scandale. Duclos avait dit à quelques-uns de ces religieux, lors de son voyage à Rome, qu'ils étaient bien aveugles s'ils ne voyaient pas le nuage s'épaissir et s'étendre sur eux tous. Le premier coup de tonnerre, ajoutait-il, tombe sur la société, arbre dont la tige perçait la nue; mais s'il faut une cognée pour abattre les chênes, avec combien de facilité on fauchera l'herbe. Cette prédiction s'est vérifiée, et malheureusement elle ne corrigera pas ceux qui se réjouissent de la chute de leurs rivaux.

IGNACE DE JÉSUS, carme déchaussé du 17ᵉ siècle, était né en Italie. Il alla prêcher l'Evangile en Orient, et s'attacha surtout à convertir cette espèce de sectaires connus sous le nom de Saint Jean ou de *Mendaï*. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Narratio originis rituum et errorum Christianorum Sancti Joannis*, Rome, 1652, in-8°. II. *Grammatica linguæ persicæ*, Rome, 1661, in-4°, etc.

IGNACE, savant docteur arménien, florissait vers le milieu du 12ᵉ siècle. On a de lui un *Commentaire sur l'Evangile de S. Luc*, imprimé à Constantinople. On ne saurait assez admirer les charmes du style et les maximes de la plus pure morale que produit l'auteur dans tout son ouvrage. On trouve à la bibliothèque du Roi, dans un manuscrit arménien, n° 46, une *Homélie* pour le jour de l'Ascension de J.-C., écrite par cet auteur, et on peut la regarder comme un modèle d'éloquence.

IGNACE DE JÉSUS-MARIA (JOSEPH) carme déchaussé, né à Abbeville en 1595, se nommait avant d'entrer en religion, *Jacques Sanson*. Son talent pour la direction lui fit donner l'emploi de confesseur de Madame Royale en Savoie. Il mourut à Charenton, le 19 août 1664. Il est auteur de l'*Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, Paris, 1646, in-4°, et de celle des *Comtes de Ponthieu*, 1657, in-fol., ouvra-

ges savans, mais mal écrits et mal digérés.

IGNACE DE RHEINFELS. *Voy.* EGGS.

IGNARRA (l'abbé NICOLAS), savant antiquaire napolitain, né à Pietrabianca, le 21 septembre 1728, mort dans cette ville, le 6 août 1808, fut un des quinze membres de l'Académie herculanèse, directeur de l'imprimerie royale, et précepteur du prince héréditaire, François de Bourbon. Ses ouvrages les plus importans sont: I. *De Palæstrâ Neapolitanâ, commentarius*, Naples, 1770. II. *Doctissimi Mazzocchi vita*, Naples, 1778. III. *De fratriis Neapolitanis.*

IGOLINO DE MONTECATINI, né vers l'an 1348, au bourg de ce nom en Toscane, professa la médecine dans l'université de Pise pendant près de 25 ans, et écrivit le premier sur les bains de Pise, vers l'an 1410. Cette ville étant passée sous la domination de Jean Galeazzo, duc de Milan, il se démit de ses emplois, et se transporta à Lucques, où il fut accueilli par Paul Guinigi. De là, Igolino passa peu de temps après au service de Malatesta, seigneur de Pesaro, avec une pension de 500 florins d'or. On a de ce savant, outre un *Traité sur les bains de la Toscane*, un autre ouvrage plus étendu, sous le titre de *De Balneorum Italiæ proprietatibus ac virtutibus*, qui fut remis en un latin plus pur, et adressé au duc de Ferrare, Bosco d'Este; on le trouve dans la collection des auteurs *de Balneis*, imprimée en 1553, à Venise, par les Giunti. D'après l'inscription sépulcrale qui était à Sta-Maria-Novella de Florence, il paraît qu'Igolino termina ses jours en 1425.

IGOR, souverain de Russie, succéda à son père Rourik dans le gouvernement de ce vaste empire. Après avoir fait long-temps la guerre aux peuples voisins, il partit avec dix mille barques et quatre cent mille combattans, pour aller ravager l'Orient. Il inonda de sang le Pont, la Paphlagonie et la Bithynie. Les Grecs ne purent s'en délivrer qu'à l'aide du feu grégeois qu'ils lancèrent sur la flotte russe. Igor mourut en 945, laissant le gouvernement de ses états à son épouse Alga, qui dans sa vieillesse embrassa le christianisme.

IHRE (JEAN), savant suédois, connu par un grand nombre d'ouvrages sur la langue et les antiquités de sa patrie, né à Lund, en 1707, mort vers 1770, dans un âge assez avancé, professa la politique et les belles-lettres à Upsal. On a de lui, I. *Glossarium Sueco-gothicum*, Upsal, 1769, 2 vol. in-fol. II. *Evangelia gothica versionis Ulphilanæ*, Upsal, 1763, in-4°. III. *Analecta Ulphilana, duabus comprehensa dissertationibus: prima de codice argenteo, et litteraturâ gothicâ; altera de Mæso-Gothorum nominibus*, Upsal, 1769, in-4°. IV. *Scripta versionem Ulphilanam, et linguam Mæso-gothicam illustrantia*, Berlin, 1773, in-4°. Cet ouvrage fut publié par les soins d'Antoine Frider Büsching. — Son père, Thomas IHRE, mort en 1720, à Linkoping, où il était pasteur, avait été professeur à l'université de Lund, où il avait publié une Grammaire latine intitulée *Roma in nuce*, Lund, 1706, in-8°.

ILDEFONSE (SAINT), né à Tolède en 607, d'une famille noble, dis-

ciple de Saint Isidore de Séville, d'abord abbé d'Agali, ensuite archevêque de Tolède, mourut le 23 février 669, laissant plusieurs ouvrages : I. *Traité de la virginité perpétuelle de Marie.* II. *De cognitione baptismi*, sauvé des ruines du temps par Baluze. III. *Liber de itinere deserti quo pergitur post baptismum*, à la suite du précédent. IV. *Opusculum de pane Eucharistico*, dans les *Analecta* de Mabillon. V. Des *Lettres* dans le *Spicilége* de d'Achéry, etc.

ILDÉGARDE. *Voyez* Hildegarde.

ILDERIC, roi des Vandales, petit-fils du fameux Genseric, était un esprit doux et ennemi de la guerre. Son cousin Gilimer profita de ces dispositions pacifiques pour lui enlever le trône en 532, et la vie en 533. *Voy.* Gilimer.

ILIA (Ubertinus d'), de Casal, religieux de l'ordre de St. François, vivait en 1325. Il a donné une *Explication du Cantique de Siméon*, sur lequel il fut repris par Jean Gerson, qui prétendit qu'elle n'était pas orthodoxe. On a encore de lui un gros volume imprimé à Venise en 1485, sous le titre de *Arbor vitæ Crucifixi.*

ILIVE (Jacob), imprimeur anglais du 18e siècle, fondeur en caractères, et auteur, mort en 1768, a donné quelques écrits très-singuliers, tels qu'une prétendue *Traduction* du *Livre de Jasher*, ou *Discours* dans lequel on prouve que ce monde est un enfer, que les hommes sont les anges déchus, et que le feu qui les détruira à la fin du monde sera immatériel.

ILLESCAS (Gonsalve), ecclésiastique et historien espagnol, qui mourut en 1580, a écrit en espagnol l'*Histoire du pontificat catholique*, contenant les *Vies des Papes*, 2 vol. in-fol. 1570. Cet ouvrage a été continué par Louis de Babia, jusqu'en 1605; et Marc de Guadalaxara, religieux de l'ordre des Carmes, y a ajouté un volume.

ILLHARAT de la CHAMBRE, *Voy.* Chambre.

ILLIERS (Milon d'), né d'une famille distinguée, qui descendait en ligne directe des anciens comtes de Vendôme, fut évêque de Chartres depuis 1459 jusqu'en 1480. C'était un prélat ingénieux, et qui avait la repartie prompte. Louis XI l'ayant rencontré sur une mule magnifiquement harnachée : « Ce n'est pas en cet équipage, lui dit le prince, que marchaient les évêques des temps passés. —Cela est vrai, Sire, répondit d'Illiers, mais en ces temps aussi, les rois avaient la houlette et gardaient les troupeaux..... » Le même prince reprochant à ce prélat sa passion pour les procès, et voulant qu'il y renonçât : « Ah! Sire, lui répondit-il, je vous supplie de m'en laisser vingt ou trente pour mes menus plaisirs.» —Son neveu René d'Illiers lui succéda en 1480 dans l'évêché de Chartres, et mourut en 1507.

ILLUS. *Voy.* Léonce.

ILLYRICUS (Flaccus). *Voy.* Flancowitz.

ILTYD-VARCHOGT ou ILTUTUS le CHEVALIER (Saint), mort l'an de Jésus-Christ 480, accompagna Garmon en Bretagne, et fut placé à la tête de la congrégation de Théodose, ainsi appelée parce qu'elle fut instituée par cet empereur. Il introduisit parmi les Gallois une nouvelle méthode de labourage.

IMAD-EDDAULAH (Ali), premier sultan de la race des Bouïdes, qui régna en Perse de l'an 933 de J.-C. environ, jusqu'en l'an 1055, qu'elle fut supplantée par les Séldjoucides, conquit en fort peu de temps l'Irak et la Karamanie. Il établit son siége à Schiras, en 933, et mourut en 949. Sa bravoure et sa générosité le firent regretter des soldats et du peuple. Imad était un simple pêcheur de la province de Dilem, située au midi de la mer Caspienne. Il prétendait descendre de Cosroës, roi de Perse. Le chagrin qu'il ressentit de la mort de sa femme l'engagea à se retirer quelque temps chez un ami, où un astrologue lui prédit que ses trois fils, Ali, Hassan et Hamed, deviendraient des princes puissans, devant lesquels les peuples se prosterneraient. L'événement justifia cette prédiction; et Bouyhah devint le chef de la maison des Bouïdes, qui donna dix-sept souverains à la Perse, dans l'espace de cent vingt-sept ans. Ces princes étaient de la secte d'Ali.

IMAD-EDDYN (Mohammed), surnommé l'*Écrivain*, né à Ispahan, l'an 519 de l'hégire (1125 de J.-C.). Il célébra les exploits du célèbre sultan Saladin, qui lui accorda sa protection. Après la mort de ce prince, il quitta la cour, où il avait été abreuvé de dégoûts par des courtisans envieux, et il se livra tout entier à la culture des lettres. Il mourut à Damas en 597 (1201). Ses principaux ouvrages sont : I. *L'Eclair de la Syrie*, c'est une histoire en sept volumes des opérations militaires de Saladin en Syrie. II. *Histoire de la conquête de Jérusalem par Saladin*, en 2 vol. III. Un *Divan*, ou recueil de lettres et de poésies, en 4 volumes.

IMBERT (Nicolas). *Voyez* Joubert, surnommé *Angoulevent*.

IMBERT (Joseph-Gabriel), frère chartreux et peintre, né à Marseille, en 1654, mort à Villeneuve-lès-Avignon en 1749, eut pour maître dans sa patrie le peintre Serre, et se fortifia à Paris sous Charles Le Brun et Van der Meulen. A trente-quatre ans, Imbert, dégoûté du monde, entra en qualité de frère lai dans l'ordre de Saint-Bruno, et ses supérieurs, loin de s'opposer à ses goûts, lui facilitèrent les moyens d'exercer ses talens. Cet artiste, avantageusement connu par la décoration de diverses chartreuses, l'est principalement par *les tableaux* qu'on voyait de lui dans celles de Villeneuve-lès-Avignon et de Marseille. C'est dans cette dernière qu'il avait épuisé l'art pour la composition du *Calvaire* qu'on admirait au maître-autel. Ses *pélerins d'Emmaüs*, qu'il acheva à plus de 80 ans, mirent le sceau à sa réputation.

IMBERT (Jean), né à La Rochelle, avocat, puis lieutenant criminel à Fontenay-le-Comte, mort à la fin du 16e siècle, avec la réputation d'un des plus habiles praticiens de son temps, a donné : I. *Enchiridion juris scripti Galliæ*, traduit en français par Theveneau, 1559, in-4°. II. Une *Pratique du barreau*, sous le titre de *Institutiones forenses*, in-8°, 1541. Guenoys et Automne ont fait des remarques sur ces livres, qui ont été beaucoup consultés et cités autrefois.

IMBERT (Barthélemi), poète plein d'esprit et d'agrément, de l'Académie de Nîmes, sa patrie,

né en 1747, et mort le 23 août 1790, cultiva la poésie et la littérature avec succès. Son poëme du *Jugement de Pâris*, plein de détails agréables, de tableaux peints avec fraîcheur et de vers heureux, fut bien accueilli, et l'aurait été encore mieux, si l'auteur avait su resserrer l'action principale, abréger les longs discours, et soigner davantage son style. On a encore de lui un volume de *Fables*, Paris, 1773, in-8°, imaginées en général avec esprit, et contées avec élégance. Imbert publia encore un volume de *Contes*, où l'on trouve des traits piquans et de la facilité. Les autres ouvrages d'Imbert sont des *Historiettes* en vers et en prose, 1781 ; *les Égaremens de l'amour*, roman agréablement écrit, publié en 1776, et réimprimé en 1793, 2 vol. in-8°; un *Choix d'anciens fabliaux*, en vers, Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-12, où l'auteur a rajeuni le style de nos aïeux, sans rien faire perdre du naturel et de la simplicité de leurs contes ; *le Lord anglais*, comédie qui n'eut pas de succès. Imbert termina sa carrière littéraire par deux autres comédies, *le Jaloux sans le savoir*, et *le Jaloux malgré lui*; et par la tragédie de *Marie de Brabant*. L'auteur, faible et forcé dans le tragique, fut plus ingénieux que plaisant dans le comique. Ses pièces réussirent pourtant, parce qu'elles offraient quelques scènes bien filées, et des vers digne d'être retenus. Ce jeune écrivain était d'une société douce et agréable. Une forte constitution lui promettait de longs jours, lorsqu'il fut emporté par une fièvre maligne.

IMBERT (Guillaume), natif de Limoges, entra malgré lui dans l'ordre de Saint-Benoît, mais il protesta contre ses vœux, longtemps avant la révolution. Il quitta la France et alla s'établir à Neuwied. Il revint plus tard dans sa patrie, et mourut à Paris, le 19 mai 1803, âgé de près de 60 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Etat présent de l'Espagne et de la nation espagnole*, traduit de l'anglais en 1770, 2 vol. in-12. Ce livre fut supprimé dans le temps. II. *La Philosophie de la guerre, extrait des Mémoires du général Lloyd, traduits par un officier français*, 1790, in-12. III. *Correspondance littéraire secrète*, 1774 et années suivantes. Cette correspondance paraissait toutes les semaines par numéros ou cahiers d'une demi-feuille. Elle ressemble beaucoup aux *Mémoires secrets* de Bachaumont. (*Voyez*, pour plus de détails, l'*Examen critique* de M. Barbier.)

IMBERT-COLOMÈS (Jacques), né à Lyon, en 1725, d'une ancienne famille de commerçans, cultiva les sciences par goût, et forma une bibliothèque considérable et un laboratoire de chimie qui attirèrent l'attention des étrangers. Devenu premier échevin de sa ville natale, il rendit de grands services à ses concitoyens, pendant le rigoureux hiver de 1788, en faisant arriver de toutes parts les farines et les provisions nécessaires. Il se trouvait avoir le commandement de Lyon, en février 1790, lorsque la populace se révolta, et il donna des ordres, au milieu des plus grands dangers, afin de rétablir le bon ordre. Mais bientôt sa maison fut assaillie par les révoltés et il fut obligé de se réfugier à Bourg, où il reçut un accueil honorable. Il

passa de là en Piémont, puis en Allemagne et en Russie, et revint en France en 1797, comme l'un des commissaires secrets des Bourbons. Quoique inscrit sur la liste des émigrés, il fut nommé député du département du Rhône au conseil des Cinq-Cents; il y dénonça le Directoire exécutif relativement à la violation du secret des lettres, et ne cessa de combattre les principes de la révolution pendant toute la session. Après la catastrophe du 5 septembre 1797, il fut mis au nombre des déportés, et ne put rentrer en France sous le gouvernement consulaire. Etant à Bareuth, en juillet 1801, il fut arrêté à la réquisition de Bonaparte, et gardé au secret. En 1809, il alla rejoindre Louis XVIII en Angleterre, et mourut à Bath la même année.

IMBONATI (P. D. Charles-Joseph), Milanais, de la congrégation réformée de St.-Bernard-de la Pénitence, élève de P. Jules Bartolocci de Celleno dans le diocèse de Montefiascone, acheva le quatrième volume de la *Bibliotheca magna Bodleinica*, que son maître avait commencé, et publia à Rome la *Bibliotheca latina-hebraica*, 1696, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage contient une notice des auteurs latins qui ont parlé des Hébreux, de leur religion et de leurs mœurs. On a encore de cet auteur, *Imbonati Caroli Josephi chronicon tragicum, sive de eventibus tragicis principum*, etc., Romæ, 1696, in-4°. Il vivait encore en 1696.

IMBRIANO (Jules-César), de Capoue, jurisconsulte renommé, vivait dans le 16e siècle et au commencement du suivant. On lui doit: *De judice regni et ejus ordinatione; compendiosa tractatio ad pragmaticam de ecclesiasticis personis ad officia secularia non admittendis; in titulum et legem I. C.; De edendo enarrationes, et prætermissarum l. I; Tractatus de repulsâ et repulsâ repulsæ in duas partes distributus; De primo et secundo beneficio, seu de restitutione ad pinguius probandum compendium tractatus; De Campaniæ statu conservando*, etc.

IMHOF (Jacques-Guillaume), fameux généalogiste, d'une famille noble d'Allemagne, né à Nuremberg, en 1651, mort en 1728 dans un âge avancé; il avait une profonde connaissance des intérêts des princes, des révolutions des Etats, et de l'histoire des grandes familles de l'Europe. On a de lui divers ouvrages: I. *De notitiâ procerum Germaniæ*, Tubinge, 1732, 1734, 2 vol. in-fol. II. *Historia genealogica Italiæ et Hispaniæ*, Nuremberg, 1701, in-fol.—*Familiarum Italiæ*, Amsterdam, 1710, in-fol. — *Familiarum Hispaniæ*, Leipsick, 1712, in-fol.—*Galliæ*, 1687, in-fol. —*Portugaliæ*, Amsterdam, 1708, in-fol. —*Magnæ Britanniæ, cum appendice*, Nuremberg, 1690, 1691, 2 parties in-fol. III. *Recherches sur les grands d'Espagne*, Amsterdam, 1707, in-8°.... *Voy.* les titres de ces différens ouvrages, plus détaillés dans les tomes 10 et 14 de la méthode pour étudier l'Histoire de Lenglet.

IMHOF (Gustave-Guillaume de), gouverneur-général des Indes hollandaises, né en 1705, à Amsterdam, était petit-fils d'un des directeurs de la compagnie des Indes. En 1736, il fut nommé

gouverneur de Ceylan ; une conspiration ayant été découverte à Batavia, il marcha au secours de cette ville, et battit complètement un corps de douze mille Chinois qui avaient cherché à se joindre aux conjurés. Imhof remplaça le gouverneur-général, qui avait été convaincu de malversations, et fit fleurir le commerce pendant sept ans que dura son administration. Imhof mourut le 4 novembre 1750, regretté de toute la colonie, qu'il laissait dans un état brillant.

IMILCON, fils d'Hannon, général carthaginois, fut d'abord lieutenant d'Annibal, fils de Giscon, chargé par le sénat de Carthage de faire la conquête de la Sicile, l'an 406 avant J.-C. Annibal étant mort de la peste devant Agrigente, Imilcon prit le commandement de l'armée, s'empara d'Agrigente, après huit mois de siége, fit passer au fil de l'épée tous ceux qui étaient dans la ville, sans exception d'âge ni de sexe, et fit un butin prodigieux. Il revint à Carthage après avoir conclu la paix avec Denys; mais il rapporta dans sa patrie la peste qui y fit de grands ravages. Pendant ce temps-là, Denys ayant fait égorger tout ce qu'il y avait de Carthaginois à Syracuse, Carthage renvoya Imilcon en Sicile avec une armée de trois cent mille hommes, 400 vaisseaux de guerre, et 600 bâtimens de transports. Imilcon s'empara de plusieurs villes, rasa Messana de fond en comble, et marcha droit à Syracuse. Cette ville allait tomber entre ses mains, lorsque la peste vint ravager son armée et ranimer le courage des assiégés. Denys profitant de cette circonstance, attaqua l'armée carthaginoise et la mit en déroute complète. Imilcon, désolé, revint à Carthage, et s'enferma dans son palais, où il se donna la mort, l'an 395 avant J.-C.

IMISON, mécanicien anglais, mort en 1788, est auteur d'un ouvrage intitulé *l'Ecole des arts*, qui a obtenu un grand succès, et dont il y a eu plusieurs éditions successives. M. Webster, professeur à l'Institution royale, l'a refondu et l'a publié en 1803, en 2 vol. in-8°, sous le titre suivant : *Elémens de la science et de l'art*, ou *introduction familière à la chimie et à la physique*, *avec leur application aux arts utiles et élégans*.

IMPERATO (François et Jérôme), peintres napolitains, florissaient vers 1565. On a de François le *Martyre de l'apôtre St. André* dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve; de *Saint Pierre, martyr*, placé à un autel de l'église de ce nom. On doit à Jérôme, son fils, plusieurs beaux ouvrages existant à Naples : tels que la *Table de l'Immaculée Conception*, placée au grand autel de l'Eglise de la Conception, dite des Espagnols, et autres ouvrages.

IMPERATO (Ferrant), apothicaire napolitain, vécut dans le 16° siècle. On a de lui, *Libri 28 dell' istoria naturale* ; ouvrage dans lequel il traite des plantes, des minéraux et des pierres précieuses avec méthode. Ses ennemis l'accusèrent de plagiat, et d'avoir acquis pour 100 ducats son Histoire naturelle de Nicolas Stelliata; mais il paraît qu'il a été lavé de cette accusation par plusieurs écrivains italiens.—Il ne faut pas le confondre avec François Imperato, jurisconsulte et philosophe estimé,

qui fit imprimer à Naples, en 1624-28 : I. *Discorso intorno a' diverse cose naturali.* II. *Discorsi intorno all' origine, reggimento estato della gran casa della SS. Annunziata di Napoli.* III. *Privilegj capitali, e grazie concesse al popolo napolitano con le sue annotazioni di nuovo aggiunte; e il discorso intorno all' officio de' decurioni*, etc.

IMPERIA, fameuse courtisane romaine, du temps de Jules II, célébrée par Béroald Sadolet et plusieurs autres littérateurs. Bien différente d'IMPÉRIA, sa fille, elle périt en 1511, âgée de 26 ans, par le poison, auquel elle eut recours pour se soustraire à la lubricité du cardinal Petrucci. Nicolas Campano, appelé aussi Strasimo, qui lui avait donné des leçons de poésie, lui a dédié son poème *Sopra il male incognito.*

IMPERIALI (JEAN-VINCENT), poète et littérateur distingué, duc de Saint-Ange, dans le royaume de Naples, né à Gênes d'un père qui fut juge de la république, occupa de bonne heure les principales charges de sa patrie, fut envoyé en ambassade auprès du roi d'Espagne, du duc de Mantoue et du pape, et en 1625, chargé du gouvernement du Milanais. Impériali montra beaucoup de courage en plusieurs occasions, et particulièrement dans le port de Messine, où il exposa sa vie pour défendre l'honneur du pavillon génois contre les prétentions de l'ordre de Malte. Il contribua à l'embellissement de sa patrie, qui le bannit, quoique innocent, dans un âge avancé. Il revint à Gênes, où il mourut en 1645. On lui doit *Lo stato rustico,* Gênes, 1611; Venise, 1613, in-12. *Gl' indovini pastori; La santa Teresa; Gli argomenti della Gerusalemme conquistata del Tasso; I funerali del cardinal Orazio Spinola; Cento discorsi politici*, etc. Il publia encore et dédia à Urbain VIII l'*Opere spirituali della divota vergine di Cristo D. Batista Vernacia Genovese Canon. regol. Lateranense*, 3 volumes.

IMPÉRIALI (JEAN-BAPTISTE), médecin et littérateur, né à Vicence en Italie, l'an 1563, mort en 1623, exerça la médecine dans sa patrie. La république de Venise, la ville de Messine et plusieurs autres, s'efforcèrent de l'enlever à Vicence; mais il préféra toujours ses concitoyens aux étrangers. Ce médecin cultiva aussi la poésie; il tâchait d'imiter Catulle, et n'en approchait que de fort loin. Nous avons de lui *Exotericarum exercitationum libri duo,* Venise, 1603, in-4°. — IMPÉRIALI (Jean), fils aîné du précédent, né à Vicence, en 1602, plus connu dans les facultés de médecine que son père, ne l'est pas moins dans la république des lettres. On a de lui : I. *Musæum historicum,* in-4°, Venise, 1640. C'est un recueil d'Eloges historiques. II. *Musæum physicum,* sive *De humano ingenio*, imprimé avec le précédent. III. Une *Dissertation historico-médicale sur la peste qui désola l'Italie, en* 1630, Vicence, 1631, in-4°.

IMPÉRIALI LERCARI (FRANÇOIS MARIE), doge de Gênes, mérite une mention honorable à cause de ses démêlés avec Louis XIV. Après le bombardement d'Alger, en 1683, ce prince n'ayant pu forcer Gênes à se détacher de l'alliance de l'Espagne,

fit bombarder cette ville en 1684, par une nombreuse escadre, et douze mille trois cents bombes y furent lancées avant le 28 mai. Les Génois soutinrent cette attaque avec fermeté et ne perdirent pas courage. Cependant le pape se porta médiateur pour rétablir la paix, et un traité fut signé à Versailles, le 12 février de l'année suivante. Le doge Impériali se rendit à Paris avec quatre sénateurs génois, et remplit cette mission avec autant de noblesse que de dignité. Il parla au roi debout, mais couvert, et lui adressa un discours respectueux. Le roi le traita avec beaucoup d'égards et de politesse. Seignelai ayant montré à Impériali toutes les curiosités de Versailles, et lui ayant demandé ce qu'il y trouvait de plus remarquable : *C'est de m'y voir*, répondit le doge.

IMPÉRIALI (JOSEPH-RENÉ), cardinal, né à Gênes en 1651, mort à Rome en 1737, âgé de 85 ans, fut employé par les papes dans diverses affaires, et les termina toujours avec succès. Dans le conclave de 1730 il ne lui manqua qu'une voix pour être pape. En mourant il légua sa riche bibliothèque au public. C'est un des ornemens de Rome. Juste-Fontanini en avait donné un très-bon Catalogue en 1711, in-folio; c'est un modèle dans ce genre. On y trouve sous le nom des auteurs, l'indication détaillée de toutes les pièces détachées, *Lettres, Opuscules, Dissertations, Chartres* et *Diplômes* répandus dans les grandes Collections des conciles, de la bibliothèque des Pères, des Bollandistes, de Grævius, Gronovius, etc.

INA, roi de Westsex en Angleterre, célèbre par ses différentes expéditions contre la plupart de ses voisins qui troublaient sa tranquillité. Il alla à Rome en pélerinage, en 726, après un règne glorieux de 37 ans, y bâtit un collége anglais, et assigna, pour son entretien, un sou par année sur chaque maison de son royaume. Cette taxe, appelée *romescot,* fut étendue depuis par Offa, roi de Mercie, sur toutes les maisons de la Mercie et de l'Estanglie; et comme l'argent qu'elle produisait se payait à Rome le jour même de Saint-Pierre, on nomma cette taxe le *denier Saint-Pierre.* Les papes prétendirent dans la suite que c'était un tribut que les Anglais devaient payer à Saint Pierre et à ses successeurs. *Voyez* ETHULPHE.

INCARNATION (MARIE DE L'). *Voy.* AVRILLOT.

INCHOFER (MELCHIOR), jésuite hongrois, né à Ginsin, en 1584, professa long-temps à Messine la philosophie, les mathématiques et la théologie. En 1630 il publia un livre in-fol. sous ce titre : *Epistolæ B. Mariæ virginis ad Messinenses veritas vindicata.* Cet ouvrage, réimprimé à Rome quoiqu'il porte l'indication de Viterbe, in-fol., 1632, et dans lequel il croyait avoir démontré que la Vierge avait écrit aux citoyens de Messine, lui attira quelques tracasseries. On trouva mauvais à Rome qu'il eût parlé si affirmativement d'un fait si douteux. La congrégation de l'Index l'obligea de comparaître; il en fut quitte en réformant le titre de son livre, et en y faisant quelques changemens peu considérables. Il passa quelques années à Rome. Mais les délais et les chicanes qu'il essuyait de la part des examinateurs de ses livres, le dégoû-

tèrent de cettte ville. Deux raisons y contribuèrent encore. Zacharie Pasqualigo, dans ses *Décisions morales*, avait soutenu qu'il était permis de mutiler les enfans pour donner plus d'agrément à leur voix et en faire des élèves connus sous le nom de *castrati*. Inchofer, ayant réfuté son opinion, déplut à tous les amateurs de la musique; et comme ils étaient en grand nombre, il avait une partie de Rome contre lui. D'ailleurs on l'avait fait entrer dans les congrégations de l'Index, et du Saint-Office. Il fallait qu'il donnât à la révision des ouvrages des autres un temps qu'il voulait employer à la perfection des siens. Il se retira donc à Macerata pour être plus tranquille, et ensuite à Milan, où il mourut le 28 septembre 1648. On a de lui diverses productions, entre autres : I. *Annalium ecclesiasticorum regni Hungariæ tomus primus*, 1644, in-fol., ouvrage plein de recherches; il n'a paru que ce tome premier. II. *Historia trium magorum*, 1639, in-4°. L'auteur n'y paraît guère meilleur critique que dans son *Traité sur la prétendue lettre de la Vierge*. III. *Historia sacræ latinitatis*, 1635, in-4°. IV. On lui attribue l'ouvrage traduit en français par Restaud, 1758, et imprimé à Amsterdam, 1722, in-12, sous le titre de *Monarchie des Solipses;* mais d'autres prétendent, avec plus de raison que ce livre est de Jules-Clément Scotti, ex-jésuite. Quoi qu'il en soit, c'est un tableau satirique de l'esprit, de la politique et de la souplesse de cette société. L'abbé Bourgeois, qui était à Rome lorsque l'ouvrage parut pour la première fois, à Venise, 1648, in-12, prétend qu'Inchofer, ayant été condamné à mort par le général et les assistans des jésuites, fut enlevé la nuit, et conduit assez loin au-delà du Tibre par des chevaux tout prêts; mais qu'ayant été ramené par ordre du pape Innocent X, on le vit le lendemain matin au collège des Allemands. (On peut consulter sur cette anecdote, que le P. Oudin a tenté de réfuter, 1° le tome 35 des Mémoires de Nicéron, depuis la page 322 jusqu'à 346... 2° la Relation de Bourgeois, page 89 jusqu'à 97... 3° le premier volume des Mélanges de Michault, depuis la page 349 jusqu'à 354... 4° l'abbé Barral, dans son *Dictionnaire historique,* tome 3, page 883.) Inchofer est le seul jésuite que cet auteur ait loué de bon cœur. Il dit, avec sa douceur ordinaire, «que le P. Oudin se débat comme un énergumène, pour enlever l'ouvrage à Inchofer, et le donner à Scotti, un autre de ses confrères.» Mais qu'importe, après tout, que cet ouvrage soit de l'un ou de l'autre? Est-ce bien la peine de dire des injures à un homme estimable pour un livre médiocre? Au reste, ce livre fut réimprimé à Venise en 1652, avec le nom d'Inchofer. *Voy.* SCOTTI.

INDATHYRSE. *Voyez* IDATHYRSE.

INDIBILIS. *Voyez* MANDONIUS.

INDORTES, chef des Celtibériens, dans le voisinage de l'Ebre, succéda à Istolatius, tué en bataille rangée contre Amilcar. Il fut battu lui-même par le général carthaginois, et ayant été fait prisonnier en fuyant, on lui creva les yeux, et on l'attacha à une croix.

INDULPHUS, 77e roi d'Ecosse,

monta sur le trône en 959 de J.-C. Les sept premières années de son règne furent paisibles ; mais ensuite, les Danois, irrités de l'alliance qu'il avait faite avec l'Angleterre, firent des incursions dans ses états, et débarquèrent dans le nord de l'Écosse avec des forces considérables. Indulphus marcha contre eux, et les força de regagner leurs vaisseaux ; mais son ardeur l'entraînant trop loin dans leur poursuite, il fut tué d'un coup de flèche.

INES DE CASTRO, issue d'une famille illustre de Castille, alliée aux rois d'Espagne et de Portugal, fut placée par son père, Pierre Fernand de Castro, en qualité de dame d'honneur de la princesse Constance, première femme de don Pèdre, ou Pierre Ier, roi de Portugal. Elle inspira un amour violent à ce prince, qui n'était encore qu'infant, autant par sa beauté et son esprit, que par la grace, leur commun ornement. Constance, indignée d'avoir une telle rivale, succomba à la jalousie que lui donnait la passion de son époux. Sa mort ayant donné plus de liberté aux deux amans, l'infant don Pèdre épousa Inès en secret, et en eut Jean Ier. Alphonse IV, son père, fut instruit de cette union ; et comme il desirait une alliance plus illustre, il prit le parti de sacrifier Inès à la politique. Il se rendit au palais qu'elle occupait à Coïmbre ; mais touché de sa beauté et de celle de ses enfans, il céda aux mouvemens de la nature, et se retira sans exécuter son dessein. Alvarez-Gonzalez, Pacheco et Coello, trois courtisans qui l'avaient déjà irrité contre Inès, le firent enfin consentir à sa mort, et la poignardèrent en 1344, entre les bras de ses femmes. Ni les larmes d'Inès, ni ses graces séduisantes, ni ses prières touchantes, qui eussent attendri des tigres, ne purent toucher le cœur de ces courtisans féroces ; elle tomba percée de leurs coups, et ils n'abandonnèrent son cadavre sanglant que quand ils se furent assurés qu'elle avait exhalé le dernier soupir. A la nouvelle de cet affreux attentat, qui ne fut point désavoué par Alphonse, Don Pèdre, transporté de fureur, s'unit d'intérêts avec Ferdinand et Alvarès de Castro, frères de sa maîtresse. Il prend les armes contre son père, et met tout à feu et à sang dans les provinces où les assassins avaient leurs biens. Alphonse ne put le calmer qu'en les bannissant de son royaume. Don Pèdre enfin cède aux sollicitations de sa mère, pose les armes, mais conserve au fond du cœur la soif de la vengeance. Alphonse étant mort, en 1357, Don Pèdre monte sur le trône. Son premier acte est le châtiment des assassins d'Inès. Le roi de Castille, Pierre-le-Cruel, qui avait besoin de lui, et qui avait d'abord accordé un asile à ces malheureux, lui livra Gonzalès et Coello. Don Pèdre les fit mettre à la question, et eut la cruauté de les torturer lui-même. Ensuite, on les fit monter sur un échafaud, où on leur arracha le cœur, pendant qu'ils étaient encore vivans, et on l'offrit encore palpitant à Don Pèdre. Ils furent ensuite brûlés, et leurs cendres jetées au vent. Pacheco, qui avait prévu ce qui devait arriver aux complices de son crime, s'était retiré en France, où il mourut. Don Pèdre fit exhumer le corps d'Inès. On le revêtit des habits royaux, on lui mit une couronne

sur la tête, et les principaux seigneurs du Portugal vinrent rendre hommage à ce cadavre, et reconnaître Inès pour leur souveraine. Après cette cérémonie, le corps fut transporté à Alcobaça, et enfermé dans un tombeau de marbre blanc, que son époux lui avait fait élever. La mort d'Inès a fourni à Camoëns un bel épisode, et à La Mothe un sujet de tragédie très-intéressant. Enfin, M. Forbin a retracé sur la toile les traits, ou du moins le touchant souvenir de cette illustre Victime.

INGEBURGE ou INGELBURGE, fille de Valdemar Ier, roi de Danemarck, épousa Philippe-Auguste, roi de France, en 1193. Ce prince conçut pour elle, dès le jour même de ses noces, une aversion invincible; ce qu'on attribua, dans le temps, à un sortilége; et, sous prétexte de parenté de la nouvelle épouse avec sa première femme, Isabelle de Hainault, il fit déclarer nul, dès le quatrième mois, son mariage, dans une assemblée d'évêques et de seigneurs, tenue à Compiègne. Un si prompt changement marquait beaucoup de légèreté dans le mari, ou quelque défaut caché dans l'épouse. Le roi, sans s'expliquer, relégua la reine à Étampes, où elle fut traitée fort durement. « Sachez, dit-elle dans une lettre au pape, que je souffre des maux insupportables, sans la plus légère consolation. Personne ne vient me visiter, si ce n'est quelqu'ame religieuse : on m'épargne la nourriture et les habits; on m'ôte la liberté de me faire saigner et de prendre le bain. Je n'entends que des choses désagréables, par des personnes qui cherchent à me rebuter. » En effet, Philippe voulait la contraindre, par cette dureté, à fournir elle-même des prétextes au divorce; car, trois ans après, il se remaria avec Agnès de Méranie. Ingelburge se plaignit au pape; et après deux conciles, l'un tenu à Dijon, en 1199, l'autre à Soissons, en 1201, le roi, craignant l'excommunication, fut obligé de reconnaître sa femme. Il ne la reprit pourtant qu'au bout de douze ans, et lui laissa 10,000 livres par son testament. Cette princesse, morte à Corbeil en 1236, à 60 ans, treize ans après son époux, était aussi belle que vertueuse. Étienne, évêque de Tournay, dit, dans une lettre qui nous reste, « qu'elle égalait Sara en prudence, Rebecca en sagesse, Rachel en graces, Anne en dévotion, Hélène en beauté, et que son port était aussi noble que celui de Polyxène. Oui, ajoute-t-il, si notre Assuérus connaissait bien le mérite de son Esther, il lui rendrait ses bonnes graces, son amour et son trône. »

INGEGNERI (Angiolo), Vénitien, homme peu connu jusqu'à ce jour, florissait dans le 16e siècle. Dès 1572, il traduisit, en vers italiens, les deux livres des *Remèdes d'amour* d'Ovide, imprimés à Avignon, en 1576. En 1581, il fit à Parme et à Casal-Maggior deux éditions de *la Jérusalem* du Tasse, et en 1589, il publia à Vienne un drame pastoral, intitulé : *Danza di Venere*, qui fut représenté à Parme. Étant entré au service du cardinal Cinzio Aldobrandini, il lui dédia ses trois livres du *Bon Secrétaire*, petit ouvrage assez bien écrit, et plein d'excellens conseils. Il mourut dans un âge avancé, vers 1613; on ignore le lieu de sa mort. On a de lui, outre les ouvrages dont nous avons déjà

parlé, une tragédie intitulée *Tomiri;* un ouvrage sur l'alchimie, sous ce titre: *Palinodia dell' Argonautica; un Discorso della poesia rappresentativa*, Ferrare, 1598, et des *Poesi, scritte in dialetto Veneziano*, Venise, 1613.

INGENHOUSZ (Jean), savant physicien et chimiste hollandais, médecin de Joseph II, membre de la Société royale des sciences à Londres, et de plusieurs autres Sociétés savantes, naquit à Breda en Hollande, en 1730. Il passa une grande partie de sa vie en Angleterre, et composa différens ouvrages dans la langue de ce pays. Il s'était déjà livré pendant quelque temps à l'exercice de la médecine dans sa ville natale, lorsqu'en 1767, il se rendit en Angleterre pour connaître la méthode d'inoculation de Sutton. L'année suivante, il alla à Vienne, où il inocula une archiduchesse et deux archiducs. Ces services rendus à la famille impériale lui valurent des titres et une pension de 600 florins. Il retourna en Angleterre, où il est mort à Bowood-parck, près de Londres, le 7 septembre 1799. On est redevable à ce médecin de plusieurs découvertes utiles, relatives surtout à l'application de la chimie et de la physique à la médecine et à la physiologie végétale. Ces découvertes sont consignées dans ses écrits, dont plusieurs savans ont publié des collections, et qui ont été traduits dans différentes langues; en voici la liste : I. *Nova, tuta, facilisque methodus curandi calculum, scorbutum, podagram*, etc., Leyde, 1778, grand in-8°, traduit en allemand, Vienne, 1781, in-8°. II. *Expériences sur les végétaux*, en anglais, 1779, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par l'auteur, Paris, 1780, in-8°, en allemand et en hollandais. III. *Essai sur la nourriture des plantes*, traduit en anglais, Londres, 1798. IV. Un grand nombre de *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques* et dans le *Journal de Physique*.

INGENUUS (Decimus Lælius), gouverneur de la Pannonie, distingué par ses talens militaires, se fit déclarer auguste par les troupes de la Mœsie, en 260. Les peuples le reconnurent, dans l'espérance que son courage les garantirait des incursions des Sarmates. L'empereur Gallien, ayant appris sa révolte, marcha contre lui, et le vainquit près de Murse. Le vainqueur fit passer au fil de l'épée la plus grande partie des peuples et des soldats de la Mœsie; et il écrivit à cette occasion à un de ses officiers : « Tuez, massacrez, pourvu que cela ne paraisse pas trop odieux, et que ma colère vous enflamme.... » On ignore quel fut le sort d'Ingenuus, les uns disent qu'il fut tué par ses soldats, après la victoire de Gallien; d'autres assurent qu'il se donna lui-même la mort. Il n'avait porté le titre d'empereur que pendant quelques mois.

INGHIRAMI (Jacob), d'une famille noble, naquit à Volterra, en 1565. Porté à la guerre par son goût, il s'attacha à acquérir les qualités nécessaires pour former un brave soldat. L'étude de l'architecture militaire et de la navigation, forma son occupation favorite. Devenu membre, en juillet 1581, de l'ordre de Saint-Etienne, il donna de telles preuves de talent et de courage, qu'il parvint, dans l'espace de 18 ans qu'il com-

manda la flotte toscane, à conquérir six places sur les Turcs ; il leur prit dix-neuf galères, cinquante gros vaisseaux et un grand nombre de petits, leur fit plus de six mille prisonniers, et arracha à l'esclavage et à la mort trois mille chrétiens. Il devint gouverneur de Livourne, et mourut dans sa patrie, en 1643, âgé de 58 ans.

INGHIRAMI (Thomas-Fédra), poète et orateur latin, né en 1470, à Volterra, en Toscane, d'une famille distinguée, fut successivement secrétaire des brefs et du sacré collége, et bibliothécaire du Vatican. Il a joué un rôle distingué vers la fin du 15e et au commencement du 16e siècle. Son mérite reconnu, et particulièrement son talent peu commun pour la poésie latine, lui firent conférer par l'empereur Maximilien, auprès duquel, en 1494, il fut envoyé en qualité de nonce, le titre de comte palatin et de poète lauréat. Inghirami mourut à Rome, à la suite d'un accident fâcheux, en 1516, n'ayant pas encore 46 ans. Plusieurs de ses écrits restèrent imparfaits, et plusieurs sont inédits par cette raison. On lui attribue les additions de l'*Aulularia* de Plaute, publiées d'abord à Paris, en 1513. Il avait composé des remarques sur cet auteur comique, sur Horace, Cicéron, etc. Erasme, se félicitant de l'avoir connu à Rome, dit qu'on le nommait *le Cicéron* de son siècle. Il avait aussi écrit une *Apologie de Cicéron contre ses détracteurs*. *Voy.* le t. 3 des *Anecdota Rom.*

INGHIRAMI (Curzio), antiquaire, de la famille du précédent, né à Volterra, le 29 décembre 1614, et mort le 23 décembre 1655, âgé de 41 ans. Les fameux *Fragmens d'antiquités étrusques* qu'il publia vers 1634, et qu'il affirma avoir déterrés dans une de ses maisons de campagne, située sur le penchant d'une haute montagne, dite Scornelli, près Volterra, rendirent sa bonne foi suspecte, et l'ont fait mettre de nos jours au nombre des imposteurs. Plusieurs écrivains, et parmi eux Niccolò Lisci, Muratori et Tiraboschi, ont essayé de le laver de cette imputation. Leo Allacius a démontré la fausseté de sa découverte, dans ses *Animadversiones antiquitatum Etruscarum*, Paris, 1648, in-4°.

INGIALD, surnommé *Illroda*, (le Méchant), roi de Suède, au 7e siècle, voulut anéantir d'un seul coup plusieurs chefs ou petits rois des pays scandinaves, qui aspiraient à l'indépendance. Il les invita à un festin, et les fit périr les uns par le fer, les autres par le feu. Iwar, le fils d'un de ces malheureux princes, respirant la vengeance, leva une puissante armée, et marcha contre Ingiald, qui, ne voyant aucun moyen d'échapper à ce danger, fit mettre le feu à son palais, et périt dans les flammes.

INGLIS (Esther). *Voyez* English.

INGOBERGE, princesse aimable, vertueuse, mais inconsidérée, femme de Cherebert, roi de France. Son époux étant devenu amoureux de deux filles de basse naissance, l'une appelée Miroflède, l'autre Mircouesve, et toutes deux filles d'un ouvrier en laine, la reine Ingoberge fut indignée de l'infidélité de son mari, et de la bassesse de son choix. Pour la lui faire sentir plus vivement, elle fit venir le père de Miroflède, sans en avertir Cherebert, et lui ordonna de travail-

ler à des ouvrages de son métier. Lorsqu'elle le vit occupé, elle engagea le roi à entrer dans l'appartement où cet artisan travaillait. « Vous allez voir, lui dit-elle, un spectacle nouveau. » Cherebert, sur le point d'entrer, et apercevant le père de Giroflède, recula quelques pas. « Eh! pourquoi, lui dit Ingoberge, ne ne pas vous donner le plaisir de voir l'adresse avec laquelle votre beau-père démêle sa laine? » Ce moyen indécent et maladroit ne lui réussit point. Le roi, outré de colère, la répudia, et donna sa place à Miroflède. La princesse détrônée vécut très-long-temps depuis sa retraite, et ne mourut qu'après Cherebert, en 589, âgée de 70 ans.

INGOLSTETTER (Jean), né à Nuremberg, en 1593, prit le bonnet de docteur en médecine à Bâle, et devint jusqu'à sa mort, arrivée en 1619, médecin ordinaire de la ville d'Amberg. Parmi ses ouvrages, on en trouve de singuliers au sujet de la dent d'or, qu'on prétendait être venue naturellement à un enfant sicilien, nommé Christophe Muller. Ils sont intitulés : I. *Dissertatio de naturâ naturalium et non naturalium, opposita demontrationi judicii Martini Rulandi de aureo dente*, Lipsiæ, 1586, in-4°. II. *De aureo dente pueri Silesii responsio, quâ demonstratur neque dentem, neque ejus generationem esse naturalem*, ibid., 1596, in-8°. Il y combat toujours l'opinion de Martin Ruland, qui croyait cette dent naturelle. III. *De naturâ occultorum et prodigiosorum dissertatio ad Jacobum Horstium, quâ respondetur ipsius libello de aureo, qui putabatur dente*, Lipsiæ, 1597, 1598, in-8°. IV. *Epistolæ medicæ*, Norimbergæ, 1625, in-8°, dans la *Cista medica* de Jean Hornung.

INGON Ier, roi de Suède, surnommé *le Bon*, succéda à Stenkil son père, vers l'année 1080, et associa au trône son frère Halstan. Son beau-frère Blotswen s'empara du pouvoir, et le conserva pendant plusieurs années; mais enfin, débarrassé de cet antagoniste, Ingon propagea le christianisme dans ses États, et fit un pélerinage à Jérusalem. Il mourut l'an 1112 ou 1113, et eut pour successeurs Philippe et Ingon, fils de son frère Halstan. Ce dernier mourut en 1130. On croit qu'il fut empoisonné.

INGON Ier, roi de Norwège, fils de Harald-Gille, gouverna d'abord avec ses frères, Sigurd et Eysten, et commença à régner seul vers l'année 1157. Mais il fut détrôné par son neveu Haquin *aux larges épaules*, qui perdit la vie l'an 1161. — Ingon II monta sur le trône de Norwège vers 1206, et mourut vers 1207, après un règne très-agité.

INGONDE, fille du roi Sigebert, mariée à Hermenigilde, prince visigoth, et arien, entreprit et parvint à ramener son époux à la religion catholique; mais ce changement le fit condamner à mort par son père Leuvigilde. (*Voyez* ce dernier mot.) Ingonde eut part au malheur d'Herménigilde, et mourut, quelque temps après, en Afrique, comme les Grecs l'emmenaient prisonnière à Constantinople. Ce fut vers l'an 580.

INGOUF (François-Robert), graveur, né à Paris, en 1747, apprit son art sous J.-Jacques Flipart. Ses productions les plus es-

timées sont : *le Retour du laboureur, la Liberté du braconnier*, d'après Benazech ; *les Canadiens*, d'après M. Lebarbier, et *les deux Nativités*, pour le recueil du Muséum de Laurent, d'après Raphaël et Ribera. Cet artiste est mort le 18 juin 1812. — Son frère P.-Ch. INGOUF, également graveur, a fait différentes gravures, d'après Greuze et autres maîtres. Il est mort dans les dernières années du 18e siècle.

INGOULT (NICOLAS-LOUIS), jésuite, né à Gisors, mort en 1753, à 64 ans, cultiva le talent de la chaire. Après avoir été applaudi dans la capitale, il prêcha le carême à la cour, en 1735, et ne reçut pas moins d'éloges qu'à Paris. La précision, la justesse des plans, la connaissance des mœurs caractérisaient ses *Sermons;* mais on trouvait un peu d'affectation dans son style et dans ses gestes. C'est lui qui a publié le tome 8 des *Nouveaux Mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant*, 1745, in-12. Il y a quelques-uns de ses *Discours* dans le *Journal chrétien*.

INGRAM (ROBERT), théologien anglais, né au comté d'York, mort en 1804, élève d'abord de l'école de Béverley, et ensuite du collége de Corpus-Christi à Cambridge, où il fut boursier, et prit la maîtrise-ès-arts. Son premier bénéfice fut la chapellenie perpétuelle de Bridhurst au comté de Kent. Il obtint ensuite successivement les vicariats d'Orston au comté de Nottingham, de Wormington et de Boxted, au comté d'Essex. Ingram a laissé beaucoup d'ouvrages remarquables par leur singularité : I. *Considérations sur les grands événemens des soixante-dix plaies*, ou *Temps auquel le mystère de Dieu sera accompli*, terminé par *la confirmation et l'explication des sept dernières plaies*. Rev. xv, xvi, dernière édition, 1785. II. *Les dix tribus d'Israël en Amérique*, publié originairement par Menasseh Ben Israël, avec des observations, etc., 1792. III. *Explication complète et uniforme des sept fioles de colère*, ou *les sept dernières plaies*, etc., 1804.

INGRASSIAS (JEAN-PHILIPPE), médecin, né à Palerme, au commencement du 16e siècle, délivra, en 1575, sa patrie de la peste, et reçut à cette occasion, de la reconnaissance de ses concitoyens, le titre d'*Hippocrate sicilien*. On a de lui divers livres sur son art. L'un des plus recherchés est sa *Veterinaria medicina*, Venise, 1568, in-4°, et *Commentarii de ossibus*, Palerme, 1603, in-fol. Il mourut à Palerme, en 1580, à 70 ans.

INGUIMBERT (JOSEPH-DOMINIQUE D'), né à Carpentras, le 24 août 1683, entra dans l'ordre de St.-Dominique. Le desir d'une plus grande perfection, joint à quelques mécontentemens, l'engagea à prendre l'habit de Cîteaux dans la maison de Buon-Solazzo, où son mérite le fit parvenir aux premières charges. Ce fut alors qu'il prit le nom de *Malachie* qu'il a toujours gardé depuis. Envoyé à Rome pour les affaires de son monastère, il s'acquit l'estime de Clément XII. Ce pontife le nomma archevêque de Théodosie *in partibus*, et évêque de Carpentras le 25 mai 1735. Son discernement et ses lumières éclatèrent dans cette place, autant que sa charité. Il vécut en simple reli-

gieux; mais les richesses qu'il épargna ne furent ni pour lui ni pour ses parens. Il institua les pauvres ses légataires universels, et fit bâtir un vaste et magnifique hôpital; il recueillit la plus riche bibliothèque qui fût en province, et la rendit publique. Il mourut à Carpentras, en 1757. Piganiol de la Force, dans sa *Description de la France*, dit, en parlant de Carpentras, « qu'il n'a vu de remarquable dans cette ville que l'évêque, et la bibliothèque que ce prélat y a fondée... » Inguimbert est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont: I. *Genuinus character rever. admodùm in Christo patris D. Armandi Joannis Butillierii Rancæi*, in-4°, Romæ, 1718. II. *Traduction*, en italien, de la *Théologie religieuse*, ou Traité sur les devoirs de la vie monastique, Rome, in-fol., 3 vol., 1731. III. Une autre *traduction*, dans la même langue, du *Traité* du P. Petit-Didier, sur *l'infaillibité du pape*, Rome, in-fol., 1732. IV. Une *édition* des Œuvres de Barthélemi des Martyrs, avec sa Vie, 2 v. in-fol. V. *Specimen catholicæ veritatis*, Pistoie, 1722, in-4°. VI. L'*Histoire de l'abbaye de Settimo*, par Baccetti, en latin.

INGULFE, ancien historien anglais, né à Londres, en 1030, d'un père qui avait une charge à la cour d'Édouard-le-Confesseur, et qui le plaça auprès de la reine Editha, dont il fut bien accueilli. En 1051, il passa la mer et obtint la faveur de Guillaume, duc de Normandie, qui le prit pour son secrétaire. En 1064, il fit un voyage à la Terre-Sainte, et, à son retour, prit l'habit de bénédictin, dans le monastère de Fontanelle en Normandie, dont il fut bientôt nommé prieur. Guillaume, appelé au trône par le testament d'Édouard, manda Ingulfe, et le nomma abbé de Croyland. Pendant plusieurs années il jouit d'une grande faveur, soit auprès du roi, soit auprès de l'archevêque Lanfranc; et il fit rebâtir le monastère de Croyland, pour lequel il obtint de grands priviléges. Ingulphe mourut en 1109. On a de lui: *Historia monasterii Croylandensis ab anno* 664 *ad* 1091, qui se trouve dans le recueil des historiens de sa ville, imprimé à Londres en 1596. Cet ouvrage a été réimprimé à Francfort, en 1601, et à Oxford, en 1684; cette dernière édition est la plus complète des trois.

INIGO. *Voy.* JONES.

INIGO (JEAN-COLLET, plus connu sous le nom D'), graveur, était né en Angleterre, vers 1728. Il était doué d'un génie tout-à-fait original, et l'on regrette qu'il ne se soit pas livré avec plus d'ardeur à la culture d'un art pour lequel il avait des dispositions si heureuses. Il mourut à Londres, en 1780. On ne connaît de lui que deux estampes, qui sont comparables aux chefs-d'œuvre d'Hogarth et de Callot.

INNES ou INNÈS (LOUIS), d'une famille noble d'Écosse, fut principal du collége des Écossais, à Paris. Quand le roi d'Angleterre Jacques II vint chercher un asile en France, Innes fut nommé secrétaire d'état pour les affaires des Écossais, et aumônier de la reine. Au mois de mars 1701, Jacques II déposa au collége des Écossais ses Mémoires, écrits de sa main, et contenant 4 vol. in-fol. et 6 vol. in-4°; plus 4 vol. in-4° de Lettres. Ces manuscrits

furent conservés jusqu'au commencement de la révolution. Ils furent brûlés dans une cave de Saint-Omer, où on les avait cachés. Heureusement il en avait été fait un extrait. On croit que cet extrait avait été rédigé par Innes. Le chevalier Georges, fils de Jacques II, l'a revu et corrigé. — INNES ou INNÈS (Thomas), frère du précédent, lui succéda dans la principalité du collége des Écossais, où il mourut le 9 février 1744, âgé de 82 ans. On a de lui, en anglais, un ouvrage très-savant, intitulé : *Essai critique sur les anciens habitans des parties septentrionales de la Grande-Bretagne ou de l'Écosse*, Londres, 1729, 2 vol. in-8°.

INNOCENS (les SAINTS). On appelle de ce nom, dans l'Église, les enfans qu'Hérode, suivant Saint Matthieu, dit-on, fit mourir à Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Ce tyran espérait, dit-on encore, envelopper dans ce massacre le nouveau roi des Juifs, dont il avait appris la naissance par les mages. Le culte des Innocens est très-ancien dans l'Église, qui les a toujours regardés comme la fleur des martyrs. L'hymne qu'elle leur a consacrée est pleine de graces naïves et touchantes. Voltaire assure qu'aucun ancien auteur n'avait fait mention du massacre des Innocens; il n'avait qu'à ouvrir Macrobe, qui en parle dans ses *Saturnalia*, livre 2, chap. 4.

INNOCENT Ier (SAINT), natif d'Albano, élu pape d'un consentement unanime, en 402, après Anastase Ier. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il prit la défense de Saint Jean-Chrysostôme; qu'il condamna les novatiens et les pélagiens. Après avoir vu Rome en proie aux barbares, et le paganisme rouvrir ses temples, il mourut à Ravenne, le 14 mars 417. Zozime lui succéda. Quelques mois auparavant, il avait écrit à Saint Jérôme pour le consoler des horribles violences exercées par les pélagiens contre les personnes pieuses dont il prenait soin. Nous avons de ce saint pontife, dans les Épîtres des papes de D. Coustant, in-fol., plusieurs *Lettres* écrites à différens évêques qui le consultaient sur la discipline ecclésiastique. Il relève beaucoup la dignité du siége de Rome.

INNOCENT II, Romain, appelé auparavant *Grégoire*, de la maison des Papi ou Paperesci, chanoine régulier de Latran, cardinal-diacre de Saint-Ange, monta sur la chaire pontificale le 14 février 1130, après Honorius II. Il ne fut élu que par une partie des cardinaux; l'autre partie donna la tiare au petit-fils d'un juif, nommé Pierre de Léon, qui se fit appeler Anaclet II. Celui-ci fut reconnu par les rois d'Écosse et de Sicile; mais Innocent II le fut par le reste de l'Europe. Ce pontife, opprimé à Rome par la faction d'Arnauld de Brescia, se réfugia en France. Il y tint plusieurs conciles, à Clermont, à Reims, au Puy, etc. De retour à Rome, après la mort de l'antipape Anaclet, et l'abdication de son successeur Victor IV, il assista, en 1139, au second concile de Latran, composé d'environ mille évêques, et y couronna empereur le roi Lothaire. Un auteur contemporain, rapportant la harangue que le pape prononça à l'ouverture de ce concile, lui fait dire, entre autres choses : « Vous savez que Rome est la capitale du

monde ; que l'on reçoit les dignités ecclésiastiques par la permission du pontife romain, comme par droit de fief, et qu'on ne peut les posséder légitimement sans sa permission. » On n'avait point encore vu cette comparaison des dignités ecclésiastiques avec les fiefs. Après le concile, le pape marcha contre Roger, roi de Sicile, qui venait de subjuguer la meilleure partie de la Pouille. Il fut fait prisonnier par ce prince, et ne recouvra la liberté qu'en donnant à son vainqueur l'investiture de ce royaume. A cette guerre en succéda une autre, que les Romains firent aux habitans de Tivoli. Elle avait été terminée à des conditions raisonnables, lorsque les Romains, assemblés tumultuairement au Capitole, résolurent de rentrer en campagne. Le chagrin qu'en conçut le pape lui causa une fièvre violente, dont il mourut le 13 septembre 1143. Il eut pour successeur Célestin II. Ce fut un faible honneur pour lui que d'avoir, dit-on, après sa mort, la même conque de porphyre qui avait servi à l'empereur Adrien. Un plus grand honneur fut d'avoir eu des mœurs pures et une partie des vertus de son état. Il s'était conduit, pendant quelque temps, par les conseils de Saint Bernard, mais il se refroidit ensuite à son égard, et cessa même de lui écrire. « Le pape, en général, dit le P. Fontenay, n'approuvait pas toujours que Saint Bernard entrât aussi avant et aussi ardemment qu'il le faisait dans bien des affaires, où le poids de sa médiation ne le laissait pas quelquefois entièrement maître d'en user comme il aurait voulu. » Cependant, comme Saint Bernard lui avait rendu des services essentiels, et donné des avis sages, Innocent II lui devait de la reconnaissance. Ce pape veilla à Rome sur la justice. On rapporte un serment qu'il faisait prêter aux avocats, par lequel il paraît qu'il y avait alors dans cette ville des juges et des avocats gagés par le pape, pour y exercer leurs fonctions gratuitement. *Voyez* son Histoire, par D. de Lannes, Paris, 1751, in-12.

INNOCENT III, appelé auparavant Lothaire CONTI, natif d'Anagni, de la maison des comtes de Signi, connu par son savoir, qui lui mérita le chapeau de cardinal, fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre, le 8 janvier 1198, à 37 ans, après Célestin III. Son premier soin fut d'unir les princes chrétiens pour le recouvrement de la Terre-Sainte ; et, afin d'y réussir, il voulut commencer par détruire les hérétiques, et surtout les Albigeois, qui habitaient le Languedoc. Il ne ménagea pas plus les monarques que les hérétiques. Philippe-Auguste ayant fait divorce avec Ingelburge, il mit en interdit le royaume de France ; il excommunia Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, qui ménageait peu les droits du clergé, déclara ses sujets absous du serment de fidélité, et le déposa du trône par une bulle. (*Voy.* aussi EDMOND.) Il traita de même Raimond, comte de Toulouse. Sous lui, la puissance temporelle des papes fut bâtie sur des fondemens solides. La Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancône, Orbitello, Viterbe, reconnurent le pape pour souverain. Il domina, en effet, d'une mer à l'autre. La république romaine n'en avait pas plus conquis dans ses quatre premiers siècles, et ces pays ne lui valurent pas ce

qu'ils valaient au pape. Innocent III conquit même Rome : le nouveau sénat plia sous lui; il fut le *sénat du pape*, et non des Romains. Le titre de consul fut aboli. Innocent donna au préfet de Rome l'investiture de sa charge, qu'il ne recevait auparavant que de l'empereur. Les souverains pontifes commencèrent alors à être rois en effet, et la religion les rendait, suivant les occurrences, les maîtres des rois. Innocent III se signala encore par la convocation du quatrième concile de Latran, en 1215. Ce concile est compté pour le treizième œcuménique. Ses décrets sont fameux chez les canonistes, et ont servi de fondement à la discipline observée depuis. Le troisième canon défend *d'établir de nouveaux ordres religieux*, « de peur que la trop grande diversité d'habits et de règle n'apportât de la confusion dans l'Église. » Ce fut cependant sous le pontificat d'Innocent III que l'Église vit naître les enfans de Saint Dominique et de Saint François, les Trinitaires et quelques autres. Innocent mourut à Pérouse le 20 juillet 1216, avec la réputation d'un homme aussi vertueux et aussi ardent que Grégoire VII. Dès sa jeunesse, il s'était fait admirer par ses talens: et, aussitôt qu'il fut pape, il les employa à rétablir le bon ordre, et à faire régner la justice. Il la rendait toujours par lui-même dans les consistoires publics, dont il rétablit l'usage, et qui attirèrent à Rome bien des causes célèbres. Baluze a publié, en 1682, les *Lettres* de ce pape, en 2 vol. in-fol. Une édition plus complète de ces Lettres se trouve dans la *Collection des Chartres, Diplômes*, etc., publiée par de Brequigny et Laporte du Theil, Paris, 1791, in-fol. Elles sont intéressantes pour la morale et pour la discipline : quant au style, on y trouve l'empreinte de son siècle. Dans celle qu'il écrivit au roi Jean Sans-Terre, en lui envoyant quatre anneaux garnis de pierreries, il y a des allusions un peu singulières. Il l'invite à considérer la forme, le nombre, la matière et la couleur de ces anneaux. La forme, qui est ronde, représente l'éternité, et doit le détacher de toutes les choses temporelles, pour le faire aspirer aux choses éternelles. Le nombre, qui est quatre, désigne la fermeté d'une ame supérieure aux vicissitudes de la fortune, et fondée sur les quatre vertus cardinales. La matière, qui est de l'or, le plus précieux des métaux, signifie la sagesse, que Salomon préférait à tous les biens. La couleur n'est pas moins mystérieuse que le reste. Le vert de l'émeraude annonce la foi; le bleu du saphir, l'espérance; le rouge du rubis, la charité, et le brillant de la topaze, les bonnes œuvres. On a encore de lui trois livres, remplis d'onction et de piété : *De contemptu mundi* sive *de miseriâ humanæ conditionis*, dont on a plusieurs éditions, une entre autres de Paris, 1645, in-8°. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Cologne, en 1552 et 1575, in-fol., ou Venise, 1578. C'est de lui qu'est la prose, *Veni sancte Spiritus*, que des écrivains ont attribuée, sans fondement, à Robert Ier, roi de France. Innocent III a aussi passé pour auteur de l'*Ave, mundi spes, Maria*, et du *Stabat mater dolorosa*, qui est de Jacopone de Todi, et revendiqué par les Franciscains.

INNOCENT IV (Sinibalde de Fiesque), Génois, fut d'abord chancelier de l'Église romaine. Grégoire IX l'honora de la pourpre, en 1227. Il fut pape le 24 juin 1243, après la mort de Célestin IV. Il obtint le pontificat dans le temps des querelles de Frédéric II avec la cour de Rome. Cet empereur avait été fort uni avec Innocent, lorsqu'il n'était que cardinal; ils se brouillèrent irréconciliablement dès qu'il fut pape, parce que Frédéric ménageait peu les droits de l'Église, et qu'Innocent croyait devoir les soutenir. Innocent IV, retiré en France, convoqua, en 1245, le concile général de Lyon, dans lequel il excommunia et déposa Frédéric. Saint Louis, à qui l'empereur se plaignit, n'approuva point la déposition de ce prince. Il entreprit de réconcilier Frédéric avec le pape, et l'on croit que ce fut le principal sujet de la conférence qu'il eut avec lui à Cluni, à la fin de l'année. Mais ce fut sans succès. Cependant l'empereur menaçait de venir à Lyon, à la tête d'une puissante armée, « afin, disait-il, de plaider lui-même sa cause devant le pape.... » Innocent était comme prisonnier dans cette ville. On avait déjà pris plusieurs particuliers qui avaient voulu attenter à sa vie. Son palais était pour lui un cachot; il s'y faisait garder nuit et jour. Saint Louis, en passant par Lyon pour aller à la Terre-Sainte, représenta à Innocent que sa dureté envers Frédéric pouvait attirer de fâcheuses affaires à la France, pendant qu'il serait en Orient. Mais le pape répondit: « Tant que je vivrai, je défendrai la France contre le schismatique Frédéric, contre le roi d'Angleterre, mon vassal, et contre tous ses autres ennemis. » La croisade que ce pontife fit prêcher contre Frédéric nuisit beaucoup à celle de la Terre-Sainte; parce que le pape accordait la même indulgence, pour y exciter davantage. Cette croisade causa de grands mouvemens en Allemagne. Dans quelques villes, on se souleva ouvertement contre les exécuteurs des ordres du pape. Marcellin, évêque d'Arezzo, prélat guerrier, qu'Innocent avait mis à la tête d'une armée contre l'empereur, fut pris et pendu par ordre de ce prince. La mort de Frédéric, arrivée en 1250, termina ce différend. Le pape quitta Lyon l'année suivante, après y avoir demeuré six ans et quatre mois. De retour en Italie, il fut appelé à Naples pour recouvrer ce royaume. Ses troupes furent battues par Mainfroi, et cette défaite hâta sa mort, arrivée le 10 décembre 1254, à Naples même, après un pontificat de onze ans et cinq mois. Ce pape était profond dans la jurisprudence; on l'appelait le *Père du droit*. Il a laissé *Apparatus super decretales*, in-fol.; souvent réimprimé. On prétend que c'est lui qui a donné *le Chapeau rouge* aux cardinaux. Quant au caractère de ce pontife, nous avons tâché de le peindre par les faits dans cet article et dans celui de Frédéric. Il fut du nombre de ces papes qui, malgré leurs vertus, s'imaginèrent, suivant les expressions d'un écrivain ingénieux: « que Rome moderne pouvait disposer aussi souverainement des couronnes avec des bulles, que l'ancienne Rome l'avait fait avec des armées. » Une fausse jurisprudence canonique les trompa.

INNOCENT V (Pierre de Champagni), successeur de Grégoire X,

né à Moutier en Savoie, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, devint archevêque de Lyon, cardinal, enfin pape le 21 février 1276, et mourut le 22 juin de la même année, laissant des *Notes* sur les *Epîtres de Saint Paul*, sous le nom de Nicolas de Gorran, Cologne, 1478, in-fol.; et des *Commentaires sur le livre des Sentences*, imprimés à Toulouse en 1652, 3 v. in-fol.; et plusieurs ouvrages manuscrits, dont on peut voir le détail dans Quétif. Ses ennemis lui imputèrent des erreurs; mais Saint Thomas d'Aquin, son confrère, le justifia.

INNOCENT VI (Etienne Aubert), cardinal-évêque d'Ostie, puis grand-pénitencier, né à Beissac, près de Pompadour, dans le diocèse de Limoges, d'une famille assez obscure, fut d'abord professeur en droit à Toulouse, ensuite évêque de Noyon, puis de Clermont, enfin cardinal, et parvint à la papauté le 1er décembre 1352, après la mort de Clément VI. Il diminua beaucoup la dépense de la maison du pape, renvoya les bénéficiers dans leurs bénéfices; fit une constitution contre les commendes; fonda, quatre ans après son exaltation, la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon; travailla avec ardeur à réconcilier les rois de France et d'Angleterre, et mourut le 12 septembre 1362. Il eut, comme Clément VI, trop d'empressement à élever ses parens. On a quelques *Lettres* de lui dans le *Thesaurus* de Martène. Il eut pour successeur Urbain V.

INNOCENT VII (Côme Méliorati), né à Sulmone dans l'Abruzze, fut élu pape le 17 octobre 1404, par les cardinaux de l'obédience de Boniface IX, dans le temps du schisme, après avoir juré d'abdiquer le pontificat, si Pierre de Lune lui en donnait l'exemple. Il oublia sa promesse, fut chassé de Rome, par les armes de Ladislas, roi de Naples, rappelé ensuite, et mourut le 6 novembre 1406, regardé comme un savant jurisconsulte. Son pontificat ne dura que deux ans et quelques jours. Il eut pour successeur Grégoire XII.

INNOCENT VIII (Jean-Baptiste Cybo), noble génois, Grec d'extraction, fut d'abord cardinal-évêque de Melfe. Il mérita et obtint la tiare en 1484, par le succès avec lequel il avait rempli plusieurs commisssions importantes. Il parut fort zélé pour la réunion des princes chrétiens contre les Turcs; et se fit remettre entre les mains Zizim, frère de Bajazet II; action qui valut à Pierre d'Aubusson le chapeau de cardinal. Avant que d'être dans les ordres, il avait eu deux enfans, dont il ne négligea point la fortune durant son pontificat. Une attaque d'apoplexie le ramena à lui-même, et il mourut en 1492, témoignant un grand mépris pour les vanités de ce monde. Alexandre VI lui succéda.

INNOCENT IX (Jean-Antoine Fachinetti), né à Bologne en 1519, distingué au concile de Trente, fut fait cardinal par Grégoire XIII, monta sur la chaire de Saint-Pierre, le 29 octobre 1591, et mourut deux mois après, sans avoir pu exécuter les grands projets qu'il avait formés. Son dessein était, dit le P. Fabre, de faire nettoyer le port d'Ancône, pour faciliter la navigation, et de creuser un canal près du château Saint-Ange, pour mettre la ville de Rome à couvert des inonda-

tions fréquentes du Tibre. Il avait aussi résolu de délivrer le peuple romain des impôts dont on l'avait chargé depuis peu, de travailler à la conversion des infidèles, d'extirper les hérésies, et de soulager, par ses libéralités, l'Église du Japon, affligée par le prince régnant; mais la mort vint interrompre tous ces projets. Il cessa de vivre le 30 décembre 1591, après avoir tenu le saint-siége seulement pendant deux mois. Clément VIII fut son successeur.

INNOCENT X (JEAN-BAPTISTE PANFILI), Romain, successeur du pape Urbain VIII, le 15 septembre 1644, à l'âge de 72 ans, chassa de Rome les Barberins, auxquels il devait son élévation. Il est principalement célèbre par sa bulle, publiée le 31 mai 1653, contre les cinq propositions de Jansénius. Les propositions y sont qualifiées chacune en particulier. Les trois premières sont declarées hérétiques ; la quatrième fausse et hérétique ; et la cinquième, sur la mort de Jésus-Christ, fausse, téméraire et scandaleuse. Innocent X mourut le 7 janvier 1655, à 81 ans, laissant de grandes sommes d'argent, qui ne furent pas inutiles à Alexandre VII, son successeur. L'ascendant qu'il laissa prendre sur lui à Olympia Maldachini, sa belle-sœur, qu'il disgracia ensuite pour une raison qui fait honneur à son caractère, et à la princesse de Rossano, sa nièce, lui fit tort dans l'esprit des Romains. Il avait cependant d'excellentes qualités ; sobre, haïssant le luxe, quoique magnifique dans les dépenses nécessaires ; rendant exactement la justice à ses sujets, et jugeant les affaires avec discernement et célérité. Il avait montré un grand caractère dans l'affaire de l'évêque de Castro, qu'il avait nommé malgré les instances du duc de Parme, à qui appartenaient la ville et le territoire de l'évêché. L'évêque sentant qu'il déplairait au duc, lui fit les instances les plus vives, mais le pape voulait être obéi ; il fut inflexible. L'évêque partit, et fut assassiné avant de prendre possession. Ce crime fut imputé au duc ; une vengeance exemplaire le suivit de près. La ville fut démolie, et, sur ses ruines, on vit s'élever une pyramide avec cette inscription : *Qui fù Castro.*

INNOCENT XI (BENOÎT ODESCALCHI), né à Côme, dans le Milanais, en 1611, passa par différentes dignités, et fut élu pape, le 21 septembre 1676, après la mort de Clément X. Il avait porté les armes avant la tiare. Il ne lui resta de son ancien métier qu'une certaine fermeté, qui ne savait pas s'accommoder au temps. Il se fit toujours un honneur de résister à Louis XIV dans les disputes de la régale, et soutint fortement les évêques qui disputaient ce droit à ce monarque. La querelle fut si vive, qu'il refusa des bulles à tous les Français nommés aux bénéfices, après les assemblées du clergé de 1681 et 1683, de façon qu'à sa mort, il y avait plus de trente églises qui manquaient de pasteurs. Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute sur les franchises du quartier des ambassadeurs ; il excommunia ceux qui prétendaient les conserver. Il fit plus ; en 1689, il s'unit, dit-on, avec les alliés contre Jacques II, parce que Louis XIV protégeait ce prince. C'est alors qu'un plaisant dit, à ce que

prétend un historien, « que, pour mettre fin aux troubles de l'Europe et de l'Église, il fallait que le roi Jacques se fît huguenot, et le pape catholique. » Ce pontife mourut le 12 août 1689, après 13 années de pontificat, et après avoir condamné Molinos et les quiétistes. Burnet dit qu'il entendait très-bien l'économie, et son exaltation fut fort utile à la chambre apostolique, épuisée par les prodigalités de ses prédécesseurs. Mais il lui refuse toute autre connaissance. Il prétend qu'il ne savait pas plus de latin que de théologie. « Si Innocent, ajoute-t-il, haïssait les jésuites, et paraissait faire grand cas des jansénistes, ce n'était point qu'il eût étudié leurs disputes théologiques ; c'était uniquement parce que les premiers exaltaient Louis XIV, et que ce prince n'aimait pas les autres. » Il faut observer que Burnet avait de forts préjugés contre l'Église catholique et ses pontifes. Le P. d'Avrigny peint ainsi Innocent XI : « Il avait l'air chagrin, les manières fières, le jugement bon, l'esprit pénétrant. Il savait peu, parce qu'il avait peu étudié. D'ailleurs, il était fort homme de bien, se réglant dans la pratique sur des maximes qui étaient austères jusqu'à la dureté ; mais opiniâtre dans ses sentimens, inflexible, ne revenant presque point de ses premières impressions, persuadé qu'elles étaient fondées sur la raison et la justice. » Le satirique Misson renchérit sur d'Avrigny et sur Burnet, en parlant d'Innocent XI, dans son *Voyage d'Italie*. Il prétend qu'il alléguait toujours quelque fluxion, pour s'excuser de remplir les fonctions publiques du souverain pontificat. Cette allégation est très-maligne. Innocent XI eut une vieillesse infirme. Est-il étonnant qu'un pape accablé d'années et de maladies se refuse à des fonctions, dont les longues cérémonies exigent de la santé ; et qu'un vieillard, à qui la retraite était absolument nécessaire, ne voulût pas sortir de la sienne. Misson devait-il en conclure qu'il fallait qu'*il y eût quelque chose de particulier dans la religion d'Innocent XI ?* Les historiens les moins favorables aux pontifes romains, Voltaire lui-même, avouent que celui-ci était un pape vertueux, et aucun n'a paru douter de son attachement au christianisme. *Voy.* LENOSTRE et LOUIS XIV.

INNOCENT XII (ANTOINE PIGNATELLI), Napolitain, d'une famille distinguée, né le 13 mars 1615, fut employé par les papes dans plusieurs affaires importantes, et élevé aux premières dignités de l'Église. Enfin, le 12 juillet 1691, il succéda dans le souverain pontificat à Alexandre VIII. Ce qu'Innocent XI n'avait pu faire pour l'abolition du népotisme, celui-ci l'exécuta par sa bulle de 1692. Il avait toujours joui d'une haute réputation, et son pontificat ne la démentit point. Son élection fut une fête pour les Romains, et sa mort un deuil public. Son amour pour les pauvres était si tendre, qu'il les appelait *ses neveux*. Il répandit sur eux tous les biens que la plupart de ses prédécesseurs prodiguaient à leurs parens. Son pontificat fut marqué, bien malgré lui, par la condamnation du livre des Maximes des Saints de l'illustre Fénélon. Il mourut le 7 septembre 1700, dans la 9e année de son pontificat, et la 86e année de son

âge. L'État de l'Église lui doit la fondation de plusieurs hôpitaux, et l'agrandissement des ports d'Anzio et de Nettuno.

INNOCENT XIII (Michel-Ange Conti), Romain, le huitième pape de sa famille, successeur de Clément XI, né le 15 mai 1655, fut élu le 8 mai 1721, et mourut le 7 mars 1724, sans avoir eu le temps de signaler son pontificat par des actions éclatantes. Les maladies dont il fut affligé depuis son exaltation ne lui permirent pas de faire tout ce que son zèle lui inspirait. A son avénement au trône pontifical, il fit présent au prince Stuart, fils de Jacques III, d'une pension de huit mille écus romains. Comme on le pressait, à l'heure de la mort, de remplir les places vacantes dans le Sacré-Collége, il répondit : *Je ne suis plus de ce monde.*

INSTITOR (Henri), dominicain allemand, nommé par Innocent VIII, en 1484, inquisiteur-général de Mayence, de Cologne, de Trèves, etc., composa, avec Jacques Springer, son confrère, le Traité connu sous le titre de *Malleus maleficiorum*, Lyon, 1484, et réimprimé plusieurs fois depuis, in-8° et in-4°. Cet ouvrage atteste que son auteur n'était pas au-dessus de son siècle. On a encore de lui un Traité *De Monarchiâ*, et un autre, *Adversùs errores circà Eucharistiam*, Lipsiæ, 1495, in-4°.

INTAPHERNES, un des sept principaux seigneurs de Perse qui conspirèrent ensemble, l'an 521 avant Jésus-Christ, pour détrôner le faux Smerdis, usurpateur de la couronne. Ce seigneur, fâché de n'avoir pas obtenu le sceptre, s'étant révolté, Darius le condamna à mort avec tous ses parens, complices de sa rébellion. Avant l'exécution, la femme d'Intaphernes allait tous les jours à la porte du palais de Darius implorer sa miséricorde. Ce roi, touché de ses larmes, lui accorda la liberté de celui de ses parens qu'elle aimerait le mieux. Elle demanda la vie de son frère ; Darius, étonné, voulut savoir la raison de ce choix : « Je puis trouver, lui dit-elle, un autre mari et d'autres enfans ; mais mon père et ma mère étant morts, je ne puis avoir d'autres frères. » Le roi pardonna à son fils aîné et à son frère, qu'il fit mettre en liberté. Intaphernes et les autres complices périrent par le dernier supplice.

INTERIANO de AYALA (Jean), religieux de la Merci, né en 1656, mort à Madrid, le 20 octobre 1730, à 74 ans, principalement connu par un *Traité* sur les erreurs où tombent la plupart des peintres lorsqu'ils peignent des sujets pieux. Il leur donne des avis pour les éviter. Son ouvrage est intitulé *Pictor christianus eruditus*, in-fol., Madrid, 1720. On a encore de lui des *Poésies* et d'autres écrits. Sa versification est facile, naturelle, mais prosaïque. Il a aussi traduit en espagnol *l'Institution au droit ecclésiastique* et le *Catéchisme historique* de l'abbé Fleury. — Un autre Interiano (Paul), a publié : I. *Ristretto delle istorie Genovesi*, Gênes, 1506, in-8° ; Lucques, 1551, in-4°. II. *Invenzione del corso della longitudine, col ristretto della sfera*, 1551, in-4°.

INTEVILLE (les trois frères d'). *Voyez* Montecuculli.

INTORCETTA (Prosper), jésuite sicilien, et missionnaire à la

Chine, né en 1625, dans la petite ville de Piazza, et mort en 1696, dans la Chine, publia les ouvrages suivans : *Sinarum scientia politico-moralis cum characteribus sinensibus et latinis recondita, et edita soc.* 1667 ; *Confucius Sinarum philosophus, sive scientia sinensis latinè exposita ; Testimonium de cultu sinensi datum, anno* 1688, Lyon, 1700, in-8° ; *Compendiosa narrazione dello stato della missione cinese*, etc. Il avait aussi composé en chinois, un ouvrage intitulé *Règlement de la compagnie de Jésus.*

INVEGES (Augustin), né en 1695, à Sciacca en Sicile, jésuite, enseigna d'abord la philosophie et la théologie, quitta ensuite la société, et mourut à Palerme, en 1677, à 82 ans. Il est auteur d'une *Histoire* ou *Annales de la ville de Palerme*, 1649-51, en 3 vol. in-fol., en italien, dont le dernier est rare, et de l'*Historia paradisi terrestris*, 1651, in-4°. On a encore de cet écrivain, l'*Histoire de la ville de Cacabe*, en Sicile, aujourd'hui Carcamo, sous le titre de *La Cartagine Siciliana*, etc., imprimé à Palerme, en 1650 et 1661, in-4°. Il dit dans cet ouvrage, « que les habitans de Carcamo et ceux de Palerme furent ceux qui chantèrent le premier motet des Vêpres siciliennes, avec l'applaudissement général de tous les historiens. »

INVILLE (Philippe d'), né à Paris, entra chez les jésuites, et y mourut vers l'an 1715, dans la maison professe. Il est connu par un poème agréable sur les *Oiseaux*, imprimé à Paris, en 1691, in-12.

IODOC de SILLINEN ou SILENEN, né à Lucerne, homme d'un grand génie dans la politique, fut nommé évêque de Grenoble et de Lyon, conseiller d'état de Louis XI, et prévôt du chapitre de Munster. Ce prélat joua un grand rôle à la cour de France, et en Suisse. Il se fit beaucoup d'ennemis par ses intrigues.

IOLO-GOCH, barde gallois qui a vécu de l'an 1370 à l'an 1420. Il était contemporain de Owen Glendower, qui l'a employé à composer des *chansons guerrières*, pour animer ses compatriotes contre les Anglais.

IOUZAF - ABOUL - HAXEX, roi maure de Grenade, était frère de Mémet-Balbe. Ce dernier, étant sur le point de mourir, donna l'ordre de tuer son frère, de peur que le parti de ce prince n'empêchât son fils de lui succéder. L'officier chargé de l'exécution de cet ordre trouva le prince Iouzaf occupé à jouer aux échecs, et lui permit de finir sa partie ; mais elle n'était pas terminée qu'il arriva un nouveau messager qui apporta la nouvelle de la mort de Mémet, et de l'élection de Iouzaf, en 1408. Lorsque Iousaf fut assis sur le trône, il traita avec beaucoup de douceur les grands qui l'avaient persécuté du vivant de son frère, et toutes les fois qu'on le blâmait de cet excès de bonté, il faisait cette sage réponse : « Voudriez-vous que, par cruauté, je leur fournisse une juste excuse pour avoir préféré mon frère à moi ? »

IPHICRATE, fils d'un cordonnier, parvint au commandement général des armées d'Athènes. Il battit les Thraces, rétablit Seuthès, allié des Athéniens, et remporta des avantages sur les Spartiates, l'an 300 avant J. C. Il se rendit principalement recomman-

dable par son zèle pour la discipline militaire. Il changea l'armure des soldats, rendit les boucliers plus étroits et plus légers, alongea les piques et les épées, et fit faire des cuirasses de lin préparé de façon qu'il se durcissait, et devenaient aussi difficile à pénétrer que le fer. La paix était pour lui l'école de la guerre : c'était tous les jours de nouvelles évolutions. Ses soldats, tenus en baleine par de fréquens exercices, étaient toujours prêts à combattre. Il épousa la fille de Cotys, roi de Thrace, et mourut dans une extrême vieillesse. On rapporte plusieurs mots remarquables d'Iphicrate. Un homme qui lui avait intenté un procès, lui reprochant la bassesse de sa naissance, et faisant extrêmement valoir la noblesse de la sienne : « Je serai le premier de ma race, lui répondit ce grand homme, et toi le dernier de la tienne. » — Un jour, faisant fortifier son camp dans un endroit où il semblait qu'on n'avait rien à craindre, il répondit à ceux qui s'en étonnaient : « C'est une mauvaise chose pour un général que de dire : Je n'y pensais pas. » — Un orateur lui ayant demandé ce qu'il était pour avoir tant de vanité : « Je suis, répondit Iphicrate, celui qui commande aux autres. » Ce général athénien dut beaucoup à sa réputation : aussi disait-il, en marchant contre les Barbares : « Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'ils n'aient pas entendu parler d'Iphicrate. »

IRAILH (Augustin-Simon), né au Puy-en-Velay, le 16 juin 1719, embrassa la profession ecclésiastique, et devint chanoine de Monistrol. Après avoir fait une tragédie en prose, intitulée *Henri IV et la Marquise de Verneuil, ou le Triomphe de l'Héroïsme*, qu'on croit n'avoir point été imprimée, il se livra à l'étude de l'histoire, et publia en ce genre deux ouvrages estimés : le premier a pour titre : *Querelles littéraires, ou Mémoires pour servir à l'histoire des révolutions de la république des lettres*, Paris, 1761, 4 vol. in-12. La légèreté du style et l'agrément de la narration firent soupçonner que Voltaire avait eu part à cet écrit ; mais l'unité de ton l'a fait restituer à son véritable auteur. II. Le second est une *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France*, 1764, 2 vol. in-12, écrite également d'une manière brillante et sage. Irailh est mort au mois de mars 1794.

IRELAND (John), auteur anglais, né dans une ferme du Shropshire, mort près de Birmingham, en février 1809, a publié, en anglais : I. *Hogarth expliqué*, en 2 vol. in-8°, avec des gravures ; ouvrage qui eut beaucoup de succès, et plusieurs éditions successives. II. Il publia en 1798 un volume supplémentaire, compilé d'après les papiers d'Hogarth. III. Un poème intitulé *Emigrant*, 1785, in-4°.

IRELAND (Samuel), auteur de mélanges, né en Angleterre, connu vers la fin du dernier siècle, mort en 1800, exerça d'abord un métier à Londres ; mais, comme il avait du goût pour le dessin et la gravure, il chercha à tirer parti de ces talens, en donnant des voyages qu'il ornait de planches. Ce fut ainsi qu'il publia en 1790 un ouvrage intitulé : *Voyage pittoresque en Hollande, Brabant, et partie de la France*. En 1792, il donna une suite de *Vues pittoresques des rives de*

la Tamise, in-8°, et en 1793, *les Vues pittoresques des rives de Medway*; enfin, en 1794, il publia *les Eclaircissemens graphiques de Hogarth*. — Son fils, Wm Henri IRELAND, obtint une célébrité qui lui fit peu d'honneur, par la publication d'une honteuse falsification et supposition de lettres et papiers, qu'il donnait pour être de Shakespeare, 1 vol. in-fol. La fraude fut bientôt découverte. Le père de cet auteur publia un précis de l'affaire, et fit valoir tout ce qu'il put imaginer en faveur de son fils.

IRENE, impératrice de Constantinople, célèbre par son esprit, sa beauté et ses forfaits, née à Athènes, de parens si obscurs, que l'histoire a dédaigné d'en recueillir les noms, épousa l'empereur Léon IV en 769. Après la mort de son époux, elle gagna la faveur des grands, et se fit proclamer Auguste avec son fils Constantin VI Porphyrogénète, âgé de neuf ans. Elle établit sa puissance par des meurtres. Les deux frères de son mari ayant formé des conjurations pour lui ôter le gouvernement, elle les fit mourir. L'empereur Charlemagne menaçait alors l'empire d'Orient : Irène l'amusa par des promesses, et voulut ensuite s'opposer à ses progrès par les armes; mais ses troupes furent battues dans la Calabre en 788. L'année d'auparavant, elle avait fait convoquer le deuxième concile de Nicée, contre les iconoclastes; presque tous ces hérétiques se rétractèrent. Cependant Constantin, son fils, grandissait; fâché de n'avoir que le nom d'empereur, il ôta le gouvernement à sa mère, qui le reprit bientôt après, et qui, pour régner plus sûrement, lui fit crever les yeux en 797. Il mourut quelques années après. Ce fut la première femme qui gouverna seule l'Empire. Son entrée à Constantinople sur un char brillant d'or et de pierreries, ses largesses au peuple, sur qui elle répandit l'or et l'argent, la liberté donnée à tous les prisonniers, ne la rassurèrent point sur les suites de son usurpation. Elle fit périr les oncles de son fils, et exila quelques ministres. On prétend que, pour mieux s'affermir en Orient et en Occident, elle forma le dessein d'épouser Charlemagne, et que cette alliance était sur le point de se conclure, lorsque Nicéphore, grand-trésorier, qui s'était fait déclarer empereur, la relégua dans l'île de Lesbos, où elle mourut, le 9 août 803. Cette princesse si fière et si magnifique, fut réduite, dans son exil, à filer du lin pour subsister. Elle mourut âgée de 51 ans. Les Grecs l'ont mise au rang des Saintes, touchés de la pénitence qu'elle fit dans l'île de Lesbos. (*Voyez* NICÉPHORE.) Son histoire a été élégamment écrite par l'abbé Mignot, 1762, in-12. *Voyez* aussi l'Histoire du Bas-Empire, tom. 14, liv. 66.

IRÈNE, jeune princesse byzantine, cruellement mise à mort par l'empereur Mahomet II, après que sa beauté eut assouvi les desirs de ce barbare. *Voy.* MAHOMET, vers le commencement.

IRÉNÉE (SAINT), disciple de Saint Polycarpe et de Papias, qui eux-mêmes avaient été disciples de Saint Jean l'Évangéliste, naquit dans la Grèce, vers l'an 130 de J.-C. On croit qu'il fut envoyé par son maître dans les Gaules, l'an 157. Il fut d'abord prêtre dans l'église de Lyon, et succéda ensuite à Pothin, martyrisé sous

l'empire de Marc-Aurèle, l'an 177. Devenu le chef des évêques des Gaules, il en fut la lumière et le modèle. La dispute qui s'éleva entre les évêques asiatiques et le pape Victor Ier, donna occasion à Irénée de faire briller ses talens et son amour pour la paix : il n'oublia rien pour la rétablir. Le sujet de la dispute roulait sur la célébration de la Pâque. Les évêques d'Asie prétendaient qu'on devait toujours la célébrer le quatorzième jour de la lune de mars; Victor Ier et les évêques d'Occident soutenaient, au contraire, qu'elle ne devait être célébrée que le dimanche. Le pape lança les foudres ecclésiastiques contre les prélats qui ne pensaient pas comme lui. Irénée désapprouva l'amertume de son zèle, et exhorta en même temps les adversaires du pontifie romain à se conformer à la coutume de l'Église romaine. Les lettres qu'il écrivit à ce sujet éteignirent cette guerre sacrée. La ville de Lyon devint, par ses soins, une de celles où le christianisme florissait le plus; aussi fut-elle distinguée des autres, lorsque la cinquième persécution s'éleva. Un très-grand nombre de chrétiens, à la tête desquels fut Irénée, souffrirent le martyre, l'an 202, sous l'empire de Sévère. Il nous reste de ce prélat quelques ouvrages, d'un plus grand nombre, qu'il avait écrits en grec, et dont nous n'avons qu'une mauvaise version latine. Son style est serré, net, plein de force, mais sans élévation. Il dit lui-même qu'on ne doit point rechercher dans ses ouvrages la politesse du discours, parce que, demeurant parmi les Gaulois, il est impossible qu'il ne lui échappe plusieurs mots barbares. Son érudition était variée. Il connaissait les poètes, les philosophes, et surtout l'histoire et la discipline de l'Église. Il avait retenu une infinité de choses que les Apôtres avaient enseignées de vive voix, et que les évangélistes ont omises. Disciple de Papias, il était millénaire comme lui. On doit mettre aussi, parmi les fausses traditions qu'il reçut, l'opinion que J.-C. avait vécu sur la terre plus de 40 ans ou même 50 ans. L'histoire de l'Évangile atteste le contraire. Son principal ouvrage est son *Traité contre les hérétiques*, en 5 livres : C'est en même temps une histoire et une réfutation des différentes hérésies, depuis Simon-le-Magicien jusqu'à Tatien. De ces 5 livres qui divisent ce Traité, nous avons la moitié du premier livre dans la langue originale de cet évêque; tout le reste n'est qu'une traduction d'un écolier subalterne. Irénée écrivait sans ménagement contre les hérétiques. « Notre charité, dit-il, leur paraît dure et sévère; c'est qu'elle perce leurs plaies, pour en faire sortir le venin de l'orgueil qui les enfle. » Ce style-là est plus que sévère. Les éditions les plus recherchées des ouvrages de Saint Irénée sont : 1° Celle de Grabe, habile protestant, qui la publia en 1702, avec des notes. (*Voy*. GRABE.) 2° Celle du P. Massuet, bénédictin de Saint-Maur, en 1710, in-fol., avec des fragmens de Saint Irénée, cités dans tous les auteurs anciens, de savantes dissertations, et des notes pour éclaircir les endroits difficiles. Depuis cette édition, Pfaff a donné, in-8°, à La Haye en 1715, 4 *Fragmens* en grec et en latin, qui portent le nom de Saint Irénée. Le même Pfaff a donné une

nouvelle édition de toutes les *Œuvres* du second évêque de Lyon, à Venise en 1734, 2 vol. in-fol. Érasme en avait publié une en 1526, et Feuardent en 1596. On peut consulter sur ce Père de l'Église le tome 2 de l'Histoire des auteurs ecclésiastiques de dom Cellier; et sa Vie par dom Gervaise, Paris, 1723, 2 vol. in-12.

IRÉNÉE, nom de deux martyrs différens de celui dont on vient de parler. Le premier, diacre de Toscane, confessa, au prix de son sang, la foi de Jésus-Christ, l'an 275, sous l'empire d'Aurélien. — L'autre, évêque de Sirmich, dans la Pannonie, fut une des victimes de la persécution de Dioclétien et de Maximilien. Il eut la tête tranchée le 25 mars 304, et son corps fut jeté dans la Save.

IRETON (HENRI), gendre de Cromwel, commandait l'aile gauche de la cavalerie dans la bataille de Nazeby, donnée le 14 juin 1645. Le prince Rupert, qui lui était opposé, le battit. Ireton fut blessé et fait prisonnier; mais le roi ayant cédé la bataille à Cromwel, et ayant été obligé de fuir et d'abandonner ses prisonniers, Ireton recouvra la liberté. Lorsque le parlement d'Angleterre rappela Cromwel d'Irlande en 1650, celui-ci y laissa son gendre, avec la qualité de son lieutenant et de lord député. Ireton prit, après le départ de Cromwel, les villes de Waterford et de Limmerick. La prise de la dernière lui coûta la vie. Il y gagna une maladie pestilentielle, dont il mourut en 1651. Son corps, transporté en Angleterre, fut inhumé dans un magnifique mausolée que sa patrie lui fit bâtir à Westminster parmi les tombeaux des rois. Ireton, peu avant sa mort, ayant su que le parlement venait de lui assigner une pension de deux mille livres sterling, la refusa en disant : « Le parlement ferait mieux de payer ses dettes que de faire des présens. Je le remercie de celui qu'il m'offre; mais je ne veux point l'accepter, n'en ayant pas besoin. Je serai plus content de lui voir employer ses soins au soulagement de la nation, que de lui voir faire des libéralités du bien public. » En 1660, les cadavres d'Olivier Cromwel, d'Ireton, de Bradshaw, etc., furent tirés de leurs tombeaux, et traînés sur une claie au gibet de Tiburn, où ils furent pendus depuis dix heures du matin jusqu'au soleil couchant, et ensuite enterrés sous le gibet. Il avait puissamment contribué à la mort de Charles Ier, ses conseils ayant une grande influence sur son beau-père. Il eut la principale part à l'ordonnance pour le jugement du roi. Hume accorde à Ireton de grandes qualités comme homme d'état et comme général, mais lui reproche la mort du roi, et les cruautés auxquelles il se livra dans diverses circonstances. Les historiens en ont parlé diversement.

IREVISA (JEAN), né en Cornouailles au 14e siècle, vicaire de Berkeley, au comté de Glocester, a donné une *Traduction du Polychronicon*, qu'il a faite sous la direction de Thomas Berkeley, en 1387.

IRIARTE (JEAN). *Voyez* YRIARTE.

IRNERIUS. *Voyez* WARNER.

IRPINO (ÉNÉE), de Parme, poète très-agréable, florissait à la fin du 15e siècle. Il marcha sur les traces de Pétrarque sans l'imiter servilement, et en donnant à ses

poésies un caractère particulier qui l'a placé à côté des poètes les plus célèbres de son temps. En 1520, il publia ses *Poésies* en un volume, et les dédia à Bruno de Parcitadi, de Rimini, bon poète comme lui. Le *Chansonnier* d'Irpino n'a pas été imprimé et se conserve à la bibliothèque de Parme.

IRSON (CLAUDE), arithméticien et grammairien, né en Bourgogne, au 17e siècle, a publié plusieurs ouvrages: I. *Arithmétique Universelle démontrée*, Paris, in-8°, 1674. II. *Méthode des Comptes en parties doubles*, ibid., 1678, in-fol. III. *Nouvelle méthode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la langue française*, Paris, 1657, 1662, in-8°. (*Voyez* l'*Examen critique* de M. Barbier.)

IRUROSQUE (PIERRE), dominicain du royaume de Navarre, docteur de Sorbonne en 1297, s'appliqua tellement à l'étude, qu'il en perdit la vue. Son principal ouvrage est une *Harmonie Evangélique*, imprimée en 1557, in-fol., sous ce titre : *Series Evangelii*, qui prouve dans cet auteur plus d'érudition que de jugement.

ISA (FRANÇOIS D'), patricien et chanoine de Capoue, né en 1572, auteur de l'*Histoire de Capoue*, et de cinq comédies italiennes imitées des Grecs et des Latins, mises au nombre des meilleurs ouvrages de ce genre écrits dans cette langue. En voici les titres : *La Flamina ; la Fortuna ; la Ginevra ; l'Alvida ;* et *le Mal maritato*, publiés sous le nom d'Octave D'ISA, son frère. Cet auteur mourut à Rome en 1622, âgé de 50 ans.

ISAAC, fils d'Abraham et de Sara, né l'an 1896 avant Jésus-Christ, sa mère étant âgée de 90 ans, et son père de 100; fut appelé Isaac, parce que Sara avait ri lorsqu'un Ange lui annonça qu'elle aurait un fils. (Ce mot signifie *ris* en hébreu.) Isaac, tendrement aimé de son père et de sa mère, était fils unique, et Dieu le leur avait donné dans leur vieillesse. Le Seigneur, suivant l'Écriture, voulut éprouver la foi d'Abraham, et lui commanda de l'immoler, l'an 1871 avant J.-C. Le patriarche était sur le point d'égorger cet enfant chéri, lorsque Dieu, touché de la foi du père et de la soumission du fils, arrêta, par un ange, la main d'Abraham. Quand Isaac eut atteint l'âge de 40 ans, Abraham songea à le marier. Éliézer, son intendant, envoyé dans la Mésopotamie pour y chercher une femme de la famille de Laban, son beau-père, amena de ce pays Rebecca, qu'Isaac épousa l'an 1856 avant J.-C. Il en eut deux jumeaux, Ésaü et Jacob. Quelques années après, il survint dans le pays une grande famine, qui obligea Isaac de se retirer à Gérare, où régnait Abimélech. Là, Dieu le bénit, et multiplia tellement ses troupeaux, que les habitans, et le roi lui-même, jaloux de ses richesses, le prièrent de se retirer. Isaac se retira à Bersabée, où il fixa sa demeure. C'est là que le Seigneur lui renouvela les promesses qu'il avait faites à Abraham. Comme il se vit fort vieux, il voulut bénir son fils Ésaü; mais Jacob, par les conseils de Rebecca, surprit la bénédiction d'Isaac, qui était aveugle, et qui la confirma lorsqu'il en fut instruit. Ce patriarche, craignant que Jacob ne s'alliât, à l'exemple de son frère,

avec une Chananéenne, l'envoya en Mésopotamie pour y prendre une femme de sa race. Il mourut peu de temps après, l'an 1716 avant J.-C., à 180 ans.

ISAAC (Saint), solitaire de Constantinople au 4e siècle, avait sa cellule auprès de cette ville. L'empereur Valens, prêt à porter les armes contre les Goths, ayant passé devant cette cellule, Isaac s'écria : « Où allez-vous, Seigneur, vous qui avez fait la guerre contre Dieu ? (Il favorisait les ariens.) C'est lui qui a soulevé les barbares contre vous, parce que vous avez armé contre lui la langue des blasphémateurs, et que vous avez chassé des maisons religieuses ceux qui chantaient ses louanges. Cessez de lui faire la guerre, et il fera cesser celle qu'on vous fait. Si vous combattez avant de l'avoir apaisé, vous perdrez votre armée, et vous périrez. — Je vaincrai, lui dit Valens plein de colère ; et je te ferai mourir, comme tu le mérites, pour ta fausse prédiction. — Oui, lui dit le Saint, je consens que vous me condamniez à la mort, si ce que je vous annonce ne se trouve pas véritable. » Ce prince se vengea en effet de la prédiction, en faisant enfermer le prophète pour le faire mourir à son retour ; mais il fut tué dans une bataille en 378. Isaac sortit de prison, et rentra dans sa cellule ; il ne la quitta que pour se trouver au concile de Constantinople, en 381. L'empereur Théodose lui donna de grandes marques d'estime. Isaac rassembla tous ses disciples dans un monastère au bord de la mer. Il mourut sur la fin du 4e siècle.

ISAAC Ier, fils du patriarche Narsès Ier, fut élu grand-catholicos d'Arménie, vers l'an 390, et s'occupa sérieusement de donner aux Arméniens une traduction exacte de la Bible. Il engagea le savant Mesrob à inventer les caractères, dont les Arméniens se sont servis jusqu'à présent. La plupart des versions des Saints grecs et syriaques ont été faites sous le patriarcat de ce grand homme, qui l'occupa l'espace de 50 ans. Vers le commencement de l'année 415, Isaac fit un voyage en Perse, et obtint des ordres de la part d'Isdegerde pour faire cesser la persécution contre les chrétiens de cette contrée. A son retour en Arménie, il envoya quarante jeunes gens à Édesse, à Alexandrie, à Athènes et à Constantinople, pour s'instruire dans les sciences et dans les langues, et rapporter dans leur pays les meilleurs écrits sacrés et profanes. Ce patriarche mourut le 9 septembre 440 de J.-C. On a de lui un *Livre de Canons, divisé en six parties, précédé par autant de Sermons ou Discours préliminaires*. Cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque impériale des manuscrits arméniens, n° 44.

ISAAC, fils d'Erram, philosophe et médecin, né à Damas, s'acquit une telle réputation dans son art, que Zaïde, vice-roi d'Afrique, le nomma son médecin ; Zaïde étant tombé malade, un médecin chrétien, collègue d'Isaac, condamna si opiniâtrément tout ce qu'il ordonnait, qu'il s'aperçut que ce médecin n'avait d'autre vue que de lui ôter la confiance du vice-roi. Il cessa de suivre la maladie de Zaïde, moins par humeur, que par une sorte d'attachement pour lui ; car ce seigneur lui ayant demandé la raison de sa

conduite, il lui répondit par ces mots remarquables : *La division de deux médecins est plus dangereuse qu'une fièvre tierce.* Isaac, auteur d'un livre *sur la cure des accidens causés par le poison*, mourut l'an de l'hégire 183.

ISAAC Ier, COMNÈNE, empereur grec, fils de Manuel, préfet de l'Orient, d'une famille illustre originaire de Rome, qui avait passé à Constantinople avec Constantin, s'était consacré aux armes dès sa jeunesse, et il servait avec distinction en Asie, lorsqu'il fut proclamé empereur, le 8 juin 1057, par les officiers généraux de Michel Stratiotique, qu'ils chassèrent du trône. Simple particulier, il s'était signalé par plusieurs exploits guerriers ; monarque, il eut les vertus d'un grand prince. Il veilla sur ses ministres, réforma une partie des financiers, borna les moines au nécessaire, et réunit le superflu à son domaine. Cette action irrita le clergé contre lui ; et le mécontentement fut encore plus grand lorsqu'il eut envoyé en exil le patriarche Michel. Frappé d'un éclair qui le fit tomber de cheval à la chasse, il se retira, l'an 1059, dans le monastère de Stude, où il fit l'office de portier, après avoir cédé l'empire à Constantin Ducas, qu'il croyait le plus digne de gouverner. Il mourut deux ans après, en 1061. Son épouse, qui lui avait conseillé d'abdiquer, embrassa aussi la vie religieuse.

ISAAC II, L'ANGE, empereur grec, avait vu périr sa famille victime de la cruauté d'Andronic Comnène, lorsque, sur un soupçon léger, ce tyran farouche ordonna sa mort. Isaac ayant tué l'assassin, et s'étant réfugié dans une église, le peuple se souleva en sa faveur, et celui qui, quelques instans auparavant était réduit à chercher un asile, fut porté en triomphe, et proclamé empereur le 12 septembre 1185. Il sembla vouloir réparer les maux que son prédécesseur avait causés à l'Empire ; il rappela les exilés, et les rétablit dans leurs biens. Mais cette lueur d'humanité se dissipa bientôt : il déshonora le trône, et tout le monde conspira contre lui. Alexis, son frère, gagna l'esprit des officiers, et se fit proclamer empereur. Isaac, à cette nouvelle, se sauva ; mais on l'arrêta, et on lui creva les yeux l'an 1195. Après la mort d'Alexis, il sortit de prison pour remonter sur le trône ; il mourut peu de temps après, en 1204, âgé d'environ 50 ans. C'était un prince voluptueux, mou et indolent, pusillanime à la tête des armées, enfant dans le conseil, avare, sans foi, sans honneur et sans religion. Il se faisait servir sur sa table les vases de l'église, et buvait dans des coupes d'or qui avaient été consacrées à Dieu, ou suspendues sur le tombeau des empereurs. Incapable de gouverner, il abandonnait tout le soin des affaires à des vieillards imbéciles, ou à des jeunes gens sans expérience. Maimbourg dit que ce prince donnait sa confiance à quelque favori, « qui était tantôt un vieil eunuque, et tantôt un jeune garçon à peine sorti de l'école, par lequel il se laissait conduire comme un aveugle. » L'abbé Guyon dit qu'un de ces jeunes garçons apprenait encore à écrire, lorsqu'il fut fait, par Isaac, premier ministre. Il avait été marié deux fois. Il eut de sa première femme Alexis IV, et deux princesses. Il

se maria avec Marguerite, fille de Béla, roi de Hongrie, dont il eut le prince Manuel, à qui Boniface, marquis de Montferrat, et deuxième époux de Marguerite, fit prendre vainement le titre d'empereur.

ISAAC LE HOLLANDAIS, ou JEAN-ISAAC LE HOLLANDAIS, de Stolk, village de la Hollande. Boerhaave, qui en parle dans la première partie de sa chimie, prétend qu'il y a eu deux ISAAC, qu'il nomme l'un ISAAC le Hollandais, et l'autre JEAN-ISAAC le Hollandais. Quelques auteurs disent qu'ils étaient frères, d'autres les regardent comme père et fils. Ils vivaient dans le 13[e] siècle. L'art d'émailler, et celui de colorer les pierres précieuses et le verre, en appliquant de légères plaques métalliques, est de leur invention. On y trouve tout ce qui concerne la fusion, la préparation et la séparation des métaux. On attribue encore à ces artistes, les ouvrages intitulés, *Scientia chimiæ. De projectione infinitâ, de mineralibus et verâ metallorum metamorphosi. De vino, de vegetalibus.* Il y a une édition de Middelbourg de quelques-uns de ces traités, qui parut en 1600, in-8°, sous le titre d'*Opera mineralia, sive de lapide philosophico.*

ISAAC (KARO), rabbin, du nombre des juifs qui quittèrent l'Espagne, lorsque l'édit de Ferdinand et Isabelle, en 1492, les eut mis dans l'alternative de se faire chrétiens, ou de sortir du royaume. Karo se retira en Portugal, d'où s'étant rendu à Jérusalem, il perdit en route ses enfans et ses livres. Il vécut dans une profonde solitude, où il composa un ouvrage intitulé *Toledot Jiskach, Génération d'Isaac;* c'est un commentaire en partie littéral, et en partie cabalistique sur le *Pentateuque*, dont il y a eu plusieurs éditions; la première imprimée à Constantinople, en 1518, une autre à Mantoue, une troisième à Amsterdam, en 1708. Buxtorf attribue au même rabbin un rituel intitulé: *Even Haheser, le Rocher de protection.*

ISAAC-LÉVITA, ou JEAN-ISAAC LEVI, savant rabbin du 16[e] siècle, embrassa le christianisme, enseigna la langue hébraïque à Cologne, défendit avec force l'intégrité du texte hébreu, et prouva doctement, contre Guillaume Lindanus, que les juifs ne l'ont point altéré. Ce fut un des plus célèbres grammairiens juifs. Il a composé un livre intitulé, *Defensio veritatis hebraïcæ*, Cologne, 1558. Isaac-Lévita est mis au nombre des plus célèbres grammairiens juifs.

ISAAC, dit *Benimiram*, fils par adoption de Salomon, roi d'Arabie, vécut, selon les uns, vers l'an 660, selon d'autres, au milieu du 12[e] siècle. Il a écrit, dit-on, un grand nombre d'ouvrages de médecine; savoir, des *Définitions*; des *Élémens*; des *Diètes générales et universelles*; des *Diètes particulières*; des *Urines*; des *Fièvres*; dix *Livres* de théorie: dix *Livres* de pratique; un traité intitulé *le Viatique*, que Constantin s'est attribué. On en trouve encore quelques autres dans l'édition des *Œuvres* d'Isaac, qui parut à Lyon, en 1515, in-fol.; mais le livre de *Diætis*, que Jean Posthius a traduit de l'arabe en latin, fut imprimé séparément à Bâle, en 1570 et 1577, in-8°; à Paris, 1607, et à Anvers, en 1608, in-8°.

ISAAC-LE-RABBIN. *Voyez* NATHAN.

ISAACSON (HENRI), savant chronologiste, secrétaire du docte évêque Andrews, né à Londres en 1581, mort en 1654, a compilé un immense ouvrage in-folio *sur la Chronologie*.

ISABEAU ou ISABELLE de Bavière, femme de Charles VI, roi de France, fille d'Étienne II, dit *le Jeune*, duc de Bavière, née en 1371, fut mariée à Amiens, le 17 juillet 1385. Les historiens français la peignent comme une marâtre, qui avait étouffé tous les sentimens qu'elle devait à ses enfans, et comme un flambeau fatal qui alluma la guerre dans le royaume. Étroitement unie avec le duc d'Orléans, qui tirait à lui toutes les finances du royaume, elle fut accusée d'en envoyer une partie en Allemagne, et d'employer l'autre à son luxe et à ses plaisirs, tandis que le roi, les princes et les princesses, ses enfans, manquaient de tout. Le connétable d'Armagnac aigrit l'esprit du prince contre la reine, qui fut envoyée prisonnière à Tours. Avant cette disgrace, on parlait publiquement de ses amours avec un jeune seigneur nommé Louis de Bois-Bourdon, lequel, sans avoir le rang du duc d'Orléans, avait succédé à toute sa faveur. La dignité du trône, et l'intérêt du dauphin exigeaient qu'on écartât un pareil scandale. Le roi étant allé un jour sur le chemin de Vincennes, où demeurait la reine, rencontra, à son retour, Bois-Bourdon, qui allait au château. Au lieu de s'arrêter, il se contenta de saluer le roi en passant, poussa son cheval, et continua son chemin. Le roi, transporté de colère, commanda au prévôt de Paris de courir après lui, et de le conduire au Châtelet. Il fut mis dans un cachot, les fers aux pieds : appliqué à la torture il avoua tout. On le précipita dans la Seine, pendant la nuit, enveloppé dans un sac de cuir, avec cette inscription : *laissez passer la justice du Roi.* C'est ce que les auteurs du temps appellent *Justice souveraine.* Isabeau, captive à Tours, ne respirant que la haine et la vengeance, vint à bout de briser ses fers, et s'unit avec le duc de Bourgogne. Paris fut pris, et les Armagnacs furent, avec tous leurs partisans, exposés aux fureurs d'une milice sanguinaire, de la lie du peuple, que la reine autorisait. Le connétable fut massacré le 12 juin 1418, et Isabelle en témoigna une joie insolente. Après la mort du roi, arrivée le 22 octobre 1422, cette princesse vécut dans l'opprobre, justement haïe des Français, auxquels elle avait causé tant de maux, et méprisée des Anglais, qu'elle avait favorisés. Elle mourut à Paris, dans l'hôtel de Saint-Pol, le 30 septembre 1435, âgée de 64 ans. On l'inhuma en pompe à Saint-Denis, près du tombeau de Charles VI, et on lui érigea dans la suite un mausolée de marbre. La Place lui a fait cette épitaphe :

Reine, épouse coupable, et plus coupable mère,
Après avoir livré le royaume aux Anglais,
Objet de leur mépris, exécrable aux Français,
Ci-gît Isabeau de Bavière.

Bien des gens attribuèrent sa mort à un saisissement que lui causèrent les sanglantes invectives des seigneurs anglais : ils lui disaient en face, « que le roi Charles VII n'était point le fils de son époux. » Elle avait été véritablement fort

galante. Le plus célèbre de ses amans fut son beau-frère Louis, duc d'Orléans. Son cœur était extrêmement vindicatif, et son esprit plein de travers pernicieux. On ne sait pourquoi le P. Daniel lui donne néanmoins un grand esprit. Les traits qu'on voit d'elle dans toutes les Histoires ne confirment pas cette idée. L'ambition ne suppose pas toujours le talent. Pour satisfaire cette passion, ainsi que celle de la vengeance, elle prit toujours de fausses mesures; et sa politique ne la conduisit qu'à dégrader sa famille, à ruiner l'état et à traîner une vieillesse honteuse. Cette mère dénaturée mit tout en œuvre pour exclure de la couronne le fils unique qui lui restait, et pour la faire tomber à Henri V, roi d'Angleterre, qui avait épousé Catherine, sa sixième fille. Cette union eut lieu en exécution du traité de Troyes (1420), par lequel on régla que Henri V succèderait à la couronne de France après la mort de Charles VI et d'Isabelle, et qu'en attendant il gouvernerait la France en qualité de régent, vu l'incapacité du roi. On foulait ainsi aux pieds les lois fondamentales de la monarchie; et, en appelant les Anglais à régner sur la France, elle devint, pour tous les Français, un objet de mépris et d'horreur. *Voy.* Henri V, et Charles VI et VII.

ISABELLE de CASTILLE, reine d'Espagne, fille de Jean II, roi de Castille, et sœur de Henri IV, dit l'*Impuissant*, née en 1450, épousa, en 1469, Ferdinand V, roi d'Aragon, et hérita des états de Castille en 1474. (*Voyez* Henri IV *l'Impuissant.*) On lui opposa sa nièce Jeanne, qui avait des prétentions sur ce royaume; mais le courage d'Isabelle, et les armes de son mari, la maintinrent sur le trône, surtout après la bataille de Toro, en 1476. Les états de Castille et d'Aragon étant unis, Ferdinand et Isabelle prirent ensemble le titre de roi d'Espagne. (*Voyez* Ferdinand.) Aux graces et aux agrémens de son sexe, dit un historien, Isabelle joignait l'ame d'un héros, la politique profonde et adroite d'un ministre, les vues d'un législateur, et les qualités brillantes d'un conquérant. Elle se trouvait toujours au conseil, elle régnait avec son époux, et voulut toujours être nommée dans tous les actes publics. La conquête du royaume de Grenade sur les Maures, et la découverte de l'Amérique, furent dues à ses encouragemens; et, sous ce point de vue, elle doit partager, avec Colomb, la gloire de la découverte du Nouveau-Monde. On lui a reproché d'avoir été dure, fière, ambitieuse, et jalouse à l'excès de son autorité; mais ces défauts mêmes furent aussi utiles à sa patrie que ses vertus et ses talens. Il fallait une telle princesse pour humilier les grands, sans les révolter, pour en écarter l'anarchie féodale qui était à son comble à son avénement au trône.; pour conquérir Grenade, sans attirer toute l'Afrique en Espagne; pour détruire les vices et les scélérats de son royaume, sans exposer la vie et la fortune des gens de bien. Ce fut pour établir dans le royaume une police sévère et respectée, et maintenir la paix publique, qu'elle créa la Sainte-Hermandad. L'Espagne la perdit en 1504. Elle mourut à l'âge de 54 ans, ne laissant qu'une fille nommée Jeanne, mariée avec Philippe, archiduc d'Autriche, père de Charles-

Quint. Isabelle était presque toujours à cheval. Avant de mourir, elle fit jurer à Ferdinand, dont elle n'avait cessé d'être extrêmement jalouse, qu'il ne passerait pas à de secondes noces. Le pape Alexandre VI confirma aux deux époux, en 1492, pour eux et pour leurs successeurs, le titre de rois catholiques qu'Innocent VIII leur avait donné. Ils méritaient ce titre par leur zèle pour la religion catholique, qui leur fit établir l'inquisition en Espagne, l'an 1480. Ce redoutable tribunal, qui cimenta l'autorité royale par l'appui de la religion, accusé d'être sanguinaire dans une religion qui abhorre le sang, ne fut pas dans ses commencemens exempt de ces reproches. Il condamna, comme hérétiques, dans une seule année, plus de 2000 personnes, qui, la plupart périrent par le feu. La crainte d'être dénoncé changea le caractère de la nation, qui devint extrêmement silencieuse et grave, malgré la vivacité que donne un climat chaud et fertile. La cruauté de ce tribunal sanguinaire était déjà fort adoucie lorsqu'il fut supprimé.

ISABELLE DE FRANCE, fille de Philippe-le-Bel, et reine d'Angleterre, née l'an 1292, mariée en 1308 à Édouard, prince de Galles, depuis roi d'Angleterre, sous le nom d'Édouard II. C'était une femme galante qui, après diverses aventures, fut enfermée, par ordre de son fils Édouard III, dans le château de Rising, où elle mourut après 28 ans de prison. La bizarrerie de son époux, et son attachement à ses favoris, contribuèrent beaucoup à la jeter dans la galanterie. Quelques historiens ont prétendu qu'Édouard III avait avancé les jours de sa mère; mais c'est une calomnie, puisque Isabelle ne mourut qu'à l'âge de 75 ans. D'ailleurs, son fils, en la laissant dans le château où il l'avait confinée, lui rendit toujours une ou deux visites chaque année, et la fit servir en princesse. *Voyez* CHARLES IV, ÉDOUARD II et III, et MORTIMER.

ISABELLE DE PORTUGAL, impératrice et reine d'Espagne, fille aînée d'Emmanuel, roi de Portugal, et de Marie de Castille, sa seconde femme, née à Lisbonne en 1503, fut mariée à Séville avec l'empereur Charles-Quint, qui lui donna pour devise les *trois Graces*, dont l'une portait des roses, l'autre une branche de myrte, et la troisième une branche de chêne avec son fruit. Ce groupe ingénieux était le symbole de sa beauté, de l'amour qu'on avait pour elle, et de sa fécondité. On les orna de ces paroles, *Hæc habet et superat*..... Isabelle mourut en couches à Tolède, en 1538. François de Borgia, duc de Candie, qui eut ordre d'accompagner son corps de Tolède à Grenade, fut si touché de voir son visage, autrefois plein d'attraits, entièrement défiguré par la pâleur de la mort, qu'il quitta le monde pour se retirer dans la compagnie de Jésus.

ISABELLE D'ARAGON, fille d'Alphonse, duc de Calabre, et fils de Ferdinand, roi de Naples, morte en 1524, épousa, en 1489, Jean Galeazzo Sforza. Elle était alors mineure, sous la tutelle de son oncle Louis Sforza, qui, en la voyant, en devint amoureux. Comme les nouveaux époux n'avaient encore été mariés que par procuration, Louis Sforza trouva des moyens pour les éloigner l'un

de l'autre, et déclara sa passion à Isabelle; mais elle refusa d'y répondre, et exhorta son mari à secouer le joug de son oncle. L'amour de Louis se changea alors en haine; il épousa Alphonsine, fille du duc de Ferrare, femme ambitieuse et entreprenante. Par ses artifices et par les ordres de Louis, Jean Galeazzo fut empoisonné. Louis s'empara de ses États, et Isabelle se réfugia à Naples. Cette ville fut prise par les Français, et Isabelle eut à pleurer toute sa famille. Elle se retira dans une petite ville du royaume de Naples, qui lui avait été assignée pour son douaire. Cette princesse eut une fille, qui épousa Sigismond, roi de Pologne.

ISABELLE, reine de Hongrie, sœur de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, épousa, en 1539, Jean de Zapole, roi de Hongrie. En 1540, pendant que le roi son mari assiégeait Fogaras, elle accoucha d'un fils. La joie que Jean Zapole en ressentit fut extrême. A cette occasion il donna à ses troupes un festin, où lui-même se livra a de tels excès d'intempérance, qu'il en mourut. Isabelle n'était pas en état de résister aux forces de Ferdinand d'Autriche, avec qui Jean était en guerre. Elle implora le secours de Soliman, sultan des Turcs. Mais ce prince barbare s'empara par une indigne trahison de la capitale des états d'Isabelle, qui fut contrainte de se retirer en Transylvanie. Elle fut ensuite obligée de céder ce pays à Ferdinand, et se retira à Cassovie. Dans la route, elle écrivit sur un arbre cette sentence latine: *Sic fata volunt*; «ainsi l'ordonne le destin.» En 1559, elle recouvra la Transylvanie: mais elle refusa de rendre la couronne à son fils quand il eut l'âge.

ISABELLE (Claire-Eugénie), d'Autriche, fille de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Élisabeth de France, née en 1566, épousa, en 1598, Albert fils de l'empereur Maximilien II, et vint aux Pays-Bas, dont Philippe leur avait abandonné la souveraineté, avec le consentement des États. Dans cette cession, Philippe dit que «c'est pour le bien »et repos desdits pays; et que »c'était le vrai chemin pour par»venir à une bonne et solide paix, »et se délivrer d'une si ennuyeu»se guerre, de laquelle ils ont été »travaillés par un si long espace »d'années, et considérant, ce »qu'à tous est notoire, que le plus »grand bonheur qui peut advenir »à un pays, est de se trouver »régi et gouverné à la présence »de son prince et seigneur na»turel: Dieu est témoin des pei»nes et soins qu'avons eus sou»vent de ne l'avoir ainsi pu faire personnellement.» (*Voy.* Albert) Après la mort de son époux, arrivée en 1621, Isabelle gouverna seule pendant 12 ans, et mourut en 1633, âgée de 67 ans. Sa douceur, sa prudence, sa justice, l'ont rendue chère au peuple, et son nom est encore en vénération dans ces provinces. Sa piété était si solide et si soutenue, que son palais ressemblait plus à un monastère qu'à une cour. M. Schaw, anglais, dans son *Essai sur les Pays-Bas autrichiens*, ne cesse de parler du bonheur des Belges sous le gouvernement d'Albert et d'Isabelle, il admire surtout le courage et la fermeté, la sagesse et la modération de cette princesse. « Albert et Isa-

»belle, dit cet auteur, continuè-»rent à régner sur cette partie »des Pays-Bas, qui reconnaissait »leur autorité, savoir les Pays-»Bas autrichiens et français d'au-»jourd'hui. Ces provinces pros-»pérèrent sous leur gouverne-»ment, qui fut heureux. L'Ar-»chiduc possédait à un degré »éminent les vertus pacifiques »qui contribuent tant au bonheur »du genre humain : il employa »avec succès le temps du repos »qui suivit la trève avec la Hol-»lande, à rétablir ses provinces »qui avaient été agitées et déso-»lées par une guerre de 40 ans. »Les bonnes lois des anciens »princes furent rétablies ; on en »fit de nouvelles, qui furent avan-»tageuses au pays. L'*édit perpé-»tuel*, loi fort respectée dans les »Pays-Bas autrichiens, fut l'ou-»vrage de ce règne, sous lequel »la jurisprudence fut réglée et la »tranquillité des citoyens assu-»rée. La pureté des mœurs, l'or-»dre régnèrent à la cour d'Isa-»belle et d'Albert, et la satis-»faction que ressentait le peuple »en voyant ses souverains dans »le pays était augmentée par les »vertus de ces princes, et par la »douceur et l'équité de leur ad-»ministration. Les sciences et »belles-lettres fleurirent sous ce »règne. On compta alors dans la »Belgique plusieurs hommes fa-»meux par leur érudition, et les »archiducs ne négligèrent rien »pour l'avancement et l'encoura-»gement des lettres et des arts.» Isabelle avait assisté au siége d'Ostende, et, désespérée de la longue résistance de cette ville, elle jura, dit-on, de ne point changer de linge qu'elle ne fût maîtresse de la place. Le siége dura trois ans, trois mois et trois jours, de sorte que le linge que portait la princesse acquit cette couleur fauve qui, de son nom, est encore appelée *Isabelle*.

ISABELLE DE GONZAGUE. *Voyez* GONZAGUE.

ISABELLE DE DOUVRES. *Voyez* DOUVRES.

ISABELLE DE NAVARRE. *Voyez* JEAN, comte d'Armagnac.

ISABELLE. *Voyez* ÉLISABETH.

ISACCHI (JEAN-BAPTISTE), ingénieur, né dans le 16e siècle, fut quelque temps au service du comte Louis Pic de la Mirandole. Son talent dans la mécanique le fit employer fréquemment pour les spectacles et les fêtes qu'on donnait à cette époque, et il fut appelé à cet effet à Mantoue, à Novellara, à Bologne et dans sa patrie. Il vivait encore en 1596. On a de lui : *Repertorio de' Segreti*, Reggio, 1573. On trouve dans cet opuscule le catalogue de ses inventions. II. *Invenzioni di Gio Batista Isacchi di Reggio, nelle quali si manifestano varj secreti, e utili avvisi a persone di guerra, e per i tempi di piacere*, Parme, 1579, in-4°.

ISAIE ou ESAIE, le premier des quatre grands prophètes, fils d'Amos, de la famille royale de David, prophétisa, suivant l'Écriture, sous les rois Osias, Joatham, Achaz et Ezéchias, depuis l'an 735 jusqu'à l'an 781, avant J.-C. Le Seigneur le choisit dès son enfance pour être la lumière d'Israël. Un Séraphin prit sur l'autel un charbon ardent, et lui en toucha les lèvres pour le purifier. Dieu lui ordonna ensuite de se dépouiller du sac dont il était couvert, et de mar-

cher nu pendant trois ans et demi, pour représenter plus vivement l'état déplorable auquel Nabuchodonosor devait réduire le peuple de Juda. Ezéchias étant dangereusement malade, Isaïe alla de la part de Dieu lui annoncer qu'il n'en relèverait pas. Dieu, touché par les prières et les larmes de ce prince, lui envoya le même prophète, qui fit en sa présence rétrograder de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz, pour gage de sa guérison miraculeuse. Le roi Manassé, successeur d'Ezéchias, eut moins de vénération pour Isaïe. Choqué des reproches que le saint prophète lui faisait de ses impiétés, il le fit déchirer par le milieu du corps, avec une scie de bois, l'an 681 avant J.-C. Il avait alors environ 100 ans. Isaïe est regardé à juste titre comme le plus éloquent des prophètes, Son style est grand et magnifique, ses expressions fortes et impétueuses. Saint Jérôme dit que ses écrits sont comme l'abrégé des Saintes Écritures, et un précis des plus rares connaissances; qu'on y trouve la philosophie naturelle, la morale et la théologie. On le place au-dessus d'Homère pour le génie et la sublimité de l'expression. Il retrace les mœurs antiques avec plus de naturel que le poète grec. Ses idées sont plus qu'Homériques, selon un écrivain non suspect de partialité. « Ses héros sont aussi » fiers, et le prince des poètes épi» ques n'a pas de morceau des» criptif de la force du superbe » tableau de bataille que l'on » trouve au chapitre XIII. Quant » à l'éloquence, on ne peut lui com» parer que Démosthènes : aussi » purs l'un que l'autre, ils sont » tous deux magnifiques dans le » style, véhémens dans les mou» vemens, abondans en figures, » impétueux quand il s'agit de » révéler ce qui est odieux et dif» ficile. » Ce fut sur la lecture d'Isaïe, que Bossuet forma principalement son style, qui tient souvent de l'inspiration. Ce fut en le méditant que les deux Racine, père et fils, et J.-B. Rousseau ont transporté dans leurs écrits quelques-uns de ses plus beaux traits. On ne saurait trop recommander sa lecture assidue aux jeunes orateurs et aux poètes. Parmi les commentateurs de ce prophète, on distingue Aben-Ezra, David, Kimchi, Saint Jérôme, Leclerc, Sanctius, dom Calmet, l'abbé Duguet et Vitringa, qui a publié son *Commentaire* en 2 vol. in-fol. M. Bonneville a mis en vers français plusieurs fragmens d'Isaïe. On a aussi un commentaire estimé, du savant P. Berthier. La traduction la plus nouvelle d'Isaïe est de M. Eugène Genoude, 1815, in-8°.

ISAM. *Voyez* HISCHAM.

ISAMBERT (NICOLAS), célèbre docteur et professeur de Sorbonne, natif d'Orléans, enseigna long-temps la théologie dans les écoles de Sorbonne, et mourut 1642, à 77 ans. On a de lui des *Traités de théologie*, et un Commentaire sur la *Somme de Saint Thomas*, en 6 vol. in-fol., qui prouvent autant de savoir que de patience.

ISARD ou ISAR, frère d'un greffier de la chambre de l'édit de Castres, vint à Paris avec Pélisson, son compatriote, vers 1652; ils étaient à peu près du même âge, et tous deux firent leur cour à Mlle de Scudéri : la mo-

derne Sapho, se décida, malgré les avantages de la figure et les qualités extérieures d'Isard, pour Pélisson qui abusait, dit-on, de la permission qu'ont les hommes d'être laids. Cette préférence ne refroidit point leur amitié, et Pélisson chercha toutes les occasions de rendre service à son rival. Il lui procura la connaissance de Colbert, qui choisit Isard pour accompagner le marquis de Seignelay, son fils, en qualité de gouverneur, lorsque ce jeune ministre fit un voyage dans les cours étrangères. Ils parcoururent l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre ; et, au retour, Isard périt par un accident malheureux. Il se trouva mal, et perdit connaissance dans une chambre dont le laquais de M. Seignelay avait emporté la clef par mégarde ; Isard ne put appeler du secours, et mourut dans l'hôtellerie où il étoit logé, vers 1673. Isard est auteur de ce joli impromptu, sur lequel un habile musicien avait fait un air :

Qu'une impatience amoureuse
Est un supplice rigoureux!
Qu'une heure qu'on attend, et qui doit rendre heureuse,
Cause de momens malheureux, etc.

Il fut inséré, avec d'autres petites poésies, dans la *Petite Fiction*, qui est le seul ouvrage qui nous reste de lui, et qui fut imprimé sous le titre de *La Pistole parlante*, ou *la Métamorphose du louis d'or*, dédiée à mademoiselle de Scudéri, Paris, 1660, in-12, de 48 pages ; quelques exemplaires portent *Lettre galante à mademoiselle de Scudéri*, en forme de dialogue, Paris, 1660.

ISAURE (Clémence). *Voyez* Clémence Isaure.

ISBOSETH, fils de Saül, régna pendant deux ans assez paisiblement sur les dix tribus d'Israël, lorsque David régnait à Hébron sur celle de Juda. Abner, général de son armée, auquel il était redevable de la couronne, en ayant reçu des sujets de mécontentement, passa au service de David, et le fit reconnaître pour roi par les dix tribus, l'an 1048 avant J.-C. Quelque temps après deux benjamites assassinèrent Isboseth dans son lit, et portèrent sa tête à David. Ces misérables croyaient faire leur fortune par ce présent ; mais le monarque les fit mourir. Le règne d'Isboseth ne dura que sept ans et demi.

ISBRAND. *Voyez* Ides.

ISCANUS (Joseph), poète du 12ᵉ siècle, né à Exeter, au comté de Devon, d'où il a pris en latin les noms d'*Excestrensis et de Devonius*. Il avait de l'érudition, et mérite d'être distingué dans le nombre de ceux qui, à cette époque, cultivèrent la poésie latine. Son principal ouvrage est celui de la *Guerre de Troie*, en 6 chants, publié pour la première fois à Bâle, par Albanus Torinus, en 1541, in-8°, et qui a couru en Allemagne sous le nom de *Cornelius Nepos*. Il a mieux aimé s'y traîner sur les traces de Darès-le-Phrygien, que de marcher sur celles d'Homère, qu'il traite de menteur. Son style ne manque ni de pureté, ni même d'une sorte d'élégance. Ce poète était moine, et mourut vers 1224.

ISCARIOT ou ISCARIOTE. *Voyez* Judas.

ISÉE, orateur célèbre, né à Chalcis dans l'île d'Eubée, passa à Athènes vers l'an 344 avant J.-C., y fut disciple de Lysias,

et maître de Démosthènes. Ce prince de l'éloquence grecque s'attacha à lui plutôt qu'à Isocrate, parce qu'il avait de la force et de la véhémence, tandis que son rival n'étalait que de vains ornemens. Son style est simple et élégant, mais plein de force et d'énergie; c'est de lui que Juvénal a dit: *Isæo torrentior.* Un avantage qu'il eut encore sur Isocrate, c'est qu'il tourna l'art de la parole du côté de la politique. Nous avons dix *Harangues* de lui dans les anciens *Orateurs grecs* de H. Estienne, 1575, in-fol. L'édition la plus estimée est celle de Reiske, Leipsick, 1775, in-8°, tome 7 de ses *Oratorum græcorum monumenta.* On a retrouvé dans la Bibliothèque Lorenziana du grand-duc de Toscane, une onzième harangue d'Isée Υπέρ τοῦ Μενεκλέους κλήρου (*De Meneclis hæreditate*, dont M. Tyrwith a donné à Londres une belle édition, 1785, in-8°.

ISÉE, autre orateur grec, venu à Rome à l'âge de 60 ans, vers l'an 97 de J.-C., fut les délices et l'admiration de ceux qui avaient conservé le bon goût de l'éloquence. Pline-le-Jeune dit dans ses lettres qu'il ne se préparait jamais, et qu'il parlait toujours en homme préparé. Rien n'égalait, selon le même écrivain, la facilité, l'élégance et la variété de ses expressions. D'après cet éloge, la perte de ses ouvrages est un malheur pour les lettres.

ISELIN (Jacques-Christophe), en latin *Iselius*, théologien et philologue célèbre, né à Bâle, en 1681, obtint la chaire d'histoire et d'antiquités de cette ville, ensuite celle de théologie, et la place de bibliothécaire. L'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris lui donna le titre d'académicien honoraire étranger, à la place de Cuper. Iselin mourut le 14 avril 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *De Gallis Rhenum transeuntibus, carmen heroïcum*, 1696, in-4°. II. *De Historicis latinis melioris ævi Dissertatio*, 1697, in-4°. III. Un grand nombre de *Dissertations* et de *Harangues* sur différens sujets. IV. Plusieurs ouvrages de controverse, qui sont aujourd'hui entièrement oubliés. *Histoire du concile de Bâle.*

ISELIN (Jean-Rodolphe), célèbre jurisconsulte, né à Bâle, le 20 juin 1705, mort dans la même ville, le 3 mars 1779, a publié en latin beaucoup de Dissertations intéressantes sur le le droit, l'histoire, etc.; les deux premières parties de la *Chronique Suisse de Tschudi*, 2 vol. in-fol., avec des Notes savantes; les *Lettres* de Pierre Vignes, chancelier de l'empereur Frédéric II, 2 vol. in-8°; et *la Vie* de l'académicien Jacq. Christophe Iselin, 1738. Il était associé des Académies des sciences de Berlin et de Paris, de celle de Cortone, des Arcadiens, à Rome; docteur en droit de l'université de Bâle, et conseiller aulique du margrave de Bade-Dourlach.

ISELIN (Isaac), secrétaire du conseil d'état de la république de Bâle où il était né en 1728, et où il mourut en 1782. Il a laissé, entre autres ouvrages estimés: I. *Testamen juris publici Helvetiæ*, Bâle, 1751, in-4°. II. *Histoire du genre humain*, 2 vol., 1764. III. Un Journal intitulé *Éphémérides de l'humanité*, en allemand.

ISEMBURGE. *Voy.* Ingeburge.

ISHAC (Abou-Iacoub), fils de Honaïn, fut un des plus laborieux traducteurs du siècle de Mamoun. Il traduisit en arabe la plupart des ouvrages d'Aristote. Il écrivit aussi beaucoup sur la médecine, et jouit de la faveur des califes. Il mourut en 298 ou 299.

ISIDORE de CHARAX, ainsi nommé parce qu'il était né dans cette ville, située à l'embouchure du Tigre, auteur grec du temps de Ptolomée-Lagus, vers l'an 300, avant J.-C., a composé divers *Traités historiques*, et une description du pays des Parthes, sous le nom de *Stathmes Parthiques*. Ce n'est qu'un court itinéraire, avec l'indication des lieux de repos, que David Hæschelius a publiée. Elle peut être utile. On la trouve aussi dans les *Petits Géographes* grecs de Hudson, publiés à d'Oxford, 1703, 4 vol. in-8°. Dodirell a écrit une dissertation estimée sur Isidore de Charax.

ISIDORE (Saint), de Peluse, originaire d'Alexandrie, ainsi nommé parce qu'il s'enferma dans une solitude auprès de la première de ces deux villes, florissait du temps du concile général d'Éphèse, tenu en 431, et mourut le 4 février 440. Saint Chrysostôme avait été son maître. Isidore forma des disciples à son tour, et les conduisit avec prudence. Il reprenait les uns avec douceur, les autres avec fermeté. « On ne gagne pas, disait-il, tout le monde par les mêmes moyens, comme les mêmes remèdes ne guérissent pas toutes les maladies. » Nous avons de lui cinq livres de Lettres en grec au nombre de 2172, et quelques autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle de Paris, donnée par André Schott en 1638, in-fol., en grec et en latin. Le style en est précis et élégant, et assez pur. On y trouve de la précision et de la solidité. Christ. Aug. Heumann a publié à Gottingue, en 1737, une Dissertation dans laquelle il s'efforce de prouver que la plupart des Lettres attribuées à Saint Isidore sont controuvées. Ce Saint est connu aussi sous le nom d'*Isidore de Damiette*.

ISIDORE (Saint), d'Alexandrie, né en Égypte, vers l'an 318, passa plusieurs années dans la solitude de la Thébaïde et du désert de Nitrie. Saint Athanase, qui lui avait conféré la prêtrise, le chargea de recevoir les pauvres et les étrangers. Cette fonction lui a fait donner le nom de *l'Hospitalier*. Il joignait à une vie austère un travail continuel. Il défendit avec zèle la mémoire et les écrits de Saint Athanase contre les ariens. Isidore se brouilla dans la suite avec Théophile d'Alexandrie, et ce patriarche le chassa du désert de Nitrie et de la Palestine, avec trente autres solitaires. Il se réfugia à Constantinople l'an 400, et y mourut à l'âge de 80 ans, le 15 janvier 404, jour où l'Eglise célèbre sa fête.

ISIDORE (Saint), de Séville, fils d'un gouverneur de Carthagène en Espagne, où il naquit vers l'an 570, et frère de Léandre, évêque de Séville, fut choisi, après la mort de ce prélat, pour son successeur, en 601. Pendant près de 40 ans qu'il occupa ce siége épiscopal, il fut le père des pauvres, le consolateur des malheureux et l'oracle de l'Espagne. Il mourut le 4 avril 636, dans un âge avancé. Le concile de To-

lède, tenu en 653, l'appelle le *Docteur de son siècle et le nouvel ornement de l'Église...* Isidore avait présidé à un grand nombre de conciles assemblés de son temps, et en avait fait faire les règlemens les plus utiles. M. de la Serna-Santander fait mention d'un manuscrit infiniment précieux, copié et collationné, avec les variantes en marge, sur plusieurs vieux manuscrits sur velin, des 9, 10 et 11e siècles, conservé dans les archives des églises de Tolède, de Gênes et d'Urgel, ainsi que dans les bibliothèques royales de Madrid et de l'Escurial. Il est intitulé: *Vera et genuina collectio veterum canonum Ecclesiæ Hispaniæ, à divo Isidoro Hispalensi adornata et ad mss. codd. antiqq. fidem exacta et castigata*, *studio et operâ Andræ Burriel, soc. Jes. theol.*, 4 vol. in-fol. Sans la révolution, M. de la Serna eût publié cet ouvrage, dont il a fait une excellente préface, imprimée à la suite du Catalogue de sa bibliothèque. Il regarde ce manuscrit comme la vraie collection des canons de Saint Isidore de Séville, par laquelle s'est gouvernée invariablement l'Eglise d'Espagne jusque vers la fin du 12e siècle. C'est, dit-il, la collection la plus pure, la plus ample et la mieux ordonnée qui ait jamais existé dans les Eglises d'Orient et d'Occident. Il ne faut pas la confondre avec la trop fameuse collection des canons, forgée vers la fin du 8e siècle dans l'empire franco-gallican, connue sous le nom de Collection d'Isidore Mercator, et pleine de fausses décrétales : nous en parlerons dans l'article de ce dernier. Il n'existe de celle-ci qu'une seule édition, publiée à Paris en 1524, par les soins de Jacques Merlin, in-fol. Cet ouvrage n'a de prix que lorsque les exemplaires sont en vélin. Outre les canons dont nous venons de parler, on a encore d'Isidore de Séville plusieurs compilations qui décèlent beaucoup de savoir, mais peu de goût. Les principales sont : I. *Vingt livres des Origines ou Étymologies.* II. Des *Commentaires* sur les livres historiques de l'Ancien Testament. III. Un *Traité*, assez curieux, *des écrivains ecclésiastiques.* IV. Un *Traité des Offices ecclésiastiques*, intéressant pour les amateurs de l'antiquité et de l'ancienne discipline. Isidore y remarque *Sept prières du sacrifice*, qui se trouvent encore, avec le même ordre, dans la Messe mosarabique, qui est l'ancienne liturgie d'Espagne, dont ce saint est reconnu pour le principal auteur. L'édition du Missel, 1500, in-fol., et celle du Bréviaire, 1502, in-fol., imprimées par ordre du cardinal Ximenès, sont fort rares. On a fait paraître à Rome, en 1740, in-fol., un Traité sur cette liturgie. V. Une *Règle* qu'il donna au monastère d'Honori. Il y dit « qu'un moine doit toujours travailler, suivant le précepte et l'exemple de Saint Paul, et des patriarches......... Il ajoute, que ceux qui veulent lire sans travailler, montrent qu'ils profitent mal de la lecture, qui leur ordonne le travail. » VI. Une *Chronique depuis Adam jusqu'en* 626, utile pour l'Histoire des Goths, des Vandales et des Suèves, quoique l'auteur montre peu de choix dans les faits et trop de crédulité. VII. Un Traité *De viris illustribus.*

Les meilleures éditions de ces différens ouvrages sont celles de dom Dubreuil, bénédictin, Paris, in-fol., en 1601, et Cologne, 1617; et d'Averali, qui a été publiée en 7 vol. in-fol., à Rome, de 1797 à 1803, par les soins et aux frais de l'archevêque de Tolède. G. Gheerman, dans une savante note qui se trouve parmi celles sur l'Anthologie latine de Burman, tome 2, page 525, observe que l'on a oublié de mettre dans la collection des Œuvres d'Isidore deux *Hymnes* à Sainte Agathe, qui se trouvent dans les *Acta Sanctorum* d'Anvers, sur le 5 février, page 596.

ISIDORE (Saint), évêque de Cordoue, sous l'empire d'Honorius et de Théodose-le-Jeune, composa des *Commentaires* sur les *Livres des rois*. Il dédia cet ouvrage, vers 412, à Paul Orose, disciple de Saint Augustin. On le nomme aussi *Isidore l'Ancien*, pour le distinguer d'*Isidore-le-Jeune*, plus connu sous le nom d'Isidore de Séville. Au reste, l'existence d'Isidore de Cordoue a été niée par Nicolas Antonio dans sa *Bibliothèque espagnole*.

ISIDORE *Mercator*, ou *Peccator*, auteur d'une *Collection de Canons* long-temps attribuée à Isidore de Séville, vivait à ce qu'on croit au 8e siècle. Ce recueil renferme les fausses décrétales de plus de soixante papes, depuis Saint Clément jusqu'au pape Sirice, et les canons des conciles convoqués jusqu'en 683. Riculfe archevêque de Mayence, apporta d'Espagne en France le livre des canons authentiques recueillis par Saint Isidore, et y ajouta de nouvelles pièces. Il en fit diverses copies, qu'il répandit en France vers l'an 790 ou 800. Quelques papes profitèrent de ces pièces, dont la plupart étaient évidemment supposées, pour augmenter leur pouvoir temporel. On y trouve plusieurs lettres décrétales, attribuées aux papes Clément, Anaclet, Evariste, et aux autres jusqu'à Saint Silvestre; mais elles contiennent des caractères visibles de fausseté. On y fait parler ces pontifes dans le mauvais style du 8e siècle; les dates sont presque toutes fausses; tout y est plein de fautes contre l'histoire, la géographie et la chronologie; on y suppose d'anciens canons, qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un seul concile provincial sans la permission du pape, et que toutes les causes ressortiront à lui. Ce fut aussi depuis la publication de la compilation indigeste du faussaire Isidore, que les appellations à Rome se multiplièrent dans l'Église latine. Ce fut sur ces fausses décrétales que s'établit une nouvelle jurisprudence canonique, parce que l'ignorance et le défaut de critique les firent passer pour vraies. L'imposture qui les avait fabriquées était grossière; mais c'étaient des hommes grossiers qu'on trompait. L'ouvrage d'Isidore abusa les hommes pendant huit siècles; et enfin, quand l'erreur a été reconnue, les usages et les changemens qu'elle avait introduits dans certains points de la discipline ont subsisté dans une partie de l'Église : l'antiquité leur a tenu lieu de vérité. Les savans pourront consulter sur les fausses décrétales l'excellent ouvrage de Blondel, intitulé *Pseudo-Isidorius et Turianus vapulantes*,

et surtout ce qu'a dit le judicieux Fleury dans ses Discours 3, 4 et 7 sur l'Histoire ecclésiastique. Outre les preuves de supposition des décrétales rapportées plus haut, il y en a une décisive. Le fabricateur, dans toutes les citations des passages de l'Écriture se sert de la Vulgate, version faite par Saint Jérôme. Donc les pièces qu'il cite sont plus récentes que ce Père de l'Église. D'ailleurs elles n'ont aucun rapport avec l'état de l'Église, tel qu'il était dans le temps où on les suppose écrites.

ISIDORE DE ISOLANIS, dominicain milanais, dans le 16e siècle, célèbre par ses opinions singulières et hardies, qui font rechercher ses ouvrages, imprimés à Milan en 1517, in-fol. Les principaux sont : I. *De imperio militantis Ecclesiæ*, ouvrage rare et curieux. II. *Disputationum catholicarum libri V*. Il y traite de l'enfer, du purgatoire, et des indulgences. Ce livre est encore plus recherché que le précédent. III. *De principis institutione.*

ISIDORE DE ST.-JOSEPH, selon les uns, né à Douai, selon d'autres à Dunkerque, entré dans l'ordre des Carmes à Douai l'an 1622, enseigna la philosophie et la théologie aux Pays-Bas, et la controverse à Rome, fut fait consulteur du Saint-Office, procureur-général de la congrégation d'Italie de son ordre en 1650, et définiteur-général en 1656. Il était versé dans les langues et dans l'histoire de son ordre. Il mourut à Rome, l'an 1666. On a de lui : I. *Vita et epistolæ spirituales Joannis à Jesu Mariâ carmelitæ*, Rome, 1649, in-24. II. *S. Gregorii Decapolitæ sermo nunc primum editus;* grec et latin, avec des notes, Rome, 1642. III. Une *Histoire des carmes de la congrégation d'Italie*, publiée en 1671, en 2 vol. in-fol., par le P. Pierre de Saint-André.

ISIDORE DE MILET, architecte, au 6e siècle, fut considéré comme un artiste célèbre ; mais ce qui rend sa réputation impérissable, c'est la part qu'il eut avec Anthémius, à la construction de la superbe église de Sainte-Sophie à Constantinople, et de tous les édifices que l'empereur Justinien fit élever dans cette ville et dans les différentes parties de ses états. — Isidore de Millet eut un neveu surnommé ISIDORE DE BYSANCE, parce qu'il était né à Constantinople. Ce dernier, quoique fort jeune, bâtit avec un artiste de son âge (Jean de Milet), la ville de Zénobie dans la Syrie, avec un succès tel, qu'ils s'acquirent la réputation des deux meilleurs architectes de leur temps. *Voyez* ANTHEMIUS.

ISINGRINIUS (MICHEL), exerça l'art de l'imprimerie à Bâle, en concurrence avec le célèbre Oporin, et donna, après Alde Manuce, une édition complète des *Œuvres*, d'*Aristote* en grec, avec Jean Bebelius, son beau-père. Celle qu'il fit paraître seul, en 1550, et de laquelle parle Conrad Gessner dans une épître dédicatoire adressée à cet imprimeur, est préférée à celle d'Alde Manuce, tant pour la beauté des caractères et du papier, que par les figures dont elle est enrichie. Elle fut donnée d'abord en latin, et ensuite en allemand. Isingrinius imprima aussi plusieurs ouvrages de médecine, entre autres : *Leon-*

harti Fuchsii medici stirpium historia, et d'autres Ouvrages, comme on le voit dans la dédicace du second livre des Pandectes de Gessner, *De dialecticâ*.

ISLA (Jean), célèbre jésuite espagnol, né à Ségovie, en avril 1714, se rendit en Italie à l'époque de la suppression de son ordre, et se fixa à Bologne où il mourut en 1783. Frappé des fadeurs et des sottises que certains orateurs sacrés débitaient dans leurs discours, et pour éloigner de la chaire les prédicateurs indignes d'y monter, il imagina un roman très-ingénieux, intitulé : *Vida de Fray Gerundio di Campazas*, Madrid, 1758, 3 vol. in-8° ; ouvrage qu'il traita avec une imagination féconde et riche, plein d'esprit et de bons mots, d'un style agréable, et qu'on met à côté de *don Quichotte* et de *Guzman d'Alfarache*. Le héros est le curé Labon, dont les prédications ridicules font le sujet du roman, et offrent d'utiles leçons aux orateurs sacrés. Cet ouvrage a placé Isla au rang des auteurs originaux, et a singulièrement contribué à réformer l'éloquence de la chaire en Espagne; il a été traduit en anglais. On en a une édition de Madrid, imp. en 1804. On lui doit encore : I. *El dia grande de Navarra*, Madrid, 1746, in-8°. II. *Compendio de la historia de Espana*, Madrid, 1796, 2 v. in-8°. III. *Gil Blas de Santillana, buelto à su patria* (Gilblas rendu à sa patrie, par un Espagnol ami de sa nation). Le Père Isla prétend que Gil Blas a été réellement composé par un anonyme, en espagnol, en 1635, et sous le ministère du duc d'Olivarès. Si le bon jésuite était de bonne foi, que ne publiait-il le manuscrit espagnol? C'eût été l'unique moyen de justifier son assertion, et de prouver le prétendu plagiat de notre célèbre Lesage. M. le comte François de Neufchâteau a réfuté l'opinion du P. Isla, dans son examen de la question de savoir si Lesage est l'auteur de Gil Blas, ou s'il l'a pris de l'espagnol, en tête de l'édition de Gil Blas publiée par Didot l'aîné, 1819, 3 vol. in-8°. La *Biographie universelle*, à l'article Isla, adopte sans restriction l'avis du jésuite. On n'en sera pas étonné, quand on saura que l'auteur de cet article est espagnol :

Vincit amor patriæ.

ISLE-ADAM (l'). *Voyez* Villiers.

ISLE (de l'). *Voyez* Delisle.

ISMAEL, fils d'Abraham et d'Agar, naquit l'an 1910 avant J.-C. Ayant un jour maltraité son frère Isaac, Sara obligea Abraham de le chasser avec sa mère Agar. Ces deux infortunés se retirèrent dans un désert, où Ismaël, dit l'Écriture, était prêt à mourir de soif, lorsqu'un ange du Seigneur apparut à Agar. Il lui montra un puits plein d'eau, dont ils burent. Ils continuèrent leur chemin, et s'arrêtèrent au désert de Pharan. Ismaël épousa une Égyptienne, dont il eut douze fils, desquels sortirent les douze tribus des Arabes, qui subsistent encore aujourd'hui. Ses descendans habitèrent le pays qui est depuis Hévila jusqu'à Sur. Ismaël se trouva présent à la mort d'Abraham, et le porta avec Isaac dans la caverne du champ d'Éphron. Il mourut l'an 1768 avant J.-C. C'est de lui que sont supposés descendre les Arabes et les Agaréniens, les Ismaélites, les

Sarrasins, et quelques autres peuples. Mahomet, dans son Alcoran, se fait gloire d'être sorti de la famille d'Ismaël.

ISMAEL (Chah), premier sophi de Perse, petit-fils, par sa mère, d'Usum-Cassan, rétablit l'empire persan, l'an 1499, en se disant descendu d'Ali, gendre du faux prophète Mahomet, et en donnant une nouvelle explication à l'Alcoran. C'est ce qui a formé deux sectes parmi les Mahométans, qui se regardent mutuellement comme hérétiques. Ismaël commença son règne vers l'an 1505, et mourut en 1523, après avoir remporté diverses victoires sur ses ennemis. Pour établir plus solidement son trône, il sollicita les princes chrétiens de joindre leurs armes aux siennes contre les Ottomans; mais le temps des croisades était passé. Ses successeurs prirent, à son exemple, le titre de *Sophi*, parce que ce mot, en langue persienne veut dire *laine* : c'est de cette matière que les princes persans faisaient leurs turbans. Il laissa quatre fils.

ISMAEL II, ou SCHAH-ISMAEL, sophi de Perse, succéda à Chah Thamas en 1576. On le tira de sa prison pour le mettre sur le trône, où il s'affermit par la mort de huit de ses frères, qu'il fit égorger; mais après un règne de deux ans, il fut empoisonné avec de l'opium, ou, selon d'autres, avec une préparation encore plus enivrante, nommée *filaôun*. Cet événement arriva l'an 985 de l'hégire, 1577. Il avait plus de 50 ans.

ISMÉNIAS, célèbre musicien de l'antiquité, né à Thèbes, ayant été fait prisonnier par Athéas, roi des Scythes, joua de la flûte devant lui, en présence de ses courtisans. Ceux-ci, enchantés, le comblèrent d'éloges; mais le roi, tournant leur admiration en ridicule: « J'aime mieux, dit-il, les hennissemens de mon cheval que les sons de cette flûte » ; jugement qui ne diminuait rien de l'estime due aux talens d'Isménias, mais qui supposait dans ce roi ou beaucoup de férocité, ou un vice d'organisation.

ISMÉNIAS, chef des Béotiens, ayant été envoyé par ses concitoyens en ambassade à la cour de Perse, les servit utilement, après avoir éludé une difficulté relative au cérémonial. Il fut averti « qu'il ne pouvait parler au grand roi, s'il ne l'adorait. » Quoiqu'il eût résolu de ne pas déshonorer le nom grec par cette bassesse, il se fit présenter, et, en entrant dans la salle où le roi l'attendait, il laissa tomber sa bague sur le carreau. L'inclination qu'il fit pour la ramasser passa pour un acte d'adoration. Le roi, satisfait, écouta favorablement Isménias; et il crut ne devoir rien refuser à un homme qui lui avait rendu, sans difficulté un honneur que tous les autres Grecs s'opiniâtraient à lui refuser.

ISOARD. *Voyez* Delisle de Sales.

ISOCRATE, l'un des grands orateurs grecs, né à Athènes, l'an 436 avant J.-C., était fils d'un artiste de cette ville, nommé Théodore, qui amassa, en fabricant des instrumens de musique, assez de bien pour être en état de lui donner une excellente éducation. Isocrate répondit aux soins de son père : il devint, dans l'école de Gorgias et de Prodicus, un des plus grands maîtres dans l'art de la parole; mais il ne put jamais parler en public dans les grandes affaires de l'état; la faiblesse de

sa voix et sa timidité y furent un obstacle invincible. Il ouvrit à Athènes une école d'éloquence, qui fut une pépinière d'orateurs pour toutes les parties de la Grèce. « Il en sortit, dit Cicéron, comme du cheval de Troie, une foule de personnages illustres. Si ses leçons furent utiles aux disciples, elles ne furent pas moins lucratives pour le maître. Gorgias de Léontium avait dû à l'enseignement de la rhétorique une fortune qui le mit en état de décorer le temple de Delphes d'une offrande qui eût honoré la magnificence d'un monarque. Isocrate ne fut pas moins heureux, il amassa plus d'argent qu'aucun sophiste de son siècle, quoiqu'il n'exigeât rien des citoyens d'Athènes. Le fils d'un roi lui donna soixante mille écus pour un discours où il prouvait très-bien qu'*il faut obéir au prince*. Bientôt après, il en composa un autre, où il prouvait au prince qu'*il doit faire le bonheur de ses sujets*. On venait à lui de toutes parts. Également doué du talent de bien écrire et de celui de bien enseigner, il donnait à la fois le précepte et l'exemple. Dans ce qui nous reste de lui, on voit un style doux, coulant, agréable, plein de graces naturelles; ni trop simple, ni trop orné. Ses pensées sont nobles, ses expressions fleuries et harmonieuses. Cependant Aristote, apparemment jaloux de ses succès, n'en parlait qu'avec mépris. « Il est honteux de se taire, disait-il, lorsque Isocrate parle. » Cicéron n'en pensait pas de même. Isocrate est le premier, suivant lui, qui ait introduit dans la langue grecque ce nombre, cette cadence, cette harmonie qui en font la première des langues. Denys d'Halicarnasse compare son éloquence avec celle de Lysias, et dit qu'il ne le cède point à ce dernier pour la pureté du langage, pour l'attention à ne se servir que de mots usités de son temps, sans se permettre jamais d'expressions vieillies; mais il reproche à sa diction grave et pompeuse, une marche trop traînante, et trop pénible. Quant à l'invention et à la disposition, il le trouve infiniment supérieur à Lysias. Le même critique le loue surtout pour le choix de ses sujets, toujours nobles, toujours dirigés vers l'utilité publique. L'illustre Fénélon ne pensait point aussi favorablement d'Isocrate; il méprisait des discours de parade, où il ne croyait trouver qu'une vaine pompe de mots. Isocrate n'était pas moins bon citoyen qu'excellent rhéteur. La nouvelle de la défaite des Athéniens par Philippe, à la bataille de Chéronée le pénétra d'une douleur si vive, qu'il ne voulut pas survivre au malheur de sa patrie. Il mourut du chagrin que lui causa cet événement funeste, l'an 338 avant J.-C., à l'âge de 99 ans, après avoir passé quatre jours sans manger. Il s'était cependant toujours montré le partisan de Philippe, roi de Macédoine, avec lequel il entretint un commerce de lettres; mais il était l'ami de son pays, et ne voulut point survivre à la perte de sa liberté. On lui érigea deux statues, et on éleva sur son mausolée une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle était placée une sirène, image et symbole de son éloquence. Ce sophiste désapprouva hautement la condamnation de Socrate. Le lendemain de sa mort, il eut le courage de paraître en habit de deuil dans

Athènes, aux yeux de ce même peuple, assassin d'un philosophe qui faisait sa gloire. « Des hommes, qui parlaient de vertus et de lois en les outrageant, dit Thomas, ne manquèrent pas de le traiter de séditieux, lorsqu'il n'était qu'humain et sensible. » Nous avons de lui trente-un discours, traduits du grec en latin par Jérôme Wolffius. Toutes les *Œuvres* d'Isocrate furent imprimées par Henri Estienne, in-fol., 1593; réimprimées en 1604, in-8°. Elles contiennent ses *Discours* et ses *Lettres*, dont la dixième n'est pas authentique. L'imprimeur y joignit la traduction de Wolff, ses remarques propres, et quelques fragmens de Gorgias et d'Aristide. On estime aussi l'édition des Aldes, 1513 et 1534, in-fol.; et celle de Londres, 1749, en 2 vol. in-8°. On a donné à Cambridge, pour l'usage des classes de l'université, une excellente édition de quatorze *Discours* choisis d'Isocrate, 1729, in-8°. On y a joint des variantes et une nouvelle version, avec de savantes remarques. Les littérateurs pourront consulter les recherches de l'abbé Vatry sur les autres écrits qu'Isocrate avait composés. On les trouve dans le tome 13e des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres.* Parmi les éditions modernes, il faut distinguer particulièrement celle qu'a donnée l'abbé Auger, Paris, 1782, 3 vol. in-8° : déjà, en 1781, le même éditeur avait fait paraître une excellente traduction des *Œuvres complètes d'Isocrate;* celle de M. Lange, professeur de philosophie à Halle (1803), et enfin celle publiée par le docteur Diamant Coray, Paris, 1807, in-8°, qui fait partie de la nouvelle *Bibliothèque grecque* entreprise par ce savant helléniste.

ISOLANI (Hercule-Marie-Joseph), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, né à Bologne, le 9 mars 1686, et mort dans cette ville le 24 novembre 1756. Une des principales occupations d'Isolani fut de rechercher le plus de Vies de Saints, de bienheureux, etc., qu'il put trouver, et d'en former un énorme recueil de 60 volumes qu'on trouve manuscrits dans la bibliothèque des Pères de l'Oratoire de Bologne. Outre cet ouvrage, il a fait imprimer : I. *Vita di Anna Maria Calegari Zucchini Bolognese*, Bologne, 1743. II. *Vita del padre Luigi Fenaroli prete dell' Oratorio di Bologna*, Brescia, 1759.

ISOTTA NOGAROLE. *Voyez* Nogarola.

ISPIRI-ZADÉ, iman de la mosquée de Sainte-Sophie, en 1730, fut le principal instigateur de la révolte de Patrona-Khalil; mais il eut l'adresse de paraître tout-à-fait étranger aux excès qu'il avait conseillés, et il ne fut pas confondu dans le châtiment des rebelles. Patrona-Khalil fut mis à mort, et l'hypocrite Ispiri-Zadé fut nommé cadileskier.

ISRAEL (Saint), prévôt de la collégiale de Saint-Junien en Limousin, puis grand-chantre du Dorat dans la même province, où il avait embrassé l'institut des chanoines réguliers. Israël mourut le 22 décembre 1014. Son corps fut levé de terre en 1659. Nous avons de lui : I. Une *Histoire de Jésus-Christ* en vers et en langue vulgaire, que l'on a faussement attribuée à un Isaac, abbé d'Esterp, dans le nouveau *Glossaire* de Ducange. Cet ouvrage prouve que la langue ro-

mane était en usage avant le 12e siècle. Le père Labbe a publié dans *Bibl. Nov. Mess.*, tome 2, la Vie du bienheureux Israël, écrite quelques années après sa mort.

ISRAEL (Ben Menasseh), savant rabbin, chef des juifs des Pays-Bas, s'employa en leur faveur auprès de Cromwel, pour traiter de leur établissement en Angleterre, pour lequel on dit qu'il offrit 200,000 livres sterling (4,800,000 liv. tourn.), sous la condition qu'on leur permettrait l'usage de la cathédrale de Saint-Paul; mais cette offre ayant déplu à la plus grande partie du peuple. elle fut rejetée. Le catalogue de la bibliothèque de Bodley fait mention de plusieurs ouvrages de Ben Israël. On peut consulter aussi la *Bibliothèque hébraïque* de Wolff. Ben Israël mourut en 1657.

ISRAEL. *Voyez* Jacob.

ISSA, fils Ali, surnommé *le Médecin*, auteur d'un *Dictionnaire syriaque*, qui a été traduit en arabe, était chrétien, et faisait profession de l'art de guérir, qu'il avait appris à l'école de son père.

ISSA, surnommé l'*Oculiste*, frère du précédent, a composé un livre intitulé *Tadokerat al Cahalin,* qui traite des maladies des yeux et de leurs remèdes, et se trouve dans la bibliothèque du Roi. L'auteur qui s'était rendu les ouvrages de Galien familiers, en a extrait la plupart des choses intéressantes qu'on remarque dans son livre.

ISSACHAR, cinquième fils de Lia, et le neuvième des enfans de Jacob. Ses descendans sortirent d'Égypte au nombre de 54,400 combattans. Sa tribu s'adonna à l'agriculture. Ce patriarche était né l'an 1749 avant J.-C.; on ignore la date de sa mort.

ISSELT (Michel van), historien du 16e siècle, natif de Dokkum en Frise, selon les uns, selon d'autres, d'Amersfort, dans la province d'Utrecht, exerça la prêtrise en Hollande à l'époque où la réformation religieuse s'y introduisit à la suite de la liberté. L'attachement extrême d'Isselt à l'ancien régime et à l'ancien culte le fit successivement expulser de plusieurs endroits. Il se retira à Cologne, où il publia quelques ouvrages, et s'établit enfin à Hambourg, où il mourut, en 1597, dans un âge peu avancé. Ses principales productions sont : *Historia sui temporis*, imprimée à Cologne, 1602, in-8°. On se doute bien de la partialité qu'elle respire. *Historia belli Coloniensis, libris 4*; ibid., 1584 et 1620, in-8°. V. *Mercurius gallo-belgicus, seu Historia rerum memorabilium ab anno* 1586 *usque ad annum* 1594, Francfort, 1596, in-8°. VI. *Conciones*, ib. 1694, in-8°, et des ouvrages ascétiques.

ISTHVANFIUS (Nicolas), vice-palatin de Hongrie, né en 1558, et mort en 1615, a donné une *Histoire de Hongrie*, depuis 1490 jusqu'en 1612, qui fut imprimée pour la première fois à Cologne, en 1622, par les soins de Pierre Pazman. On l'a réimprimée plusieurs fois, et principalement à Vienne en Autriche, en 1757. La continuation de cette histoire par le jésuite Jacques Ketteler, qui parut en 1724, n'est pas estimée, à cause des mensonges dont il l'a remplie. La Vie d'Isthvanfius, écrite par son contemporain Thomas Balasfi, évêque de Presbourg, a été imprimée par

Kollar dans ses supplémens au catalogue des manuscrits de la bibliothèque impériale de Lanbecius, et elle se retrouve augmentée de notes importantes dans la *Memoria Hungarorum scriptis notorum* d'Alexis Hosany (1776, 3 vol. in-8°), 2e partie, page 247 et suivantes. L'Histoire d'Isthvanfius est d'autant plus estimable que cet auteur avait été employé par Maximilien II et Rodolphe II dans les affaires les plus délicates et les plus importantes.

ITEN (Basile), né en 1633 à Egeri au canton de Zoug, mort le 27 janvier 1697, fut élu abbé de Reinau le 30 août 1682. On distingue parmi ses ouvrages un *Traité de théologie*, suivant St. Thomas d'Aquin; Einsidlen, 1673, in-8°, en latin.

ITTE ou ITTUBERGE, femme de Pépin, maire du palais sous Dagobert, et sœur de Saint Modoald, évêque de Trèves. Après la mort de son époux, elle quitta la cour pour vivre dans la retraite. Elle fit bâtir le monastère de Nivelles pour elle et pour sa fille Sainte Gertrude, et elle y mourut l'an 552.

ITTIG ou ITTIGIUS (Thomas), savant professeur de théologie à Leipsik, où il naquit le 31 octobre 1643, travailla aux journaux de cette ville avec succès, et mourut le 7 avril 1710, à 67 ans. Il eut de la réputation dans son pays. On a de lui : I. Trois *Dissertations en latin sur les incendies des montagnes*, Leipsick, 1671, in-8°. II. Une *Dissertation*, très-estimée, *sur les hérésiarques des temps apostoliques*, 1703, in-4°. III. Une *Histoire des synodes nationaux tenus en France par les prétendus réformés*, 1705, in-4°. IV. Une *Histoire ecclésiastique des deux premiers siècles de l'Eglise*, 1709 et 1711, 2 vol. in-4°. V. Des *Œuvres théologiques*. Tous ses ouvrages sont en latin, et peu connus en France. On lui doit encore une édition grecque et latine des *Œuvres de Flavien Josephe*, Cologne, 1771, in-fol. *Voy.* les Mémoires de Nicéron, tom. 29.

IVAN. *Voyez* Iwan et Yvan.

IVANÉ Ier, prince géorgien de la race des Orpélians, reçut en 1057 d'Isaac Comnène, le gouvernement des provinces d'Haschdean et d'Arschamouni, sur la rive orientale de l'Euphrate, avec le commandement de toutes les troupes chargées de défendre cette frontière. Il se révolta ensuite contre l'empereur grec, et voulut agrandir ses états; mais, trop faible pour résister aux Turcs, il fut obligé de se retirer dans la Géorgie, où il se maintint dans une partie de l'héritage de ses pères. — Ivané II, son petit-fils, généralissime des troupes de la Géorgie, sous David II, rendit à ce prince de grands services dans ses guerres contre les Turcs Seldjoucides. Il mourut dans un âge très-avancé; son fils Sempad lui succéda. — Ivané III, fils de Sempad, fut aussi connétable de Géorgie, et le roi David III, avant de mourir, le nomma tuteur de Temna, son fils et son successeur. Ivané défendit les intérêts de son pupile, contre George, frère de David, qui s'était emparé de la couronne; mais après avoir fait des prodiges de valeur, se voyant abandonné de tous les princes géorgiens et de Temna lui-même, il se soumit à George, à condition qu'il n'aurait rien à souffrir ni

dans sa personne ni dans ses biens. Mais l'usurpateur viola son serment, le chargea de fers, lui fit crever les yeux, et fit massacrer tous les princes orpélians qui étaient en son pouvoir.

IVANÉ, prince arménien, attaché au service du roi de Géorgie, était fils d'un des plus vaillans généraux du roi Georges III. Il était atabek ou premier ministre de Géorgie, et son frère aîné Zacharie, généralissime des armées. Ces deux frères étaient réellement maîtres du royaume, mais ils étaient dignes de la confiance de leur souverain. Zacharie mourut en 1211, et Ivané lui succéda dans toutes ses fonctions, et joignit le commandement des troupes à l'administration des affaires. Il battit en 1724 les Huns, qui étaient venus s'établir près de la Géorgie; mais plus tard, il fut mis dans une déroute complète par Djelal-Eddin, et fut obligé de se réfugier dans les montagnes. Il reconquit la Géorgie en 1231 et mourut, peu après, dans un âge très-avancé.

IVES. *Voyez* Yves et Saint-Yves.

IVES (Edouard), voyageur anglais du 18e siècle, servit, en qualité de chirurgien, sur la flotte de l'amiral Watson, destinée pour les Indes Orientales. Après la mort de Watson, en 1757, il quitta le service, et voyagea en Orient. Il revint en Europe en passant par le nord de l'Italie. Il publia l'ouvrage suivant en anglais: *Voyage d'Angleterre aux Indes en 1754, avec une relation historique des opérations de l'escadre et de l'armée dans l'Inde, sous les ordres du vice-amiral Watson et du colonel Clive, dans les années 1755,* 1756, 1757, etc., *et Voyage de Perse en Angleterre par une route peu fréquentée*, Londres, 1773, in-4°, cartes et figures.

IVON. *Voyez* Yvon.

IWAN Ier (Basilowitch), possédait en 1328, les principautés de Wolodimir, de Moscou et de Nowogorod, et fut confirmé dans cette possession par les Tartares conquérans de la Russie. Il régna paisiblement pendant vingt-deux ans. — Iwan II, son petit-fils, fut reconnu en 1353, par les Tartares, légitime possesseur du trône moscovite. Il mourut en 1358 après avoir régné six ans.

IWAN III (Wassilievitch), fils de Basile IV, dit l'*Aveugle*, fut un des plus grands souverains de Russie. Il monta sur le trône en 1562, et affranchit aussitôt la Russie du joug des Tartares qui l'opprimaient. Il soumit, après un siége de sept ans, la ville de Novogorod. Il défit complétement les Tartares en 1475, et épousa la princesse Sophie, petite-fille de Michel Paléologue. Puis il institua les armoiries de Russie, et prit l'aigle noire à deux têtes. Par ses soins, la ville de Moscou s'embellit, et de majestueux édifices s'élevèrent au milieu des cabanes et des tentes. Iwan prit en 1486, le titre de souverain de toutes les Russies, et reçut des ambassadeurs de toutes les cours du nord de l'Europe. Quoique doué d'un génie supérieur, Iwan avait les mœurs barbares de son siècle. Il tua le second de ses fils dans un accès de fureur. Il mourut le 15 octobre 1505, âgé de 66 ans, dont il en avait régné 43. Son fils aîné Dmitri, qu'il avait institué son héritier, fut immolé à l'ambition de Basile, son frère du second lit.

IWAN IV (Wassilievitch), fils d'Ivan III, premier czar de Moscovie, surnommé *le tyran* par les étrangers, et *le terrible* par ses sujets. Il monta sur le trône en 1533 à la mort de son père Basile. Dès son avénement au trône, à l'âge de 14 ans, il développa un grand caractère, qui aurait immortalisé son règne, s'il ne l'eût pas souillé par des actes de la plus grande férocité. Il affranchit sa nation de la domination des Tartares, et jeta les fondemens du puissant empire de Russie. Il fut le premier qui se donna le titre de czar; il prit, en 1554, la ville d'Astracan sur les Tartares-Nogaïs, celle de Casan, et ce fut vers la fin de son règne que l'on découvrit la Sibérie dont la conquête occupa trois règnes successifs. Il fit venir des architectes pour bâtir des églises dans les principales villes de ses états, veilla sur le clergé, assembla un synode, en 1542, dressa, en 1550, le *Soudebnic* ou le manuel des juges, fixa le cours des monnaies, régla le commerce en 1571 par un tarif, ainsi que par des traités faits avec d'autres nations, et introduisit l'imprimerie dans sa capitale. Pour peupler ses états, il accorda aux étrangers le libre exercice de leur religion. Il entreprit de fonder à Novogorod et à Pleskow des gymnases pour faire instruire la jeunesse russe dans les langues latine et allemande : enfin il n'épargna rien pour rendre sa nation illustre et florissante. Ce prince, malgré de grandes vues et un esprit supérieur à son siècle, partagea la barbarie propre à la nation qu'il gouvernait, et montra souvent l'humeur la plus bizarre. Ayant appris qu'un boyard s'était laissé corrompre par le présent d'une oie pleine de ducats, il lui fit couper les bras et les jambes. L'ambassadeur d'un prince étranger ayant eu la hardiesse de mettre son chapeau devant lui, le czar irrité le lui fit clouer sur la tête. Cette punition cruelle n'empêcha pas le chevalier Jérôme Boye, ambassadeur de la reine Elisabeth, de se couvrir en sa présence; Iwan lui demanda s'il ignorait le traitement infligé pour une pareille action? « Je le sais, répondit Boye, mais je suis ambassadeur d'une reine qui n'ôte son bonnet et ne découvre sa tête devant aucun prince, et qui tirerait vengeance du moindre outrage fait à son envoyé. » Le czar lui tendit la main, en lui disant qu'il serait heureux d'avoir des serviteurs tels que lui. Iwan, faisant un voyage dans ses états, y reçut des présens de plusieurs personnes. Un cordonnier lui présenta un navet d'une grosseur considérable venu dans son jardin; le monarque reçut ce présent avec bonté, couvrit d'or celui qui l'offrait, et le nomma cordonnier de la cour. Un grand seigneur, apprenant la récompense dont ce présent avait été suivi, imagina que s'il faisait un don très-considérable, Iwan l'en dédommagerait amplement: en conséquence il présenta un très-beau cheval à ce prince, qui ne lui rendit en retour que le navet qu'il avait reçu. Iwan, s'étant déguisé, alla demander l'hospitalité dans un village près de Moscou. Tout le monde refusa de le loger, à l'exception d'un pauvre homme dont la femme était en couches. Le lendemain, le czar, accompagné de sa cour et de ses gardes, vint nommer l'enfant nouveau-né, combla de bienfaits le paysan, et

fit mettre le feu aux autres maisons du village, pour faire éprouver, dit-il, aux habitans, que tout étranger méritait d'être accueilli, et qu'il n'y avait pas de plaisir de coucher à l'air en plein hiver. Ce prince mourut le 19 mars 1584. Il eut pour successeur Fœdor.

IWAN V, ou JEAN ALEXIOWITZ, czar de Russie, second fils de Michaëlowitz, né en 1661, disgracié de la nature, était presque privé de la vue et de la parole, et sujet à des convulsions. Il devait succéder à la couronne après la mort de son frère Fœdor III, arrivée en 1682; mais comme son esprit était aussi faible que ses yeux, on voulut l'enfermer dans un monastère, et donner le sceptre à Pierre, son frère, né d'un second mariage; c'était le fameux Pierre I[er]. La princesse Sophie, leur sœur, espérant de régner sous le nom d'Iwan, excita une sédition pour lui conserver le trône. Après bien du sang répandu, on finit par proclamer souverains les deux princes Iwan et Pierre en leur associant Sophie en qualité de co-régente. Ce gouvernement partagé ne dura que six ans. L'ambitieuse Sophie ayant projeté, en 1689, de sacrifier le czar Pierre à la soif de régner seule, la conspiration fut découverte, et la princesse enfermée dans un couvent. Dès ce moment, Pierre régna en maître : Iwan n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes publics. Il mena une vie privée et tranquille, et mourut en 1696. Ce prince laissa cinq filles, dont la quatrième, Anne, mariée en 1710 au duc de Courlande, monta depuis sur le trône de Russie.

IWAN VI, DE BRUNSWICK-BEVERN, né le 20 août 1740, déclaré czar après la mort de sa grand'tante Anne Iwanovna, le 29 octobre de la même année, descendait de la sœur de cette princesse, fille comme elle du czar Iwan V, frère aîné de Pierre-le-Grand. Ernest, duc de Biren, favori d'Anne, eut la régence sous la minorité de ce jeune prince, qui n'avait que trois mois; mais quelques semaines après, le duc de Biren fut destitué, et la régence déférée à Anne de Mecklenbourg, duchesse de Brunswick-Bevern, mère du jeune empereur. Le 6 décembre 1741, Iwan fut détrôné, et enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, comme un prince faible de corps et d'esprit. Il fut bientôt séparé de ses parens, transporté alternativement dans la forteresse de Riga, et à Oranienbourg dans la froide province de Woronetz. Un moine, ayant eu accès dans la prison d'Iwan, l'enleva dans le dessein de le conduire en Allemagne; mais ce prince fut arrêté à Smolensko, et enfermé de nouveau dans un monastère de la ville de Waldaï, situé sur la route de Pétersbourg à Moskou. La princesse Elisabeth Pétrowna, fille de Pierre-le-Grand, qui fut déclarée impératrice, étant morte en 1762, et son neveu, Pierre III, ayant été déposé six mois après, la princesse Catherine d'Anhalt-Zerbst, son épouse, monta sur le trône. C'est sous le règne de cette princesse que le malheureux Iwan fut massacré, le 16 juillet 1764, par ses gardiens Oulousieff et Tchekin, porteurs d'un ordre qui leur enjoignait de tuer ce prince, si on tentait de le délivrer. Des soldats s'étant présentés pour tirer Iwan de sa prison afin de le mettre à

leur tête et d'opérer une révolution, hâtèrent sa mort. (*Voyez* MIROWITCH.) « Le lendemain, dit Castera, on exposa le corps d'Iwan revêtu d'un simple habit de matelot devant la porte de l'église de Schlusselbourg. Il avait six pieds de haut, une blonde et superbe chevelure, des traits réguliers et la peau d'une extrême blancheur; aussi sa beauté, sa jeunesse faisaient encore mieux sentir le malheur de sa destinée. Son corps fut enveloppé d'une peau de mouton, mis dans un cercueil et enterré sans cérémonie. » Le père du prince Iwan, Antoine Ulric de Brunswick, finit sa carrière à Kolmougri en Russie en 1781, après 39 ans de captivité et dans la 67e année de son âge. Anne, régente et mère d'Iwan, était morte en couches dans la même ville en 1746, laissant deux fils et deux filles auxquels la czarine fit une pension.

IWAR, surnommé *Widfadme* ou *Widfarne* (le conquérant), roi de Suède et de Danemarck dans le 7e siècle, enleva le trône de Suède à Ingiald, et s'empara peu après du Danemarck. On rapporte qu'il soumit une partie du nord de l'Allemagne, et qu'il allait se rendre maître de la Russie lorsqu'il mourut.

IXNARD (MICHEL D'), architecte, né à Nîmes en 1723, fut employé en France par le prince de Montauban, et suivit ensuite le cardinal de Rohan à Strasbourg, où il travailla pour plusieurs princes d'Allemagne. Il devint ensuite directeur des bâtimens de l'électeur de Trèves. Il mourut à Strasbourg le 21 août 1795. Il donna les plans et dirigea les travaux de l'ancien hôtel du Commerce de Strasbourg, et du palais électoral de Clemensbourg à Trèves.

IZAACKE (RICHARD), antiquaire anglais, né à Exeter, mort avant 1724, élève du collége d'Exeter à Oxford, puis chambellan et secrétaire de la municipalité de sa ville natale, dont il a écrit l'*Histoire* et les *Mémoires*. La première édition a été imprimée en 1677, in-8°; et la dernière en 1724, depuis la mort de l'auteur. L'ouvrage a été continué par le fils de l'auteur.

IZARN, missionnaire dominicain et inquisiteur, employé à convertir les Albigeois, est aussi compté parmi les troubadours de son temps. Il nous reste de lui une pièce de huit cents vers alexandrins, modèle unique de déraison, de mensonge et d'atrocité. Le sujet est la *Conversion d'un ministre albigeois*. Millot l'a donnée toute entière dans son *Histoire des Troubadours*, t. 2, p. 42-78.

IZIOCALT II, fils du grand Acama Pixtli, et quatrième roi du Mexique, succéda en 1433, à son neveu Chiluapopoca. Il rendit ses sujets heureux, et se fit craindre de ses voisins. Il fortifia et embellit sa capitale, et forma un corps de lois régulier. Il mourut en 1455, après un règne de 12 ans. Il peut être considéré comme le véritable fondateur de l'empire mexicain.

IZREVI ou EREVI, fondateur d'un ordre de religieux turcs. On dit que cet homme se mortifiait par des jeûnes continuels, et qu'il pleurait si amèrement les péchés qu'il croyait avoir commis, que des anges descendaient du ciel pour le consoler. Erevi était un savant chimiste, et on prétend qu'il possédait l'inestimable secret de faire de l'or, secret qu'il

communiquait volontiers à ceux qui voulaient entrer dans son ordre. Humble, humain, charitable, il exerçait les emplois les plus vils de la communauté, et il fonda un grand nombre d'hôpitaux. Son plus grand plaisir consistait à acheter des entrailles de veau et de mouton pour nourrir les animaux abandonnés. C'est la seule action que les disciples d'Erevi se fassent gloire d'imiter, se livrant d'ailleurs à l'orgueil, au libertinage, à l'avarice et à la fainéantise. Ils portent l'impiété jusqu'à dire que pour servir Dieu, il faut être hypocondriaque ou fou; et c'est en conséquence de cet horrible principe, que, par dérision, ils attachent à la porte du monastère certaines couronnes en forme de rosaire, des rubans, des morceaux d'étoffes de soie et des cornes. Ces moines ont encore aujourd'hui un couvent à Constantinople.

JABEL, fils de Lamech et d'Ada, de la famille de Caïn, fut le père des pasteurs qui habitaient la campagne sous les tentes, c'est-à-dire qu'il inventa la manière de faire paître les troupeaux, en les conduisant de contrée en contrée, sans demeure fixe, et sans autre habitation que des tentes, comme depuis ont fait les Scythes et les Arabes Sénites. Le nom de *père* se prend souvent pour maître, chef, instituteur.

JABELLY (Barthélemi), originaire de la Marche, avocat au parlement de Paris, dans le 17e siècle, y suivit le barreau avec succès. On a de lui les *Coutumes de la Marche expliquées*, etc. Cet ouvrage estimé a été réimprimé à Paris en 1744, in-12.

JABIN, roi d'Azor, fit, avec trois rois ses voisins, une ligue contre Josué. Ce général alla au-devant de l'armée ennemie, la tailla en pièces, fit couper les jarrets aux chevaux, et brûler les chariots de guerre. Josué alla ensuite assiéger Jabin dans sa capitale. Elle fut prise, détruite, et le roi avec tout son peuple passé au fil de l'épée.— Un de ses descendans, nommé Jabin comme lui, le vengea 200 ans après, l'an 1285 avant J.-C., en assujettissant les Israélites. Mais Dieu, dit l'Ecriture, suscita Barach et Débora pour délivrer son peuple de la servitude. Sisara, lieutenant de Jabin, perdit la bataille et la vie. Jabin, voulant venger la mort de son général, subit le même sort. Sa ville capitale fut, pour la seconde fois, détruite et rasée entièrement.

JABINEAU (Henri), né à Etampes, fit ses études à Paris, entra dans la doctrine chrétienne, professa à Vitry, et y commença des instructions religieuses pour lesquelles il avait un talent particulier. Il avait toujours répugné à signer le formulaire, et conséquemment il n'était pas entré dans les ordres; Choiseul, évêque de Châlons l'ordonna, et voici comment: le feu ayant consumé un gros village de son diocèse, il fit son possible pour secourir les incen-

diés. Un jour, conversant avec Poncet des Essarts, celui-ci lui dit : « Vous vous plaignez, Monseigneur, de manquer de bons sujets, et vous les écartez par votre formulaire et votre bulle ; vous avez à Vitri un Jabineau, doctrinaire excellent, ordonnez-le, et je vous donne 20,000 fr. pour vos incendiés. Tout cela se fit. Jabineau prêcha souvent même à Châlons ; mais M. de Choiseul étant mort, il vint à Paris. M. de Beaumont, qui avait quitté l'évêché de Bayonne pour l'archevêché de Vienne, et ce dernier pour celui de Paris, chercha querelle à Jabineau, qui, pour éviter des désagrémens à ses confrères doctrinaires, sortit de sa congrégation, se fit avocat, écrivit, tantôt sur les matières de jurisprudence, tantôt de théologie, fut toujours ennemi du despotisme et du parti de l'opposition contre Meaupou ; il applaudit d'abord à la révolution ; mais ensuite il changea de système, combattit la constitution civile du clergé, et mourut en juillet 1792. Il s'était fait mettre à la Bastille, sous le chancelier Meaupou. Ses principaux écrits sont : I. *Lettre d'un magistrat de province, à M. au sujet des protestans*, 1787. II. *Lettre à un ami de province sur la destruction des ordres religieux*, 1789. III. *Mémoire sur la compétence de la puissance temporelle pour l'érection et la suppression des sièges épiscopaux*, 1790. IV. *Réplique au développement de Camus, sur la constitution civile du clergé*, 1790. V. *La légitimité du serment civique, par M. Baillet, convaincu d'erreur*, 1791. En septembre 1791, il commença un journal intitulé : *Nouvelles ecclésiastiques*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la constitution, prétendue civile du clergé*, qu'il opposa aux anciennes *Nouvelles Ecclésiastiques*, rédigées par l'abbé St-Marc.

JABLONOWSKI (Jean, comte de), palatin de Russie, né dans le 17[e] siècle, mort au commencement du 18[e], cultivait la littérature et la poésie. On a de lui, en vers polonais, l'*Occupation chrétienne*, ou la *Vie et la Passion du Seigneur*, publiée par le jésuite Perskowitz en 1700 ; une traduction des *Fables choisies d'Esope*, 1731 et 1750 ; la traduction de *Télémaque*, 1726. Jean Jablonowski était l'aïeul maternel du roi Stanislas.

JABLONOWSKI (Joseph-Alexandre, prince de), parent du précédent, né en 1712, mort le 1[er] mars 1777, fut prince de l'empire, chevalier de Saint-Michel, de Saint-Hubert, du Saint-Esprit, et vayvode de Novogorod. Il cultiva toute sa vie les sciences et les arts. Pendant la révolution qui s'opéra dans sa patrie, il se retira à Leipsick, et y forma une société littéraire, qui porte encore son nom, et dont on a plusieurs volumes de Mémoires, sous le nom d'*Acta Societatis Jablonic.* On a de lui : I. *Vie de douze grands généraux de la couronne de Pologne*, en polonais. II. Un traité en latin, intitulé : *Vindiciæ Lechi et Czechi*, Leipsick, 1770, 1775. — Son fils Stanislas-Vincent, traduisit en polonais la *Morale de Tacite sur la flatterie*, par Amelot de la Houssaie, Lemberg, 1744.

JABLONOWSKI (Ladislas), né en Pologne en 1769, élève de l'école militaire, était, en 1789, lieutenant dans le régiment de Royal-allemand, quand la guerre

qui s'alluma dans sa patrie le fit voler à sa défense. En deux campagnes il y fut élevé aux plus hauts grades de l'armée ; mais les efforts des Polonais n'ayant pu les soustraire à la servitude, Jablonowski revint en France et fut emrloyé à l'armée d'Italie. Nommé successivement adjudant-général dans les légions polonaises, et général de brigade, il ne quitta la France, à la paix, que pour aller de nouveau signaler son courage à Saint-Domingue. C'est dans cette contrée que Jablonowski termina sa carrière.

JABLONSKI (Daniel-Ernest), célèbre théologien protestant, né à Dantzick, en 1660, exerça le ministère dans diverses villes d'Allemagne, et devint ensuite conseiller ecclésiastique de Berlin, et président de la société des sciences de cette ville. Il mourut le 26 mai 1742, dans sa 81e année, après avoir travaillé long-temps, et sans succès, à la réunion des calvinistes et des luthériens. On a de lui des *Homélies*, des *Sermons*, en allemand, 1718, in-4° ; des Traités théologiques ; l'édition d'une *Bible en hébreu*, des *Réflexions sur l'Ecriture Sainte*, et des Versions latines d'auteurs anglais, entre autres des huit *Discours* de Richard Bentley, contre les athées, Berlin, 1696, in-8°, etc. *Voy.* Masius.

JABLONSKI (Jean-Théodore), frère du précédent, né à Dantzick, en 1665, conseiller de la coûr de Prusse, secrétaire de la Société royale des sciences de Berlin, distingué par son mérite, et son amour pour les sciences qu'il cultivait avec succès, sans se livrer à cette ambition qu'on ne remarque que trop souvent dans les gens de lettres, joignait à une grande douceur de caractère une modestie rare, qui l'empêcha de mettre son nom à la plupart de ses ouvrages, dont les plus essentiels sont un *Dictionnaire français-allemand, et allemand-français*, imprimé en 1711, réimprimé plusieurs fois ; un *Cours de morale en allemand*, 1713 ; *Dictionnaire universel des arts et des sciences*, 1721 ; une traduction en allemand, des *Mœurs des Germains*, de Tacite, *avec des remarques*, 1724.

JABLONSKI (Paul-Ernest), fils de Daniel Ernest, né à Berlin, en 1693, professeur en théologie, et pasteur de Francfort-sur-l'Oder, mort le 14 septembre 1757, à 64 ans, a éclairci divers articles de la langue et des antiquités égyptiennes. Son ouvrage le plus connu en ce genre est intitulé, *Pantheon Ægyptiorum, sive de diis eorum commentarius.* C'est un traité sur la religion des Egyptiens, publié en 1750-1752, 3 vol. in-8°, à Francfort-sur-l'Oder. On a encore du même auteur : I. *De Memnone Græcorum et Ægyptiorum*, Francfort, 1753, in-4°, avec figures. II. *Institutiones historiæ christianæ antiquioris*, 1754, in-8°. III. *Institutiones historiæ christianæ recentioris*, ibid., 1756, in-8°. Ses autres ouvrages sont très-nombreux. On peut en voir la liste dans Meusel.

JABLONSKI (Charles-Gustave), membre de la société de Halle, mort en 1787, auteur d'un ouvrage allemand intitulé : *Natursystem aller, etc.*, ou *Système de la nature de tous les insectes connus, indigènes et exotiques*, associa à son travail J.-Frédéric-G. Herbst, qui a continué cet ouvrage, composé de 6 vol. in-8°,

1785-1795. Le premier est de Jablonski, les cinq autres de Herbst, il est divisé en deux parties; la première contient les scarabées, et la deuxième les papillons. Les planches ou figures, sont au nombre de 397.

JACCHEY ou JACCHŒUS (Gilbert), né à Aberdeen dans l'Écosse septentrionale, reçu docteur en médecine à Leyde, en 1611, y mourut en 1628. On a de lui : I. *Primæ philosophiæ institutiones*, Lugduni Batavorum, 1616, 1628, in-16. II. *Institutiones physicæ*, ibid., in-16; Amsterdam, 1644, in-16. III. *Institutiones medicæ*, Lugduni Batavorum, 1624, 1631, 1654, in-12.

JACCHINUS (Léonard), médecin, né à Ampurias, ville d'Espagne, dans la Catalogne, florissait vers le milieu du 16ᵉ siècle. Il enseigna son art à Florence et à Pise, et s'acquit dans l'une et l'autre ville une réputation justement méritée. Sectateur ardent de la doctrine de Galien, il combattit celles d'Avicenne, de Mesué et de presque tous les écrivains arabes. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : I. *De numero et entitate indicationum liber*, Lugduni, in-8°. II. *Methodus curandarum febrium*, Pisis, 1615, in-4°; Basileæ, 1625, in-8°.

JACHAIA (Ben Joseph), rabbin portugais, né à Lisbonne, mort en 1539, a composé une *Paraphrase de Daniel*, dans laquelle il promet à ses frères leur prompt rétablissement dans leur antique héritage.

JACKSON (John), théologien anglais, né en 1686 à Lensay, au comté d'York, mort en 1763, s'est rendu célèbre par plusieurs ouvrages polémiques ou de controverse, aujourd'hui sans intérêt. Ses *Antiquités chronologiques*, en 3 vol. in-4°, publiées en 1752, forment la plus essentielle de ses productions ; il avait rassemblé beaucoup de matériaux et de notes pour une édition grecque du *Nouveau Testament*, avec des scolies et les variantes des différentes versions ; les infirmités de la vieillesse l'empêchèrent de mettre la dernière main à cet ouvrage. Le docteur Sutton de Leicester rend compte de ce travail, et a joint plusieurs corrections pour sa *Chronologie ancienne*, dans un Appendix aux Mémoires qu'il a donnés en 1764 de la vie de J. Jackson. On a aussi de lui une *Défense de la liberté humaine, contre les lettres de Caton*, 1730.

JACKSON (Thomas), théologien anglais, président du collége du Christ, à Oxford, ensuite doyen de Péterborough, né en 1579, et mort en 1540, s'était rendu recommandable par sa piété, par l'étendue de ses connaissances, par une extrême charité. Pendant qu'il était vicaire à Newcastle, il ne sortit jamais sans être entouré de pauvres auxquels il distribuait tout ce qu'il avait d'argent sur lui ; à tel point que ceux qui l'entouraient étaient obligés de veiller à ce qu'il n'en mît jamais trop dans ses poches. On a recueilli ses ouvrages en 1673, en 3 vol. in-fol. On y trouve une *Explication du Symbole*, estimée des puritans, qui cependant lui reprochaient de pencher vers l'arminianisme. — Jackson (John), auteur anglais, mort en 1807, est auteur d'un *Voyage de l'Inde par terre*, et de plusieurs autres ouvrages.

JACKSON (Arthur), théologien

non-conformiste, mort en 1666, fut d'abord vicaire de Saint-Faith à Londres, mais il fut dépossédé en 1662, depuis il fut emprisonné et condamné à une amende de 500 livres sterling, pour avoir refusé de paraître en témoignage contre Christophe Love. A la restauration, il fut choisi par l'assemblée des ministres pour présenter une bible au roi Charles; enfin Jackson fut un des commissaires à la conférence de Savoie. On a de lui un *Commentaire sur la Bible*, 3 vol. in-4°.

JACKSON (GUILLAUME), compositeur de musique, et écrivain très-spirituel, né à Exeter en 1730, mort en 1803, après avoir reçu une très-bonne éducation, fut confié aux soins de l'organiste de la cathédrale d'Exetèr, et ensuite il se perfectionna dans l'étude de son art sous Travern, célèbre musicien de Londres. En 1777, il fut nommé organiste de la cathédrale de sa ville natale, où il mourut. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, *Cantiques, Hymnes, Cantates* et *Sonates*, tous très-estimés. Ses productions littéraires sont: I. *Trente lettres sur différens sujets*, qui ont eu trois éditions. II. *De l'état actuel de la musique*, in-12, qui a eu deux éditions. III. Les *Quatre âges*, in-8°. IV. *Différens essais* qui ont été insérés dans une collection, publiée par une société, à Exeter. Un des fils de Jackson a été secrétaire du lord Macartney, et l'a suivi dans son ambassade en Chine; un autre a été chargé de l'ambassade en Sardaigne, puis à Paris et à Berlin.

JACOB, patriarche célèbre dans l'Ecriture, fils d'Isaac et de Rebecca, né vers l'an 1836 avant J.-C. Sa mère avait plus d'inclination pour lui que pour Esaü son frère, à cause de la douceur de son caractère et de son attachement aux affaires domestiques. Esaü lui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et Jacob lui enleva ensuite la bénédiction que son père voulait lui donner. Obligé de fuir la colère de son frère, il passa en Mésopotamie, auprès de Laban son oncle. Dans la route, s'étant arrêté en un lieu favorable pour se reposer, il vit en songe une échelle mystérieuse, dont le pied touchait à la terre et le haut au ciel. Les anges montaient et descendaient, et Dieu paraissait en haut. Le patriarche étant arrivé chez Laban, s'obligea de le servir sept années pour avoir Rachel, sa fille, en mariage. Il la lui promit; mais il lui donna Lia à sa place (c'était l'aînée de ses filles), et pour avoir la cadette, Jacob s'obligea de servir encore sept autres années. Le Seigneur consola Lia de l'indifférence que son époux avait pour elle, en la rendant féconde; elle eut quatre enfans; savoir: Ruben, Siméon, Lévi, et Juda. Rachel étant stérile, et Lia ayant cessé de produire, elles donnèrent leurs servantes à Jacob, qui eut des enfans de chacune d'elles; savoir: de Bala, servante de Rachel, deux fils, l'un appelé Dan, et l'autre Nepthali; et de Zelpha, servante de Lia, deux autres fils, Gad et Aser. (Lia donna encore à Jacob deux fils, Issachar et Zabulon, et une fille nommée Dina. Jacob servait, depuis près de vingt ans, Laban son beau-père. Cet homme injuste, après lui avoir promis des récompenses, voulut lui enlever le bien acquis à la sueur de son front. Dieu rendit vaines toutes ses précautions, et bénit Ja-

cob, qui devint très-riche. Il lui ordonna de retourner dans la terre de Chanaan; il le fit, et partit avec ses femmes, ses enfans, et tous ses troupeaux, sans en avertir Laban; celui-ci courut après lui, et l'atteignit sur les montagnes de Galaad. Après plusieurs plaintes réciproques, le gendre et le beau-père firent alliance entre eux, et dressèrent un monceau de pierres sur les monts de Galaad pour en être un monument. Ils se séparèrent ensuite; et Jacob, continuant son chemin vers la terre de Chanaan, arriva sur le torrent de Jaboc, où des anges vinrent à sa rencontre. Le lendemain, il lutta toute la nuit avec un de ces esprits célestes, qui, voyant qu'il ne pouvait le vaincre, lui toucha le nerf de la cuisse, le rendit boiteux, et changea son nom de Jacob en celui d'Israël. Cependant Esaü, qui demeurait dans les montagnes de Séir, informé de la venue de Jacob, vint au-devant de lui, et les deux frères, s'étant donné réciproquement des marques d'amitié, Jacob vint s'établir d'abord à Socoth, et ensuite près de Sichem. Pendant le séjour qu'il y fit, sa famille fut troublée par l'outrage fait à Dina, et la vengeance que ses frères en tirèrent. Dieu alors lui ordonna de se retirer à Béthel. En étant parti avec toute sa famille, et étant arrivé près d'Ephrata, appelée depuis Bethléem, Jacob perdit Rachel, qui l'avait fait père de Joseph, et qui mourut en accouchant de Benjamin. Il en ressentit une douleur extrême, et cette douleur fut augmentée par la perte de Joseph (le plus chéri de ses enfans), qu'il crut mort, et que ses frères avaient vendu à des marchands madianites. Ayant appris ensuite que ce fils, si pleuré, était premier ministre en Egypte, il vint l'y trouver l'an 1706 avant J.-C. Il y vécut 17 ans, et sentant approcher la fin de ses jours, il fit promettre à Joseph qu'il porterait son corps dans le sépulcre de ses pères. Il adopta Manassès et Ephraïm, fils du même Joseph. Il donna aussi à ses enfans une bénédiction particulière; et, perçant dans l'obscurité des siècles futurs, il prédit à ses fils ce qui devait leur arriver. Le saint vieillard mourut de la mort des justes, l'an 1689 avant J.-C., âgé de 147 ans. Joseph fit embaumer le corps de son père, et obtint du roi la permission de le porter dans la terre de Chanaan, pour l'enterrer dans le tombeau de ses ancêtres. — Il y a eu un autre JACOB, père de Saint Joseph; on ne sait sur lui que ce qui en est dit dans la généalogie de J.-C., par Saint Matthieu.

JACOB DE SAINT-CHARLES (Louis), bibliographe, né à Châlons-sur-Saône, en 1608, entra dans l'ordre des carmes, fut bibliothécaire du cardinal de Retz, ensuite d'Achille de Harlay, alors procureur général, et depuis premier président. Il mourut chez ce magistrat, en 1670, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve plus d'érudition que de critique. Comme il était crédule, il se reposait avec trop d'assurance sur la bonne foi d'autrui; c'est ce qui lui a fait souvent citer comme de belles bibliothèques des cabinets très-médiocres. « Le P. Jacob était, dit Nicéron, un homme fort laborieux, et qu'une étude continuelle avait mis assez au fait des livres et des auteurs. Il avait formé, en ce genre, de grands desseins, dont on aurait pu voir l'exé-

cution si sa vie avait été plus longue; mais il n'en a paru qu'une petite partie. Il lui manquait cependant plusieurs choses qui lui étaient nécessaires pour réussir dans ce travail. Il n'avait point cette justesse de discernement, et ce goût critique sans lesquels on ne peut guère éviter des fautes. La connaissance qu'il avait des livres était superficielle, et se terminait à ce qu'ils ont d'extérieur. On ne peut guère l'excuser d'avoir fait passer plusieurs catholiques pour hérétiques, et d'avoir donné à des hérétiques quelques livres anonymes qui appartiennent à des catholiques. On a relevé une faute des plus ridicules qu'il ait commises lorsqu'il a mis parmi ceux qui ont écrit contre le pape : *Articulus Smalcaldus, Germanus, Lutheranus, edidit de primatu et potestate papæ librum*, faisant ainsi un homme d'un ouvrage. Ses fautes n'ont pas été moins grossières lorsqu'il s'est avisé de citer des auteurs qui ont écrit en des langues étrangères. » Ses principaux ouvrages sont : I. *Bibliotheca pontificia*, Lyon, 1643, in-4°, réimprimée en 1647; compilation mal digérée et inexacte, sur les papes et antipapes jusqu'à Urbain VIII, avec un Catalogue des écrits publiés pour ou contre eux. C'est dans cet ouvrage que se trouve la faute qu'on vient de relever. II. *Traité des plus belles bibliothèques*, in-8°, Paris, 1644, aussi savant mais aussi inexact que le recueil précédent. III. *Bibliographia Parisina*, in-4°, pour les années 1645, 46, 47, 48, 49 et 50. IV. *De claris scriptoribus Cabilonensibus*, 1653. V. *Bibliotheca Gallica universalis*, pour les années 1643 à 1653. Ces Catalogues sont moins inexacts que les autres ouvrages du P. Jacob. On prétend qu'ils ont donné la première idée des journaux. *Voy.* les *Mémoires* de Nicéron, tome 11. — JACOB (Paul), avocat au parlement de Paris, né à Lyon, dans le 17e siècle, a traduit en français : I. La *Clavicule*, ou *la Science de Raimond Lulle*, Paris, 1646, in-8°. II. La *Rhétorique de Cicéron*, Paris, 1642, in-12.

JACOB. *Voy.* MONTFLEURI.

JACOB ERLANDSEN, archevêque de Lund et primat de Danemarck, du 13e siècle, entreprit, sous le règne du roi Christophe Ier, de changer la loi ecclésiastique, portée par Waldemar Ier, prétendant qu'elle attaquait les droits du clergé. Une lutte terrible s'engagea entre le monarque et l'archevêque, qui tint un concile et ne voulut point entendre parler de réconciliation, s'il n'était satisfait sur tous les points. Le roi Christophe porta plainte à la cour de Rome, mais il n'en obtint aucune réponse favorable et fut mis en interdit, ainsi que le royaume. Après la mort de ce prince, qui fut empoisonné le 29 mai 1259, par le chanoine Arnefast, Jacob fut de nouveau accusé à Rome, et le pape Urbain IV le condamna à résigner son archevêché. Peu après Clément IV étant monté sur le trône pontifical, l'archevêque danois se rendit à Rome, et engagea le nouveau pontife à se déclarer en sa faveur. Un légat fut envoyé en Danemarck, et fulmina, au nom du Saint-Siége; mais ces actes ne firent qu'irriter les esprits contre Jacob. Enfin cette affaire fut terminée l'an 1274, au concile de Lyon. Il y fut arrêté que le roi Eric V, fils de Christophe, rendrait son amitié

à l'archevêque et le dédommagerait de ce qu'il avait souffert. Jacob Erlandsen mourut peu après dans l'île de Rugen.

JACOB, fanatique hongrois, apostat de l'ordre de Cîteaux, excita en 1212, sur une prétendue vision, une multitude d'enfans en Allemagne et en France à se croiser pour la Terre-Sainte. Ils partirent tous avec l'empressement de leur âge; mais ils n'allèrent pas loin. La plupart s'égarèrent dans les forêts et dans les déserts, où ils périrent de chaud, de faim et de soif. Jacob, l'instigateur de cette émigration, était alors fort jeune. Devenu vieux, il ne fut pas plus sage. Saint Louis ayant été pris, en 1250, par les Sarrasins, Jacob prophétisa de nouveau. Il cria dans tous les carrefours de Paris « que la Sainte Vierge lui avait commandé de prêcher la croisade aux bergers et aux paysans, et qu'elle lui avait révélé que c'était eux qui devaient délivrer le roi.» Des pâtres et des laboureurs commencèrent à le suivre à grandes troupes. Il les croisa, et leur donna le nom de Pastoureaux. A ces premiers croisés, qui s'enrôlèrent avec lui par simplicité et par fanatisme, se joignirent des vagabonds, des voleurs, des bannis, des excommuniés, et tous ceux qu'on appelait alors ribauds. La reine Blanche, chargée de la régence en l'absence de son fils, les toléra pendant quelque temps, dans l'espérance qu'ils pourraient délivrer le roi. Mais lorsqu'elle apprit qu'ils prêchaient contre le pape, contre le clergé, et même contre la foi, et qu'ils commettaient des meurtres et des pillages, elle prit la résolution de les dissiper. Elle y réussit plus tôt qu'elle n'aurait osé l'espérer. Le bruit s'étant répandu que les pastoureaux venaient d'être excommuniés, un boucher tua d'un coup de coignée Jacob, chef de cette multitude, comme il prêchait un jour avec son impudence ordinaire. A son exemple, on les poursuivit partout, et on les assomma comme des bêtes féroces.

JACOB (Ben-Nephtali), rabbin du 5ᵉ siècle, inventa, dit-on, avec Ben-Aser, les points hébreux. Ils étaient l'un et l'autre l'ornement de l'école de Tibériade.

JACOB, fils de Laith ou Leith, chaudronnier et chef de voleurs, parvint, l'an 872, au trône de Perse, et commença la dynastie des Soffaristes, nom qui signifie des chaudronniers. Il se rendit une nuit au trésor du prince de Sistan, dans l'intention de le piller; mais ayant rencontré un morceau de sel qui le fit tomber, il le porta à sa bouche. Le sel, parmi les Orientaux, est le symbole de l'hospitalité; celui qui en mange dans la maison d'un autre devient son ami. Le pieux voleur se retira aussitôt sans rien prendre et sans faire de dégât. Le prince de Sistan, instruit de ce fait, le combla d'éloges, le retint auprès de lui, le considéra comme un homme sur la fidélité duquel on pouvait compter, et bientôt il lui confia le commandement d'une armée. Jacob acquit de la célébrité à la guerre. Il subjugua pour son compte les pays du Segestan et du Thabarestan. L'an 873, il battit et fit prisonnier le calife Mothamed Billah, qui fut le dernier calife de la dynastie des Tahériens. Le vainqueur fonda alors dans le Khoraçan la dynastie qui fut appelée des Soffaristes. Il marchait vers Bagdad,

lorqu'il fut arrêté par la fièvre. L'ambassadeur du calife lui demanda une audience. Jacob le fit venir au chevet de son lit. Il avait à côté de lui, sur une table, un cimetère nu, une croûte de pain noir et une botte d'oignons. «Si je meurs, dit-il, votre maître n'aura plus de crainte; si je vis, ce glaive décidera notre querelle; si je suis vaincu, je reprendrai sans peine la vie frugale de ma jeunesse.» Jacob mourut; mais son frère Amrou lui succéda, et le calife acheta, par des concessions sans nombre, la retraite de son armée. Bientôt après, le calife, trop faible pour résister, appela à son secours la dynastie des Samonides, qui passèrent l'Oxus, au nombre de dix mille cavaliers. Ils vainquirent l'armée des Soffariens; Amrou fut fait prisonnier et envoyé chargé de fers à la cour de Bagdad. Cet événement mit fin à la dynastie des Soffaristes.

JACOB AL-BARDAI, disciple de Sévère, patriarche de Constantinople, fut un des principaux apôtres de l'eutychianisme dans la Mésopotamie et dans l'Arménie. C'est de lui, à ce qu'on prétend, que les eutychéens prirent le nom de jacobites, quoique quelques savans croient que ce nom leur a été donné d'un autre JACOB, disciple de Dioscore et d'Eutichès.

JACOB BEN-HAIM, rabbin du 16e siècle, publia, en 1525, à Venise, 4 vol. in-fol., la *Massore* dans toute sa pureté, et l'accompagna du texte de la *Bible*, des *Paraphrases chaldaïques*, et des Commentaires de quelques rabbins sur l'Écriture.

JACOB (HENRI), savant théologien anglais, élève d'Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, et obtint ensuite un bénéfice, naquit en 1561 au comté de Kent, et mourut en 1621. Il a composé quelques écrits contre les brownistes et les puritains, et un ouvrage *sur la Passion de Jésus-Christ*.

JACOB (HENRI), fils du précédent, né en 1608, mort à Cantorbéry, en 1652, eut d'abord pour précepteur Erpenius, savant professeur de Leyde, sous lequel il acquit une connaissance très-profonde des langues orientales. A son retour en Angleterre, il entra boursier au collége de Merton à Oxford; mais sa bourse lui fut ôtée dans le temps des guerres civiles. On a de lui plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits. Wood lui attribue le *Delphiphœniciantes*, publié par Dikenson.

JACOB-JEAN, Arménien, natif de Zulpha, en 1641, chef des menuisiers du roi de Perse, est auteur de plusieurs inventions de mécanique. Dans un voyage qu'il fit en Europe, il conçut si bien tout ce qui regarde l'art de l'imprimerie, qu'il en dressa une à Ispahan, et qu'il fit lui-même les matrices des caractères dont il s'est servi. On y imprima en arménien les *Epîtres de St. Paul*, les *Sept Psaumes pénitentiaux*, et on avait dessein d'imprimer toute la *Bible;* mais on ne put trouver le moyen de bien composer l'encre. D'ailleurs, cette imprimerie enlevait les moyens de vivre à beaucoup d'écrivains, qui faisaient des plaintes continuelles pour empêcher l'établissement de ce nouvel art, par lequel leur métier se trouvait anéanti. La charge de chef des menuisiers ne peut être exercée que par un mahométan, et ce fut par un privilége particulier que Jacob-Jean fut maintenu dans cet office, à cause de l'excellence de son génie. Le

roi le sollicita souvent d'embrasser la religion de Mahomet; mais il s'y refusa toujours, quoique ses sollicitations fussent appuyées sur de grandes promesses.

JACOB (GILLES), savant jurisconsulte anglais, né en 1690, mort en 1744, est auteur d'un *grand nombre d'ouvrages* dans lesquels on distingue un *Dictionnaire de droit*, et les *Vies et caractères des poètes anglais.*

JACOBÆUS (OLIGER), né à Aarrhuus, dans la presqu'île du Jutland; en 1650, voyagea dans une partie de l'Europe, fut nommé professeur de médecine et de philosophie à Copenhague par le roi de Danemarck, et ensuite conseiller de justice. Il mourut en 1701. Jacobæus était à Florence et à Pise en 1678, avec son compatriote Nicolas Stenon (*Voy.* ce nom), et il se lia avec Magliabecchi, qui lui conseilla de publier quelques anciennes histoires, anecdotes de Toscane, ce qu'il fit pour l'ouvrage de Barthélemi Scala. Il devait aussi publier l'Histoire de la guerre de Volterra, faite en 1472 par les Florentins (d'Antoine Ivvani de Sarzane), qu'il ne donna point, et que Muratori a publiée dans le tome 23 de ses *Scriptores rerum Italicarum.* On trouve quelques anecdotes sur Jacobæus dans le tome 12, pag. 97 et suiv. des *Viaggi nella Toscana* du docteur Jean Targioni, 1779, in-8°. On a de lui divers ouvrages de physique, de médecine et de poésie. Ceux du premier genre sont: I. *Compendium institutionum medicarum*, 1684, in-4°. II. *De ranis et lacertis dissertatio*, Parisiis, Copenhague, 1676, 1686, in-8°. III. *Musæum regium,* sive *Catalogus rerum tàm naturalium quàm artificialium quæ in basilicâ bibliothecæ* Christiani Quinti *Hafniæ osservantur,* Hafniæ, 1696, in-fol.; livre curieux et réimprimé en 1710, avec les notes et observations de Lauerenzen.

JACOBATIUS. *Voyez* GIACOBAZIO.

JACOBEL, hérétique du 15e siècle, natif de Mise en Bohême, curé de la paroisse Saint-Michel à Prague, et disciple de Jean Hus, prétendit que l'usage du calice était absolument nécessaire dans la communion. Il fut maître du fameux Roquesane.

JACOBI (JEAN-GEORGE), poète allemand, né à Dusseldorf, en 1740, mort le 4 janvier 1814, à Fribourg, où il avait occupé une chaire de belles-lettres, a laissé des *Epîtres* en vers et en prose, des *Chansons*, des *Cantates*, des *Opéras*, des *Comédies*, des *Romans*, des *Fables* et des *Dissertations* en prose. Les deux premiers genres sont ceux où il a eu le plus de succès. Ses ouvrages ont eu plusieurs éditions; Halberstadt, 3 vol. in-8°, 1770 et 1773, 1774 et 1775. Une autre édition fut publiée en 5 vol., à Zurich, peu d'années avant la mort de l'auteur. Jacobi avait pris pour modèles Chapelle, Chaulieu et Gresset, et l'on retrouve dans ses productions un peu de l'abandon et du moelleux qui caractérisent ces poètes. On remarque parmi ses productions *son Voyage d'été et son Voyage d'hiver*, en vers et en prose. Jacobi travailla, en outre, à plusieurs écrits périodiques.

JACOBI (PIERRE), né à Orléans, professeur de droit à Montpellier, en 1311, a donné un ouvrage

intitulé *Aurea pratica libellorum*, Cologne, 1575, in-4°. On lit au commencement de ce livre que cet ouvrage est aussi nécessaire aux jurisconsultes, que le bréviaire est indispensable aux ecclésiastiques.

JACOBI (Frédéric-Paul), né en Prusse en 1724, chargé, en 1747, de donner des leçons au corps d'artillerie, devint en 1752, membre de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin. Un boulet de canon termina, devant Olmutz, en 1757, une vie trop courte, mais honorable. Ce jeune officier vécut en sage, et mourut en héros. Son éloge a été prononcé par le secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin.

JACOBINS. *Voy.* Dominique (Saint).

JACOBITES. *Voy.* Zanzale.

JACOBILLI (Louis), prêtre, protonotaire apostolique, né à Rome, en 1590, mort à Foligno, en 1664 ou 1670, a laissé un grand nombre de compilations, dont les plus importantes sont: I. *Chronica della chiesa e monastero di Santa Croce de Sassovino, nel territorio di Foligno*, 1653, in-4°. II. *Bibliotheca Umbriæ, sive De Scriptoribus Umbriæ volumen primum* (et *unicum*), 1658, in-4°. III. *Discorso della città di Foligno*, 1646, in-4°. IV. Plusieurs *Vies de Saints*. V. *Rime di diversi poeti dell' Umbria*. Jacobelli possédait une bibliothèque d'environ huit mille volumes.

JACOBS (Julien), peintre, né en 1610, en Suisse, mort en 1664, disciple de François Suyders, dont il a imité la manière, a peint l'*histoire* et le *portrait*; il introduisit dans ses compositions des figures d'animaux, dans lesquelles il a excellé.

JACOBSEN ou JACOBSON (Michel), habile et brave marin, né à Dunkerque, vers le milieu du 16e siècle, d'une famille originaire de la Flandre maritime, où elle paraît avec distinction dans des époques reculées. En 1309, Clays sir Jacobsen de La Brille fut envoyé par Guillaume III, comte de Hollande, en Angleterre, pour traiter sur les dommages occasionés de part et d'autre par les prises faites en mer. (*Voyez* Thomas Rymer, tom. 3, pag. 151.) En 1399, Didier Jacobsen est mentionné comme un des notables citoyens de Delft. (*Id. ibid.* tom. 8, pag. 96.) En 1439, Evrard Jacobsen, bourgmestre d'Amsterdam, fut chargé par son souverain de plusieurs commissions importantes. (Annales de Flandre, par Emanuel Sueyro, tom. 2, pag. 315.) Michel, qui est l'objet de cet article, se signala héroïquement au service d'Espagne, et devint par ses actions l'honneur de sa famille et l'ornement de sa patrie. Il commandait, en 1588, un vaisseau dans la fameuse armée navale de Philippe II, dite l'*Invincible*, et ce fut à son courage et à son intelligence que l'Espagne dut la conservation des débris de cette flotte malheureuse. En 1595, il commanda en chef une escadre espagnole, ayant sous lui Daniel de Koster, vaillant capitaine, et prit, brûla ou coula à fond tous les bâtimens hollandais employés à la pêche. Une continuité d'actions éclatantes lui procura successivement le grade d'amiral-général, et l'ordre de Saint-Jacques. En 1632, il amena d'Espagne à Dunkerque sa flotte avec quatre

mille hommes de troupes; et, sans s'effrayer du nombre des vaisseaux anglais et hollandais qui défendaient l'entrée du port, il y entra sans perte. Retournant ensuite avec cette même flotte en Espagne pour y chercher d'autres troupes, il battit dix vaisseaux turcs, et ramena tous les siens d'Espagne à Dunkerque : telle fut sa dernière expédition. « Mais, dit Faulconnier, historien de Dunkerque, il ne jouit pas long-temps du bonheur de son voyage; il mourut quelques jours après son arrivée, en 1633; il y avait cinquante ans qu'il servait le roi d'Espagne, et toujours avec tant de valeur, de conduite et de fortune, que les Hollandais le surnommèrent *le Renard de la Mer*. » Le roi fit transporter son corps à Séville : il y fut enterré dans l'église où reposent les cendres de Christophe Colomb et de Fernand Cortez. Michel Jacobsen eut de Laurence Weus, son épouse, sept garçons et cinq filles; quatre de ses fils furent capitaines de vaisseaux de guerre, et se distinguèrent à son exemple. — Jean JACOBSEN, l'un d'eux, soutint en 1522, avec un seul vaisseau, un combat de 14 heures contre neuf vaisseaux hollandais, coula à fond leur vice-amiral, Herman Kleuter, et deux autres vaisseaux; puis, voyant son tillac couvert de Hollandais qui étaient parvenus à l'aborder, il se fit sauter en l'air avec eux plutôt que de se rendre. — Antoine, aussi capitaine de vaisseau et frère de Jean, a laissé une postérité masculine qui subsistait en France dans Cornil-Guislain Jacobs, ancien aide-major de la capitainerie-garde-côte de l'île de Noirmoutiers, où il était établi depuis plus de cinquante ans. C'est le premier qui dans cette île ait forcé la mer à reculer sur elle-même, en établissant des dessèchemens. Les services qu'il a rendus à la marine, au commerce et à l'agriculture, ajoutent un nouveau lustre à celui qu'il a reçu de ses ancêtres. C'est à son intelligence et à son courage infatigable qu'est due l'existence entière de l'île de la Crosnière, dont son fils, ancien député de Noirmoutiers, porte le nom. Ce fut le premier avril 1767, qu'il rassembla 1,100 hommes de dix-sept paroisses du continent voisin, et qu'il déroba cette île à l'Océan par cinq mille toises de digues. C'est pour ainsi dire, une image en raccourci des travaux de la Hollande, pays de ses pères. Depuis ce temps il fit construire une église paroissiale, un presbytère, des maisons, etc.; en sorte que cette nouvelle colonie, qui n'était auparavant qu'un banc-couvert par les eaux de la mer, fut habitée, bâtie et défrichée. Dans l'exécution de sa noble entreprise, Jacobsen s'était associé Berceau son gendre : c'est à ces deux citoyens que le prince de Condé avait concédé, en 1766, le terrain submergé qui forme aujourd'hui l'île de la Crosnière, et qu'il venait d'obtenir du roi.

JACOBUS (NAGDALIUS), nommé *Jacobus Goudanus*, parce qu'il était de Gouda en Hollande, se fit dominicain, s'appliqua à l'étude des langues savantes, et mourut vers 1520. Ses principaux ouvrages sont : I. *Ærarium poeticum*, Cologne, 1506, in-4°. II. *Correctorium Bibliæ, cum difficilium dictionum interpretatione; et Compendium Bibliæ*, Cologne, 1508, in-4°. III. *Flavii Josephi liber de imperatrice ratione, è græco la-*

tinè versus, Cologne,. 1517, in-4°. La traduction du P. François Combéfis lui est préférée.

JACOMBE (Thomas), théologien non-conformiste, né en 1622, au comté de Leicester, mort en 1687, d'abord élève du collége de la Madeleine à Oxford, et ensuite de Cambridge, où il fut boursier au collége de la Trinité, vint en 1647 à Londres. où il eut la cure de Saint-Martin Ludgate; mais, en ayant été privé en 1662, pour non-conformité, alors il fut reçu dans la maison de la comtesse d'Exeter, où il mourut. On a de Jacombe un *Traité de la Consécration*, et des *Sermons*. Ce docteur eut part aussi à la continuation des remarques de Pool.

JACOMOT (Jean), né à Bar-le-Duc, mort à Genève, en 1609 ou en 1615, y exerça le saint ministère en 1576, et, avec la permission du conseil, visita l'église de Neufchâtel en 1591, et celles du Valais en 1603. Jacomot avait du talent pour la poésie latine; il a laissé: I. *Musæ Neocomenses*, Genève, 1597. II. *Varia poemata*, Genève, 1601, in-8°. Il a écrit aussi une tragédie appelée *Ehud*. — Son fils Théodore a traduit de l'anglais les Œuvres de Joseph Hall.

JACOPI (Joseph), professeur de physiologie et d'anatomie, dans l'université de Pavie, en 1813, mort dans la même ville, était l'élève le plus distingué du célèbre professeur Scarpa dont il était devenu l'adjoint pour l'école de chirurgie pratique. Il donnait les plus belles espérances, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, en juin 1813, au moment où il mettait au jour un ouvrage intitulé: *Prospetto della scuola di cirurgia pratica, della regia università di Pavia, per l'anno scolastico*, 1811 *et* 1812, Milan, 1813.

JACOPONE ou JACOPO da TODI, dont le vrai nom était *Jacopo de' Benedetti*. ancien poète italien, ami et contemporain du Dante, naquit à Todi, d'une famille noble. Devenu veuf, il distribua ses biens aux pauvres, et entra dans l'ordre des frères mineurs,, où, par humilité, il voulut toujours rester frère convers. Il a composé des *Cantiques sacrés*, pleins de feu et d'onction, qui sont encore admirés aujourd'hui en Italie, malgré la bigarrure de son style, chargé de mots calabrais, siciliens et napolitains. On a de lui quelques autres *Poésies* du même genre en latin, et il est l'auteur de la prose *Stabat Mater*, qu'on a attribuée à tort à Innocent III. Il a également composé la parodie du Stabat sous le titre de *Stabat Mater speciosa*, pour le chant de Noël, on l'a réimprimée à Paris en 1810. Ce poète mourut fort vieux en 1306. L'édition la plus ample de ses *Cantiques spirituels* est celle de Venise, 1617, in-4°, avec des notes. La première, Florence, 1490, in-4°. est fort rare et recherchée des curieux, ainsi que la belle édition de Rome, 1558, in 4°. Voici quelques-uns des titres des pièces de Jacopone: *Quod omnes Sancti faciant balatam* (une danse) *in Paradiso; Proverbia moratia plena sententiis; De prebendâ quam ipse frater Jacobus acquisivit in curiâ romanâ*, etc.

JACQUELINE, comtesse de Hollande, fille de Guillaume VI, et de Marguerite de Bourgogne, naquit en 1400, et succéda à son père en 1417. Elle était déjà veuve

de Jean, duc de Touraine et dauphin du Viennois, et épousa, en seconde noces, Jean IV, duc de Brabant, son cousin. Son oncle, Jean de Bavière, surnommé *Sans-Pitié*, qui l'avait demandée en mariage à cause de sa riche dot, lui déclara la guerre, et engagea Jean de Brabant à lui laisser les états de son épouse pour douze ans. A cette nouvelle, les peuples se soulevèrent, et Jacqueline, indigdée de la lâcheté de son mari, l'abandonna, se rendit en Angleterre, et sans attendre que son mariage fût annulé, épousa le duc de Glocester, en 1423. Elle revint bientôt en Flandre pour recouvrer ses états; mais le duc de Bourgogne, craignant de perdre ses droits à la succession de Jacqueline, marcha contre elle; son nouveau mari l'abandonna et s'enfuit en Angleterre; elle chercha à se réconcilier avec le duc de Brabant, mais ses efforts furent inutiles. Devenue prisonnière du duc de Bourgogne, elle fut enfermée à Gand, d'où elle s'échappa à l'aide d'un déguisement. Peu après son oncle étant mort, elle se vit une seconde fois maîtresse de la Hollande, mais les cruelles vengeances qu'elle exerça, la perdirent. On se souleva contre elle; et le duc de Bourgogne, profitant de cette circonstance, la força de le reconnaître pour son lieutenant. Elle épousa secrètement, en 1432, François de Borselen, simple chevalier; le duc de Bourgogne en ayant été instruit, fit arrêter Borselen; et Jacqueline, pour lui sauver la vie, abandonna ses états. Réduite à la condition privée, elle mourut le 8 octobre 1436, dans le Rhinland.

JACQUELOT. *Voy.* JAQUELOT.

JACQUEMART (NICOLAS-FRANÇOIS), libraire, né à Sédan, le 2 octobre 1735, et mort à Paris, le 2 avril 1799, a publié: I. *Etrennes aux émigrés*, Paris, 1793, in-12. II. *Le nouveau Mississipi*, ou *les dangers d'habiter les bords du Scioto*, Paris, 1791, in-8° de 34 pages. III. *Réflexions d'un cultivateur américain, sur le projet d'abolir l'esclavage et la traite des nègres*, ouvrage traduit de l'anglais, Londres (Paris), 1790, in-12 de 99 pag. IV. *Remarques historiques et critiques sur les églises supprimées de la ville de Paris, d'après le décret de l'assemblée nationale du 2 février 1791*, Paris, 1791, in-8°.: elles ont paru aussi sous le titre de *Ruines parisiennes depuis la révolution de 1789, et années suivantes*, etc.

JACQUES (SAINT), *le Majeur*, fils de Zébédée et de Salomé, appelé, suivant l'Écriture, à l'apostolat avec son frère Jean l'Évangéliste, par J.-C., tandis qu'ils raccommodaient leurs filets à Bethsaïde, leur patrie, furent témoins, avec Saint Pierre, de la Transfiguration du Sauveur sur le mont Thabor. Après la résurrection de J.-C., les deux frères se retirèrent en Galilée, et revinrent à Jérusalem avant la Pentecôte, où ils reçurent le Saint-Esprit avec les Apôtres. On croit que Saint Jacques sortit de la Judée avant les autres Apôtres, pour prêcher l'Évangile aux juifs dispersés. Il revint en Judée, et y signala son zèle avec tant d'ardeur, que des juifs l'ayant dénoncé à Hérode-Agrippa, ce prince le fit mourir par le glaive, l'an 44 de J.-C. Saint Jacques fut le premier Apôtre qui subit le martyre. Son accusateur touché de la fermeté avec laquelle il confessait la foi, con-

fessa lui-même qu'il était chrétien. Il fut condamné à mourir avec le saint Apôtre. Comme on les conduisait tous deux au supplice, l'accusateur pria St. Jacques de lui pardonner. Le saint Apôtre après avoir réfléchi un moment, lui dit : La paix soit avec vous, et le baisa. On leur trancha la tête à tous deux. (*Voy.* Fleury, Histoire ecclés.) On voit à Jérusalem une église bâtie sous son nom, à trois cents pas de la porte de Sion : c'est une des plus belles et des plus grandes de la ville. A main gauche, en entrant dans la nef, il y a une petite chapelle, qui est le lieu où l'on croit que ce saint Apôtre eut la tête tranchée, parce que c'était autrefois la place du marché public. Cette église appartient aux Arméniens schismatiques ; ils y ont un monastère bien bâti, où il y a toujours un évêque et douze ou quinze religieux qui font le service ordinaire. On dit que l'église et les logemens ont été bâtis par le roi d'Espagne, pour y recevoir les pélerins de leur nation. Le corps de Saint Jacques fut enterré à Jérusalem ; mais les historiens espagnols ont prétendu que, peu de temps après, ses disciples le portèrent en Espagne, et le déposèrent à Iria Flavia, aujourd'hui El Padron, sur les frontières de Galice. On découvrit ses reliques sous le règne d'Alphonse-le-Chaste ; on les transporta dans une ville voisine, qu'on nomma Giacomo Postolo, aujourd'hui Compostelle. Le père Cuper a rassemblé (*Acta Sanctorum, tom. 6, julii*) un grand nombre de témoignages, pour prouver la tradition de l'Église d'Espagne.

JACQUES (Saint), *le Mineur*, frère de Saint Simon et de Saint Jude, fils d'Alphée et de Cléophas ou Marie, sœur de la Sainte Vierge, surnommé *le Juste* à cause de ses vertus. L'Écriture dit que Jésus-Christ ressuscité lui apparut en particulier. Quelques jours après l'Ascension, il fut choisi pour gouverner l'église de Jérusalem ; et, en qualité d'évêque, il parla le premier après Saint Pierre, dans le concile tenu dans cette ville l'an 40 ou 50. Saint Paul l'appelle une des colonnes de l'Église. Sa vie parut si sainte, même aux ennemis du christianisme, que Josephe croit que la ruine de Jérusalem arriva en punition de ce que les juifs l'avaient fait mourir. Ananus II, grand-sacrificateur des juifs, le fit condamner, et le livra au peuple. Eusèbe, après Hégésippe, dit que les juifs l'ayant pressé de désavouer publiquement la doctrine de Jésus-Christ, il l'avait soutenue avec une merveilleuse constance, et que cette confession faite sur les degrés du Temple, mettant en fureur les pharisiens, ses principaux ennemis, ils le précipitèrent en bas. Un foulon acheva de le tuer d'un coup de levier, l'an 62 de J.-C. Il nous reste de cet Apôtre une *Epître*, la première entre les *canoniques*, adressée aux tribus d'Israël dispersées, c'est-à-dire aux fidèles d'entre les juifs qui étaient répandus en diverses provinces. Il combat principalement l'abus que plusieurs personnes faisaient du principe de Saint Paul, qui dit que c'est la foi, « et non les œuvres de la loi, qui nous rend justes devant Dieu. » Saint Jacques y établit fortement la nécessité des bonnes œuvres. Il enseigne la morale comme Salomon dans les proverbes, et, comme font les Orientaux, c'est-à-dire par maximes séparées, et

non par raisonnemens. On peut lui appliquer ce que Saint Jérôme dit des Epîtres canoniques, qu'elles sont abrégées dans les paroles, mais longues dans le grand sens qu'elles renferment : *Breves in verbis, longas in sententiis.* Saint Jacques ne laisse pas d'appuyer ce qu'il dit sur l'Écriture, et de l'orner par des similitudes et des allusions aux paroles des livres saints. Il cite quelques passages qui ne se trouvent pas en termes exprès dans l'Écriture ; mais les auteurs sacrés du Nouveau Testament, surtout lorsqu'ils parlent aux Hébreux, qui savaient les Écritures, et qui sentaient tout d'un coup les allusions qu'on y faisait, ne s'assujettissaient pas toujours à citer mot pour mot : ils se contentaient de rapporter le sens, et de suivre l'intention de l'écrivain sacré. On attribue encore à Saint Jacques une Liturgie, mais qui n'est pas de lui, quoique très-ancienne. Elle fut traduite en latin par Léon Tuschus, qui y joignit celles de Saint Basile et de Saint Jean Chrysostôme ; Claudes de Sainctes y ajouta des dissertations et des notes savantes. Ce recueil rare et curieux fut imprimé à Anvers en 1560, in-8°. On trouve aussi la Liturgie de Saint Jacques dans les Apocryphes de Fabricius. On a aussi sous le nom de ce Saint un *Protévangile* ou *Évangile de l'enfance de Marie.* La fête de Saint Jacques se célèbre avec celle de Saint Philippe, le premier mai. Le culte de ces deux Apôtres, dit Baillet, ne fut point séparé pendant long-temps de celui qu'on rendait à tous leurs coopérateurs, le 29 juin, à l'occasion de Saint Pierre et de Saint Paul. Ce qui a pu déterminer à consacrer le premier jour de mai à Saint Jacques et à Saint Philippe, a été l'église bâtie par le pape Pélage Ier dans Rome. On croyait posséder leurs corps dans cette église, et l'on faisait une fête annuelle de leur translation, fête qui semble n'avoir commencé au plus tôt que dans le 7e siècle. Quant aux reliques de Saint Jacques que diverses églises se flattent de posséder, nous n'en avons pas de plus précieuse, ni de plus certaines de lui, dit Baillet, que son Épître canonique.

JACQUES (SAINT), évêque de Nisibe, sa patrie, se fit un nom immortel par la charité héroïque et le zèle éclairé qu'il fit éclater lorsque les Perses assiégèrent cette ville en 338, 347 et 350. Ce saint prélat mourut peu de temps après. Il avait assisté au concile de Nicée, où fut condamné Arius. Il reste de lui plusieurs ouvrages imprimés à Rome, 1756, in-fol., traduits en arménien et en latin avec des notes de Nicolas Antonelli. aidé d'un prêtre arménien nommé Etienne Adéodat, maître de sa langue au collége de la Propagande à Rome, sous ce titre : *Sancti patris nostri Jacobi Nisibeni sermones.* Jacques avait confessé la foi durant la persécution de Maximin II. Il ne faut pas le confondre avec un autre Saint JACQUES, moine de Nisibe ; ni avec JACQUES, évêque de Sarug, mort en 521, ni avec JACQUES, évêque d'Édesse, mort en 710. Assemani a prouvé que ces deux derniers prélats étaient catholiques et non jacobites, comme l'a prétendu le savant abbé Renaudot.

JACQUES (SAINT), ermite de Sancerre, ainsi appelé par les étrangers, quoique sa solitude fût à Saxiacum, fort éloignée de San-

cerre, était Grec de naissance. Après divers voyages, il vint en France, l'an 859, et mourut dans la solitude de Saxiacum vers 865.

JACQUES, roi d'Aragon. *Voy.* Jayme.

JACQUES Ier, roi d'Écosse, né en 1391, fils de Robert III, pris, en passant en France, par les Anglais, qui le tinrent dix-huit ans en prison, et ne le mirent en liberté qu'en 1424, à condition qu'il épouserait Jeanne, fille du comte de Sommerset. Il fit punir quelques-uns de ceux qui avaient gouverné le royaume durant sa prison, et fut assassiné, percé de vingt-six coups d'épée, dans son lit et entre les bras de la reine, son épouse, en 1437, par les parens de ceux qu'il avait fait punir. On assure que ce prince se déguisait quelquefois, pour apprendre par lui-même comment se gouvernaient ses officiers. Ce prince cultivait les lettres. On a de lui des pièces de poésie. On a publié à Édimbourg, ses *Œuvres*, sous le titre de *Vertus poétiques de Jacques Ier*, 1733, in-8°.

JACQUES II, roi d'Écosse, successeur, à l'âge de sept ans, de Jacques Ier, son père, donna du secours au roi Charles VII, contre les Anglais; punit rigoureusement les seigneurs qui s'étaient révoltés contre lui, et fut tué au siége de Roxburg, d'un éclat de canon, le 3 août 1460, à 29 ans. Marie de Gueldre, femme courageuse, épouse de ce roi, vint au siége, et fit emporter la place. Jacques, prince actif et courageux, était ennemi implacable des Anglais, contre lesquels il ne cessa de faire des tentatives.

JACQUES III, roi d'Écosse, monta sur le trône à l'âge de sept ans, le jour même de la mort de Jacques II, son père. Séduit par quelques astrologues, il fit arrêter ses deux frères, Jean et Alexandre. Le premier fut massacré, et le second, s'étant enfui, arma contre lui, le fit prisonnier, et le délivra ensuite. Mais ses cruautés ayant irrité ses sujets, ils se soulevèrent et lui livrèrent bataille. Jacques, vaincu, tomba de cheval dans la déroute, et se sauva dans un moulin, où il fut pris et tué avec quelques-uns des siens, le 11 juin 1488, dans sa trente-cinquième année. Les Écossais, aussitôt après, s'assemblèrent, et déclarèrent que le tyran avait été mis à mort justement, et qu'on ne poursuivrait point ceux qui avaient pris les armes contre lui; mais ils reconnurent pour son successeur l'aîné de ses fils, jeune homme de la part duquel l'exemple récent de son père ne leur laissait guère d'appréhension.

JACQUES IV, roi d'Écosse, prince pieux et amateur de la justice, succéda à Jacques III, son père, à l'âge de seize ans; défit les grands du royaume qui s'étaient révoltés contre lui; prit le parti de Louis XII, roi de France, contre les Anglais, et fut tué à la bataille de Frowden, en 1513. On dit que sa dévotion l'avait porté à s'entourer d'une chaîne, à laquelle il ajoutait un anneau tous les ans. C'est néanmoins un des plus grands rois qu'ait eus l'Écosse. (*Voyez* l'art. Perkins.) On lui attribue l'institution de l'ordre de Saint-André ou du Chardon. L'ancienne marque de cet ordre de chevalerie était un collier d'or, formé de fleurs de chardon et de feuilles de rue, avec

cette devise : *Nemo me impunè lacesset.*

JACQUES V, fils du précédent, roi d'Écosse, n'avait qu'un an et demi lorsque Jacques IV, son père, mourut. Sa mère, Marguerite d'Angleterre, eut part au gouvernement pendant sa minorité; ce qui causa des troubles, qui ne furent apaisés que quand le roi voulut gouverner par lui-même, à l'âge de 17 ans. Jacques V ayant amené seize mille hommes au secours de François Ier contre Charles-Quint, le roi lui donna, par reconnaissance, Madeleine, sa fille aînée, en mariage, en 1535. Cette princesse, étant morte deux ans après, Jacques V épousa en secondes noces Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guise, et veuve de Louis d'Orléans, duc de Longueville. Il mourut le 13 décembre 1542, laissant pour héritière l'infortunée Marie Stuart, dont la reine était accouchée huit jours auparavant. Il était au lit de mort quand on lui apprit que la reine venait d'accoucher heureusement. « Est-ce d'un garçon ou d'une » fille? — D'une fille, lui répondit-on. — Eh! bien, répliqua-t-il, la couronne est entrée » dans ma famille par une femme, » elle en sortira de même. Que » de malheurs vont accabler ce » pauvre royaume! Henri s'en emparera par un mariage ou par » la force des armes. » Ce prince, ami de la justice, de la paix et de la religion, défendit les autels contre les réformateurs, qui voulaient les renverser. *Voyez* MURRAY.

JACQUES VI, roi d'Écosse, dit JACQUES Ier, depuis qu'il fut roi d'Angleterre et d'Irlande, était fils de Henri Stuart et de l'infortunée Marie. Cette reine était enceinte de cinq mois lorsque son musicien, David Rizzio, fut poignardé à ses yeux. La vue des épées nues et sanglantes, fit sur elle une impression qui passa jusqu'au fruit qu'elle portait. Jacques, qui naquit quatre mois après cette funeste aventure, en 1556, trembla toute sa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort que fît son esprit pour surmonter cette disposition de ses organes. (*Voy.* DIGBY. *Voy.* aussi à l'article GAWRI, le danger imminent qu'il courut n'étant encore que roi d'Écosse.) Après la mort d'Élisabeth, qui l'avait nommé son successeur, il monta sur le trône en 1603, et régna sur l'Écosse, l'Angleterre et l'Irlande. A son avénement, un Écossais, entendant les acclamations extraordinaires du peuple, ne put s'empêcher de s'écrier : « Hé, juste cilles! je crois que ces imbéciles gâteront notre bon roi! » L'événement fit voir qu'il avait raison. Ce prince, nourri dans les chicanes de la controverse, signala son avénement à la couronne par un édit qui ordonnait à tous les prêtres catholiques, sous peine de mort, de sortir d'Angleterre. Quelques furieux résolurent, en 1605, de se soustraire à cette proscription, en exterminant d'un seul coup, le roi, la famille royale et tous les pairs du royaume. Ils résolurent de mettre trente-six tonneaux de poudre sous la chambre où le roi devait haranguer le parlement. Tout était prêt; on n'attendait que le jour de l'assemblée pour exécuter ce forfait. C'en était fait des plus nobles et des plus sages têtes de l'État, si une lettre anonyme, qu'un des conjurés écrivit à un

de ses amis pour le détourner de l'assemblée, n'eût fait soupçonner la conspiration. On visita tous les souterrains, et l'on trouva à l'entrée de la cave, qui était au-dessous de la chambre, un artificier habile qui, peu d'heures après, devait faire jouer la mine et anéantir le parlement. La crainte arracha tout le secret à ce malheureux. Quelques-uns des conjurés furent tués en se défendant; plusieurs sortirent du royaume; huit furent pris et exécutés. (*Voy.* Garnat et d'Oldeçorn.) Cette conspiration, dont l'existence réelle a été contestée, et qui fut appelée *Conspiration des Poudres*, a donné lieu à la célébration d'une fête perpétuelle, qui a lieu tous les ans le 5 novembre, en Angleterre. Jacques Ier, pour s'assurer des catholiques, fit dresser, en 1606, le fameux *serment d'allégeance*, par lequel ils promettaient d'obéir fidèlement au roi, comme à leur légitime souverain, et protestaient contre le pouvoir que quelques controversistes attribuaient alors aux papes, de déposer les monarques, et de délier les sujets du serment de fidélité. Ceux qui signèrent cette formule, loin d'être persécutés, furent protégés comme les autres citoyens. Ce roi théologien censura vivement les presbytériens, qui enseignaient alors que l'enfer était nécessairement le partage de tout catholique romain. Son règne fut une paix de vingt-deux années; le commerce florissait, la nation vivait dans l'abondance. Ce règne fut pourtant méprisé au dehors et au dedans. Étant à la tête du parti protestant en Europe, il ne le soutint pas contre les catholiques dans la grande crise de la guerre de Bohême. Jacques abandonna son gendre, l'électeur palatin; négociant quand il fallait combattre; trompé à la fois par la cour de Vienne et par celle de Madrid; envoyant toujours de célèbres ambassades, et n'ayant jamais d'alliés. Son peu de crédit chez les nations étrangères, contribua beaucoup à le priver de celui qu'il devait avoir chez lui. Son autorité en Angleterre éprouva une grande diminution, par l'abus qu'il en fit lui-même, en voulant lui donner trop de poids et trop d'éclat. Il ne cessait de dire à son parlement, que « Dieu l'avait fait maître absolu; que tous leurs priviléges n'étaient que des concessions de la bonté des rois. » Par-là, il excitait les parlemens à examiner les bornes de l'autorité royale et l'étendue des droits de la nation. Ce fut dans celui de 1621, que se formèrent les deux partis si connus, l'un sous le nom de *Torys*, pour le roi; l'autre, sous le nom de *Wighs*, pour le peuple. L'éloquence pédantesque du roi ne servit qu'à lui attirer des critiques sévères. On ne rendit pas à son érudition toute la justice qu'elle méritait. Henri IV ne l'appelait que *Maître Jacques*, et ses sujets ne lui donnaient guère des titres plus honorables. Aussi disait-il à son parlement: « Je vous ai joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé; je vous ai chanté des lamentations, et vous n'avez point été attendris. » Ce prince aimait les calembours et les jeux de mots. Ses flatteurs lui donnaient le nom de *Salomon*. Henri IV, qui ne l'aimait pas, et qui avait adopté les bruits que le public malin avait répandus sur Marie Stuart, sa mère, disait « qu'ils avaient raison, pouvant bien être,

comme Salomon, le fils d'un joueur de harpe ; » bon mot, qu'on ne doit pas prendre à la lettre. (*Voyez* David Rizzio.) Le même Henri IV, intéressé à le connaître à fond, parce qu'il était son allié et son voisin, le peint avec énergie dans une dépêche à Beaumont, son ambassadeur à Londres : « Je ne trouve, dit-il, dans le caractère de Jacques Ier, que des sujets de défiance : je n'y vois ni bonne foi, ni solidité. La légèreté et l'inconstance en font la base. La mauvaise intrigue et l'artifice maladroit y paraissent à leur tour; mais avec l'envie de faire des dupes, Jacques Ier finit par l'être toujours lui-même. De là je conclus qu'il n'y aura aucun fonds à faire ni sur les paroles, ni sur les actions de ce faible prince. Il intrigue sans cesse à Rome, en Espagne, et partout ailleurs, comme il fait avec moi, sans s'attacher à aucun point fixe, selon qu'il est poussé, entraîné ou retenu. Les premières espérances l'élèvent et l'excitent au gré de celui qui les lui donne. Il se laisse gouverner par tout ce qui l'entoure, sans aucun égard ni pour le mérite, ni pour la vérité; ainsi je prévois qu'il se laissera tromper dans toutes les occasions. » Ce qui aliéna surtout le cœur de ses sujets, ce fut la confiance qu'il donna à ses favoris. Un Écossais, nommé Carre, le gouverna entièrement ; et depuis, il quitta ce favori pour Georges Villiers, connu sous le nom du duc de Buckingham. Il mourut le 8 avril 1625, avec la réputation d'un prince plus indolent que pacifique, plus faible que bon, quoiqu'il eût réellement un grand fonds d'humanité, d'un roi savant, et d'un politique peu habile. Dans la foule d'épigrammes qui parurent à sa mort, et que les historiens n'ont pas manqué de rapporter, on distingue celle-ci, qui, quoique sanglante, est la plus simple de toutes : *Rex fuit Elisabeth, nunc est regina Jacobus.* On aurait dit qu'il n'était que passager dans le vaisseau dont il devait être le pilote. La chasse fut une de ses passions. Les Anglais disaient de lui, qu'il faisait plus de cas d'un cerf que d'un vaisseau, et qu'il aimait mieux le son des cors que le bruit du canon. « Il était libéral jusqu'à la prodigalité. Un de ses favoris, voyant passer une charge d'argent qu'on portait au trésor, dit à son voisin : « Que cet argent me rendrait heureux ! » Le roi demanda ce qu'il disait, et l'ayant appris, lui donna sur-le-champ toute la somme, qui montait à trois mille livres sterling. « Vous vous croyez heureux de posséder une pareille somme ; et je le suis plus que vous, ajouta-t-il, d'obliger un honnête homme que j'aime. » (*Voyez* Alphonse V.) Ses profusions le jetèrent dans une sorte d'indigence. Il fut arrêté un jour dans son carrosse au milieu de Londres, par les archers de la justice. Ses gardes voulaient écarter ces insolens; mais le roi, les ayant écoutés paisiblement, apprit d'eux qu'ils n'avaient agi ainsi qu'à la prière du sellier de la cour, à qui l'on devait, depuis quelques mois, environ 50 louis. Le roi les fit payer à l'instant, en disant : « Celui qui fait les lois, doit les observer le premier. » Les Anglais se prévalurent du besoin qu'il avait d'argent, pour lui faire la loi. Ses revenus montaient, dit-on, en 1617, à 450,000 liv. sterl. et les secours extraordinaires qu'il tira du parlement pendant

son règne, à 3 millions seulement de livres sterl. La somme de chaque subside était bien diminuée même du temps d'Élisabeth, quoique la nation devînt plus riche de jour en jour, parce que la répartition se faisait fort négligemment, qu'on taxait les propriétaires sur l'ancienne estimation de leurs biens, dont les uns avaient augmenté et les autres diminué de prix. Des colonies anglaises s'établirent, sous ce règne, en Amérique, d'une manière très-avantageuse; mais toutes les tentatives ne réussirent pas. (*Voyez* Rawleg.) Les progrès de l'agriculture augmentèrent sensiblement, parce qu'Élisabeth avait permis l'importation des grains. Les beaux-arts, les plaisirs de la société attiraient la noblesse à Londres. Jacques, voyant avec peine l'accroissement de la capitale, invitait les gentilshommes à se retirer dans leurs provinces. « A Londres, leur disait-il, vous êtes comme des vaisseaux en mer, qui ne paraissent rien; mais dans vos villages, vous êtes comme des vaisseaux sur une rivière, qui paraissent quelque chose de grand.» Ce prince est le premier qui ait pris le titre de roi de la Grande-Bretagne. On a de lui quelques ouvrages de controverse, intitulés bizarrement, écrits de même: I. *Le triple coin pour le triple nœud; Tortura torti:* celui-ci est contre Bellarmin, qui, dans un de ses ouvrages, avait pris le titre de Matthæus Tortus. II. *La vraie loi des Monarchies libres.* III. *Des Discours au parlement,* qui offrent souvent de belles pensées et de sages réflexions. IV. Βασιλικον δωρον, ou *Présent royal*, dans lequel il donne à son fils Henri d'excellens principes pour l'institution des rois. Cet ouvrage, imprimé trois ou quatre fois en latin, a été traduit en français par Jean de Williers Hotman, dont la version souvent réimprimée, se trouve parmi les Opuscules des trois Hotman, Paris, 1603, in-8°. Les paroles de Jacques Ier à son fils sont à peu près les mêmes que celles que l'infortuné Louis XVI adressa au dauphin, enfant. On trouve aussi, parmi les ouvrages de Jacques Ier, trois livres de *Démonologie*, dans lesquels l'auteur rapporte de curieuses expériences de physique; enfin, on y trouve un *Opuscule badin contre l'abus du tabac*, où il répond à tous les argumens des partisans de cette poudre. Ses ennuyeuses productions, recueillies par Jacques Montagu, ont été imprimées à Londres, en 1619, in-folio. (*Voy.* Dominis.) Jacques Ier avait épousé, en 1590, Anne de Danemarck, fille de Frédéric II, roi de Danemarck. Il en eut Henri-Frédéric, prince de Galles, et Robert, l'un et l'autre morts jeunes; Charles Ier, qui lui succéda, et Élisabeth, mariée à Frédéric V, électeur palatin, duc de Bavière, dont la postérité succéda depuis à la couronne d'Angleterre.

JACQUES II, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, né à Londres, le 30 octobre 1633, était second fils de l'infortuné Charles Ier, et de Henriette de France. Il fut proclamé duc d'York dès le moment de sa naissance, mais les cérémonies de la proclamation furent différées jusqu'en 1643. Les horreurs des guerres civiles l'obligèrent de se sauver, en 1648, déguisé en fille. Il passa en Hollande, de là en France, où il se signala sous le vicomte de Tu-

renne, et ensuite en Flandre, où sa valeur n'éclata pas moins sous don Juan d'Autriche et le prince de Condé. Charles II, son frère aîné, ayant été rétabli sur le trône de ses pères, il le suivit en Angleterre, et fut fait grand-amiral du royaume. Il remporta en 1665, une victoire signalée, après un combat très-opiniâtre, sur Opdam, amiral de Hollande, qui périt dans cette journée, avec quinze ou seize vaisseaux. Généralissime des deux armées navales de France et d'Angleterre, en 1672, il fut vaincu par l'amiral Ruyter; mais il montra beaucoup de courage dans sa défaite. Jacques II parut digne du trône, tant qu'il ne régna pas; mais dès qu'il y fut monté, après la mort de son frère, en 1685, ce ne fut plus le même homme. (*V.* Colombière-Kirke et Monmouth.) Attaché à la religion catholique depuis sa jeunesse, il joignit à cet attachement le desir de la répandre. Ce desir lui devint fatal, surtout par les moyens dont il se servit. Il révoqua le serment du *Test*, par lequel on abjurait la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Cette loi, qui excluait des charges et du parlement tous ceux qui refusaient de s'y soumettre, avait été portée contre les catholiques, sous le règne de Charles II. On prévit dès-lors ce qui arriva; que la chambre haute et la chambre basse, que les armées de terre, que les flottes allaient être remplies par des sujets de la religion du monarque. « Cependant, dit Burnet, il condamnait hautement les persécutions, qu'il disait être aussi opposées aux lois de la religion qu'à celles de la politique. » Il donna des asiles aux protestans chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes; il fit faire des quêtes pour eux, et leur accorda des immunités. Il est très-probable qu'il voulait faire triompher la religion catholique, mais non détruire la religion anglicane. Jacques accorda donc la liberté de conscience à tous ses sujets, afin, disait-il, que tous les catholiques pussent en jouir sans jalousie. Le jésuite Peters, son confesseur, intrigant, impétueux, dévoré, dit-on, de l'ambition d'être cardinal et primat d'Angleterre, inspira au roi toutes ces démarches, que les ennemis du monarque et de l'Église romaine ne manquèrent pas d'envenimer. L'ambassadeur d'Espagne lui avait déjà insinué qu'il devait moins écouter des hommes qui ne devaient pas se mêler de l'administration. « Quoi donc! lui répondit Jacques II, le roi d'Espagne ne consulte-t-il pas son confesseur? — Oui, répliqua l'ambassadeur espagnol, et ses affaires n'en vont pas mieux. » La nation anglaise, déjà alarmée, acheva de s'aigrir, par le spectacle d'un nonce qui fit son entrée publique à Londres. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, stathouder de Hollande, et gendre de Jacques II, appelé par les Anglais pour régner à sa place, vint détrôner son beau-père, en 1688. L'infortuné monarque alla chercher un asile en France, après s'être vu chassé de sa maison, arrêté prisonnier à Rochester, insulté par la populace, et après avoir reçu les ordres du prince d'Orange dans son propre palais. Jacques II vint chercher un asile en France, auprès de Louis XIV, qui lui assigna la magnifique demeure de Saint-Germain. Ce prince lui donna, en 1689, une

flotte et une armée. Il passa en Irlande, où lord Tyrconnel maintenait encore l'autorité royale; mais l'usurpateur Guillaume l'en chassa bientôt. Jacques II fut battu à la bataille de Boyne, en 1690. Les Français combattirent vaillamment dans cette journée; les Irlandais prirent la fuite. Quoique Jacques eût toujours montré beaucoup de valeur, il ne parut dans l'engagement de la bataille ni à la tête des Français, ni à la tête des Irlandais, et se retira le premier. Le roi Guillaume, après sa victoire, fit publier un pardon général. Le roi Jacques, vaincu, en passant par une petite ville nommée Galloway, fit pendre quelques citoyens qui avaient voulu lui faire fermer les portes. De deux hommes qui se conduisent ainsi, dit un historien, il était bien aisé de voir qui devait l'emporter. Jacques, quoique bon homme, avait traité plusieurs de ses sujets avec barbarie, soit qu'il fût conseillé par le cruel Jeffreys, son chancelier, soit qu'il crût agir par zèle pour la justice; et sa cruauté avait autant servi à indisposer ses sujets contre lui, que ses imprudences. Le monarque détrôné, désespérant de recouvrer son royaume, passa le reste de ses jours à Saint-Germain, touchant les écrouelles et conversant avec les jésuites. Il y vécut des bienfaits de Louis XIV, et d'une pension de 70,000 francs, que lui faisait sa fille Marie, reine d'Angleterre, après lui avoir enlevé sa couronne. Il mourut le 16 septembre 1701. Son corps fut déposé dans l'église des bénédictins anglais, rue du Faubourg-Saint-Jacques, à Paris, où le poêle qui couvrait son cercueil, ainsi que la tenture, tombaient en lambeaux, sans que le cardinal d'York, son petit-fils, ait daigné, malgré les représentations qui lui furent faites, faire donner de l'argent pour la restauration de ces ornemens. Jacques dit à son fils, quelques heures avant sa mort, « Si jamais vous remontez sur le trône de vos ancêtres, pardonnez à tous mes ennemis; aimez votre peuple; conservez la religion catholique, et préférez toujours l'espérance d'un bonheur éternel à un royaume périssable.... » Jacques II avait peu de génie pour les affaires. On disait de lui, en le comparant à son frère: « Charles pourrait tout voir s'il le voulait, et Jacques voudrait tout voir s'il le pouvait. » Il ne sut pas mieux choisir ses maîtresses que ses ministres. Charles II disait « qu'il semblait que son frère reçût ses maîtresses de la main de ses confesseurs, qui les lui donnaient pour pénitence. » Elles étaient toutes assez laides. (*Voy.* Berwick.) Quelques jésuites irlandais prétendirent qu'il se faisait des miracles à son tombeau, et que ses reliques avaient guéri l'évêque d'Autun de la fistule. Nous ignorons si Jacques II opéra des prodiges après sa mort; mais il aurait été plus heureux pour ses descendans, qu'il en eût fait pendant sa vie. Il avait d'ailleurs de bonnes qualités: ouvert dans ses inimitiés, ferme dans les alliances, plein d'honneur dans ses affaires. Dépourvu d'argent, se contentant d'une nourriture frugale, paraissant fort ingénu, il se fit beaucoup de partisans. Jacques II avait écrit des *Mémoires* de sa vie, depuis l'âge de 16 ans; ils ne formaient pas moins de 4 volumes in-fol. Ils ont été brûlés en France pendant la révolu-

tion. C'est sur eux qu'avait été composé l'Abrégé qui porte le nom de *Macpherson*, et dont Charles Dryden est le véritable auteur.

JACQUES III, dit le *prétendant* ou *le chevalier de St.-George*. *Voyez* STUART.

JACQUES DE MAJORQUE, fils de Jacques III, roi de Majorque, fut fait prisonnier par Pierre-le-Cérémonieux, roi d'Aragon, le 25 octobre 1349, et demeura enfermé pendant 13 ans dans une cage de fer. Il fut délivré par de fidèles serviteurs, le 1er mai 1362, et épousa, le 14 décembre de la même année, Jeanne Ire, reine de Naples, dont le second mari, Louis de Tarente, venait de mourir. Jeanne ne voulant pas se donner un maître en prenant un époux, n'accorda à Jacques que le titre de duc de Calabre, et non celui de roi. Bientôt, humilié de n'être que le sujet de sa femme, Jacques entreprit de rentrer en possession de l'héritage de ses aïeux: il alla demander des secours à Pierre-le-Cruel, qui ayant conçu des soupçons contre lui, le fit enfermer dans la forteresse de Bargon, où il resta jusqu'en octobre 1367, lors de la révolte de Henri de Transtamare contre son frère. Jacques rendu encore une fois à la liberté, reconquit, en 1371, le Roussillon et la Cerdagne, en 1375, il passa les Pyrénées, mais s'étant engagé dans un pays désert, et privé de vivres, il vit périr de faim tous ses soldats, et mourut lui-même à Soria.

JACQUES DE BOURBON, comte de la Marche, eut le titre de roi de Naples par Jeanne II sa femme, de 1415 à 1419. Cette reine qui avait vécu d'une manière scandaleuse avec la plupart de ses favoris, épousa Jacques de Bourbon, prince vaillant et brave, dans le dessein de voir dans son époux moins un maître qu'un sujet; mais il en fut d'abord tout autrement. Aussitôt après la conclusion de son mariage, Jacques fit saisir Pandolfetto Aloppo, favori de Jeanne, lui arracha par la torture l'aveu de ses relations avec la reine, et le fit périr. Jeanne fut gardée dans une espèce de captivité, et Jacques donna toutes les charges du gouvernement aux Français qu'il avait amenés. En 1416, le peuple de Naples se souleva contre Jacques et contre ses favoris; la reine recouvra son ancienne autorité, fit arrêter à son tour son mari et le retint prisonnier. Jacques parvint à s'échapper en 1419, et se retira à Tarente, où il espérait faire soulever les provinces méridionales du royaume; mais voyant que ses tentatives seraient inutiles, il revint en France et prit l'habit de Saint François dans le couvent de Sainte-Claire, à Besançon, où il mourut le 14 septembre 1438. *Voyez* JEANNE II.

JACQUES (JACQUES), poète burlesque, natif d'Embrun, chanoine de la cathédrale de cette ville, vivait encore en 1680. On a de lui les ouvrages suivans: I. Le *Faut mourir*, et les *Excuses inutiles qu'on apporte à cette nécessité, le tout en vers burlesques*, Lyon, 1657, in-12. II. Le *Médecin charitable*, in-12. III. Le *Démon travesti, découvert et confus*, in-12. IV. *L'Ami sans fard, qui console les affligés, en vers burlesques*, Lyon, 1664, in-12.

JACQUES, premier patriarche des Arméniens, est connu prin-

cipalement par une *Version* de la Bible, en arménien, imprimée en Hollande, in-4°, en 1666.

JACQUES, duc de Courlande, vécut au commencement du 17e siècle. Il ne manqua qu'un plus grand théâtre à son empire pour qu'il devînt un prince très-renommé. Malgré la petitesse de ses états, il n'acquit pas moins en Europe beaucoup de gloire et de considération. Il conclut des traités avantageux avec la France et l'Angleterre; il eut des finances bien réglées; et ses vaisseaux étendirent leur navigation aux Antilles, dans les ports de l'Islande et en Afrique.

JACQUES (Jean), ou *Joannes Jacobus*, docteur du 14e siècle, professeur de médecine du temps de Gui de Chauliac, qui le cite souvent dans sa chirurgie, et qui l'appelle son ami et son compagnon, est auteur de deux traités: l'un sur toutes les maladies en particulier, et sur toutes les espèces de fièvre, intitulé *Thesaurus medicinæ*; et l'autre *De peste*.

JACQUES DE LA CRIMÉE, savant docteur arménien, vivait vers le milieu du 15e siècle. Après avoir étudié avec succès la théologie, l'astronomie, la physique et l'histoire sacrée et profane, il succéda à son maître, George Ezengäntzy, et professa avec distinction les connaissances qu'il possédait. Il laissa en mourant plusieurs ouvrages fort estimés, qui sont: 1° *Traité anatomique du corps humain*; 2° *Histoire généalogique écrite par la demande de Thomas Mézopatzy*; 3° *Commentaires sur les calendriers.* La bibliothèque du Roi possède un exemplaire (au n° 115 des manuscrits arméniens) de ce dernier ouvrage, qui suppose dans l'auteur beaucoup d'érudition et de connaissances physiques et historiques.

JACQUES DE HARKA, évêque arménien, vivait vers l'an 1004. Il se rendit célèbre par une haine implacable qu'il conçut contre la révélation et la foi de J.-C. Pour bien répandre sa doctrine, il forma d'abord, dans son diocèse de Harka, un grand nombre de partisans parmi les prêtres, les religieux et les gens instruits; ensuite, par son éloquence et par ses raisonnemens, il attira à lui plusieurs princes et personnages distingués du pays. Ce prélat, en semant ses principes, qui étaient ceux des anciens adorateurs du soleil, voulait aussi abolir les pratiques religieuses. « Il n'y a point de péché, disait-il, hors du mal qu'on fait à autrui; nous ne sommes responsables que de nos actions personnelles avec la société, que les sacrifices, les prières et les cérémonies ne peuvent rien ajouter ou diminuer au résultat de nos opérations. » Toute l'Arménie aurait suivi cette doctrine, qui avait été celle de ses premiers ancêtres, si le patriarche de ce pays n'eût pas soulevé le clergé et le peuple contre Jacques et ses sectateurs. Ce prélat étant pris par un stratagème, fut exposé d'abord à la raillerie publique pendant quelque temps, ensuite on le condamna à une dure prison; mais au bout de quelques mois, Jacques trouva le moyen de se sauver de cet endroit et d'aller à Constantinople, et de là à Monfarghïn, où il mourut peu de temps après, selon Arysdaghès Lasdivertzy.

JACQUES DE KERNA, savant

ecclésiastique arménien, florissait au commencement du 14e siècle. Après avoir étudié la théologie et les langues grecque et latine, il reçut le bâton doctoral et forma un grand nombre d'élèves ; il disait souvent à ses disciples : « Je préfère une vie calme et obscure à un règne agité et glorieux. On a de lui : I. *Traité des vertus, traduit du latin en arménien.* II. *Traité des vices, traduit du latin en arménien.* Ces deux ouvrages ont été imprimés plusieurs fois à Venise ; la dernière édition et la plus correcte est celle de 1772, 2 vol. in-4°.

JACQUES (MATTHIEU-JOSEPH), né à Arc près de Salins, en Franche-Comté, le 27 octobre 1736, embrassa l'état ecclésiastique, fut pendant quelque temps simple vicaire, et ensuite professeur de philosophie au collége de Lons-le-Saulnier. De là il passa à Besançon, où il professa les mathématiques jusqu'en 1775, qu'il obtint, par le concours, la chaire de théologie de l'université de Besançon, vacante par la mort du célèbre abbé Bullet. Pendant les orages révolutionnaires, il se retira en Suisse, puis en Allemagne; enfin il revint en France, et fut nommé, en 1810, doyen de la faculté de théologie de Lyon. Il est mort dans cette ville le 15 février 1821. On a de lui plusieurs ouvrages assez estimés, qui sont : I. *Une Théologie dogmatique*, 5 vol. in-12. II. Un *Traité de l'Écriture Sainte*, 2 vol. in-12. III. *Les preuves convaincantes du christianisme.* La première édition parut en Suisse en 1793. IV. Des *Grammaires française, latine, allemande et italienne.* V. Une Traduction française des *Narrationes excerptæ* de Dumouchel. VI. Des *principes de logique et de métaphysique.* Ces divers ouvrages furent publiés par l'auteur dans les pays étrangers.

JACQUES (FRERE). *V.* BAULOT.

JACQUES. *Voy.* VITRY, VORAGINE.

JACQUES D'ARMAGNAC. *V.* ARMAGNAC.

JACQUES-ZANZALE. *Voyez* ZANZALE.

JACQUET (PIERRE), avocat au parlement de Paris, mort à Grenoble, sa patrie, au mois d'avril 1766, se fit ordonner prêtre à l'âge de plus de 69 ans, et donna différens ouvrages, dont quelques-uns n'eurent qu'un succès médiocre. Nous avons de lui : I. Un *Commentaire sur la coutume de Touraine*, 1761, 2 vol. in-4°, auquel il substitua le titre de *Commentaire sur toutes les coutumes*, 1764, 2 vol. in-8°. II. *Traité des fiefs*, 1762, in-12. III. *Traité des Justices des seigneurs et des droits en dépendans*, 1764, in-4°. La *Clef du paradis*, ou *Prières chrétiennes*, 1764, in-12 et in-18.

JACQUET DE LA GUERRE. *V.* GUERRE.

JACQUET DROZ. *Voy.* DROZ.

JACQUET (JACQUES), Lyonnais, entré dans l'ordre des carmes, publia divers écrits de controverse, entre autres, des *Dialogues entre un catholique et un protestant*, publiés en 1604, qui eurent beaucoup de succès. Jacquet mourut en 1628.

JACQUET (LOUIS), né à Lyon le 6 mars 1732, embrassa l'état ecclésiastique, devint chevalier de l'église Saint-Jean, fut de l'Académie de Lyon, et exerça la profession d'avocat. De la force,

de l'originalité dans les idées, un style net et précis distinguent ses ouvrages. On lui doit un *Parallèle* ingénieux *des tragiques grecs et français*, 1760, in-12. Il remporta deux prix à l'Académie de Besançon pour deux discours qu'il avait composés, et qui furent couronnés et imprimés en 1761. En 1791, il publia le *Coup-d'œil sur les quatre concours qui ont eu lieu à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon*, pour le prix offert par l'abbé Raynal, sur la découverte de l'Amérique. C'est un modèle de rapport littéraire et de concision. Il travaillait à un long ouvrage sur l'*Origine du langage des arts de la société*, lorsqu'il mourut dans une campagne près de Lyon, où il s'était réfugié pendant les jours de deuil de 1793. L'abbé Jacquet, admirateur de J. J. Rousseau, avait dans ses habitudes et la tournure piquante de ses conceptions plusieurs traits de ressemblance avec cet écrivain.

JACQUET DE MALZET (Louis-Sébastien), abbé, professeur de géographie et d'histoire à l'Académie militaire impériale à Vienne en Autriche, né à Nanci en 1715, mort le 17 août 1800, est auteur des ouvrages suivans : *Élémens de l'Histoire profane tant ancienne que moderne*, 1755, in-8°. II. *Élémens géographiques*, ou *description abrégée de la surface du globe terrestre*, Vienne, 1755, in-8°. III. Le *Militaire citoyen* ou *Emploi des hommes*, 1759, in-8°. IV. *Élémens de l'Histoire ancienne*, 1763, in-8°. V. *Sur l'électricité*, 1775, in-8°. VI. *Lettre d'un abbé de Vienne à un de ses amis à Presbourg, sur l'électrophore perpétuel*, 1776, in-8°.

JACQUETEL ou JACTEL, de Stenai, historien du 17e siècle, et auteur d'un *Sommaire historique des choses plus mémorables arrivées depuis l'an* 101 *jusqu'en* 1676, *ès païs de Lorraine et Barrois, et notamment à Commerci, Saint-Mihiel, Verdun, Dun, Toul, Bar et Luxembourg*. Cet écrit est dédié au prince de Vaudemont, et se trouve, non imprimé, entre les mains de plusieurs personnes. Il est superficiel, et l'auteur manque de critique. Dom Calmet en parle dans son Catalogue alphabétique des écrivains de Lorraine. Cet ouvrage, au reste, peut être utile pour renseignemens.

JACQUIER (le père). *Voyez* Sueur (Thomas le), minime.

JACQUIER (Maurice), mort en 1753, publia sur les langues française et latine divers ouvrages qui n'eurent qu'un succès éphémère. Les plus connus sont sa *Méthode d'enseigner le latin*, 1752, 4 vol. in-8°, et son *Coup-d'œil* des dictionnaires français, 1748, in-12.

JACQUIN (Armand-Pierre), abbé, membre des Académies de Metz et d'Arras, chapelain de l'église cathédrale d'Amiens, sa patrie, né le 20 décembre 1721, a publié les ouvrages suivans : I. *Entretiens sur les romans*, 1754, in-12. II. *Lettres philosophiques et théologiques sur l'inoculation de la petite vérole*, 1756, in-12. III. *Lettres parisiennes sur le desir d'être heureux*, Genève, 1758, 2 vol. in-12. IV. *Almanach des voyageurs*, 1759, in-16. V. *Discours sur la connaissance et l'appli*

cation des talens, 1760, in-12. VI. *De la Santé*, ouvrage utile à tout le monde, 1762, in-12; 4ᵉ édition, 1771, in-12. VII. *Introduction à la connaissance des médailles*, par dom Mangeart, publiée en 1763. Tous ces ouvrages annoncent des connaissances et le talent d'écrire, sans avoir rien qui les distingue de cette foule de productions qui se perdent dans le public. VIII. Les *préjugés*, 1760, in-12. IX. *Sermons pour l'Avent et le Carême*, 1768, 2 vol. in-12. X. *Sermons* sur divers sujets, 1769, 2 vol. in-12. C'est ce que Jacquin a fait de mieux; l'onction et le zèle caractérisent cet orateur chrétien. Ses sermons offrent de la méthode, de la clarté, quelquefois de la véhémence, de la douceur et toujours du naturel. Jacquin mourut au commencement de ce siècle.

JACQUIN (Nicolas-Joseph), célèbre botaniste, né à Leyde, le 16 février 1727, fut envoyé, en 1754 en Amérique, par l'empereur François Iᵉʳ, pour y recueillir des végétaux destinés à orner les jardins de Vienne et de Schœnbrunn. Il passa plus de cinq ans à parcourir les Antilles, depuis la Jamaïque jusqu'à Curaçao, et rapporta de son voyage une magnifique collection de plantes, qu'il avait toutes examinées et décrites. A son retour en Europe, Jacquin publia la liste des plantes qu'il avait découvertes, et en enrichit les jardins de Vienne et de Schœnbrunn qui, par ses soins, devinrent les plus beaux de l'Europe. Jacquin est mort le 24 octobre 1817, laissant un grand nombre d'ouvrages sur la science qu'il cultivait avec tant de succès. Nous citerons : I. *Enumeratio systematica plantarum quas in insulis Caribæis vicinâque Americæ continente detexit novas aut jam cognitas emendavit*, Leyde, 1760, 1 vol. in-8°. II. *Selectarum stirpium Americanarum historia*, ibid., 1763, in-fol. III. *Observationes botanicæ*, Vienne, 1764-71, 4 tomes in-fol. avec fig. IV. *Hortus botanicus Vindobonensis*, ibid., 1770-76, 3 vol. in-fol. avec fig. V. *Floræ austriacæ*, sive *plantarum selectarum in Austriæ archiducatu sponte crescentium icones ad vivum coloratæ*, ibid., 1773-78, in-fol. VI. *Oxalis monographia*, ibid., 1773-78, in-fol.; ibid., 1774, 1 vol. in-4°. VII. *Pharmacopæa austriaca provincialis emendata*, 1794, in-8°, etc.

JACQUINOT (Barthélemi), né à Dijon, entré dans la compagnie de Jésus, en 1587, à l'âge de 16 ans, se distingua par ses talens et par son application constante dans l'accomplissement de ses devoirs, fut recteur du grand collége de Lyon, supérieur des maisons professes de Toulouse et de Paris, successivement provincial des cinq provinces de France, confesseur de la reine d'Angleterre, et enfin assisteur-général. Il mourut à Rome, en 1647, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse et de piété. Le plus célèbre dans ce genre est *le Chrétien au pied des autels, rendant au très-auguste sacrement de l'Eucharistie les devoirs des visites religieuses*, Paris, 1640, in-12. Le même ouvrage, traduit en latin par l'auteur, a été imprimé à Lyon, en 1646, in-12, sous ce titre : *Christianus ad aras.*

JACQUOT (BLAISE). *Voy.* JAQUOT.

JADDUS ou JADDOA, souverain pontife des Juifs, dont le pontificat est célèbre par un événement singulier, rapporté par l'historien Josephe, mais dont on ne trouve aucune trace dans la Bible, ni dans les historiens profanes, ce qui l'a fait regarder comme fabuleux par tous les hommes éclairés. Alexandre-le-Grand, irrité contre les Juifs qui n'avaient pas voulu fournir des vivres à son armée pendant le siége de Tyr, vint à Jérusalem dans le dessein de se venger de leur refus. Jaddus eut recours à Dieu, qui lui ordonna d'aller au-devant d'Alexandre, revêtu de ses habits pontificaux, lui promettant d'adoucir le cœur du roi. En effet, Jaddus, étant sorti à la tête de ses prêtres et de son peuple, Alexandre se jeta aux pieds du grand-prêtre, et adora le nom de Dieu, écrit sur la lame d'or qu'il portait au front. Parménion lui demanda la raison d'une telle conduite. Ce prince lui avoua que, lorsqu'il était encore en Macédoine, plein du projet de la guerre contre les Perses, ce même homme devant lequel il s'était prosterné, et revêtu des mêmes habits, lui avait apparu en songe, et l'avait exhorté à passer l'Hellespont, l'assurant que son Dieu lui ferait vaincre les Perses. Ensuite ce conquérant étant entré dans la ville, Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, qui prédisaient la destruction de l'empire des Perses par un roi de Grèce. Alexandre partit de Jérusalem, après y avoir sacrifié, et avoir comblé les Juifs de ses bienfaits. Jaddus tenait le pontificat vers l'an 333 avant J.-C.

JADELOT (NICOLAS), savant médecin, né à Nanci, vers 1736, y mourut le 27 juin 1793. On lui doit : I. *Tableau de l'économie animale*, 1769, in-8°. II. *Cours complet d'anatomie*, 1772, in-fol. On y trouve 15 grandes planches, gravées en couleur par Gauthier d'Agoty. III. *Physica hominis sani*, 2 vol. in-12. IV. *Pharmacopée des pauvres*, 1784, in-8°. V. Des *Dissertations*, en latin, sur les causes de la mort subite, 1749; sur l'usage des verres concaves dans la myopie, 1761 ; sur les maladies produites par la suppression de la transpiration insensible, 1763; sur les diverses révolutions qu'a éprouvées l'art de guérir; sur un agneau sans tête, 1784. VI. *Mémoire sur les causes de la pulsation des artères*, 1771, in-8°.

JÆGER (HERBERT), médecin hollandais, et voyageur naturaliste, devint chef du commerce dans l'Indostan, en 1666, puis il exerça la médecine à Batavia. Il entretenait, avec le célèbre Rumph, qui était fixé à Amboine, une correspondance scientifique, dont Valentyn nous a conservé des fragmens dans son *India litterata*. Jæger était très-versé dans la connaissance des langues orientales. On trouve de lui plusieurs *Mémoires* dans les *Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature*.

JÆGER (JEAN-WOLFGANG), théologien luthérien né à Stuttgard, en 1647, d'un conseiller du duc de Wirtemberg, eut la charge de son père, et fut nommé professeur de théologie, chancelier de l'université, et prévôt de l'église de Tubingen. Il mourut en 1720, après avoir donné plusieurs savans ouvrages écrits en latin. Les plus

connus sont : I. Une *Histoire ecclésiastique, comparée avec l'histoire profane*, Hambourg, 1706, 2 vol. in-fol. II. Un *Système* et un *Compendium* de Théologie. III. Plusieurs *Traités de Théologie mystique*, où il réfute Poiret, Fénélon, etc., 2 vol. in-8°. IV. Des *Observations* sur Puffendorff, et sur le Traité du droit de la guerre et de la paix de Grotius. V. Un *Traité des lois*, in-8°. VI. *Examen de la vie et de la doctrine de Spinosa*. VII. Une *Théologie morale*.

JAEL. *Voyez* Jahel.

JAFAR. *Voyez* Djafar.

JAGELLON, duc de Lithuanie, né vers l'an 1354, et roi de Pologne sous le nom de Wladislas V, était petit-fils de Gédimin. Il fut l'un des héros de son siècle. Il obtint la couronne de Pologne, en 1386, par son mariage avec Hedwige, fille de Louis, roi de Hongrie. Cette princesse avait été élue reine de Pologne, à condition qu'elle prendrait pour époux celui que les États du royaume lui choisiraient. Jagellon était païen; il se fit baptiser pour épouser la reine. Il unit la Lithuanie à la Pologne, battit en diverses occasions les chevaliers teutoniques, et refusa le trône de Bohême que les Hussites lui offrirent. Il mourut le 31 mai 1434, à 80 ans. La probité, la candeur, la modération, la bienfaisance étaient les principales qualités qui caractérisaient ce prince. Il ne faisait la guerre que pour avoir la paix; il préférait la voie des négociations à la force des armes. Cependant il eût pu se faire un grand nom dans les combats, où son courage et son habileté le rendaient redoutable. Il accueillait et récompensait avec noblesse les talens, prévenait le mérite, et consacrait presque tout son temps à rendre la justice. On l'accusa d'être dissimulé, de manquer de constance, et d'apporter trop de lenteur dans ses entreprises; mais ses faiblesses ne dégénérèrent jamais en vices. *Voyez* Olesniki.

JAGO (Richard), poète anglais, né en 1715, au comté de Warwick, forma, pendant le cours de ses premières études, des liaisons intimes avec Shenstone, qui ont duré pendant la vie de l'un et de l'autre. En 1732, il entra dans l'université d'Oxford, où Shenstone, qui en était membre, le présenta à plusieurs de ses amis. Jago prit les ordres en 1737, et l'année suivante le grade de maître-ès-arts. Quoique livré aux fonctions du ministère, il ne cessa de sacrifier à son goût pour la poésie, et d'entretenir ses liaisons avec Shenstone. Le docteur Haukesworth publia, en 1752, son *élégie* sur les merles, qui fut insérée dans l'*Adventurer*, et attribuée alors à Gilbert West; elle a réimprimée depuis dans la collection de Dodsley, sous le nom de son véritable auteur. Les autres ouvrages de Jago sont deux autres *élégies* très-touchantes, *les Chardonnerets et les Hirondelles; Edgehill*, poème descriptif en vers blancs, publié en 1767, qui lui acquit une grande réputation; le *Travail et le Génie*, fable qu'il dédia à Shenstone; plusieurs églogues et élegies....., etc. Aimable dans la société de ses amis, il était beaucoup plus réservé auprès des étrangers; il ne put sans doute être regardé comme un poète du premier rang, mais il eut assez de mérite pour garantir sa mémoire de l'oubli. Il mourut en 1781, à l'âge de 66 ans.

JAGUCHINSKI (Paul), ministre d'état en Russie, né en 1683, à Moscou, fut d'abord le bedeau de l'église luthérienne de cette ville. Il avait environ dix-huit ans, lorsqu'il eut occasion de se faire connaître au czar Pierre, qui l'attacha à sa personne. Protégé par Menzikoff, il devint bientôt un des favoris du prince, fut nommé capitaine des gardes et général-major, et en 1718, fut un des signataires de l'arrêt de mort du malheureux Alexis Petrowitch. Après la mort de Pierre, Jaguchinski seconda de tout son pouvoir Menzikoff, pour faire monter sur le trône, Catherine, veuve de l'empereur. Quelque temps après s'étant brouillé avec le ministre tout-puissant, il fut disgracié; mais il ne perdit rien de la considération dont il jouissait à la cour et aux armées. Jaguchinski, exerça long-temps les fonctions de procureur-général du sénat. Il mourut en 1736. C'était un homme doué de grands talens, et recommandable par sa loyauté et sa franchise. Il faisait quelques fois des représentations à ses maîtres.

JAHED. *Voyez* Djahed.

JAHEL, femme juive, épouse de Heber-le-Cinéen. Sisara, général de l'armée des Chananéens, ayant été défait par Barach, se cacha chez cette femme, qui le tua en lui enfonçant un clou dans la tête, l'an 1285 avant J.-C. : l'Écriture dit que Dieu lui avait inspiré cette action, qu'on ne saurait justifier, si le maître de la vie et de la mort ne l'avait lui-même inspirée. La manière dont cette femme parla d'abord à Sisara, supposant qu'elle eût dès-lors envie de le tuer, ne serait pas susceptible de justification, et il faudrait la regarder comme un mensonge dont elle serait seule coupable; mais il se peut faire que Dieu ne lui inspira la pensée de tuer Sisara que lorsque ce général fut endormi.

JAHN (Jean), savant hébraïsant et orientaliste allemand, chanoine de l'église métropolitaine de Saint-Étienne, professa l'archéologie biblique et les langues orientales dans l'université impériale de Vienne. Il est mort en 1817. On a de lui : I. Une *Grammaire hébraïque*, en langue allemande, Vienne, 1792, in-8°; elle a eu plusieurs éditions. II. Une *Grammaire arabe*, avec une *Chrestomathie* en allemand, 1796, in-8°. III. Une *Grammaire chaldaïque*, en allemand. IV. *Livres élémentaires de la langue hébraïque*, 1799, 2 vol. in-8°, en allemand. V. *Grammaire arménienne, ou chaldaïque et syriaque*, en allemand, 1793, in-8°. VI. *Archéologie biblique*, en allemand, 1797-1802, 3 vol. in-8°. VII. Une édition de la *Bible*, en langue hébraïque, 1806, 4 vol. in-8°; généralement estimée, etc.

JAI. *Voyez* Jay.

JAILLOT (Hubert-Alexis), géographe ordinaire du roi, dont le vrai nom était *Chauvigné*, né dans un petit village de la Franche-Comté, nommé Avignon, près St.-Claude, s'adonna d'abord à la sculpture; mais, ayant épousé la fille d'un enlumineur de cartes, il prit du goût pour la géographie. Les Sansons lui cédèrent la plus grande partie de leurs dessins, qu'il fit graver avec autant de netteté que d'exactitude. Il ne cessa d'augmenter son re-

cueil jusqu'à sa mort, arrivée en 1712. Les cartes qui concernent la France, sont très-détaillées et pour la plupart exactes. Celle de Lorraine est la meilleure qui ait été faite jusqu'ici de cette province. Ses filles cédèrent leur fonds à Jean-Baptiste Renou, sieur de Chauvigné, leur parent, qui prit le nom de Jaillot en épousant une de ces demoiselles. Il devint géographe ordinaire du roi, et mourut le 5 avril 1780. Ses *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris, avec le plan de chaque quartier*, 6 vol. in-8°, 1772, sont un livre savant et curieux; il s'étend depuis l'origine de cette capitale jusqu'au temps de la mort de l'auteur. Il était le propriétaire et l'éditeur du *Livre des Postes*, qu'il avait etabli, qu'il continuait d'année en année, et qu'il faisait imprimer en taille douce. Il eut le chagrin de se voir enlever cet almanach par l'administration des Postes, qui regardait cet ouvrage comme sa propriété et qui le fit depuis lors réimprimer en caractères mobiles. — Bernard-Hyacinthe Jaillot, et Bernard-Antoine, fils et petit-fils d'Hubert-Alexis, le premier mort en 1739, le second en 1749, ont été tous les deux géographes du roi, et ont coopéré à la formation de l'*Atlas Français*, 2 volumes in-folio.

JAIR, juge des Hébreux l'an 1209 avant Jésus-Christ. Ce fut sous lui que le peuple de Dieu fut réduit en servitude par les Philistins et les Ammonites, en punition de son idolâtrie. Jaïr jugea les Juifs pendant vingt-deux années, en comprenant celles de leur esclavage, qui dura dix-huit ans.

JAKAJA, 3e fils de Méhemet III et de Laparé, né vers l'an 1584. Les vicissitudes qu'éprouva ce prince turc et sa mère forment une partie intéressante de l'histoire ottomane. Laparé était née dans la Grèce de parens chrétiens, et avait été baptisée sous le nom d'Hélène; elle le méritait par sa rare beauté, qui causa son esclavage et l'amour du sultan. Quoiquelle eût changé de religion, elle conserva néanmoins un tendre souvenir de celle qu'elle avait quittée, et elle s'efforça en secret d'en instruire son fils. Ayant réussi à s'échapper tous deux, Jakaja se rendit en Pologne, et ensuite à Vienne, auprès de l'empereur Léopold II, qui le reçut d'une manière digne de sa naissance, et lui assura une forte pension. Il alla ensuite à Florence auprès de Ferdinand de Médicis, et de là à Naples, recevant partout un accueil très-honorable; il se retira enfin à la Chartreuse de Dijon, où il finit sa vie. La mère de ce jeune prince se rendit à Salonique, et rentra dans le sein de l'Église.

JALAMI. *Voyez* Djalami.

JALLABERT (Jean), physicien né à Genève, en 1712, y fut reçu au ministère évangélique en 1737; mais des raisons de santé le lui firent quitter en 1744. La même année 1737, le conseil avait érigé pour lui une chaire de physique expérimentale, qu'en 1752 il échangea contre celle de philosophie, vacante par la mort de Cramer. La réputation de Jallabert engagea les Académies les plus distinguées de l'Europe à se l'associer comme membre. Cependant, il a peu écrit, et outre quelques *Mémoires* épars dans

différentes collections, on n'a de lui qu'un *Discours latin sur l'utilité de la philosophie expérimentale et sur son rapport avec les mathématiques*, 1739, in-4°. Des *Observations sur les seiches*, 1742. Des *Expériences sur l'électricité*, 1748, in-8°, et une *Description du tremblement de terre arrivé à Genève en 1756, avec l'énumération de tous ceux qu'on y a ressentis depuis le 4e siècle*; plusieurs de ses Observations ont été consignées dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences, 1741 et suivantes. En 1739, Jallabert nommé bibliothécaire de Genève, s'acquitta de cette place avec distinction; il a laissé des *Notes* savantes et curieuses sur les richesses de ce dépôt littéraire. Il est mort en 1768.

JALUNA (Jean-Baptiste), de l'ordre des mineurs conventuels de St.-François, fameux astronome, a publié *Introductio regul. et tractatus astronomiæ*.

JAMASP, fameux astrologue de l'antiquité, et le patriarche des charlatans de la Perse, de l'Arabie, et de toutes les contrées musulmanes où les prédictions astrologiques sont en grand crédit, florissait dans la ville de Balkh en Khoraçan sous le règne de Kischtasp, souverain de la Perse, du Turkestan et de l'Éthiopie, de la race des Pychdâdiens. Il était de la religion des Mages, et a laissé un livre traduit en arabe par Lali, en 1280, sous ce titre : *Livre du sage Jamasp, contenant les jugemens sur les grandes conjonctions des planètes, et sur les événemens qui doivent en résulter*. C'est un ouvrage des prédictions touchant la fondation des empires puissans, la naissance et l'établissement des nouvelles religions, les grandes révolutions, les calamités publiques, etc.

JAMBELLI (Frédéric), mantouan, un des plus habiles ingénieurs que son siècle ait produits, envoyé au secours d'Anvers par la reine Élisabeth, lorsque le prince de Parme mit le siége devant cette ville en 1585, inventa plusieurs machines pour détruire les travaux des assiégeans; mais la persévérance des Espagnols et les expédiens par lesquels ils prévenaient ou réparaient les dégâts de ces machines, les rendirent inutiles aux assiégés, qui furent obligés de se rendre.

JAMBLIQUE, nom de deux philosophes platoniciens. Le premier, disciple d'Anatole et ensuite de Porphyre, était de Chalcide, et avait du mérite. Le second, né à Apamée en Syrie, ne lui fut point inférieur. Julien l'Apostat lui écrivit plusieurs lettres, où il lui parle du ton le plus flatteur. « Je m'aperçois, lui dit-il, avec quelle discrétion vous reprenez. Vos lettres sont assaisonnées de louange et de critique, et par-là même doublement instructives. Soyez sûr que si j'avais manqué en la moindre chose à ce que je vous dois, je tâcherais de me justifier, ou je vous avouerais sans détour que j'ai tort ; car vous excusez facilement vos amis, quand ils ne font que se méprendre. » Il l'appelle dans la même lettre son *Dieu tutélaire*. Il est assez étrange que ceux qui ont travaillé sur Jamblique, confondent ensemble les deux philosophes de ce nom. Quoiqu'ils aient vécu à peu près dans le même pays, et qu'ils aient eu tous deux un Sopatre pour disciple ou pour

ami, il était néanmoins aisé de les distinguer par les temps ; l'un est mort sous Constantin, et l'autre sous Valens. Nous avons une Histoire de la vie et de la secte de Pythagore, sous le nom de Jamblique : περὶ τῆς Πυθαγορικῆς βίου. Un nouvel éditeur de cet ouvrage aura à rétablir le véritable titre et l'ordre des quatre livres qui nous en restent sur neuf. Villoison, dans ses *Analect. Græc.*, page 188, a mis au jour le troisième, qui traite de l'utilité des mathématiques et de l'étude qu'en faisaient les pythagoriciens. On y trouve trois ou quatre passages remarquables d'Archytas, Amsterd., 1707, in-4° ; Strasbourg, 1770, avec les Commentaires d'Obrecht ; mais on ne sait qui en est l'auteur. On est dans le même embarras par rapport à l'écrit contre la Lettre de Porphyre, sur les *Mystères des Égyptiens,* Oxford, 1678, in-fol. Il avait déjà été publié avec d'autres Traités philosophiques, à Venise, 1497, in-fol. Cet ouvrage est un traité de théologie, dans lequel le platonisme est ajusté sur le christianisme : on y voit, à travers une foule d'absurdités, beaucoup d'esprit et de sagacité, et une morale sublime. Il n'en est pas de même des Remarques sur l'*Arithmétique et sur le Traité du Destin*, de Nicomaque, publiées en latin à Arnheim, 1668, in-4°, qui passent pour être du chalcidien. Il ne faut pas les confondre avec JAMBLIQUE le romancier, auteur des *Babyloniques ou des Amours de Rhodanès et de Sinonis,* le plus ancien roman grec que nous connaissions. On croit qu'il naquit en Syrie sur la fin du règne de Trajan ; il vivait encore sous Marc-Aurèle et L. Vérus. Photius nous en a conservé quelques fragmens, et il s'en trouve aussi de nombreux lambeaux dans Suidas. Plusieurs savans se sont jetés dans d'étranges méprises sur cet ouvrage.

JAMBLIQUE, fut un roi d'Arabie à qui Auguste ôta ses états après la bataille d'Actium, pour le punir d'avoir donné des secours à Marc-Antoine. Mais le même empereur remit le fils de ce prince sur le trône de son père, l'an 22 avant J.-C.

JAMBRI, dont la famille faisait sa demeure à Medaba, assassina Jean, frère de Judas Machabée et de Jonathas. Ce dernier en tira une lâche vengeance : apprenant que cette famille menait en grande pompe la fille d'un des plus qualifiés des Arabes, qu'elle épousait, il s'embusqua sur la route avec une troupe de soldats, et extermina toute cette famille.

JAMES (THOMAS), en latin *Jamesius,* critique et théologien anglais, savant docteur de l'université d'Oxford, et premier bibliothécaire de la bibliothèque bodléïenne, né à Newport, dans l'île de Wight, en 1571, mort en 1629, est principalement connu par *l'Ecloga-oxonio-cantabrigiensis*, sive *Catalogi manuscriptorum academiarum Oxoniæ et Cantabrigiæ*, Londini, 1600, in-4°, qui passe pour exact ; auquel il faut ajouter un second ouvrage, intitulé *Philobiblon Richardi Dunelmensis*, sive *de amore librorum et institutione bibliothecæ, cum appendice et manuscriptis Oxoniensibus, operâ Th. James*, Oxford, 1599, in-4° ; et par un *Traité de l'office de juge chez les Hébreux et chez les autres peuples*, in-4°. James a écr-

contre l'Église romaine et contre les jésuites. Il a prétendu prouver dans un écrit particulier, 1626, in-4°, « qu'il y avait beaucoup de falsifications dans le texte des saints Pères donné par les catholiques. » C'est dans les mêmes vues qu'il composa, en 1600, in-4°, le *Bellum papale*. Cette espèce de satire, imprimée à Londres, est faite pour relever les différences qu'il y a entre l'édition de la Vulgate donnée par Sixte V, et celle qui l'a été par Clément VIII. Cette Dissertation est assez curieuse. (*Voy.* Bianchini.) L'écrit intitulé *les Jésuites menacés de leur ruine par les prêtres séculiers, pour leur mauvaise vie, leurs mœurs corrompues, leur doctrine hérétique et leur politique, qui l'emporte sur celle de Machiavel* (en anglais), Oxford, 1612, in-4°, ne prévient, ni en faveur de l'auteur, ni en faveur de l'ouvrage. James traduisit en anglais une autre critique, intitulée *Fiscus papalis*, seu *Catalogus Indulgentiarum et Reliquiarum urbis Romæ*, Londres, 1617, in-4°; plusieurs attribuent cette satire à Guillaume Crashaw, de Cambridge. Thomas James a été regardé comme l'un des adversaires du catholicisme le plus acharné et le plus infatigable qu'ait produit l'université d'Oxford, depuis l'établissement de la religion anglicane.

JAMES (Richard), théologien anglais, neveu du précédent, né comme lui en 1592, à Newport, dans l'île de Wight, se voua au ministère en 1615, et, en 1619, voyagea dans le Groenland et en Russie, où il fit des observations sur les pays qu'il avait parcourus. Il concourut avec Selden à la publication des *Marmora Arundeliana*, qui parurent en 1628, et se rendit très-utile à sir Robert Cotton et à son fils sir Thomas, pour l'arrangement et la disposition de la célèbre bibliothèque qui porte son nom. La mort l'enleva en 1638, au commencement de sa carrière, dans laquelle il eût surpassé son oncle. Il avait beaucoup plus de jugement : il était excellent critique, bon helléniste, savant antiquaire, et très-versé dans la connaissance de l'ancienne langue des Saxons et des Goths, ainsi que dans celle de plusieurs langues modernes. On lui doit : I. Un *Glossarium saxonico-anglicum*, 2 parties in-8°. II. *Dictionnaire russe avec l'anglais*. III. *Observations sur le pays, les mœurs et les coutumes de la Russie*, 1619, in-8°.

JAMES (Thomas), navigateur anglais, partit, en 1631, ainsi que Fox, pour aller faire des découvertes au Nord-Ouest. Il quitta Bristol le 3 mai, et il navigua au nord jusqu'au 26 août 1632, rencontrant toujours des glaces qui l'empêchèrent de pénétrer jusqu'au grand fleuve du Canada. Il revint en Angleterre, le 22 octobre. Il fut très-bien accueilli par le roi Charles Ier, qui l'engagea à publier la relation de son voyage; elle est intitulée : *Étrange et dangereux voyage du capitaine Thomas James, pour aller à la découverte du passage du Nord-Ouest, dans la mer du Sud* (en anglais), Londres, 1633, 1 vol. in-4°; ibid., 1740, in-8°. James ajouta beaucoup aux découvertes faites par ses compatriotes dans la baie d'Hudson; il en explora le premier la partie méridionale, et donna le nom de

Nouvelle-Galles à la portion du continent qu'il vit dans l'ouest.

JAMES (THOMAS), savant théologien, né à Saint-Nest, au comté de Huntington, mort en 1804, élève d'Eton, puis du collége du roi à Cambridge, où il obtint une bourse, et fut reçu maître-ès-arts. Il professa dans ce collége pendant beaucoup d'années, et, en 1776, il fut maître de l'école de Rugby, et se fit beaucoup d'honneur par la manière dont il remplit cette place jusqu'en 1793. A cette époque, il la quitta, et obtint pour prix des services qu'il avait rendus un canonicat de la cathédrale de Worcester : on y joignit la cure de Harringthon, dans le même comté. On doit au docteur James : I. Un *Compendium de géographie*, qu'il a composé pour l'usage de l'école de Rugby. II. Une *Application de l'algèbre au* 5e *livre d'Euclide*, et *deux Sermons*.

JAMES (ROBERT), médecin anglais, né à Kinverston, dans le Staffordshire, en 1703, célèbre par la préparation d'une excellente poudre fébrifuge, qui porte son nom. Élevé dans l'université d'Oxford, il pratiqua d'abord la médecine à Sheffield, à Lichtfield, à Birmingham et ensuite à Londres, où il se fit également distinguer par sa pratique et par ses écrits. On a de lui un *Dictionnaire de médecine*, qu'il publia en 1743, en 3 vol. in-fol., traduit en français, en 1746, 6 volumes in-fol., par Diderot, qui s'associa dans ce travail Eidous et Toussaint (*Voy.* DIDEROT) ; une Traduction anglaise du Traité de Rammazzini sur les maladies des artisans, à laquelle il joignit l'ouvrage de Fréd. Hoffmann sur les maladies endémiques ; *Pratique de la médecine*, in-8°, 2 vol., 1746 ; un *Traité sur la rage canine*, in-8°, 1760 ; un *Dispensaire*, in-8°, 1764. En 1778, on publia de lui une *Dissertation sur les fièvres* ; une *Défense de la poudre fébrifuge*, 1778, et un court *Traité des maladies des Enfans*, in-8°. Cette édition de la *Dissertation*, publiée pour la première fois en 1751, est la 8e de cet ouvrage, qui a pour objet de constater les bons effets de la poudre fébrifuge, et d'indiquer la manière de l'administrer. La défense de ce remède est un ouvrage posthume, la mort ayant surpris l'auteur en 1776, pendant qu'il y travaillait encore. Il paraît que Johnson, lié intimement avec James, l'aida dans la rédaction de son grand Dictionnaire, et lui prêta sa plume. Le docteur James avait de la rudesse dans le ton et dans les manières ; on l'a accusé d'intempérance ; mais la grossièreté de ses expressions recelait ordinairement beaucoup de sens, et on n'a pu que louer sa profonde sagacité, lorsque sa tête n'était point troublée par les vapeurs de la boisson. On disait de lui méchamment qu'il fallait se méfier de ses ordonnances lorsqu'il les donnait après ses repas, et que dans l'habitude où il était de comparer l'état de son pouls avec celui de son malade, il avait quelquefois pris l'un pour l'autre. Il est néanmoins hors de doute que, malgré tous ses défauts, il fut un très-habile praticien en médecine. Il s'était réservé le secret de sa poudre fébrifuge, qui trouva parmi ses confrères beaucoup de détracteurs, mais qui n'en a pas moins été reconnue comme un remède très-efficace.

Le docteur Pearson, qui a cherché à en faire l'analyse, en a donné la composition dans les *Transactions philosophiques* de 1791, et prétend que son invention, attribuée à plusieurs chimistes, est antérieure de près de cent cinquante ans au temps où James l'a mise en vogue et en a propagé l'usage. Il a cru trouver qu'elle était un composé de cendres d'os (phosphate de chaux) et d'antimoine calciné. Cette poudre a été une mine d'or pour James et pour ses héritiers.

JAMET (Pierre-Charles), né le 15 février 1701, dans le diocèse de Séez, écrivain laborieux, qui a fourni des *Notes* et des *Remarques* au *Dictionnaire de Trevoux*, au *Dictionnaire de droit*, à la nouvelle édition de *Rabelais*, Paris, 1732, 6 vol. in-8°; à celle de *Montaigne*, Paris, 1725, 3 vol. in-4°. Il a publié encore : I. *Essais métaphysiques*, 1732, in-12. II. *Dissertation sur la Création*, 1733. in-8°. III. *Lettres sur le goût et la doctrine de Bayle*, 1740, in-8°. IV. *Lettre à Lancelot sur l'infini*, 1740, in-8°. V. *Daneche-Menkan*, philosophe mogol, 1740, in-12. VI. *Lettres sur le lieu et l'espace*, 1742, in-12. VII. *Du Devoir des gens en place*, 1753. VIII. *Lettres sur les caractères distinctifs de la métaphysique et de la logique*, in-12. IX. Autres sur *des Mémoires manuscrits relatifs au commerce des Indes*, 1754, in-fol. Jamet est mort à la fin du 18e siècle. — Son frère, François-Louis Jamet, mort en 1778, aussi érudit, a fourni des *Remarques* au *Manuel lexique*, à l'*Histoire des lanternes*, aux *Lois forestières de France*, et plusieurs *Articles* assez intéressans à *l'Année littéraire*.

JAMIN (Dom Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Dinan, en Bretagne, vers 1730, mort à Paris, le 9 février 1782, était prieur de Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'il publia la première édition de ses *Pensées théologiques, relatives aux erreurs du temps*, 1769, Paris, in-12, où il a rédigé, avec ordre et précision, ce qu'on avait dit contre les incrédules ; mais comme il associa les jansénistes aux philosophes, et que le gouvernement craignait de renouveler des disputes assoupies, le livre fut supprimé par un arrêt du Conseil, du 4 février 1769. On a encore de D. Jamin : I. *Le fruit de mes lectures*, 1775, in-12 ; recueil des plus beaux passages des auteurs profanes, philosophes et poètes, sur les principaux points de la morale. II. *Placide à Maclovie, sur les scrupules*, Paris, 1774, in-12, auquel on ajoute : *Placide à Scolastique, sur la manière de se conduire dans le monde*, Paris, 1775, in-12. III. *Traité de la lecture chrétienne*, in-12. IV. *Traité des scrupules*, in-12. Les ouvrages de D. Jamin ne sont proprement que de bonnes compilations ; il n'y a de lui que la forme ; et, quant au style des morceaux qu'il n'a pas copiés, il n'est pas assez distingué pour lui faire un nom.

JAMOT (Frédéric), médecin du 16e siècle, né à Béthune, possédait à fond les langues grecque et latine ; il avait même quelques talens pour la poésie. Les ouvrages qu'il a écrits sur la médecine, consistent en une *Paraphrase de Galien*, qu'Érasme a mise en latin, et que Jamot a non-seu-

lement revue avec beaucoup de soin, mais qu'il a encore enrichie de notes savantes. L'édition qu'on lui doit fut publiée à Paris en 1583, in-4°, sous le titre de *Galeni paraphrasis in Menodoti exhortationem ad artium liberalium studia.* Il a mis en français le livre de Démétrius Pepagomène sur la *goutte;* cette traduction parut avec des remarques à Paris, en 1573, in-8°. C'est sur la version de Jamot que Jean Bourgeois a fait celle qu'on imprima en latin à Saint-Omer, en 1619, in-8°.

JAMYN (Amadis), célèbre poète français du 16e siècle, contemporain et ami du poète Ronsard, né à Chaource, en Champagne, vers 1538, mort dans la même ville, vers l'an 1585, fut secrétaire et lecteur ordinaire des rois François II, Charles IX et Henri III; il vécut dans leur intimité, et profita de sa faveur pour faire le bien. Jamyn avait voyagé dans la Grèce, en Asie, et parcouru toutes les îles de l'Archipel. De retour à Paris, ce poète, heureux par l'ambition et par l'amour, fut aimé des grands et des belles. On le compara au célèbre Amadis de Gaule; et, pour justifier cette comparaison, il célébra sa maîtresse sous le nom d'*Oriane.* Sur la fin de ses jours, il quitta la cour pour se retirer dans sa patrie, où il fonda divers établissemens utiles, entre autres un collége pour l'enseignement des langues grecque et latine. On trouve dans les ouvrages de ce poète, admis par Ronsard dans sa *Pléïade française*, du naturel et de la facilité. Quelques auteurs l'ont préféré même à Ronsard, quoique celui-ci ait une réputation plus étendue. Ses *Œuvres poétiques*, imprimées en 1575, in-4°, Paris, Robert Estienne, ou 1577 et 1584, 2 vol. in-12, consistent en pièces morales. On a encore de lui une Traduction des trois premiers livres de l'*Odyssée* d'Homère, et des 13 derniers livres de l'*Iliade;* celle des 11 premiers est de Hugues de Salel, 1580, in-8°. Celui-ci avait employé les vers de dix syllabes; Jamyn eut le mérite de sentir qu'Homère ne pouvait être rendu qu'en grands vers. Sa poésie a de la douceur et de la grace; mais rien n'est plus ridicule que d'y avoir donné aux Grecs les titres modernes de la féodalité. Neptune, comme cadet de Jupiter, y est appelé le chevalier Neptune, et on y trouve aussi le vieux chevalier Nestor et le duc Idoménée.

JANCARDO (Vincent), né à Palerme de l'ordre des prédicateurs, mort en 1631, jouissait dans son temps d'une grande réputation de savoir. On a de lui: *Decisiones, ac definitiones casuum memorabilium, quæ in S. Officii tribunali ad examen revocatæ sunt; tractatus philosophicus, theologicus et canonicus.*

JANET (François-Clouet, dit), peintre français, florissait sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III. Son talent était la *miniature* à l'huile. Il excellait aussi à peindre le *portrait.* Ronsard en a fait l'éloge dans ses poésies.

JANEWAY (Jacques), théologien anglais non-conformiste, né au comté de Hereford. Élève de l'église du Christ à Oxford, il perdit un bénéfice à la restauration, et ensuite tint des conférences à Rotherhithe, où il mourut

en 1674. Janeway a laissé plusieurs ouvrages : I. *Le Ciel sur la terre*, in-8°. II. *Présent aux enfans*, 1 vol. in-12, souvent réimprimé. III. Après sa mort on a encore publié son *Legs à ses amis*, in-8°.

JANFORTIUS. *Voy.* FORTI.

JANICHIUS (PIERRE), de Colberg en Poméranie, prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier vers l'an 1610. Parmi les Traités qu'il avait écrits dans les écoles de cette université, sous la dictée de Jean Varandal, dit *Varandæus*, il choisit celui *De affectibus renum et vesicæ*, et un autre sous le titre de *Formulæ remediorum internorum et externorum*, pour les faire imprimer. Le dernier parut à Hanovre en 1617, in-8°.

JANIÇON (FRANÇOIS-MICHEL), littérateur, né à Paris, le 24 décembre 1674, d'un avocat au Conseil, protestant, fut envoyé en Hollande dès l'âge de 9 ans pour y étudier. Il suspendit pendant quelque temps ses études, et servit en qualité d'enseigne et d'aide-major. A la paix de Riswick, il reprit ses travaux littéraires, et travailla long-temps aux gazettes d'Amsterdam, de Rotterdam et d'Utrecht. Un style simple et historique, une attention singulière à suivre les intérêts des princes, à débrouiller le fil des événemens, à choisir les faits, lui promettaient un succès durable. Mais son imprimerie ayant été supprimée à cause d'un écrit qui parut chez lui, auquel cependant il n'avait aucune part, il se retira à La Haye, où il eut le titre d'agent du landgrave de Hesse. Il y mourut le 18 août 1730. On a de lui : I. Des *Gazettes* qui furent assez recherchées. L'auteur avait le goût de l'histoire; il écrivait naturellement, savait les langues, et n'ignorait point la politique. II. La *Bibliothèque des dames*, traduite de l'anglais de Richard Steele, un des auteurs du Spectateur, en 3 vol. in-12, 1717-1719. Cette Bibliothèque, instructive et quelquefois agréable, est un recueil de règles générales pour la conduite des femmes dans les différens états de la vie. III. La *Traduction* d'une mauvaise satire contre les moines et les prêtres, publiée sous le titre burlesque de *Passe-partout de l'église Romaine*, Londres (Amsterdam), 1726, 3 vol. in-12. L'ouvrage original avait été écrit en anglais par Antoine Gavin, prêtre espagnol, qui se fit ministre anglican. On voit que l'auteur a voulu, à quelque prix que ce fût, flatter le parti qu'il avait embrassé, en déchirant celui qu'il avait abandonné. Il met sur le compte des moines d'Espagne toutes les historiettes qui se trouvent dans les contes facétieux et galans. Ainsi, il raconte comme une chose nouvellement arrivée une historiette mise en vers par La Fontaine, sous le titre de *La Confidente sans le savoir*. IV. *Etat présent de la république des Provinces-Unies, et des Pays-Bas qui en dépendent*, etc., 1729-1730, 2 volumes in-12. Cet ouvrage, un des plus exacts que l'on ait eus jusqu'à présent sur cette matière, n'est cependant pas exempt de défauts, suivant Nicéron. V. *Lettres sérieuses et badines sur les ouvrages des savans*, publiées à La Haye.

JANITIUS (CLÉMENT), savant polonais, né en 1616, à Jamusig, mort à Cracovie, en 1643, âgé de 28 ans, a laissé les ouvrages suivans : I. *Querela reip. et reg. Polonic. elegis conscripta*,

1638, in-4°. II. *Tristia, elegiæ et epigrammata.* III. *Vitæ Polon. regum elegiaco carmine descriptæ,* Anvers, 1633; Cracovie, 1634, in-8°. IV. *Vitæ archiepiscoporum Gnesnensium carmin. eleg.*, Cracovie, 1674, in-8°.

JANNIN (Don), prieur de la Chassaigne, ordre de Cîteaux, né à Dôle, en 1740, cultivait la poésie avec succès. Il était ami de Collé, auteur de la *Partie de Chasse d'Henri IV*. Il mourut à Pont-de-Vesle, en 1784. Ses poésies sont pleines de facilité et de naturel; ce sont des Épîtres et des chansons. Leur modeste auteur n'eut jamais l'idée de les recueillir et de les publier. On les trouve dans le *Mercure* et dans l'*Almanach des Muses.*

JANOZKI ou JANISCH (Jean-Daniel), savant polonais, chanoine de Kiow, et bibliothécaire de Varsovie, né en 1720, mort en 1786, est auteur de plusieurs ouvrages utiles, entre autres : I. *Notice des livres rares, écrits en langue polonaise*, Breslau, 5 vol. in-8°, 1747-53. II. *Dictionnaire des auteurs polonais vivans*; 2 parties, 1753, in-8°. III. *Polonia litterata nostri temporis*, 4 parties, Breslau, 1750-66, in-8°.

JANS (N.), fameux tapissier de Bruges, appelé par Colbert à la manufacture des Gobelins, contribua beaucoup à la perfectionner; ce fut lui qui exécuta les premières tapisseries de haute et basse lisse, qu'on y ait fabriquées; les plus grands peintres de l'école française en composèrent les cartons.

JANSEN (Henri), né en 1741, à La Haye, libraire à Paris, censeur sous le gouvernement impérial, attaché comme rédacteur au ministère des relations extérieures, et bibliothécaire de M. de Talleyrand, prince de Bénévent, mort à Paris, au mois de mai 1812, dans un âge avancé, était du petit nombre de ces hommes en qui les mœurs les plus pures se réunissaient à beaucoup de connaissances. Il est connu par plusieurs ouvrages, et de nombreuses traductions du hollandais, de l'allemand, de l'anglais et de l'italien. On lui doit : I. *Le grand livre des peintres*, par Guillaume Lairesse, traduit du hollandais sur la 2e édition, 1787, 2 vol. grand in-4°. II. *Œuvres d'Antoine Raphaël Mengs,* traduit de l'italien, 1787, 2 vol. in-4°. III. *Recueil de pièces intéressantes concernant les beaux-arts*, etc., 1796, 6 vol. in-8°. IV. *Discours prononcés à l'Académie royale de Londres par Josua Reynolds*, suivis de notes du même auteur sur le poëme de *l'art de peindre* de Dufresnoy, le tout traduit de l'anglais, 1787, 2 vol. grand in-8°. V. *Histoire du charbon de terre et de la tourbe*, suivis de la méthode d'épurer ces deux combustibles, et d'en employer avec utilité et avantage les différens produits par Pfeiffer, traduit en 1787; nouvelle édition, 1795, in-8°. VI. *Dissertations sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des divers âges, etc.;* ouvrage posthume du même auteur, sur la meilleure forme de souliers, 1791, in-4°. VII. *De la culture du tabac en France*, suivie d'un précis d'un plan sur l'étendue d'une caisse de prévoyance destinée à diminuer la mendicité, 1791, in-8°. VIII. *Essai sur la législation et sur*

la politique des Romains, traduit de l'italien, par M. Quétant, 1795, in-12. Jansen n'en est que l'éditeur. IX. *Les Aventures de Friso, roi de Gangarides et de Crasiates*, poème en dix chants, par G. de Haren, avec quelques autres pièces du même auteur; le tout traduit du hollandais, 1795, in-8°. X. *Ferdinand et Constance*, par Rhynvis Feyth; et *Julie* du même auteur, romans traduits du hollandais, deuxième édition, 2 vol. in-12. XI. *Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches*, traduit de l'allemand de Nicolaï, 1809, in-8°. XII. *Essai sur l'origine de la gravure en bois et en taille-douce*, 1808, 2 vol. in-8°, on trouve au commencement de cet ouvrage la liste de 24 ouvrages de Jansen. M. Marron, ministre protestant de l'Oratoire, a consacré un éloge à la mémoire de Jansen. « Il fut honnête et bon, dit-il, passionné pour l'instruction, surtout dans la partie qui concerne les arts et l'antiquité; il contribua de tous ses moyens à la répandre. Il avait à cœur l'honneur de la littérature de son pays natal, de cette littérature hollandaise qui, comme la religion, n'est blasphémée que parce qu'elle est ignorée ou mal connue, etc.,

JANSEN (Corneille). *Voyez* Johnson.

JANSEN (Zacharie), faiseur de conserves à Middelbourg, inventa et exécuta le premier les lunettes d'approche, ainsi que l'a prouvé Borelli dans son *Traité du Télescope*, imprimé en 1618. Jansen fit d'abord part de sa découverte à Maurice, prince d'Orange, qui en exigea le secret, dans le dessein qu'il avait de s'en servir à la guerre. Mais cette découverte transpira bientôt, et Jansen ne tarda pas à avoir des imitateurs qui prétendaient en partager l'honneur. Les États-généraux envoyèrent deux de ces télescopes à Henri IV, en 1608.

JANSENIUS (Corneille), né à Hulst en Flandre, l'an 1510, mort évêque de Gand, le 10 avril 1576, eut cet évêché à son retour du concile de Trente, où il avait fait éclater son savoir et sa modestie. Il avait été auparavant curé de Saint-Martin de Courtrai, et ensuite professeur de théologie à Louvain, et doyen de Saint-Jacques de la même ville. Nous avons de lui: I. Une excellente *Concorde des évangélistes*, in-fol. II. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Écriture Sainte. III. Une *Paraphrase* des Psaumes. Tous ses ouvrages sont écrits en latin avec beaucoup d'érudition et de solidité. Le nom des deux plus célèbres Jansenius était Jansen; mais, pour paraître savant dans leur siècle, il fallait latiniser son nom. — Gabriel Jansenius, principal du collége d'Alost, a composé outre des contes, des pièces de théâtre et des épigrammes, un roman historique intitulé *Regulus*, imité en français, par Camus, Lyon, 1627, in-8°.

JANSENIUS (Corneille), évêque d'Ypres, né en 1585, dans le village d'Acquoi près de Leerdam, en Hollande, vint à Paris en 1604. L'abbé de Saint-Cyran le plaça chez un conseiller pour être précepteur de ses enfans. La même façon de penser, la même piété, la même ardeur pour les matières théologiques, unirent étroitement ces deux hommes. Saint-Cyran appela Jansenius quelque temps après à Baïonne, où ils étudièrent ensemble pen-

dant plusieurs années, cherchant de bonne foi dans Saint Augustin ce qui n'y était point, mais croyant l'y trouver. Le jeune théologien, revenu à Louvain en 1617, prit le bonnet de docteur en 1619, obtint la direction du collége de Ste.-Pulchérie, et une chaire d'Écriture Sainte. L'université de Louvain le députa deux fois auprès du roi d'Espagne, pour faire révoquer la permission accordée aux jésuites de professer les humanités et la philosophie dans cette ville; ce qu'il obtint. Pour faire sa cour au monarque espagnol, il publia un livre contre la France, intitulé *Mars Gallicus, seu de justitiâ armorum et fœdorum regis Galliæ*, 1636, in-4°; traduit en français par Ch. Hersent, 1637, in-8°. Cet ouvrage, écrit avec chaleur, fut composé à l'occasion de l'alliance que les Français avaient faite avec les puissances protestantes. On prétend que ce livre, peu connu aujourd'hui, fut la première origine de la haine du cardinal de Richelieu contre Jansenius et ses disciples. Un an après la publication de cette satire, il fut nommé à l'évêché d'Ypres par Philippe IV, et il gouverna cette église jusqu'au 8 mai 1638, qu'il mourut de la peste. Il avait été attaqué de cette maladie en distribuant à ses diocésains, affligés de ce fléau, les secours spirituels et temporels. Ce prélat retiré, sobre, pieux, charitable, prêchait avec beaucoup de zèle, et quelquefois avec onction. Quoiqu'il n'estimât pas les scolastiques, parce que la plupart étaient opposés à Saint Augustin, il ne laissait pas de les étudier pour les combattre. On lui reprochait seulement d'être un peu vif, et il comparait lui-même « ces mouvemens subits d'une colère passagère au salpêtre qui s'allume à l'instant, et qui s'éteint le moment d'après. » Ses ouvrages sont : Des *Commentaires* sur les Évangiles, in-4°; sur le Pentateuque, in-4°; sur les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiastique, Anvers, 1614, in-fol., pleins d'érudition et écrits avec netteté. II. Quelques livres de *Controverse*. III. L'ouvrage célèbre qui a pour titre : *Augustinus Corn. Jansenii episcopi, seu Doctrina Sancti Augustini de humanæ naturæ sanctitate, ægritudine, medicinâ, adversùs Pelagianos et Massilienses*, Louvain, 1640, et Rouen, 1652, in-fol. Cette dernière édition est la meilleure, parce qu'on y trouve un écrit où Jansenius fait le parallèle des sentimens et des maximes de quelques théologiens jésuites avec les erreurs et les faux principes des semi-pélagiens de Marseille. Il doit y avoir à la fin le traité *De statu parvulorum sine baptismo decedentium*. L'auteur avait travaillé vingt ans à ce livre, que le savant Leibnitz regardait comme un ouvrage profond. La doctrine de la grace prit entre les mains de Jansenius un ordre systématique. Il n'offrit son livre que comme le développement des vérités qu'il croyait établies par Saint Augustin. Pour le composer, il avait lu dix fois tous les ouvrages de ce grand docteur, et trente fois ses Traités contre les pélagiens. Ce prélat, soit qu'il prévît l'orage que son ouvrage pouvait former, soit qu'il voulût faire éclater sa soumission au Saint-Siége, écrivit, peu de jours avant sa mort, au pape Urbain VIII, qu'il soumettait sincèrement à sa décision et à son autorité l'*Augustinus* qu'il venait d'a-

chever; et que si le Saint-Père jugeait qu'il y fallût faire quelques changemens, il y acquiesçait avec une parfaite obéissance. « Je me trompe assurément, disait-il dans cette lettre, si la plupart de ceux qui se sont appliqués à pénétrer les sentimens de Saint Augustin ne se sont étrangement mépris eux-mêmes. Si je parle selon la vérité, ou si je me trompe dans mes conjectures, c'est ce que fera connaître cette pierre, l'unique qui doive nous servir de pierre de touche, contre laquelle se brise tout ce qui n'a qu'un vain éclat, sans avoir la solidité de la vérité. Quelle chaire consulterons-nous, sinon celle où la perfidie n'a point d'accès? A quel juge enfin nous en rapporterons-nous, sinon au lieutenant de celui qui est la voie, la vérité et la vie, dont la conduite met à couvert de l'erreur, Dieu ne permettant jamais qu'on se trompe en suivant les pas de son vicaire sur la terre?..... Ainsi, tout ce que j'ai pensé, dit ou écrit dans ce labyrinthe hérissé de disputes, pour découvrir les véritables sentimens de ce maître très-profond dans ses écrits, et par les autres monumens de l'Église romaine, je l'apporte aux pieds de votre sainteté, approuvant, improuvant, avançant, rétractant, suivant ce qui me sera prescrit par cette voix de tonnerre qui sort de la nue du siége apostolique. » Cette lettre, quoiqu'écrite d'un style dur et singulier, était édifiante; mais elle fut supprimée par ses exécuteurs testamentaires, Calenus et Fromond. Selon toutes les apparences, on n'en aurait jamais eu aucune connaissance, si, après la réduction d'Ypres, elle n'était tombée entre les mains du grand Condé qui la rendit publique. Jansenius, quelques heures avant de mourir, et dans son dernier testament, soumit encore et sa personne et son livre au jugement et aux décisions de l'Église romaine. Voici les propres termes qu'il dicta une demi-heure avant d'expirer : *Sentio aliquid difficulter mutari posse : si tamen Romana sedes aliquid mutari velit, sum obediens filius, et illius Ecclesiæ in quâ semper vixi, usque ad hunc lectum mortis obediens sum. Ita postrema mea volontas est. Actum sexta maii* 1638. Ainsi, ce savant évêque devint chef de parti sans le vouloir. Tout son système se réduit, suivant un auteur jésuite, à ce point capital : « Que depuis la chute d'Adam, le plaisir est l'unique ressort qui remue le cœur de l'homme; que ce plaisir est inévitable quand il vient, et invincible quand il est venu. Si ce plaisir est céleste, il porte à la vertu : s'il est terrestre, il détermine au vice; et la volonté se trouve nécessairement entraînée par celui des deux qui est actuellement le plus fort. Ces deux délectations, dit l'auteur, sont comme les deux bassins d'une balance; l'un ne peut monter sans que l'autre ne descende. Ainsi, l'homme fait invinciblement, quoique volontairement, le bien ou le mal, selon qu'il est dominé par la grace ou la cupidité. De là il s'ensuit *qu'il y a certains commandemens impossibles, non-seulement aux infidèles, aux aveugles, aux endurcis, mais aux fidèles et aux justes, malgré leur volonté et leurs efforts, selon les forces qu'ils ont; et que la grace, qui peut rendre ces commandemens possibles, leur manque.* » Cette analyse n'a

pas paru exacte aux partisans de Jansenius. Voici celle qu'en donne l'abbé Racine dans son Histoire ecclésiastique. « L'*Augustinus* est divisé en trois parties. Dans la 1re on expose, avec un grand détail, les sentimens des pélagiens et des semi-pélagiens.... Dans la 2e, après quelques questions préliminaires sur l'autorité de Saint Augustin dans les matières de prédestination, « il traite de la grace, du bonheur des anges, et de l'homme avant sa chute, mettant dans un bel ordre tout ce que Saint Augustin en a dit, et répondant à tout ce qu'on pouvait y opposer. De là il passe à l'état de l'homme criminel et misérable : expliquant, par Saint Augustin, la nature et les suites funestes du péché originel, et comment tous les hommes naissent criminels, demeurant sous la domination de la concupiscence et dans les ténèbres de l'ignorance, jusqu'à ce que la grace du Sauveur les éclaire et les délivre de ces ténèbres et de cet esclavage. Enfin, il parle de l'état que les théologiens appellent *de pure nature*; et il prouve évidemment que c'est renverser tous les principes de la doctrine que Saint Augustin a soutenue jusqu'à sa mort contre les pélagiens, et ruiner la nécessité de la grace, que de reconnaître la possibilité de cet état; rien n'étant plus opposé, selon ce saint docteur, à la sagesse de Dieu, à sa bonté, à sa justice, que de donner l'être à une créature raisonnable, en l'abandonnant à elle-même, quoiqu'elle soit innocente, sans vouloir la faire jouir de sa gloire, sans lui donner aucun secours pour y arriver, ou en lui faisant souffrir les misères de cette vie et la mort, qui ne peuvent être que la peine du péché... Dans la 3e partie, Jansenius traite de la guérison de l'homme, et de son rétablissement dans la liberté qu'il avait perdue par le péché. C'est là qu'il rapporte, avec autant de netteté que d'exactitude, tout ce que Saint Augustin a écrit sur cette matière. » Quoi qu'il en soit de la justesse des deux analyses que nous avons données, dès que l'*Augustinus* eut vu le jour, la guerre fut allumée dans l'université de Louvain. « Jansenius, dans le corps de son ouvrage, dit Pluquet, attaque souvent Molina, Lessius, et tous ceux qui pensaient comme eux. Lessius et Molina étaient membres d'une société féconde en savans, en théologiens profonds, qui avaient combattu avec gloire les erreurs des protestans; Lessius et Molina eurent dans leurs confrères des défenseurs; ils en trouvèrent même parmi les docteurs de Louvain et de Paris. On vit donc alors en France deux partis, dont l'un prétendait défendre la doctrine de Saint Augustin, et combattre dans ses adversaires les erreurs des pélagiens et des semi-pélagiens, tandis que l'autre prétendait défendre la liberté de l'homme et la bonté de Dieu contre les erreurs de Luther et de Calvin. » Les esprit s'échauffèrent, et chaque jour il paraissait de petites brochures et de gros livres pour et contre. Urbain VIII crut mettre la paix, en défendant, l'an 1642, le livre de Jansenius, comme renouvelant des propositions condamnées par ses prédécesseurs; mais la guerre, loin de cesser, passa de Flandre en France, et elle n'y fut pas moins vive. La Sorbonne censura cinq propositions extraites de l'*Augustinus*. Innocent X les

condamna peu après, en 1653. Les jansénistes crurent éluder la bulle, en distinguant entre le sens hérétique et le sens orthodoxe. Ils prétendirent que ces cinq propositions n'étaient point dans l'ouvrage de l'évêque flamand; ou que, si elles y étaient, on leur donnait un mauvais sens. Trente-huit évêques, assemblés à Paris, écrivirent à ce sujet une lettre au pape, le 28 mars 1654, dans laquelle ils lui marquaient, « qu'un petit nombre d'ecclésiastiques rabaissaient honteusement la majesté du décret apostolique, comme s'il n'avait terminé que des controverses inventées à plaisir; qu'ils faisaient bien profession de condamner les cinq propositions, mais en un autre sens que celui de Jansenius; qu'ils prétendaient par cet artifice se laisser un champ ouvert pour y rétablir les mêmes disputes; qu'afin de prévenir ces inconvéniens, les évêques soussignés, assemblés à Paris, avaient déclaré par une lettre circulaire jointe à celle qu'ils écrivaient au pape, que ces cinq propositions sont de Jansenius; que Sa Sainteté les avait condamnées en termes exprès et très-clairs au sens de Jansenius; et que l'on pourrait poursuivre comme hérétiques ceux qui les soutiendraient. » Innocent X répondit par un bref du 29 septembre, dans lequel il déclara que dans les cinq propositions de Corneille Jansenius il avait condamné la doctrine contenue dans son livre. Alexandre VII confirma la décision d'Innocent X par une bulle du 16 octobre 1656. Il y déclare que les cinq propositions sont tirées du livre de Jansenius, et qu'elles ont été condamnées dans le sens de cet auteur. Ce pape agissait de concert avec le plus grand nombre des évêques de France. Ces évêques, non contens d'un formulaire qu'ils avaient déjà fait, en dressèrent un second, dont voici les termes : « Je condamne de cœur et de bouche la doctrine des cinq propositions contenues dans le livre de Corneille Jansenius; laquelle doctrine n'est point de Saint Augustin, que Jansenius a mal expliqué. » Cette formule fit une foule de rebelles, et encore plus d'hypocrites. On en exigea la signature de tous ceux qui prétendaient aux ordres et aux bénéfices. Le mépris des gens sages, le ridicule répandu par les bons esprits sur les fanatiques des deux partis, ont éteint ces sottes querelles auxquelles les grands talens des solitaires de Port-Royal ont pu seuls donner un éclat passager. Les jansénistes furent d'abord ou fauteurs ou partisans de la révolution française; plusieurs d'entre eux la combattirent ensuite, quand ses excès leur parurent trop violens. Leydecker a écrit la Vie de Jansenius en latin, in-8°, Utrecht, 1695. (*Voyez* aussi l'Histoire ecclésiastique du 17ᵉ siècle, par Dupin; et l'Histoire des cinq propositions de Jansenius, par Dumas.) Il n'y a point de système philosophique dans l'antiquité qui ait fait autant de bruit que le jansénisme dans nos temps modernes. Des opinions innocentes renfermées dans un livre ennuyeux, empoisonnées par l'esprit théologique, condamnées par l'autorité, devinrent la source de querelles interminables et de persécutions barbares. De grands hommes ont donné aux erreurs de Jansenius un caractère respectable. Peu de personnes, même parmi les moins ignorantes, connaissent les livres

de ce théologien ; mais la juste réputation des illustres disciples qu'il eut à Port-Royal, et qui inspirent pour cette maison célèbre la vénération que commandent les grands talens, les travaux utiles, la noblesse du caractère et la solide piété, donnent une sorte de faveur à des opinions qui, sans ces heureuses circonstances, n'auraient excité que la pitié ou le mépris des sages.

JANSON (Nicolas). *Voyez* Jenson.

JANSON ou JANSONIUS (Jacques), né à Amsterdam, en 1547, de parens de la religion catholique, fut envoyé par sa mère, après la mort de son père, à Louvain en 1564, pour y étudier la philosophie et la théologie. Il fut licencié en théologie en 1575, ensuite docteur, professeur en théologie, et doyen de l'église collégiale de Saint-Pierre. Il est mort le 20 juillet 1625, et a donné : I. Des *Commentaires* peu estimés sur les Psaumes, in-4°; sur le Cantique des Cantiques, in-8°; sur Job, in-fol.; sur l'Évangile de Saint Jean, in-8°; et sur le Canon de la Messe. II. *Institutio Catholici Ecclesiastæ*. III. *Enarratio Passionis*. IV. Quelques *Oraisons funèbres*, sans éloquence et sans vérité. Jean Masius a écrit la vie de Janson, mais elle n'est d'aucun intérêt.

JANSON (Abraham), excellent peintre du 16e siècle, né à Anvers, avec des dispositions extraordinaires pour la peinture, s'éleva dans sa jeunesse fort au-dessus de ses émules; mais s'étant épris d'une jeune personne d'Anvers, qu'il épousa bientôt après, il sacrifia ses talens et sa profession à l'amour qu'elle lui avait inspiré. Il se livra à une dissipation, qui eut bientôt épuisé sa fortune, et attribuant au peu d'égards qu'on avait pour son mérite un malheur dont il ne devait accuser que son changement de vie, il devint jaloux de Rubens, et lui envoya un défi, soumettant à la décision des connaisseurs, dont il lui donna la liste, le jugement de leurs ouvrages. Rubens répondit qu'il lui cédait volontiers le mérite de la supériorité, et abandonnait au public le soin de leur rendre justice à l'un et à l'autre. On conserve dans les églises d'Anvers plusieurs des ouvrages de Janson. Il a peint pour la grande église de Bois-le-Duc une *Descente de Croix*, qui n'est inférieure à aucun des ouvrages de Rubens.

JANSON (Toussaint de Forbin de), cardinal, né en 1625, d'une famille illustre de Provence, fut successivement évêque de Digne, de Marseille et de Beauvais. Louis XIV, connaissant le talent singulier qu'il avait de manier les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à son crédit le trône où il monta, lui en marqua sa reconnaissance en disposant en sa faveur de son droit de présentation au cardinalat. Envoyé à Rome sous Innocent XII et sous Clément XI, il traita les affaires de la France avec tant de sagesse, qu'il fut honoré, en 1706, de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris le 24 mars 1713, à 88 ans. C'était un homme de sens et d'esprit, qui avait le jugement sûr et la repartie vive et prompte. Louis XIV dit plusieurs fois qu'il aurait fait Janson ministre, s'il n'avait appris du cardinal Mazarin qu'il ne faut jamais de cardinaux ni même d'ecclésiastiques dans le ministère. Il fut un

des plus ardens adversaires de l'*Apologie des casuistes*. Étant évêque de Digne, il publia une excellente *Censure* contre elle. Son premier bénéfice avait été la chapelle du château de l'Aigle en Normandie, que lui avait donnée le marquis de l'Aigle. Étant devenu grand-aumônier, il disait devant toute la cour qu'il était toujours l'aumônier du marquis de l'Aigle.

JANSON (Charles-Henri), prêtre, né à Besançon, le 15 novembre 1734, fut, pendant 23 ans curé de Chambornay-lès-Pin. Il fut ensuite directeur des carmélites de la rue Saint-Honoré à Paris. Pendant la révolution, il se réfugia en Suisse dans le canton de Soleure. Rentré en France, il desservit pendant quelque temps une petite paroisse restée sans pasteur, et mourut à Besançon, le 24 juin 1817. On a de lui : I. *L'Eucharistie, selon le dogme et la morale*, Besançon, 1769, 2 vol. in-12. II. *Instruction familière sur les vérités dogmatiques et morales de la religion*, 1781, 5 vol. in-12. III. *Le catéchisme des fêtes*, Paris, 1786, in-12. IV. *La vérité de la religion démontrée par le miracle de la résurrection de Jésus-Christ*, abrégé de l'anglais de Ditton, in-12, et plusieurs autres ouvrages du même genre.

JANSSE (Lucas), pasteur de l'église réformée de Rouen, retiré à Rotterdam à la révocation de l'édit de Nantes, y mourut le 24 avril 1686. Il est auteur d'un petit livre recherché, intitulé : *La Messe trouvée dans l'Ecriture*, pour réfuter le P. Fr. Véron, qui, dans une édition de la Bible française de Louvain, imprimée en 1646, avait mis (act. XIII, v. 2) *eux disant la messe au Seigneur*. Ce livre a été réimprimé à Villefranche, avec le Hibou des jésuites, par Ch. Drelincourt. Il fut aussi reproduit avec ce titre : *Le Miracle du P. Véron*, ou *la Messe trouvée dans l'Ecriture*, Londres, 1699, in-12. On a encore de lui : I. *Traité de la fin du monde*, Rouen, 1636, in-8°. II. *Le chrétien auprès de la Croix*, ibid., 1683, in-8°. III. *Une chronologie des Rois de France*, en vers latins, dédiée au duc de Montausier.

JANSENS (Victor-Honorius), peintre d'histoire, né à Bruxelles en 1664, mort en 1739, fut protégé par le duc de Holstein, qui lui procura les moyens d'aller à Rome perfectionner ses études. A son retour, il se fixa dans sa patrie, où il travailla pour des communautés religieuses et autres églises.

JANSSENS (Herman), récollet, né à Anvers, en 1685, passa par toutes les charges de son ordre, et mourut à Angers, le 5 avril 1762. On lui doit : I. *Prodromus sacer*, Anvers, 1731, in-4°. Il y donne des règles pour traduire l'Écriture Sainte, et montre les défauts des traductions flamandes. *Explanatio rubricarum Missalis Romani*, etc., Anvers, 1757, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est plus estimé que le précédent.

JANSSON. *Voy.* Almeloveen.

JANSZ ou JANSZOON (Juste), artiste hollandais, auteur de la fameuse horloge de Strasbourg, mort à Amsterdam, en 1590, excellait dans la sculpture, et à dessiner des plans et des cartes géographiques.

JANTET (Antoine-François-Xavier), mathématicien, né en 1747 au Bief-du-Fourg, dans la

montagne du Jura, embrassa l'état ecclésiastique, et enseigna le latin dans la maison des orphelins à Dôle. Après la suppression du collége de Dôle, où il professait la philosophie depuis 1773, il fut appelé à la chaire de mathématiques de l'école centrale du Jura, et passa ensuite au Lycée de Besançon. Il mourut d'apoplexie en 1805. C'était un professeur plein de zèle et de savoir. Le seul ouvrage qu'il ait publié est un *Traité élémentaire de mécanique*, Dôle, 1785, in-8°. Il a laissé en manuscrit quelques opuscules mathématiques, entre autres : Un *Traité d'aritmétique*, et un *Dictionnaire étymologique des mots français dérivés de l'hébreu.*

JANUA (JEAN DE) ou JANUENSIS, ainsi nommé de Gênes, sa patrie. *Voyez* BALBI.

JANUARIO (NICOLAS-MARIE), né à Messine, en 1654, de l'ordre des Prédicateurs, professeur de théologie, publia les ouvrages suivans : *Adversùs atomos redivivas opusculum dogmaticum; De immunitate ecclesiasticâ ; Usura detecta in contractibus stricti juris et bonæ fidei*, etc.

JANVIER (SAINT), évêque de Bénévent, eut la tête tranchée à Pouzzol, sous l'empereur Dioclétien. Son corps fut transporté à Naples, où il a une magnifique chapelle dans la cathédrale. Ce qui a servi à donner beaucoup d'éclat à son culte, est un prétendu miracle qui se renouvelle, dit-on, tous les ans, lorsqu'on approche de son chef une fiole pleine de son sang. On suppose que ce sang paraît alors liquide, et même qu'il bouillonne, et qu'en tout autre temps, il est dur comme du sang caillé ou mêlé de terre. Plus d'un protestant s'est répandu en invectives contre le miracle du sang liquéfié. Addison dit qu'il n'a jamais vu en Angleterre de tour de charlatan plus grossier. « Tous ces auteurs pouvaient observer, dit Voltaire, que ces institutions ne nuisent point aux mœurs, qui doivent être le principal objet de la police civile et ecclésiastique; et que probablement les imaginations ardentes des climats chauds ont besoin de signes visibles qui les mettent continuellement sous la main de la divinité. » On ne se serait pas attendu à voir Voltaire s'ériger en apologiste d'un tel miracle. On attribue encore à Saint Janvier, suivant Baillet, l'extinction d'un horrible embrasement du Vésuve. Sa fête se célèbre avec beaucoup de solennité le 19 septembre et le premier dimanche de mai, jour de la translation de ses reliques de Pouzzol à Naples.

JANVIER, moine du monastère dit des *Apôtres*, mort en 589, est auteur d'une *épitaphe* qui se lisait sur le tombeau de Saint Florentin dans l'église de Sainte-Croix d'Arles. Les lettres initiales de cette pièce, composée de trente-sept vers hexamètres, forment une seconde épitaphe sous les termes que voici : *Florentinus abbas, hic in pace quiescit. Amen.* Cette unique production du moine Janvier est un chef-d'œuvre de style lapidaire.

JANVIER (Dom RÉNÉ-AMBROISE), bénédictin, né à Sainte-Suzanne, dans le Maine, en 1614, se rendit habile dans la langue hébraïque. Après avoir professé pendant plusieurs années dans son ordre avec réputation, il mourut à Paris, dans l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, le 25 avril

1682. On a de lui : I. Une Édition des *Œuvres* de Pierre de Celles, Paris, 1671, in-4°. L préface de cette édition est du père Mabillon. II. Une traduction latine du *Commentaire hébreu* de David Kimchi sur les Psaumes, 1669, in-4°. III. Une *Elégie*, en vers hébraïques, sur la mort de Jérôme Bignon, 1656.

JANVIER (le Père), chanoine régulier de Saint-Symphorien d'Autun, est auteur d'un poème sur la *Conversation*, Autun, 1742. C'est une espèce de paraphrase du poème latin du P. Tarillon, intitulé *Ars confabulandi.* On trouve un échantillon du poème du P. Janvier, dans les notes du poème de la *Conversation*, par Jacques Delille, 1812, pag. 175 de l'edition in-8°.

JANVILLE (Louis-François-Pierre Louvel), né en 1743 à Paluel, dans le pays de Caux, occupa d'abord la charge de conseiller au parlement de Rouen, et fut ensuite nommé président de la chambre des comptes de cette ville. Ce magistrat ne se borna point aux fonctions de son état, il étudia aussi l'agriculture. Chargé de faire des essais sur le plantage du blé, il était parvenu à faire rapporter à un grain 108 épis qui produisirent 1,560 grains; mais il n'admettait point cette méthode pour nos campagnes où la main-d'œuvre est très-chère. Il fit sur la vigne et sur les abeilles des expériences qui eurent le plus grand succès. Il était parvenu à obtenir de la pomme de terre une espèce de graine d'excellente qualité, qui porte encore son nom. Il a aussi composé un *Mémoire* sur les plantations, et, joignant la pratique à la théorie, il avait formé des pépinières très-étendues dans toutes ses propriétés. Janville est mort à Eterville près de Caen, le 29 juillet 1808.

JAPHET, fils de Noé, eut sept fils, Gomer, Magog, Madaï, Javan, Tubal, Mosoch et Tiras, dont la postérité, s'il en faut croire quelques savans, peupla une partie de l'Asie et toute l'Europe. C'est de ce fils de Noé que les poètes ont fait leur Japet, fils du ciel et de la terre, et roi des Thessaliens, qui de la nymphe Asie eut Hesper, Atlas, Épiméthée, Prométhée. C'est du moins le sentiment de quelques mythologistes; mais ce sentiment est rejeté par plusieurs hommes habiles.

JAQUELOT (Isaac), savant théologien protestant, fils d'un ministre de Vassy, né en 1647, fut donné pour adjoint à son père dès l'âge de 21 ans. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa à Heidelberg, et de là à La Haye. Le roi de Prusse, l'ayant entendu prêcher dans cette ville, l'appela à Berlin pour être son ministre; il accompagna ce titre d'une forte pension, dont Jaquelot jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 15 octobre 1708, à 61 ans. On doit à ce vertueux et savant ministre plusieurs ouvrages bien raisonnés, mais qui manquent de méthode et de précision : I. Des *Dissertations sur l'existence de Dieu*, in-4°, Amsterdam, 1697. II. Trois Ouvrages contre le *Dictionnaire de Bayle*, avec lequel il eut des démêlés fort vifs, terminés par la mort du lexicographe; le premier a pour titre : *Conformité de la foi avec la raison*, ou *Défense de la religion contre les difficultés répandues dans le Dictionnaire de Bayle*, Amsterdam, 1705, in-8°; le se-

cond, *Examen de la théologie de M. Bayle*, Amsterdam, 1706, in-12; et le troisième, *Réponse aux entretiens composés par M. Bayle*, in-12. III. Des *Dissertations sur la Messe*, in-8°, 1699. On y trouve de bonnes remarques; mais les citations y sont confuses et beaucoup trop multipliées. On y a joint les *Dissertations sur l'existence de Dieu*, dont l'abbé Pérau a publié une nouvelle édition augmentée de la Vie de Jaquelot, Paris, 1744, 3 vol. in-12. IV. Un *Traité de l'inspiration des livres sacrés*, 1715, in-8°, en deux parties, dont la première est pleine de force. V. *Avis sur le tableau du socinianisme*; ouvrage de Jurieu, lequel suscita une violente persécution contre son censeur, 1690, in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur. VI. Des *Sermons*, Genève, 1721, 2 vol. in-12. On y remarque, comme dans ses autres ouvrages, de l'esprit, de la pénétration, du savoir. Son extrême vivacité l'empêchait d'y mettre toute la méthode nécessaire. VII. Des *Lettres aux évêques de France*, pour les porter à user de douceur envers les réformés. Cependant le ministre Benoît trouva les Lettres de Jaquelot trop faibles, et publia des *Avis sincères à MM. les prélats de France*, où il y a encore plus de violence que de sincérité. La Vie de Jaquelot, composée en français par David Durand, a paru à Londres en 1785, in-8°.

JAQUET-DROZ. *Voyez* Droz.

JAQUOT (Blaise), jurisconsulte, né à Besançon, vers 1580, entra de bonne heure dans la société des jésuites, et en sortit pour se livrer à l'étude du droit; il y réussit tellement que le duc Henri II de Lorraine le nomma doyen de la faculté de droit de l'université de Pont-à-Mousson. Il jouit de cette place pendant quatre ans, et soutint avec hauteur les priviléges de sa place. Cela déplut aux jésuites, qui voulaient dominer dans cette université, et qui n'y voyaient point d'un bon œil un déserteur de leur ordre. Une farce occasionée par la superstition les débarrassa de cet objet de leur haine. Il se trouva à Nanci une possédée que les jésuites exorcisaient; elle prétendit qu'il y avait en Lorraine un célèbre magicien dont elle ne voulut jamais dire le nom. On commanda au démon de faire à ce magicien une marque sur une partie du visage qu'on lui désigna, sans le tuer ni lui faire aucune plaie considérable. Pendant que cela se passait à Nanci, Jaquot reçut à Pont-à-Mousson un coup au visage, précisément dans l'endroit spécifié. Aussitôt le bruit se répandit que le magicien était découvert, et que c'était Jaquot. Il fut obligé de fuir pour éviter le bûcher. Il se retira en 1628 à Besançon, où il mourut peu de temps après. Il a composé un ouvrage intitulé: *Mars togatus, sive de jure et justitiâ militari*, Pontamissi, 1625, in-12; et un petit *Poème latin* sur le canal d'Arcier près Besançon, dans lequel il dit que J. César a présidé à ce canal; mais Chifflet est d'avis que c'est plutôt l'ouvrage de M. Agrippa, qui séjourna quelque temps vers Besançon avant de passer le Rhin, tandis que César a fait un séjour trop court dans cette ville, et qu'il était trop occupé de la guerre. Dunod, dans son Histoire de Bourgogne, sou-

tient que ce canal fut entrepris par les ordres de Marc-Aurèle, et ses raisonnemens sont appuyés de citations qui ont fait prévaloir son opinion. On doit encore à B. Jaquot un traité *De Origine juris et magistratuum*; et un autre *De juridicæ curiæ recognitione*, Pont-à-Mousson, 1625, in-8°.

JARAVA (Jean), médecin espagnol, établi à Louvain, vers l'an 1550, a traduit en sa langue maternelle l'Icaro-Ménippe de Lucien, et les ouvrages de Cicéron intitulés les *Offices*, de l'*Amitié*, de la *Vieillesse*, les *Paradoxes*, le *Songe de Scipion*; il a encore mis en espagnol l'*Histoire des plantes*, de Léonard Fuchs, qui avait été publiée à Paris, en 1549: sa version fut imprimée à Anvers, en 1557, in-8°, sous le titre d'*Historia de las yervas, y plantas sacada de Dioscoride Anarzabeo, y otros insignes autores*, etc.

JARCHI (Salomon), célèbre rabbin, connu aussi sous les noms de *Raschi*, de *Jarki*, d'*Isaaki*, né à Troyes, en Champagne, l'an 1104, voyagea en Europe, en Asie, en Afrique; il devint très-habile dans la médecine et dans l'astronomie, dans la Mischne et dans la Gémare, et mourut à Troyes, en 1180. Bartolocci l'a dit, mal à propos, né à Lunel, diocèse de Montpellier, parce qu'il avait été envoyé dans cette ville, où était une Académie juive, dans laquelle il se fit beaucoup d'honneur. Fleury le fait mourir à Trèves, d'autres en Souabe, sans désigner le lieu, mais comme il fut enterré à Troyes, sa patrie, il est très-vraisemblable qu'il y mourut. On a de lui des *Commentaires* sur la Bible, sur la Mischne, sur la Gémare, sur la Pirke-Avoth, qui se trouvent dans la Bible hébraïque d'Amsterdam, 1660, en 4 vol. in-12. Sa nation les reçut avec applaudissement, et les estime encore beaucoup.

JARD (François), prêtre doctrinaire, et prédicateur distingué, né à Bollène, près d'Avignon, en 1675, mort à Auxerre, le 10 avril 1768, à l'âge de 93 ans, était très-attaché à la doctrine de Jansénius. Sa *Religion chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes*, Paris, 1745-63, 6 vol. in-12, ouvrage fait avec l'abbé Débonnaire, a eu du succès. Ses *Sermons*, publiés en 1768, 5 vol. in-12, ont moins réussi; le style en est froid, et le fond n'a rien de neuf.

JARDIN (Nicolas-Henri), architecte, membre de la ci-devant Académie d'architecture, et de plusieurs autres Académies, né à Saint-Germain-des-Noyers, en Brie, le 22 mars 1720, remporta le grand prix d'architecture, à l'âge de 22 ans, et partit pour Rome le 7 juin 1744. L'application sérieuse qu'il apporta à ses études lui mérita la considération la plus distinguée. A son retour d'Italie, en 1754, il fut appelé par le roi de Danemarck, Frédéric V, pour la construction d'une église toute en marbre et de la plus grande magnificence. A son arrivée, il eut le titre d'intendant-général des bâtimens de S. M. En jetant un coup-d'œil sur son œuvre, dont la majeure partie est gravée de sa main, on juge de la quantité, de la variété et du mérite de ses productions, pendant les dix-huit années qu'il resta à Copenhague. L'amour de la patrie le rappela dans sa famille, où il mourut, en 1799.

JARDIN (DU). *Voy.* DUJARDIN; HORTO (Garcias ab); et SELLIUS.

JARDINIER (CLAUDE DONAT), graveur, né à Paris, en 1726, mort dans cette ville, en 1774, après avoir été successivement élève de Nicolas Dupuis, de Cars et de Lebas, ne tarda pas à donner des preuves de sa capacité. Les ouvrages qu'il a gravés au burin étonnent par une marche savante, l'harmonie, la variété du style, et l'intelligence des oppositions. Le roi ayant voulu se procurer la représentation de mademoiselle Clairon dans le rôle de Médée, Carle Vanloo se chargea de peindre le sujet, et la gravure en fut confiée à Jardinier, qui l'exécuta sous les yeux de Laurent Cars. C'est à tort qu'elle est attribuée a ce dernier et à Beauvarlet; ils n'ont fait que la retoucher, et cependant elle porte leurs noms. Cette estampe est généralement regardée comme un chef-d'œuvre. Les principaux ouvrages de cet artiste sont une *Vierge à l'Enfant Jésus,* d'après Carle Maratte, pour le recueil de la galerie de Dresde; le *Génie de l'honneur et de la gloire,* d'après Annibal Carrache, pour la même galerie; le *Silence,* d'après Greuze, et un *Sujet représentant des soldats qui jouent aux cartes dans un corps-de-garde,* d'après Valentin.

JARDINS (DES). *Voy.* DESJARDINS.

JARED, fils de Malaléel, père d'Hénoch, qu'il engendra, suivant l'Écriture, dans sa 162e année, mourut, âgé de 962 ans, 2582 avant J.-C.

JARNAC (GUI CHABOT DE), d'une famille illustre, originaire du Poitou, gentilhomme de la chambre du roi, et maire de Bordeaux, célèbre par l'avantage qu'il remporta, le 10 juillet 1547, sur La Châteigneraye, et qui a donné lieu à ce proverbe : « C'est un coup de Jarnac », pour signifier un coup imprévu, et que l'on ne songe pas à parer. On trouve le cartel de ces deux combattans dans les *Essais sur Paris,* t. 1er. Le détail du combat est rapporté à l'article CHATEIGNERAYE (la). (*Voy.* ce mot.) Mais un trait honorable à Jarnac, qui n'y est pas, c'est que le roi Henri II, vaincu par la modestie de ce seigneur, lui dit en l'embrassant : « Vous avez combattu en César, et parlé en Cicéron.... » Ronsard fit une ode à sa louange.

JARNOWICK (GIORNOWICHI, plus connu sous le nom de), célèbre virtuose sur le violon, naquit de parens Italiens. Il était élève du fameux Lulli, et fit pendant dix ans les délices de Paris. Il passa en Prusse, en 1781, et le Prince royal le mit à la tête de sa chapelle. Il mourut à Pétersbourg, en 1804, en jouant au billard Cet artiste était d'un caractère singulier. Dans un voyage qu'il fit à Lyon, il annonça un concert à six francs le billet. Les Lyonnais, trouvant ce prix exorbitant, n'y vinrent point. Le lendemain, il fait afficher le même concert à trois francs : il y eut chambrée complète; mais, au moment de l'exécution, on apprit que Jarnowick venait de partir en poste. L'argent fut rendu, et chacun s'en retourna chez soi. Un jour, ayant cassé par mégarde un carreau chez le marchand de musique Bailleul, comme on lui dit que le prix était de 30 sous, il présenta un écu pour le payer; mais Bailleul n'ayant pas de monnaie : « Il est inutile d'en chercher, dit Jar-

nowick, et aussitôt il cassa un second carreau.

JAROPOL ou JAROPOLK, duc de Kiovie, ville de l'Ukraine, porta, par ses mauvais conseils, tous les seigneurs de Russie à conspirer contre Boleslas III, roi de Pologne, vers l'an 1126. Ceux-ci, sous prétexte d'amitié, envoyèrent une ambassade à ce roi, qui se trouva tout à coup investi de ses ennemis. Le palatin de Cracovie, qui commandait la plus grande partie de la cavalerie de Pologne, s'étant retiré au premier bruit de cette surprise, le roi Boleslas, aussi indigné de cette lâcheté que de la perfidie de ces traîtres, lui envoya une peau de lièvre, une quenouille avec du lin, et une corde. C'était pour lui faire connaître par ces symboles qu'il s'était rendu semblable à un lièvre par sa fuite, qu'il devait plutôt manier les armes des femmes que celles des hommes; et qu'enfin sa lâcheté méritait le dernier supplice. Ce palatin, au désespoir de ces reproches, se pendit dans une église, aux cordes des cloches; et, depuis ce temps-là, le châtelain de Cracovie précéda le palatin, soit pour la dignité, soit pour l'autorité.

JAROSLAF (George), grand-duc de Russie, dans le 10e siècle, fit ses délices de la lecture, appela des savans à sa cour, et fit traduire plusieurs livres grecs en langue russe, en 1019; il donna aux habitans de Novogorod, sous le titre de *Sramota sondepuaja*, une espèce de code de jurisprudence : ce sont les premières lois qui aient été rédigées par écrit en Russie. Ce souverain rendit sa cour la plus brillante du Nord, et l'asile des princes malheureux; il fonda même une école publique, où il fit instruire à ses frais 300 enfans. Jaroslaf mourut en 1054, après un règne de 35 ans, dans la 77e année de son âge.

JARRAZ (Ahmed Ibn), al Afrygy, médecin arabe, florissait en Afrique, son pays, vers la fin du 4e siècle de l'hégire, 10e de notre ère. Sa réputation, sans être colossale, ne trouva personne qui la lui contestât avec raison. Il joignait la théorie de son art à la pratique, et a laissé deux ouvrages assez estimés; l'un sur les médicamens simples, le second sur les médicamens composés. On place l'époque de sa mort vers l'an 400 de l'hégire.

JARRIGE (Pierre), jésuite, né en 1605, à Tulle, en Limousin, assez bon prédicateur pour son temps, quitta son ordre, en 1647, et se sauva en Hollande. Les États-généraux lui firent une pension. Cet apostat publia, peu de temps après, un livre exécrable, intitulé *Les Jésuites mis sur l'échafaud*, etc., in-12. C'est un des plus sanglans libelles que la vengeance ait enfantés; et, par cette raison, un des moins dangereux. Le P. Ponthelier, son confrère, alors à La Haye, auprès d'un ambassadeur, détermina Jarrige à rentrer dans l'Église catholique. Retiré chez les Jésuites d'Anvers, en 1650, il composa une ample rétractation de tout ce qu'il avait avancé dans son libelle. Elle est intitulée : *Rétractation du P. Jarrige, retiré de la double apostasie, par la miséricorde de Dieu.* Il traite son premier ouvrage d'avorton, que sa mauvaise conscience avait conçu, que la mélancolie avait formé et que la vengeance avait produit. Cette rétractation fut imprimée à Anvers, en 1650,

in-12, et l'on y fit deux réponses assez aigres. Jarrige, de retour en France, eut le choix de rentrer dans la compagnie, ou de vivre en prêtre séculier. Il choisit ce dernier parti, et se retira à Tulle, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 26 septembre 1670, à 65 ans.

JARRY (NICOLAS), né à Paris, vers 1620, écrivain et noteur de la musique du roi Louis XIV, un des plus habiles calligraphes du 17e siècle, ouvrit dans cette ville une école pour l'enseignement de l'art de l'écriture, d'où Debure lui donne le titre de *Maître écrivain*. La beauté de son écriture effaça tout ce qu'on connaissait jusqu'à lui de supérieur en ce genre. On peut citer : I. *Heures de Notre-Dame*, écrites à la main, 1647, in-8°; manuscrit de 120 feuillets sur vélin, en lettres rondes et bâtardes : ces œuvres se trouvaient dans la bibliothèque de La Vallière, et Debure les désigne ainsi : « Elles sont un chef-d'œuvre d'écriture. Le fameux Jarry, qui n'a pas eu encore son égal en l'art d'écrire, s'y est surpassé, et a prouvé que la régularité, la netteté et la précision des caractères, du burin et de l'impression pouvaient être imitées avec la plume à un degré de perfection inconcevable. Ce beau manuscrit, orné de sept miniatures, a été vendu, en 1784, 1601 liv.» II. La *Guirlande de Julie*, que le duc de Montausier fit exécuter pour Julie-Lucine d'Angennes, qu'il épousa peu après, 1641, in-fol. Ce manuscrit sur vélin, appelé par Huet le chef-d'œuvre de la galanterie, a été décrit par l'abbé Rive. Il a trente miniatures peintes par Robert, et représentant des fleurs, et soixante-un madrigaux, tous écrits sur un feuillet separé, par Jarry. Il a été vendu à la même époque, 14,510 liv., après avoir été acheté 780 liv., à la vente de Caignat (*Voy.* ce nom.) III. La *Copie* de ce même ouvrage, simple in-8° sur vélin, ne contenant, en quarante feuillets écrits en bâtarde, que les madrigaux sans peinture, s'est vendue 406 livres. Jarry a encore mis au jour: I. *Missale solemne*, 1641, in-fol. de cent feuilles de vélin. II. *Officium beatæ Mariæ Virginis*, 1648, in-16. III. *Prières dévotes*, in-24, 1645. IV. *Les sept Offices pour la semaine*, 1659, in-16. V. *Adonis*, poème de Lafontaine, in-4°, avec miniatures, etc. On ignore l'année de sa mort. La bibliothèque du Roi possède plusieurs manuscrits de lui.

JARRY (FRANÇOIS), prieur de la chartreuse de Notre-Dame de la Prée-les-Troyes, dans le 16e siècle, a publié : *Description de l'origine et première fondation de l'ordre sacré des Chartreux*, Paris, 1578, in-4°, en vers latins et français. — Madelon JARRY, sieur de Vurigny, gentilhomme du Maine, mort en 1575, âgé de 40 ans, avait composé une Histoire de France, intitulée : *Des faits des Françoys*.

JARRY (LAURENT JUILHARD DU), né vers 1658, à Jarry, village près de Saintes, s'adonna de bonne heure à la chaire et à la poésie. Il prêcha avec applaudissement à Paris, en province; et, quoique poète médiocre, il obtint deux couronnes de l'Académie française, en 1679 et en 1714. L'auteur de la Henriade, alors fort jeune, composa cette dernière année pour le prix, et fut vaincu par l'abbé du Jarry. Le poème

couronné, au-dessous du médiocre du côté de la poésie, était encore gâté par une méprise, qui supposait dans le poète une ignorance grossière. Un de ses chants commençait par ce vers :

Pôles glacés, *brûlans*, où sa gloire connue, etc.

Le vainqueur, et même les juges, furent très-plaisantés dans le temps, surtout par le vaincu. L'abbé du Jarry avait encore remporté le prix de l'Académie, en 1683, ou du moins il le partagea avec La Monnoye. Les deux pièces ayant eu un égal nombre de suffrages, l'Académie fit frapper deux médailles, chacune valant la moitié du prix, et elles furent données aux deux auteurs. On a de l'abbé du Jarry : I. Des *Sermons*, des *Panégyriques* et des *Oraisons funèbres*, en 4 vol. in-12, qui, sans être du premier mérite, ont des beautés, entre autres celle de Fléchier. On y ajoute : *Dissertation sur les Oraisons funèbres*, Paris, 1706, in-12, et *Essais de Sermons pour les Dominicales et l'Avent*, Paris, 1696, 3 vol. in-8°. II. Un *Recueil* de divers ouvrages de piété, Paris, 1689, in-12. III. Des *Poésies chrétiennes, héroïques et morales*, Paris, 1715, in-12 : la versification en est faible. IV. *Le Ministère évangélique*, ou *Réflexions sur l'éloquence de la chaire*, in-12, Paris, 1726 ; l'auteur avait étudié cette matière plutôt en orateur qu'en philosophe. (*Voy.* BRETTEVILLE.) Il mourut en 1730, dans son prieuré de N. D. du Jarry, au diocèse de Saintes.

JARS (FRANÇOIS DE ROCHECHOUART, chevalier DE), mort l'an 1670, chevalier de Malte, commandeur de Lagny-le-Sec, et abbé de Saint-Satur, homme d'un génie hardi et d'un caractère ferme, fut mis à la Bastille, dans le temps de la détention du garde des sceaux de Châteauneuf, en 1633. Accusé d'avoir voulu faire passer la reine-mère et MONSIEUR en Angleterre, ce dont il n'y avait aucune preuve, on l'interrogea quatre-vingts fois avec toute la sévérité possible. Ce fut Laffemas, qu'on appelait le *bourreau du cardinal*, qui fut chargé par le ministre de cet odieux ministère. Il se défendit toujours avec la même fermeté, sans jamais se couper, et sans rien dire qui pût embarrasser ses amis. Le cardinal de Richelieu, voulant absolument découvrir le fond de l'intrigue pour laquelle il l'avait fait arrêter, le fit condamner à mort, en donnant parole aux juges qu'il aurait sa grace. Le chevalier de Jars fut condamné à être décapité. La sentence fut lue : il monta sur l'échafaud d'un air héroïque, et lorsqu'il fut en posture de recevoir le coup de la mort, on cria *Grace !* Comme il était près de descendre de l'échafaud, un des juges eut la bassesse de l'exhorter à reconnaître la clémence du roi, en découvrant les desseins de Châteauneuf; mais il lui répondit que « s'il en avait eu, rien ne serait capable de lui faire trahir ses amis. » Ce fut encore Laffemas qui fut chargé, avec le présidial de Troyes, de la commission de juger le chevalier de Jars. Jugé par un tel homme, il ne pouvait qu'être condamné. Tout son crime, suivant les historiens les plus impartiaux, fut d'avoir entretenu une étroite correspondance avec les ennemis du premier ministre, et d'être instruit de toutes les intrigues qu'on formait à la cour

contre lui. Jars, ayant obtenu sa liberté, passa en Italie, et revint en France après la mort du cardinal.

JARS (Gabriel), minéralogiste, né à Lyon, en 1732, d'un père intéressé dans les mines du Lyonnais, montra beaucoup de goût pour la métallurgie. Trudaine, qui en fut informé, le fit entrer dans les ponts et chaussées. Il prit les connaissances propres à l'emploi auquel on le destinait; c'était de perfectionner l'exploitation de nos mines par l'inspection de celles de l'étranger, et des différentes manières de les exploiter. En 1757, il visita avec Duhamel les mines de Saxe, de la Bohême, de l'Autriche, de la Hongrie; et termina, en 1759, sa tournée par le Tyrol, la Styrie, la Carinthie. En 1765, il fut seul chargé de visiter les mines de l'Angleterre et de l'Écosse. En 1766, son frère fut nommé pour l'accompagner dans l'électorat d'Hanovre, le duché de Brunswick, la Hesse, la Norwége, la Suède, les pays de Liége et de Namur, et la Hollande. De retour de ses longues et pénibles courses, Jars fut reçu à l'Académie des sciences, en 1768, et mourut l'année suivante. Son frère a publié ses observations sous le titre de *Voyages métallurgiques*, ou *Recherches et observations sur les mines et forges de fer*, etc., *faites en Allemagne, Suède, Norwége, Angleterre et Écosse*, Paris, 1774-1781, en 3 vol. in-4°, dont le premier a paru à Lyon, en 1774. C'est une collection complète de minéralogie théorique et pratique, à la fois curieuse et méthodique. Les procédés prescrits y sont traités avec clarté et précision, et on y trouve des dessins exacts des machines et des fourneaux nécessaires pour l'exploitation des mines.

JASINSKI, noble polonais, à la tête des mécontens, qui, en 1794, voulurent arracher leur patrie à la tyrannie des Russes; il fit insurger Wilna, capitale de la Lithuanie, avec tant d'adresse, que ces derniers y furent surpris et faits prisonniers, sans qu'ils pussent faire la moindre résistance. Jasinski, actif, entreprenant, plein d'esprit et de courage, parcourut rapidement toute la Lithuanie, et y créa une armée qu'il opposa plusieurs fois aux Russes avec succès. Il commandait une division dans Varsovie, lorsqu'il y périt les armes à la main, en défendant, contre le général Souvarow, le faubourg de Praga.

JASON d'Argos, grammairien, c'est-à-dire, homme de lettres, vivait dans le 2ᵉ siècle; il écrivit un Ouvrage sur la Grèce, en 4 livres, comprenant les temps anciens, la guerre contre les Mèdes, les exploits d'Alexandre, ceux d'Antipater, et finissant à la prise d'Athènes. Il composa un *Traité* particulier sur les sacrifices d'Alexandre, dont Athénée cite le 3ᵉ livre. *Voyez* Sainte-Croix, Extrait des historiens d'Alexandre, pag. 58.

JASON-LE-CYRÉNÉEN, écrivit l'*Histoire des Machabées*, *Voy.* le livre II des Machabées, 2, 24.

JASON, frère d'Onias, grand-prêtre des Juifs, acheta d'Antiochus-Epiphanes la grande sacrificature, et en dépouilla son frère, l'an 175 avant J.-C. Dès qu'il en fut revêtu, il tâcha d'abolir le culte du Seigneur dans Jérusalem; mais à peine eut-il exercé

deux ans le souverain pontificat, que Ménélaüs, de la tribu de Benjamin, le supplanta à son tour, en gagnant Antiochus par une plus grande somme. Jason, forcé de céder, se retira chez les Ammonites. Il s'y tint caché jusqu'à ce que le bruit de la mort d'Épiphanes s'étant répandu, il sortit de sa retraite, entra à main armée dans Jérusalem, d'où il chassa Ménélaüs, et exerça toutes sortes d'hostilités contre ses concitoyens. Le bruit de la prétendue mort du roi s'étant dissipé, il fut contraint de sortir de la ville, et erra quelque temps chez les Arabes, d'où il passa en Égypte. Ne s'y croyant pas en sûreté, il se retira à Lacédémone, comme dans une ville alliée; mais il y mourut dans un tel abandon, que personne ne voulut prendre soin de sa sépulture.

JASON de Thessalonique, logea chez lui l'apôtre Saint Paul. Les juifs de la ville soulevèrent le peuple, et vinrent fondre sur la maison de Jason, dans le dessein d'enlever Paul et Silas. Ne les ayant pas trouvés, ils saisirent Jason et le menèrent aux magistrats, qui le renvoyèrent, à condition de représenter les accusés. Il paraît, par l'*Épître aux Romains*, que Jason était parent de Saint Paul. Les Grecs le font évêque de Tarse en Cilicie, et honorent sa mémoire le 28 avril.

JASSOLINUS (JULES), anatomiste du 16e siècle, appelé, en 1570, à la chaire d'anatomie et de chirurgie en l'université de Naples, sa patrie, s'acquit aussi une grande réputation dans la pratique. Le principal de ses ouvrages, et qui seul mérite d'être remarqué, est intitulé *De' Rimedj naturali che sono nell' isola di Pithecusa, oggi detta Ischia, libri II*, Naples, 1689, in-4°. C'est un recueil de remèdes qui se rencontrent parmi les abondantes productions de l'île Ischia, au royaume de Naples, sur la côte de la terre de Labour.

JATRE (MATTHIEU), religieux grec du 13e siècle, dont on a deux ouvrages considérables en vers grecs, d'une mesure plus propre pour la poésie que pour la musique; l'un roule sur les *Offices de l'église de Constantinople*, et l'autre sur les *Officiers du palais* de la même ville. Le père Goar les fit imprimer en 1688, in-fol., en grec et en latin, avec des notes.

JAUBERT (PIERRE), de l'Académie de Bordeaux où il naquit en 1715, curé de Sestas près cette ville, cultiva la littérature et les sciences, sans négliger ses fonctions de pasteur. On a de lui : I. Une Traduction des *Œuvres d'Ausone*, 1769, 4 vol. in-12, avec le texte. Son auteur était un poète médiocre, et le traducteur n'est guère au-dessus. On doit pourtant lui savoir gré de sa version, qui est en général exacte et fidèle. II. *Dictionnaire raisonné universel des arts et métiers, contenant leur description et la police des manufactures de France et des pays étrangers*, Paris, 5 vol. in-8°, 1773. C'est une nouvelle édition de cet ouvrage, qui n'était d'abord qu'en 2 vol. in-8°. L'abbé Jaubert, qui n'en était pas le premier auteur, se chargea de le revoir et de l'augmenter; il y a joint l'historique de chaque art, son origine et ses degrés de perfection; il a encore ajouté un grand nombre d'arts qui man-

quaient à la première édition. Plusieurs articles sont traités avec la clarté et l'étendue convenables, et d'autres aussi importans n'offrent pas tout le développement qu'on pourrait leur desirer. III. Des *Recherches* manuscrites *sur Bordeaux*, dont il se proposait d'écrire l'histoire. On a encore de lui : IV. *Causes de la dépopulation, et moyens d'y remédier*, Londres et Paris, 1767, in-12. V. *Eloge de la roture*, Paris, 1766, in-12. VI. *Dissertation sur un temple octogone et sur des bas-reliefs trouvés à Sestas*, Bordeaux, 1743, in-8°. VII. Une traduction française de l'*Imitation de J.-C.*, 1770, in-12. L'abbé Jaubert mourut en 1780, emportant l'estime de ses compatriotes.

JAUBERT DE BARRAULT (JEAN), évêque de Bazas, puis archevêque d'Arles, vivait sur la fin du 16e siècle, et au commencement du suivant; il était destiné à être grand-aumônier de la reine d'Angleterre; mais les protestans qui avaient à se plaindre de lui, réussirent à rompre les mesures qui avaient été prises pour l'élever à cette dignité. On a de lui un ouvrage intitulé le *Bouclier de la foi contre les hérétiques*, 2 vol., dont le premier parut en 1626, et l'autre en 1631. Il mourut à Paris en 1643.

JAUCOURT (le chevalier LOUIS DE), de la Société royale de Londres, des Académies de Berlin et de Stockholm, né à Paris le 26 septembre 1704, mort à Compiègne le 3 février 1779, à 76 ans, aussi distingué par son désintéressement et ses vertus que par la noblesse de son origine, préféra la retraite, la vraie philosophie, un travail infatigable, à tous les avantages que pouvait lui procurer sa naissance, dans un pays où, l'argent excepté, l'on préfère cet avantage à tout le reste. Il avait approfondi de bonne heure tout ce qui regarde la médecine, les antiquités, les mœurs des peuples, la morale et la littérature. Les nombreux articles qu'il a fournis à l'*Encyclopédie* dans ces différens genres sont traités d'une manière nette, méthodique; le style en est agréable et facile. Le chevalier Jaucourt avait travaillé à la *Bibliothèque raisonnée*, journal rempli de très-bons extraits, depuis son origine jusqu'en 1740. Il publia, conjointement avec les professeurs Gaubius, Musschenbroëk et le docteur Massuet, le *Musæum Sebæanum*, 4 vol. in-fol., 1734, et années suivantes; livre peu commun, curieux et recherché. Il avait composé un *Lexicon Medicum universale*. Mais ce manuscrit important, prêt à être imprimé en 6 vol. in-fol., à Amsterdam, périt avec le vaisseau qui le portait en Hollande. On a encore de lui quelques autres ouvrages moins étendus sur des objets de physique et de médecine. Il a aussi écrit la Vie de Leibnitz; on la trouve à la tête de la traduction des *Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu*. Jaucourt fut pendant cinq ans le disciple du célèbre Boerhaave. « Il me sollicita long-temps, dit ce médecin, avant que je quittasse l'Académie de Leyde, d'y prendre le dégré de docteur en médecine, et je ne crus pas devoir me refuser à ce desir, quoique résolu de ne tirer de cette démarche d'autre avantage que celui de pouvoir secourir charitablement de pauvres malheureux. » Cependant

Boerhaave, charmé de sa déférence, et instruit de ses talens, le fit appeler par le stathouder, aux conditions les plus flatteuses, comme gentilhomme et comme médecin; mais il préféra l'obscurité d'une vie studieuse. Les promesses de cour ne pouvaient guère toucher un homme « sans besoin, sans desir, sans ambition, sans intrigue, assez courageux pour présenter ses respects aux grands, assez prudent pour ne les pas ennuyer, et qui s'était bien promis d'assurer son repos par l'obscurité de sa vie studieuse. » C'est ainsi que le chevalier de Jaucourt se peint lui-même.

JAUFFROY (Etienne), prêtre de la doctrine chrétienne, plein de vertus et de lumières, né à Ollioules, diocèse de Toulon, mort le 10 mai 1760. On a de lui: Des *Statuts synodaux publiés dans le synode général tenu à Mende, en* 1738, 1739, in-12. II. *Conférences de Mende*, 1761, in-12.

JAUGEON, habile mécanicien reçu à l'Académie des sciences en 1699, se chargea, avec Truchet Desbillettes, de la *Description de l'art de l'imprimerie*. Il présenta en 1702, à l'Académie, un mortier de bronze de son invention, assez léger pour qu'un seul homme pût le porter avec son affût, assez solide pour résister à la plus forte explosion, et qui lançait une douzaine de grenades à 400 pas. Il mourut à Paris en 1725. On trouve ses observations dans les Mémoires de l'Académie des sciences.

JAULT (Augustin-François), docteur en médecine, et professeur en langue syriaque au collége royal, né à Orgelet, en Franche-Comté, a traduit: I. Les *Opérations de chirurgie* de Sharp, 1742, in-12. II. *Recherches critiques sur la chirurgie*, du même, 1751, in-12. III. *Histoire des Sarrasins* d'Ockeley, 1748, 2 vol. in-12. IV. Le *Traité des maladies vénériennes* d'Astruc, 1740, 4 vol. in-12. V. *Pneumatopathologie*, ou le *Traité des maladies venteuses* de Combalusier, Paris, 1754, 2 vol. in-12. VI. Le *Traité de l'asthme*, contenant la description, les causes et le traitement de cette maladie, par Floyer, 1761, in-12. VII. La *Médecine pratique* de Sydenham, Paris, 1774, in-8°. Jault a encore donné la nouvelle édition du *Dictionnaire étymologique de Ménage*, Paris, 1751, 2 vol. in-fol. Ce savant, mort en 1757, à 50 ans, avait des connaissances très-variées, et ses traductions sont en général exactes.

JAUREGUY (Jacques), domestique d'Amiastro, marchand d'Anvers, tenta, à la persuasion de son maître, d'assassiner Guillaume, prince d'Orange. Il lui tira un coup de pistolet le 18 mars 1582, mais la balle perça les deux joues sans produire aucun accident mortel. Jaureguy fut tué à l'instant. Il avait été poussé à ce crime par un jésuite fanatique qui lui avait promis une place dans le ciel au-dessus de la Sainte Vierge, s'il exécutait son dessein.

JAUREGUY Y AGUILAR (Jean de), chevalier de l'ordre de Calatrava, écuyer de la reine Isabelle de Bourbon, né à Tolède, en mars 1566, se livra à l'étude des belles-lettres, et plus particulièrement à la peinture, qu'il cultiva de manière à devenir en peu de temps un professeur excellent; il passa à Rome vers

l'année 1607; ce fut à cette époque qu'il publia son *Aminte*, dédiée à Ferdinand-Henri de Ribera, duc d'Alcala, célèbre par son génie. Quelque temps après ayant obtenu la place d'écuyer de la reine d'Espagne, Isabelle de Bourbon, il vint à Madrid, et y termina sa carrière en 1650. Il a laissé : I. Des *Rimes*, c'est un recueil de toutes ses poésies lyriques, imprimées à Séville en 1618, lesquelles renferment l'*Aminta* du Tasse; c'est une des meilleures traductions de l'italien que l'Espagne possède. II. La *Pharsale*, poëme espagnol, traduction libre de Lucain, aussi estimable que la traduction de l'*Aminte*, imprimée à Madrid en 1684, 1 vol. III. *Orphée*, poëme héroïque, publié en 1624, Madrid, 1589, 1 vol. in-8°, dont le but est de combattre le style obscur et affecté. IV. *Discours poétique*, en prose. V. La *Comédie du Solitaire*. VI. *Mémoire adressé au roi*. VII. *Éloge de l'Oraison prononcée aux funérailles de Philippe III, par Hortensio Palavicino*. VIII. *Apologie de la peinture*, imprimée à Madrid en 1633.

JAUSSIN (Louis-Amand), apothicaire à la suite de l'armée de Corse, se fit connaître par des *Mémoires historiques* sur les principaux événemens arrivés dans cette île, en 2 vol. in-12, 1759. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation mal digérée, il s'y trouve des choses curieuses. On a encore de lui un *Traité sur la perle de Cléopâtre*, in-8°, et un *Mémoire sur le Scorbut*, in-12. Il mourut à Paris en 1767.

JAVELLO (Chrysostôme), savant dominicain italien, professeur de philosophie et de théologie à Bologne, où il enseigna avec beaucoup de succès, et mort vers 1540, a donné : I. Une *Philosophie*. II. Une *Politique*. III. Une *Économie chrétienne*. IV. Des *Notes sur Pomponace*. V. D'autres ouvrages imprimés en 3 vol. in-fol., Lyon, 1567, et in-8°, 1574. Toutes productions médiocres, même pour le temps.

JAVOGUES (Charles), né à Bellegarde, en Bourgogne, en 1759, député de Rhône-et-Loire à la Convention nationale. Étant dépourvu d'éducation, il parut fort peu à la tribune, mais se rendit honteusement célèbre par la mission qu'il exerça à Lyon. Nommé commissaire à l'armée qui fit, en 1793, le siége de cette ville, il y signala son entrée par la réinstallation du club jacobin, dans le sein duquel il prononça ensuite les panégyriques de Ricard et de Châlier, et déclama contre les propriétaires. On l'a accusé d'avoir prêché hautement le meurtre, le pillage et la loi agraire, et d'avoir poussé l'exagération jusqu'à assurer que « c'était vertu, dans une république, de dénoncer son propre père. » Digne collègue de Collot, il eut part à toutes les mesures révolutionnaires qui dépeuplèrent en partie la cité de Lyon. « Javogues, déjà fameux par ses cruautés et ses brigandages à Lyon, parcourut les départemens de l'Ain et de la Loire, à la tête de l'*armée révolutionnaire* : il débuta par établir à Feurs un tribunal composé d'hommes ignorans et crapuleux. « Mon ami, dit-il à l'un d'eux, il faut que les sans-culottes profitent du moment pour faire leurs affaires; ainsi, fais guillotiner tous les riches, et tu le deviendras. » Avec de tels prin-

cipes il organisa promptement la dévastation et le pillage. Dépouiller les citoyens, en faire conduire tous les jours un grand nombre à l'échafaud, tel est le tableau qu'offre sa conduite dans les villes qu'il parcourut. Les épouses des détenus venaient solliciter la liberté de leurs maris : « Ils sortiront, disait-il, quand ils auront payé. » Ces femmes faisaient les plus grands sacrifices pour compléter les sommes exigées; Javogues promettait alors la liberté pour le lendemain, et ce jour là même, il les envoyait au tribunal révolutionnaire. Une de ces malheureuses, ainsi trompée, s'étant évanouie, Javogues s'écria en riant : « Ces b..... là font les bégueules, il n'y a qu'à aller chercher la guillotine, cela les fera revenir. » On l'accuse encore d'avoir commis les mêmes cruautés, et surtout les mêmes exactions, à Bourg; d'avoir enlevé de cette ville, pour son compte, des sommes considérables en numéraire, en argenterie; de s'être livré à la plus crapuleuse débauche; d'avoir déclamé, dans le club, contre les propriétaires, et assuré que « la république ne s'affermirait que sur leurs cadavres et sur celui du dernier des honnêtes gens. » On prétend qu'à St.-Etienne il sacrifia à son incontinence la fille d'un officier municipal qu'il venait de faire périr; que cette atrocité occasiona même une insurrection, dont il aurait été la victime, s'il n'eût aussitôt pris la fuite. A Mâcon, il s'enivrait dans des orgies, en buvant dans les vases sacrés volés aux églises; enfin, sa conduite était si atroce, qu'en février 1794, Couton accusa Javogues d'exercer sa mission avec la cruauté d'un Néron. Cependant il se justifia auprès de ce dernier, et ils s'embrassèrent tous deux au sein de la Convention, qui les applaudit. La chute de la Montagne n'ayant point ralenti son zèle révolutionnaire, il fut décrété d'arrestation le 13 prairial an 3 (1er juin 1795), comme l'un des auteurs de la conspiration qui avait éclaté contre la Convention dans les journées des 1er, 3 et 4 du même mois (20, 22 et 23 mai 1795), et coûté la vie au député Ferraud; amnistié par suite, il fut impliqué, en septembre 1796, dans l'insurrection du camp de Grenelle; il fut condamné à mort et fusillé le 9 octobre de la même année.

JAWORSKI (Etienne), évêque métropolitain de Rezan, naquit en Russie vers le milieu du 17e siècle. Après la mort d'Adrien, patriarche de Russie, arrivée en 1700, Pierre-le-Grand conçut le projet de se proclamer lui-même chef de la religion de l'état; mais les esprits n'étant pas encore assez préparés pour cette innovation, il nomma l'évêque de Rezan vicaire-patriarche avec le titre d'*exarque*. Quand Pierre-le-Grand se fut décidé à supprimer pour toujours la dignité de patriarche, Jaworski fut un de ceux qui s'opposèrent à cette mesure avec le plus d'ardeur. Ce prélat composa aussi contre les sectaires appelés anciens croyans, un écrit véhément, intitulé le *Rocher de la foi*, qui ne fut imprimé qu'en 1728 après la mort de Pierre.

JAY (le). *Voyez* Lejay.

JAYME ou JACQUES Ier, roi d'Aragon, surnommé *le Conquérant* et *le Belliqueux*, fils de Pierre II, surnommé *le Catholique*, monta sur le trône en 1213, après la mort de son père. Plusieurs

grands seigneurs avaient profité de sa minorité pour se soustraire à l'autorité royale ; il les défit. Il conquit ensuite les royaumes de Majorque et de Minorque, de Valence et plusieurs autres terres sur les Maures qui les avaient usurpées. Peu de règnes ont été aussi glorieux et aussi agités que le sien. Il eut différens démêlés avec les papes, qui voulaient rendre son royaume tributaire de l'Église romaine, et il mourut à Xativa le 27 juillet 1276, à 70 ans. Avant que d'expirer il céda la couronne à son successeur et se revêtit de l'habit de l'ordre de Cîteaux, faisant vœu de mourir dans le cloître si sa santé se rétablissait. Son excessive faiblesse pour le sexe lui causa de violens chagrins, de la honte et des remords, sans jamais le corriger.

JAYME ou JACQUES II, roi d'Aragon, second fils de Pierre III, et petit-fils du précédent, successeur de son frère Alphonse III, en 1291, soumit la Sicile, sur laquelle il avait des prétentions par sa mère Constance de Sicile. Il fut moins heureux dans une guerre qu'il entreprit contre les Maures et contre les Navarrais. A une assemblée des états du royaume, il fit ordonner que l'Aragon, Valence et la Catalogne, seraient irrévocablement unis à sa couronne. Il mourut à Barcelonne le 3 novembre 1327, a 63 ans. Ce prince est recommandable par son courage, sa modération et son équité. On rapporte que dans une succession qui lui était échue et qu'on lui contestait, au lieu d'employer l'autorité, il eut recours, comme un simple citoyen, au grand justicier du royaume.

JEACOCKE (Caleb), pâtissier de Londres, distingué pendant bien des années comme président de la première société de Robin Hood, mort en 1786, était doué d'une éloquence naturelle très-surprenante ; et l'on dit que dans la dispute il l'emporta souvent sur le célèbre Burke, et sur plusieurs des orateurs les plus distingués du barreau et du parlement. En 1765 il publia un pamphlet intitulé, *Défense du caractère moral de Saint Paul accusé de fausseté et d'hypocrisie par le lord Bolingbrocke, le docteur Middleton et autres.*

JEAN, surnommé *Gaddis*, fils de Mathathias, et frère des Machabées, fut tué en trahison par les enfans de Jambri, en conduisant le bagage des Machabées ses frères chez les Nabuthéens leurs alliés.

JEAN-BAPTISTE (Saint), précurseur de Jésus-Christ, fils de Zacharie, de la tribu de Lévi, et d'Elisabeth, cousine de la Ste.-Vierge, naquit six mois avant lui à Hébron. Un ange l'annonça à Zacharie, son père, qui, n'ajoutant pas assez de foi à ses paroles, parce qu'Élisabeth sa femme était avancée en âge et stérile, perdit dès le moment l'usage de la voix. Cependant Élisabeth devint enceinte. Lorsque la Vierge alla la visiter, Jean-Baptiste tressaillit dans les entrailles de sa mère. Jean se retira dans le désert, et y vécut d'une manière très-austère. Son habillement était fait de poil de chameau, et sa nourriture se composait de sauterelles et de miel sauvage. L'an 29 de Jésus-Christ, il commença de prêcher la pénitence le long du Jourdain, et baptisa tous ceux qui vinrent à lui. La sainteté de sa vie fit croire aux Juifs qu'il était le Messie ; mais il leur dit : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. » Jé-

sus-Christ étant allé se faire baptiser, il le montra à tout le monde, en disant que c'était l'agneau de Dieu, la victime par excellence. » Son zèle fut la cause de sa mort. Ayant repris avec force Hérode-Antipas, qui avait épousé Hérodias, femme de son frère, ce prince le fit mettre en prison au château de Macheron. Quelque temps après, il eut la faiblesse de le sacrifier à la fureur de cette femme, qui sut profiter d'une promesse indiscrète qu'Antipas avait faite à Salomé, fille d'Hérodias, qui avait dansé devant lui d'une manière ravissante. Saint Jérôme dit qu'Hérodias lui perça la langue avec une aiguille de tête, pour se venger, après sa mort, de la liberté de ses paroles. Les disciples de Jean, ayant appris sa décollation, vinrent enlever son corps. L'Evangile ne marque pas où ils l'enterrèrent, mais il n'y a nulle apparence qu'ils l'aient enseveli à Sébaste, comme l'ont écrit quelques légendaires, surtout lorsqu'on pense à l'opposition qui était entre les juifs et les samaritains. Quand il serait vrai que le saint corps eût été transporté de Macheron à Sébaste, les païens, sous Julien l'Apostat, ouvrirent le tombeau qui était dans cette ville, et brûlèrent les os de Saint Jean-Baptiste vers l'an 362, avec ceux du prophète Élisée. Les historiens qui rapportent ce fait n'ont point remarqué qu'ils en aient épargné aucune partie; au contraire, ces idolâtres, dans leur fureur autorisée par le prince apostat, brûlèrent avec ces saints corps des ossemens de divers animaux, et ayant mêlé toutes ces cendres, les jetèrent au vent. Il est vrai que Ruffin dit que quelques moines, mêlés parmi les païens qui ramassaient ces os pour les brûler, en sauvèrent quelques-uns, qu'ils portèrent à Jérusalem. « Mais c'est un garant peu sûr que Ruffin, dit le continuateur de Fleury, lorsque les Grecs gardent un profond silence là-dessus. Si les reliques de ce Saint n'ont pas été tirées de Sébaste avant Julien l'Apostat, ou si elles n'ont pas été prises à Alexandrie, elles ont dû être suspectes. » La fête de Saint Jean est de la plus haute antiquité dans l'Eglise. Il a été un temps que l'on célébrait trois messes ce jour-là, comme à la fête de Noël. On faisait aussi la fête de sa conception le 24 septembre. Comme Saint Jean-Baptiste vécut dans la retraite et dans la mortification, Saint Jérôme et Saint Augustin l'appellent le *Maître des solitaires, et le premier des moines :* MONACHORUM PRINCEPS. Il laissa des disciples. Plusieurs églises se sont disputé l'avantage de posséder la relique de la tête de ce Saint. Suivant Ducange, cet honneur appartient à la cathédrale d'Amiens.

JEAN L'ÉVANGÉLISTE (SAINT), né à Bethzaïde, en Galilée, fils de Zébédée et de Salomé, et frère cadet de Saint Jacques-le-Majeur, dont l'emploi était de gagner leur vie à la pêche. Jean n'avait que 25 à 26 ans lorsqu'il fut appelé à l'apostolat par le Sauveur, qui eut toujours pour lui une tendresse particulière; il se désigne lui-même ordinairement sous le nom de *Disciple* que Jésus-Christ aimait. Il était vierge, et c'est pour cette raison, dit Saint Jérôme, qu'il fut le bien-aimé du Christ, qu'à la cène il reposa sur son sein, et que Jésus-Christ sur la croix le traita comme

un autre lui-même, et lui donna des marques singulières de son amour, en le rendant témoin de la plupart de ses miracles, et surtout de sa gloire au moment de la transfiguration. Dans le jardin des Oliviers, il voulut l'avoir auprès de lui pendant le temps de son agonie. Ce disciple fut le seul qui l'accompagna jusqu'à la croix, où Jésus-Christ lui laissa en mourant le soin de la Vierge. Après la résurrection du Christ, Jean le reconnut le premier, et fut un de ceux qui mangèrent avec lui. Il assista au concile de Jérusalem, où il parut comme une des colonnes de l'Eglise, selon le témoignage de Saint Paul. Cet Apôtre alla prêcher l'Evangile dans l'Asie, et pénétra jusque chez les Parthes, auxquels il écrivit sa première *Epître*, qui portait autrefois ce titre. Il fit sa résidence ordinaire à Ephèse, fonda et gouverna plusieurs églises. Dans la persécution de Domitien, vers l'an 95, il fut mené à Rome, et plongé dans de l'huile bouillante, sans en recevoir, dit-on, aucune incommodité. Il en sortit plus vigoureux, et fut relégué dans la petite île de Pathmos, où il écrivit son *Apocalypse*. Nerva, successeur de Domitien, ayant rappelé tous les exilés, Jean revint à Ephèse. Ce fut dans cette ville qu'il composa son *Evangile*, à la sollicitation des évêques d'Asie, pour combattre Ebion et Cirinthe, qui soutenaient que Jésus-Christ n'était qu'un homme. Nous avons encore de lui trois *Epîtres*, qui sont au nombre des livres canoniques : la première, citée autrefois sous le nom de Parthes; la deuxième adressée à Electe; et la troisième à Caïus. Jean vécut jusqu'à une extrême vieillesse; et ne pouvant plus faire de longs discours, il ne disait aux fidèles que ces paroles : « Mes petits enfans, aimez-vous les uns et les autres. » Ses disciples, étonnés d'entendre toujours la même chose, lui en parlèrent; et il leur répondit : « C'est le précepte du Seigneur; et, si on le garde, il suffit pour être sauvé. » Enfin, ce saint Apôtre mourut à Ephèse, sous le règne de Trajan, la 100ᵉ année de Jésus-Christ, âgé de 94 ans. On le surnomme *le Théologien*, à cause de ses révélations, et surtout du commencement de son Evangile; car les autres évangélistes ont rapporté les actions de la vie mortelle de Jésus-Christ; mais Saint Jean s'élève comme un aigle au-dessus des nues, et va découvrir, jusque dans le sein du Père, le Verbe de Dieu égal au Père. C'est la raison pour laquelle on le peint ayant à son côté un aigle, l'un des quatre animaux symboliques marqués dans la vision d'Ezéchiel. « On ne peut ôter à ce Saint, dit l'éditeur de la Bible d'Avignon, la grandeur des choses et la majesté de l'expression dans bien des endroits; mais il y en a d'autres où son style paraît simple et bas : on y remarque des traits de la langue syriaque ou hébraïque : on y voit des répétitions et des tours de phrase qui ne sentent pas la délicatesse de la langue grecque. Tout le monde sait que Saint Jean l'Evangéliste n'avait pas étudié, qu'il n'avait aucune teinture de l'éloquence ni de la rhétorique artificielle, et cela ne lui fait pas de tort. Ce petit défaut se trouve bien réparé par les lumières surnaturelles, par la profondeur des mystères, par l'excellence des choses, par

la solidité des pensées et par l'importance des instructions. Le Saint-Esprit, qui l'a choisi, et animé, est au-dessus de la philosophie et de la rhétorique. Il possède au souverain degré le talent de porter la lumière dans l'esprit et le feu dans le cœur. Il instruit, il convainc, il persuade sans l'aide de l'art et de l'éloquence. Quelques auteurs modernes ont prétendu qu'il avait puisé dans Platon ou dans Philon le juif ce qu'il a dit du Verbe. Il a pu apprendre de vive voix par ses disciples, ou par les philosophes mêmes, quelque chose du Verbe en général, et du principe dont parle Platon; et il y a même beaucoup d'apparence qu'il les avait principalement en vue dans ce qu'il dit au commencement de son Evangile; mais c'était pour les réfuter: et dans son Evangile, le Verbe dont il parle est fort différent de celui des Platoniciens et de Philon. Il est aisé à quiconque a du goût et du discernement en matière de style et de philosophie, de reconnaître que Saint Jean n'avait aucune teinture, ni de la philosophie, ni de l'éloquence des Grecs, ni de celle de Platon en particulier. » On dépeint Saint Jean avec un calice, d'où sort un serpent, parce que des hérétiques lui ayant présenté du poison dans un verre, il fit le signe de la croix sur le vase, et tout le venin se dissipa sous la forme d'un serpent. Ce miracle, rapporté par le faux Procope, peut être fondé sur une tradition plus ancienne que l'auteur qui a pris ce nom.

JEAN (Saint), surnommé Marc, disciple des Apôtres, fils d'une femme nommée Marie, qui avait une maison dans Jérusalem, où les fidèles et les Apôtres s'assemblaient ordinairement. Jean Marc s'attacha à Saint Paul et à Saint Barnabé, et les accompagna dans le cours de leurs prédications, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Perge, en Pamphylie, où il les quitta pour retourner à Jérusalem. Quelques années après, Paul et Barnabé se disposant à retourner en Asie, Barnabé voulut prendre avec lui Jean Marc, qui était son parent. Mais Paul s'y opposant, ces deux apôtres se séparèrent, et Marc suivit Barnabé dans l'île de Chypre. On ignore ce que fit Jean Marc depuis ce voyage jusqu'au temps où il se trouva à Rome, en l'an 63, et qu'il rendit de grands services à Saint Paul dans sa prison. On ne connaît ni le genre ni l'année de la mort de ce disciple; mais il y a assez d'apparence qu'il mourut à Ephèse, où son tombeau fut depuis fort renommé.

JEAN (Saint), célèbre martyr de Nicomédie, fut rôti sur un gril pour la défense de la foi de Jésus-Christ durant la persécution de Dioclétien, le 24 février 303.

JEAN-CALYBITE (Saint), probablement le même que Saint Alexis, né d'Eutrope et de Théodora, d'une illustre famille de Constantinople, qui l'élevèrent de bonne heure à l'étude des sciences. A l'âge de 12 ans, il se laissa enlever secrètement de la maison paternelle par un religieux acemète, qui l'emmena dans son monastère, où il s'exerça aux vertus chrétiennes. Six ans après, le desir de revoir ses parens le fit retourner à Constantinople. Comme il y revenait, ayant rencontré un pauvre fort mal vêtu, il lui donna ses habits, et se re-

vêtit des haillons dont ce mendiant était couvert. En cet état, il alla se coucher devant la maison de son père, et obtint des domestiques la permission de se faire une cabane sous la porte de la maison pour s'y retirer. Il y vécut ainsi, sans être reconnu de personne, exposé au mépris et au rebut de tout le monde. Cependant le père, touché de la patience avec laquelle ce malheureux supportait sa pauvreté, lui envoyait tous les jours les choses nécessaires à la vie. Enfin, Saint Jean-Calybite, étant sur le point de mourir, se découvrit à son père et à sa mère, en leur disant : « Je suis ce fils que vous avez si long-temps cherché. » Quelques auteurs ont révoqué en doute ce fait, et peut-être avec fondement. Il mourut vers l'an 450. Son culte est devenu célèbre à Rome depuis qu'on lui a bâti une belle église dans l'île du Tibre. Il fut surnommé Calybite, parce qu'il était demeuré long-temps inconnu dans la cabane qu'il s'était faite dans sa propre maison. *Voyez* les *Vies des Saints* de Baillet, au 15 janvier.

JEAN *le Nain* (SAINT), abbé et solitaire, ainsi nommé à cause de la petitesse de sa taille, se consacra dans la solitude de Scété au travail, au jeûne, à la prière, aux exercices de piété. Un jour, on lui demanda ce que c'était qu'un moine : « c'est, répondit-il, un homme de travail. » — Un autre frère lui demandant à quoi servaient les veilles et les jeûnes : « Ils servent, répondit-il, à abattre et à humilier l'ame, afin que Dieu, la voyant abattue et humiliée, en ait compassion et la secoure. » Saint Jean le Nain avait aussi coutume de dire, « que la sûreté du moine est de garder sa cellule, de veiller sur soi, et d'avoir toujours Dieu présent à l'esprit. Il disait que comme la pluie fait pousser les palmiers, ainsi l'esprit de Dieu, en descendant dans les cœurs des Saints, les reverdit et les renouvelle. » Il mourut vers le commencement du cinquième siècle.

JEAN *le Silencieux* (SAINT), ainsi nommé à cause de son amour pour la retraite et pour le silence, naquit à Nicopolis, ville d'Arménie, en 454, d'une famille illustre. Devenu maître de son bien et ayant pris le parti de se consacrer à Dieu, il bâtit un monastère, où il se retira avec dix autres personnes. Un travail utile occupait les compagnons de sa solitude, sans les charger. Il fut fait évêque de Colonie. Cette dignité ne changea rien à sa façon de vivre. Il continua toujours la pratique de la vie monastique. Neuf ans après, il quitta secrètement son évêché, et se retira dans le monastère de Saint-Sabas. Il mourut vers 558.

JEAN (SAINT), dit l'*Aumônier*, à cause de ses charités extraordinaires, natif de l'île de Chypre, dont son père avait été gouverneur, fut élevé, l'an 610, sur le siége patriarcal d'Alexandrie, après Théodore. Les aumônes qu'il répandit étaient si considérables, que quelques gens malintentionnés en prirent occasion de dire au gouverneur Nicétas, qu'il fallait obliger le patriarche d'employer pour les besoins pressans de l'état les sommes immenses qu'on lui apportait de tous côtés. Nicétas l'alla donc trouver, et après lui avoir représenté les grandes guerres que l'empire avait à soutenir contre tant de peuples

barbares, il le pressa de donner l'argent qu'il avait pour être mis dans le trésor public. « Il ne m'est pas permis, lui dit Jean, de donner au roi de la terre ce qui a été offert au roi du ciel; mais voilà le coffre où je mets l'argent de Jésus-Christ, faites ce que vous voudrez. » Aussitôt le gouverneur fit enlever cet argent, et ne laissa au Saint que cent écus. En descendant, il rencontra des gens qui montaient, portant plusieurs petites cruches pleines d'argent, qu'on envoyait d'Afrique au patriarche. Il eut la curiosité d'en lire les étiquettes. Il y avait sur les unes, *Miel excellent*; sur les autres, *Miel tiré sans feu*. Comme il savait que le patriarche était incapable de ressentiment, il le pria de lui envoyer de ce miel. Le Saint, averti de ce qui était dans ces cruches, en envoya une à Nicétas, et lui fit dire que toutes les autres, aussi bien que celle-là, étaient pleines d'argent, et non pas de miel. Il accompagna ce présent d'un petit billet conçu en ces termes: « Dieu, qui nous a promis de ne point nous abandonner, ne peut mentir, et un homme mortel ne saurait lier les mains à celui qui donne à toutes choses la nourriture et la vie. » Nicétas fut si touché, que, sur l'heure, il fit rapporter tout l'argent chez le patriarche, en y ajoutant une somme considérable du sien..... La tendresse compatissante de Jean pour les malheureux éclata surtout dans la famine qui désola son peuple en 615. La crainte qu'il eut des malheurs qui menaçaient la ville d'Alexandrie et l'Égypte, lesquelles tombèrent peu après sous la domination des Perses, le fit résoudre à quitter sa ville épiscopale pour se retirer en Chypre. Il mourut à Limisso, que l'on appelait alors Amathonte, lieu de sa naissance, le 11 novembre 616, à 57 ans. Son testament fut aussi édifiant que court; le voici : « Je vous rends graces, mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière, et de ce qu'il ne me reste qu'un tiers de sou, quoiqu'à mon ordination j'aie trouvé dans la maison épiscopale d'Alexandrie environ 4,000 livres d'or, outre les sommes innombrables que j'ai reçues des amis de Jésus-Christ. C'est pourquoi j'ordonne que ce peu qui reste soit donné à vos serviteurs. Ce testament fait voir quelles étaient les richesses de l'église d'Alexandrie, et rend plus vraisemblable ce qu'on dit des aumônes immenses du patriarche Jean. L'ordre dit *de Saint-Jean de Jérusalem* tire son nom de ce Saint.

JEAN DE MATERA (Saint), né à Matera dans la Pouille, vers 1050, d'une famille distinguée, s'illustra par la prédication. Il institua, sur le Mont-Gargan, vers 1118, un ordre particulier qui ne subsiste plus, et qu'on appelait *l'Ordre de Pulsano*. Il mourut le 20 juin 1139, et fut canonisé par la voix du peuple.

JEAN DE MÉDA (Saint), né à Méda auprès de Côme en Italie, supérieur de l'ordre des Humiliés, qui n'était alors composé que de laïques, y fit entrer des prêtres. Il mourut le 26 septembre 1159. L'ordre des Humiliés ne subsiste plus. *Voyez* Borromée.

JEAN DE BERGAME (Saint), placé sur le siége épiscopal de cette ville, vers l'an 656, l'occupa l'espace de 27 ans. Il s'éleva vivement contre les ariens, et en ramena

plusieurs à l'Eglise catholique, même de ceux qui la persécutaient; mais les chefs de cette secte, furieux et jaloux de ses succès, le firent assassiner en 683.

JEAN (SAINT), archidiacre de Capoue, né d'une famille noble de cette ville, se distingua par sa piété et ses mœurs exemplaires. Les moines du Mont-Cassin, réfugiés à Teano, parce que leur monastère avait été brûlé par les Sarrasins, élurent Jean pour leur abbé. Il prit l'habit monastique; car c'était l'usage que quand on prenait un séculier pour abbé, il commençait par se faire moine, et fut béni par le pape Jean X. Il attira ses moines de Teano dans la ville de Capoue, où il leur bâtit un vaste monastère, acheva aussi de rebâtir celui du Mont-Cassin, et mourut à Capoue l'an 934. On a de lui une *Chronique* des dévastations et des malheurs qu'a soufferts le Mont-Cassin, et des prodiges qui y ont été opérés. On le croit encore auteur d'une *Chronique* des derniers comtes de Capoue, publiée par Camille Peregrin, dans son *Histoire des princes de Lombardie*.

JEAN Ier (SAINT), Toscan, monta sur la chaire de Saint-Pierre après Hormisdas, en 523. Théodoric, voyant que l'empereur Justin persécutait les ariens, s'en vengea sur les orthodoxes. Il fit enfermer Jean dans une dure prison, à Ravenne, où il mourut en 526, regardé comme un martyr, après 2 ans et 9 mois de pontificat.

JEAN II, surnommé *Mercure*, Romain de naissance, pape après Boniface II, en janvier 533, approuva cette fameuse proposition, qui avait fait tant de bruit sous Hormisdas : « Un de la Trinité a souffert » ; il y ajouta : « a souffert dans sa chair », afin que cette proposition ne révoltât point les personnes peu instruites. Il mourut en mai 535. Il eut pour successeur Agapet.

JEAN III, surnommé *Cattelin*, Romain, pape après Pélage Ier, le 1er août 560, montra beaucoup de zèle pour la décoration des églises, et mourut le 3 juillet 573.

JEAN IV, de Salone, en Dalmatie, élu pape en décembre 640, et mort en octobre 642, tint un concile à Rome, où il condamna l'*Echtese* d'Héraclius, qui ne tarda pas à se rétracter. *Voyez* son article.

JEAN V, Syrien, digne d'occuper le Saint-Siége par son zèle, sa douceur et sa prudence, y monta en juillet 685, et mourut en août 686. Il eut Conon pour successeur.

JEAN VI, Grec de nation, monté sur la chaire pontificale après Sergius, le 28 octobre 701, mourut le 9 janvier 705.

JEAN VII, Grec, pape après le précédent, le 1er mars 705, mort le 17 octobre 707, ternit son pontificat par sa complaisance pour l'empereur Justinien. Ce prince avait toujours à cœur de faire confirmer par le pape, les canons du concile de Trulle, qui s'était assemblé par son ordre. Il en envoya les volumes à Rome, avec une lettre adressée au pape, par laquelle il le conjurait d'assembler un concile, de confirmer ce qu'il approuverait dans ces volumes, et de rejeter le reste; mais le pape, Jean VII, dit l'abbé Fleury, craignant de déplaire à l'empereur, lui envoya ces volumes sans avoir rien corrigé. » Ce pape rétablit dans son siége Saint Wilfride, archevêque d'York. Il eut pour successeur Sisinnius.

JEAN VIII, Romain, pape après Adrien II, le 14 décembre 872, couronna empereur Charles-le-Chauve en 875, vint en France l'an 878, se rendit à Troyes, et y tint un concile, où il reconnut solennellement Louis-le-Bègue, non comme empereur, mais comme roi. La nouvelle qu'il eut des ravages que les Sarrasins faisaient en Italie, l'obligea de repasser les Alpes; il fut même contraint, dit-on, de leur payer un tribut annuel de 25,000 marcs d'argent. Dans le même temps, à la prière de Basile, empereur d'Orient, il reçut Photius, patriarche intrus, à la communion de l'Eglise, et le rétablit sur le siége de Constantinople. Cette complaisance surprit tous les orthodoxes, et a fait dire au cardinal Baronius que c'est ce qui a sans doute donné occasion au vulgaire de s'imaginer que Jean VIII était femme, et que c'est là le fondement de la fable de la papesse Jeanne. Photius vint à bout de faire tenir un concile nombreux à Constantinople, en 879, dont il régla toutes les opérations selon ses vues. Il y présenta les lettres du pape, qui, quelque favorables qu'elles pussent lui être, ne l'étaient pas encore assez à ses yeux. Les lettres qu'il présenta étaient altérées et bien différentes des originaux; les Grecs en conviennent eux-mêmes. (*Voyez* Beveridge *Pandectæ, can. apost. et conc.*) Le pape ayant ensuite envoyé Marin, en qualité de légat à Constantinople, pour s'informer exactement de tout ce qui s'était passé au concile de Photius, déclara nul ce synode, dans lequel ses légats, intimidés ou gagnés par Photius, avaient agi contre les ordres qu'ils avaient reçus dans leurs instructions, et excommunia en même temps Photius. Ce pontife, mort le 11 décembre 882, après 10 ans de pontificat, a laissé 320 Lettres, par lesquelles on voit qu'il prodiguait tellement les excommunications, qu'elles passaient en formules. Il fit une brèche à l'ancienne discipline, en commuant les pénitences en pélerinages.

JEAN IX, natif de Tivoli, diacre et moine de l'ordre de Saint-Benoît, successeur du pape Théodore II, au mois de juillet 898, mourut le 26 mars 900.

JEAN X, évêque de Bologne, puis archevêque de Ravenne sa patrie, succéda à Landon, monta sur le trône pontifical en 914, par le crédit de Théodora, femme puissante et sa maîtresse. Ce pontife, plus propre à manier les armes que la crosse, défit les Sarrasins, qui désolaient depuis quelque temps l'Italie. Jean X fut enfermé dans un cachot par ordre de Marosie, fille de Théodora, et on l'étouffa le 2 juillet 928, en lui pressant un oreiller sur la bouche.

JEAN XI, fils d'Albéric, duc de Spolette, et de Marosie (la même qui fit périr Jean X), fut fait pape à 25 ans, par le crédit de sa mère, en mars 931. Marosie, monstre d'ambition et de lubricité, ayant épousé Hugues, roi d'Italie, après la mort de Gui, duc de Toscane, son deuxième mari, Albéric, son fils, la fit enfermer avec le pape Jean XI, son frère utérin, dans le château Saint-Ange. Le pontife y mourut en 933. Il eut pour successeur Léon VII.

JEAN XII, Romain, fils d'Albéric, patrice de Rome, succéda à la dignité et à l'autorité de son père, quoique clerc. Il se fit ordonner pape le 20 août 956, et prit

le nom de Jean XII. Il n'avait alors que 18 ans. C'est le premier pape qui ait changé de nom à son avénement au pontificat (il s'appelait *Octavien Sporco*). Bérenger, s'étant fait couronner roi, tyrannisait l'Italie. Jean XII implora le secours d'Othon Ier, qui passa les monts et vengea le pontife. Jean couronna l'empereur, et lui jura, sur le corps de Saint Pierre, une fidélité inviolable; mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Il s'unit avec le fils de Bérenger, contre son bienfaiteur. Othon revint à Rome, et fit assembler un concile, en 963. L'indigne pontife fut accusé de plusieurs crimes, entre autres, « d'avoir paru l'épée au côté, la cuirasse sur le dos, et le casque en tête; d'avoir bu à la santé du Diable; d'avoir donné à ses maîtresses le gouvernement de plusieurs villes, les croix et les calices de l'église de Saint-Pierre. » On le déposa et on mit à sa place Léon VIII. Le pape déposé rentra dans Rome après le départ de l'empereur; il se vengea en faisant mutiler les deux principaux moteurs de sa déposition, en leur faisant couper la langue, le nez et les doigts; il assembla ensuite un concile pour casser les actes de celui qu'on avait convoqué contre lui. Ses infortunes ne l'avaient pas corrigé; il fut assassiné peu de temps après, en 964, par un mari dont il avait souillé le lit. Quelques historiens paraissent étonnés que sous ce pontife scandaleux, et sous quelques autres papes qui lui ressemblaient, l'Eglise romaine ne perdit ni ses prérogatives, ni ses prétentions. Ils ne font pas attention que les évêques, ayant à demander à Rome, ou des dispenses, ou des graces, n'auraient rien gagné en se séparant du Saint-Siége, pour quelques vices, quelquefois réels, mais souvent exagérés. Leur intérêt principal était de paraître unis au chef de l'Eglise, parce que cette union leur attirait les égards des souverains, et les respects des peuples. Le clergé italien surtout se faisait un devoir de révérer la papauté, à laquelle quelques-uns de ses membres pouvaient aspirer; et la place, quoique souillée par des égaremens passagers, n'en était pas moins regardée comme sacrée par les hommes religieux, et même par les politiques.

JEAN XIII, Romain, élu pape le 1er octobre 965, par l'autorité de l'empereur, contre le gré des Romains. Pierre, préfet de Rome, le fit chasser en 966. Othon fit pendre douze des principaux auteurs de la sédition, et livra Pierre au pape, qui le fit fouetter et promener par la ville, assis à rebours sur un âne, et l'exila. Jean mourut le 6 septembre 972.

JEAN XIV, évêque de Pavie et chancelier de l'empereur Othon II, obtint la papauté après Benoît VII, le 19 octobre 984. Il quitta le nom de *Pierre* qu'il avait auparavant, par respect pour le prince des apôtres, dont aucun des successeurs n'a porté le nom. Mis en prison au château Saint-Ange, par l'antipape Boniface VII (*Voyez* ce mot), il y mourut de misère ou de poison, le 30 août 985. — Il y eut un autre Jean, Romain, fils de Robert, élu pape après Jean XIV; mais il mourut au bout de 4 mois d'élection, avant son ordination, ce qui fait qu'il n'est nullement question de son pontificat. Il était savant, et avait composé divers ouvrages.

JEAN XV, Romain, mis sur le

Saint-Siége après la mort de l'antipape Boniface VII, et celle de Jean qui précède, le 25 avril 986, canonisa Saint Udalric, évêque d'Augsbourg, le 5 février 993; et c'est le premier exemple de canonisation solennelle. Jean XV eut beaucoup à souffrir du patrice Crescence, qui s'était emparé de l'autorité dans Rome. Il n'oublia rien pour maintenir ou rétablir la paix entre les princes chrétiens, et mourut le 30 avril 996, après dix ans de pontificat. Il eut pour successeur Grégoire V.

JEAN XVI, nommé auparavant *Philagase*, auquel les gens de l'empereur Othon III coupèrent les mains et les oreilles, et arrachèrent la langue, en 998. Il avait été élu par la faction de Crescence, en 997, et il est compté parmi les papes légitimes, malgré son intrusion. *Voy.* les art. OTHON III et GRÉGOIRE V.

JEAN XVII, nommé auparavant *Sicco*, Romain, élu pape après la mort de Sylvestre II, le 6 juin 1003, mourut le 31 octobre de la même année. Sa naissance était obscure.

JEAN XVIII, Romain, successeur de Jean XVII, le 19 mars 1004, se nommait Fasan. On prétend que de son temps l'élection des papes fut ôtée au peuple pour être transportée au clergé. Sur la fin de sa vie, il abdiqua pour se retirer à l'abbaye de Saint-Paul, de Rome, où il embrassa la vie monastique. Il mourut le 18 juillet 1009. Il eut pour successeur Sergius IV.

JEAN XIX, fils de Grégoire, comte de Tusculum, et frère du pape Benoît VIII, lui succéda en 1024. Il couronna l'empereur Conrad II, en 1027, et mourut le 8 novembre 1033. Sous son pontificat, les Grecs corrompirent la plupart des prélats de la cour romaine, dans le dessein d'obtenir le titre d'*Œcuménique*, pour le patriarche de Constantinople. Il eut pour successeur Benoît IX.

JEAN XX ou XXI, Portugais, nommé Pierre *Julien*, fils d'un médecin, et médecin lui-même, devint archevêque de Braga, cardinal, et enfin pape le 13 septembre 1276. On devait le nommer Jean XX, puisque le dernier pape du même nom était Jean XIX : mais, comme quelques-uns ont compté pour pape Jean fils de Robert, qui mourut au bout de 4 mois, sans avoir été sacré après la mort de Jean XIV, et qu'ils ont aussi compris dans leur nombre l'antipape *Philagase*, on a nommé celui-ci Jean XXI. Il envoya des légats à Michel Paléologue, pour l'exhorter à observer ce qui avait été résolu au concile de Lyon, tenu sous Grégoire X, et révoqua la constitution de ce pape touchant l'élection du souverain pontife. Jean XXI fut écrasé, environ huit mois après son élection, le 16 mai 1277, par la chute d'un bâtiment qu'il faisait construire à Viterbe. On a de lui des ouvrages de philosophie, de médecine et de théologie. Il eut pour successeur Nicolas III.

JEAN XXII, né à Cahors, de parens pauvres. Son nom était *Jacques d'Euse*. Charles II, roi de Naples, instruit de son mérite, le donna pour précepteur à son fils. De dignité en dignité, il parvint à la pourpre, dont Clément V le décora en 1312, et enfin à la papauté le 7 août 1316. Les cardinaux, ne pouvant s'accorder après la mort de Clément V, résolurent, dit Villani, de s'en rapporter à lui pour le choix d'un

nouveau pontife. Il se nomma lui-même, en disant *Ego sum papa.* Mais la vérité de cette anecdocte de Villani est combattue par la lettre circulaire du nouveau pontife aux évêques et ses princes. Il y parle de l'unanimité des suffrages des cardinaux, et de l'état d'incertitude où l'avait laissé la crainte de s'imposer le pesant fardeau du pontificat. L'un des premiers soins de Jean XXII fut d'ériger diverses abbayes en évêchés, et de former des métropoles de plusieurs villes épiscopales. Toulouse devint un archevêché. Les évêchés de Saint-Flour, de Vabres, de Castres, de Tulle, de Condom, de Sarlat, de Luçon, de Maillezais, furent érigés. Le pontificat de Jean XXII fut troublé par plusieurs querelles. On détaillera la première dans l'article de l'empereur Louis V. (*Voyez* aussi CORBIÈRE.) La seconde, ressemblant assez à la dispute de l'île de Lilliput, sur la manière d'ouvrir un œuf, éclata vers l'an 1322. Un Bérenger enseigna, d'après on ne sait quel Bégnard, mis à l'inquisition de Toulouse, « que Jésus-Christ ni les Apôtres n'avaient rien possédé, ni en commun ni en particulier. » C'était, selon lui, un article de foi. Les franciscains demandèrent à cette occasion « s'ils pouvaient dire que leur potage leur appartînt lorsqu'ils le mangeaient. » Les uns soutenaient l'affirmative, les autres la négative. L'affaire fut portée au pape, qui voulut bien perdre son temps à l'examiner. Les cordeliers, assemblés alors à Pérouse pour leur chapitre général, au lieu d'attendre la décision du pontife, se déclarèrent contre la non-propriété, et la firent enseigner par leurs docteurs. Une autre querelle, non moins intéressante, électrisait depuis quelque temps les têtes des premiers hommes de l'ordre. Leur habit devait-il être blanc, gris, noir, court ou long, de drap, de serge? Le capuchon devait-il être pointu ou rond, large ou étroit? Ces graves impertinences produisirent une infinité de chapitres, de congrégations, de bulles, de manifestes, de livres et de satires. Toutes ces questions furent décidées, après de longs débats, par les docteurs du chapitre de Pérouse. Jean XXII, offensé de ce que les frères mineurs avaient prévenu son jugement, condamna leurs arrêtés par ces décisions extravagantes, *Cùm, inter, etc.* Les cordeliers, irrités de leur côté, embrassèrent le parti de l'empereur, brouillé alors avec le pape. Ils traitèrent Jean d'hérétique, et ne cessèrent de déclamer contre lui. Quelques-uns de ces fanatiques périrent dans le bûcher. Le pontife résolut d'abolir l'ordre entier, et il l'aurait fait, si la politique n'eût arrêté le bras de la vengeance... La troisième dispute qui agita son pontificat fut celle de la *vision béatifique.* Ce fut le jour de la Toussaint de l'année 1331 qu'il développa dans un sermon ses sentimens sur cette matière. « La récompense des Saints, dit-il, avant la venue de J.-C., était le sein d'Abraham; après son avénement, sa passion et son Ascension, leur récompense jusqu'au jour du jugement est d'être sous l'autel de Dieu, c'est-à-dire, sous la protection de l'humanité de J.-C. » Le pape répéta la même doctrine dans deux autres sermons qui firent beaucoup de bruit. Ses ennemis s'en prévalurent pour l'accuser d'hérésie; ses partisans prétendirent qu'il avait plutôt voulu ex-

poser qu'établir cette doctrine. En effet, dans sa dernière maladie, il donna, sur la question des ames saintes après la mort, une déclaration solennelle qui ne renfermait rien que d'orthodoxe. Il mourut le 4 décembre 1334, à 90 ans. Ce pontife avait l'esprit pénétrant et capable des plus grandes affaires. L'amour de l'étude avait nourri en lui l'éloignement du faste, des vanités et des plaisirs. La frugalité de sa table répondait à sa sobriété; on y servait des mets plus grossiers que délicats. Il était naturellement très-économe. On trouva dans son trésor, suivant Villani, la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, dont sept millions en vaisselle, bijoux, croix, vases d'églises, et dix-huit millions en espèces. Jean XXII avait employé toutes sortes de moyens pour amasser ce trésor, qu'il destinait, dit-on, à la conquête de la Terre-Sainte. Il s'était attribué la réserve de toutes les prébendes, de presque tous les évêchés, et le revenu de tous les bénéfices vacans. Il avait trouvé par l'art des réserves celui de prévenir presque toutes les élections, et de donner tous les bénéfices. Jamais il ne nommait un évêque, qu'il n'en déplaçât sept ou huit; chaque promotion en attirait d'autres, et toutes valaient de l'argent. Il se reprocha, sans doute, ces différentes manières de grossir son épargne; car, dans ses derniers momens, il abolit les réserves. C'est à lui qu'on attribue les *Taxes de la chancellerie romaine*. La meilleure édition de ce livre est de 1564, in-8°; la dernière, de 1744, in-12, est plus ample que les précédentes; voici son titre : *Taxe de la chancellerie romaine, ou la banque du pape, dans laquelle l'absolution des crimes les plus énormes se donne pour de l'argent; ouvrage qui fait voir l'ambition et l'avarice des papes; traduit de l'ancienne édition latine, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de plusieurs remarques et de plusieurs pièces qui ont rapport à la même matière.* On peut consulter, sur ce monument honteux de la dépravation de la cour romaine, le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand, au mot *taxæ sacræ cancellariæ et penitentiariæ Romanæ et apostolicæ.* L'auteur dit que c'est un des livres les plus odieux, les plus détestables qui aient jamais été faits. On a de Jean XXII des *Lettres* et des *Bulles* bien écrites pour son temps, et plusieurs ouvrages, surtout sur la médecine, science qu'il connaissait autant qu'on pouvait la connaître dans un siècle dépourvu d'expérience et de lumières. I. *Thesaurus pauperum*; c'est un traité de remèdes, imprimé à Lyon en 1525. II. Un *Traité des maladies des yeux*. III. Un autre *sur la formation du fœtus*. IV. Un autre *de la goutte*. V. Des *Conseils pour conserver la santé*. V. On lui attribue l'*Elixir des philosophes*, ou l'*Art transmutatoire des métaux*, qui se trouve dans un recueil imprimé à Paris, 1557, in-12; mais il y a grande apparence que ce livre n'est pas de lui.

JEAN XXIII (Balthasar Cossa), Napolitain, fut d'abord corsaire. Devenu ensuite légat à Bologne, il s'y était conduit comme sur mer. L'argent qu'il sut répandre à propos, après la mort du pape Alexandre V, lui procura la tiare, le 14 mai 1410. Il promit

de renoncer au pontificat, si Grégoire XII et Pierre de Lune, qui se faisait appeler Benoît XIII, se désistaient de leurs prétentions. Il ratifia cette promesse le 2 mars 1415, dans une session du concile de Constance. L'empereur l'avait forcé à cette démarche: il s'en repentit bientôt. Il n'était venu à Constance qu'à regret; et, en regardant cette ville avant que d'arriver, il avait dit à ses compagnons de voyage: *Je vois bien que c'est ici la fosse où l'on attrape les renards.* Ayant résolu de s'évader de Constance, Frédéric, duc d'Autriche, donna un tournoi pour favoriser le dessein du pontife. Jean XXIII s'échappa dans la foule déguisé en palfrenier. Il fut saisi à Fribourg, et transféré dans un château voisin. Le concile commença à instruire son procès. Selon les dépositions des témoins qu'on entendit, « Jean XXIII avait été dès l'enfance sans docilité, sans pudeur, sans bonne foi, sans affection pour ses proches. Il s'était rendu habile dans toute espèce de simonie. Durant ses légations, il avait été le fléau des peuples qui dépendaient de lui. Pour arriver au pontificat, il avait hâté la mort d'Alexandre V par une potion empoisonnée. Étant pape, il ne s'était appliqué à aucun de ses devoirs. Point d'offices, point d'abstinences. Si quelquefois il disait la messe, c'était sans décence et sans gravité, plutôt en cavalier qu'en pontife, plutôt pour conserver son rang que par dévotion. Ce sont les termes de la procédure. Suivant les mêmes dépositions, Jean XXIII était l'oppresseur des pauvres, l'ennemi de la justice, l'appui des méchans; l'idole des simoniaques, l'esclave des voluptés, la sentine des vices, le scandale de l'Église; un marchand public de prélatures, de bénéfices, de reliques et de sacremens; un dissipateur des biens de l'Église romaine; un empoisonneur, un homicide, un parjure, un fauteur du schisme; un homme entièrement décrié pour les mœurs, qui n'avait respecté ni la pudeur des vierges, ni la sainteté du mariage, ni la barrière des cloîtres, ni les lois de la nature, ni celles de la parenté. C'était un homme endurci, incorrigible, un hérétique notoire et opiniâtre, un impie, qui croyait que l'ame n'est point immortelle. Nous ne rapportons que la moindre partie de cette effrayante procédure. Il y a apparence que Jean XXIII n'était point coupable de tous les crimes dont on l'accusait, ou que du moins les témoins les avaient un peu exagérés; mais il en avait commis assez pour être déposé. Il le fut le 29 mai 1415, et la sentence fut suivie de la prison. Après y avoir été retenu pendant trois ans, il n'en sortit que pour reconnaître Martin V. Ce pape l'accueillit avec beaucoup de bonté, le fit doyen du Sacré Collége, et lui donna une place distinguée dans les assemblées publiques. Cossa mourut à Florence, six mois après, le 22 novembre 1419, et fut enterré magnifiquement par les soins de Côme de Médicis, son ami. Quelques reproches qu'on ait faits à ce pontife, on ne peut lui refuser beaucoup de courage dans l'adversité. Loin de se prévaloir du grand nombre d'amis qui s'offraient à le soutenir dans les derniers jours de sa vie, il sacrifia sa fortune au repos de l'Eglise, et mourut en philosophe, après avoir passé sa jeunesse en bri-

gand. Il fit des vers latins dans la prison où il avait été enfermé : ils prouvent qu'il avait de l'esprit et du goût pour les lettres ; il s'y plaint de ses amis, qui, la plupart, le trahirent ou l'abandonnèrent.

Qui modo summus eram, gaudens et nomine præsul,
Tristis et abjectus nunc mea fata gemo.
Excelsus solio nuper versabar in alto,
Cunctaque gens pedibus oscula prona dabat;
Nunc ego pœnarum fundo devolvor in imo,
Vultum deformem quemque videre piget.
Omnibus in terris aurum mihi sponte ferebant,
Sed nec gaza juvat, nec quis amicus adest.
Sic varians fortuna vices, adversa secundis
Subdit, et ambiguo nomine ludit atrox.

JEAN Ier. *Voyez* ZIMISCÈS.

JEAN II (COMNÈNE), empereur de Constantinople, surnommé *Kalos*, non à cause de sa beauté, ni de ses avantages extérieurs, mais à cause des qualités de l'ame, dont il était abondamment pourvu, monta sur le trône après Alexis Commène, son père, en 1118. Il épousa la princesse Irène de Hongrie, combattit les Mahométans, les Serviens, et plusieurs autres barbares, sur lesquels il remporta de grands avantages. Ayant voulu reprendre Antioche sur les Français, il ne put y réussir, et passa le reste de ses jours à Constantinople, répandant des bienfaits sur le peuple, pardonnant à ses sujets rebelles, même à ceux qui avaient attenté à sa vie, et bannissant le luxe de la cour. Il mourut le 8 avril 1143, à 55 ans, d'une blessure qu'il s'était faite à la chasse par une flèche empoisonnée. Un médecin lui ayant fait espérer, dit-on, de conserver la vie, s'il voulait se résoudre à se laisser couper la main, il ne voulut pas y consentir. Il réunit aussitôt ses parens et serviteurs les plus fidèles, et leur fit jurer de reconnaître pour son successeur Manuel, son fils cadet. Il ne survécut que quelques jours. C'était un prince sage, pieux, porté aux grandes actions, et aimant les armes et la gloire militaire.

JEAN III (DUCAS). *V.* VATACE.

JEAN IV (LASCARIS). *Voyez* LASCARIS.

JEAN V. *Voyez* CANTACUZÈNE.

JEAN VI et VII. *Voy.* PALÉOLOGUE.

JEAN, dit *le Bon*, fils de Philippe de Valois, roi de France, succéda à son père le 22 août 1350, à 40 ans, et commença son règne par faire couper la tête, sans aucune procédure publique, à Raoul comte d'Eu et de Guines, connétable de France. Cette violence, au commencement d'un règne, aliéna tous les esprits, et causa en partie les malheurs du roi. Charles d'Espagne de la Cerda, qui avait la charge du comte d'Eu, fut assassiné peu de temps après par le roi de Navarre, Charles-le-Mauvais. Ce prince était irrité de ce qu'on lui avait donné le comté d'Angoulême, qu'il demandait pour la dot de sa femme, fille du roi Jean. Ce dernier monarque s'en vengea en faisant trancher la tête à quatre seigneurs amis du Navarrais. Des exécutions aussi barbares produisirent des cabales qui mirent le royaume sur le bord du précipice. Charles, dauphin de France, ayant invité le roi de Navarre à venir à Rouen à la réception du duc de Normandie, le fit arrêter le 5 avril 1356. Cette détention réunit contre la France les armes de Philippe, frère du roi de Navarre, et celles d'Edouard III, roi d'Angleterre. Édouard, prince de Galles, fils du monarque anglais, connu sous

le nom de *Prince Noir*, s'avança avec une armée de 12,000 hommes, quoique petite, jusqu'à Poitiers, après avoir ravagé l'Auvergne, le Limousin et une partie du Poitou. Le roi Jean accourt à la tête d'un corps nombreux, l'atteint à Maupertuis à deux lieues de Poitiers, dans des vignes, d'où il ne pouvait se sauver, et lui livre bataille, le 19 septembre 1356, malgré les offres que faisait Édouard de rendre tout, et de renoncer à reprendre les armes pendant sept ans. Cette journée, connue sous le nom de *Bataille de Poitiers*, fut fatale au roi Jean, et funeste à la France. Il fut entièrement défait avec une armée de plus de 40 mille hommes. Devant un ennemi aussi inférieur, la discipline l'emporta sur la bravoure et sur le nombre, et surtout sur des dispositions militaires qui annonçaient la plus parfaite ignorance de l'art de la guerre. Les principaux chevaliers de France périrent; le reste prit la fuite. Le roi, blessé au visage, fut fait prisonnier, avec Philippe, un de ses fils, par un de ses sujets qu'il avait banni, et qui servait chez les ennemis. Le Prince Noir donna à souper au roi Jean, qui ne parut pas abattu par son malheur. « Je comptais, dit-il à Édouard, vous donner à souper aujourd'hui; mais la fortune en a disposé autrement, et a voulu que je soupasse à votre table. — Quoique la journée, lui répondit le vainqueur, n'ait pas été heureuse pour vous, vous avez pourtant lieu de vous en applaudir, puisque vous y avez montré la plus grande valeur. » Le Prince Noir mena ses deux prisonniers à Bordeaux, d'où il les fit passer à Londres, où il les traita avec autant de politesse que de respect. Lorsque Jean arriva dans cette ville, Édouard avait à sa cour les rois d'Écosse et de Chypre. Ce qui paraîtra aujourd'hui extraordinaire, c'est que le maire de Londres, simple marchand de vin, invita chez lui ces quatre princes, et les reçut avec une magnificence extraordinaire. Le roi de France fit paraître autant de courage que de résignation pendant sa prison. Édouard lui ayant offert sa liberté à condition qu'il ferait hommage du royaume de France, comme relevant de celui d'Angleterre, il lui fit une réponse aussi ferme que noble: « Les droits de ma couronne, lui dit-il, sont inaliénables. J'ai reçu de mes aïeux un royaume libre; je laisserai un royaume libre à mes descendans. Le sort des combats a pu disposer de ma personne, mais non des droits sacrés de la royauté. » La prison du roi fut dans Paris le signal de la guerre civile. Le dauphin, déclaré régent du royaume, le voit presque entièrement révolté contre lui. Il est obligé de rappeler ce même roi de Navarre qu'il avait fait emprisonner. C'était déchaîner son ennemi. Ce prince n'arrive à Paris que pour attiser le feu de la discorde. Marcel, prévôt des marchands, à la tête d'une faction de paysans appelée *la Jacquerie*, fait massacrer Robert de Clermont, maréchal de Normandie, et Jean de Conflans, maréchal de Champagne, en présence et dans la chambre même du dauphin, dont les prières ne sont point écoutées. Les factieux s'attroupent de tous côtés; et, dans cette confusion, ils se jettent sur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils portent leur fureur brutale jusqu'à

faire rôtir un seigneur dans son château, et à contraindre sa fille et sa femme de manger la chair de leur époux et de leur père. Marcel, dans la crainte d'être puni de tous ses crimes par le régent qui avait investi Paris, allait y mettre le comble en livrant la ville aux Anglais, lorsqu'il fut assommé par Jean Maillard d'un coup de hache, le 1er août 1358. On publie à l'instant la trahison et la mort du coupable ; on égorge ses complices. Les Parisiens, touchés de repentir, envoient une députation au régent, pour le prier d'entrer dans la ville, où il est reçu avec acclamation. Un bourgeois lui dit néanmoins avec impudence : « Pardieu, sire, si l'on m'avait cru, vous n'y seriez pas entré ; mais on y fera peu pour vous. » Cet insolent allait être puni, lorsque le dauphin arrêta le coup, en répondant froidement : « On ne vous aurait pas cru, beau sire. » Une amnistie générale, dont les plus séditieux furent exceptés, affaiblit beaucoup l'esprit de révolte. Dans ces convulsions de l'état, Charles de Navarre aspirait à la couronne. Le dauphin et lui s'étaient fait une guerre sanglante, qui ne finit que par une paix simulée. Enfin, le roi Jean sortit de sa prison de Londres. La paix fut conclue à Brétigni en 1360 ; Édouard exigea pour la rançon de son prisonnier environ trois millions d'écus d'or, le Poitou, la Saintonge, l'Agenois, le Périgord, le Limousin, le Querci, l'Angoumois et le Rouergue. La France s'épuisa. On fut obligé de rappeler les juifs, et de leur vendre le droit de vivre et de commercer. Le roi Jean compta 600 mille écus d'or pour le premier paiement; mais n'ayant pas de quoi payer le reste de sa rançon, il retourna se mettre en ôtage à Londres, et y mourut le 8 avril 1364. On a dit malignement dans le temps, et on l'a répété depuis, que son amour pour la belle comtesse de Salisbury fut le principal motif de son retour en Angleterre. C'est ainsi qu'on ternit, par des motifs ridicules, les actions les plus louables... On lui fait tenir cette réponse aux membres de son conseil, qui le pressaient de rester en France : *Que si la bonnefoi était bannie du reste du monde, il fallait qu'on la trouvât dans la bouche des Rois.* La variation des monnaies sous ce règne est la preuve la plus grande des malheurs qui le désolèrent. Le roi fut réduit à payer ce qu'il achetait pour sa maison avec une petite monnaie de cuir, qui avait au milieu un petit clou d'argent. Cette variation était l'impôt le plus commun de ces temps funestes, et sans doute le plus fatal au commerce : aussi le peuple obtint-il, comme une grace, qu'il fût remplacé par les *tailles.* Les États-généraux accordèrent une aide à Jean, et ce prince leur permit de nommer les officiers qui devaient faire cette levée. C'est à ces officiers, qui ne devaient subsister qu'autant que l'aide devait avoir cours, que l'on peut rapporter l'origine des cours des Aides. Ce qui est étrange, c'est que le luxe ne fut jamais porté plus loin par les grands seigneurs : le roi leur en donnait lui-même l'exemple. Une chose qu'on ne doit pas oublier, c'est que dans les États-généraux de 1355 il signa presque les mêmes règlemens, la même charte qui fait les fondemens de la liberté de l'Angleterre.

Mais la charte des Français ne fut qu'un règlement passager, au lieu que celle des Anglais fut une loi perpétuelle. Jean était certainement un preux chevalier, mais un prince sans génie, sans conduite, sans discernement : n'ayant que des idées fausses ou chimériques, outrant la probité comme la bravoure ; d'une facilité étonnante avec un ennemi qui le flattait, et d'un entêtement orgueilleux avec des ministres affectionnés qui osaient lui donner des conseils : impatient, fantasque, et ne parlant que trop souvent avec humeur au soldat. Un jour qu'on chantait la chanson de Roland, comme c'était l'usage dans les marches: Il y a long-temps, dit-il, qu'on ne voit plus de Rolands parmi les Français. — On y verrait encore des Rolands, lui répondit un vieux capitaine, s'ils avaient un Charlemagne à leur tête. » Les principales qualités de Jean furent la bravoure, la franchise et la générosité. Il institua en 1351, ou, selon d'autres, il rétablit l'ordre de l'Étoile, qui fut, dit-on, institué par le roi Robert. Cet ordre reçut pour devise: *Monstrant regibus astra viam.* « Les astres dirigent la course des rois (par allusion aux rois Mages)... » Jean institua cette dignité chevaleresque, pour faire revenir à sa cour les seigneurs qu'il voulait en décorer, et pour tâcher de regagner leur amitié. « La devise, dit un auteur, était d'autant plus flatteuse pour les nouveaux chevaliers, que le roi, en les présentant sous l'emblême des astres, semblait leur promettre de les consulter désormais, et de les prendre pour guides. » Cet ordre fut éteint en 1460. Jean avait épousé en premières noces Bonne de Luxembourg, morte en 1349 ; et en secondes Jeanne, comtesse d'Auvergne, qui mourut en 1361, et dont il n'eut point d'enfans. *V.* CHARLES V.

JEAN Ier, nommé communément *Jean-Sans-Terre*, à cause que le roi son père ne lui avait point donné d'apanage, 7e roi d'Angleterre, depuis la conquête, et 3e fils du roi Henri II, usurpa la couronne, en 1299, sur Arthus de Bretagne, son neveu. Ce prince, ayant voulu le chasser du trône dont il s'était emparé, fut pris dans un combat en 1202. Le vainqueur fit enfermer le vaincu dans la tour de Rouen, et le poignarda de sa propre main. (*Voyez* ARTHUS, tom. 2, pag. 246.) L'Europe accusa avec raison le roi Jean d'avoir ôté la vie à son neveu. Constance, mère de ce jeune prince, demanda justice à Philippe-Auguste de ce meurtre commis dans ses terres, et sur la personne de son vassal. L'accusé, ajourné à la cour des pairs, ayant refusé de comparaître, fut condamné à mort, et toutes ses terres situées en France confisquées au profit du roi. Philippe se mit bientôt en devoir de profiter du crime de son vassal. Jean, endormi dans la mollesse et dans les plaisirs, se laissa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, et se retira en Angleterre, où il était haï et méprisé. Son indolence fut si grande, que, sur le rapport qu'on lui fit des progrès du roi de France, il répondit par cette forfanterie : « Laissez-le faire, j'en reprendrai plus en un jour qu'il n'en prendra dans une campagne. » Abandonné de tout le monde, il crut regagner le cœur de ses sujets en signant deux actes, le fondement de la liberté, comme la

source des guerres civiles d'Angleterre. Le premier fut nommé la grande charte, et le second, la charte des forêts. Pour comble de malheur, ses prétentions sur le clergé de son royaume, et la manière dure dont il les faisait valoir, le brouillèrent, en 1212, avec le pape Innocent III. (*V.* ce mot.) Ce pontife mit l'Angleterre en interdit, et défendit à tous les sujets de Jean de lui obéir. Il ne sortit de l'embarras où l'audace du Vatican l'avait jeté, qu'en soumettant sa personne et sa couronne au Saint-Siége. Un légat du pape reçut l'hommage qu'il lui en fit à genoux, en ces termes : « Moi Jean, par la grace de Dieu, roi d'Angleterre, et seigneur d'Irlande, pour l'expiation de mes péchés, de ma pure volonté, et de l'avis de mes barons, je donne à l'Église de Rome, au pape Innocent et à ses successeurs, les royaumes d'Angleterre et d'Irlande avec tous leurs droits, je les tiendrai comme vassal du pape; je serai fidèle à Dieu, à l'Église romaine, au pape mon seigneur, et à ses successeurs légitimement élus. Je m'oblige de lui payer une redevance de mille marcs d'argent par an, savoir 700 pour le royaume d'Angleterre, et 300 pour l'Irlande. » Alors on mit de l'argent entre les mains du légat, comme premier paiement de la redevance. On lui remit la couronne et le sceptre. Le ministre italien foula l'argent aux pieds, et garda la couronne et le sceptre cinq jours; il rendit ensuite ces ornemens au roi, comme un bienfait du pape, leur commun maître. Cette donation, en le faisant mépriser de ses sujets, produisit bientôt des révoltes. Après que Jean eut été battu en plusieurs rencontres, et que le roi Philippe-Auguste eut gagné la bataille de Bouvines en 1214, les barons se soulevèrent. Le primat Langton se mit à la tête des factieux. On força le prince à signer la grande charte, regardée comme le fondement de la liberté anglaise. Les articles principaux sont : « Le roi n'imposera aucune taxe sans le consentement d'une assemblée de la nation; on ne fera le procès à personne que d'une manière légale ; nul homme libre ne sera emprisonné, ni banni que par le jugement de ses pairs. Tous les hommes libres pourront sortir du royaume et y rentrer. Londres et les autres villes et bourgs conserveront leurs anciennes franchises; tout homme libre disposera de ses biens à sa volonté, et ses héritiers naturels lui succéderont, s'il meurt sans testament. Les officiers de la couronne ne pourront prendre ni voiture, ni chevaux, ni bois malgré les propriétaires ; les amendes seront proportionnées aux délits, et n'iront jamais jusqu'à la ruine entière du coupable. Un vilain ou paysan, s'il est mis à l'amende, ne pourra être dépouillé de ses instrumens de labourage, etc. » Le roi Jean se crut plus lésé en laissant par cette charte à ses sujets les droits les plus naturels, qu'il ne s'était cru dégradé en se soumettant au pape. Il se plaignit de cette charte, comme du plus grand affront fait à la dignité royale. En parcourant ce titre important, on verra seulement que les droits du genre humain n'y ont pas été assez défendus. On s'apercevra que les communes, qui portaient le plus grand fardeau, et qui rendaient les plus grands services, n'avaient nulle part à ce gouvernement, qui ne pouvait

fleurir sans elles. Les barons ayant élevé ce rempart contre le despotisme, s'emparèrent de l'autorité royale. Ils appelèrent Louis, fils du même Philippe, et le couronnèrent à Londres le 20 mai 1216 ; Jean en conçut un si grand désespoir, que, si nous en voulons croire Matthieu Pâris, il fut prêt à suivre Miramolin, roi des Sarrasins, et à se faire mahométan, s'il le délivrait de ses ennemis. Ce projet ne doit point surprendre dans un prince qui ne croyait pas à l'immortalité de l'ame ; qui disait que depuis qu'il s'était réconcilié avec Dieu et avec le pape, il n'avait essuyé que des disgraces, et qui se permettait sur la religion les plaisanteries les plus fortes. Enfin, après avoir erré de ville en ville, il essuya un nouveau malheur qui hâta sa mort. Au passage de l'Ouash, près de Lyn, dans la province de Norfolk, ses joyaux et sa caisse militaire furent engloutis par la marée montante. Il eut peine à sauver sa personne. Il prit si fort à cœur cet accident, qu'une indigestion provenue de ce qu'il avait mangé des pêches avec excès, se joignant le soir même à son chagrin, il fut saisi au château de Nework d'une fièvre violente qui l'emporta le 17 octobre 1216. Le règne de ce prince est une grande époque. Quoique la grande charte n'abolît point les anciennes cours, et qu'elle n'établît point une nouvelle forme dans l'administration de la justice, elle changea peu à peu la face du gouvernement. Les barons du royaume, en joignant l'intérêt du peuple à leurs propres intérêts, affermirent leur pouvoir, et affaiblirent celui des monarques, qui ne furent plus que les premiers magistrats d'un peuple libre. Il eut pour successeur son fils aîné Henri III.

JEAN DE LUXEMBOURG, dit l'*Aveugle*, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII, de la maison de Luxembourg, né en 1295, élu à l'âge de 14 ans, en 1309, au préjudice de Henri, duc de Carinthie, que ses tyrannies rendirent insupportable aux Bohémiens, épousa Élisabeth, fille du roi Vinceslas, et fut couronné avec elle à Prague. Il soumit la Silésie, donna de grandes marques de son courage dans la Lombardie, en 1330, 31 et 32. Il avait été appelé auparavant en Pologne par le grand-maître des porte-croix de Prusse ; et, après avoir défait les Lithuaniens païens, il avait pris le titre de roi de Pologne. Jean essuya des échecs, et perdit un œil dans cette expédition. Il alla *incognito* à Montpellier, pour demander des remèdes aux docteurs de cette université déjà célèbre, où un médecin juif lui fit perdre l'autre œil. Cette perte ne l'empêcha pas d'aller à la guerre. On rapporte que Casimir, roi de Pologne l'envoya défier « de décider leurs querelles, enfermés tous deux dans une chambre, chacun avec un poignard. « Le roi Jean lui répondit, « qu'il devait auparavant se faire aussi crever les yeux, afin qu'ils pussent combattre à armes égales.... » Jean mena du secours au roi Philippe de Valois, et se trouva à la bataille de Créci, que les Francais perdirent le 25 août 1346. Tout aveugle qu'il était, il combattit fort vaillamment, après avoir fait attacher son cheval par la bride à ceux de deux de ses plus braves chevaliers ; et il s'avança si fort dans la mêlée, qu'il y fut tué. Son corps fut transféré à Mon-

targis; il fut enterré dans l'église des Dominicains, dont une de ses tantes était prieure. Son tombeau y a été reconnu en 1748. Son fils Charles lui succéda, et devint bientôt empereur sous le nom de Charles IV.

JEAN Ier, roi de Castille, né en 1358, couronné en 1379, et mort le 9 octobre 1390, n'est cité ici que pour remplir le vide qui existerait s'il n'était point nommé, son règne n'ayant offert aucun événement digne de remarque.

JEAN II, fils de Henri III, né en 1404, proclamé roi de Castille, en 1406, à l'âge de deux ans, fut élevé auprès de sa mère, qui, par une tendresse et une complaisance coupable, et par la mauvaise éducation qu'elle lui donna, en fit un prince efféminé. Devenu majeur, il se livra à tous ses penchans, et ne fut occupé que de ses plaisirs. Il se déchargea des soins de la royauté sur Alvarès de Luna, favori insolent, qui aliéna par sa conduite et ses actions les esprits de tous les grands de Castille. Dès que Jean fut en état de porter les armes, il se vit obligé de les prendre contre les rois de Navarre et d'Aragon. Ses premières armes furent heureuses; il mit ces princes dans la nécessité de lui demander la paix, qu'il leur accorda. Mais il n'en jouit pas long-temps; car il fut obligé de tourner ses armes contre les Maures de Grenade. Le roi de ces peuples, qui lui devait son rétablissement, l'attaqua bientôt. Jean l'en fit repentir; il lui tua 12,000 hommes, en 1431, et ravagea les environs de Grenade. On dit qu'il aurait emporté cette ville, sans ce même Alvarès, connétable de Castille, qu'avait corrompu l'argent des Maures. Ce favori, qui excita pendant plusieurs années des troubles dans la Castille, eut depuis la tête coupée. Le roi Jean mourut à Valladolid, en 1454. On dit que sur la fin de ses jours, « il regrettait amèrement d'être roi, et qu'il aurait voulu être le fils du dernier des hommes. » Jean avait tous les vices de la faiblesse; ses favoris étaient des despotes sanguinaires et avides; ce ne fut qu'à leur prière qu'il renonça au dessein de se faire moine.

JEAN II, roi de Navarre en 1425, par suite de son mariage avec Blanche, fille de Charles-le-Noble, et d'Aragon et de Valence, en 1458, après la mort d'Alphonse, son frère, et enfin de Sicile et de Sardaigne, en 1460, par suite de la conspiration des seigneurs de Castille contre Henri IV, à laquelle il prit part. Ce prince, mort à Barcelonne en 1479, dans sa 82e année, avait conservé dans un âge si avancé une partie de la vigueur et même des vices de la jeunesse; car on rapporte qu'il avait encore une maîtresse. Habile guerrier, politique éclairé, il n'eut cependant, avec ces qualités, que de faibles succès. Il était trop inquiet, trop vif, trop turbulent et trop précipité dans ses démarches ambitieuses, pour donner à ses projets le temps de mûrir. Quoique ce prince fût porté à la galanterie, et même à la débauche, il poussa quelquefois la sévérité jusqu'à la barbarie. Il réunissait sur sa tête les couronnes d'Aragon, de Navarre et de Sicile. Par son testament, il laissa l'Aragon et la Sicile à Ferdinand et à ses descendans, soit mâles, soit filles, même du côté des femmes, en cas que ce prince mourût sans postérité

masculine. A l'égard de la couronne de Navarre, elle était dévolue, par les anciennes conventions, à sa fille dona Léonore, comtesse de Foix, qui n'en jouit pas long-temps. Elle mourut à Tudèle, le 10 février 1479, instituant par son testament, pour son héritier, François Phœbus, son petit-fils, âgé de onze ans, et mettant le royaume de Navarre sous la protection de la France.

JEAN D'ALBRET, roi de Navarre, connu sous le nom de Jean III, était fils de Catherine de Blois et d'Alain, sire d'Albret. Il fut marié à Orthès, en 1484, à Catherine de Navarre, avec le consentement de Charles VIII, roi de France. Jean d'Albret et son épouse furent couronnés en 1494, à Pampelune. Sous un prince faible et sans énergie, comme Jean d'Albret, la Navarre fut en proie à des factions intestines. Bientôt Ferdinand le Catholique conçut le projet de s'emparer de la Navarre, et chercha un prétexte pour déclarer la guerre à Jean d'Albret. Celui-ci s'étant ligué avec la France, il n'en fallut pas davantage à Ferdinand pour commencer à l'attaquer. Il entra dans la Navarre à la tête d'une armée puissante ; Jean d'Albret, loin d'écouter les conseils énergiques de sa femme, prit la fuite, et la Navarre fut réunie le 25 juillet 1512, à la couronne de Castille. Jean d'Albret entreprit plusieurs fois de rentrer dans ses états, mais ses tentatives furent infructueuses. Il mourut le 17 juin 1516. *Voyez* CATHERINE BORGIA.

JEAN Ier, roi de Portugal, surnommé le *Grand* et le *Père de la patrie*, fils naturel de Pierre Ier, dit *le Sévère*, et d'Inès de Castro, né le 2 avril 1357, fut élevé sur le trône l'an 1383, au préjudice de Béatrix, fille unique de Ferdinand Ier, son frère. Jean Ier, roi de Castille, qui avait épousé cette princesse, lui disputa la couronne ; mais il fut obligé d'y renoncer après la perte de la bataille d'Aljubarota. Tranquille de ce côté-là, le roi de Portugal tourna ses armes contre les Maures d'Afrique, leur prit Ceuta et d'autres places. Il mourut le 14 août 1433, à 76 ans. Sous son règne, les Portugais commencèrent leurs découvertes maritimes ; c'est sans doute ce qui lui a fait donner le titre de *Grand* ; quant à celui de Père de la patrie, il le dut à l'étendue de son génie, à l'activité de son courage et à ses exploits ; le Portugal lui doit aussi une partie de ses lois. Fernand Ericeyra a écrit son Histoire en portugais.

JEAN II, roi de Portugal, dit *le Parfait*, né le 3 mai 1455, succéda à son père Alphonse V, en 1481. Quelques seigneurs de son état lui donnèrent beaucoup de peine au commencement de son règne ; mais il dissipa leurs desseins, et fit mourir les chefs, entre autres Ferdinand, duc de Bragance, auquel il fit couper la tête. Il se trouva à la prise d'Arzile et de Tanger, en 1471, et se signala à la bataille de Toro, contre les Castillans, en 1476. L'exactitude qu'il eut à faire observer la justice, lui fit donner le surnom de *Parfait*. Il dit un jour à un juge avide et indolent : « Je sais que vous tenez vos mains ouvertes et vos portes fermées ; prenez garde à vous !.... » Les auteurs espagnols l'ont ridiculement accusé de lâcheté, parce qu'il refusa d'entrer dans la ligue du pape et de

leur roi, contre Charles VIII, roi de France, son allié. Jean II perdit son fils unique, qu'il aimait tendrement : « Ce qui me console, disait-il, c'est qu'il n'était pas propre à régner, et que Dieu, en me l'ôtant, a montré qu'il veut secourir mon peuple » ; parlant ainsi, dit un historien portugais, parce que son fils aimait beaucoup les femmes. Ce sage monarque favorisa de tout son pouvoir les colonies du Portugal en Afrique et dans les Indes, et mourut le 25 octobre 1495. C'est en parlant de lui qu'un Anglais disait à Henri VII : « Ce que j'ai vu de plus rare en Portugal, c'est un prince qui commande à tous, et à qui personne ne commande. » En effet, il ne laissa prendre sur lui aucun ascendant, ni par ses ministres, ni par ses favoris. Il mourut avec le regret de n'avoir pas accepté les offres de Christophe Colomb, et de n'avoir pas vu s'effectuer l'expédition qu'il méditait pour les Indes Orientales, expédition qui, sous ses successeurs, fit passer tout le commerce des Indes dans les mains des Portugais, et fit de cette nation la première puissance maritime et le peuple le plus opulent de l'Europe.

JEAN III, roi de Portugal, successeur d'Emanuel, son père, né en 1502, commença de régner en 1521. Cette année fut marquée par d'horribles tremblemens de terre, dont Lisbonne et plusieurs autres villes voisines furent très-endommagées pendant le mois de février. Ces tremblemens durèrent huit jours, et renversèrent beaucoup d'églises, de palais, et plus de quinze cents maisons dans la capitale. Trente mille personnes périrent sous les ruines. Santarem, Alméria, et d'autres villes, bourgs et villages s'abîmèrent, avec leurs habitans, dans la terre entr'ouverte. Le roi, la reine, les infans furent obligés de se sauver et de camper sous des tentes. Un débordement affreux des eaux du Tage inonda la moitié du Portugal, et mit le comble aux calamités de ce royaume. Jean tâcha de remédier à ces maux.. Il mourut en 1557, à 55 ans. Il rendit son nom respectable par son amour pour la paix, par la protection qu'il accorda aux sciences et aux savans, et par la sagesse de sa législation. Ses vaisseaux découvrirent le Japon en 1542, et il envoya Saint François Xavier dans les Indes. « Il fonda, dit Macquer, des hôpitaux pour les pauvres, un asile pour les veuves des officiers et des soldats morts en combattant les infidèles d'Afrique, et une retraite honnête pour les filles de condition. Attentif à éloigner les guerres du Portugal, il était toujours prêt à repousser la violence, et il embellit ses états de plusieurs monumens et édifices utiles. Il fortifia les principales villes de son royaume, fit réparer les grands chemins, construire des aqueducs. Ce fut lui qui rétablit l'université de Coimbre, et qui donna un nouveau lustre à l'ordre du Christ, en réunissant à la couronne les domaines de celui d'Avis et de celui de Saint-Jacques. » Il sut choisir avec discernement ses généraux et ses ministres ; et c'est à son tact et à ses connaissances dans les affaires, que le Portugal fut redevable de sa prospérité en Europe et de ses succès dans les Indes. Charles-Quint lui ayant proposé un traité pour l'extradition des criminels, il s'y refusa, et dit ces paroles touchantes et dignes de mémoire : « Où donc mes su-

jets pourront-ils attendre que je leur pardonne. » Il avait une si grande affection pour ses sujets, que, quand on lui proposait de mettre sur eux des impôts : « Examinons d'abord, disait-il, s'il est nécessaire de lever de l'argent. » Et ce point étant éclairci : « Voyons à présent, ajoutait ce bon roi, quelles sont les dépenses superflues. » Les gentilshommes portugais étaient presque toujours assurés d'obtenir des graces, s'ils s'adressaient à lui directement, et non à ses ministres. « Puisque vous avez des bras pour me servir, dit-il un jour à un officier timide, pourquoi manquez-vous de langue pour me demander les récompenses qui vous sont dues ? »

JEAN IV, dit *le Fortuné*, chef de la maison royale de Bragance, fils de Théodore de Portugal, duc de Bragance, naquit le 19 mars 1604. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres du Portugal, après la mort du roi don Sébastien et du cardinal Henri, en 1580, et l'avaient gardé sous les règnes de Philippe II, Philippe III et Philippe IV. Le Portugal, depuis cette époque, n'était plus qu'une province de cette vaste monarchie. Il se forma, sous ce dernier roi, une conspiration contre la domination espagnole. La conjuration fut méditée et ourdie pendant trois ans dans le plus grand secret. Les principaux chefs furent Pinto-Ribeiro, secrétaire du duc de Bragance, Miguel-Alméida, l'archevêque de Lisbonne et l'épouse du duc. Les Portugais, lassés d'une domination étrangère, donnèrent la couronne à Jean de Bragance. Il fut proclamé roi en 1630, sans le moindre tumulte : un fils ne succède pas plus paisiblement à son père. Un Castillan, témoin du triomphe de Bragance et des transports de Lisbonne, ne put s'empêcher de s'écrier en soupirant : « Est-il possible qu'un si beau royaume ne coûte qu'un feu de joie à l'ennemi de mon maître ? » Cet ennemi ne s'était prêté qu'en tremblant à la conjuration ; il avait eu besoin que son épouse, Louise de Guzman, lui inspirât toute sa fermeté et sa grandeur d'âme, pour l'élever au-dessus de lui-même. « Acceptez, monsieur, acceptez, disait-elle à son époux, la couronne qu'on vous offre : il est beau de mourir roi quand on ne l'aurait été qu'un quart d'heure. » Il est constant que plusieurs Portugais, peu prévenus en faveur du courage et des talens de Jean, proposèrent d'adopter chez eux le gouvernement républicain. Ce conseil fut rejeté par quelques-uns des principaux conjurés, qui déclarèrent qu'ils ne souffriraient point qu'on fît une pareille injustice à leur maître légitime. Jean fut donc roi. Michel de Vasconcellos, ministre et secrétaire d'état d'Espagne, qui avait long-temps abusé de son autorité, fut massacré dans sa chambre. (*Voy.* VASCONCELLOS.) Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, vice-reine, arrêtée dans le palais, voulait haranguer les conjurés ; mais Norogna ne lui en donna pas le temps, et la fit rentrer dans son appartement : « Craignez, madame, lui dit-il, que ce peuple ne vous manque de respect. — Hé ! que peut-on me faire, répliqua-t-elle ? — Jeter votre altesse par les fenêtres, lui répondit Norogna. » Elle rentra dans sa chambre, et fut quelque temps gardée à vue, et ensuite renvoyée à Madrid.

Jean IV avait des droits légitimes à la couronne, comme petit-fils de Catherine, fille de l'infant Édouard, fils du roi Emanuel; au lieu que Philippe II, qui s'était emparé du royaume, descendait d'Isabelle, sœur d'Édouard. Les Espagnols, contre leur politique ordinaire, avaient laissé les ducs de Bragance jouir en paix de leurs grandes terres et de leurs richesses. Jean, duc de Bragance, ne leur donna aucun ombrage tant qu'il fut particulier; mais dès qu'il fut sur le trône, l'Espagne l'attaqua par des conjurations et par des armées; il échappa aux unes et aux autres avec un tel bonheur, qu'il fut surnommé *le Fortuné*. Il mourut à Lisbonne, le 6 novembre 1656. La France ne contribua pas peu à le maintenir sur le trône; et ce qui n'y servit pas moins, ce furent sa douceur et son affabilité. Généreux, bienfaisant, juste, il eut des vertus paisibles, et fut plus politique que guerrier. (*Voyez* Andrada, Freire de.)

JEAN V, fils et successeur de Pierre II, né en 1689, proclamé roi de Portugal, l'an 1705, prit le parti des alliés dans la guerre de la succession d'Espagne; mais le sort ne favorisa pas les efforts de ses armes. Ce fut sous son règne que Duguai Trouin attaqua la colonie du Brésil, prit Rio-Janeiro, et causa à cette colonie un dommage estimé plus de 25 millions. Depuis la paix d'Utrecht, en 1713, il ne s'occupa plus que des moyens de faire fleurir le commerce et les lettres dans son royaume. L'empereur de la Chine lui fit présent du plus bel aimant que l'on connaisse. Il soutient un poids de 176 livres, et M. Dalabella, Portugais, s'en est servi dans une longue suite d'expériences magnétiques très-curieuses, dont on peut lire le détail dans le premier volume des Mémoires de l'Académie de Lisbonne, publié en 1788. Le gouvernement sage et prudent, et les vertus généreuses et patriotiques de Jean V, firent le bonheur de ses sujets. Il y réunissait cependant des idées originales, et qui dans tout autre auraient paru extravagantes. Il assistait fréquemment à matines, chez les dominicains, ayant à la main un bâton avec lequel il frappait sur les moines qui s'endormaient; il payait mal la solde de ses troupes; mais en revanche, il leur avait donné la permission de quêter; et lorsqu'il rencontrait de ses soldats couverts de haillons, il les appelait les pauvres disgraciés. Ce monarque mourut en 1750, à l'âge de 61 ans. Joseph-Emanuel de Bragance, son fils, monta sur le trône après lui. C'est de ce prince que Voltaire a dit que ses sujets étaient des processions, ses édifices des monastères, et ses maîtresses des religieuses.

JEAN III, roi de Pologne. *Voyez* Sobieski.

JEAN Ier, roi de Suède, commença à régner en 1216; il succéda à Eric. Ayant entrepris une expédition en Esthonie, par zèle pour la propagation du christianisme, il fut d'abord assez heureux; mais, ayant laissé le commandement de ses troupes à ses généraux, son armée fut entièrement détruite. Il mourut à l'île de Wisingsoe, en 1222, sans postérité.

JEAN Ier en Danemarck, et II en Suède, fils de Christian Ier, de la maison d'Oldenbourg, naquit en 1455, et commença à

régner en Danemarck et en Norwège, en 1483. Plus tard, il fut reconnu roi de Suède. Il entreprit, de concert avec Frédéric, son frère puiné, une expédition contre les Dithmarses, qui étaient en possession d'une partie du duché de Holstein; mais leurs troupes furent défaites, et peu s'en fallut que les princes eux-mêmes ne tombassent entre les mains des ennemis. Peu après, les Suédois se révoltèrent contre Jean, et il fut obligé de se retirer dans ses états de Danemarck et de Norwège. Il mourut en 1513.

JEAN III, roi de Suède, fils du fameux Gustave Wasa et de Marguerite Leionhuvud, né le 21 décembre 1537, succéda, en 1568, à Éric XIV, son frère aîné, que ses cruautés avaient fait chasser du trône, mais avec lequel il se montra barbare. Il le fit empoisonner, après lui avoir fait subir le traitement le plus cruel, et ne se montra pas moins injuste envers ses descendans, qu'il persécuta. Les premiers soins qui l'occupèrent furent le rétablissement de la tranquillité publique dans son état, et un traité de paix avec le Danemarck. A la sollicitation de sa femme Catherine, fille de Sigismond, roi de Pologne, il travailla aussi à rétablir, dans la Suède, la religion catholique, que son père avait bannie; les conseils des grands du royaume, son propre penchant, et la mort de la reine, le rengagèrent dans le luthéranisme, qu'il avait abjuré; et cet exemple du souverain acheva d'affermir ses sujets dans la nouvelle religion, qui avait déjà jeté de profondes racines. Jean III mourut l'an 1591, après un règne de 25 ans. *Voyez* GARDIE.

JEAN D'AUTRICHE (Don). *Voyez* JUAN.

JEAN DE FRANCE, duc de Berry. *Voy.* BERRI.

JEAN-SANS-PEUR, comte de Nevers, puis duc de Bourgogne, fils aîné du duc Philippe-le-Hardi, et de Marguerite de Flandre, né à Dijon en 1371, signala sa valeur à la bataille de Nicopolis, en 1396, contre Bajazet, vainqueur en cette journée. Le comte de Nevers fut fait prisonnier avec plus de 600 gentilshommes, que le mahométan fit tous massacrer en sa présence, à l'exception de quinze, pour lesquels il exigea 200,000 ducats de rançon. L'assurance qu'il montra en présence du vainqueur, lui mérita le nom de *Jean-Sans-Peur.* Le comte de Nevers ayant succédé, en 1404, aux états de Philippe, son père, vint à la cour de France, pour y exciter des troubles, et s'emparer du gouvernement. Le duc d'Orléans fut indigné de ses prétentions et de ses cabales. Jean-Sans-Peur, le fit assassiner par 18 scélérats apostés, rue Barbette, entre les 7 et 8 heures du soir, le 23 novembre 1407. Les deux ducs venaient de communier et de dîner ensemble. On remarqua que le dernier coup fut porté au duc d'Orléans par un homme qui était sorti inopinément d'une maison voisine, armé d'une massue, la tête enveloppée de son chaperon, et le bruit courut que c'était le duc de Bourgogne lui-même. Quoi qu'il en soit, le lendemain il assista à ses funérailles, le plaignit et le pleura; mais, voyant qu'on allait faire des perquisitions exactes, il s'enfuit en Flandre. Revenu ensuite avec 1000 hommes, il osa faire trophée de son crime. Un cordelier, son orateur, nommé Jean Petit, soutint dans

une audience, à laquelle le dauphin présidait, que le duc d'Orléans s'était montré un impie et un tyran; qu'il était permis de tuer les tyrans; que par conséquent on n'avait fait, en le tuant, qu'une action juste, et que le duc de Bourgogne, loin d'être puni, devait être récompensé, comme l'archange Saint Michel l'avait été d'avoir chassé Lucifer, et Phinée d'avoir tué Zambri. (*Voyez* Petit.) Cette apologie n'empêcha pas que le duc de Bourgogne n'eût à soutenir, pendant sept ans, une guerre civile, contre les frères et les partisans de son ennemi. Sa faction s'appelait les *Bourguignons*, et celle d'Orléans était nommée les *Armagnacs*, du nom du comte d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans. Celle des deux qui dominait faisait tour à tour conduire au gibet, assassiner, brûler ceux de la faction contraire. Jean-Sans-Peur, ayant surpris Paris, en 1418, y fit un massacre horrible des Armagnacs, s'empara de la personne du roi et de toute l'autorité. L'année d'après, il se réconcilia avec le dauphin, depuis Charles VII, après s'être uni avec le roi d'Angleterre contre lui, et le roi Charles VI, son père. Cette réconciliation simulée, et qui n'était inspirée que par l'intérêt, eut des suites funestes. Le dauphin ménagea une entrevue avec le duc de Bourgogne, sur le pont de Montereau-Fault-Yonne. Chacun d'eux s'y rendit avec dix chevaliers. Jean Sans-Peur y fut assassiné, aux yeux du dauphin, le 10 septembre 1419. On ignore le nom de celui qui lui porta le premier coup. Tanneguy Duchâtel, favori du dauphin, le renversa d'un second coup avec sa hache d'armes, et un troisième l'acheva, en lui enfonçant son épée nue, depuis le bas ventre jusqu'à la gorge. Ainsi, dit Voltaire, le meurtre du duc d'Orléans fut vengé par un autre meurtre, d'autant plus odieux, que l'assassinat était fait à la violation de la foi publique. Quelques historiens doutent qu'il fût médité. Le lecteur peut voir ce point très-bien discuté, dans le troisième volume des *Essais sur Paris*. On gardait encore à Montereau l'épée du duc Jean, suspendue dans la principale église. M. de Foomont a donné, en 1821, une tragédie, intitulée : *Jean-Sans-Peur*.

JEAN Ier, dit le *Roux*, duc de Bretagne, fils d'Alexis, unique héritier de ce duché, et du prince de Dreux, surnommé de *Mauclerc*, naquit en 1217. En entrant en possession des états qu'il tenait du chef de sa mère, il refusa de conserver les libertés de l'Eglise; et en conséquence, il fut excommunié, et forcé de faire le voyage de Rome, pour obtenir l'absolution. Il fit partie de la seconde croisade, entreprise par Saint Louis, et mourut en 1284. — JEAN II, son fils aîné, fut marié, à l'âge de 20 ans, avec Béatrix, fille de Henri III, roi d'Angleterre. Il servit très-fidèlement Philippe-le-Bel, roi de France, qui le créa pair de France. Il mourut en 1304, des suites d'un accident, dans la ville de Lyon. C'était un prince vertueux et brave. — JEAN III, dit *le Bon*, son petit-fils, succéda à Arthus II, son père, en 1312. Il institua son hértier, Charles de Blois, au préjudice de Jean de Montfort, son frère du second lit. Cette disposition causa de longues guerres dans la suite. Ce prince, aimé de son peuple, à cause de sa douceur et de sa jus-

tice, mourut à Caen, le 30 avril 1341.

JEAN IV, duc de Bretagne, plus connu sous le nom de *Jean de Montfort*, né en 1293, chercha à faire valoir ses droits au duché de Bretagne, après la mort de son frère, Jean III, qui l'avait frustré de la succession, en faveur de Charles de Blois. Il s'empara de Brest et de Rennes, et prit les attributs de la souveraineté. Il prit bientôt toutes les autres places du duché, et fit hommage de ses états au roi Edouard d'Angleterre. Cependant la cour des pairs de France décida que la Bretagne appartenait à Charles de Blois. La guerre éclata entre les deux prétendans. Jean de Montfort fut pris à Nantes; et sa femme, Jeanne de Montfort, continua la guerre avec le secours des Anglais. Jean s'échappa de sa prison, vint mettre le siége devant Quimper, et n'ayant pas réussi, se retira à Hennebon, où il mourut, le 26 septembre 1345. (*Voyez* JEANNE DE MONTFORT et CHARLES DE BLOIS.)

JEAN V, duc de Bretagne, surnommé *le Vaillant et le Conquérant*, resta paisible possesseur du duché de Bretagne, après la bataille d'Aurai, en 1364, où périt Charles de Blois, son compétiteur. Charles V entreprit de le dépouiller : mais sa noblesse le défendit. Charles VI se réconcilia avec lui, et voulut ensuite lui faire la guerre pour avoir donné retraite à Craon, assassin du connétable de Clisson; mais ce monarque tomba en démence en marchant vers la Bretagne. Jean V mourut à Nantes, le 1er novembre 1399. Ce prince, extrême en tout, aimant jusqu'à la folie, haïssant jusqu'à la fureur, et ne revenant jamais de ses préventions, institua l'ordre militaire de l'Hermine. Ce qu'il y avait de particulier dans cet ordre, c'est que les dames pouvaient en être. La devise était : A MA VIE. Deux chaînes formaient le collier, où pendait une double couronne. Le duc voulait marquer par la devise qu'il avait exposé sa vie pour conserver sa dignité, et par les deux couronnes, qu'il avait conquis deux fois la Bretagne. L'histoire de ce prince a été écrite, en vers, par Guillaume de Saint-André, et publiée par Lobineau, dans le tom. 2, de l'*Histoire de la Bretagne.*

JEAN VI, duc de Bretagne, pair de France, dit *le Bon* et *le Sage*, succéda à Jean V, son père, à l'âge de dix ans, et se fit tellement aimer de ses sujets, que le comte de Penthièvre l'ayant fait prisonnier, toute la noblesse de Bretagne prit les armes, et lui fit rendre la liberté. Il servit bien Charles VII, roi de France, contre les Anglais, et mourut en 1443, au château de la Touche, près Nantes, avec la réputation d'un prince juste et charitable, mais trop facile et trop bon. Il avait épousé Jeanne, fille de Charles VI, roi de France. Peu de temps avant sa mort, il fit supplicier le fameux Laval.

JEAN II, dauphin du Viennois, fils de Humbert Ier de la Tour, et d'Anne, héritière du Dauphiné, né vers 1279, fut élevé à la cour de France, et se distingua dans l'expédition de Philippe-le-Bel, contre les Flamands. Il succéda à son père, en 1307, après lui avoir été associé pendant quelque temps dans le gouvernement. Ce prince s'appliqua constamment à faire régner le bonheur dans ses états. Il fut enlevé à ses sujets en 1318, âgé de 38 ans.

JEAN, duc de Lorraine, fils du duc Raoul, était encore au berceau. lorsque son père périt à la bataille de Crécy, en 1346. Marie de Blois, sa mère, et le comte de Wurtemberg, furent chargés de l'administration de ses états, pendant sa minorité. Il epousa, en 1360, Sophie, fille du comte de Wurtemberg. Il devait partir peu après pour une croisade dans la Terre-Sainte; mais il aima mieux marcher au secours des chevaliers teutoniques, attaqués par les Lithuaniens. Il chassa cette horde d'aventuriers, et les poursuivit jusque dans le Luxembourg. Il aida Charles de Blois à reconquérir la Bretagne sur Jean de Montfort, et il se ligua, en 1365, avec ses voisins, pour mettre un terme aux incursions du comte de Vaudemont. Les habitans de Neufchâteau, désolés par la guerre, la famine et la peste, se révoltèrent pendant son absence, et demandèrent leur réunion à la France. A cette nouvelle, Jean revint en Lorraine, et châtia rigoureusement les rebelles. Il se disposait à suivre le duc d'Anjou dans le royaume de Naples, lorsqu'il fut empoisonné. Il languit encore quelques années, et mourut à Paris, en 1390. Son fils aîné, Charles II, lui succéda.

JEAN Ier, prince de Salerne, régna de 981 à 983. Il était fils de Mansone, duc d'Amalfi, et occupa pendant deux ans la principauté de Salerne. Le peuple le chassa en 983.—JEAN II, fils de Lambert, qu'on croit de la famille des ducs de Spolette, fut aussi son successeur. De son temps, l'église de Salerne fut érigée en archevêché par le pape Benoît VII. Jean II mourut en 994. Son fils Guaimar III lui succéda.

JEAN. *Voyez* ARMAGNAC et BRABANT.

JEAN, abbé de Verceil. *Voy.* GALLUS.

JEAN, archidiacre de Gnesne, fut vice-chancelier du royaume de Pologne, sous le règne de Casimir-le-Grand; il vécut éloigné des affaires, au commencement du 15e siècle. Il a écrit une histoire de Pologne, sous le titre de *Brevior chronica Cracoviæ*, Leipsick, 1730. (Collection de Sommersberg, tom. 2, in-fol.) Cet ouvrage est curieux, intéressant et vraiment historique.

JEAN D'ARRAS, secrétaire du duc de Berri, frère de Charles V, roi de France, écrivit le roman de *Melusine*, pour amuser sa sœur, la duchesse de Bar. L'ouvrage parut en 1500, à Paris, in-fol., et à Lyon, Husz, in-4°; revu et mis en meilleur ordre, Paris, 1584, in-4°. L'édition originale est très-rare.

JEAN DE CAPOUE, traducteur du 13e siècle, né à Capoue, de parens juifs, embrassa le christianisme. Ce fut entre les années 1262 et 1278, qu'il traduisit de l'hébreu, du rabbin Joël, en latin, un ouvrage connu dans tout l'Orient, sous le titre de *Calilah et Dimnah*, composé orginairement dans l'Inde. La traduction de Jean de Capoue est intitulée: *Directorium humanæ vitæ, aliàs parabolæ antiquorum sapientum*, in-4° goth.

JEAN DE SEVILLE ou DE LUNA, juif converti, se nommait, avant sa conversion, *Aven-Dreath*. Il vivait vers le milieu du 12e siècle. Il traduisit, par l'ordre de Raimond, archevêque de Tolède, les ouvrages arabes, dans lesquels on étudiait la philosophie d'Aristote, pour la combattre. Il paraît

que Jean les mettait en langue castillane, et que l'archidiacre Dominique Gonzal i les traduisit ensuite en latin. C'est ainsi que les écoles d'Occident reçurent les écrits philosophiques d'Avicenne, d'Algazel, d'Alfarabius, et de quelques autres auteurs arabes.

JEAN DE TROYES, greffier de l'hôtel-de-ville de Paris, dans le 15e siècle, est regardé comme l'auteur de l'histoire de Louis XI, connue sous le titre de la *Chronique scandaleuse*. L'abbé Lebeuf a prouvé que cet ouvrage n'était qu'une copie, presque servile, des grandes *Chroniques de Saint-Denis*, ou du second volume des *Chroniques Martiniennes. La Chronique de Louis XI* fut publiée vers la fin du 15e siècle, in-fol., et ensuite vers 1529, même format; on ne lui a donné le titre de *Chronique scandaleuse*, que dans l'édition de Paris, Galliot-Dupré, 1558, in-8°.

JEAN DE VICENCE (Frère), religieux dominicain, mérite une place distinguée dans l'histoire, pour avoir prêché la paix en Italie, au 13e siècle, au moment où le pays était ensanglanté par les discordes civiles. Il parcourut toutes les villes, et parvint par son éloquence entraînante et vraiment chrétienne, à rétablir le calme dans tous les esprits. Mais ayant ensuite été chargé de réformer les lois de plusieurs républiques, son zèle religieux fit place à l'ambition et au fanatisme; celui qui venait d'éteindre les brandons de la discorde, fit dresser des bûchers pour les hérétiques, et ne tarda pas à opprimer les peuples qui s'étaient mis volontairement sous sa domination. Vérone et Vicence secouèrent le joug, et le frère Jean se réfugia à Bologne. Vingt-trois ans après, on le vit à la tête des troupes Bolonaises, dans la croisade contre le tyran Eccelino. Mais il ne fit rien qui fût digne de sa première renommée.

JEAN DIACRE, napolitain, auteur du 10e siècle, a composé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: I. Une *Chronique des évêques de Naples*, qui va jusqu'à 872; on la trouve dans les *Scriptores rerum italicarum* de Muratori. II. *Vita Joannis episcopi neapolitani*, dans les *Acta Sanctorum* du mois d'avril. III. *Martyrium LX sanctorum Sebastenorum, sub Licinio*, dans la collection des Bollandistes.

JEAN ITALUS, d'une famille originaire d'Italie, naquit dans le 12e siècle, et professa avec distinction la philosophie à Constantinople. Suivant Anne Comnène, qui en parle fort au long dans son *Alexiade*, ce Jean Italus était un sophiste vain et orgueilleux, qui, à force de charlatanisme et de forfanteries, réussit dans le public et à la cour. Ayant été chargé d'une mission importante par l'empereur, il abusa de la confiance de ce prince, et trahit les intérêts de l'État. Il eut l'art d'échapper aux poursuites, de se faire appeler à Constantinople, et d'acquérir une faveur encore plus grande qu'auparavant. Psellus étant mort, il lui succéda dans la charge d'*Hypatus*, c'est-à-dire de philosophe en chef. Il commenta les livres de Platon, d'Aristote, de Porphyre, de Jamblique et de Proclus. Ce Jean Italus n'était point lettré; mais il était bon dialecticien, et redoutable argumentateur. On a encore en manuscrit quelques-uns de ses ouvrages. On en trouve la liste exacte et raisonnée dans les *Notices des*

manuscrits, de M. Hase, tom. 9.

JEAN LE MILANAIS ou *de Mediolano*, vivait dans le 11e siècle. Il composa, suivant la plus commune opinion, au nom des médecins du collége de Salerne, un *Livre de Médecine*, en 1239, en mauvais vers latins, dont il ne reste plus que 373, publiés d'abord par Arnaud de Villeneuve. Ce livre, tantôt intitulé *Medicina Salertina*, tantôt *Regimen sanitatis Salertinæ*, tantôt *Flos Medicinæ*, est connu aujourd'hui sous le nom d'*Ecole de Salerne*, ville qui obtint autrefois le surnom de *Urbs Hippocratica*, comme consacrée à l'étude d'Hippocrate. On trouve dans cet écrit, souvent publié, plusieurs observations fausses, parmi un plus grand nombre de vraies. Des médecins ont fait différentes remarques sur cet ouvrage. Dès qu'il parut, on le chargea de commentaires, et ceux qui se mêlaient anciennement de médecine, se firent un devoir de le connaître et l'expliquer. Les médecins de Salerne le présentèrent, en 1100, à Robert, duc de Normandie, lorsqu'il passa à Salerne, en revenant de la Terre-Sainte. Les meilleures notes sur l'école de Salerne sont celles de René Moreau, Paris, 1625, in-8°. Elle a été traduite en français, en prose et en vers. Le docteur anglais Akerman, en 1792, en a publié à Londres une nouvelle édition latine, précédée d'une Notice intéressante sur le collége de médecine anciennement établi à Salerne.

JEAN, peintre, né en Italie, vraisemblablement entre les années 960 et 970, jouissait d'une grande réputation dans son pays. Le jeune empereur Othon III, ayant entendu parler de ses talens, le fit venir à Aix-la-Chapelle, pour faire les peintures de l'oratoire de son palais. Cet ouvrage valut à l'artiste des éloges universels, et l'empereur le nomma à un évêché vacant, dans une ville d'Italie. Jean se rendit ensuite à Liége, où il fit de belles peintures sur les murs du cloître de la cathédrale. Il dirigea aussi les travaux d'une église et d'un monastère, en l'honneur de Saint-André, où il finit ses jours, dans un âge très-avancé.

JEAN. *Voyez* AVILA, EYCK, GADDESDEN, GAZA, GIOVANNI, GISCALA, LEGNAGO, LEYDE, MEHUN, SALISBURY, SECOND.

JEAN (SAINT). *Voyez* CAPISTRAN, CHRYSOSTÔME, CLIMAQUE, COLOMBINI, CROIX, DAMASCÈNE, DIEU, GUALBERT, MATHA, NEPOMUCÈNE.

JEAN DE GAUNT, ou DE GAND, duc de Lancaster, 3e fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, né à Gand, en 1340, mort en 1399, épousa, en secondes noces, Constance, fille naturelle de Pierre-le-Cruel, roi de Castille et de Léon. A la mort de ce monarque, Jean fit valoir contre Henri de Transtamare les droits qu'il avait à la couronne par sa femme; mais ce fut sans aucun succès. Il servit glorieusement en France avec son frère, le Prince Noir, après la mort duquel il gouverna les affaires d'Angleterre, tant que son père vécut. Lorsque Richard II monta sur le trône d'Angleterre, Jean se retira; mais les courtisans, et particulièrement des ecclésiastiques, dont il s'était attiré la haine en protégeant Wicklef, le poursuivirent dans sa retraite. On lui suscita, sur de frivoles prétextes, une accusation de haute trahison, et l'on soutint qu'il avait conçu le

projet de s'emparer de la couronne; mais il triompha de ses ennemis. En 1386, sa fille unique épousa l'héritier présomptif du trône de Castille, et Jean renonça, moyennant une somme très-considérable, et une forte pension, à toutes ses prétentions au trône d'Espagne. Il épousa, en troisièmes noces, Catherine Swinford, sœur du poète Chaucer, son intime ami. Jean de Gand fut remarquable par sa valeur, sa prudence et sa générosité sans bornes. Ce fut son fils qui monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Henri IV.

JEAN Ier, secrétaire de l'empereur Honorius, s'empara de l'empire après la mort de ce prince, arrivée en 423. Secondé par Castin, général de la milice, il devint maître de l'Italie, des Gaules et de l'Espagne. Théodose-le-Jeune, à qui cette riche succession appartenait, la céda à son cousin Valentinien III, qu'il envoya en Italie avec Placidie, mère de ce jeune prince, à la tête d'une armée nombreuse. Mais Jean, ayant eu le temps de former un corps de troupes, se défendit vigoureusement, et fit même prisonnier Ardebure, le plus illustre des généraux romains. Il traita ce général avec bonté, et lui laissa une liberté dont celui-ci profita lâchement pour le trahir, et pour détacher de son parti ses principaux officiers. Ardebure chargea ensuite secrètement Aspar, son fils, de venir assiéger Ravenne, où il était avec Jean. Le siége fut formé, et Ardebure livra Ravenne et se saisit de l'usurpateur. Placidie lui fit couper la main qui avait porté le sceptre. On le couvrit de haillons, et on le promena sur un âne, suivi de farceurs qui lui insultaient; après quoi il fut conduit à la place du Cirque, où on lui trancha la tête, à la vue d'une immense populace. Cette scène se passa vers le milieu de juillet 425. Le tyran avait environ 45 ans.

JEAN, fils de Mesué, médecin arabe. *Voyez* DAMASCÈNE. — Il est différent de JEAN, fils de Sérapion, autre médecin arabe, qui vivait vers 1470. Ses *Œuvres* parurent à Venise, in-fol., 1497, et ont été réimprimées en 1550.

JEAN D'AGNANI. *Voy.* AGNANI.

JEAN D'ANTIOCHE, patriarche de cette ville, en 429, tint un conciliabule en 431, dans lequel il déposa Saint Cyrille d'Alexandrie et Memnon d'Ephèse. Dans la suite, changeant d'idées et de sentiment, il se réconcilia avec Saint Cyrille, anathématisa l'hérésiarque Nestorius, et mourut en 442.

JEAN DE BAYEUX, évêque d'Avranches, puis archevêque de Rouen, laissa un livre des *Offices ecclésiastiques*, publié en 1679, par Lebrun des Marettes, in-8°, avec des notes et des pièces curieuses. Ce prélat se démit de son archevêché, et mourut en 1679, dans une maison de campagne, où une attaque violente de paralysie l'avait obligé de se retirer.

JEAN DE CHELM, ainsi appelé parce qu'il était évêque de Chelm en Pologne, occupait ce siége au commencement du 16e siècle. La sévérité de son zèle approchait beaucoup de l'amertume. C'est pour cette raison qu'on lui attribue un traité singulier et peu commun, imprimé sous ce titre : *Onus Ecclesiæ, seu Excerpta varia ex diversis auctoribus*,

potissimùmque Scripturâ, de afflictione, statu perverso, et necessitate reformationis Ecclesiæ. C'est une déclamation pleine de chaleur contre les abus qui s'étaient glissés dans l'Église, et une espèce de satire contre les mœurs des ecclésiastiques, dont il reprend la conduite scandaleuse, et dévoile les actions honteuses et criminelles : elle est recherchée par les curieux. Ce livre ayant paru en 1531 à Cologne, in-fol., et en 1620, in-4°, sous un titre un peu différent, quoique réellement le même, quelques bibliographes ont fait deux ouvrages distincts, dont ils en ont attribué un à un certain Jean, évêque de Chiemsée en Bavière, siége actuellement réuni à l'archevêché de Salzbourg. Ce dernier Jean n'a peut-être jamais existé. Quoi qu'il en soit, les protestans donnèrent à l'*Onus Ecclesiæ* une importance que cet ouvrage ne méritait guère.

JEAN DE HAGEN, *de Indagine*, savant chartreux, né à Hain, mort en 1475, en odeur de sainteté, avait pris l'habit à Erfort à vingt-cinq ans, et il en passa environ trente-cinq dans son ordre. Ses ouvrages, en grand nombre et manuscrits, roulent sur des sujets de piété.

JEAN DE HAUTE-SELVE, moine de l'abbaye de ce nom, auteur d'un très-ancien roman, intitulé *Historia calumniæ novercalis quæ septem sapientum dicitur*, Antuerpiæ, 1490, in-4° ; le même, traduit en français, Genève, 1494, in-folio, goth., avec des figures en bois, l'un et l'autre rares. Boccace en a imité plusieurs contes, et le roman d'Erastus en a été tiré. Le poète Hébert l'a mis en vers français vers 1220. Il se trouvait aussi dans la bibliothèque du Roi et dans celle de l'Arsenal. On attribue au même moine l'*Abusé en cour*, en vers et en prose, Vienne, 1484, in-folio, rare; mais d'autres l'attribuent, avec plus de vraisemblance, à René, roi de Sicile.

JEAN D'IMOLA, disciple de Balde l'Ancien, enseigna le droit avec beaucoup de réputation, et mourut le 18 février 1436. On a de lui des *Commentaires* sur les Décrétales et sur les Clémentines, in-folio; et d'autres ouvrages autrefois estimés.

JEAN DE JÉSUS-MARIE, carme déchaussé, né à Calaruega, au diocèse d'Osma en Espagne, l'an 1564: passa par toutes les charges de son ordre, et mourut le 28 mai 1615, avec la réputation d'un religieux plein de mérite et de vertus. Saint François de Sales, Bellarmin, Bossuet en ont parlé avec éloge. On a de lui, *Disciplina claustralis*, Cologne, 1650, 4 vol. in-folio. Ils renferment des commentaires sur l'Écriture Sainte, et un grand nombre d'ouvrages ascétiques.

JEAN DE LA CONCEPTION (le Père), réformateur des trinitaires déchaussés d'Espagne, né à Almodovar, dans le diocèse de Tolède, en 1561, mourut à Cordoue, le 14 février 1613, après avoir fondé dix-huit couvens de sa réforme.

JEAN DE PARIS, fameux dominicain, docteur et professeur en théologie à Paris, célèbre prédicateur, prit la défense du roi Philippe-le-Bel, contre le pape Boniface VIII, dans son traité *De regiâ potestate et papali*.... Ayant avancé en chaire quelques propositions qui ne parurent pas

exactes sur le dogme de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, il fut déféré à Guillaume, évêque de Paris. Ce prélat lui défendit de prêcher et d'enseigner. Il en appela au pape, et alla à Rome pour s'y défendre ; mais il mourut peu de temps après, en 1304. On a de lui : *Determinatio de modo existendi corporis Christi in Sacramento Altaris*, Londres, 1686, in-8°. II. *Correctorium doctrinæ Sancti Thomæ.* Ces écrits sont peu estimés.

JEAN DE RAGUSE, né à Raguse, dominicain, devint docteur de Sorbonne, et président du concile de Bâle, fut chargé d'aller plusieurs fois à Constantinople, pour la réunion des Grecs avec les Latins. Il fut ensuite évêque d'Argos dans la Morée, et mourut vers 1450. On a de lui : I. Un *Discours* prononcé au concile de Bâle, dans l'Histoire de ce concile. II. Les *Actes de sa légation* à Constantinople, dans les Actes du concile de Bâle. III. Une *Relation* de son voyage d'Orient, dans *Leo Allatius.*

JEAN DE SPIRE, ancien imprimeur de Venise, imagina, le premier, de numéroter les pages des livres qu'il publia. L'édition de Tacite qu'il fit dans cette ville, en 1469, offrit la première cette nouveauté. Ce livre offre aussi à la fin de chaque feuille les premières réclames, qui ne furent employées en France que vers l'an 1520.

JEAN DE WESTPHALIE ou DE PADERBORN, premier imprimeur de Belgique, vint s'établir à Louvain en 1473. Il avait appris son art à Mayence. On a de lui, depuis l'époque de son établissement jusqu'en 1496, environ cent vingt éditions importantes, dont les caractères, plus romains que gothiques, sont remarquables par leur netteté. On ignore l'année de sa mort.

JEAN D'UDINE, ville capitale du Frioul, naquit, en 1494. Son goût pour la peinture se perfectionna sous le Giorgion à Venise, et à Rome sous Raphaël. Il excellait à peindre les *animaux*, les *fruits*, les *fleurs* et les *ornemens* : c'est aussi le genre dans lequel Raphaël l'employait. Il a très-bien réussi dans les ouvrages de stuc ; c'est à lui qu'on attribue la découverte de la véritable matière que les Anciens employaient pour ce travail. Jean d'Udine fut beaucoup occupé à Rome, où il mourut l'an 1564, à 70 ans, en finissant de peindre une loge pour le pape Pie IV. Ses dessins sont très-recherchés par ceux qui aiment les ornemens d'un grand goût.

JEAN-LE-JEUNEUR, ainsi nommé à cause de ses grandes austérités, patriarche de Constantinople en 582, prit la qualité d'*Evêque œcuménique*, ou universel, contre laquelle les papes Pélage et Grégoire-le-Grand s'élevèrent avec force. Ce patriarche, homme vertueux, mais aigre, hautain et opiniâtre, mort en 595, donnait aux pauvres tout ce qu'il avait. Après sa mort, on ne lui trouva qu'une robe usée et un méchant lit de bois ; l'empereur Maurice le prit, et y couchait lorsqu'il voulait faire pénitence. On trouve le *Pénitenciel* de Jean-le-Jeûneur à la fin du traité *De Pœnitentiâ*, du P. Morin.

JEAN-LE-TEUTONIQUE, dominicain, natif de Wildeshusen dans la Westphalie, mort en 1252, fut pénitencier de Rome, puis

évêque de Bosnie, et quatrième général de l'ordre de Saint-Dominique. On lui attribue une *Somme de Prédicateurs* et une *Somme de Confesseurs,* imprimées, la première à Reutlingen, 1487, in-folio; et la seconde à Lyon, 1515, aussi in-fol.; mais le P. Échard soutient que ces deux ouvrages sont de JEAN de Fribourg, appelé aussi le Teutonique, autre dominicain, mort en 1313. L'un et l'autre eurent de la réputation dans leur siècle.

JEAN PHILOPON, dit *le Grammairien,* d'Alexandrie, l'un des principaux chefs des Trithéites au 7e siècle, avait obtenu par son crédit auprès d'Amrou, général du calife Omar Ier, que la fameuse bibliothèque d'Alexandrie serait sauvée du pillage; mais le barbare Omar rendit ses soins inutiles, et en fit la proie des flammes. Philopon était un auteur très-fécond. Photius dit que son style est élégant et pur, mais que sa doctrine est impie. Il rejetait la résurrection des corps. On a de lui : I. Un *Traité de la Création du monde,* publié à Vienne par le père Cordier, 1630, in-4°. II. Plusieurs autres *Ecrits,* grecs et latins, sur Aristote, recueillis à Venise, 1536, in-folio, en 15 tomes.

JEAN DE PARME, élu général de l'ordre de Saint-François, en 1247, fortement attaché aux sentimens des spirituels, rappela ceux-ci de leur exil, remit l'ordre dans son état primitif, et n'en fut pas moins accusé d'hérésie au tribunal d'Alexandre IV, qui l'obligea à se démettre de son poste. On lui attribue l'ouvrage intitulé *Introduction à l'Evangile éternel.*

JEAN, abbé de Péterborough, écrivit sous le règne d'Edouard III un poème héroïque intitulé *Bellum Navarrense* (1366) *de Petro rege Arragoniæ et Eduardo principe,* composé, dit-on, de 560 vers, et conservé en manuscrit dans la bibliothèque bodléienne.

JEAN (PRÊTRE), ou PRÊTRE-JEAN, de son vrai nom s'appelait *Ungeam.* C'était un prêtre nestorien, qui, à la mort de Koirem-Cham ou de Kenchan, le plus puissant monarque que l'on connût dans les régions orientales de l'Asie, s'empara de son royaume avec tant de valeur et de succès, que les habitans le reconnurent pour leur souverain vers la fin du 11e siècle. Les Grecs et les Latins conçurent la plus haute idée de la grandeur et de la magnificence de ce prêtre-roi, sur les lettres qu'il écrivit à Frédéric Ier, empereur des Romains, et à Emanuel, empereur des Grecs. Ces lettres étaient pleines de jactance et d'exagération. Les nestoriens, de leur côté, appuyaient les fanfaronnades de ce conquérant d'un nouveau genre. D'autres savans ont placé l'empire du Prêtre-Jean, non point dans la Tartarie asiatique limitrophe au Cathay, mais dans le pays des Abyssins. Quoi qu'il en soit, ce prêtre n'était pas sans mérite; il avait de l'étendue dans les idées et des connaissances. Il eut pour successeur son fils, ou, selon d'autres, un frère nommé David, que l'on continua d'appeler du même nom de PRÊTRE-JEAN, et qui fut privé à la fois de la vie et de ses états par Gengis-kan, en 1187, selon les uns, en 1202, selon d'autres.

JEAN D'AUBUSSON. *Voyez* AUBUSSON.

JEAN, surnommé *le Sophiste*, le chef de la secte des nominalistes, dans le 11[e] siècle. Boulay, (Hist. Acad., Paris, tom. 1, pag. 443 et 612), conjecture que ce Jean-le-Sophiste est le même que Jean de Chartres, surnommé *le Sourd*, premier médecin de Henri I[er], roi de France, et qui acquit une grande célébrité par son esprit et son érudition. Mabillon, dans ses Ann. Bened., tom. 5, liv. 67 et 78, pag. 261, croit que Jean-le-Sophiste est le même qui fit connaître à Anselme l'erreur de Roscelin sur la Trinité.

JEAN, surnommé *Pediasimos*, à cause de son égalité d'ame, et *Galenos* pour la sérénité de son esprit, diacre et gardien des archives (chartophilax) de la première Justiniane et de toute la Bulgarie dans le 14[e] siècle, a composé des *Scolies* sur Hésiode et sur le Syrinx de Théocrite. Sa *Géométrie*; son *Abrégé* d'un ouvrage du mathématicien Héron; son *Allégorie analogique* sur les quatre premiers vers du 4[e] livre de l'Iliade; sa courte *Dissertation* sur trois espèces d'allégories des Fables poétiques; ses *Mémoires de physique, de morale et de théologie*, existent manuscrits à la bibliothèque impériale de Vienne. Ses *Scolies* sur Cléomèdes, encore inédites, se trouvent dans plusieurs bibliothèques, ainsi qu'un livre sur les noces. Enfin, nous avons un écrit de Jean Pediasimos sur la duplication du cube, et un autre sur le 1[er] livre des Analytiques d'Aristote. Luc Holstenius transcrivit, à Paris, sur un manuscrit de la bibliothèque du Roi, des vers ïambes de cet auteur, sur la bonne et la méchante femme; il les publia avec d'autres anciens ouvrages, à Rome, en 1638, in-12. Thomas Gale les réimprima dans la 1[re] édition de ses *Opuscula mythologica*, et J.-A. Fabricius les a insérés dans le 13[e] vol. de la Biblioth. gr. On en peut lire une traduction en vers français par M. Fortia.

JEAN DE FLORENCE, a composé, dans le 14[e] siècle, sous le nom de Pecorone, un recueil de *Nouvelles*, imprimé à Milan, en 1558, et réimprimé plusieurs fois.

JEAN DE NOVARRE, ecclésiastique, voulant déterminer l'époque précise où l'on doit célébrer la fête de Pâques, s'occupa un des premiers de la rectification du calendrier, et proposa à Jules II un ouvrage sur cette matière.

JEAN DELLE CORNIVOLE, ou DES CORNALINES, ainsi nommé, parce qu'il excellait dans l'art de graver sur ces pierres, vivait à Florence dans le 15[e] siècle. Laurent de Médicis, protecteur des arts, le fit instruire, et l'élève surpassa bientôt ses maîtres. On le regarde en Italie comme le restaurateur de la gravure en pierres fines. Entre une infinité d'ouvrages de cet artiste, on admira particulièrement le *Portrait du célèbre Savonarole*, gravé sur une grande cornaline.

JEAN IV, surnommé *le Philosophe*, patriarche d'Arménie, né vers le milieu du 7[e] siècle, était d'un extérieur agréable, doué d'un esprit vif, et d'une éloquence naturelle. Ses parens, voyant en lui de grandes dispositions pour les sciences, le destinèrent à l'état ecclésiastique, et le confièrent de bonne heure aux soins d'un habile maître, nommé Théodore Kertenavor; aprèsavoir

étudié avec succès les sciences sacrées et profanes, Jean IV devint un prodige de mémoire, et un des premiers savans de son siècle. L'histoire, l'antiquité, la philosophie et la théologie lui étaient également familières; il les professa pendant long-temps, et forma un grand nombre d'élèves. Vers l'an 718, élu grand-patriarche d'Arménie, il convoqua de suite un concile national, afin de réformer certains abus, et y prononça un discours plein d'érudition et de philosophie. En 727, Jean IV alla à Damas auprès du calife Omar; mais avant d'entrer dans l'appartement du successeur de Mahomet, ce patriarche se mit en habit pontifical, se parfuma, et fit arranger sa barbe d'après la mode pratiquée alors parmi les grands; cette mode était de boucler la barbe en plusieurs nattes, de les disposer en rangée, et de les tenir l'une à l'autre par des fils en or garnis de perles. Le calife, étonné de toutes ces parures, demanda au patriarche s'il était permis à un vicaire du Messie tant d'ajustemens et d'éclat; Jean IV lui répondit, qu'étant privé du don des miracles qu'avaient les Anciens, il était obligé d'avoir recours à l'éclat pour en imposer au peuple, et par là le faire obéir aux lois du Messie. Pour prouver au calife que tous ces ornemens n'étaient point par vanité et par mollesse de son corps, il se découvrit sur la poitrine, et fit voir des habits de grosse laine qu'il portait en dessous. Omar se jeta alors au cou du patriarche; il l'embrassa avec effusion de cœur, et lui accorda les priviléges qu'il demandait en faveur des Arméniens. Jean IV, au retour de ce voyage, mourut après 11 ans de patriarcat. On a de lui: I. Un *Traité contre les policiens et les adorateurs du soleil*. II. Un *Traité contre la secte des visibilaires*. La bibliothèque du Roi des manuscrits possède un exemplaire de cet ouvrage. III. Un *Livre de canons*. IV. Un grand nombre d'*Homélies*. Dans tous ces ouvrages remplis d'érudition et de maximes de morale, l'auteur parle toujours avec éloquence, sagesse et dignité.

JEAN VI, patriarche d'Arménie, florissait vers la fin du 9e siècle; après avoir étudié avec succès les sciences sacrées et profanes, il devint l'intendant de la maison patriarcale; et, au commencement de l'année 897, il fut élu grand-catholicos de ce pays, et gouverna l'église arménienne avec une sagesse admirable, au milieu des vicissitudes et des guerres intestines qui affligeaient alors cette contrée. Jean VI, au bout de 27 ans de patriarcat, mourut dans un âge fort avancé, et laissa les deux ouvrages suivans: I. Une *Histoire d'Arménie, depuis le Déluge jusqu'à l'an 920 de J.-C.* La bibliothèque du Roi en possède un exemplaire in-4°, n° 91. Cet ouvrage est regardé chez les Arméniens comme un chef-d'œuvre d'éloquence, et peut servir de modèle pour écrire une histoire avec art et avec méthode. II. *Histoire chronologique des patriarches d'Arménie, depuis leur origine jusqu'à son temps.* Cette dernière production se trouve aussi parmi les manuscrits arméniens de la bibliothèque du Roi.

JEAN-MAMIGONIAN, savant évêque arménien, florissait dans le 7e siècle. Issu d'une famille illustre et puissante, Jean reçut

une éducation très-soignée, et à l'âge de 33 ans, il fut sacré évêque de la province de Daron, et mourut vers l'an 687. On a de lui : I. Une *Histoire de la province de Daron, depuis le commencement du 4ᵉ siècle jusqu'à l'an* 640, imprimée à Constantinople en 1716, avec les œuvres de Clag. II. Un *Recueil d'Homélies en l'honneur des Saints.* On a de lui aussi une *Lettre écrite à Vachagan, roi d'Albanie*, et la bibliothèque du Roi en possède un exemplaire dans le nº 44 des manuscrits arméniens.

JEAN, médecin arménien, florissait vers la fin du 9ᵉ siècle : il possédait à fond les langues arménienne, grecque, arabe, persane et syriaque. Il laissa en mourant plusieurs ouvrages sur son art et sur l'histoire : I. Un *Traité anatomique, divisé en trois livres.* II. *Traduction* des Œuvres de Galien, en arménien. III. Un *Traité sur les fièvres.* IV. *Traduction* de la Vie de Saint Denys l'Aréopagite, et de plusieurs autres. Le manuscrit arménien de la bibliothèque du Roi, nº 3, fait mention de cet auteur, et de ses ouvrages, qui sont manuscrits.

JEAN ou HENNÉ, docteur arménien, natif de Jérusalem, occupait la place de vicaire-général auprès du patriarche des Arméniens dans cette ville, et vivait vers le commencement du 18ᵉ siècle ; il écrivit, par ordre de ce prélat, une *Histoire détaillée de Jérusalem, et d'autres lieux de la Terre-Sainte :* elle a été imprimée à Constantinople, en un vol. in-8ᵒ. Nous n'en connaissons pas de réimpression.

JEAN DE BRIENNE. *Voyez* BRIENNE.

JEAN V et VI, czars de Russie. *Voyez* IWAN.

JEAN-FRÉDÉRIC Iᵉʳ et II, électeurs de Saxe. *Voyez* ADÉLAÏDE et FRÉDÉRIC.

JEAN V D'ARMAGNAC. *Voy.* ARMAGNAC.

JEAN D'ORLÉANS, comte de Dunois. *Voyez* DUNOIS.

JEAN-ANDRÉ. *Voyez* ANDRÉ.

JEAN-CORVIN. *Voyez* HUNIADE.

JEAN DE BRUGES, peintre. *Voy.* EYCK (Jean Van).

JEAN DE CASTEL BOLOGNÈSE. *Voyez* BERNARDI.

JEAN DE DIEU. *Voy.* DIEU.

JEAN DE GARLANDE. *Voy.* GARLANDE.

JEAN DE MONTRÉAL, ou REGIOMONTANUS. *Voy.* MULLER.

JEAN DE RUREMONDE, l'un des héritiers du fanatisme de Jean de Leyde. *Voyez* RUREMONDE.

JEAN (JACOB). *Voyez* JACOB-JEAN.

JEAN D'ABUNDANCE (JEHAN D'). *Voyez* ABUNDANCE.

JEAN-BARTH. *Voy.* BARTH.

JEAN, etc. *Voyez* BROGNI, EUDÆMON, MAÎTRE-JEAN, MANNOZZI.

JEAN-SCOT. *Voy.* SCOT.

JEANES (HENRI), théologien anglais, né en 1611, à Albersay, au comté de Sommerset, mort en 1662, élève de Hart-Hall, à Oxford, fut ensuite recteur de Beercrocomb et de Capland, au comté de Sommerset. Ce docteur se rangea du côté des presbytériens, et obtint la cure de Chedzoy, qui avait été ôtée au docteur Gautier Raleigh. Jeanes a laissé un très-grand nombre d'ouvrages singuliers : I. *Traité de l'abstinence du mal*, in-8ᵒ. II. *Le défaut de gouvernement dans l'Eglise*

n'est pas une excuse pour ceux qui s'éloignent de l'Eucharistie, in-8°. III. *Traité de l'indifférence des actions humaines*, in-4°. IV. *De la pureté originelle, et de la concupiscence*, in-4°. Différens *Traités polémiques* contre le docteur Hammond, Jérémie Taylor, et Jean Goodwin.

JEANNE (SAINTE) de Valois, institutrice de l'ordre de l'Annonciade, fille de Louis XI, et de Charlotte de Savoie, née en 1464, était petite, contrefaite, et un peu bossue. Louis XI força Louis, duc d'Orléans, son cousin, connu depuis sous le nom de Louis XII, à l'épouser en 1476. Le jeune prince était aussi aimable que son épouse l'était peu, du moins quant à l'extérieur. Pendant la vie de Louis XI, le duc d'Orléans n'osa déclarer trop ouvertement son aversion. Il était obligé de vivre avec elle en époux, et de donner à la crainte ce que l'amour n'aurait pas obtenu de lui. Cependant il ne put s'empêcher un jour de laisser apercevoir son mécontentement. Parlant de Jeanne au roi lui-même, il fit de son mérite et de sa beauté un éloge si ironique, que Louis XI, pour lui imposer silence, répondit malignement qu'il en disait beaucoup, mais qu'il ne disait pas tout encore. « Vous oubliez, ajouta le roi, de dire que la princesse est vertueuse et sage, et qu'elle est fille d'une mère dont la sagesse n'a jamais été soupçonnée. » La réponse était un reproche que le roi faisait à son gendre, dont la mère, Marie de Clèves, avait contracté, depuis la mort de son mari, un mariage secret avec Rabondanges, son maître-d'hôtel. Ce mariage avait déshonoré la duchesse d'Orléans, et supposait des liaisons fort équivoques pendant la vie de Charles, duc d'Orléans, son époux. Après la mort de Louis XI, le duc son gendre garda moins de mesures avec Jeanne; il n'osa néanmoins s'en séparer, par respect pour le roi Charles VIII, son beau-frère, et, dans la crainte de trouver de sa part, et de celle de madame de Beaujeu et du duc de Bourbon, des obstacles qu'il n'eût pu vaincre; mais il ne se contraignit plus dès qu'il fut sur le trône. Il fit dissoudre son mariage en 1498 par le pape Alexandre VI. Jeanne souffrit cette mortification sans se plaindre. Lorsqu'on l'interrogea sur les moyens de cassation, elle répondit « qu'elle ignorait la parenté spirituelle qu'on mettait en avant; qu'elle n'avait aperçu aucune violence, et qu'elle respectait assez la mémoire du roi son père, pour penser qu'il n'avait employé que des voies légitimes; et que, quant au défaut de consommation, l'honnêteté ne lui permettait pas de s'expliquer nettement; mais que sa conscience l'empêchait d'en demeurer d'accord. » Elle se retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de l'*Annonciation* ou de l'*Annonciade*. L'habit en était singulier : le voile noir, le manteau blanc, le scapulaire rouge, la robe grise et la ceinture de corde. Il ne faut pas confondre cet ordre avec les Annonciades célestes fondées en 1604 par Marie Fornari. Le pape Alexandre VI en 1501, et Léon X en 1517, confirmèrent cet institut. Jeanne de France fonda aussi un collége dans l'université de Bourges, et mourut dans cette ville, le 4 février 1505, à 50 ans; jour où l'Église célèbre sa mémoire. « Il serait difficile,

dit le P. Berthier, d'imaginer une princesse plus illustre, plus malheureuse et plus sainte. Elle était née dans une cour pleine d'intrigues ; la simplicité, la candeur firent son caractère. Sa vertu se soutint au milieu des viles passions qui s'agitaient en tout sens autour d'elle. Elle se trouva promise dès l'enfance au premier prince de la maison royale ; et toutes ses inclinations la portaient à la retraite, à la fuite des honneurs. Elle fut liée à un époux qui ne l'aima jamais ; néanmoins ce prince ayant été emprisonné comme rebelle, sa vertueuse épouse imagina toutes sortes de moyens pour procurer sa délivrance, qu'elle obtint enfin par ses larmes et ses prières. (*Voy.* LOUIS XII.) Elle monta ensuite sur le trône avec ce même prince qui lui avait tant d'obligations ; et ce fut pour être répudiée avec un éclat dont il n'est guère d'autre exemple dans l'histoire. » Quelques jours avant sa mort, elle avait donné à son confesseur un écrit qu'elle intitula *Testament*. Elle lui conseille d'éviter les emplois à la cour, les intrigues d'affaires séculières, l'ambition des prélatures. Le père Louis Doni d'Attichi publia sa Vie en 1625, in-12, fort mal écrite. Il s'étend trop sur des choses peu importantes, et en omet de très-essentielles. On a aussi celle de Paulin de Guast, Bourg, 1664, in-8°, et du P. Pierre de Mareuil, 1741, in-8°.

JEANNE, reine de France et de Navarre, née en 1272, femme de Philippe-le-Bel, fille unique et héritière de Henri Ier, roi de Navarre, comte de Champagne, était une princesse aussi spirituelle que courageuse. Le comte de Bar étant venu fondre en Champagne l'an 1297, elle y courut à la tête d'une petite armée ; ce qui épouvanta tellement le comte, qu'il se rendit sans coup férir. Il ne sortit de prison qu'à des conditions très-dures, entre autres, de rendre à la reine, en qualité de comtesse de Champagne, hommage pour le comté de Bar, qu'il croyait indépendant. Jeanne aimait l'éclat extérieur de la royauté, et poussait le penchant à la magnificence jusqu'à la jalousie. Ayant accompagné, en 1299, Philippe-le-Bel à Bruges, elle vit avec chagrin que les bourgeoises de cette ville, la plupart femmes de marchands, se montroient devant elle avec une parure aussi brillante que la sienne : « On ne voit, dit-elle, que des reines à Bruges. Je croyais qu'il n'y avait que moi qui dusse représenter cet état. » On dit qu'elle fit augmenter la rançon des habitans, mais cette petitesse paraît au dessous d'une aussi grande princesse. Elle mourut à Vincennes, le 2 avril 1305, à 33 ans, et fut enterrée dans l'église des Cordeliers de Paris. On accusa Guichard, évêque de Troyes, de l'avoir fait périr par un maléfice. Son innocence fut reconnue. Il n'y eut pas moins d'injustice dans les bruits désavantageux qu'on répandit sur la conduite de la reine de Navarre. On l'accusa d'entretenir des liaisons galantes. Ces accusations, répétées par quelques auteurs modernes, ont été réfutées par des érivains voisins des temps de Jeanne. Elle avait fondé, quelque temps avant sa mort, le collége de Navarre, fameux par le grand nombre d'élèves distingués qu'il a produits. Mézeray dit de cette princesse, « qu'elle tenait tout le monde enchaîné par les yeux,

par les oreilles et par le cœur, étant également belle, éloquente, généreuse et libérale. »

JEANNE Ire, reine de Jérusalem, de Naples et de Sicile, fille de Charles de Sicile, née vers l'an 1326, n'avait que dix-neuf ans lorsqu'elle prit les rênes du gouvernement. Elle était mariée alors à André de Hongrie. La haine qu'elle avait pour son époux était extrême. Ce prince ayant été assassiné, elle fut violemment soupçonnée d'être complice de ce meurtre. Jeanne épousa Louis de Tarente, qui en était en partie l'auteur. Cependant Louis de Hongrie, frère d'André, s'avançait pour venger la mort de son frère sur Jeanne, qui avait été jugée innocente dans un consistoire tenu à Avignon, auquel cette princesse avait assisté. Le roi de Hongrie appela de ce jugement trois ans après; le procès fut revu dans le même tribunal. Il fallait sauver une reine chargée de soupçons et ménager un roi extrêmement prévenu. Voici le tempérament qu'on imagina. On suggéra à la reine de déclarer que l'antipathie pour son mari était l'effet de quelque maléfice, auquel la faiblesse de son sexe n'avait pu résister. Elle le prouva par témoins; elle fut donc déclarée innocente de tous les effets qu'il avait pu produire, parce que tout s'était passé malgré elle et contre sa volonté; le roi de Hongrie ne répondit à la lettre que Jeanne lui écrivit pour se justifier que ces mots : « Jeanne, votre vie déréglée, l'autorité retenue par vous, la vengeance négligée, un mariage précipité, et vos excuses, prouvent que vous êtes coupable. » Ce prince s'avançait toujours, et Jeanne fut obligée de fuir, avec son nouvel époux, en Provence, dont elle était comtesse. Ce fut alors qu'elle vendit au pape Clément VI Avignon et son territoire pour 30,000 florins d'or. De retour à Naples, elle perdit son second mari, et donna bientôt la main à un troisième, Jacques, infant de Majorque, mort peu de temps après. Enfin, à l'âge de 46 ans, elle se maria pour la quatrième fois à un cadet de la maison de Brunswick, nommé Othon. C'était choisir plutôt un mari qui pût lui plaire, qu'un prince qui pût la défendre. Comme elle n'avait point d'enfans, elle adopta son parent Charles de Duras, qu'elle avait élevé avec beaucoup de soin. Elle lui avait fait épouser sa nièce, et le regardait comme son fils. Cependant ce prince ingrat, soulevé par le roi de Hongrie, se révolta contre Jeanne. La reine de Naples, à la sollicitation de Clément VII, qui tenait le pontificat à Avignon, dans le temps qu'Urbain VIII le tenait à Rome, transféra son adoption à Louis de France, duc d'Anjou, fils du roi Jean. Ce changement alluma la guerre. Charles de Duras, furieux, se rendit maître de Naples et de Jeanne, après avoir remporté une victoire signalée en 1381. Ce monstre fit enfermer sa bienfaitrice au château de Muro dans la Basilicate, où elle fut étouffée entre deux matelas. Cette princesse, regrettée par les savans et les gens de lettres, dont sa cour était l'asile, joignait aux charmes de la figure ceux de l'esprit, et presque toutes les qualités du cœur. La postérité, toujours juste quand elle est éclairée, la plaignit, dit Voltaire, parce que le meurtre de son premier mari fut plutôt l'effet de sa faiblesse que de sa méchanceté;

parce qu'elle n'avait que 19 ans quand elle consentit à ce crime; et que, depuis ce temps, on ne lui reprocha ni débauche, ni cruauté, ni injustice. (*Voyez* son Histoire par l'abbé Mignot, 1764, in-12, qui en fait un portrait un peu flatté.) Le sujet de Jeanne est un des plus dramatiques que l'histoire fournisse. Laharpe en a fait une tragédie bien conduite, mais froide, et faible d'intérêt et de coloris. Il a défiguré l'histoire, en faisant faire à la reine l'aveu du meurtre d'André de Hongrie devant les États assemblés, et se punissant elle-même en se donnant la mort. Il eût produit plus d'effet peut-être, s'il eût suivi la vérité historique.

JEANNE II, reine de Naples, sœur et héritière de Ladislas, née en 1371. Cette princesse sans mœurs, livrée d'abord à un favori, excita des murmures et un mécontentement général. Jacques de Bourbon, comte de la Marche, vint l'épouser en 1415, et fut reconnu roi. Il fit exécuter le favori et enfermer la reine. Peut-être aurait-il régné tranquillement, s'il avait ménagé l'esprit inquiet des Napolitains; mais les ayant irrités en prodiguant les charges aux Français, il se forma des cabales contre lui. Jeanne ne recouvra son autorité, que pour en abuser de nouveau, et Jacques, qui l'avait fait enfermer, fut enfermé à son tour. Les Français furent chassés, tandis qu'un nouveau favori s'emparait de la reine et du royaume. Le pape Martin V obtint la liberté du roi, comme il avait obtenu la restitution des places conquises par Ladislas sur le Saint-Siége. Jacques, las de lutter contre la fortune, vint se faire cordelier à Besançon, où il termina ses jours. Jacques Sforce, connétable de Naples, indigné de la faveur de Caraccioli (*Voyez* ce nom), amant et ministre de Jeanne, excita Louis III d'Anjou à venir s'emparer d'un royaume où ses pères n'avaient eu que le titre de rois. Jeanne avait besoin d'un défenseur contre ce prince; elle adopta, en 1420, Alphonse V, roi d'Aragon et de Sicile. Les deux compétiteurs arrivent et se font la guerre. Le monarque aragonais, s'apercevant que la reine changeait de sentiment à son égard, fait emprisonner son favori, et se rend odieux à Jeanne. Sforce saisit cette occasion d'attaquer Alphonse, qu'il vainquit; et, après s'être réconcilié avec Caraccioli, il engagea la reine à adopter Louis d'Anjou. Alphonse fut contraint de se retirer. René d'Anjou, adopté après la mort de Louis son frère, jouit en France de titres pompeux, mais sans réalité. Jeanne, qui régnait depuis 1414 d'une manière si bizarre, mourut en 1435. Elle s'était occupée du soin de faire fleurir les sciences et la justice, avait réformé les coutumes, fondé l'université de droit et de médecine de Naples, et l'hôpital de l'Annonciade, réprimé l'usure excessive des juifs, et les avait contraints à porter un *T* sur leur vêtement, pour les distinguer de ses autres sujets. La première maison d'Anjou s'éteignit dans sa personne. Après sa mort, les deux prétendans à la couronne se la disputèrent. Leur guerre finit en 1442, par la conquête de Naples, que le roi d'Aragon emporta d'assaut, et où il se fit reconnaître Souverain. René retourna en France, où il se consola, dans le sein de la littérature et des

arts, de la perte d'une couronne.

JEANNE HENRIQUEZ, reine de Navarre et d'Aragon, fille de Frédéric Henriquez, seigneur de Medina-del-Rio-Seco, fut mariée en secondes noces, le 1er septembre 1444, à Jean II, roi de Navarre. Cette princesse qui donna le jour à Ferdinand-le-Catholique exerça un grand ascendant sur l'esprit de son époux. Jean II la fit reconnaître comme reine d'Aragon en 1458. Jeanne agit comme une véritable marâtre à l'égard des enfans du premier lit, et surtout du prince de Viane, qui, ayant été enlevé par une mort inopinée, passa pour avoir été empoisonné par sa belle-mère. Il résulta de ces inimitiés des troubles civils, qui durèrent fort long-temps, et dans lesquels Jeanne parut elle-même à la tête des troupes, et déploya toute l'activité d'un général et la fermeté d'un homme d'état. Elle mourut le 13 février 1468.

JEANNE D'ESPAGNE, que les historiens espagnols appellent *la Loca* ou *la Folle*, fille de Ferdinand et d'Isabelle, rois d'Espagne, fut mariée, en 1496, à Philippe, archiduc d'Autriche, dont elle eut l'empereur Charles-Quint. Son époux étant mort en 1506, d'un verre d'eau empoisonnée qu'il but en jouant à la paume, le cerveau de Jeanne, déjà très-faible, se dérangea entièrement, et l'on fut obligé de la tenir presque toujours enfermée. Quelque soin qu'on prît de cacher sa maladie, il semblait qu'elle s'appliquât à la faire éclater. Le jour de la Toussaint, elle voulut aller à la Chartreuse de Miraflorès, où était le corps de son époux en dépôt. Après y avoir fait ses dévotions, il lui prit envie de faire ouvrir son tombeau, pour avoir la triste consolation de le voir. On lui remontra là-dessus tout ce qui était capable de l'en détourner; mais, bien loin d'y avoir égard, elle s'emporta, et commanda avec menaces qu'on lui obéît. On ouvrit donc le tombeau, et on en tira le cercueil. Le nonce du pape, les ambassadeurs de l'empereur et du roi catholique, et quelques évêques y furent appelés, et quoique le corps n'eût presque plus la figure d'homme, la reine le regarda, le toucha plusieurs fois, sans répandre une seule larme: après quoi on referma le cercueil, qu'elle fit couvrir d'une étoffe d'or et de soie. Pierre d'Angleria, qui était alors à la cour d'Espagne, dit qu'un chartreux de Miraflorès lui avait fait espérer que son mari ressusciterait, comme il avait vu d'un autre roi qui avait eu ce privilége quinze ans après sa mort. La bonne reine le crut; mais elle attendit vainement ce miracle. Elle mourut dans sa démence en 1555, à 73 ans, et fut inhumée dans la cathédrale de Grenade à côté de son époux. On y voit encore leur tombeau.

JEANNE, épouse de Chusa, intendant d'Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, était une des femmes qui suivaient Jésus-Christ dans ses voyages, et qui l'aidaient de leurs biens (1). Chez les Juifs, les femmes fournissaient la table et les vêtemens à ceux qu'ils regardaient comme leurs maîtres dans la religion et la piété. Jeanne suivit Jésus-Christ au Calvaire. Elle assista aussi à sa sépulture, et fut une de celles qui allèrent au tombeau porter des aromates, et à

(1) Saint Luc, VIII, 2, 3. Saint Jérôme in Matth. XXVII.

qui, suivant l'Écriture, Notre-Seigneur apparut comme elles en revenaient.

JEANNE DE BOURGOGNE, reine de France, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, et femme de Philippe-le-Long, morte à Roye en Picardie, le 22 janvier 1325, après avoir fondé à Paris le collége de Bourgogne, où est actuellement l'école de chirurgie. Jeanne fut accusée d'adultère en 1313, et condamnée à finir ses jours en prison, dans le château de Dourdan; mais son époux la reprit un an après, persuadé de son innocence, ou feignant de l'être. Un écrivain moderne, dit du Radier, paraît accuser cette princesse des désordres qu'on avait imputés à Jeanne de Navarre. « Jeanne de Bourgogne, dit-il, demeura à l'hôtel de Nesle après la mort de Philippe-le-Long. Cet hôtel est indiqué partout comme le théâtre des scènes de libertinage dont il s'agit. La princesse, jeune à la mort de Philippe, fut près de huit ans veuve. » Mais on peut être veuve et femme honnête. Les autres historiens ne l'accusant point, il est prudent de ne pas condamner sa mémoire; ou du moins, si l'on ne veut pas l'absoudre, il ne faut pas lui attribuer toutes les infamies dont l'historien cité par du Radier voudrait la charger. Quoi qu'il en soit, Jeanne eut de Philippe-le-Long un prince et quatre princesses. — Il ne faut pas la confondre avec JEANNE de Bourgogne, première femme de Philippe VI, morte à Paris en 1348, à 55 ans.

JEANNE, fille de Louis de Flandre, comte de Nevers, épousa Jean IV de Montfort, duc de Bretagne, mort en 1345. C'était une femme au-dessus de son sexe. Il n'y avait point d'homme qui fût plus ferme à cheval, et qui frappât dans l'occasion de plus furieux coups que cette amazone. On raconte d'elle deux actions intrépides. Hennebon, place assiégée par les Français, allait être prise d'assaut, si cette femme forte, sautant par une poterne, à la tête de trois cents gendarmes, ne se fût jetée à l'improviste sur un quartier des assiégeans; ce qui les obligea de quitter la brèche sur laquelle ils étaient déjà. Poursuivie à son tour, elle s'enfuit par des défilés, marchant l'épée à la main, à la tête de sa petite troupe, afin d'être la première à repousser les ennemis, quand ils viendraient l'attaquer. Un si grand exploit ne lui coûta que deux hommes. Quinze jours après, n'ayant que cinq cents chevaux, elle força une seconde fois les lignes des Français, et entra comme en triomphe dans Hennebon, qui tenait encore. La ville, rassurée par le retour de cette héroïne, reprit de nouvelles forces, et continua de se défendre avec tant de vigueur, que les Anglais eurent le temps de la secourir.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, mère de Henri IV, naquit en 1531. Fille de Henri II d'Albret, roi de Navarre, prince faible, elle eut encore un plus faible époux. Elle fut mariée à Moulins, le 20 octobre 1548, à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, prince indolent, inquiet, toujours flottant entre les différens partis qui agitaient alors la France. Jeanne d'Albret, d'un caractère tout opposé, pleine de courage et de résolution, redoutée de la cour de France, chérie des protestans, estimée des deux

partis, avait toutes les qualités qui font les grands politiques; ignorant cependant les petits artifices de l'intrigue et de la cabale. « Elle n'avait, dit d'Aubigné, de femme que le sexe, l'ame entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, et le cœur invincible aux grandes adversités. » Une chose remarquable, c'est qu'elle se fit protestante dans le même temps que son époux devint catholique, et fut aussi constamment attachée à la nouvelle religion, qu'Antoine était chancelant dans la sienne. Jeanne embrassa le parti des huguenots par haine contre le pape, qui avait enlevé à son père le royaume de Navarre par une bulle appuyée des armes de l'Espagne. Le pape Pie IV donna aussi une bulle en 1562, personnellement contre cette princesse; mais Charles IX la supprima si bien, qu'on ne la trouve point aujourd'hui dans le recueil des constitutions de ce pape. Elle se distingua dans ce parti par une fermeté à toute épreuve, et dans l'Europe par son goût pour les lettres. Elle mourut deux mois avant l'horrible exécution de la Saint-Barthélemi, le 9 juin 1572, après cinq jours d'une fièvre maligne. Quoique sa mort eût été naturelle, les massacres qui la suivirent, la crainte que son courage donnait à la cour, enfin sa maladie, qui se déclara au moment où elle venait d'acheter des gants et des collets parfumés, tout cela fit croire fort mal à propos qu'elle était morte empoisonnée. On trouve des *Vers* de sa composition parmi les œuvres de Joachim du Bellay, et Duverdier assure qu'elle en avait beaucoup d'autres qui n'ont point été imprimés. Le P. Garasse parle de ses *Contes* dans sa *Doctrine curieuse;* mais il est aisé de voir, comme l'a observé La Monnoie, qu'il s'est trompé, et que prenant la fille pour la mère, il a attribué à la reine Jeanne les Contes de la reine Marguerite. (*Voyez* HENRI IV; MONTGOMMERI, et MOULIN, au commencement.) On a prétendu que Jeanne d'Albret, après la mort d'Antoine de Navarre, épousa un gentilhomme, nommé Goyon, et qu'elle en eut un fils qui fut ministre protestant à Bordeaux. C'est un fait rapporté par plusieurs historiens calvinistes; nous ignorons sur quoi ils l'appuient.

JEANNE D'ARC, surnommée la *Pucelle d'Orléans*, naquit en 1410 à Domremi, village situé entre Neufchâteau et Vaucouleurs. Son père se nommait Jacques d'Arc, et sa mère Isabelle Romée. C'étaient de bons laboureurs qui vivaient uniquement du travail de leurs mains. Jeanne était, suivant l'usage d'alors, connue sous le nom de Romée, qui était celui de sa mère. Ses principales occupations étaient de coudre, de filer et de garder les bestiaux; elle aimait le travail, et était d'un caractère très-doux et d'une excessive timidité; du reste, elle ne savait ni lire ni écrire. Dès sa plus tendre jeunesse, elle avait manifesté un penchant très-décidé pour la dévotion, et ce penchant ne faisant qu'augmenter avec l'âge, elle ne trouvait plus d'autre plaisir que celui d'aller à l'Église, et d'y prier Dieu avec la plus grande ferveur. Le pays où elle avait vu le jour, était aussi, par sa nature, très-propre à augmenter la force de ces inclinations pieuses : à une demi-lieue de Domremi était le bois Chenu, que l'on croyait alors

hanté par les fées, et que l'on appercevait de la maison de Jeanne d'Arc. On y voyait un hêtre antique et majestueux, qu'on y désignait sous le nom d'*Arbre des Fées*, et sous lequel on se rendait, en grande pompe, au mois de mai de chaque année, pour y suspendre des bouquets, des guirlandes et des couronnes de fleurs. Jeanne d'Arc se rendait fréquemment sous cet arbre, et y chantait de pieux cantiques. Elle était âgée de 13 ans lorsqu'elle commença à avoir des extases; elle était dans le jardin de son père, vers l'heure de midi, lorsqu'elle entendit une voix inconnue qui venait du côté de l'Église, et qui était accompagnée d'une grande clarté. Elle apprit bientôt que c'était celle de l'archange Michel; elle vit aussi l'ange Gabriel, Sainte Catherine et Sainte Marguerite. Ces visions se renouvelaient souvent; Jeanne s'entretenait avec les Saints qui lui apparaissaient, et suivait en tout point les conseils qu'elle en recevait. Il est indispensable de remarquer que l'âge ne développa point dans Jeanne d'Arc les infirmités périodiques qui caractérisent la faiblesse de son sexe, et que même elle ne les connut jamais. Il y avait des chevaux dans le troupeau de son père; elle se plaisait à les monter, et devint très-habile dans ce noble exercice. Cependant, Charles VII, roi de France, était dans le plus grand embarras : battu dans plusieurs rencontres par les Anglais, il était réduit aux abois. Toutes ses troupes s'étaient concentrées dans Orléans, et y soutenaient un siége terrible et meurtrier; malgré tous leurs efforts, cette ville était sur le point de tomber au pouvoir des ennemis. Vers cette époque, Jeanne d'Arc eut des visions plus fréquentes, ses *voix*, (c'est ainsi qu'elle s'exprimait), lui ordonnèrent d'aller en France, et de faire lever le siége d'Orléans. Résolue d'obéir à ce commandement, elle se disposa à le mettre à exécution; mais elle éprouva bien des obstacles de la part de ses parens. Elle obtint néanmoins la permission d'aller passer quelque temps chez un de ses oncles, nommé Durand Laxart, à qui elle confia son secret, et qu'elle persuada tellement de la vérité de sa mission, qu'il se rendit lui-même à Vaucouleurs, pour apprendre au capitaine Baudricourt qui y commandait le desir et les promesses de la jeune inspirée. Baudricourt le reçut fort mal, et n'ajouta aucune foi à son récit. Alors Jeanne se rendit elle-même à Vaucouleurs, se présenta à Baudricourt, qu'elle reconnut au milieu de la foule, et lui annonça « qu'elle avait reçu ordre de son Seigneur de délivrer Orléans, et de faire le dauphin roi, en le menant sacrer à Reims. » Baudricourt lui demanda quel était son Seigneur. « C'est le roi du ciel, » répondit-elle. Le gouverneur de Vaucouleurs fut ébranlé par ses réponses, mais il ne voulut pas néanmoins accéder à sa demande. Ce refus ne la rebuta point, car ses *voix* lui avaient annoncé qu'elle serait refusée trois fois. Elle redoubla d'instances et de prières, protesta que le Seigneur lui ordonnait d'aller vers le noble Dauphin, et qu'elle irait, dût-elle y aller sur les genoux. Enfin Baudricourt donna son consentement. Jeanne fit alors couper sa longue chevelure, prit des habits d'homme, fit écrire à ses parens pour leur demander pardon de sa déso-

béissance, et partit accompagnée de deux gentilshommes, Guillaume Poulingy et Jean de Metz, qui avaient été frappés de ses paroles prophétiques, de son troisième frère, Pierre d'Arc, qui l'avait rejoint à Vaucouleurs, et de quatre autres personnes. Elle parcourut, en cet équipage, vers la fin de l'hiver, une route de cent cinquante lieues, et en pays ennemi. Afin qu'on ne soupçonnât pas son sexe, elle couchait chaque nuit entre les deux gentilshommes de sa suite, enveloppée de son manteau de voyage, les aiguillettes de ses *chausses* et de son *gippon*, fortement attachées. Enfin elle arriva à Chinon le 24 février 1429. Le roi était alors assez embarrassé de ce qu'il avait à faire, et désespérant, pour ainsi dire, de pouvoir secourir Orléans. Il avait été averti de l'arrivée de la Pucelle. Il la fit venir dans sa chambre, qui était toute pleine de jeunes seigneurs, dont la plupart avaient de plus beaux habits que lui. Jeanne s'adressa d'abord au roi, et le salua d'un air modeste et respectueux; il voulait la tromper, et lui dit : « Ce n'est pas moi, voilà le roi », en lui montrant un de ses courtisans : mais elle assura qu'elle le connaissait bien, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, et lui parla avec tant de candeur, d'assurance et de grace, que toute la cour crut voir en elle quelque chose de divin. Elle promit hautement de secourir Orléans, et de faire sacrer le roi à Reims; et, pour s'attirer une entière croyance, elle lui dit, en présence de son confesseur, du duc d'Alençon, et de Christophe de Harcourt, des choses secrètes qu'il n'avait jamais confiées à personne : « Vous souvient-il, sire, lui dit-elle, que le jour de la Toussaint dernière, avant que de communier, vous demandâtes à Dieu deux graces; l'une de vous ôter le desir et le courage de faire la guerre, si vous n'étiez pas légitime héritier du royaume; et l'autre de faire tomber toute sa colère sur vous, plutôt que sur votre peuple? » Le roi fut étonné, mais il ne fut pas tout-à-fait convaincu. Il fallait, suivant les usages de ce temps-là, éclaircir si Jeanne était inspirée par Dieu ou par le démon. Elle fut d'abord examinée par plusieurs évêques qui se trouvaient à la cour de Charles VII. Mais ces examens n'ayant pas paru suffisans, elle fut envoyée à Poitiers, pour être interrogée par les théologiens de l'université. Le roi s'y rendit aussi en personne, pour donner plus de solennité à cette enquête. On nomma une commission de théologiens, qui adressèrent à Jeanne des questions auxquelles elle répondit avec une précision et une justesse étonnantes. Les examinateurs lui demandant quelques signes ou miracles pour preuve de la divinité de sa mission, « En mon Dieu, répondit Jeanne, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire signe; mais le signe qui m'a été donné pour montrer que je suis envoyée de Dieu, c'est de faire lever le siége d'Orléans; qu'on me donne des gens d'armes, en telle et si petite quantité qu'on voudra, et j'irai. » Après plusieurs examens répétés, les théologiens déclarèrent que le roi pouvait, sans scrupule, accepter les services de cette jeune fille. Mais Charles VII, voyant que plusieurs membres du parlement n'ajoutaient point foi aux discours de Jeanne d'Arc, résolut de la soumettre à une dernière et décisive épreuve; ce fut celle

de la virginité; si Jeanne était trouvée vierge, tout soupçon de magie et de sortilége devait s'évanouir. Le roi chargea de cette vérification la reine de Sicile, sa belle-mère, et les dames de Gaucourt et de Fiennes. Ces sortes d'examens n'avaient alors rien d'étrange. Yolande d'Aragon et les deux dames qui l'assistaient, déclarèrent au roi que « Jeanne était une vraie et entière pucelle, en laquelle n'apparaissait aucune corruption ou violence. » Alors toutes les incertitudes cessèrent. On donna à notre héroïne le surnom de *Jeanne la Pucelle*, et elle eut des gens pour sa garde et pour son service. Le roi lui fit faire une armure complète ; elle demanda aussi un étendard de couleur blanche, parsemé de fleurs de lis, et sur lequel on lisait les mots *Jhésus, Maria*. Pour compléter son équipement, il lui fallait une épée, Jeanne dit qu'il lui fallait celle qui se trouvait ensevelie derrière l'autel de Sainte Catherine à Fierbois, et qui était marquée de cinq croix le long de la lame. On trouva cette épée dans l'endroit qu'elle avait indiqué, et aussitôt elle lui fut remise. Alors Jeanne d'Arc entreprit de secourir Orléans, parla à l'armée au nom de Dieu, et lui communiqua la confiance dont elle était remplie. Elle marcha ensuite du côté d'Orléans, y fit entrer des vivres, et y entra elle-même en triomphe, ayant à sa droite le brave Dunois, et escortée des principaux seigneurs de la cour. Un coup de flèche qui lui perça l'épaule dans l'attaque d'un des forts, n'abattit point son courage ; elle arracha de sa propre main le trait qui l'avait blessée, et dit à ceux qui l'entouraient : « Il m'en coûtera un peu de sang ; mais ces malheureux n'échapperont point à la main de Dieu ! » et tout de suite elle monta sur le retranchement des ennemis, et planta elle-même son étendard. Le siége d'Orléans fut bientôt levé. Il y avait sept mois que le comte de Salisbury était venu, le 12 octobre 1428, mettre le siége devant cette ville, et tous les efforts des plus valeureux chevaliers français n'avaient pu repousser les assiégeans. Jeanne d'Arc en huit jours de temps, et après trois jours de combats seulement, contraignit à la fuite l'armée ennemie, naguère si superbe et si menaçante. Cet heureux événement fut célébré par des processions dans toute la ville, et par des cantiques d'actions de grace. Cette cérémonie religieuse eut lieu le 8 mai 1429, et l'usage s'en est constamment renouvelé tous les ans à pareil jour, excepté pendant la révolution. Immédiatement après la délivrance d'Orléans, Jeanne fit marcher les troupes françaises sur la Champagne. L'héroïne enleva aux Anglais la ville de Jergeau, qui fut vaillamment défendue par le brave Suffolk. Jeanne, son étendard à la main, escalada la première les remparts ; elle allait y atteindre lorsqu'un Anglais saisissant une pierre énorme, la lança sur elle avec force, et la renversa au pied de la muraille ; à cette vue, les assiégés poussèrent un cri de triomphe ; mais Jeanne se relevant aussitôt, et voyant les Français troublés, s'écrie avec force : « Amis, amis ! ayez bon courage, notre Seigneur a condamné les Anglais ; à cette heure, ils sont tous nôtres. » Au même instant elle retourne à l'assaut, suivie des troupes que ranime son exemple ;

les murs sont escaladés, les ennemis, culbutés, sont massacrés ou mis en fuite, et Suffolk, voyant que tous ses efforts sont inutiles, est contraint de rendre la place et de se constituer prisonnier, ainsi que tous les autres capitaines anglais. La prise de Jergeau est bientôt suivie de celle de Meaux et de Beaugenci. Bientôt après les Anglais furent battus, en bataille rangée, à Patay dans la Beauce. La Pucelle se montra partout comme une héroïne. Après la victoire de Patay, les villes de Montpipeau, Saint-Sigismond et Sully, abandonnées par les Anglais, rentrèrent sous la domination de Charles VII. Le premier article de sa mission rempli, elle voulut accomplir le second. Elle marcha vers Reims, y fit sacrer le roi le 17 juillet 1429, et assista à la cérémonie son étendard à la main. Charles, sensible, comme il le devait, aux services de cette fille guerrière, anoblit sa famille, lui donna le nom *du Lys*, et y ajouta des terres pour pouvoir soutenir ce nom. Sur la demande de Jeanne, le roi ordonna que les habitans de Greux et de Domremi (ces deux hameaux ne formaient qu'une seule paroisse), fussent exemptés de toutes tailles, aides et subventions. Jeanne supplia aussi le roi de lui permettre de se retirer auprès de son père et de sa mère, allégant que sa mission était remplie; mais Charles VII, sentant tout le prix de cette héroïne, ne voulut jamais y consentir. Jeanne obéit; mais dès ce moment, elle ne voulut plus prendre part aux conseils. Ce fut quelque temps après, à Saint-Denis, que Jeanne d'Arc brisa sa fameuse épée de Fierbois, en frappant une femme de mauvaise vie, qui se trouvait parmi les soldats. Cet accident affligea Jeanne, et lui parut être un avertissement du ciel que sa carrière militaire était finie, et son pouvoir détruit. Cependant elle fit encore plusieurs exploits remarquables, elle fut blessée à la cuisse, à l'attaque de Paris, où elle fit des prodiges de valeur. Mais aussitôt qu'elle fut guérie, elle vint attaquer Saint-Pierre-le-Moûtier, dont elle se rendit maîtresse après deux assauts. Jeanne fut ensuite envoyée dans l'Ile-de-France avec un petit corps d'armée, et battit Franquet d'Arras, qu'elle fit en même temps prisonnier; puis accompagnée de Jacques de Chabannes, de Poton de Xaintrailles, et de plusieurs autres braves chevaliers, elle se renferma dans Compiègne, qu'assiégeait alors le duc de Bourgogne. Le 24 mai 1430, elle fit une vigoureuse sortie contre les assiégeans, et en fit d'abord un grand carnage; mais toutes les forces des ennemis, s'étant soudain rassemblées sur ce point, firent bientôt reculer les Français, qui étaient en petit nombre, et cherchèrent à leur couper le chemin de la retraite : la terreur s'empare des soldats de Jeanne d'Arc; ils fuient en désordre; en vain cherche-t-elle à ranimer leur courage par son exemple; en vain se retourne-t-elle pour soutenir l'effort de l'ennemi; elle se voit elle-même forcée de fuir; elle gagne le pied du boulevard du pont, mais la barrière se trouve fermée. Ne voyant plus de moyens de salut, elle se défend en désespérée; mais sa valeur est forcée de céder au nombre; elle tombe de cheval, et est aussitôt faite prisonnière. La joie des Anglais fut inexprimable à la nouvelle de la prise de Jeanne d'Arc. Il y eut des réjouissances publiques

dans les villes qui leur étaient encore soumises. Jeanne fut d'abord enfermée au château de Beaulieu, d'où elle chercha à s'évader ; elle fut ensuite transportée au château de Beaurevoir, à quatre lieues au sud de Cambrai ; elle y fit une nouvelle tentative pour s'échapper ; mais ce fut aussi inutilement. Elle fut successivement conduite à Arras et à Crotoi, citadelle très-forte à l'embouchure de la Somme. Le duc de Bedfort, chef des Anglais, voulant relever son parti abattu, en sacrifiant Jeanne à sa vengeance, conçut l'infernal dessein d'établir, par une procédure solennelle, qu'elle avait employé les sortiléges et la magie. L'université de Paris écrivit au duc de Bourgogne, pour qu'on la traduisît devant un tribunal ecclésiastique, comme soupçonnée d'être sorcière. Peu après Jeanne, qui était entre les mains de Jean de Luxembourg, fut livrée aux Anglais, et conduite à Rouen. Là, elle fut chargée de chaînes et jetée dans un cachot, où on l'accabla d'outrages ; et aussitôt on commença son procès. Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, expulsé de son siége, et un inquisiteur nommé Lemaire, assisté de soixante assesseurs, furent les juges de l'héroïne d'Orléans. Elle subit plusieurs interrogatoires, où elle montra un courage inébranlable, joint à la plus touchante douleur. On ne peut se faire une idée des questions insidieuses, des menaces, des mensonges, des faux matériels dont firent usage les juges pour donner à son innocence toutes les couleurs du crime ; mais ils furent souvent confondus par l'énergie, la justesse et la dignité de ses réponses. Elle se soumit une seconde fois à l'examen des matrones, pour qu'on n'eût point à douter de sa virginité ; mais le rapport de ses femmes s'étant trouvé favorable à Jeanne, on se garda bien d'en faire mention au procès, parce qu'il eût anéanti le principal chef d'accusation, celui de magie et de sorcellerie. Bien loin de nier qu'elle eût fait des prédictions, elle dit à ses juges qu'avant sept ans les Anglais ne posséderaient plus rien en France. Nous remarquerons que Paris fut repris par les Français, le 13 avril 1446, c'est-à-dire, six ans après la prédiction de Jeanne. Un de ses juges lui ayant demandé si Dieu haïssait les Anglais : « De l'amour ou hayne que Dieu a aux Angloys, ou que Dieu leur soit à leurs ames, ne sçay rien. Mais je sçay bien qu'ils seront boutez hors de France, exceptez ceux qui y mourront, et que Dieu enverra victoire aux Françoys et contre les Angloys. » Plusieurs des assesseurs, touchés de compassion, voulurent la sauver, et lui conseillèrent d'en appeler au jugement du pape ; mais le cruel évêque de Beauvais s'y opposa avec menaces. Les assesseurs, indignés de la perversité du prélat, et des artifices odieux qu'il employait pour faire tomber l'innocence dans le piége, cessèrent d'assister aux séances. On réduisit à douze chefs d'accusation, le résultat de tous les interrogatoires, et l'on chargea l'université de Paris de prononcer sur plusieurs questions générales, sans spécifier, ni accusés, ni juges, ni procès ; et l'université répondit d'une manière conforme aux intentions du tribunal de Rouen. Cependant les Anglais fatigués de la longueur du procès, menacèrent l'évêque de Beauvais

lui-même; alors ceux-ci se hatèrent de consommer l'œuvre d'iniquité qu'ils avaient commencée. Cauchon supprima même dans le procès-verbal, la demande que fit la Pucelle d'être conduite au pape. Sur quoi Jeanne lui dit : « Vous ne voulez écrire que ce qui est contre moi, et vous ne voulez pas faire mention de ce qui est pour moi. » Le 24 mai 1431, on mena la Pucelle au cimetière de Saint-Ouen de Rouen, à la vue du peuple. Un prêtre forcené, nommé Guillaume Érard, fit un mauvais sermon, dans lequel il insulta le roi Charles et son héroïne. Jeanne l'interrompit, et lui donna un démenti à haute voix. Cette assurance irrita ses juges. On la condamna à mourir, peu de jours après, comme sorcière, devineresse, sacrilége, idolâtre, blasphémant le nom de Dieu et des Saints, desirant l'effusion du sang humain, ayant du tout dépouille la pudeur de son sexe, séduisant les princes et les peuples, etc. Ce n'est pas ainsi qu'avait été traitée la comtesse de Montfort, en Bretagne, qui maintint ses droits par ses armes : ni Marguerite d'Anjou en Angleterre, qui se mit à la tête des troupes pour conserver la couronne à Henri IV, son époux. Lorsqu'on eut signifié à Jeanne sa sentence de mort, elle fondit en larmes, et s'écria : « J'en appelle à Dieu, le grant juge des grans torts et ingravances qu'on me fait. » Puis elle demanda avec ardeur la communion. Comme excommuniée, et déclarée hérétique, elle ne pouvait être admise à la participation du sacrement; mais l'évêque de Beauvais, après avoir consulté plusieurs juges, fit répondre qu'on pouvait lui donner l'Eucharistie, ne craignant point de contredire ainsi sa propre sentence, et de proclamer, pour ainsi dire, l'innocence de celle qu'il allait envoyer au supplice comme coupable. Jeanne parut sur le bûcher le 31 mai avec la même fermeté que sur les murs d'Orléans. On lui avait mis sur la tête la mitre ignominieuse de l'inquisition, sur laquelle on lisait ces mots : « Hérétique, relapse, apostate, idolastre. » En face du bûcher, était un tableau sur lequel on voyait cette inscription : « Jeanne, qui s'est fait nommer la Pucelle, menteresse, pernicieuse, abuseresse de peuple, devineresse, superstitieuse, blasphémeresse de Dieu, mal-créant de J.-C., vanteresse, ydolastre, cruelle, dissolue, invocateresse de diables, schismatique et hérétique. » Pendant toute la durée de son supplice, Jeanne ne cessa de chanter les louanges de Dieu. Quand elle eut rendu le dernier soupir, le cardinal de Winchester, fit rassembler ses cendres et les fit jeter dans la Seine. En 1455, on s'adressa au Saint-Siége, pour la révision du procès de l'infortunée Jeanne d'Arc, et son innocence fut facilement constatée. Charles VII ne fit rien pour venger cette héroïne. Callixte III réhabilita sa mémoire; il la déclara martyre de sa religion, de sa patrie et de son roi. On trouve l'original de l'affreux procès de Jeanne d'Arc à la bibliothèque du Roi. La même bibliothèque possède trente manuscrits qui renferment les pièces du procès en révision. Ce n'est pas une chose à oublier, que le sort des deux poètes français qui ont chanté la Pucelle : l'un, Chapelain, s'occupa pendant 30 années à la célébrer; et lorsqu'après un si long

travail il fait paraître son *Poème*, il passe pour le dernier des versificateurs, après avoir été considéré comme le premier. L'autre, Voltaire ne perd pas, à la vérité, sa réputation de versificateur, mais il affaiblit sa réputation de philosophe par des tableaux dont l'Arétin aurait rougi. Il lui impute des horreurs qui révoltent la nature, quoique, dit-on, dans les camps elle gardât son armure la nuit, qu'elle eût deux de ses frères à ses côtés, et que ses ennemis mêmes ne lui aient attribué aucune de ces faiblesses qui tiennent de si près à la nature humaine. Une médaille frappée en l'honneur de la *Pucelle*, après qu'elle eut fait sacrer Charles VII à Reims, nous apprend qu'elle avait pour devise une main portant une épée, avec ces mots : *Consilio firmata Dei*. (*Voyez* l'Histoire de Jeanne d'Arc, vierge, héroïne et martyre d'état, en 2 petits volumes in-12, publiée par l'abbé Lenglet du Fresnoy en 1753, sur un manuscrit d'Edmond Richer, et réimprimée en 1759, en trois parties, sous ce titre : *Histoire de Jeanne d'Arc*, dite *la Pucelle d'Orléans*). M. de Laverdy a examiné sur pièces et avec beaucoup de soin et de sagacité les deux procès de la Pucelle, et il en a publié de savantes notices dans le t. 3 des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*. Ce travail est à la fois le plus curieux et le plus satisfaisant que l'on ait fait sur la vie de Jeanne. M. Chaussard en a publié un extrait en 1806, intitulé *Jeanne d'Arc*, *recueil historique et complet*, 2 v. in-8°. On trouve à la fin du premier volume tous les renseignemens desirables sur le procès fait à cette fille courageuse et infortunée : sur sa condamnation et la réhabilitation de sa mémoire. Le 2e volume contient une nomenclature raisonnée et systématique de tous les ouvrages qui traitent ce point de notre histoire. La tradition qui fait Jeanne d'Arc servante d'hôtellerie, avant qu'elle allât trouver le roi Charles, n'est pas fondée, elle n'est appuyée que de l'autorité de Monstrelet, qui n'est pas d'un grand poids sur ce sujet. Il n'en est pas fait mention dans l'extrait de M. Chaussard ; il y est, au contraire, assuré qu'elle ne quitta point ses parens jusqu'à son départ pour Chinon. Il a paru tout récemment deux ouvrages consacrés à l'héroïne d'Orléans : l'un, par M. Berriat-Saint-Prix, 2 vol. in-8° ; l'autre, par M. Lebrun des Charmettes, 4 vol. in-8°, 1817. Schiller est auteur d'une belle tragédie, intitulée *Jeanne d'Arc*. M. Davrigny en a donné une du même nom au Théâtre Français, en 1819, elle eut un très-brillant succès. M. de Holdat, docteur en médecine, a prononcé à Domremi, le 10 septembre 1820, *l'Éloge de Jeanne d'Arc*.

JEANNE D'ARAGON. *Voyez* ARAGON.

JEANNE DE BOHÊME. *Voy.* NÉPOMUCÈNE.

JEANNE (la papesse). *Voy.* BENOIT III, JEAN VIII, LÉON IV. Son histoire fabuleuse a été écrite par Jacques Lenfant. David Blondel en a publié en particulier une réfutation très-complète. (*Voyez* BLONDEL, DAVID.)

JEANNE DE CASTRO. *Voyez* PADILLA et PIERRE-LE-CRUEL.

JEANNE-GREY. *V.* SEYMOURS.

JEANNIN (PIERRE), connu sous le nom du président *Jean-*

nin, avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1540, parvint par ses talens et sa probité aux premières charges de la robe. Les Etats de Bourgogne le chargèrent des affaires de la province, et eurent à se féliciter de ce choix. Quand on reçut à Dijon les ordres du massacre de la Saint-Barthélemi, ce magistrat plein d'honneur et de vertu, il s'opposa de toutes ses forces à leur exécution, disant *qu'il faut obéir lentement au souverain quand il commande en colère ;* et en effet, quelques jours après, un contre-ordre arriva qui défendait de rien entreprendre sur la vie ni les biens des protestans. Les places de conseiller, de président, et enfin de premier président au parlement de Dijon, furent la récompense de son mérite et de ses services. Ebloui par le zèle religieux et politique qu'affectaient les ligueurs, Jeannin entra dans cette faction ; mais il en découvrit bientôt la perfidie et la méchanceté. Envoyé par le duc de Mayenne auprès de Philippe II, il reconnut que l'intérêt de l'Église n'était qu'un prétexte dont le monarque espagnol se servait pour enlever la France à son roi légitime. Le combat de Fontaine-Française ayant donné le dernier coup à la Ligue, Henri IV l'appela près de lui, et l'admit dans son conseil. Comme Jeannin faisait quelques difficultés, ce bon prince lui dit : « Je suis bien assuré que celui qui a été fidèle à un duc le sera à un roi. » Il lui donna en même temps la charge de premier président au parlement de Bourgogne, à condition qu'il en traiterait avec un autre. Dès ce moment Jeannin fut le conseil, et, si on ose le dire, l'ami de Henri IV, qui trouvait en lui autant de franchise que de prudence. Il joignait, dit de Thou, à une grande candeur, une rare éloquence et une habileté extraordinaire pour les négociations. Il fut chargé de celle entre les Hollandais et le roi d'Espagne, une des plus difficiles qu'il y eut jamais. Il en vint à bout en 1609, et fut également estimé des deux partis. Scaliger, témoin de sa prudence, et Barneveldt, l'un des meilleurs esprits de ce temps-là, protestaient qu'ils le quittaient toujours meilleurs et plus instruits. Le cardinal Bentivoglio dit « qu'il l'entendait parler dans le conseil avec tant de vigueur et d'autorité, qu'il lui sembla que toute la majesté du roi respirait sur son visage. » Henri IV, se plaignant à ses ministres que l'un d'eux avait revélé un secret, il ajouta ces paroles en prenant le président Jeannin par la main : « Je réponds pour le bon homme; c'est à vous autres de vous examiner. » Le roi lui dit, peu de temps avant sa mort, « qu'il songeât à se pourvoir d'une bonne haquenée pour le suivre dans toutes ses entreprises. » Ce prince rendit un jour à sa vertu un témoignage bien flatteur. L'ambassadeur d'Espagne lui demandant quel était le caractère de ses ministres pour pouvoir traiter plus facilement avec eux, Henri IV lui dit : « Je vais sur-le-champ vous les faire connaître. » Il fit appeler le chancelier de Sillery, et lui dit : « Je suis fort en peine, monsieur le chancelier, de voir sur ma tête un plancher qui semble menacer ruine. — Sire, dit le chancelier, il faut consulter des architectes, et faire les répara-

tions, si elles sont nécessaires; mais il ne faut pas aller si vite. » Le roi, ayant fait entrer Villeroi, lui tint le même discours; et le ministre sans regarder le plancher, lui répondit: « Sire, vous avez grande raison, cela fait peur. » Enfin vint le président Jeannin, qui lui dit avec la franchise ordinaire: « Je ne sais pas, sire, ce que vous voulez dire; ce plancher est fort bon, ou j'ai la berlue. Allez, allez, sire, dormez en repos; il durera plus que vous. » Quand les trois ministres furent sortis, le roi dit à l'ambassadeur: « Vous connaissez à présent mes ministres: le chancelier ne sait jamais ce qu'il veut faire: Villeroi me donne toujours raison; Jeannin pense toujours bien, ne me cache rien de ce qu'il pense, et me le dit sans me flatter. » La reine-mère, après la mort de Henri IV, se reposa sur lui des plus grandes affaires du royaume, et lui confia l'administration des finances. Il les mania avec une fidélité dont le peu de fortune qu'il laissa à sa famille est la meilleure preuve. Henri IV, qui se reprochait de ne lui avoir pas fait assez de bien, dit en plusieurs rencontres, « qu'il dorait quelques-uns de ses sujets pour cacher leur malice; mais que pour le président Jeannin, il en avait toujours dit du bien sans lui en faire. » Dans le temps qu'il était simple avocat, il s'était signalé par une éloquence mâle et persuasive. Un riche particulier, qui l'avait entendu discourir aux États de Bourgogne, fut si charmé de ses talens, qu'il résolut de l'avoir pour gendre. Il alla le trouver, et lui demanda en quoi consistait son bien. L'avocat porta la main à sa tête, et lui montra ensuite quelques livres: « Voilà tout mon bien, lui dit-il, et toute ma fortune. » On dit qu'un prince cherchant à l'embarrasser en lui rappelant sa naissance, lui demanda *de qui il était fils*. Il répondit: *de mes vertus.* Ce respectable ministre vit, dans l'espace de 80 ans, sept de nos rois occuper successivement le trône de France. Il mourut, le 31 octobre 1622. Nous avons de lui des *Mémoires* et des *Négociations* publiés à Paris, in-fol., en 1656, par de Castille, son petit-fils; chez les Elzévirs 1659, 2 vol. in-12; et en 1695, 4 vol. in-12. Ils sont estimés, et utiles à ceux qui veulent apprendre à traiter les affaires épineuses. Le cardinal de Richelieu en faisait sa lecture ordinaire dans sa retraite d'Avignon, et trouvait toujours à y apprendre.

JEANROI (DIEUDONNÉ), habile médecin, docteur régent de la faculté de Paris, médecin consultant du roi, né à Nanci, en 1750, fit partie de la nouvelle société de médecine formée par le célèbre Vicq-d'Azyr, et eut une grande part à son illustration. En 1728, une épidémie meurtrière s'étant manifestée parmi des prisonniers détenus à Dinan, Jeanroi se transporta sur les lieux, donna des secours aux malades, et parvint en peu de temps à arrêter les progrès de la maladie; mais la contagion l'atteignit lui-même, et il fut obligé de céder son poste honorable et périlleux à MM. Paulet et Lalouette. Jeanroi s'acquit une grande réputation comme praticien. C'est auprès du lit des malades qu'on pouvait apprécier son habileté; son caractère généreux et désintéressé ne lui faisait pas moins

d'honneur que son talent. Il visitait les pauvres qui n'avaient pas les moyens de le payer, avec autant de zèle que les personnes les plus opulentes. Il est mort, le 27 mars 1816, d'une hydropisie de poitrine, âgé de 66 ans. Il a fourni un grand nombre d'articles à l'Encyclopédie méthodique, tels que *Coqueluche*, *Croûte de lait*, *Achore*, etc. On a en outre : I. Une savante dissertation intitulée : *Quæstio medica, an remediorum etiam empyricorum adhibitio dognatica?* Paris, 1777, in-4°. II. *Premier Mémoire sur les maladies qui ont regné à Dinan, en Bretagne*, en 1779. On le trouve dans le recueil de la Société royale de médecine, année 1779. III. Une *Observation* sur l'obstruction du pylore. IV. Des *Expériences* sur les effets de la racine de dentelaire dans le traitement de la gale.

JEAURAT (Edme-Sébastien), astronome, né à Paris, le 14 septembre 1724, fondateur de l'observatoire de l'École militaire, membre de l'Académie des sciences, et ensuite de l'Institut, est mort le 7 mars 1803. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Traité de perspective*, Paris, 1750, in-4°, adopté dans les écoles d'artillerie et de génie. II. *Nouvelles tables de Jupiter*, 1766, in 4°. III. *Observations sur la comète de* 1759, insérées dans le recueil des Savans étrangers, vol. in-4°. Cette comète avait déjà été calculée en 1521, 1607 et 1682. IV. *Méthode graphique de la trisection de l'angle*, 1763. V. *Observations de l'éclipse de soleil du 5 septembre* 1793. VI. *Mémoire sur les lunettes diplantidiennes*, an 5. VII. Il a publié en outre plusieurs volumes de la *Connaissance des temps*, et divers *Mémoires* qui se trouvent parmi ceux de l'Académie des sciences. On lui doit des tables déduites, par le calcul trigonométrique de ses expériences et dans lesquels les opticiens trouvent toutes les courbures qu'ils doivent donner aux verres destinés à composer les objectifs de lunettes. Il est encore l'inventeur de la lunette *Diplantidienne*, qui, ayant la propriété de donner deux images, l'une droite, l'autre renversée, permet d'observer directement l'instant où le centre d'une planète passe sous un fil horaire.

JEBB (Samuel), docteur en médecine, né à Nottingham, mort dans le Derbyshire, en 1772, eut des succès dans la pratique de son art. Il fut connu aussi comme savant littérateur. On a de lui : I. *Vita Mariæ Scotorum reginæ, quæ scriptis tradidere authores XVI*, Londres, 1725, 2 vol. in-fol. II. Une édition *d'Aristide*, 1728, 3 vol. in-4°. (*Voyez* Aristide.) III. *Baconis Opus majus*, 1733, in-fol. IV. *Humphredi Hodii libri duo de Græcis illustribus*, 1742, in-8°. V. *S. Justini martyris cum Tryphone dialogus*, 1719, in-8°. VI. Une édition très-correcte *de Caii Britanni de canibus Britanicus liber unus; de variorum animalium et stirpium etc. liber unus; de pronunciatione græcæ et latinæ linguæ cum scriptione novâ, libellus; de libris propriis liber unus*, Londini, 1729, in-8°. Les notes et les remarques de Jebb sur les auteurs dont il a donné des éditions prouvent son goût et sa vaste érudition.

JEBB (John), né à Londres

en 1733, frère de sir Richard Jebb, célèbre parmi les partisans ardens d'une liberté sans bornes, tant en matière de religion que de politique, était rempli de talens et d'érudition, mais se livra trop à son goût pour la controverse et la dispute. Voué d'abord aux travaux ecclésiastiques, il y renonça pour embrasser l'état de médecin. On a de lui : I. *Excepta quædam è Newtoni principiis philosophiæ naturalis, cum notis variorum*, Cantabrigiæ, in-4°, ouvrage adopté par l'université de cette ville. II. Le *Recueil* de ses ouvrages, publié en 1787 par le docteur Disney, en 3 vol. in-8°, contient des *Sermons*, *un Traité de la Paralysie*, et divers morceaux de *Controverse* ou de *Politique*. Jebb mourut en 1786. Son esprit actif, entreprenant, ou plutôt turbulent, ne l'empêcha pas d'être recommandable par ses mœurs et sa probité.

JEBER-ABOU-MONÇA, naquit dans le Harran (pays du patriarche Abraham), dans le 3e siècle de l'hégire, qui répond au 9e de l'ère vulgaire. C'était l'époque la plus marquée du règne de l'ignorance et de la sottise sur tout le monde connu. Jeber se fit un nom célèbre dans la pratique et la théorie de la science la plus chimérique de ces temps de ténèbres, l'alchimie. Les gens qui parmi nous ont donné dans ce travers citent cet homme avec de grands éloges. On lui attribue une foule d'expériences sur la pierre philosophale ; c'était pourtant un philosophe rangé par les Arabes dans la classe des plus célèbres qu'ils aient eus.

JÉBUS, fils de Chanaan, fut père des Jébuséens, qui donnèrent leur nom à la ville de Jérusalem, d'où ils furent chassés par David.

JÉCHONIAS, fils de Joachim, roi de Juda, associé par son père à la couronne, régna seul vers l'an 599 avant J.-C., et ne jouit du trône que pendant peu de mois. Nabuchodonosor, ayant pris Jérusalem, le mena en captivité à Babylone. Il demeura dans les fers jusqu'au règne d'Evilmérodac, qui l'en tira pour le mettre au rang des princes de sa cour. On ne sait ce qu'il devint depuis.

JEDAIA-HAPENNINI-BEDRASCHI, surnommé *Habbedrasci*, rabbin espagnol, originaire, à ce qu'on croit du Bas-Languedoc, florissait à Barcelonne vers la fin du 13e siècle. Il a laissé divers ouvrages hébraïques, dont le principal, composé à Barcelonne en 1298, est intitulé *Bechinat-Olam*, *l'Examen* ou *l'appréciation du monde* ; il a été imprimé en 1476, à Mantoue ; en 1484, à Soncino ; en 1591, à Cracovie ; en 1598, à Prague ; et en 1807, à Furth, avec une traduction allemande. Uchtmann en avait donné une traduction latine, à Leyde, en 1630. Une traduction française, par Philippe d'Aquin, avait été publiée à Paris en 1629. Michel Berr, juif de Nanci, en a publié à Metz, en 1708, une nouvelle, sur laquelle M. Silvestre de Sacy a fait d'excellentes observations insérées dans le Magasin encyclopédique. Cet ouvrage, plus connu sous le nom d'Habbedrasci, est à la fois poétique, théologique, philosophique et moral. Il y a quelquefois de l'obscurité dans les idées et de l'enflure dans le style, mais il renferme des beautés qui lui ont procuré des éditions et des traductions multipliées, et il

fait les délices des gens instruits de la nation juive. On a encore de ce juif espagnol, des *Eclaircissemens* sur les endroits les plus obscurs des commentaires de Ben-Ezra sur le Pentateuque; des *Prières* acrostiches, etc.

JEFFERY (JOHN), théologien anglican, né à Ipswich, en 1647, lié avec le célèbre docteur Tillotson, qui le nomma en 1694 archidiacre de Norwich, mourut en 1720, âgé de 72 ans. Il a donné une édition de la *Morale chrétienne*, par sir Thomas Brown; *Aphorismes de morale et de religion*, recueillis des papiers du docteur Whithcote, 1702, et 3 vol. de *Sermons* du même auteur. Il avait publié, en 1701, 1 vol. de ses *Sermons*, et, 20 ans auparavant, différens *Discours* imprimés séparément, recueillis et publiés en 1751, en 2 vol. in-8°. Le docteur Jeffery, ennemi des controverses en matière de religion, parce que, disait-il, elles produisent plus de chaleur que de lumières, a laissé après lui de nombreux manuscrits.

JEFFERY (THOMAS), ministre anglais dissident, né à Exeter vers 1700, mort vers 1728, fut d'abord élève de Haller, et son adjoint en 1726. Cet ecclésiastique fut desservant d'une congrégation au petit Baddow, dans le comté d'Essex. Peu après, il retourna dans sa province, où il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages: I. *Les véritables fondemens de la religion chrétienne, en opposition avec le déisme de Collins*, in-8°. Jeffery, dans cet ouvrage ne lutte pas toujours avec avantage contre son adversaire. II. *Sermons sur la divinité du christianisme prouvée par l'Écriture Sainte.* III. *Revue de la controverse entre l'auteur des véritables fondemens de la religion chrétienne et ses adversaires*, in-8°. IV. *Le Christianisme est la perfection de toutes les religions*, in-8°.

JEFFERY DE MONMOUTH. *Voyez* GALFRID.

JEFFERYS (GEORGE), né en 1678, à Waldron dans Northamptonshire, était, dans le principe, destiné au barreau; mais, après avoir rempli quelque temps les fonctions de secrétaire auprès du docteur Hartstrong, évêque de Derry, vers la fin du règne de la reine Anne et le commencement de celui de Georges Ier, il passa le reste de sa vie auprès des deux derniers ducs de Chandos, ses parens. Il a publié en 1754, 1 vol. in-4° de *Mélanges* en vers et en prose, dans lesquels on trouve *Edwin* et *Mérope*, et un oratorio intitulé le *Triomphe de la vérité.* Jefferys mourut en 1755, âgé de 77 ans.

JEFFERYS (lord GEORGE), baron Wam, connu communément sous le nom du juge Jeffreys, né à Acton dans le Denbigshire, d'une famille nombreuse et peu aisée, s'appliqua à l'étude du droit. Étant en 1666 aux assises de Kingston, d'où la peste avait éloigné la plupart des avocats, la nécessité lui fit permettre de plaider, et il continua à s'appliquer à la pratique jusqu'à ce qu'il fût parvenu aux plus hauts degrés de la magistrature. Un alderman de son nom, et peut-être son parent, chercha à le produire parmi ses concitoyens, et il fut nommé greffier. Le crédit qu'il sut s'acquérir lui valut la confiance du duc d'York, qui le chargea de ses intérêts dans une affaire importante: il fut suc-

cessivement créé chevalier en 1660, appelé à la place de chef de justice de Chester, et chargé de remplir le même emploi à la cour du banc du roi. Lorsque Jacques II monta sur le trône, il parvint à être nommé chancelier. Jefferys fut l'instigateur et le promoteur de toutes les mesures oppressives et arbitraires qui signalèrent ce malheureux règne. La conduite inhumaine et sanguinaire qu'il tint envers les adhérens du duc de Monmouth a voué le nom de Jefferys à l'infamie et à l'exécration des siècles. Ce n'est pas que, dans les occasions indifférentes où aucune passion ne l'agitait, il ne montrât comme juge beaucoup d'équité et de talent; il parlait avec autant de facilité que d'esprit; mais ses réprimandes étaient des insultes grossières, ses expressions alors étaient le langage des halles. Un notaire de Wapping ayant été traduit à son tribunal, Jefferys le maltraita de paroles, et l'épouvanta par la décomposition de ses traits à un tel point, que le notaire dit en se retirant qu'au prix de sa vie il ne voudrait pas s'exposer à paraître une seconde fois devant un juge de cette espèce. Lorsque l'invasion du prince d'Orange eut chassé du trône Jacques II, dans un moment où la confusion régnait partout, le lord chancelier, abhorré du peuple, songea à quitter l'Angleterre; le notaire qu'il avait ainsi maltraité, le reconnut dans une taverne, où déguisé en matelot, il buvait un pot de bierre. Ce fut en vain que Jefferys, s'apercevant qu'il était observé, voulut échapper à ses regards; il fut reconnu: la populace se jeta sur lui, et le mena chez le lord maire, d'où il fut conduit à la tour sous une forte escorte. Il y mourut le 18 avril 1689. Il avait un fils unique, qui hérita de son titre de lord Jefferys, et qui composa quelques essais de poésie. Il prit pour femme l'héritière du comte de Pembroke.

JEGHER (Christophe), habile graveur en bois, né en 1578, en Allemagne, s'établit à Anvers. Rubens le choisit pour graver sous ses yeux plusieurs sujets dont il voulait être l'éditeur. Après la mort de Rubens, le plus grand nombre de ces planches devinrent la possession de Jegher. Les principales sont *Hercule exterminant la Fureur et la Discorde*; *l'Enfant Jésus et Saint Jean jouant avec un agneau*; *La Famille de Rubens*, en deux pièces; *Une Assomption*, etc.

JÉHU, fils d'Hanani, envoyé vers Baasa, roi d'Israël, pour l'avertir de tous les maux qui arriveraient à sa maison. Ce prince, irrité de cette prédiction, le fit mourir, l'an 930 avant J.-C.

JÉHU, fils de Josaphat et 10e roi d'Israël, commença de régner environ l'an 885 avant Jésus-Christ. Il tua Joram, roi d'Israël d'un coup de flèche, et fit mourir Ochosias, roi de Juda. Jézabel, femme d'Achab, ayant insulté Jéhu lorsqu'il entra dans la ville de Jezrahel, ce prince la fit jeter par la fenêtre, donna ordre ensuite qu'on fît mourir tous les fils et les parens d'Achab, et tous ceux qui avaient eu quelque liaison avec ce prince. Ayant trouvé sur le chemin de Samarie quarante-deux frères d'Ochosias, il les fit massacrer. Il rassembla ensuite tous les prêtres

de Baal dans le temple de cette divinité, les y fit tous égorger, et détruisit le temple. Le Seigneur, dit l'Écriture, satisfait de la vengeance que Jéhu avait exercée contre la maison d'Achab, lui promit que ses enfans seraient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération. Cette prédiction fut accomplie dans les personnes de Joachas, Joas, Jéroboam et Zacharie. Ce prince, qui avait paru si zélé à exécuter les ordres de Dieu, ne l'avait fait que par des vues politiques. Dieu l'en punit en le livrant à Hazaël, roi de Syrie, qui désola son royaume, tailla en pièces tout ce qu'il trouva sur les frontières, et ruina tout le pays de Galaad, que possédaient les enfans de Ruben, de Gad et de Manassès. Jéhu mourut l'an 856 avant J.-C., après avoir régné 28 ans. Son règne fut souillé par l'idolâtrie et la cruauté.

JEKYL (sir Joseph), jurisconsulte anglais, et patriote, fils d'un ecclésiastique du comté de Northampton, né en 1665, et mort en 1738, se distingua sous le règne de Guillaume III, par son attachement au parti des Wighs, et fut un des commissaires dans le procès du docteur Sacheverel. A l'avénement de Georges Ier, il fut fait chevalier, garde des registres de la chancellerie, et conseiller privé. Jekyl a soutenu l'indépendance de cette charge contre le lord chancelier du roi, dans un écrit intitulé: *L'Autorité juridique de la charge de garde des registres de la chancellerie établie et défendue.*

JEKYL (Thomas), frère du précédent, élève du collége de la Trinité à Cambridge, vicaire de Rowd au comté de Wilts, prédicateur à Newland au comté de Glocester, et ministre de la chapelle de Sainte-Marguerite de Westminster, fut reçu docteur, et donna plusieurs ouvrages: I. *Sermon sur la Paix et la Charité chrétienne*, prêché à Bristol en 1674. II. *Le Papisme, grand mystère d'iniquité*, sermon prêché en 1680. III. *La Justice et la Paix, seuls moyens de prévenir la perdition*, prêché en présence du lord Mayor, en 1681. IV. *La vraie Religion est le véritable honneur*, prêché en 1682. V. *Exposition du Catéchisme de l'Église*, in-8°.

JELAL (Eddyn). *Voyez* Djelal (Eddyne.)

JELGERSMA (Wiltet-Bernard), Frison, docteur en philosophie, mort à Amsterdam, en 1798, des fonctions pastorales avait passé à celle de secrétaire des États de Frise; mais il est principalement connu par plusieurs *Mémoires*, couronnés, sur divers sujets de métaphysique et de morale.

JELLINGER (Christophe), théologien presbytérien, né en Allemagne, en 1579, mort à Kingsbridge, en 1662, fit ses études à Bâle et à Leyde, servit quelque temps dans les armées, et passa à Genève, où on l'engagea à aller en Angleterre. Il parvint à parler très-purement l'anglais, et obtint la cure de Brent au Devonshire; mais elle lui fut ôtée en 1662, pour non-conformité. Jellinger a laissé: I. *Disputatio theologica de sacrâ cœnâ*. II. Quinze *Conférences avec Jésus-Christ*. III. *Nouvelle route vers la mort*. IV. *Le Commerce spirituel, et autres livres mystiques*.

JEMAL-EDDYN. *Voy.* DJEMAL-EDDYN.

JENISCHIUS (PAUL), d'Anvers, également versé dans les langues et dans les sciences, père de dix-neuf enfans, dont quatre seulement vécurent, donna le jour à un vingtième, qui lui procura plus de renom et demanda plus de soins que tous les autres; c'est son livre intitulé *Thesaurus animarum*, qui le fit bannir de son pays. Il mourut à Stuttgard, le 18 décembre 1647, à 89 ans.

JENKIN (GUILLAUME), théologien non-conformiste, fils d'un ministre puritain, né en 1612, à Sudbury, au comté de Suffolk, mort en 1684, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge. Il fut nommé, en 1641, ministre de l'église du Christ, près de Newgate, à Londres, et dépossédé en 1662, pour cause de non-conformité. Compromis dans la conspiration de Love, il fut mis à la tour; mais, en s'adressant à Cromwel, il obtint son élargissement. En 1684, Jenkin, mis en prison à Newgate, pour s'être trouvé à des assemblées illicites, y mourut quatre mois après. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Exposition de l'Epître de Jude*, in-fol. II. *Celeusma*, ou *Clamor ad theologos hierarchiæ anglicanæ*. III. Quelques *Sermons* et *Ecrits* de controverse.

JENKIN (ROBERT), savant théologien anglais, né en 1656, dans l'île de Thanet, précepteur de l'église de Chichester, en 1688, a donné plusieurs ouvrages estimés : I. *Examen historique de l'autorité des conciles généraux*, 1688. II. *Défense de la profession de foi de l'évêque de Lako à sa mort.* III. *Defensio S. Augustini adversùs Jo. Phereponum*, 1707. IV. *Traduction anglaise de la vie d'Apollonius de Thyane*, d'après le français de Tillemont. V. *Examen* de l'Histoire des Juifs, de Basnage; des Sermons de Wiston; des Notes de Loke sur les Epîtres de St. Paul, et de la Bibliothèque choisie de Le Clerc. VI. *La certitude de la religion chrétienne*, dont il a paru, en 1721, une cinquième édition corrigée. Jenkin mourut en 1707, à l'âge de 70 ans.

JENKINS (HENRI), Anglais, phénomène très-remarquable de longévité, naquit en 1501, au comté d'York, et mourut en 1670; ainsi, il vécut 169 ans. Dans sa vieillesse, il donnait des détails sur la bataille de Flodden-Field, et porta témoignage aux assises, sur une circonstance passée depuis plus de 140 ans. Sa mémoire la lui rappelait parfaitement; car il conserva ses facultés jusqu'à la fin de sa vie. Comme il était né avant le temps de l'établissement des registres des paroisses, il ne s'en trouva aucune qui voulût le reconnaître et se charger de lui; de sorte qu'il fut obligé de mendier pour vivre. Cependant, la paroisse de Bolton, au comté d'York, à laquelle il appartenait réellement, lui a élevé, dans son église, un monument qui atteste toutes ces particularités.

JENKINS (DAVID), juge anglais, célèbre par son intrépidité, né en 1586, à Hensol, au comté de Glamorgan, mort en 1667, à l'âge de 82 ans. Admis comme élève, en 1597, à Edmond-Hall d'Oxford, il y prit le baccalauréat, puis passa au collége de justice de Gray, où il fut conseiller,

et se fit beaucoup d'honneur dans ses fonctions. Le roi Charles Ier le nomma juge du pays de Galles. En 1645, son zèle ardent pour la cause du roi lui fut fatal. Il fut arrêté à Herefort, et envoyé à la Tour. Quand il comparut à la barre de la chambre des communes, il protesta contre sa compétence, et ne voulut pas se mettre à genoux. Pour cette insubordination, il fut condamné à une amende de 1000 livres sterling, et renvoyé en prison. En 1650, un autre acte du parlement ordonna que son procès lui fût fait. On dit que ce fut Harry Martin qui, par un discours hardi, empêcha les suites de cette mesure. Jenikns, qui s'attendait à être pendu, déclara qu'il voulait être exécuté avec une Bible sous un bras, et la grande charte sous l'autre. En 1656, il fut élargi. On a de lui des *Traités* sur la politique et sur les lois, imprimés en 1681, in-12. Il avait publié, en 1648, in-12, sous le titre d'*Œuvres*, l'apologie de sa conduite, et quelques autres écrits qu'il avait composés en prison.

JENKINS (sir LEOLINE), homme d'état habile et docteur en droit civil, issu d'une famille de Glamorganshire, dans le pays de Galles, né en 1623, fut envoyé, en 1641, pour finir ses études au collége de Jésus, à Oxford. La guerre civile ayant bientôt éclaté, il prit les armes, et se rangea parmi les royalistes avec plusieurs autres étudians. Les troubles n'interrompirent point ses études, qu'il suivit avec ardeur. Il ne quitta Oxford qu'après la mort du roi. Retiré alors dans le pays de Galles, le docteur Mansell, principal du collége de Jésus, lui procura l'éducation du fils aîné de sir John Aubrey, qui lui attira bientôt d'autres élèves. Le parlement, ne voyant cette réunion qu'avec jalousie et avec crainte, l'eut bientôt dissipée. Jenkins, regardé comme un homme dangereux, chercha son salut dans la fuite, et voyagea, suivi de ses élèves, en France, en Hollande et en Allemagne. De retour en Angleterre, en 1658, il s'y rendit extrêmement utile à Gilbert Sheldon, archevêque de Cantorbéry, fondateur de l'établissement qui porte son nom, et d'où sont sorties tant de belles éditions. Lorsque la première guerre avec la Hollande, en 1664, vint à éclater, il fut choisi parmi les jurisconsultes appelés à revoir les lois maritimes, et à en former un corps de législation pour l'adjudication des prises dans la cour de l'amirauté, dont il fut nommé juge assistant. Bientôt après, Jenkins fut chargé par le roi lui-même d'une affaire qui lui était personnelle. La reine-mère, Henriette-Marie, veuve de Charles Ier, étant morte en France en 1669, ce fut lui qui vint réclamer à Paris ses biens, auxquels Louis XIV, son neveu, avait des prétentions. Il eut le bonheur de réussir, et fut nommé chevalier en 1669. Cet honneur ne tarda pas à lui en procurer un plus grand encore ; il fut chargé de traiter avec les commissaires nommés par l'Écosse, de la réunion des deux royaumes ; et, en 1674, il fut appelé à être l'un des négociateurs du traité de Nimègue. On peut voir dans les Mémoires du chevalier Temple, quelle part il prit dans cette importante mission. A son retour en Angleterre, en 1679, l'université d'Oxford le nomma pour son député. On le vit, à deux reprises,

s'opposer avec la plus grande force dans le parlement, au bill proposé pour l'exclusion du duc d'York de ses droits à la couronne. Il combattit avec non moins d'ardeur mais sans succès, la proposition, faite en 1681, de l'impression des délibérations et des débats de la chambre des communes, qu'il regardait comme incompatible avec la dignité d'une pareille assemblée, et comme un appel inconsidéré au peuple. A peu près dans le même temps, nommé secrétaire d'état, il avait reçu les sceaux en cette qualité, dans des temps aussi critiques que dangereux. Se trouvant, dans beaucoup d'occasions, en opposition avec la cour, ennemi constant de tous les projets fantastiques dont s'occupait le conseil privé, et fatigué des fonctions de sa place, il obtint sa retraite en 1684, et mourut en septembre 1685. Ses lettres et ses papiers, recueillis par W. Wine, ont été imprimés en 2 vol. in-fol., en 1724, sous le titre d'*Œuvres de Jenkins.*

JENKINSON (Antoine), voyageur anglais du 16e siècle, partit d'Angleterre pour la première fois, le 2 octobre 1546, et parcourut la plupart des États de l'Europe et de l'Asie. En 1557, la commission anglaise, qui s'était formée pour la Russie, lui confia ses intérêts, et le chargea d'étendre son commerce jusque dans la Chine, à travers le continent de l'Asie. Jenkinson s'acquitta de cette commission en homme d'un talent consommé, et sut se concilier l'amitié du czar Iwan. Il ne put cependant pénétrer jusqu'au Cathai, comme il en avait l'intention, et revint en Angleterre en 1560. L'année suivante, il repartit pour aller rétablir le commerce anglais dans la Perse; cette entreprise fut couronnée d'un succès complet, et il revint le 28 septembre 1564. La reine Elisabeth, satisfaite de ses services, le nomma ambassadeur en Moscovie, en 1566, il se montra digne d'occuper ce poste important. Les relations contenues dans ses lettres, se trouvent dans le premier volume de la collection d'Hackluyt. Elles sont intéressantes et instructives. Son premier voyage se trouve en entier dans le Recueil de Puchas.

JENKS (Benjamin), pieux théologien de l'Église d'Angleterre, né en 1646, au comté de Shrop, mort en 1724, fut recteur de Harley dans cette province, chapelain du comté de Bradfort, et, pendant cinquante-six ans, ministre de l'église d'Harley, où il a été enterré. On a de lui: I. Deux volumes de *Méditations.* II. *Dévotions dans l'intérieur des maisons*, in-12. III. *Soumission à la justice divine*, in-12; et d'autres *livres de piété* très-estimés, et d'un usage journalier.

JENNENS (Charles), gentilhomme anglais de la province de Leicester, mort en novembre 1773, composa des *Oratorios*, qu'Haendel mit en musique. On cite celui du Messie, comme l'un des meilleurs. Mais ce qui distingua surtout Jennens, ce fut sa fortune et la magnificence de sa maison. Il vécut en grand seigneur.

JENNINGS (Jean de), maréchal de la cour suédoise, né en 1729, à Stockholm, d'une famille anglaise, se servit de ses richesses pour encourager les arts et les diriger vers des objets d'utilité publique. Il fit défricher

une grande étendue de terrain, et s'occupa de perfectionner les canaux de navigation. Il eut surtout une grande part aux travaux du canal de la Trollhaetta, destiné à rendre navigable la Gotha. Il mourut subitement en 1773, âgé de 44 ans. Il était membre de l'Académie des sciences de Stockholm.

JENNINGS (David), célèbre ministre dissident, né en 1691, mort en 1762, desservit pendant quarante-quatre ans une congrégation à Old-Gravel-Lane. Il fut aussi reçu docteur en Écosse, et mis à la tête de l'Académie fondée par M. Coward. Le docteur Jennings a publié plusieurs ouvrages : I. *Introduction à l'usage des globes et des cadrans solaires*, in-8°. II. *Introduction à la connaissance des médailles*, in-12. III. *Les antiquités juives*, 2 vol. in-8°. IV. Plusieurs *Sermons*.

JENSON (Nicolas), célèbre imprimeur et graveur en caractères à Venise, né en France vers 1420, était originairement graveur de la monnaie de Paris, sous le règne de Charles VII, en 1458, ou dès les premières années du règne de Louis XI, vers 1461 : le bruit de la découverte de l'imprimerie, inventée à Mayence, commençant à se répandre, il fut envoyé dans cette ville, par ordre du roi, pour s'instruire secrètement dans cet art, ou plutôt pour savoir en quoi il consistait. C'est ce qu'on lit dans un ancien manuscrit sur les monnaies de France, qui paraît avoir été composé dans ce temps même, et dont voici le passage original. « Ayant su qu'il y avait à Mayence gens adroits à la taille des poinçons et caractères, au moyen desquels se pouvaient multiplier, par impression, les plus rares manuscrits, le roi, curieux de toutes telles choses et autres, manda aux généraux de ses monnaies y dépêcher personnes entendues à ladite taille, pour s'informer secrètement de l'art, et en enlever subtilement l'invention ; et y fut envoyé Nicolas Jenson, garçon sage, et l'un des bons graveurs de la monnaie de Paris. » Dans un autre manuscrit à peu près semblable, que possédait Mariette, il est dit en marge, dans une note qui se rapporte à l'année 1458, «que Charles VII, informé de ce qui se faisait à Mayence, demanda aux généraux de ses monnaies une personne entendue pour aller s'en informer, et que ceux-ci lui indiquèrent Nicolas Jenson, maître de la monnaie de Tours, qui fut aussitôt dépêché à Mayence ; mais qu'à son retour en France, ayant trouvé Charles VII mort, il était allé s'établir ailleurs..... » Voilà deux versions différentes, dont la dernière semble mériter la préférence, en ce qu'elle explique au moins comment Jenson, après avoir été envoyé à Mayence aux frais du roi, alla porter à Venise les fruits de son industrie, au lieu d'en enrichir sa patrie. Il est présumable qu'il craignait de ne pas trouver dans Louis XI, à son retour, le protecteur qu'il avait eu dans son prédécesseur. Quoi qu'il en soit, Jenson se fit une grande réputation dans les trois parties de la typographie ; c'est-à-dire, la gravure des poinçons, la fonte des caractères et l'impression ; talens que peu d'artistes ont réuni. C'est lui qui le premier imagina et détermina la forme et les proportions du caractère romain, tel qu'il existe aujourd'hui dans les imprimeries. Il forma les

majuscules de capitales latines, et les minuscules de lettres espagnoles, lombardes et françaises, ou carolines, auxquelles il donna une figure plus simple. Malgré les progrès de l'art, on admire encore à présent l'élégance et la propreté de ses caractères, et ses éditions sont recherchées avec empressement. La première, sortie des presses de Jenson, est celle du rare ouvrage intitulé *Decor Puellarum*, in-4°, datée de 1461, mais par erreur, et qui est véritablement de 1471, parce qu'il y est question d'un autre livre italien, imprimé in-4°, par le même, en 1471, avec ce titre : *Luctus christianorum ex passione Christi......* » Jenson imprima, la même année, un autre petit livre in-4°, en italien, également intitulé : *Gloria mulierum*, qui paraît une suite naturelle du *Decor puellarum*. Enfin il imprima, de 1470 à 1481, près de cent cinquante ouvrages, époque que l'on peut conjecturer être l'année de sa mort, puisqu'il paraît avoir cessé d'imprimer vers ce temps-là.

JENYNS (Soame), né à Bottesham, en Cambridgeshire, ou, selon d'autres, à Londres en 1704, poète et littérateur, n'était pas sans mérite. On trouve dans ses ouvrages plus d'élégance et de correction que de verve et d'invention; élégant et agréable, il ne put s'élever au niveau des poètes du premier rang. La première de ses productions, publiée en 1728, fut *l'Art de la Danse*, poème suivi d'autres pièces, dont il forma un volume, qu'il publia en 1752. Cette production se fait encore lire avec plaisir. Ses Poésies ont été rassemblées et imprimées collectivement trois fois de son vivant; la première édition est celle dont on vient de parler; la seconde est de 1761, en 2 volumes petit in-8°; la dernière, en 1 volume seul grand in-8°, est de 1778. On a encore de lui: *Recherches libres sur l'origine du mal*, in-8°, 1757; *Vues sur l'évidence du christianisme*, 1776, in-12; *différens Traités de politique*, et *quelques dissertations sur des sujets de philosophie*. Nelson Cole a rassemblé ces derniers ouvrages après la mort de l'auteur, en 4 v. in-8°, qui ont paru en 1790. Jenyns, mort en décembre 1687, âgé de 83 ans, avait aidé Moore dans la rédaction de l'ouvrage périodique intitulé *The World*. (*Le Monde*.)

JEPHSON (Richard), écrivain dramatique, né en Irlande, mort auprès de Dublin en 1803, servit dans les armées en qualité d'officier, et fut, pendant plusieurs années, lieutenant-général de la cavalerie, et aussi, pendant quelque temps, membre de la chambre des communes d'Irlande. Jephson a donné beaucoup d'ouvrages dramatiques, et quelques autres : I. *Braghenza*, représentée avec succès à Drury-Lane, et imprimée en 1755. II. *Les lois de Lombardie*, tragédie qui eut neuf représentations à Drury-Lane, en 1779. III. *La cour de Narbonne*, qui fut bien reçue. IV. *L'Amour aux Indes orientales*, opéra. V. *Julie*, ou *l'Amour italien*, tragédie. VI. *Deux cordes à votre arc*, farce. VII. *La Conspiration*. VIII. En 1794, il a publié *les Confessions de Jean-Baptiste Conteau, citoyen français*, 2 vol. in-12, satire sévère de la dépravation des mœurs en France. IX. La même année, il donna *les Portraits romains, poème en vers*

héroïques, avec des remarques historiques et des notes, 1 vol. in-4°.

JEPHTÉ, successeur de Jaïr dans la judicature des Hébreux, tourna ses armes contre les Ammonites, vers l'an 1187, avant J.-C. Pour obtenir la victoire, il fit vœu de sacrifier la première tête qui se présenterait à lui après le combat : ce fut sa fille unique, que Philon nomme Séila ; il l'immola deux mois après. Les saints Pères sont partagés sur le droit et sur le fait de ce vœu si extraordinaire de Jephté. Plusieurs l'ont condamné comme téméraire, et son exécution comme impie et cruelle ; ils prétendent qu'il est contre la loi naturelle et contre la loi divine, d'immoler un homme comme une victime. Quelques-uns disent, pour justifier ce vœu, que le maître de la vie et de la mort l'avait inspiré à Jephté, et en avait exigé l'accomplissement, sans qu'on puisse lui demander raison de sa conduite, ni en tirer aucune conséquence. D'autres enfin supposent que l'immolation de la fille de Jephté ne fut que spirituelle ; que Jephté consacra la virginité de sa fille au Seigneur, et qu'il l'obligea de passer le reste de ses jours dans la continence. (*Juges, XI.* Jephté mourut l'an 1181 avant J.-C. *Voy.* IDOMÉNÉE. *Dict. mythol.*

JÉRÉMIE, l'un des grands prophètes hébreux, fils du prêtre Helcias, natif d'Anathoth près de Jérusalem, commença, suivant l'Écriture, de prophétiser sous le règne de Josias, l'an 629 avant J.-C. Les malheurs qu'il prédisait aux Juifs, et la liberté avec laquelle il reprenait leurs désordres, les irritèrent tellement contre le prophète, qu'ils le jetèrent dans une fosse pleine de boue, d'où un ministre du roi Sédécias le fit retirer. On eut bientôt occasion d'admirer l'esprit de Dieu qui l'animait. Il avait prédit la prise de Jérusalem : cette ville se rendit effectivement aux Babyloniens, l'an 606 avant J.-C. Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, donna au prophète la liberté, ou d'aller à Babylone pour y vivre en paix, ou de rester en Judée. Le prophète préféra le séjour de la Judée, pour conserver le peu de Juifs qui y étaient demeurés. Il donna de bons avis à Godolias, gouverneur de ce pays ; mais cet homme imprudent, les ayant négligés, fut tué avec ceux de sa suite. Les Juifs, craignant la fureur du roi de Babylone, voulurent chercher leur sûreté en Égypte. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein, et fut enfin contraint de les suivre avec son disciple Baruch. Là, il ne cessa de leur reprocher leurs crimes, avec son zèle ordinaire ; il prophétisa contre eux et contre les Égyptiens. L'Écriture ne parle point de sa mort ; mais on croit que les Juifs, irrités de ses menaces continuelles, le lapidèrent à Taphné, l'an 590 avant J.-C. Il ne nous reste des ouvrages de Jérémie que ses *Prophéties*, divisées en 52 chapitres, et ses *Lamentations*, en cinq. Ce prophète, si nous en croyons Saint Jérôme, est simple dans ses expressions, sublime dans ses pensées ; mais cette simplicité offre souvent des expressions énergiques. Il y a quelques visions symboliques, faciles à expliquer. Le Seigneur montra en vision à Jérémie, deux paniers placés devant le temple, dont l'un était plein

de figues exquises, et l'autre de figues si mauvaises qu'on n'en pouvait manger. Le prophète reçut de Dieu même l'explication de cet emblème. Il apprit que les excellentes figues, que le Seigneur recevait comme une offrande très-agréable, désignaient la partie du peuple de Juda captive à Babylone; les mauvaises figues, qu'il rejetait avec horreur, comme un présent indigne de lui, étaient le roi Sédécias, et les Juifs demeurés à Jérusalem ou retirés en Égypte. Arnaud Baculard a traduit en vers français les *Lamentations de Jérémie*, 1757, in-8°. On attribue à Jérémie le troisième et le quatrième livre *des Rois*, et quelques Psaumes. Ses principaux commentateurs sont : Saint Jérôme, Grotius, Jean Calmet, et les auteurs de l'ouvrage intitulé *Principes discutés*.

JÉRÉMIE, métropolitain de Larisse, fut élevé l'an 1572 sur la chaire patriarcale de Constantinople, à l'âge de 36 ans. Les luthériens lui présentèrent la confession d'Augsbourg, dans l'espérance de la lui faire approuver; mais il la combattit de vive voix et par écrit. Il ne paraissait pas même éloigné de réunir l'Eglise grecque à l'Eglise romaine, et avait adopté la réformation du calendrier de Grégoire XIII. Ses envieux en prirent occasion de l'accuser d'entretenir des relations avec le pape, et le firent chasser de son siége en 1579. On a imprimé sa *Correspondance* avec les luthériens, en grec et en latin, à Wittemberg, 1584, in-fol. Un catholique l'avait déjà publiée en latin, en 1581. Ce prélat mourut après 1585.

JERMAK-TIMOFEW, hetman ou chef des Cosaques, réalisa les projets d'Iwan Basilowitz pour soumettre la Sibérie à l'empire russe. Cet homme, célèbre dans l'histoire de Russie, avec une poignée de monde, et dans le court espace de 4 ans (de 1580 à 1584), conquit ces vastes provinces et poursuivit les anciens oppresseurs de la Russie jusque dans leurs asiles les plus reculés. Il périt dans les eaux du Vagai.

JÉROBOAM, premier roi d'Israël, fils de Nabath, de la tribu d'Éphraïm, et d'une veuve nommée Surva, plut tellement à Salomon, que ce prince lui donna l'intendance des tribus d'Éphraïm et de Manassès. Le prophète Ahias lui prédit qu'il régnerait sur dix tribus. Salomon, pour empêcher l'effet de cette prédiction, donna ordre de l'arrêter; mais il s'enfuit en Egypte, où Sésach lui donna un asile, et il y demeura jusqu'à la mort du roi. Roboam, successeur de Salomon, fut le tyran de son peuple : dix tribus se séparèrent de la maison de David, et firent un royaume à part, à la tête duquel elles mirent Jéroboam vers l'an 972 avant Jésus-Christ. Ce nouveau roi, craignant que, si le peuple continuait d'aller à Jérusalem pour y sacrifier, il ne rentrât peu à peu dans l'obéissance de Roboam, son prince légitime, fit faire deux veaux d'or. Il plaça l'un à Béthel, l'autre à Dan, ordonna à ses sujets de les adorer, et leur fit défendre d'aller désormais à Jérusalem. Ce prince éleva au sacerdoce les derniers du peuple, qui n'étaient pas de la tribu de Lévi, établit des fêtes solennelles à Béthel comme à Jérusalem, et réunit dans sa personne la dignité du sacerdoce à la majesté royale. Un jour, dit l'Ecriture, qu'il faisait brûler de l'en-

cens sur l'autel de Béthel, un prophète vint lui annoncer que cet autel serait détruit; qu'il naîtrait un fils de la race de David, nommé Josias, lequel égorgerait sur cet autel tous les prêtres qui l'encenseraient. Il ajouta que, pour preuve qu'il disait la vérité, l'autel allait se fendre en deux à l'heure même. Jéroboam ayant étendu la main pour faire arrêter le prophète, sa main se sécha, et l'autel se fendit aussitôt. Alors le roi pria le prophète d'obtenir sa guérison, et sa main revint à son premier état. Ce prodige ne changea pas le cœur de Jéroboam. Il mourut dans son impiété, après 22 ans de règne, l'an 954 avant Jésus-Christ. Sa famille fut détruite et exterminée par Baasa, selon la prédiction d'Ahias de Silo.

JÉROBOAM II, fils de Joas, et roi d'Israël comme lui, rétablit le royaume d'Israël dans son ancienne splendeur. Il monta sur le trône l'an 826 avant Jésus-Christ, reconquit les pays que les rois de Syrie avaient usurpés et démembrés de ses états, et réduisit sous son obéissance toutes les terres de delà le Jourdain jusqu'à la mer Morte. La mollesse, la somptuosité régnaient dans Israël avec l'idolâtrie. On adora les veaux d'or à Béthel, on fréquenta tous les hauts lieux du royaume, et l'on y commit toutes sortes d'abominations. Jéroboam mourut l'an 785 avant Jésus-Christ, après 41 ans de règne.

JÉROME (SAINT), en latin *Hyeronymus*, le plus savant docteur de l'Église latine, né vers l'an 340 à Stridon, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, où Eusèbe, son père, tenait un rang distingué. Après avoir fait donner à son fils une excellente éducation, il l'envoya à Rome, où ce jeune homme fit des progrès rapides dans les lettres et dans l'éloquence. Ses écrits donnent lieu de penser que sa jeunesse fut bouleversée par les passions. Au retour d'un voyage dans les Gaules, il se fit baptiser à Rome; il fut dès ce moment un homme nouveau. Entièrement consacré à la prière et à l'étude de l'Écriture, il vécut en cénobite au milieu du tumulte de cette ville immense, et en Saint au milieu de la corruption et de la débauche. De Rome il passa à Aquilée, et ensuite dans la Thrace, dans le Pont, la Bithynie, la Galatie et la Cappadoce. Après avoir parcouru ces différentes provinces, il s'enfonça dans les déserts brûlans de la Chalcide en Syrie. Les austérités qu'il y pratiqua paraîtraient incroyables, s'il ne les rapportait lui-même; et, malgré ses étonnantes mortifications, il éprouvait des souvenirs qui troublaient son repos. « Combien de fois, dit-il, étant dans la plus profonde solitude, m'imaginai-je néanmoins être au spectacle des Romains! Mes membres, secs et décharnés, étaient couverts d'un sac, mes jours se passaient en gémissemens; et si le soleil m'accablait quelquefois, malgré la terre dure sur laquelle je me couchais, c'était moins un repos pour moi qu'une espèce de tourment. Cependant je ne pouvais arrêter mon imagination volage. Mon visage était défiguré par le jeûne, et mon cœur brûlait malgré moi de mauvais desirs. Toute ma consolation était de me jeter aux pieds de Jésus-Christ sur la croix, et de les arroser de mes larmes. » Il avait résolu de con-

sumer ses jours dans cette affreuse solitude; mais les moines qui habitaient le même désert, venant sans cesse le tourmenter pour lui demander compte de sa foi, et le traitant de sabellien, parce qu'il se servait du mot d'*hypostase*, il passa à Jérusalem, et de là à Antioche. Paulin, évêque de cette ville, l'éleva au sacerdoce. Jérôme ne consentit à son ordination qu'à condition qu'il ne serait attaché à aucune église. Plusieurs légendaires ont dit qu'il n'offrit jamais le sacrifice de l'autel, par humilité. Mais pourquoi se serait-il donc fait ordonner? Le desir d'entendre Saint Grégoire de Nazianze le conduisit à Constantinople en 381. Il se rendit l'année suivante à Rome, où le pape Damase le chargea de répondre en son nom aux consultations des évêques sur l'Ecriture et sur la morale. Un grand nombre de dames romaines, illustres par leur esprit et par leurs vertus, recevaient journellement de lui des leçons sur les saintes lettres. Ces liaisons éveillèrent l'envie, qui excita l'imposture. On imputa au saint solitaire un crime contre la pureté. Les accusateurs, étant mis à la question, avouèrent leur calomnie, et rendirent hommage à son innocence; mais le peuple, prévenu par les prêtres que Jérôme censurait avec zèle, et peut-être avec trop peu de ménagement, le crut toujours coupable. Des amis hypocrites *lui baisaient les mains, et employaient leurs langues de vipère à le déchirer*. Voyant qu'il causait du trouble et de la division à Rome, il se retira à Bethléem, et s'y appliqua à conduire les monastères que Sainte-Paule y avait fait bâtir, à traduire l'Écriture et à réfuter les hérétiques. Il écrivit le premier, contre Pélage, et foudroya Vigilance et Jovinien. Pélage, hérésiarque, soutenu par Jean de Jérusalem, ennemi de Saint Jérôme, avec lequel il s'était brouillé au sujet des origénistes, s'en vengea en excitant une persécution contre son vainqueur. Ce Saint avait rompu pour la même dispute avec Rufin, autrefois son ami intime: Théophile d'Alexandrie les raccommoda; mais ce ne fut pas pour longtemps. Cette querelle, portée aux dernières extrémités, causa bien du scandale. Saint Jérôme était très-emporté. Quiconque se déclarait contre lui ou contre ses ouvrages, était presque toujours le dernier des hommes. Il traita Rufin avec hauteur et avec violence. Quand on lit les injures dont il l'accabla, injures souvent empruntées des poètes satiriques, on est surpris que des invectives si fortes soient sorties d'une bouche si pure. Ce saint, qui n'est pas moins illustre pour avoir été homme, mourut le 30 septembre 420. Dans les derniers momens qui précédèrent sa mort, il regardait d'un œil serein ceux qui environnaient son lit: « Mes amis, leur dit-il, prenez part à ma joie. Voici l'heureux instant où je vais être libre pour toujours. Que les hommes ont tort de peindre la mort si affreuse! elle ne l'est que pour les méchans. Depuis que Jésus-Christ l'a aimée, elle plaît même dans les tortures, parce qu'elle est toujours accompagnée de l'espérance d'un bonheur éternel. Voulez-vous éprouver combien il est doux de mourir, tâchez de bien vivre. » Aucun écrivain ecclésiastique de son siècle ne le surpassa dans la con-

naissance de l'hébreu, et dans la variété de l'érudition. Son style, pur, vif, élevé, serait plus agréable, s'il était moins inégal et moins bigarré. Sa morale a paru quelquefois trop sévère, et ses conseils peu indulgens. Attaché à la discipline du célibat, il parle trop désavantageusement des secondes noces. D'abord partisan d'Origène, il se montra ensuite contre les origénistes, et suggéra aux empereurs des lois pour leur proscription. De toutes les éditions qu'on a faites des ouvrages de ce Père, la meilleure est celle de dom Martianay et dom Pouget, bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, en 5 vol. in-folio, publiée depuis 1693, jusqu'en 1706. Quoique cette édition ait quelques défauts (*Voy.* l'art. Martianay), elle n'a pas été éclipsée par celle des Vallarsi, Vérone, 1734, 11 vol. in-folio. Les principales productions renfermées dans ce recueil sont : I. Une version latine de *l'Ecriture* sur l'hébreu, que l'Eglise a depuis déclarée authentique sous le nom de *Vulgate.* La version latine des Psaumes, telle que nous l'avons dans les bréviaires, a été retenue presque en entier de l'ancienne version, qui est la plus respectable par son antiquité, mais qui n'est pas la plus claire. II. Une version latine du *Traité du Saint-Esprit*, par Didyme. III. De savans *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Si Saint Jérôme eût joui du loisir nécessaire pour revoir ses nombreux ouvrages, il en aurait retranché diverses notes écrites avec trop de précipitation. Il avoue lui-même qu'il se bornait souvent à dicter à son copiste, soit ses pensées, soit celles des autres, sans que ce copiste impatient lui donnât le temps de choisir ce qu'il y avait de meilleur. IV. Des *Traités polémiques*, contre Montan, Helvidius, Jovinien, Vigilance, Pélage, Rufin, et les partisans d'Origène. V. Un *Traité de la vie et des écrits des auteurs ecclésiastiques*, ouvrage qui a été d'un grand secours aux bibliographes modernes. VI. *Une Suite de la chronique d'Eusèbe*, jusqu'à l'année 379, continuée par Saint Marcellin. VII. Des lettres écrites avec chaleur et avec noblesse, contenant les vies de quelques saints solitaires ; des éloges, des instructions morales, des réflexions ou des discussions critiques sur la Bible. VIII. *Histoire des Pères du Désert*, Anvers, 1668, in-folio. IX. Un *Martyrologe* qui lui est attribué, Lucques, 1668, in-folio. On a traduit ses *Lettres*, 3 vol. in-8°, 1713. On dit que Saint Jérôme introduisit dans l'Ecriture Sainte la division par versets, d'où on a inféré que les manuscrits latins qui sont ainsi divisés, ne peuvent être réputés antérieurs à ce Père de l'Eglise. On ne parlera point ici du prétendu cardinalat de Saint Jérôme ; on sait qu'il faut mettre ce conte avec ceux de la Légende dorée... *Voyez* la Vie de ce père de l'Eglise, à la tête de l'édition citée de dom Martianay, et celle du Père Dolci, extraite des écrits de Saint Jérôme, Ancône, 1750. On a un *Eloge de Saint Jérôme*, 1817, par G. Fournier, jeune écrivain enlevé prématurément aux lettres, auxquelles il donnait de belles espérances.

JÉROME de CARDIE, ou plutôt Hieronyme, un des compagnons d'Alexandre dans son ex-

pédition de l'Inde, paraît avoir écrit beaucoup de choses concernant ce prince ; mais il se fit surtout connaître par son *Histoire des successeurs de ce prince*, et par celle de *Pyrrhus*, un de ses protecteurs, aux sanglans démêlés desquels il prit part, s'étant attaché à Eumènes, à qui il demeura fidèle jusqu'à sa chute. Il était peu recommandable par le style, et la haine et la partialité semblent avoir caractérisé ses écrits. Il mourut âgé de 104 ans.

JÉROME DE PRAGUE, qui tirait son nom de la ville capitale de Bohême, le plus fameux disciple de Jean Huss devint bien supérieur à son maître en esprit et en éloquence. Il avait étudié à Paris, à Cologne, à Heidelberg, et avait été reçu maître-ès-arts dans ces trois universités. Il embrassa les opinions de Jean Huss. Cet hérétique ayant été arrêté au concile de Constance, Jérôme vint pour l'y défendre, et fut emprisonné comme lui. La crainte du supplice l'obligea de se rétracter; mais ayant appris avec quelle fermeté son maître était mort, il eut honte de vivre. Dans une deuxième audience que le concile lui accorda, il désavoua sa rétractation, comme le plus grand crime qu'il eût jamais pu commettre, et déclara qu'il était résolu d'adhérer, jusqu'à son dernier soupir, à la doctrine de Wiclef et de Jean Huss, excepté pourtant aux opinions de l'hérésiarque anglais sur l'Eucharistie. Le concile le livra au bras séculier. Jérôme alla au bûcher avec la même fermeté que Jean Huss. Il partit en chantant le symbole des Apôtres et les Litanies. Quand il fut au lieu du supplice, il quitta lui-même ses habits, et, se jetant à genoux, baisa le poteau auquel il devait être attaché. On le lia d'abord enchaîné et tout nu avec des cordes mouillées. Ensuite on mit autour de lui de gros morceaux de bois, entremêlés de paille. Le feu ayant pris, il se mit à chanter une hymne, qu'il ne discontinua pas, malgré le feu et la fumée. Comme le bourreau approchait le feu par derrière, de peur qu'il ne le vit : Avancez, lui dit-il avec courage, et mettez le feu devant moi : si je l'avais craint, je ne serais point venu ici, pouvant l'éviter. » Cette exécution se fit le 1er juin 1416. Le Pogge, Florentin, témoin de ce supplice, en a fait l'histoire dans une lettre à Léonard Arétin. Il dit, qu'à voir son intrépidité, on l'eût pris pour un autre Caton. Mais il lui attribue aussi un défaut que ce Romain n'avait point, l'esprit de satire et de plaisanterie indécente. » Il piquait souvent, dit-il, ses adversaires par des railleries sanglantes, ou même il les forçait de rire dans un sujet si triste, en donnant un tour ridicule à leurs objections. Quand on lui demanda quel était son sentiment sur le sacrement de l'Eucharistie : « Naturellement, répondit-il, c'est du pain; pendant et après la consécration, c'est le vrai corps de Jésus-Christ. » — Quelques-uns lui ayant reproché d'avoir dit qu'après la consécration le pain demeurait du pain : « Oui, dit-il, celui qui est demeuré chez le boulanger. » — Il dit à un dominicain qui s'emportait contre lui : « Tais-toi, hypocrite ! » Et à un autre qui affirmait avec serment ce qu'il avait avancé contre lui : « C'est-là, dit-il, le meilleur moyen de

tromper. » Il ne traita jamais un de ses principaux antagonistes que d'*âne* et de *chien*. » (*Voyez* un extrait de l'écrit du Pogge, dans le *Dictionnaire* de Chaufepié.) De telles plaisanteries ne pouvaient guère calmer ses ennemis. Ses ouvrages ont été recueillis avec ceux de son maître. (*Voy.* Huss.) — Il y a eu un autre Jérôme de Prague, pieux solitaire, qu'il ne faut pas confondre avec le disciple de Jean Huss, contre lequel il s'éleva.

JÉROME EMILIANI (le B.), né à Venise en 1481, entra au service dans sa jeunesse, et fut fait prisonnier de guerre; mais ayant été délivré, il fit vœu de se consacrer aux soins des orphelins. Il en retira un grand nombre dans une maison où il les fit élever dans l'exercice du travail et des vertus. Le pape Paul IV l'engagea à multiplier les établissemens du même genre. Emiliani en forma à Brixen, à Bergame, et se retira ensuite dans le petit village de Somasque, qui donna son nom à la congrégation régulière des somasques. Leur fondateur mourut à l'âge de 56 ans, en 1537, et fut béatifié par Benoît XIV. On rapporte que la famine et la maladie contagieuse qui ravagèrent l'Italie en 1528, fournirent à Emiliani une nouvelle occasion de signaler son zèle et sa charité. Il vendit jusqu'à ses meubles pour secourir les pauvres. André Stella, général de son institut, a écrit la vie de ce fondateur. On a une vie de Jérôme Emiliani, par le P. Augustin Turtura, Milan, 1620, in-12.

JÉROME DE SAINTE-FOI, juif espagnol, nommé auparavant *Josué Lurchi*, embrassa le christianisme, et reçut à son baptême le nom de Jérôme de Sainte-Foi : il devint ensuite médecin de Pierre de Lune, qui prenait le nom de Benoît XIII. Cet antipape étant en 1412 dans le royaume d'Aragon, alors le seul lieu de son obédience, Jérôme lui inspira le dessein de signaler son zèle en attaquant les juifs par une conférence publique indiquée à Tortose en Catalogne : elle commença le 7 février 1413, en présence du pape, de plusieurs cardinaux, d'un grand nombre d'évêques et de savans théologiens. Le nasi, ou chef des synagogues d'Aragon, y était présent, avec les plus savans rabbins de ce royaume. Jérôme de Sainte-Foi y établit que le Messie étoit venu, et que Jésus-Christ avait rempli les vingt-quatre caractères indiqués de sa venue. La conférence ne finit que le 10 mai 1413. Jérôme de Sainte-Foi présenta le 10 novembre de la même année, à l'antipape, son *Traité* sur les choses qui dans le *Talmud* sont opposées à la loi de Moyse, au Messie et aux chrétiens. Ce livre fit tant d'impression sur les juifs, qu'il s'en convertit au christianisme environ 5,000. Le traité de Jérôme de Sainte-Foi a été imprimé à Francfort en 1602, et inséré dans la *Bibliothèque des Pères*.

JÉROME-XAVIER, jésuite, parent de Saint François-Xavier, partagea ses travaux apostoliques, et mourut à Goa. On a de lui une *Histoire de Saint Pierre*, écrite en persan, qu'a publiée, avec sa traduction latine et des notes, Louis de Dieu, protestant, à Leyde, Elzévir, 1639, in-4°. On trouve dans la *Bibliotheca Hispanica nova* de Nicolas Anto-

nio, tom. 1, pag. 609, les titres de plusieurs ouvrages de Jérôme-Xavier; mais on ne dit pas s'ils ont été imprimés.

JÉROME DE SAINTE-MARIE (LE P.), feuillant. *Voyez* GEOFFRIN.

JÉRUSALEM (JEAN-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), théologien protestant, né à Osnabruck, le 22 novembre 1709, fut précepteur du fils du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, aumônier de la cour de ce prince, et se fit une grande réputation comme prédicateur. On peut le regarder comme le fondateur de l'établissement connu sous le nom de *Collegium Carolinum*. Il correspondait avec un grand nombre de savans de tous les pays, et avait lui-même une érudition très-variée. Frédéric, roi de Prusse, voulut l'attirer à Berlin; mais Jérusalem refusa cette offre, et peu après la place de chancelier de l'université de Gottingue, qu'on voulait lui donner; il mourut le 2 septembre 1289, âgé de 80 ans. Ses ouvrages sont : I. *Lettres sur la religion de Moïse*, 1762. II. *Considérations sur les vérités principales de la religion*, ouvrage d'un grand mérite, qui fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. III. Une réfutation adroite et mesurée de l'ouvrage de Frédéric-le-Grand, intitulé : *De la littérature allemande*. IV. *Œuvres posthumes*, Bruswick, 1792-93, 2 vol. in-8°.

JERVAS (CHARLES), peintre anglais, moins connu par ses ouvrages que par les éloges de Pope, auquel il avait donné des leçons de son art, et par l'influence qu'ils ont eue sur l'opinion publique, naquit en Irlande, et fut quelque temps l'élève de sir Godfrey Kneller. Pope parait en parler avec plus de prévention que de goût, plutôt avec complaisance que par un sentiment intime, et on peut s'en rapporter plus sûrement au jugement de lord Orford, qui, en parlant de Jervas, dit «qu'il pécha également dans le dessin, dans le coloris et dans la composition.» Il est auteur d'une Traduction anglaise de *don Quichotte*, qu'il entreprit, dit Pope, sans entendre l'espagnol. Le sort de Cervantes est d'être défiguré dans les traductions anglaises, car on a fait le même reproche à Smollett. Warburton a fait un supplément à la préface que Jervas avait mise à la sienne, sur l'origine de la chevalerie. Ce peintre mourut en 1740.

JÉSABEL. *Voy.* JÉZABEL.

JESSENIUS (JEAN), noble hongrois, né à Nagi-Jessen, village, dans le comté de Turoez en Hongrie, l'an 1566, s'appliqua à la médecine, et enseigna cette science à Wittemberg et à Prague avec succès. Les empereurs Rodolphe II et Mathias l'honorèrent du titre de leur premier médecin. Il ternit la gloire, que sa science lui avait acquise, par la plus noire trahison. Il fit un voyage en Hongrie pour engager ses compatriotes à soutenir les Bohêmes dans leur révolte qui avait pour but de déposer Ferdinand II; mais il paya de sa tête ce crime de félonie, l'an 1621. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la médecine; les principaux sont : I. *De plantis*, 1601, in-4°. II. *De cute et cutaneis affectibus*, 1601, in-8°. III. *Anatomiæ abs se solemniter celebratæ historia*, 1601, in-4°. Cette histoire anatomique est estimée, quoiqu'il n'ait presque fait qu'abréger Vesa-

le. IV. *Institutiones chirurgicæ*, Wittemberg, 1601, in-8°. On a encore de lui, *Vita et mors Tychonis-Brahei*, Hambourg, 1601, in-4°. Cette Vie renferme des faits précieux, qu'on ne trouve pas ailleurs. Jessen avait été l'ami particulier de cet astronome.

JESSY (Henri), ministre anglais non-conformiste, né en 1627, à West-Rowton au comté d'York, où il fut reçu maître-ès-arts, mort en 1663, embrassa le parti des indépendans, et fut mis en prison en 1741; mais le parlement le fit mettre en liberté. Dans le temps de la rébellion, Jessy desservait l'église de Saint-George en Southwarck; à la restauration, il fut dépossédé et remis en prison. Jessy a laissé des ouvrages: I. *La gloire et le salut de Juda et d'Israël*. II. *Description de Jérusalem*. III. *Histoire de mistriss Sarah Wright*. IV. *Miroir des enfans*. V. *Lexicon grec-anglais*, etc.

JESTYN-AB-GWRGANT, prince de Glamorgan, à la mort de son père, en 1030, fut écarté du trône, où l'appelait sa naissance, à cause de la violence de son caractère. Son oncle Howel fut couronné à sa place; mais, à sa mort, en 1043, Jestyn lui succéda. Ayant déclaré la guerre à Rhis-ab-Tudor, prince d'un pays voisin, il chargea Einion son allié d'engager les Anglais à embrasser son parti, et Rhys fut vaincu; mais Jestyn ayant refusé de donner sa fille à Einion, à qui il l'avait promise par serment, celui-ci s'adressa à son tour aux Anglais, qui tournèrent leurs armes contre le prince parjure, le chassèrent de ses états, et se les partagèrent.

JÉSUA-LÉVITE, rabbin espagnol du 15e siècle, auteur d'un livre utile pour l'intelligence du Talmud, intitulé *Halichot olam*, c'est-à-dire, *les voies de l'éternité*. Constantin l'empereur en a fait une traduction latine dont Bachuisen a donné une bonne édition en 1714, in-4°, en hébreu et en latin.

JÉSUATES. *Voyez* Colombis (Jean).

JÉSUITES. *Voyez* Ignace, Lainez, Clément, Ricci et Estampes.

JÉSUITESSES. *Voy.* Magny.

JÉSUS, fils de Sirach, l'un des sages de la Judée, né à Jérusalem, auteur du livre de l'*Ecclésiastique*, qu'il composa vers l'an 234 avant J.-C. — Un autre Jésus, son petit-fils, le traduisit en grec, et cette version nous a fait perdre le texte hébreu. *Liber Jesu Siracidæ græce, ad fidem codd. et versionum emendatus, et perpetuâ commentatione illustratus, à Car. Gottl. Bretschneider*, Ratisbonne, 1806, un vol. in-8°.

JÉSUS, fils de Joïada. *Voyez* Jonathas.

JÉSUS-CHRIST, fils de l'Homme, Sauveur du monde, législateur des humains, fils de Dieu, et Dieu lui-même. Conçu par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie, il naquit dans une étable à Bethléem. La Vierge et Joseph son époux s'étaient rendus dans cette ville pour se faire inscrire lors du dénombrement ordonné par César Auguste, l'an du monde 4004, 3e avant notre ère vulgaire (1). Aussitôt après sa naissance, des

(1) Suivant l'opinion généralement reçue, l'ère chrétienne commence quatre ou cinq ans après la naissance de J.-C.; ce

anges l'annoncèrent aux bergers, et une étoile apparut en Orient, et amena des mages qui vinrent adorer ce Dieu enfant. (*Voyez* Balthasar.) Il fut circoncis le 8e jour, et le 40e sa mère le porta au temple. Hérode, soupçonneux et cruel, fit mourir tous les enfans de deux ans et au-dessous; il comptait y envelopper celui que les mages lui avaient annoncé comme le *roi des Juifs;* mais Joseph, averti par un ange, s'était retiré avec la mère et l'enfant en Egypte, d'où il ne revint qu'après la mort du tyran. Ils demeuraient à Nazareth, et allaient tous les ans à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Ils y menèrent Jésus à l'âge de 12 ans; il y resta après eux; s'en étant aperçus dans le chemin, ils retournèrent à Jérusalem, où ils le trouvèrent dans le Temple au milieu des docteurs. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de Jésus-Christ jusqu'au moment de sa manifestation. Il croissait en sagesse, en âge et en grace, étant soumis à son père et à sa mère. Comme ils étaient obligés, par leur pauvreté, de travailler pour subsister, on ne peut douter que J.-C. ne leur ait témoigné son obéissance en travaillant avec eux. C'était sans doute le métier de charpentier qu'il exerçait, puisque les Juifs lui en donnent le nom. L'an 15e de Tibère, Jean-Baptiste, qui devait lui préparer les voies, commença de prêcher la pénitence. Il baptisait, et J.-C. vint à lui pour être baptisé. Au sortir de l'eau, le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe; et on entendit une voix qui dit: *Voici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* C'était l'an 30e de l'ère, et J.-C. avait environ 33 ans. Il fut conduit par le Saint-Esprit dans le désert, y passa 40 jours sans manger, et voulut bien y être tenté. En ce temps, il prêcha l'Évangile. Accompagné des 12 apôtres qu'il avait appelés, il parcourut toute la Judée, et la remplit de ses bienfaits, confirmant les vérités qu'il enseignait par des miracles. Les démons et les maladies lui obéissent, les aveugles voient, les paralytiques marchent, les morts ressussitent. En faisant du bien aux hommes, il leur apprend à se vaincre, à ne rien desirer sur la terre, et par conséquent à n'y avoir besoin de rien. Il ne prêche que la charité, que l'humanité, que la douceur. Il rassemble autour de lui des enfans, et propose pour modèle leur innocence. S'il permet que l'on soit prudent comme le serpent, dans les occasions où l'on a des piéges à craindre, il veut que partout ailleurs on soit simple comme la colombe. Lorsque les prêtres et les docteurs de la loi veulent l'embarrasser par des sophismes, par des questions insidieuses, il les confond par des réponses aussi justes que sublimes. On lui demande si l'on doit payer le tribut à César. Il répond en demandant une pièce de monnaie. « De qui est cette image, dit-il à ses ennemis?.... De César, lui répondent-ils.... Rendez donc, leur dit-il, a César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » On lui amène une femme surprise en adultère; ses ennemis lui tendent un piége en lui deman-

n'est qu'après plus de 500 ans qu'on a commencé à dater de l'an de J.-C., et qu'au lieu de 531 a 532, on a compté seulement 527.

dant son sentiment sur le châtiment qu'elle devait subir. « Que celui d'entre vous, répond Jésus, qui est sans péché lui jette la première pierre. » — Un jour qu'il prêchait l'amour du prochain : « Et qui est mon prochain, lui demanda un docteur qui feignait de ne pas le savoir ? — Je vais vous l'apprendre, lui répondit J.-C. : Un homme avait été dépouillé et blessé par des voleurs. Deux prêtres passent par l'endroit où était cet infortuné, et ne lui donnent aucun secours ; deux lévites y viennent ensuite, qui ne le regardent pas. Mais enfin un Samaritain, l'ayant aperçu, l'emporte dans une hôtellerie voisine, panse ses plaies, lui fait donner tout ce qui lui est nécessaire, et donne de l'argent pour qu'il soit soigné. Lequel, du prêtre, des lévites ou du Samaritain a été le prochain de ce pauvre abandonné, demanda Jésus ? — C'est, répondit le docteur, celui qui a eu soin de lui. — Allez donc, reprit J.-C., et faites de même. » Voilà de quelle manière J.-C. instruisait les simples, et fermait la bouche aux docteurs. Il apprenait aux premiers cette prière, dans laquelle il nous dit de nous adresser à Dieu comme à notre père, et de lui parler comme ses enfans, pour lui demander tous nos besoins. Dans les huit béatitudes, qui sont le précis de toute sa morale, il annonce un bonheur que le monde connaît très-peu. « Heureux les pauvres d'esprit ! Heureux les cœurs purs ! etc. Pour précautionner ses apôtres contre le scandale de la croix et de ses humiliations, J.-C. parut dans un état glorieux sur une montagne où il avait conduit Pierre, Jacques et Jean son frère. Son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtemens blancs comme la neige. Les apôtres virent la gloire éclatante dont le Fils de Dieu était revêtu, et aperçurent Moyse et Élie qui s'entretenaient avec lui des supplices et de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem. Alors Pierre, prenant la parole, proposa à Jésus-Christ de dresser trois tentes dans cet endroit, une pour lui, une pour Moyse et une pour Elie. Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit, et il en sortit une voix qui proféra ces paroles : « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le. » Les disciples, à ces mots, furent frappés d'une grande crainte, et tombèrent le visage contre terre ; mais Jésus s'approchant les toucha, et les rassura. Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. Moyse et Elie parurent avec Jésus-Christ pour nous convaincre que la loi représentée par le premier, et les prophètes figurés par le second, n'avaient pour but que Jésus-Christ, ne regardaient que lui, et que c'est n'y rien entendre que d'y chercher autre chose que Jésus-Christ et son Eglise. Il est constant, suivant le texte sacré, que ces deux prophètes parurent en personne et non en figure, comme le prétendent quelques-uns. La jalousie des pharisiens et des docteurs de la loi, animée par les prodiges qu'opérait Jésus-Christ, le fit condamner à un supplice infâme. Un de ses disciples le trahit, un autre le renia, tous l'abandonnèrent. Le pontife et le conseil le condamnèrent, parce qu'il s'était dit le fils de Dieu. Il fut livré à Ponce-Pilate, président romain, et condamné à mourir,

attaché à la croix; il offrit le sacrifice qui devait être l'expiation du genre humain. A sa mort, le ciel s'obscurcit, la terre trembla, le voile du Temple se déchira, les tombeaux s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent. L'Homme-Dieu mis en croix expira vers les 3 heures, le soir du vendredi 3 avril, le 14 de nisan, l'an 36e de sa vie. Son corps fut mis dans le tombeau, où l'on posa des gardes. Le 3e jour, le 1er de la semaine, et que les chrétiens ont depuis appelé le dimanche, ou le jour du Seigneur, Jésus-Christ sortit vivant du sépulcre. Il apparut d'abord à plusieurs saintes femmes, ensuite à ses disciples et à ses apôtres. Il resta avec eux pendant 40 jours, leur apparaissant souvent, buvant et mangeant, leur faisant voir par beaucoup de preuves qu'il était vivant, et leur parlant du royaume de Dieu. Quarante jours après sa résurrection, il monta au ciel en leur présence, leur ordonnant de prêcher l'Evangile à toutes les nations, et leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. On connaît le prétendu portrait de Jésus-Christ, tracé par Abgare, roi d'Edesse, et dont il est fait mention dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. (*Voyez* l'article ABGARE). Le R. P. Pilartius est auteur d'un petit Traité *De singulari Jesu-Christi pulchritudine*, Paris, 1641, in-12, dans lequel il s'attache à prouver que Jésus-Christ a été le plus beau d'entre les enfans des hommes. Le célèbre Nicolas Rigault était d'un sentiment opposé; car dans son édition de Tertullien, Paris, 1664, in-fol., et dans les notes sur Saint Cyprien, il veut que Jésus-Christ ait été laid de visage. Le P. Vavasseur, qui a écrit avec autant de prudence que d'érudition sur la figure et les traits de Jésus-Christ, soutient qu'il n'était ni difforme, ni extrêmement beau, mais d'une physionomie noble et aimable. (*Voyez* l'art. VAVASSEUR.) Il termine ainsi son ouvrage: *Ad humiliora atque abjectiora descendes, et minima quæque et occultissima scrutari, quemadmodùm nonnulli otiosè curiosi feccrunt... Non solùm minutum ac supervacaneum puto, verùm etiam illiberale per se atque indecorum, neque Deo dignum neque lectoribus consentaneum.* J. J. Rousseau a parlé ainsi de la morale de l'Evangile: « La sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe: qu'ils sont petits auprès de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! Quelle grace touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! Quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui peut agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint, trait pour trait, Jésus-Christ: la ressemblance est si frappante, que tous les Pères

l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper..... Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse desirer : celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu (*Voyez* Socrate.) Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Non : ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est éluder la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros.» Les nations infidèles, les païens, les mahométans ont reconnu les miracles et la sagesse divine de Jésus-Christ. Un poète musulman a parlé de sa morale dans ces termes : «Le cœur de l'homme affligé tire toute sa consolation de vos paroles. — L'ame reprend sa vie et sa vigueur en entendant seulement prononcer votre nom.—Si jamais le cœur de l'homme peut s'élever à la contemplation des mystères de la divinité; c'est de vous qu'il tire ses lumières pour les connaître, et c'est vous qui lui donnez l'attrait.» Après la mort de leur maître, les chrétiens se dispersèrent dans toute la Palestine et dans une partie de l'Orient. L'Evangile fut bientôt prêché par les apôtres à toutes les nations. On vit donc sur la terre une société d'hommes qui attaquaient ouvertement le paganisme, qui annonçaient aux hommes «qu'il n'y avait qu'un Dieu, qui a créé le ciel et la terre, dont la sagesse gouverne le monde; que l'homme s'est corrompu par l'abus qu'il a fait de la liberté qu'il avait reçue de son Créateur; que sa corruption s'est communiquée à sa postérité; que Dieu, touché du malheur des hommes, a envoyé son fils sur la terre pour les racheter; que ce fils était, en tout, égal à son père; qu'il s'était fait homme; qu'il avait promis un bonheur

éternel à ceux qui croyaient sa doctrine et qui pratiquaient sa morale; qu'il avait prouvé la vérité de ses promesses par des miracles, etc. » Les apôtres annonçaient tout ce qu'ils avaient vu; ils mouraient plutôt que de méconnaître les vérités qu'ils étaient obligés d'enseigner. Si leur morale était sublime et simple, leurs mœurs étaient irréprochables. On avait vu, dans le sein de l'idolâtrie, des philosophes attaquer le polythéisme, mais avec précaution, et sans éclairer l'homme sur son origine, sur sa destination. Ils avaient découvert dans l'homme, au milieu de ses égaremens, des semences de sagesse; mais ils avaient cherché vainement un remède à la corruption, un frein aux vices, un motif d'encouragement à la vertu; et ceux d'entre eux qui s'étaient élevés au-dessus des passions, se soutenaient à ce degré de hauteur par le ressort de l'orgueil. Mais on n'avait point vu encore une société entière d'hommes, grossiers et ignorans pour la plupart, expliquer ce que les philosophes avaient cherché inutilement sur l'origine du monde, sur la nature et sur la destination de l'homme; enseigner une morale qui tend à produire sur la terre une bienveillance générale, une amitié constante, une paix perpétuelle; qui met l'homme sans cesse sous les yeux d'un Etre suprême et tout-puissant, qui hait le crime, et qui aime la vertu; qui récompense, par un bonheur infini, le culte qu'on lui rend, le bien qu'on fait, la résignation dans les maux; et qui punit, par des supplices sans fin, l'impiété qui l'offense, le vice qui dégrade l'homme, et le crime qui nuit au bonheur général de la société humaine. Les premiers chrétiens offrirent donc au monde un spectacle aussi nouveau qu'intéressant: spectacle dont le tableau raccourci ne doit pas paraître un hors-d'œuvre dans l'article du divin auteur du christianisme. Tout ce qui regarde ce Dieu sauveur est si précieux aux chrétiens, que plusieurs églises se flattent d'avoir quelqu'une des choses qui lui ont appartenu, ou qui contribuèrent à ses souffrances. Toutes les reliques et les instrumens de la Passion de Jésus-Christ peuvent se réduire à son sang, au bois de la croix, au roseau, à la colonne, aux clous, à la lance, à la robe sans couture, aux linceuls ou suaires, au tombeau. Mais de tous ces précieux restes, les critiques ne conviennent que de la conservation de la croix, trouvée par l'impératrice Hélène (*Voyez* ce mot), et de celle du saint sépulcre. La figure de la croix a été différente, suivant les temps et la diversité des nations. La plus ancienne n'était qu'un pal de bois tout droit, sur lequel on attachait le criminel: les autres croix, composées de deux pièces de bois, ont été de trois sortes de figures; l'une était comme un X, ou ce qu'on appelle sautoir, en terme de blason; c'est ce qu'on entend par croix de Saint André: l'autre était faite en T, c'est-à-dire que l'une des deux pièces de bois était droite, et l'autre en travers, précisément au bout de celle-là: la troisième enfin était faite de telle manière, que la pièce de bois, qui était en travers, n'était pas sur le haut de la pièce droite, mais le bout du bois droit passait un peu au-delà du bois en travers; et c'est de cette manière qu'était

la croix où Jésus-Christ fut attaché, comme on peut le conjecturer par l'inscription que Pilate fit mettre au bout d'en haut. Le sépulcre de Jésus-Christ était taillé dans un roc sur la colline du Calvaire. Ce monument a reçu les hommages des chrétiens dans tous les siècles, quelques oppositions que les princes païens, ou hérétiques, ou mahométans aient mises à la conservation du tombeau, ou à la vénération des peuples. Sous Constantin, ce sépulcre ayant été tiré de l'espèce d'humiliation où les païens, et surtout l'empereur Adrien, avaient voulu l'ensevelir, l'affluence fut bien plus grande. On renversa les temples de Jupiter et de Vénus, qu'on y avait élevés, pour les profaner, et l'empereur y substitua une superbe basilique. Depuis cette restauration, les peuples, selon le témoignage de Saint Augustin, y allaient en foule, et en apportaient de la poussière. Dans le 12e siècle, les croisés tirèrent des mains des Sarrasins ce saint lieu; mais le succès des croisades entreprises pour en faire la conquête ne se soutint point. Les Mahométans, qui s'en rendirent encore les maîtres, en ont enfin laissé la garde aux religieux de Saint-François, dont ils exigent un tribut. Le Grand-Seigneur, à ce que dit Baillet, prend avec ostentation la qualité de protecteur du saint sépulcre du Christ, avec celle d'esclave de Mahomet. *Voyez* l'excellente *Vie de Jésus-Christ*, par le P. Montreuil, jésuite, Paris, 1741, 3 vol. in-12.

JÉSUS-HALY, médecin du 10e siècle, fils de Haly-Abbas, qui lui inspira de bonne heure le goût de l'art qu'il professait. Il ne parvint pas cependant au degré de célébrité de son père. On a de lui un traité sur les maladies des yeux, intitulé *De cognitione infirmitatum oculorum, et curatione eorum*, Venetiis, 1499, in-fol., *cum Guidonis Cauliaci et aliorum scriptis chirurgicis*, ibid., 1500, in-fol., *cum Albucasis chirurgiâ.*

JÉTHRO, surnommé *Raguel*, sacrificateur des Madianites, reçut Moyse dans sa maison, le garda tout le temps que la crainte qu'il avait de Pharaon l'obligea de se cacher, et lui fit épouser sa fille Séphora. Lorsque Moyse eut délivré les Israélites, Jéthro alla au-devant de son gendre, vers l'an 1490 avant Jésus-Christ, et lui amena sa femme et ses enfans. Il lui conseilla de choisir des personnes prudentes, capables de former un conseil sur lequel il pourrait se décharger d'une partie des affaires dont il était accablé. Il lui enseigna ensuite l'art de discipliner ceux qui étaient destinés à porter les armes. Artapan, dans Eusèbe, le nomme roi d'Arabie, sans doute parce que dans ce pays, la royauté était jointe au sacerdoce.

JEWEL (JEAN), savant prélat anglais, élève de l'école de Barnstaple, puis d'Oxford, de Merton, et de Corpus-Christi, naquit à Berry-Narber au Devonshire, et mourut en 1571. Sous le règne d'Édouard VI, Jewel, professant hautement la religion protestante, fut un prédicateur très-suivi. Sa réputation le mit dans un danger imminent sous les règnes suivans. Ayant appris que l'évêque Bormer se disposait à le faire arrêter, il passa en pays étranger, et se retira à Strasbourg et à Zurich, avec Pierre Martyr. A la mort de

Marie, Jewel revint dans sa patrie, et fut un des soixante théologiens protestans choisis pour disputer devant la reine Élisabeth sur leur religion, contre un égal nombre d'ecclésiastiques catholiques. En 1559, il fut nommé à l'évêché de Salisbury; et en 1565, il fut reçu docteur en théologie à l'université d'Oxford. Sa conduite dans son siége fut exemplaire. Il s'occupa constamment de la réforme dans son diocèse, et son application à l'étude alla jusqu'à lui faire négliger la maladie dont il mourut. Ce prélat a été enterré dans la cathédrale de Salisbury. Son savoir et ses talens l'ont rendu célèbre dans toute l'Europe. On a surtout admiré son *Apologie de l'Église d'Angleterre*, qui a été attaquée par Thomas Harding, son compatriote, et son condisciple au collége. La réponse de Jewel, dit-on, fut péremptoire et sans réplique. Ce n'est qu'en comparant les deux ouvrages qu'on peut établir une opinion fondée sur le mérite de l'un ou de l'autre. On a rassemblé en un vol. in-fol. la collection des *OEuvres* de cet auteur, et on l'a regardée comme assez importante pour mériter d'être placée dans les églises pour l'édification du peuple anglais.

JÉZABEL, fille d'Ithobal, roi de Sidon, et femme d'Achab, roi d'Israël, porta son époux à détruire entièrement dans ses états le culte du Dieu d'Israël, pour y substituer celui de Baal. Élie, le seul qui eût osé résister à cette reine impie, fut contraint de prendre la fuite, et de se retirer sur la montagne d'Horeb. Le même roi, ayant envie de posséder la vigne d'un nommé Naboth, qui la lui refusa, Jézabel suscita de faux témoins, et fit condamner Naboth à être lapidé. Achab demeura en possession de la vigne; mais Dieu, dit l'Écriture, pour punir Jézabel, éleva Jéhu sur le trône de Samarie. Ce prince la fit jeter du haut d'une fenêtre, et les chiens dévorèrent son corps, l'an 884, avant J.-C. — Il est parlé dans l'Apocalypse, d'une JÉZABEL, qui faisait la prophétesse, et sous ce faux titre prêchait des erreurs. Elle y est menacée d'une maladie mortelle, si elle ne fait pénitence de ses péchés, comme tous ceux qui participeront à ses erreurs. Il est assez difficile de dire quelle était cette Jézabel : c'était apparemment quelque princesse puissante qui protégeait les Nicolaïtes.

JOAB, fils de Sarvia, sœur de David, frère d'Abisaï et d'Azaël, attaché au service de David, commanda ses armées avec succès. La première occasion où il se signala fut le combat de Gabaon, où il vainquit Abner, chef du parti d'Isboseth, qu'il tua ensuite en trahison. Joab monta le premier sur les murs de Jérusalem, marcha contre les Syriens, qui s'étaient révoltés contre David, les mit en fuite, et, s'étant rendu maître d'un quartier de la ville de Rabbath sur les Ammonites, il fit venir David, pour qu'il eût la gloire de cette conquête. Joab se signala dans toutes les guerres que ce monarque eut à soutenir; mais il se déshonora en assassinant Abner et Amasa. Il réconcilia Absalon avec David, et ne laissa pas de tuer ce prince rebelle dans une bataille, vers l'an 1023 avant J.-C. David, en considération de ses services, et, par la crainte de sa puissance, toléra ses attentats; mais, en mourant, il

commanda à son fils Salomon de l'en punir. Ce jeune prince fit tuer le coupable, qui avait pris parti contre lui pour servir Adonias, au pied de l'autel, où il s'était réfugié, croyant y trouver un asile, l'an 1014 avant J.-C.

JOACHAZ, roi d'Israël, succéda à son père Jéhu, l'an 856 avant J.-C., et régna 17 ans. L'Écriture dit que le Seigneur, irrité de ce qu'il avait adoré les dieux étrangers, le livra à la fureur d'Azaël et de Bénadad, rois de Syrie, qui ravagèrent cruellement ses états. Ce prince, dans cette extrémité, eut recours à Dieu, qui l'écouta favorablement. Joas, son fils et son successeur, rétablit les affaires d'Israël, et remporta plusieurs victoires sur les Syriens.

JOACHAZ, fils de Josias, roi de Juda, choisi pour succéder à son père, l'an 609 avant J.-C., avait 23 ans lorsqu'il monta sur le trône. Il ne régna qu'environ trois mois à Jérusalem, et se signala par ses impiétés. Néchao, roi d'Égypte, de retour de son expédition contre les Babyloniens, rendit la Judée tributaire; et pour faire un acte de souveraineté, sous prétexte que Joachaz avait osé se faire déclarer roi sans sa permission, au préjudice de son frère aîné, il donna le sceptre à celui-ci. Le roi détrôné mourut de chagrin en Égypte, où il avait été emmené.

JOACHIM, JOAKIM ou ÉLIACIM, fils de Josias et frère de Joachaz, fut mis sur le trône de Juda par Néchao, roi d'Égypte, l'an 589 avant J.-C., déchira et brûla les livres de Jérémie, et traita avec cruauté le prophète Urie. Il fut détrôné par Nabuchodonosor, et mis à mort par les Chaldéens, qui jetèrent son corps hors de Jérusalem, et le laissèrent sans sépulture, vers l'an 578 avant J.-C.

JOACHIM, fils du précédent. *Voyez* JÉCHONIAS : c'est le même.

JOACHIM (SAINT), fut, selon une pieuse tradition, époux de Sainte Anne, et père de la Sainte Vierge. On ne sait rien de sa vie, et l'Écriture Sainte ne fait aucune mention de Saint Joachim. Le seul livre ancien qui en parle est traité d'apocryphe par Saint Augustin. Le B. Pierre Damien disait que c'était une curiosité vaine et superflue de vouloir rechercher quel était le père, quelle était la mère de la Sainte Vierge; « mais personne n'a contesté à son père l'avantage d'être descendu de David, puisqu'elle était du sang royal par elle-même, aussi bien que par Saint Joseph, son époux. Il s'appelait Héli, selon ceux qui prétendent que c'est la généalogie de la Sainte Vierge que Saint Luc a rapportée dans l'Évangile. Saint Jérôme s'était persuadé qu'il se nommait Cléophas, parce que la sœur de la Sainte Vierge est appelée Marie de Cléophas, comme étant sa fille, selon lui, au lieu que d'autres ont cru que Cléophas était le nom de son mari. Mais dès le temps de ce saint docteur, on commençait à recevoir une autre opinion qui donnait le nom de Joachim au père de la Sainte Vierge, et celui d'Anne à sa mère, soit que cela fût venu de quelque tradition, comme semble l'insinuer Saint Épiphane, soit que ces noms, étant plutôt appellatifs que propres, leur eussent été donnés après coup par les chrétiens, pour marquer la préparation du Seigneur par celui de Joachim, et la grace par celui d'Anne. (Baillet,

Vie des Saints, au 20 mars.) » L'Église grecque a institué la fête de Saint Joachim, dès le 7e siècle ; mais elle n'a été introduite que fort tard dans l'Église latine. On prétend que ce fut le pape Jules II qui l'institua.

JOACHIM. *Voyez* BRANDEBOURG.

JOACHIM (l'abbé), surnommé *le Prophète*, natif du bourg de Célico, près de Cozenza, voyagea dans la Terre-Sainte. De retour en Calabre, il prit l'habit de Cîteaux dans le monastère de Corazzo, dont il fut prieur et abbé. Joachim quitta son abbaye avec la permission du pape Luce III, vers 1183, et alla demeurer à Flore, où il fonda une célèbre abbaye, dont il fut le premier abbé. Il eut sous sa dépendance un grand nombre de monastères, auxquels il donna des constitutions approuvées par le pape Célestin III. L'abbé Joachim mourut en 1202, à 72 ans, laissant un grand nombre d'Ouvrages, Venise, 1516, in-fol., dont quelques propositions furent condamnées dans la suite au concile général de Latran, en 1215, et au concile d'Arles, en 1260. Voici, suivant l'abbé Pluquet, quelles étaient ses erreurs. « Pierre Lombard avait dit qu'il y a une chose immense, infinie, souverainement parfaite, qui est le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. L'abbé Joachim prétendait que cette chose souveraine, dans laquelle Pierre Lombard réunissait les trois personnes de Trinité, était un Être souverain et distingué des trois personnes, selon Pierre Lombard ; et qu'ainsi il faudrait, selon les principes de ce théologien, admettre quatre Dieux. Pour éviter cette erreur, l'abbé Joachim reconnaissait que le Père, le Fils et le Saint-Esprit faisaient un seul Être, non parce qu'ils existaient dans une substance commune, mais parce qu'ils étaient tellement unis de consentement et de volonté, qu'ils l'étaient aussi étroitement que s'ils n'eussent été qu'un seul être. C'est ainsi qu'on dit que plusieurs hommes font un seul peuple. L'abbé Joachim tâchait de prouver son sentiment par les passages dans lesquels Jésus-Christ dit qu'il veut que « ses disciples ne fassent qu'un, comme son père et lui ne font qu'un » ; par le passage de Saint Jean, qui réduit l'unité des personnes à l'unité du témoignage. L'abbé Joachim était donc Trithéite, et ne reconnaissait que de bouche, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne faisaient qu'une essence et une substance. » On l'accusait d'erreur sur la Trinité ; il était de plus outré sur la pratique de la morale, et il trouva des disciples qui allèrent encore plus loin que leur maître. Ces enthousiastes, appelés *Joachimites*, prétendaient qu'il ne fallait pas se borner aux préceptes de l'Évangile, parce que le Nouveau Testament était imparfait. Ils assuraient que la loi de Jésus-Christ serait suivie d'une meilleure loi, qui serait celle de l'esprit et qui durerait éternellement. Ces rêveries, fondées sur une interprétation mystérieuse de quelques passages de l'Écriture Sainte, furent développées dans un livre intitulé *L'Évangile éternel*, attribué à un fanatique nommé Jean de Rome, et condamné par le pape Alexandre IV. Les ouvrages les plus connus de l'abbé Joachim sont des *Commentaires* sur Isaïe, sur Jérémie et sur l'Apocalypse ; *Liber concordiæ Novi ac Veteris*

Testamenti; Psalterium decem Chordarum. Ces ouvrages ont été imprimés à Venise, de 1507 à 1517. On a encore de lui des *Prophéties*, qui, de son vivant, le firent admirer par les sots et mépriser par les gens sensés. On s'en tient aujourd'hui à ce dernier sentiment. L'abbé Joachim était bien présomptueux de se flatter d'avoir la clef des choses dont Dieu s'est réservé la connaissance. Dom Gervaise a écrit sa Vie, 1745, 2 vol. in-12.

JOACHIM DE POBLET, ainsi appelé parce qu'il était moine de Cîteaux, dans l'abbaye de Poblet, où étaient les tombeaux des rois d'Aragon, ses fondateurs. Ce religieux a été quelquefois confondu avec le précédent, parce qu'ils étaient tous deux du même ordre et vivaient tous deux dans le 12e siècle. On attribue à Joachim de Poblet une prophétie qui fut publiée, dit-on, dans le 15e siècle, et qui le fut ensuite dans le *Mirabilis liber*, et dans le tome 5 du recueil d'Archimbaud.

JOACHIM (GEORGE), surnommé *Rhæticus*, parce qu'il était originaire du pays des Grisons, appelé en latin *Rhætia*, naquit à Feldkirch, le 16 février 1514. Il enseigna les mathématiques et l'astronomie à Wittemberg. Dès qu'il fut instruit de la nouvelle hypothèse de Copernic, il l'alla voir, et embrassa son système. Ce fut lui qui, après la mort de cet astronome, publia ses ouvrages. Il mourut en 1576, à 62 ans. On a de lui les *Éphémérides* selon les principes de Copernic, des *Discours sur l'astronomie, la géographie et la physique*, Nuremberg, 1542; une *Exposition de la défense du système de Copernic*, Dantzick, 1540, in-4°, en latin, et plusieurs autres ouvrages sur la physique, la géométrie et l'astronomie, qui ne sont plus aujourd'hui recherchés, ces sciences ayant fait des progrès qui ne permettent plus de recourir aux anciens ouvrages.

JOACHIM. *Voy.* GIOACHINO.

JOACHIMITES. *Voyez* JOACHIM (l'abbé).

JOAD ou JOIADA, grand-prêtre des Juifs, fit mourir la reine Athalie, et donna le sceptre à Joas, l'an 883 avant J.-C. Il fut inhumé, en considération de ses services, dans le sépulcre des rois de Jérusalem. *Voyez* JOAS, roi de Juda.

JOANÈS (VINCENT), peintre espagnol, né à Fuente-de-la-Higuera, près de Valence, en 1523, prit les ouvrages du divin Raphaël pour modèles, et fut un de ceux qui l'imitèrent le plus parfaitement. Il est regardé comme le chef de l'école de Valence. Il mourut à Valence, en 1581. Ses principales productions sont : Un *Christ mort, soutenu par des anges; le Sauveur au milieu de deux prophètes;* une *Cène et un Saint François de Paule.*

JOANNET (CLAUDE), littérateur, de la compagnie de Jésus, de l'Académie de Nanci, né à Dôle, le 11 juillet 1716, et mort à Paris en 1789, a publié : I. *Élémens de poésie française*, 1751, 3 vol. in-12; on trouve dans cet ouvrage des réflexions judicieuses, une critique fine, des règles sûres; les caractères d'un bon poète y sont tracés avec discernement et avec goût. Si le style était toujours égal et la manière de s'exprimer toujours correcte, cet ouvrage pourrait être regardé comme le meilleur et le plus complet que nous ayons en

ce genre. L'article *Jeu de mots* de l'Encyclopédie est entièrement copié des *élémens* de Joannet. II. *Lettres sur les ouvrages de piété*, ou *Journal chrétien*, 1754-64, in-12. III. *Les bêtes mieux connues*, ou *Entretiens sur le principe du mouvement dans les bêtes*, 1770, 2 vol. in-12. IV. *De la connaissance de l'homme dans son être et dans ses rapports*, 1775, 2 vol. in-8°.

JOANNICE, ou JEAN Ier, dit aussi *Calo Jean*, roi des Bulgares, en 1196, se soumit à l'Eglise romaine sous Innocent III, en 1202. Il fit la guerre à l'empereur Baudoin, et, l'ayant pris dans une embuscade, le tint prisonnier plus d'un an à Trinobis, ou Ernoë, capitale de la Bulgarie; ensuite il le fit mourir cruellement en 1206. (*Voyez* BAUDOIN). Ce fut un prince sans foi et d'une grande cruauté; ayant emporté d'assaut la ville de Varna, qui appartenait à l'empire, il fit passer tous les habitans dans les fossés, qu'il fit combler aussitôt. Il mourut lui-même en 1207, assassiné par l'un de ses généraux, nommé Manastras. Sa fille épousa Henri, frère de Baudoin, et empereur de Constantinople.

JOANNICIUS (CLÉMENT), reçut la couronne de laurier, en qualité de poète, des mains de l'empereur Maximilien Ier, et par reconnaissance, dédia à ce prince les *Vies des rois de Pologne*, en vers élégiaques. A l'imitation d'Ovide, il composa des livres des *Tristes*, et divers autres poèmes.

JOANNITES. C'est ainsi qu'on appela les hommes généreux qui restèrent attachés à Saint Jean-Chrysostôme, dans le temps qu'il était persécuté par l'impératrice Eudoxie, et qui le suivirent dans son exil. Voyez l'article de ce Saint.

JOAPHAR ou ABOUGIAFAR, philosophe arabe, contemporain d'Averroès, le même, selon quelques-uns, qu'Avicenne, composa dans le 12e siècle *le roman philosophe de Haï*, fils de Jockdham, dans lequel il règne une fiction ingénieuse. L'auteur y montre, dans la personne de son héros, par quels degrés on peut s'élever de la connaissance des choses naturelles à celle des surnaturelles. Edouard Pococke le fils a donné une bonne version latine de cet ouvrage; sous le titre de *Philosophus autodidactus*, ou *le Philosophe sans études*, Oxford, 1671, in-4°. Cet auteur est appelé par quelques-uns *Jaaphar ben Tophail*.

JOAS, fils d'Ochosias, roi de Juda, échappé, par les soins de Josabeth, sa tante, à la fureur d'Athalie, son aïeule, qui avait fait égorger tous les princes de la maison royale, fut élevé dans le Temple, sous les yeux du grand-prêtre Joïada, époux de Josabeth. Quand le jeune prince eut atteint sa 7e année, Joïada le fit reconnaître secrètement pour roi, par les principaux officiers de la garde du Temple. Athalie, qui avait usurpé la couronne, fut mise à à mort l'an 883 avant J.-C. Joas, conduit par Joïada, gouverna avec sagesse; mais, lorsque ce pontife fut mort, le jeune roi adora les idoles. Zacharie, fils de Joïada, le reprit de ses impiétés; mais Joas, oubliant ce qu'il devait à la mémoire de son bienfaiteur, fit lapider son fils dans le parvis du Temple. Dieu, pour punir ce crime, rendit la suite de la vie de ce prince aussi triste que le commencement en avait été heureux.

Il suscita contre lui les Syriens, qui, avec une poignée de gens, défirent son armée, et le traitèrent lui-même avec la dernière ignominie. Après être sorti de leurs mains, accablé de cruelles maladies, il n'eut pas même la consolation de mourir paisiblement; trois de ses serviteurs l'assassinèrent dans son lit; ainsi fut vengé le sang du fils de Joïada qu'il avait répandu. Ce prince régna 40 ans, et périt l'an 843 avant J.-C. Il eut pour successeur son fils Amachias.

JOAS, fils de Joachaz, roi d'Israël, successeur de son père dans le royaume qu'il avait déjà gouverné deux ans avec lui, imita l'impiété de Jéroboam. Elisée étant tombé malade de la maladie dont il mourut, Joas vint le voir, et parut affligé de le perdre. Le prophète, reconnaissant lui dit de prendre des flèches et d'en frapper la terre. Comme il ne frappa que trois fois, Elisée lui dit que s'il fût allé jusqu'à la septième, il aurait entièrement ruiné la Syrie. Joas gagna contre Bénadad trois batailles, comme Elisée, suivant l'Ecriture, l'avait prédit, et réunit au royaume d'Israël les villes que les rois d'Assyrie en avaient démembrées. Amasias (*Voyez* ce mot), roi de Juda, lui ayant déclaré la guerre, Joas le battit, prit Jérusalem, et fit le roi lui-même prisonnier. Il le laissa libre, à condition qu'il lui paierait un tribut, et revint triomphant à Samarie, chargé d'un butin considérable. Il y mourut en paix, peu de temps après cette victoire, et après un règne de 16 ans, l'an 826 avant J.-C.

JOATHAM, le plus jeune des fils de Gédéon, échappé au carnage qu'Abimélech fit de ses autres frères, prédit, du haut d'une montagne, suivant l'Ecriture, aux Sichimites, les maux qui les attendaient, pour avoir élu roi Abimélech, l'an 1235 avant J.-C. Il se servit, pour leur rendre leur ingratitude plus sensible, de l'ingénieux apologue du figuier, de la vigne, de l'olivier et du buisson.

JOATHAM, fils et successeur d'Osias, autrement Azarias, 759 ans avant J.-C., prit le maniement des affaires, à cause de la lèpre qui séparait son père de la compagnie des autres hommes. Il ne voulut pas prendre le nom de roi tant que son père vécut. Il fut fort aimé de ses sujets, pieux, magnifique, et bon guerrier, remporta plusieurs victoires, remit Jérusalem dans son ancien état, imposa un tribut aux Ammonites, et mourut l'an 742 avant J.-C. Il eut pour successeur son fils Achaz.

JOB, célèbre patriarche, né dans le pays de Hus, entre l'Idumée et l'Arabie, vers l'an 1700 avant J.-C., était un homme juste, qui élevait ses enfans dans la vertu, et offrait des sacrifices à l'Etre-Suprême. Pour éprouver ce saint homme, Dieu, dit l'Ecriture, permit que tous ses biens lui fussent enlevés, et que ses enfans fussent écrasés sous les ruines d'une maison, tandis qu'ils étaient à table. Tous ces fléaux arrivèrent dans le même moment, et Job en reçut la nouvelle avec une patience admirable. « Dieu me les a donnés; Dieu me les a ôtés, dit-il, en parlant de ses enfans et de ses biens; il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu : que son saint nom soit béni! » Le démon, à qui Dieu avait permis de tenter son bienfaiteur, fut au désespoir de la constance

que Job opposait à sa malice. Il crut la vaincre en l'affligeant d'une lèpre épouvantable qui lui couvrait tout le corps. Le saint homme se vit réduit à s'asseoir sur un fumier et à râcler avec des têtes de pots cassés le pus qui sortait de ses plaies. Le démon ne lui laissa que sa femme, pour augmenter sa douleur, et tendre un piége à sa vertu. Elle vint insulter à sa piété, et traiter sa patience d'imbécillité; mais son époux se contenta de lui répondre. « Vous avez parlé comme une femme insensée; puisque nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux?» Trois de ses amis, Eliphaz, Baldad et Sophar, vinrent aussi le visiter, et furent pour Job des consolateurs importuns. Ne distinguant pas les maux que Dieu envoie à ses amis pour les éprouver, de ceux dont il punit les méchans, ils le soupçonnèrent de les avoir mérités. Job, convaincu de son innocence, leur prouva que Dieu châtiait quelquefois les justes pour les perfectionner, ou pour quelqu'autre raison inconnue aux hommes. Le Seigneur prit enfin la défense de son fidèle serviteur, et rendit à Job ses enfans, une parfaite santé, et plus de biens et de richesses qu'il ne lui en avait ôté. Il mourut vers l'an 1500 avant J.-C., à 211 ans. Quelques-uns ont douté de l'existence de Job, et ont prétendu que le livre qui porte son nom était moins une histoire véritable qu'une parabole; mais ce sentiment est contraire 1° à Ezéchiel et à Tobie, qui parlent de ce saint homme, comme d'un personnage qui a réellement existé; 2° à Saint Jacques, qui le propose aux chrétiens comme un modèle de la patience avec laquelle ils doivent souffrir les maux; 3° à toute la tradition des juifs et des chrétiens. D'ailleurs le nom de Job est cité dans cette histoire comme le nom propre d'un homme. Sa qualité y est exprimée; il est représenté comme le plus riche des Orientaux. Son pays y est désigné par son nom. « Il y avait un homme dans le pays de Hus, appelé Job; cet homme était simple et craignant Dieu. » Le nombre de ses enfans et la quantité de ses biens y sont spécifiés. Les noms et la patrie de ses amis y sont rapportés; et quoique la plupart de ces noms puissent avoir des significations mystiques, cela n'empêche pas que ce ne soient des noms véritables et réels, puisqu'il en est de même de presque tous les noms hébreux. Il n'y a rien d'ailleurs dans toute son histoire qui puisse prouver que Job soit un personnage romanesque. « Ce serait donc, dit Dupin, une espèce de témérité, de s'éloigner du sentiment commun des Pères et des chrétiens sur la vérité de cette histoire. Mais il faut aussi reconnaître de bonne foi que ce n'est pas une simple narration d'un fait. La manière dont elle est contée, le style dont elle est écrite, les conversations de Dieu et du Démon, la longueur des discours des amis de Job, font voir clairement que cette narration, que l'auteur a embellie, ornée et amplifiée, pour donner un exemple sensible et plus touchant d'une patience achevée, et des instructions plus fortes et plus étendues sur les sentimens que l'homme doit avoir dans la prospérité et dans l'adversité. » Quelques-uns attribuent le livre de Job à Moïse, d'autres à lui-même, d'autres à Isaïe, et

il est difficile de décider à qui il appartient. Il est écrit en langue hébraïque, mêlée de plusieurs expressions arabes, ce qui le rend quelquefois obscur. Il est écrit en vers, et l'antiquité ne nous offre point de poésie plus riche, plus relevée, plus touchante que celle-ci. On ne connaît pas quelle est la cadence des vers ; mais l'on y remarque aisément le style poétique, et les expressions hardies et nobles, qui sont l'ame de la poésie. Parmi les nombreux commentateurs du livre de Job, on remarque Saint Grégoire-le-Grand, Saint Augustin, Saint Jérôme et Saint Ephrem.

JOB ou EYOUB (Salomon), prince nègre, était fils d'un roi de Bondou, dans la Sénégambie. Son père l'ayant envoyé, en 1730, pour traiter avec les Anglais, sur les bords de la Gambie, il eut l'imprudence de traverser ce fleuve, fut pris par les Mandingues, et vendu à un capitaine anglais, qui l'emmena au Maryland, où il fut employé à la culture du tabac et à la garde des troupeaux. Les mauvais traitemens le déterminèrent à prendre la fuite ; mais il fut arrêté. Plusieurs commerçans Anglais, entre autres un nommé Bluet, vinrent le voir dans sa prison, et comprirent, à quelques signes et quelques mots de Job, qu'il était mahométan : on le fit traiter avec plus de douceur, et on lui permit d'écrire en Angleterre. La lettre de Job, écrite en arabe, et transmise à l'université d'Oxford, fut traduite en anglais, et intéressa vivement en faveur du prince nègre. On le fit venir en Angleterre, en 1733, et il fut présenté à la famille royale. Il avait appris assez d'anglais pour aider sir Hans Sloane à traduire ses manuscrits arabes. Il retourna en 1734, dans la Gambie, où il apprit la mort de son père. On ignore ce qu'il devint dans la suite. Bluet a publié la relation de ses aventures jusqu'à son départ de l'Angleterre pour l'Afrique, Londres, 1734, 1 vol. Ce livre est surtout curieux sous le rapport géographique.

JOBELOT (Jean-Ferdinand), magistrat distingué, autant par ses vertus privées, que par ses principes religieux, et son zèle pour le travail, naquit à Gray, en Franche-Comté, en 1620, d'une famille de robe. D'abord avocat-général au parlement de Dôle, il en devint conseiller, puis premier président, en 1675, à la mort de Clément Jacquot de Dôle. Il a été plus de 22 ans au parlement de Dôle, et 27 à celui de Besançon; il harangua Louis XIV, qui venait de s'emparer de la province : « Sire, dit-il, vous avez soumis nos villes par la force de vos armes; vos grandes qualités vous soumettent nos cœurs. » On a de lui une édition de l'*Ordonnance civile*, de 1667, avec des notes, Besançon, 1685, in-12. Il a en outre laissé en manuscrit un recueil in-fol. de notes sur le droit, et sur les questions les plus intéressantes qu'il avait vu juger pendant 40 ou 50 ans d'exercice au palais. Jobelot, mort en 1702, âgé de 8 ans, légua plus de cent mille francs à l'hôpital Saint-Jacques de Besançon.

JOBERT (Louis), jésuite, littérateur et prédicateur, né à Paris, le 27 avril 1637, mort dans sa patrie, le 30 octobre 1719, à 72 ans, est célèbre par sa *Science des Médailles*, 1692, in-12, réimprimée en 1739, en 2 vol in-12, par les soins de Bimard de la

Bastie, mort en 1742, qu'il a enrichie d'un grand nombre d'observations : elle a été mise en latin par C. Juncker, sous ce titre : *Notitia rei numerariæ ad erudiendos eos qui nummorum veterum et modernorum intelligentiam studere incipiunt*, Lipsiæ, 1695, in-8°. Le P. Jobert a fait aussi quelques Livres de piété.

JOCHANAN BEN ELIESER, savant rabbin, qui descendait, dit-on, du patriarche Joseph, naquit dans la Palestine, vers l'an 184 de J.-C. A l'âge de 15 ans, il était recteur de l'Académie des Thanaïm, et exerça cette charge pendant 80 ans. Il mourut en 279 de J.-C. Il était profondément versé dans la connaissance des traditions mosaïques ou de la loi orale. Il est auteur d'un ouvrage intitulé, *la Gemare*; c'est un recueil de sentences ou d'apophtegmes des anciens rabbins; sur la plus grande partie des livres ou cahiers de la *Mischna*, c'est-à-dire de 39 sur 63. L'ouvrage de Jochanan est appelé la *Gémare de Jérusalem*, parce qu'il fut composé dans la sainte cité; il y en a un autre du même genre, qui fut composé plus tard, qui est intitulé la *Gémare de Babylone*. Ces deux recueils, réunis à la Mischna, forment ce qu'on appelle le Talmud.

JOCONDE, ou JUCONDE (Frère). *Voy.* Giocondo.

JODDIN (Pierre), né à Genève, en 1715, mort en 1761, habile horloger, avait scruté la théorie de son art. On a de lui les *Échappemens à repos comparés à ceux à recul*, 1754, in-12; *Examen des Observations de M. de Lalande*, 1755, in-12. En 1759, il présenta à l'Académie le *modèle d'un moulin à lavure*.

JODE (Pieter de), célèbre graveur, surnommé *le Vieux*, naquit à Anvers, en 1570, et fut élève de Goltzius. Après avoir appris les élémens de son art, il passa en Italie, où il grava plusieurs estampes d'après divers maîtres de ce pays. Son dessin était correct, et sa gravure plus estimée que celle de son maître. On remarque *le Jugement dernier*, en plusieurs feuilles, d'après Jean Cousin; *Jésus-Christ donnant les clefs à Saint Pierre*, d'après Rubens; les meilleures épreuves sont avec l'adresse d'Érasme Quillinus. *La Vie et les Miracles de Sainte Catherine de Sienne*, d'après Vanni; *une Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus*, d'après Le Titien, etc., en 1602. Dans le nombre de ses planches, on remarque une *Sainte Famille*, d'après Le Titien; l'*Image de la mort*, représentée par un enfant étendu par terre, d'après le même; *l'Alliance de la Terre et de la Mer*, représentée par celle de Cybèle et de Neptune; un *Saint Augustin; Renaud et Armide*, d'après Van Dyck, etc.

JODE (Arnoud de), fils du précédent, moins habile graveur que son père. On distingue néanmoins, dans le nombre de ses planches, *l'Enfant Jésus embrassant Saint Jean*, d'après Van Dyck, gravé à Londres, en 1666; *l'Éducation de l'Amour par Mercure*, d'après le Corrége; *plusieurs morceaux*, d'après Fouquières, etc.

JODELLE (Étienne), sieur de Lymodin, né à Paris, en 1532, fut l'un des poètes de la *Pléïade* imaginée par Ronsard. Sa *Cléopâtre*

et sa *Didon se sacrifiant*, les premières de toutes les tragédies françaises imitées de celles des Grecs; c'est-à-dire avec des prologues et des chœurs, sont d'une simplicité fort convenable à leur ancienneté. Point d'action, point de jeu : tout se passe en déclamations et en récits. Il y a toujours sur le théâtre un chœur à l'antique, qui finit tous les actes, et qui est ordinairement fort embrouillé. La *Cléopâtre* fut jouée en 1552, à Paris, devant Henri II, à l'hôtel de Reims, et ensuite au collège de Boncour. « Toutes les fenêtres, dit Pasquier, étaient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur. Les entreparleurs sur la scène étaient tous hommes de nom. Remi Belleau et Jean de La Péruse jouèrent les principaux rôles. » Il est un peu extraordinaire, selon Fontenelle, que des auteurs distingués dans leur temps aient bien voulu servir à représenter et à faire valoir aux yeux du roi et de tout Paris, l'ouvrage d'un autre. Il est vrai que c'étaient ses amis. Quelle fable, par rapport à nos mœurs! Si les tragédies, ajoute Fontenelle, étaient alors bien simples, les poètes l'étaient bien aussi. Pour célébrer le succès de la *Cléopâtre* de Jodelle, et pour lui faire honneur, ses amis s'avisèrent de célébrer une de ces fêtes à Bacchus qui, chez les Grecs, donnèrent naissance à la tragédie. Ils ornèrent un bouc de guirlandes de fleurs, et le lui amenèrent en pompe en dansant autour de lui, et en chantant des dithyrambes qu'ils avaient composés. C'était la récompense des plus anciens poètes tragiques, et le mot même de *tragédie* signifiait en grec *chanson du bouc*. La chose fit du bruit, et faillit leur être funeste. On fit un crime au poète Ronsard d'y avoir paru comme sacrificateur. On les traita d'idolâtres, d'athées, et on voulut leur faire leur procès. Il ne fallut rien moins que la protection que leur accordait Charles IX, pour les tirer de ce mauvais pas. *Didon se sacrifiant* suivit *Cléopâtre*, et fut aussi applaudie, quoiqu'elle ne valût pas mieux. Jodelle donna encore des *Comédies*, un peu moins mauvaises que ses tragédies; mais aucune ne lui coûta plus de dix matinées de travail. Henri II l'honora de ses bienfaits. Ce poète, qui faisait consister la philosophie à vivre dans les plaisirs, et à dédaigner la grandeur, négligea de faire sa cour, et mourut dans la misère, en juillet 1572, au rapport de l'auteur de l'Anti-Machiavel et de Théodore Agrippa d'Aubigné, gentilhomme de Saintonge, qui, dans ses Vers funèbres sur la mort de Jodelle, s'exprime ainsi :

« Jodelle est mort de pauvreté ;
La pauvreté a eu puissance
Sur la richesse de la France.
O dieux ! quels traits de cruauté !
Le ciel avait mis en Jodelle
Un esprit tout autre qu'humain ;
La France lui nia le pain ;
Tant elle fut mère cruelle.

Le *Recueil* de ses *Poésies*, avec un *Discours de la Poésie française*, imprimé à Paris, en 1574, in-4°, et à Lyon, en 1597, in-12, fut publié par Charles de La Mothe. On y trouve : I. Deux tragédies, *Cléopâtre* et *Didon*. II. *Eugène*, comédie. III. Des *Sonnets*, des *Chansons*, des *Odes*, des *Élégies*, etc. Quoique ces poésies françaises aient été estimées de son temps, il faut avoir aujourd'hui beaucoup de patience pour les lire. Nicolas Bourbon, qui eut cette patience, d'après la

réputation de Jodelle, mit ces mots à la tête : *Minuit præsentia famam*. Il n'en est pas de même de ses *Poésies latines*. Le style en est pur et coulant. Jodelle s'était rendu habile dans les langues grecque et latine ; il avait du goût pour les arts, et il entendait bien l'architecture, la peinture et la sculpture.

JODOCE. *Voy.* JOSSE.

JOECHER (CHRÉTIEN-THÉOPHILE), biographe allemand, et savant professeur de l'université de Leipsick, né en 1694, fut un des plus ardens propagateurs de la doctrine wolfienne. Il professa la philosophie et l'histoire avec beaucoup de distinction, et fut bibliothécaire de l'université. Il mourut le 21 mai 1758. Son ouvrage le plus important est son *Dictionnaire des savans*, qu'il composa sous les auspices et sous les yeux de Menck ; il parut en 1725, 2 vol. in-8°, et 1733. Encore peu satisfait de cet ouvrage, Joecher le refondit en entier, et y travailla sans relâche pendant quinze ans. Il le termina en 1750, 4 vol. in-4°. C'est l'ouvrage le plus complet que nous ayons en ce genre. Il est écrit en allemand. On a de Joecher beaucoup d'autres ouvrages ; nous ne citerons que les suivans : I. *Dissertatio sistens. Biantem prienæum in numo argenteo*, Leipsick, 1714, in-4°. II. *Philosophia hæresium obex*, 1732, in-4°, de 500 pages. III. *De Bibliothecâ Lipsiensi Paullinâ*, 1744, in-4°. IV. Un grand nombre d'*Oraisons funèbres*, etc. Joecher avait aussi travaillé aux *Acta Eruditorum*.

JOECK (CHARLES), né à Ludwigsbourg, dans le royaume de Wurtemberg, le 11 mars 1763, se voua dès sa plus tendre jeunesse aux arts, et particulièrement à la gravure des cartes géographiques et des caractères, dans laquelle il acquit de la réputation. Après avoir voyagé quelque temps en Italie, en Angleterre, en Hollande et en France, pour perfectionner ses connaissances, il se fixa à Berlin, où il est mort le 22 janvier 1809.

JOEL, fils de Phatuel, et le second des douze petits prophètes, prophétisa vers l'an 778 avant J.-C. Sa *Prophétie*, écrite d'un style véhément, expressif et figuré, roule sur la *Captivité de Babylone*, la *Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres*, et le *Jugement dernier*. Elle est remplie de force et de beautés véritables. La diction en est élégante, facile, abondante, et réunit l'énergie au sublime.

JOEL (JEAN), médecin autrichien, mort vers 1597, auteur de plusieurs ouvrages. Le principal, qui est en 6 vol. in-4°, parut sous le titre d'*Opera medica*, t. 1er, Hambourg, 1616 ; t. 2, *ibid.*, 1617 ; t. 3, *ibid.*, 1618 ; t. 4, Lunebourg, 1622 ; t. 5, Rostock, 1629 ; t. 6, *ibid.*, 1630. Il y en a eu une édition complète à Amsterdam, en 1663, in-4°. On a encore du même auteur : I. *De Morbis hyperphysicis et rebus magicis, cum appendice de ludis lamiarum in monte Bructero*, Rostochii, 1599, in-8°. II. *Methodus medendi*, Leydæ, 1637, in-12 ; *ibid.*, 1652, in-12, *cum dispensatorio Valerii Cordi*.

JOHAN (CLAUDE-JOSEPH), vieillard remarquable par sa longévité, né au village de Pentoux, près de Saint-Claude, le 6 février 1684, jouit constamment d'une santé robuste et d'une grande gaîté. Il marchait sans bâton, et condui-

sait encore la charrue quelques mois avant sa mort, arrivée en février 1802, à l'âge de 118 ans. Dans la même contrée, Jean-Jacob, né en 1669, parvenu à l'âge de 120 ans, fit le voyage de Paris, et alla porter lui-même une pétition à l'Assemblée constituante, qui se leva, par respect, devant ce doyen du peuple français.

JOHANNÆUS (FINNUS), évêque de Skalholt, en Islande, sa patrie, né en 1704, fit ses études à Copenhague, et revint dans sa patrie, où il exerça les fonctions du ministère évangélique, et devint ensuite évêque de Skalholt. Il vécut plus de cent ans. Il est mort dans les premières années de ce siècle. On a de lui : I. *Historia ecclesisatica Islandiæ*, tom. 1[er], Copenhague, 1772. II. *Historia monastica Islandiæ*, Copenhague, 1775, in-4°, réimprimée avec l'ouvrage précédent.

JOHNSON (BENJAMIN), célèbre auteur dramatique anglais, d'origine écossaise, plus connu sous le nom de *Ben Johnson*, naquit à Westminster, en 1574. Son père, poursuivi pour cause de religion, ayant perdu toute sa fortune, prit les ordres, et s'établit à Westminster, où il mourut, en 1574, un mois avant la naissance de son fils Benjamin. Sa mère s'étant remariée avec un briquetier, voulut le forcer à suivre l'état de son beau-père. Johnson, mécontent, et sans ressources pour son existence, s'enrôla, et partit pour l'armée de Flandre, où il eut occasion de se distinguer. A son retour, il commença ses premières études à Cambridge; mais, n'ayant que de faibles moyens d'existence, son goût pour le théâtre le porta à suivre l'exemple de Shakespeare, qui, placé dans les mêmes circonstances, s'y était livré, avec succès. Ses talens lui firent des protecteurs. Shakespeare lui donna son amitié, et bientôt après toute son estime. Le jeune poète faisait humblement sa cour aux comédiens, pour les engager à jouer une de ses pièces. La troupe orgueilleuse refusait. Shakespeare voulut voir cet ouvrage; il en fut si content, et le vanta à tant de personnes, qu'il fut représenté et applaudi. C'est ainsi que Molière encouragea l'illustre Racine, lorsqu'il voulut donner au public les *Frères ennemis*. Benjamin Johnson fut le premier poète comique de sa nation qui introduisit un peu de régularité et de bienséance sur le théâtre. C'est principalement dans la comédie qu'il obtint des succès. Il était forcé dans la tragédie; et celles qui nous restent de lui, sont peu dignes de sa réputation. Ses pièces manquent de goût, d'élégance, d'harmonie et de correction. Copiste trop servile des Anciens, il traduisit en mauvais vers anglais les beaux morceaux des auteurs grecs et latins. Son génie stérile ne savait les accommoder ni à la manière de son siècle, ni au goût de sa patrie. Il mourut en 1637, à 63 ans, dans la pauvreté, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On ne grava sur son tombeau que ces mots : *O rare Ben Johnson!* On rapporte qu'ayant fait demander quelques secours au prince Charles I[er], ce prince lui envoya une gratification modique de 10 livres sterling. « Je suis logé à l'étroit, dit-il à celui qui lui remit la somme, mais je vois par l'étendue de cette faveur, que l'ame de S. M. n'est pas logée plus au large. » La brusquerie du caractère de Johnson peut avoir ac-

crédité ce propos peu vraisemblable; mais le fait est controuvé. Le roi le gratifia dans sa maladie d'une somme de cent livres. Une petite pièce de Johnson, écrite à cette occasion, et dans cette même année, atteste le bienfait et la reconnaissance de celui qui l'avait reçu. Le recueil de ses ouvrages a été imprimé à Londres, en 1716, en 6 vol. in-8°, et en 7 vol., en 1756, avec des notes et des additions, par l'éditeur Walley. Ses principales compositions dramatiques sont : *Le Mauvais poète; Chaque homme dans son caractère; Chaque femme hors de son caractère; Volpone* (le Renard); *la Foire de St.-Barthélemi; l'Alchimiste; la Femme taciturne*, comédies; *Sejan, Catilina;* tragédies. Le nombre de ses drames est de 50. On a aussi de lui une *Grammaire anglaise*, une traduction de *l'Art poétique* d'Horace, et des *Poésies*. Selon M. Wistanley, Johnson fut souverain dans la poésie dramatique. « Il enseigna au théâtre à se conformer exactement aux règles de la comédie..... Il n'est parvenu à ce degré de perfection, ni par la supériorité de ses talens naturels, ni par une éducation extraordinaire; mais par sa propre industrie, et par son application à la lecture.... Ses pièces de théâtre sont au-dessus de la portée du vulgaire, qui ne goûte que des obscénités révoltantes; elles ne prennent pas si bien du premier coup qu'à une seconde fois, quand on les examine; elles pourront même soutenir la lecture, sans perdre de leur mérite, tant que l'esprit et le savoir ne seront pas bannis de chez nous. » On sait à quoi s'en tenir sur ce jugement.

JOHNSON (Christophe), médecin anglais, vivait dans le 16e siècle. Il pratiqua son art à Winchester et à Londres avec une égale célébrité; il se distingua aussi par ses talens dans la poésie latine, ainsi que par un ouvrage qu'il écrivit en anglais sur les maladies contagieuses. Il mourut au mois de juillet 1597.

JOHNSON (Thomas), célèbre botaniste et apothicaire anglais, né à Selby, dans le duché d'York, pendant le 17e siècle, exerça sa profession avec autant de talent que de succès; l'étude des plantes, dans laquelle il fit des progrès rapides, le fit bientôt considérer comme le premier botaniste de son pays. A toutes ses connaissances, il joignit celles des autres parties de la médecine; et, après avoir fait le cours entier de cette science dans l'université d'Oxford, il y fut reçu docteur, en 1643. Mais, par un caprice aussi bizarre que singulier, il abandonna l'étude, pour se jeter dans le tumulte des armes. Emporté par un faux zèle pour l'intérêt de sa patrie, il s'engagea en qualité de lieutenant, et mourut en 1644, des suites d'un coup de fusil qu'il avait reçu à l'épaule, auprès de Basinghouse, dans le Hampshire. Il a donné en anglais un *Traité sur les eaux de Bath*, et traduit en la même langue l'*Herbier* de Jean Gérard, ainsi que les ouvrages de chirurgie d'Ambroise Paré. On doit encore à Thomas Johnson quelques autres ouvrages de sa composition, parmi lesquels on distingue : I. *Mercurius botanicus*, sive *Descriptio itineris, anno* 1634, *plantarum gratiâ suscepti*, Londini, 1634, in-8°. Les noms de plantes sont en latin et en anglais. II. *Mercurii botanici pars altera*, sive *plantarum*

itineris in Walliam suscepti descriptio, ibid., 1641, in-8°. Il fit ce voyage en 1639. III. *Descriptio itineris investigationis plantarum causâ, in agrum Cantianum suscepti*, Londini, 1632, in-8°.

JOHNSON (SAMUEL), théologien et orientaliste anglais, né dans le comté de Warwick, en 1649, fit ses premières études dans l'école de Saint-Paul à Londres, où ses progrès furent si rapides, qu'il fut choisi pour bibliothécaire de cette école; il s'appliqua pendant ce temps aux langues orientales avec tant de succès, qu'elles lui furent, dans la suite, d'une grande utilité dans la théologie. En 1669, il fut nommé curé de Corringham. Ayant quitté sa cure pour se mêler de politique, il fut condamné à une amende de 500 marcs, et à la prison jusqu'au paiement de cette somme, pour avoir composé un libelle furieux contre le duc d'York, sous le titre de *Julien l'Apostat*, ou *Abrégé de sa Vie; le sentiment des anciens chrétiens sur la succession à l'Empire, et leur conduite envers lui;* avec un *Parallèle du papisme et du paganisme;* mais le roi Guillaume cassa cette sentence, le fit élargir, et lui accorda de fortes pensions. Il faillit à être assassiné en 1692, et il n'échappa aux coups des assassins qu'à force de prières. Ses ouvrages, recueillis à Londres, en 1710 et 1713, in-fol., roulent sur la politique et la jurisprudence anglaise. Son *Traité sur la grande charte,* qu'on trouve dans ce recueil, est curieux. Dans cet ouvrage, il dit que l'idée qu'on doit se faire de la *grande charte* revient à ceci: c'est qu'elle est un abrégé des droits naturels et inhérens des Anglais, que les rois normands, en donnant dans la suite une charte, se sont engagés à ne point violer, en sorte qu'elle n'est qu'un acte de sûreté à la manière normande, que ces droits ne seront point violés. On a de lui: *Remarques* sur le livre du docteur Sherlock, intitulé *le Cas de la résistance à l'autorité souveraine, établi et décidé selon la doctrine de l'Écriture Sainte.* Ces remarques, composées en 1683, furent imprimées en 1689; *Réflexions sur l'histoire de l'obéissance passive*, imprimées pour la première fois, en 1689; *Argument par lequel on prouve que la déposition du roi Jacques par la nation anglaise, et l'élévation du prince d'Orange, prince de la famille royale, sur le trône, en la place du roi Jacques, sont conformes à la constitution du gouvernement d'Angleterre*, etc. Cet ouvrage, imprimé pour la première fois à Londres, en 1692, in-4°, fut dédié aux communes d'Angleterre assemblées en parlement; *Discours sur divers sujets de morale*, contenant onze *Sermons*.

JOHNSON ou JANSEN (CORNEILLE), peintre qui excella particulièrement dans *les Portraits*, soit en miniature, soit de grandeur naturelle. Il naquit à Amsterdam, où il résida quelque temps, et passa ensuite en Angleterre sous le règne de Jacques Ier, qu'il *peignit* plusieurs fois avec succès. Contemporain de Van Dyck, la réputation d'un pareil rival éclipsa la sienne; malgré le fini précieux de ses ouvrages, le velouté de son pinceau, et la perfection de ses draperies, il n'atteignit pas cette

hardiesse de dessin qui caractérisa Van Dyck. Johnson mourut à Londres, on ne sait dans quelle année.

JOHNSON (Martin), fut tout à la fois habile graveur et excellent peintre de paysage. Habile dans le choix des sites, ses ouvrages, recherchés et rares, furent distingués par un coloris bien entendu, et par un jugement sage. Johnson mourut à Londres dans les premières années du règne de Jacques II.

JOHNSON (Charles), auteur dramatique anglais, destiné à l'étude du droit, préféra suivre le penchant qui le portait à travailler pour le théâtre; et, à l'aide des amis qu'il s'était formés, il parvint à faire jouer et admettre ses Comédies. Plusieurs ont eu du succès, et, comme auteur dramatique, il ne doit pas être relégué parmi ceux du dernier ordre. Le dessin et l'intrigue de ses pièces sont rarement originaux; mais il sait leur donner un air de nouveauté, et les travestir d'une manière assez plaisante pour que le mérite lui en appartienne. Pope, qui ne l'aimait pas, le ridiculise dans une note de sa Dunciade, en le présentant comme martyr de l'embonpoint, et victime de la rotondité de ses membres. Johnson, mort en 1744, a laissé dix-neuf *Pièces*, dont la Biographie dramatique d'Angleterre contient l'énumération. Ses comédies sont supérieures à ses tragédies: on remarque principalement les *Belles de campagne*, ou *la Coutume du manoir*, 1715, in-12, qui est restée au théâtre. — Un autre Charles Johnson est auteur d'une *Histoire des Pirates anglais*, trad. en français, Utrecht, 1725, in-12.

JOHNSON (Maurice), excellent antiquaire anglais, fondateur de la Société littéraire de Spalding, en 1712, ayant également participé à la fondation de la Société des antiquaires de Londres, en 1717, naquit à Spalding dans le comté de Lincoln, d'une famille distinguée, dès le 17e siècle, et mourut le 6 février 1755. Marié de bonne heure, il avait eu de sa femme vingt-six enfans, dont seize étaient habituellement réunis à sa table. La franchise et la bienveillance de son caractère lui concilièrent l'estime générale. Il se plaisait à communiquer le résultat de ses recherches littéraires, et accueillait avec empressement les étrangers, qui n'avaient besoin auprès de lui d'autre recommandation que du desir de s'instruire. Il avait un superbe médailler, et une abondante collection de plantes, qu'il se plaisait à cultiver lui-même. Les Recueils de la Société des antiquaires de Londres, et ceux de la Société de Spalding, renferment plusieurs *Mémoires* de Maurice Johnson, auquel on doit encore une ample *collection* de pièces et de médailles pour l'Histoire de Carausius, tyran en Angleterre dans le 5e siècle.

JOHNSON (Jean), savant théologien, né en 1662, près de Rochester, mort en 1725, élève de Cambridge, où il fut boursier du collége de Corpus-Christi. L'archevêque Sancroft lui donna deux bénéfices au comté de Kent, et Tenison lui donna la cure de Margate, et le vicariat de Cranbrook. A l'avénement de George Ier, Johnson refusa le serment; mais ensuite il se soumit. On a de lui: I. Le *Vade mecum de l'ecclésiastique*, 1708, 2 vol. in-12.

Cet ouvrage contient *l'état ancien et l'état présent de l'Église anglicane, les devoirs et les droits du clergé, leurs priviléges et leurs peines*, etc. L'auteur développe dans ce livre une grande connaissance de toutes les lois qui regardent l'Église d'Angleterre, tant civiles qu'ecclésiastiques. Cet ouvrage fut si bien reçu du public, et surtout du clergé, qu'il fallut, environ tous les trois ans, en faire une nouvelle édition. La dernière est de 1723. II. *Recueil des lois ecclésiastiques, des canons*, etc., 2 vol. in-8°. III. *Le Sacrifice non sanglant de l'autel dévoilé et soutenu*, in-8°. IV. *Paraphrase sur les Psaumes*. L'ouvrage est intitulé: *Le saint homme David et ses anciens traducteurs anglais éclaircis et justifiés;* contenant, 1° *Les directions pour faire usage des psaumes avec plus de dévotion, et une courte histoire de la version et des traducteurs;* 2° *Le psautier ou les psaumes de David;* 3° *Une défense générale de cette ancienne version contre toutes les objections et les chicanes qu'on y a faites*. Il fit voir dans cet ouvrage qu'il possédait parfaitement le grec et l'hébreu, et qu'il était bon critique pour décider en quels cas il vaut mieux suivre la version des septante que notre texte hébreu, ponctué par les Masoréthes.

JOHNSON (Richard), grammairien anglais, maître-ès-arts (mais on ignore de quelle université), chef de la nouvelle école de Nottingham, depuis 1707 jusqu'à sa mort en 1720, a publié: I. *Noctes Nottinghamicæ*. II. *Commentaires sur la grammaire*. III. *Aristarchus anti-Bentleianus, et cursus equestris Nottinghamiensis, carmen hexametrum*, etc. Dans un accès de désespoir, il se noya près de Nottingham.

JOHNSON (Edwards), habitant de Woburn, état de Massachussetts, dans l'Amérique septentrionale, fut un des officiers militaires envoyés pour saisir Gorton en 1643, il a publié: *l'Œuvre miraculeuse de la Providence du Sauveur de Sion dnas la Nouvelle-Angleterre, contenant l'histoire de la Nouvelle Angleterre, depuis 1628 jusqu'en* 1652, Londres, in-4°, 1654. Il donne dans cet ouvrage une description du pays, et des détails sur les affaires civiles et ecclésiastiques de l'Amérique, avec les noms des magistrats et des ministres.

JOHNSON (Samuel), célèbre littérateur anglais du 18e siècle, né à Lichtfield, le 7 septembre 1700, d'un libraire peu favorisé de la fortune, fut envoyé, en 1728, au collége de Pembroke à Oxford, et s'y fit connaître avantageusement par une Traduction en vers latins de la *Pastorale sur le Messie*, de Pope, qui en fit un éloge bien flatteur, en disant qu'un jour on serait embarrassé à décider lequel des deux poëmes était l'original. Johnson, réduit à lutter dans le commencement de sa carrière contre les malheurs de l'indigence, fut bientôt forcé de quitter l'université pour revenir à Lichtfield, où la mort de son père ne lui laissa pour tout héritage qu'une modique somme de vingt livres sterling. Après de vains efforts pour se soustraire aux horreurs de la misère, il voulut établir une école dans le voisinage de Lichtfield, mais ne put

obtenir que trois élèves, au nombre desquels il compta David Garrick. Ce fut avec lui que Johnson fit son premier voyage à Londres, où tous deux avaient pour but d'essayer leurs talens, où tous deux étaient destinés à obtenir une grande célébrité. L'amour des lettres eut bientôt lié Johnson avec Cave, alors rédacteur du *Gentleman's-Magasine*, qui l'associa à ses travaux. Depuis le 19 novembre 1740, jusqu'au 23 février 1743, il rendit compte dans ce journal, des débats du parlement, et l'enrichit des Vies de plusieurs personnages éminens ou remarquables. Celle de *Savage*, comme lui victime de l'indigence, et avec lequel il avait été lié, fut imprimée séparément en 1744. En 1738, il avait publié un Poème, intitulé *Londres*, imité de la 3[e] *Satire de Juvénal*, qui, réimprimé dans la même semaine où il parut, marqua l'époque du commencement de sa réputation. Constamment réduit aux expédiens pour se procurer une existence facile, il continua à chercher à se faire une ressource de sa plume. Il était plus habile encore à former des plans qu'à les exécuter; on a vu de lui une liste de près de quarante projets littéraires, dont aucun, soit par sa versatilité, soit par défaut d'encouragement, ne fut exécuté. A la fin il s'attacha à de plus vastes entreprises. En 1747, il s'occupa de l'Édition qu'on lui doit de Shakespear, et publia le plan de son grand *Dictionnaire anglais*, calqué, à quelques égards, sur celui de l'Académie française. Il traita de cet ouvrage avec ses libraires pour 1575 livres sterling (à peu près 36,000 fr.); il l'exécuta avec autant de rapidité que de succès, à l'aide de six copistes, à chacun desquels il avait distribué ses fonctions pour la partie qu'il devait remplir, se réservant à chaque article le soin des définitions, des étymologies et des différentes significations du mot, ainsi que du choix des passages qui y sont cités. Le travail qu'exigeait ce grand ouvrage ne l'empêcha pas de former, en 1748, un club littéraire qui, dans la suite, compta parmi ses membres MM. Burck, Langtou, Joshua Reinolds, le docteur Nugent, Beauclerck, Hawkins, Goldsmith, etc. Garrick qui, à cette époque, était parvenu à la direction du théâtre de Drury-Lane, par complaisance pour son ancien ami, fit jouer la tragédie d'*Irène*, que Johnson avait composée dans sa jeunesse, et qu'il n'avait pu parvenir à faire jouer; mais *Irène* n'eut aucun succès à la représentation; cependant elle fut lue avec plaisir. En 1750, il fit paraître le *Rambler* (*le Rôdeur*), ouvrage périodique dans le goût du *Spectateur*, qu'il continua jusqu'en 1752, et successivement il publia, en 1758, *le Paresseux* (*the Idler*), autre feuille continuée sous le titre d'*Universal Chronicle*, jusqu'en avril 1760. Malgré tant de travaux, Johnson n'était point encore parvenu à se soustraire aux angoisses de la pauvreté, lorsque, par les soins de Wedderburne, depuis lord chancelier, il obtint du roi, en 1762, une pension annuelle de 300 liv. sterling, à titre de récompense, pour le mérite et l'utilité de ses ouvrages. Ce monarque lui demanda un jour s'il songeait à faire paraître quelque nouvelle production; Johnson répondit avec modestie: « J'ai bien

déjà assez écrit. — Je le penserais aussi, lui dit le roi, si vous ne l'aviez fait avec tant de succès.» Johnson, parvenu à ce degré de considération que le mérite ambitionne et n'obtient pas toujours, jouit d'une fortune modeste, mais proportionnée à ses besoins, et d'autant plus honorable, qu'elle était le fruit et la récompense de ses travaux. En 1759, il avait donné au public un roman oriental, intitulé *Rasselas*, ou *le prince d'Abyssine*, qui ne lui coûta que huit jours de travail, et qui est peut-être la plus originale de ses productions. Elle eut un grand nombre de traductions dans toutes les langues. En 1773, Johnson visita l'Écosse, et publia un *Voyage aux îles Hébrides*. Ce fut à son retour de ce voyage qu'il publia son opinion touchant l'authenticité des poésies d'Ossian, par laquelle il attaquait, de la manière la plus sensible, le célèbre Macpherson, qui, le premier, les avait mises au jour. Non-seulement le docteur n'admettait pas l'existence d'anciens manuscrits qui eussent servi de base au travail de Macpherson; il alla encore jusqu'à émettre le soupçon que cet éditeur avait pu faire traduire ses propres compositions en langue erse ou gallique, pour mieux en imposer à la crédulité du lecteur. Macpherson témoigna son juste ressentiment de cette attaque si injurieuse. La réponse du docteur fut terrible: «Les menaces d'un brigand (*ruffian*), manda-t-il à Macpherson, ne sauraient m'empêcher de dévoiler une imposture.» Enfin, la décision de ce célèbre procès resta incertaine. Des hommes de talent, entre autres Cesarotti, ont soutenu l'authenticité de ces célèbres poésies, et il est douteux que la question soit jamais éclaircie. Johnson avait un éloignement invincible pour tout ce qui était écossais ou irlandais, et cette aversion seule suffisait pour lui faire soutenir une opinion aussi hardie. En 1777 il entreprit son dernier grand ouvrage des *Vies des Poètes anglais*, qu'il acheva en 1781. Quoiqu'il l'eût commencé à l'âge de 68 ans, on y retrouve le même jugement et la même énergie de pensées qui caractérisent ses premiers ouvrages; son style, comparé à celui du *Rambler*, et de plusieurs autres de ses œuvres, semble même rajeuni et mieux adapté au ton du jour où il écrivait. Depuis cette époque, ses forces commencèrent à décliner. Johnson mourut le 13 décembre 1784, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, au pied du mausolée de Shakespeare, et près du tombeau de Garrick, son élève et son ami. On lui a érigé, dans la cathédrale de Saint-Paul, un monument, ouvrage du sculpteur Bacon, et qui a été le fruit d'une contribution volontaire. On a recueilli ses ouvrages, précédés de sa Vie par sir John Hawkins, en 1787, en 11 vol. in-8°, et il en a paru une nouvelle édition en 1792, en 12 volumes du même format, avec un Essai sur la vie et le génie de l'auteur, par Arthur Murphy. Indépendamment des ouvrages que renferme cette collection, on a encore de lui des *Prières* et des *Méditations*, publiées par G. Strahan, en 1785, in-8°; un *Recueil de Lettres*, dont on doit la publication à mistriss Piozzi, en 2 vol. in-8°, 1788. On attribue à Johnson les *Sermons du docteur Taylor*, in-8°, 2 vol., imprimés en 1788 et 1789; et les

Débats du parlement, dont il avait rendu compte dans le *Gentleman's Magazine*, en ont été extraits et recueillis en 2 volumes in-8°, 1787, par M. Stockdale.

JOHNSON (Samuel), premier président du collége de New-York, né en 1696, à Guilford, état de Connecticut, mourut en 1772, à Stradfort. Le docteur Johnson, d'un caractère aimable, savait tout à la fois se concilier l'amitié et le respect; il était un des plus savans ministres du Connecticut. Sa Vie a été écrite par le rév. docteur Chandler, en 1805. Il a publié: I. *Simples raisons pour se conformer à l'Église*, 1733. II. *Deux Traités* dans sa controverse avec M. Graham. III. *Lettre d'Aristoclès à Authades.* IV. *Défense* (de cette lettre) *dans une Lettre de M. Dickinson.* V. *Système de morale*, 1746. VI. *Compendium de logique*, 1752. VII. *Démonstration de la raison, de l'utilité, et du devoir de la prière*, 1761. VIII. Quelques *Sermons.* IX. *Défense de la Société pour la propagation de l'Évangile.* X. *Grammaire et Catéchisme anglais*, 1765. XI. *Grammaire hébraïque*, 1767, qui montrait une grande connaissance de cette langue, et fut réimprimée en 1771, avec des augmentations.

JOHNSON (Anne), renommée en Angleterre pour sa longévité, mourut le 26 octobre 1777, à Askew, à 150 ans. A la fin de sa 115e année, elle devint un peu sourde; ce fut son unique infirmité.

JOHNSTON (Arthur), médecin et poète écossais, né en 1587, à Casbieken près d'Aberdeen, étudia la médecine, voyagea pour s'instruire dans son art, et fut reçu docteur dans l'université de Padoue en 1610. Après avoir parcouru successivement l'Allemagne, le Danemarck, la Hollande, l'Angleterre, il vint s'établir en France, et s'y fit distinguer parmi les poètes latins modernes. Il y séjourna pendant une vingtaine d'années, et revint en Ecosse en 1632, où il se lia avec l'évêque Laud, qui l'engagea à venir à Londres, et à compléter son ouvrage, intitulé *Psalmorum Davidis paraphrasis poetica*, dont la première édition, donnée en 1637, à Aberdeen, fut réimprimée à Londres la même année. Cet ouvrage a depuis eu de nombreuses éditions, à Middelbourg, en 1642; à Londres, en 1657; à Cambridge, en..... ; à Amsterdam, en 1706; à Édimbourg, en 1739, et enfin à Londres, en 1741, in-8°. On a joint à cette dernière édition la Vie de l'auteur. Ses autres ouvrages sont *le Cantique des Cantiques*, traduit en vers élégiaques latins, 1633; des *Épigrammes*, Aberdeen, 1632. Ses *Poésies* ont été publiées à Londres, en 1635, in-8°. Johnston, nommé médecin de sa majesté, mourut en 1641.

JOHNSTON (Charles), avocat anglais, a composé plusieurs romans, dont le plus remarquable est intitulé *Chrysal*, ou *Aventures d'une Guinée*, publié vers 1760, en 2 vol. in-12. Ce roman eut beaucoup de succès, et le méritait. Johnston y a ajoint deux autres volumes en 1765. Il mourut aux Indes, vers 1800.

JOHNSTONE (George), marin écossais, mort en 1787, fils d'un baronnet, embrassa de lui-même l'état militaire. Après avoir passé par tous les grades infé-

rieurs de la marine, il était, en 1760, lieutenant de vaisseau, et en 1762, capitaine. A la paix il fut nommé gouverneur de la Floride occidentale, et, à son retour en Angleterre, il prit une part active aux affaires de la compagnie des Indes orientales; mais il eut des débats particuliers avec lord Clive. En 1771 il publia ses *Pensées sur les acquisitions des Anglais dans les Indes orientales, surtout relativement au Bengale*, 1 vol. in-8°. Il fut nommé au parlement, d'abord pour Cockermouth, et ensuite pour Appleby, et se battit en duel avec le lord Germaine, pour quelques réflexions qu'il s'était permises au parlement, et qui portaient sur ce seigneur. Enfin il fut un des commissaires envoyés pour traiter avec les Américains.

JOHREN (CONRAD), né en 1653, à Gudensberg dans la Hesse, après avoir été reçu docteur en médecine dans l'université de Giessen, passa à Rintlen, où il enseigna successivement l'éloquence, la médecine et la physique. Il mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1716, après avoir publié, à Francfort-sur-le-Mein, en 1684, in-fol., une belle édition des *Œuvres medico-chimiques* de Jean Hartmann. On lui doit aussi quelques ouvrages de sa composition sur la chimie, qui parurent sous les titres suivans : I. *Praxis chymiatrica*, Rintelii, 1676, in-8°. II. *Praxis chymiatricæ sectio secunda*, Francofurti et Rintelii, 1678, in-8°.

JOHREN (MARTIN-DANIEL), professeur en médecine à Colberg, composa un traité intitulé, *Vade mecum botanicum*, seu, *Hodegus botanicus!* dont il y a deux éditions; l'une de Colberg, 1710, in-12; l'autre de 1717, à Francfort-sur-l'Oder. Les plantes y sont disposées suivant la méthode de Tournefort. Il a aussi laissé un herbier, peint par H. Ribbing, et qui est dans la bibliothèque de Berlin.

JOINVILLE (JEAN, sire DE), célèbre historien, contemporain et ami de Saint Louis, né en 1223 ou 1224, sénéchal de Champagne, d'une des plus anciennes maisons de cette province, fils de Simon, sire de Joinville et de Vaucouleurs, et de Béatrix de Bourgogne, fille d'Étienne III, comte de Bourgogne. Attaché de bonne heure à Thiébault, comte de Champagne; il prit auprès de ce prince, célèbre par son amour pour les lettres et la musique, ce goût fin et délicat qui distingue ses écrits, et cette originalité piquante et enjouée qui en fait le charme. Joinville, enflammé du desir d'aller combattre les infidèles, suivit ce prince dans toutes ses expéditions militaires. Ce fut à la sollicitation de la reine Jeanne, épouse de Philippe-le-Bel, qu'il mit par écrit la *Vie de Saint Louis*, auquel il avait été attaché pendant plus de 22 ans. La première édition en fut publiée par Pierre de Rieux en 1547, d'après un manuscrit qui avait appartenu au roi René. Nous avons un grand nombre d'éditions de cet ouvrage, entre autres une excellente, par les soins de Charles Ducange, qui la publia en 1668, in-fol. On y trouve le fidèle tableau des mœurs et des usages de nos ancêtres, une simplicité touchante, une aimable naïveté; là, respire toute entière la grande ame de Louis IX. Ses plus éloquens panégyristes ne parviendront jamais à s'élever au-dessus

de Joinville. Les notes et les dissertations de Ducange, au nombre de vingt-sept, offrent tout ce qu'il est possible de connaître sur les mœurs et les coutumes de la seconde race de nos rois. Il faut consulter, à ce sujet, la *Dissertation* de Bimad de la Bastie *sur la Vie de Saint Louis*, écrite par Joinville, dans le tom. 15 des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, pag. 692; et l'addition du même à cette dissertation, dans les mêmes *Mémoires*, pag. 736, et suiv. On a recouvré, depuis quelques années, un manuscrit de la *Vie de Saint Louis* par le sire de Joinville, plus authentique et plus exact que ceux qu'on a eus jusqu'ici. Ce manuscrit était à la bibliothèque du Roi. L'abbé Sallier l'a fait connaître dans une curieuse *Dissertation* qu'il lut à ce sujet à l'Académie des belles-lettres, le 12 novembre 1748, et on l'a suivie dans l'édition de 1761, publiée par les soins de Millot, Sallier, et Capperonnier. Saint Louis se servait du sire de Joinville pour rendre la justice à la porte du château de Vincennes. Joinville en parle lui-même dans la *Vie* de ce monarque. « Il avait de coutume, dit-il, de nous envoyer les sieurs Nesle, de Soissons et moi, ouïr les plaids de la porte, et puis il nous envoyait querir, et demandait comme tout se portait, et s'il y avait aucune affaire qu'on pût dépêcher sans lui? et plusieurs fois, selon notre rapport, il envoyait querir les plaidoyans, et les contenait, les mettant en raison et droiture. » On voit par ce passage, tiré de l'ancienne édition, que le français de l'*Histoire de Joinville* n'est pas le même que celui que parlait ce seigneur. On l'a sans altération dans la nouvelle édition de 1761, in-fol., de l'imprimerie royale, donnée par Capperonnier, d'après les recherches de Millot, garde de la bibliothèque du Roi. La Chaise a fait entrer ce que Joinville raconte de plus curieux dans son *Histoire de Saint Louis, roi de France*, 2 vol. in-4°, 1688, lâchement écrite, mais estimée pour les recherches. M. Th. John, qui a donné une traduction anglaise de Froissart, a également traduit Joinville, Londres, 1807, 2 vol. in-4° ou in-8°. Voltaire prétend que nous n'avons point la véritable *Histoire de Joinville*; que ce n'est qu'une traduction infidèle d'un écrit qu'on entendrait aujourd'hui très-difficilement; il est cependant certain que le vrai texte de l'*Histoire de Saint Louis* se trouve dans cette édition. Joinville mourut vers 1318, âgé de près de 90 ans, avec la réputation d'un courtisan aimable, d'un brave militaire et d'un homme vertueux. Il avait l'esprit vif, l'humeur gaie, l'ame noble, les sentimens élevés. Il laissa un fils maréchal de France, mort vers 1351, dont la petite-fille épousa Ferri de Lorraine. Le dernier mâle des branches collatérales de la famille de Joinville mourut vers 1410. (*Voyez* SORBON.)

JOL (CORNEILLE), natif de Scheveningen, village situé au bord de la mer près de La Haye en Hollande, l'un des marins les plus distingués de son temps, d'abord mousse, puis matelot, bas-officier, ensuite capitaine, s'éleva enfin jusqu'au rang d'amiral. Il servit avec honneur sa patrie contre les Espagnols, et, après le célèbre Piet Heyn, c'est lui qui remporta le plus de butin sur ce puissant ennemi. En 1644, il prit

Loanda de Saint-Paul sur la côte d'Afrique. Au courage et aux talens il joignait un grand fonds d'humanité. Dans une de ses expéditions, s'étant emparé d'un corsaire de Dunkerque, et se voyant obligé, par un ordre exprès de ses commettans, de jeter ses prisonniers deux à deux à la mer, il témoigna son regret de cette cruelle exécution, en s'écriant itérativement, pendant qu'il se promenait sur son bord, et qu'il montrait de son doigt la résidence de son souverain : « C'est pour votre compte, messieurs les Etats, c'est pour votre compte. » Considéré chez les Espagnols autant que craint, ils l'appelaient communément *Pie de palo* (Jambe de bois).

JOLA (François-Joseph), jésuite espagnol, né en 1703 à Villavidane dans le royaume de Léon, s'est fait connaître par un traité sur l'éloquence chrétienne, sous ce titre : *Vie du célèbre prédicateur frère Gerundio de Campesas*, publiée en espagnol en 1758. C'est plutôt une satire contre les prédicateurs ineptes ; mais elle renferme indirectement de bons préceptes. Comme on crut que cet ouvrage pouvait affaiblir le respect dû au ministère de la chaire, l'auteur reçut défense de publier la suite; cependant Baretti, connu par son *Voyage de Rome à Gênes*, apporta à Londres le manuscrit du second tome, et traduisit en anglais l'ouvrage entier. Il y en a une autre traduction par M. Bertuch. Jola s'était déguisé sous le nom de François Lobon de Salazar. Il mourut à Bologne le 2 novembre 1781. Dans son épitaphe, il est appelé fastueusement : *In oratoriâ, Tullius; in historiâ, Livius; in lyricis ac ludicris, Horatius.*

JOLI (Antoine), né à Modène, un des meilleurs peintres d'architecture et d'ornement qui aient existé de nos jours, apprit les principes de son art dans sa patrie, et se rendit ensuite à Rome, où il se perfectionna singulièrement sous la direction du célèbre peintre Jean-Paul Panini de Plaisance. De retour à Modène vers 1725, il commença à donner des preuves de ses talens. Joly se rendit à Venise, où il se maria, voyagea en Allemagne, et y peignit des *Vues perspectives* de beaucoup de forteresses. Il alla en Espagne, en Angleterre, et y fut fréquemment employé à peindre des décorations pour plusieurs théâtres. S'étant enfin établi à Naples, on l'y occupa au théâtre royal en qualité de décorateur : il montra de la fécondité dans l'invention, du naturel dans l'expression, et surtout un art admirable dans la manière de rendre et de développer l'idée des poètes. On vit avec un plaisir très-vif *la Décoration du labyrinthe* dans le drame d'Ariadne et Thésée. Lors du départ de Charles III pour l'Espagne, en 1759, Joli peignit trois grands tableaux représentant le *Départ du roi avec la flotte royale; le Couronnement de Ferdinand IV, roi des deux Siciles;* et une *Éruption du Vésuve*, admirés des connaisseurs. Cet artiste, mort à Naples le 29 avril 1777, âgé d'environ 70 ans, laissa un legs de 20,000 ducats au Mont-de-piété de la Miséricorde, et des *Dessins* qui ont confirmé sa réputation.

JOLIVET. (*V.* Tournemine.)

JOLLY (Jean-François), avocat au parlement de Paris, naquit à Brevannes, près Bourmont,

en Champagne, vers 1737, et mourut à Paris le 25 mars 1819, à l'âge de 82 ans. Il entra de bonne heure au collége des jésuites de Langres, où il fit de brillantes études. Il se destina d'abord à la carrière de l'enseignement, et bientôt ses talens le firent nommer à la chaire de rhétorique du collége de Châlons-sur-Marne, place qu'il remplissait avec distinction lors de la dissolution de la société. Reçu depuis avocat au parlement de Paris, il se distingua encore dans cette nouvelle carrière par ses talens et par de grandes vertus. Un procès oublié depuis, mais célèbre alors par la nature de la cause et le rang des parties, avait révélé toute la noblesse de son caractère. Il avait pris, contre un homme environné de tout le crédit que donne l'éclat du nom et l'illustation personnelle, la défense d'une femme qui se présentait comme victime d'une accusation injuste; mais les détails de l'affaire lui ayant appris que sa cliente s'était rendue coupable d'un faux, il refusa de continuer à la défendre, et résista à la séduction, si puissante alors, de briller dans une cause où, avec moins de délicatesse, il pouvait se faire honneur de défendre le faible contre l'homme puissant. Cet homme vint trouver Jolly pour savoir de lui la cause de son refus, qu'il soupçonnait, et dont il se préparait à tirer un grand avantage dans sa propre cause. Il ne put toutefois arracher ce secret de l'avocat. Celui-ci pénétré de l'importance de son ministère, se tut obstinément, quelque honneur qu'il dût lui revenir de la publicité de son motif. Il persista dans son silence, et crut devoir ce reste d'égards à la personne dont il avait eu la confiance. Il n'avait développé jusque-là que des vertus privées, la révolution lui fournit bientôt l'occasion d'en exercer d'autres plus rares, plus périlleuses, et de montrer toute la fermeté de son ame; aussi fut-il désigné de bonne heure aux persécutions et emprisonné. Secrétaire du conseil du Roi, avant la chute du trône, honoré de l'estime et de la confiance particulière de son souverain, il ne pouvait échapper à la proscription qui enveloppait de toutes parts les amis et les soutiens de la monarchie. Le retour de nos princes avait comblé sa vieillesse de joie. L'âge n'avait en rien affaibli la vivacité de ses sentimens pour cette auguste famille. Il le prouva bien lorsqu'après dix mois de bonheur, sous le règne légitime des Bourbons, les Français fidèles furent mis de à nouvelles épreuves par le retour désastreux de l'usurpateur. Jolly était alors conseiller à la cour royale. Bonaparte proclama ce fameux acte, atroce parodie de l'œuvre de sagesse qui avait signalé la rentrée en France de Louis XVIII. Cet acte fut présenté à la signature de la chambre où siégeait Jolly. « J'espère, lui dit l'agent du pouvoir, qu'en qualité de doyen, vous donnerez l'exemple en signant le premier. Je n'ai point d'exemple à donner ici, lui répondit Jolly; si j'avais à en donner un, ce serait celui de ne pas signer. » Et il ne signa pas. Ce trait de courage ne dut point étonner Bonaparte. Il était bien plus puissant quand Jolly fit, plusieurs années auparavant, un Mémoire en faveur des héritiers du prince de Bouillon que Bonaparte vou-

lait dépouiller. « Un roi, disait-il dans ce Mémoire, voulait réunir à son domaine un moulin qui était à sa convenance. Le despotisme du monarque fléchit devant ces mots du meunier : *Il y a des juges à Berlin.* » Frédéric avait une grande ame, il entendit le mot du meunier. Bonaparte s'empara de Navarre et poursuivit l'auteur du Mémoire. C'est ainsi que Jolly a terminé sa longue carrière, environné de la considération des gens de bien et du respect même des méchans qui, dans les temps de persécution n'avaient pu lui refuser cette espèce d'hommage qu'arrache aux cœurs les plus vicieux l'exercice constant de toutes les vertus. M. Roger, de l'Académie française, son neveu, auteur de la comédie de l'*Avocat*, a reproduit plusieurs traits de son caractère dans le rôle du principal personnage de cette pièce; et le public s'est plu à reconnaître dans le portrait, le mérite de la ressemblance.

JOLY (Claude), né à Paris en 1607, chanoine de la cathédrale en 1631, fit deux voyages, l'un à Munster et l'autre à Rome. De retour à Paris, il fut fait official et grand-chantre. Parvenu jusqu'à l'âge de 93 ans sans avoir éprouvé les infirmités de la vieillesse, il tomba dans un trou fait dans l'église de Notre-Dame, pour la construction du grand-autel, et mourut de cette chute, le 15 janvier 1700, après avoir légué sa riche et nombreuse bibliothèque à son chapitre. Les agrémens de son caractère, la candeur de ses mœurs, son exacte probité, et ses autres vertus, le firent longtemps regretter. Il dut sa longue vieillesse à un régime exact, et à son enjouement tempéré par la prudence. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité des restitutions des grands*, La Haye, 1665, in-12. Ce livre est très-instructif; et, si quelques grands le trouvent trop sévère, les honnêtes gens en adopteront la morale. II. *Traité historique des écoles épiscopales*, 1678, in-12. III. *Voyage de Munster en Westphalie*, 1670, in-12. IV. *Recueil des maximes véritables et importantes pour l'institution du roi, contre la fausse et pernicieuse politique du cardinal Mazarin*, 1652, in-12. Cet ouvrage, réimprimé en 1663, avec deux lettres apologétiques de l'ouvrage même, qui d'ailleurs est vif, hardi et satirique, fut brûlé par la main du bourreau en 1665. Il faut à la fin la sentence du châtelet et la réponse de Joly; elles se trouvent toujours dans l'édition de 1663. L'auteur fit imprimer un autre livre relatif à celui-ci; il est intitulé *Codicile d'or*; c'est un recueil de maximes pour l'éducation d'un prince chrétien, tirées d'Érasme et d'autres auteurs. V. *De reformandis horis canonicis, ac ritè constituendis clericorum muneribus consultatio; auct. Stella*, 1644-1675, in-12. Joly, qui s'est caché dans cet ouvrage sous le nom de Stella, y recherche l'origine de l'usage de réciter l'office divin en particulier. Quoiqu'il n'eût jamais manqué à cette obligation secrète, et qu'il fût très-assidu à l'office public, dit Nicéron, il ne semble pas faire un crime aux ecclésiastiques, qui, ayant d'autres occupations indispensables, omettraient de réciter leur bréviaire en particulier. VI. *Traditio antiqua ecclesiarum Franciæ circà assumptionem Mariæ*,

Senonis, 1672, in-12. VII. *De verbis Usuardi Assumptionis B. M. Virginis*, Senonis, 1669, in-12, avec une *Lettre* apologétique en latin, pour la défense de cet ouvrage, Rouen, 1670, in-12. Joly rapporte dans ces deux ouvrages tout ce que les anciens et les modernes ont écrit pour et contre l'Assomption corporelle de la Vierge. VIII. *Règles chrétiennes pour vivre saintement dans le mariage*, 1684-85. IX. *De l'état du mariage*, trad. par François Barbaro, 1667. X. *Avis chrétiens et moraux pour l'instruction des enfans*, 1675. XI. *Histoire de la prison et de la liberté de M. le Prince*, 1651, in-4°. Presque tous les livres de ce pieux chanoine sont curieux et peu communs. Il avait principalement étudié les auteurs du moyen et du bas-âge, surtout les historiens français. Il mêle agréablement l'érudition ecclésiastique et profane, l'histoire et la théologie; mais son style est dur et sans ornement.

JOLY (GUY), conseiller du roi au châtelet, neveu du précédent, nommé en 1652, syndic des rentiers de l'hôtel-de-ville de Paris, suivit long-temps le cardinal de Retz, lui fut attaché dans sa faveur et dans ses disgraces, et finit cependant par le quitter. Cet intrigant, d'une humeur bizarre, soupçonneuse et inconstante, laissa des *Mémoires depuis* 1648 *jusqu'en* 1665, qui sont à ceux du cardinal ce que le domestique est au maître, pour nous servir de l'expression de l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Si l'on en excepte la fin, ils ne sont proprement qu'un abrégé de ceux du cardinal, qu'il peint avec assez de vérité. Ses *Mémoires*, qui forment 2 vol. in-12, ont été réunis avec ceux du cardinal de Retz. On a encore de lui: I. Quelques *Traités*, composés par ordre de la cour, pour la *Défense des droits de la reine*, contre Pierre Stockmans, célèbre jurisconsulte, Paris, 1688, in-12. II. Les *Intrigues de la paix*, et les *Négociations faites à la cour par les amis de M. le Prince, depuis sa retraite en Guienne*, in-4°, 1652. III. Une *Suite* de ces mêmes *Intrigues*, 1652, in-4°, etc., etc.

JOLY (CLAUDE), célèbre prédicateur né en 1610, à Bury-sur-l'Orne dans le diocèse de Verdun, d'abord curé de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris, ensuite évêque de Saint-Paul-de-Léon, et enfin d'Agen, mourut en 1678, à 68 ans, après avoir occupé avec distinction les principales chaires des provinces et de la capitale. Les huit volumes in-12, Paris, 1702, de *Prônes* et de *Sermons*, qui nous restent de lui, écrits avec plus de solidité que d'imagination, furent rédigés après sa mort par Richard, avocat. Le pieux évêque ne jetait sur le papier que son exorde, son dessein et ses preuves, et s'abandonnait, pour tout le reste, aux mouvemens de son cœur. On a encore de lui les *Devoirs du Chrétien*, in-12, 1719. Ce fut lui qui obtint l'arrêt célèbre du 14 mars 1669, qui règle la discipline du royaume sur l'approbation des réguliers pour l'administration du sacrement de pénitence.

JOLY (GUILLAUME), lieutenant-général de la connétablie et maréchaussée de France, mort en 1613, est auteur: I. D'un *Traité de la justice militaire de France*, in-8°. II. De la *Vie*

de Guy Coquille, célèbre jurisconsulte.

JOLY (Bénigne), théologien, chanoine de l'église de Saint-Étienne de Dijon, instituteur des religieuses hospitalières de cette ville, naquit à Dijon le 22 août 1644. Sa bienfaisante charité le fit surnommer *le Père des pauvres.* Il mourut en odeur de sainteté à Dijon, le 9 décembre 1694. On a de lui, *le Chrétien charitable,* Dijon, 1697, in-12, et plusieurs autres ouvrages ascétiques ; sa Vie a été écrite par Beaugendre, Paris, 1700, in-8°.

JOLY (Marc-Antoine), censeur royal, né à Paris, en 1672, mort dans cette ville en 1753, débuta par quelques pièces de théâtre pour les comédiens Italiens et pour les Français. La plus estimée est *l'Ecole des amans.* Il fit aussi un opéra de *Méléagre,* qui n'obtint pas un grand succès; mais on l'estime davantage pour ses éditions de *Molière,* Paris, 1734 et 1739, 6 vol., réimprimés en 1747, 8 vol. in-12 et in-4° ; du *Théâtre de P. Corneille,* Paris, 1738, 6 vol. in-12 ; le même, avec les *Œuvres de Thomas Corneille,* Paris, 1758 et 1759, en 19 vol. in-12; de *Racine,* Paris, 1736, 2 vol. in-12 ; et de *Montfleury,* in-12. Il a laissé un ouvrage manuscrit considérable, intitulé : *Le nouveau et grand cérémonial de France,* gros in-folio, déposé à la bibliothèque du Roi. L'auteur en donna le prospectus sous ce titre : *Projet d'un nouveau cérémonial français, augmenté d'un grand nombre de pièces qui n'ont pas été publiées,* Paris, 1746, in-4°.

JOLY (Philippe-Louis), savant et laborieux philologue, né à Dijon, vers 1680, chanoine de la Chapelle-aux-Riches de la même ville, est auteur : I. de l'*Eloge historique de l'abbé Papillon,* 1738, in-8°, dont il a publié, en 1743, la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne,* 2 vol. in-fol. II. *Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle,* Paris, 1748 ou 1752, in-fol. Cet ouvrage, qui contient une foule de remarques curieuses sur les écrits de Bayle, est fort estimé. On peut lui reprocher cependant de la partialité, et de n'avoir pas toujours rendu justice à ce philosophe. En 1742, l'abbé Joly publia une édition des *Nouvelles poésies de la Monnoye,* in-8°, et en 1751, les *Mémoires historiques, critiques et littéraires de David-Augustin Bruëys,* 2 vol. in-12. Dans la même année, il publia le *Traité de versification* qui se trouve dans la nouvelle édition du *Dictionnaire des rimes,* in-8°. III. *Traité de versification française,* dans l'édition du *Dictionnaire de Richelet,* publié par l'abbé Berthelin, Paris, 1751, in-8°. IV. *Eloges de quelques auteurs français,* Dijon, 1742, in-8°; ouvrage estimé et qui mérite de l'être. Dans ce volume, il y a trois éloges qui ne sont pas de l'abbé Joly; savoir, ceux de Dalechamp et de Meré par Michault, et celui de Montaigne, par le président Bouhier. V. Plusieurs articles intéressans dans les nouveaux *Mémoires de l'abbé d'Artigny,* et dans le *Journal des Savans.*

JOLY (Jean-Pierre de), avocat au parlement de Paris, doyen du conseil du duc d'Orléans, né à Milhau en Rouergue, l'an 1697, mourut à Paris en 1774. Nous avons de lui, *Réflexions de l'em-*

percur *Marc-Aurèle Antonin*, surnommé le *Philosophe*, traduites du grec par monsieur et madame Dacier, distribuées par ordre des matières, avec quelques notes et des remarques qui servent à l'éclaircissement du texte, Paris, 1742, in-12, et une édition très-exacte du texte grec de ces *Réflexions*.

JOLY (Hugues-Adrien), né à Paris le 10 avril 1718, de parens honnêtes, mais sans fortune, s'éleva sous les auspices de la marquise de Prie, et surtout de Charles-Nicolas Coypel, premier peintre du roi, qui le dirigea dans ses études, et développa ses heureuses dispositions pour les arts et la littérature. Il fut secrétaire des Académies de sculpture, de peinture et architecture, pendant plus de trente ans, et gardé du cabinet des estampes et pierres gravées de la bibliothèque du Roi pendant un demi-siècle; dans tous ces honorables emplois, il contribua aux progrès de l'art et des sciences par un travail assidu qui absorbait son temps, ses facultés et presque ses affections. Il est mort en 1799, regretté de tous les artistes dont il avait été le guide et l'appui.

JOLY (Marie-Elisabeth), célèbre actrice des Français, née à Versailles en avril 1761, épouse de M. N. du Lomboy, ancien officier de cavalerie, débuta le 1er mai 1781 dans l'emploi des soubrettes. Un organe agréable, de la finesse, et du naturel tout à la fois, joint à une gaîté piquante, la firent accueillir avec transport et la rendirent une actrice parfaite. Le public la vit avec étonnement, se plier à tous les rôles, et remplir même celui d'Athalie avec quelques succès. Emprisonnée en 1793 avec ses camarades, elle n'obtint sa liberté qu'à la condition de jouer sur le théâtre de la république; elle y resta 18 mois, paya un dédit considérable, et se réunit à Louvois avec les débris de la scène française. Les malheurs altérèrent considérablement sa santé, et elle mourut d'épuisement le 6 mai 1798. Son époux inconsolable fit transporter le corps de sa femme dans une terre qui lui appartient sur les côtes de Normandie; il a fait élever un monument sur un rocher, et placer sur sa tombe cette inscription qui est du poète Lebrun.

Eteinte dans sa fleur, cette actrice accomplie
Pour la première fois a fait pleurer Thalie.

JOLY (N.), né à Troyes en Champagne, se forma et travailla long-temps sous l'illustre Girardon. La *Statue* équestre de Louis XIV qui décorait la place du Peirou à Montpellier, était son ouvrage. Etabli en cette ville, il jouissait d'une pension de 3000 liv. que lui faisaient les états de Languedoc. Joly vivait encore en 1740.

JOLY (Joseph-Romain), capucin, né à Saint-Claude en Franche-Comté, le 15 mars 1715, mort à Paris en 1805, fit ses humanités à Saint-Claude dans un collége fondé depuis plus de 200 ans par un ecclésiastique de sa famille, la plus ancienne de cette ville. Il étudia la logique et la métaphysique chez les carmes réformés, et prit l'habit au couvent des capucins de Pontarlier, cultiva presque tous les genres de littérature, sans qu'on puisse dire qu'il ait réussi dans aucun. Il est un des auteurs les plus féconds qu'ait produits la Franche-Comté. Il a composé des discours, des

histoires, des critiques, des satires, des contes, des épigrammes, des cantiques, des tragédies, un poème épique en douze chants, des lettres sur les spectacles, sur les duels, sur le sabbat des sorciers, sur la reine des abeilles, sur les convulsionnaires. On ne peut cependant lui refuser des connaissances, de l'érudition, des idées; mais ces qualités sont perdues quand elles ne sont pas mises en œuvre par le talent, ou relevées par le mérite du style. Voici la liste de ses principaux ouvrages: I. *Histoire de la prédication dans tous les siècles*, 1767, in-12. II. *Conférences pour servir à l'instruction du peuple, sur les principaux sujets de la morale chrétienne*, 1768, 6 vol. in-12. III. *Idée des mamillaires modernes*, 1770, in-8°. IV. *Lettres sur les mouches à miel*, 1770, in-8°. V. *Conférences sur les mystères*, 1771, 3 v. in-12. VI. *Dictionnaire de morale philosophique*, 1771, 2 vol. in-12. VII. *Lettres sur divers sujets importans de la Géographie sacrée et de l'Histoire sainte*, 1772, in-4°. Il a paru, en 1784, une nouvelle édition in-4°, sous ce titre: *La Géographie sacrée et les monumens de l'Histoire sainte.* Ce livre a été réuni, et forme le 46e vol. de l'ouvrage du P. Brunet, lazariste, intitulé: *Parallèle des religions*, en 5 tomes, 5 vol. in-8°, Paris, 1792. VIII. L'*Egyptiade*, ou *le Voyage de Saint François d'Assise à la cour du roi d'Egypte*, poème en 12 chants, nouvelle édition, 1785, in-12. IX. Beaucoup de *Mémoires* et de *Poésies* dans le Mercure, l'Année littéraire et autres journaux.

JOLY DE FLEURY. *V.* Fleury.

JOLY. *Voyez* Choin.

JOMBERT (Charles-Antoine), libraire, né à Paris en 1712, mort à Saint-Germain-en-Laye, en 1784, s'appliqua particulièrement à publier des ouvrages ornés de cartes, de planches et d'estampes. C'est à lui qu'on doit les *Catalogues raisonnés* des *Œuvres de* Cochin, de Leclerc et de Labelle. Il a fait les tables de l'*Art de la guerre*, par Puységur, des *Œuvres anatomiques* de Duverny, du *Traité de l'attaque des places*, par Leblond. A ce dernier ouvrage, Jombert ajouta le petit dictionnaire intitulé *Manuel de l'ingénieur et de l'artilleur.* Il est auteur: I. D'une *Bibliothèque élémentaire d'architecture*, 4 vol. in-8°. II. De l'*Architecture moderne*, 2 vol. in-4°. III. Il est éditeur du *Dictionnaire de l'ingénieur* par Belidor, in-4°. On lui doit encore: I. *Nouvelle méthode pour apprendre à dessiner sans maître*, 1740, in-4°. II. *Lettre à un amateur en réponse aux critiques qui ont paru sur l'exposition des tableaux*, 1753, in-12. III. *Théorie de la figure humaine*, traduite du latin de Rubens, 1773, in-4°, etc.

JOMELI (Nicolo), célèbre maître de chapelle, né à Aversa dans le royaume de Naples, en 1714, la même année que Gluck. Après avoir fait une étude profonde de la musique pratique sous le fameux Léonard Léo, il en étudia la théorie à Bologne sous la direction du célèbre P. Martini, dont il ne dédaigna pas les conseils, quoiqu'il eut déjà composé lui-même la musique de plusieurs drames pour les premiers théâtres,

et qu'elle eût obtenu beaucoup de succès. Devenu maître d'un des conservatoires de Venise, et attaché au service de l'église de Saint-Pierre de Rome, il se rendit à la cour du duc de Wittemberg, où les distinctions et les récompenses que lui prodigua ce souverain, le retinrent très-long-temps. Jean V, roi de Portugal, ne pouvant l'attirer à sa cour, lui assigna une pension considérable, avec la seule condition de lui envoyer les copies de ce qu'il composerait. De retour à Naples, il y mourut le 28 août 1774. Les ouvrages de cet artiste sont un témoignage éclatant de son génie; mais on en trouve peu en Italie, parce que, décidé à retourner en Allemagne, il les laissa tous à Stuttgard, où ils sont conservés comme un objet très-précieux. Jomelli s'efforça de se distinguer par un style entièrement à lui, par une imagination toujours féconde, des conceptions toujours lyriques et pindariques, et en passant d'un ton dans un autre d'une manière toute nouvelle et savamment irrégulière. Il écrivit beaucoup d'ouvrages, parce que sa grande facilité le rendit presque improvisateur en musique; et ce qui paraît étrange, c'est qu'au milieu de cette abondance, il pécha presque toujours par trop d'art et de difficultés, ce qui lui procura les éloges des connaisseurs, et lui fit perdre quelquefois ceux du peuple. Une musique dont toutes les parties, ainsi que la sienne, sont liées intimement, qui demande beaucoup d'ensemble, une excellente exécution et toute l'attention des auditeurs, ne pouvait convenir à ces ames fatiguées de jouissances qui négligent les fruits pour les fleurs. Jomelli, pendant son séjour à Naples, fit la musique d'*Armide*, ouvrage de Francesco Saverio de'Rogati, qui eut un succès brillant, et obtint l'approbation générale. Il composa ensuite celle de *Démophoon*, dans laquelle il s'éloigna un peu du goût vulgaire, mais qui lui attira les éloges des connaisseurs. La musique de l'*Iphigénie* qu'il écrivit avec un style encore plus élevé et d'un goût exquis, mécontenta la multitude, peut-être parce qu'elle fut mal exécutée, et cet ouvrage, négligé dans sa nouveauté, fait maintenant les délices des connaisseurs; c'est un des meilleurs titres à la gloire de Jomelli. Parmi ses autres opéras, on distingue l'*Erreur amoureuse*, *Aétius*, *Eumenes*, *Mérope*, *Achille à Scyros*. Suivant Grétry, Jomelli, en Italie, faisait de la musique noble, vague, souvent à contre-sens des paroles; il faisait de la bonne musique sur les paroles et non pas avec les paroles. En Allemagne, il devint plus savant harmoniste, mais le type de sa musique resta le même. Ce célèbre musicien termina son honorable carrière par un *Miserere* à deux voix, singulièrement loué par Métastase, et mis en vers italiens par Saverio Mattei. C'est une des compositions sublimes en ce genre. M. Choron a publié une *Messe des morts*, à quatre voix concertantes, composée en 1760, qui est de Jomelli.

JON ARESON, en latin *Jonas Arii*, dernier évêque catholique d'Irlande, né en 1484, à Grita, d'une famille pauvre, mais ancienne, devint prêtre à Helgestad, fit plusieurs voyages en Norwége, et fut nommé évêque de

Holum en 1524. Il fit tous ses efforts pour empêcher la propagation du luthéranisme en Irlande, et se porta même à plusieurs actes de violence qu'il serait difficile de justifier. Il fut arrêté avec deux fils qu'il avait eus d'une concubine, et tous les trois furent pendus le 7 novembre 1550. Jon Areson cultivait la poésie; il avait composé un grand nombre de vers sur la passion de J.-C., qui ont été imprimés dans un recueil poétique de Guthrand Thorlaksen, qui parut en 1612.

JONADAB, fils de Réchab, descendant de Jéthro, beau-père de Moyse, recommandable par la sainteté et l'austérité de sa vie, prescrivit à ses descendans un genre de vie très-dure, et des privations pénibles auxquelles la loi n'obligeait personne. Il leur défendit l'usage du vin, des maisons, de l'agriculture, la propriété d'aucun fonds, et leur ordonna d'habiter sous des tentes; doctrine peu propre à lui faire des disciples, et cependant il en eut; ils s'appelèrent *Réchabites*, du nom de son père. Ils pratiquèrent la règle qui leur avait été donnée durant plus de trois cents ans. La dernière année du règne de Joakim, roi de Juda, Nabuchodonosor étant venu assiéger Jérusalem, les Réchabites furent obligés de quitter la campagne et de se retirer dans la ville, sans toutefois abandonner leur coutume de loger sous des tentes. Pendant le siége, Jérémie reçut ordre d'aller chercher les disciples de Réchab, de les faire entrer dans le temple, et de leur présenter du vin à boire. Il exécuta cet ordre, et leur ayant offert à boire, ils répondirent qu'ils ne buvaient point de vin, parce que leur père Jonadab le leur avait défendu. Le prophète prit de là occasion de faire aux Juifs de vifs reproches sur leur endurcissement. Il opposa leur facilité à violer la loi de Dieu, à l'exactitude rigoureuse avec laquelle les Réchabites observaient les ordonnances des hommes. Les Réchabites furent emmenés captifs après la prise de Jérusalem par les Chaldéens, et l'on croit qu'après le retour de la captivité, ils furent employés au service du temple; qu'ils y exercèrent les fonctions de portiers, et même de chantres sous les lévites.

JONÆ (Pierre), évêque de Strengnes en Suède, né au commencement du 16e siècle, mort en 1607. Lorsque le roi Jean III, fils de Gustave Ier, entreprit d'introduire une nouvelle liturgie en Suède, Jonæ s'opposa de toutes ses forces à cette innovation; il fut arrêté et menacé de perdre la tête. Il s'échappa de sa prison et se réfugia auprès de Charles, duc de Sudermanie, qui l'éleva au siége de Strengnes. Jonæ déploya tant d'énergie en faveur du luthéranisme, que le roi abandonna son projet. Jonæ revit la traduction suédoise de la *Bible*, et publia plusieurs écrits apologétiques à l'occasion des disputes sur la liturgie.

JONÆ (Arngrim), connu aussi sous le nom de *Widalin*, astronome islandais, disciple de Tycho-Brahé, et coadjuteur de l'évêque de Holum en Islande, né en 1568, dans le canton de Widedal, d'où lui est venu son surnom, mourut en 1648, à 80 ans, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages en latin. Les principaux sont : I. *Specimen historicum Islandiæ et magnâ ex*

parte chorographicum, Amsterdam, 1643, in-4°, avec la *Défense* de cet ouvrage, estimable pour l'érudition et les recherches. Il prétend que l'Islande n'a été habitée que vers l'an 874 de J.-C., et que par conséquent elle n'est point l'ancienne Thulé. II. *Idea verimagistratûs*, Hafniæ, 1689, in-8°. III. *Crymogæa, severerum Islandicarum libri tres*, Hambourg, 1610, in-4°. IV. *Brevis commentarius de Islandiâ*, Copenhague, 1592, petit in-fol. *La Vie de Gundebrand de Thorlac*, en latin, in-4°, etc. Ce prélat épousa, à l'âge de 91, une jeune fille.

JONÆ (Runolphus), savant Islandais, fit ses études à Copenhague, et devint ensuite recteur de Holum en Islande. Il mourut de la peste en 1654, à Christianstad en Scanie. On a de lui les deux ouvrages suivans : I. *Linguæ septentrionalis elementa*, Copenhague, 1651. II. *Grammaticæ Islandiæ rudimentà*, Copenhague, 1657.

JONAS, fils d'Amathi, cinquième des petits prophètes, natif de Géth-Opher dans la tribu de Zabulon, vivait sous Joas, Jéroboam II, rois d'Israël, et du temps d'Osias, roi de Juda. Dieu, suivant l'Écriture, enjoignit à ce prophète d'aller à Ninive, capitale de l'empire des Assyriens, pour prédire à cette grande ville que Dieu allait la détruire. Jonas, au lieu d'obéir, s'enfuit, et s'embarqua à Joppé pour aller à Tharsis en Cilicie. Le Seigneur ayant excité une grande tempête, les marins tirèrent au sort pour savoir celui qui était cause de ce malheur, et le sort tomba sur Jonas. On le jeta dans la mer, afin que sa mort procurât le salut aux autres ; et aussitôt l'orage s'apaisa. Dieu fit trouver là un poisson pour recevoir Jonas qui demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de l'animal aquatique. Le poisson le jeta après ce temps sur le bord de la mer. Le prophète ayant reçu un nouvel ordre d'aller à Ninive, il obéit. Les habitans, effrayés de ses menaces, firent pénitence, ordonnèrent un jeûne public, et le Seigneur leur pardonna. Jonas se retira à l'orient de la ville, à couvert d'un treillage qu'il se fit, pour voir ce qui arriverait. Voyant que Dieu avait révoqué sa sentence touchant la destruction de Ninive, il appréhenda de passer pour un faux prophète, et se plaignit au Seigneur qui lui demanda s'il croyait que sa colère fût bien juste ? Pour le défendre encore plus contre l'ardeur du soleil, il fit croître dans l'espace d'une seule nuit un lierre, ou plutôt ce qu'on nomme *Palma Christi*, qui lui donna beaucoup d'ombre. Mais dès le lendemain, le Seigneur envoya un ver qui piqua la racine de cette plante, la fit sécher, et laissa Jonas exposé, comme auparavant, à la violence du soleil. Cet événement fut fort sensible au prophète qui, dans l'excès de sa douleur souhaita de mourir. Alors Dieu, pour l'instruire, lui dit que « puisqu'il était fâché de la perte d'un lierre, qui ne lui avait rien coûté, il ne devait pas être surpris de voir fléchir sa colère envers une grande ville, dans laquelle il y avait plus de 120,000 personnes qui ne savaient pas distinguer entre le bien et le mal. » Jonas revint à Ninive dans la Judée, et Saint Epiphane raconte qu'il se retira avec sa mère près de la ville de Sur, où il demeura

jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 761 avant J.-C. Les *prophéties* de Jonas sont en hébreu, et contiennent quatre chapitres. Il y a des mythologistes qui prétendent que la fable d'Andromède a été inventée sur l'histoire de Jonas; mais les gens sensés n'adoptent pas des idées si bizarres. Les savans ont beaucoup disputé sur le poisson qui engloutit Jonas. Ce n'était point une baleine; car il n'y a point de baleine dans la Méditerranée où ce prophète fut jeté. D'ailleurs, le gosier des baleines est trop étroit pour qu'un homme y puisse passer. Les savans croient que le poisson dont il s'agit était une espèce de requin ou de lamie.

JONAS, évêque d'Orléans, la terreur des hérétiques de son temps, le modèle des évêques et l'ornement de plusieurs conciles, mort en 841, laissa deux ouvrages estimés. Le premier, intitulé *Instruction des laïcs*, fut traduit en français par dom Mége, 1582, in-12. Le second a pour titre: *Instruction du roi chrétien*, traduit en français par Desmarêts, 1661, in-8°. L'un et l'autre se trouvent en latin dans le *Spicilège* de d'Acheri. Il y a encore de Jonas un *Traité des miracles* dans la *Bibliothèque des Pères*, et imprimé séparément, 1645, in-16.

JONAS (JUSTE), théologien luthérien, un des plus ardens disciples de Luther, né dans la Thuringe en 1493, mort le 9 octobre 1555, doyen de l'université de Wittemberg, laissa: I. Un *Traité en faveur du mariage des prêtres*, à Helmstadt, 1631, in-fol. II. Un *de la messe privée*. III. Des *Notes* sur les *Actes des apôtres*, et d'autres ouvrages, in-8°.

JONATHAN BEN UZIEL, était, suivant les talmudistes, contemporain des prophètes Aggée, Zacharie et Malachie; et disciple du fameux rabbin Hillel. Des critiques modernes croïent qu'il est de beaucoup postérieur à la ruine de Jérusalem et à la dispersion des Juifs. On le regarde généralement comme l'auteur du *Targum*, version ou paraphrase chaldaïque sur les prophètes, c'est-à-dire, sur Josué, les Juges, Samuel, les Rois, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et les douze petits prophètes. Après le *Targum* d'Onkélos, c'est ce que les Juifs ont de plus ancien et plus révéré.

JONATHAS, fils de Saül, célèbre par sa valeur et par l'amitié constante qu'il eut pour David contre les intérêts de sa maison, défit deux fois les Philistins, et eût été mis à mort par Saül, pour avoir mangé d'un rayon de *miel* (contre l'édit de son père, qu'il ignorait, et par lequel il était défendu, sous peine de la vie, de manger avant le soleil couché), si le peuple ne s'y fût opposé. La guerre s'étant de nouveau allumée quelque temps après entre les Hébreux et les Philistins, Saül et Jonathas se campèrent sur le mont Gelboé, avec l'armée d'Israël. Ils y furent forcés, leurs troupes taillées en pièces, et Jonathas tué l'an 1055 avant J.-C. La nouvelle en ayant été portée à David, il composa un *Cantique funèbre*, où il fait éclater toute sa tendresse pour son ami. Il l'aima au-delà du tombeau, dans la personne de son fils, que souvent il faisait asseoir à sa table. Jonathas est un modèle admirable de générosité et d'amitié. La gloire de David efface la sienne, et il n'en est point jaloux. Quoi-

que héritier présomptif de la couronne, il prend, aux dépens de ses propres intérêts, ceux de l'innocent persécuté.

JONATHAS (qu'on nomme aussi JONATHAN ou JOHANNAN), fils de Joïada, et petit-fils d'Eliasib, succéda à son père dans la charge de grand-sacrificateur des Juifs, qu'il occupa pendant environ quarante ans. Ce pontife déshonora sa dignité par une action barbare et sacrilége. Il avait un frère nommé Jésus, qui prétendait parvenir à la souveraine sacrificature par la protection de Bogose, général d'Artaxerxès. Jonathas en conçut de la jalousie. Un jour que les deux frères se rencontrèrent dans le temple, la dispute s'échauffa si fort, que Jonathas tua Jésus dans le lieu saint.

JONATHAS, surnommé *Apphus*, fils de Mathathias et frère de Judas Machabée, l'un des plus grands généraux qu'aient eus les Juifs, força Bacchide, général des Syriens, qui faisait la guerre aux Juifs, d'accepter la paix, l'an du monde 161 avant Jésus-Christ. La réputation de Jonathas fit rechercher son alliance par Alexandre Balas, et par Démétrius Soter, qui se disputaient le royaume de Syrie. Il embrassa les intérêts du premier, et prit possession de la souveraine sacrificature, en conséquence de la lettre reçue de ce prince, qui lui donnait cette dignité. Deux ans après, Alexandre Balas ayant célébré à Ptolémaïde son mariage avec la fille du roi d'Egypte, Jonathas y fut invité, et parut avec une magnificence royale. Démétrius, qui succéda à Balas, le confirma dans la grande sacrificature; mais sa bonne volonté ne dura pas long-temps. Jonathas l'avait aidé à soumettre Antioche, soulevé contre lui : Démétrius n'eut pas la reconnaissance qu'il devait pour un si grand service; il le prit en aversion, et lui fit tout le mal qu'il put. Diodote Tryphon, ayant résolu d'enlever la couronne au jeune Antiochus, fils de Balas, songea d'abord à se défaire de Jonathas. Il l'attira à Ptolémaïde, le prit par trahison, et le fit charger de chaînes; ensuite, après avoir tiré de Simon une somme considérable pour la rançon de son frère, ce perfide le fit mourir l'an 144 avant J.-C. Simon, son frère, lui succéda dans la grande sacrificature.

JONATHAS, juif d'une naissance obscure, distingué par sa bravoure au siége de Jérusalem, sortit un jour de la ville pour défier les Romains, et en appeler quelqu'un en duel. Un nommé Pudens courut à lui pour éprouver ses forces; mais comme il s'avançait précipitamment, il tomba. Janathas, profitant de sa chute, le tua sans lui donner le temps de se relever, et le foula aux pieds, l'insultant avec une cruauté lâche. Un autre Romain nommé Priscus, outré de cette insolence, lui décocha une flèche, qui le fit tomber mort sur son ennemi.

JONATHAS, tisserand du bourg de Cyrène. Après la ruine de Jérusalem, par Titus, fils de l'empereur Vespasien, il gagna un grand nombre de Juifs, et les mena sur une montagne, leur promettant des miracles, s'ils le choisissaient pour chef; mais il fut arrêté par Catulle, gouverneur de Lydie. Ce séducteur dit qu'on l'avait engagé à cette révolte, et nomma Flavius Josephe, l'historien, entre ses complices. Mais comme celui-ci était

innocent, on ne s'arrêta point aux accusations du calomniateur, qui fut condamné à être brûlé vif.

JONCOURT (Pierre de), François d'origine, réfugié en Hollande quelques années avant la révocation de l'édit de Nantes, se fit une grande réputation comme prédicateur. Il mourut à La Haye, vers l'année 1725. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Lettre critique sur divers sujets importans de l'Ecriture Sainte*, Amsterdam, 1705, in-12. II. *Entretiens sur les différentes méthodes d'expliquer l'Ecriture et de prêcher de ceux qu'on appelle Coccéiens et Voétiens dans les Provinces-Unies*, Amsterdam, 1707, in-12. On a aussi de lui des *Lettres sur les jeux de hasard*, 1714, in-12.

JONCOURT (Elie de), né à La Haye, vers 1700, et mort dans la même ville, vers 1770, fut long-temps pasteur et professeur de philosophie à Boldac. Ses principaux écrits sont : I. *Traité de la Providence*, traduit de l'anglais de G. Sherlock, La Haye, 1721, in-8°. II. *Préservatif contre le papisme*, traduit du même, La Haye, 1721, in-8°. III. Des *Sermons*, La Haye, 1723, 2 vol. in-8°, etc., etc., etc., (Voyez la *France Littéraire*, de Formey, et l'*Examen critique*, de M. Barbier.)

JONCOUX (Françoise-Marguerite de), née en 1660, d'un gentilhomme d'Auvergne, mourut en 1715, après s'être distinguée par sa piété ses talens et son attachement aux religieuses de Port-Royal. On lui doit la Traduction des *Notes de Nicole* (cachée sous le nom de Wendrock) *sur les Provinciales*. Cette version a été imprimée dans les éditions des fameuses Lettres de Blaise Pascal, de 1754 et de 1712, en 3 vol. in-12. Mademoiselle de Joncoux avait appris le latin, afin de trouver plus de goût aux offices de l'église. *Voy.* Louail.

JONCQUET (Denys), de Dourdan, docteur en médecine dans l'Ile-de-France, en 1639, devint professeur de botanique au jardin du Roi. Il a publié le catalogue des plantes qu'on y cultivait, en 1658 et 1659, sous le titre d'*Hortus, sive Index onomasticus plantarum*, Paris, 1659, in-4°. On a du même auteur *Horti regii Parisiensis pars prior, cum præfatione Joannis Vallot*; Parisiis, 1665, in-fol.

JONES (Jean), moine anglais, né à Londres, mort dans la même ville, en 1636, élève de l'école de Merchant Taylor, et ensuite du collége de Saint-Jean à Oxford. Comme il était porté pour la religion romaine, il alla en Espagne où il l'embrassa, et entra dans l'ordre de Saint-Benoît. Alors il changea son nom en celui de Léandre de Saint-Martin, et fut reçu docteur. On lui donna ensuite une chaire d'hébreu et une de théologie; enfin il devint vicaire-général de son ordre. Parmi les ouvrages que ce religieux a publiés, on distingue : I. *Sacra ars memoriæ ad Scripturas divinas in promptu habendas, memoriterque ediscendas accommodata*, Douai, 1623, in-8°. II. *Conciliatio locorum communium totiusque Scripturæ*, 1613. III. *La Bible* avec des *Commentaires*, 6 volumes in-fol.

JONES (Inigo), célèbre architecte anglais, né à Londres en 1572, mort en 1651, à 80 ans,

excella dans l'architecture et fut le Palladio de l'Angleterre, où le vrai goût et les règles de l'art étaient presque inconnus avant lui. Il se distingua de bonne heure par ses progrès dans le dessin et son habileté dans la peinture du paysage. Le comte Guillaume de Pembroke, son protecteur, le fit voyager à ses frais en Italie, et dans la plupart des contrées les plus civilisées de l'Europe. Etabli à son retour à Venise, il s'était acquis une réputation brillante. Christian IV, roi de Danemarck, voulut se l'attacher, et le nomma son architecte; mais ce prince, dont la sœur avait épousé Jacques Ier, ayant fait, en 1606, un voyage en Angleterre, il ramena Jones dans sa patrie, où Jacques Ier lui confia l'intendance générale de ses bâtimens. Cette place fournit à Jones l'occasion de donner la preuve d'un désintéressement rare. L'administration qui avait été sous le règne précédent chargée de cette partie s'était, par des circonstances extraordinaires, extrêmement endettée; le conseil privé voulut avoir l'avis de l'intendant des bâtimens sur les moyens d'éteindre cette dette; Jones proposa de son propre mouvement de ne toucher aucun émolument de sa place jusqu'à ce qu'elle fût acquittée. Son exemple excita l'émulation de ceux qui étaient attachés avec lui à ce service, et l'arriéré de cette dette eut bientôt disparu. Exemple rare, même parmi les artistes, et qui n'aura pas beaucoup d'imitateurs. A la mort de Jacques Ier, son successeur, Charles Ier maintint Jones dans le poste honorable qui lui avait été confié, et Jones lui fut tellement attaché, qu'il ne put survivre lui-même à la catastrophe qui priva ce prince de la vie. Il mourut de chagrin, le 21 juillet 1651. On lui doit les dessins du *Palais de Whitehall*, et le plan de l'*Amphithéâtre anatomique de Londres, la chapelle* de la reine Catherine dans le palais de Saint-James, l'*Eglise* et la *Place* de Covent-Garden, la *Salle du banquet du palais de Witehall*, l'*Hôpital de Greenwich, construit sur ses dessins;* le *Portique de l'église de Saint-Paul*, l'*Hôtel de la Bourse de Londres*, etc., etc. On peut consulter le recueil de Champbel, intitulé *Vitruvius Britannicus*, pour la plupart des constructions de ce savant architecte. M. Kent a donné, en 1727, et en 1744, une collection de ses dessins; Isaac Ware en a publié quelques autres. Jones a laissé après lui des notes curieuses sur l'*Architecture de Palladio*, qui ont été insérées dans l'édition que Leoni en a donnée à Londres, en 1714. Voyez le *Dictionnaire* de Chauffepié.

JONES (JEAN), auteur dramatique, sous le règne de Charles Ier, a donné une pièce intitulée *Adrasta or the Woman's spleen.*

JONES (JEAN), médecin anglais, né dans la principauté de Galles, prit ses degrés en médecine à Cambridge, vers le milieu du 16e siècle, et s'occupa de la pratique de cette science, qu'il exerça avec beaucoup de succès à Bath. On a de lui: I. *The dial of fevers*, 1556 (le Cadran des fièvres.) II. *Le Guide des bains de Bath*, 1572. III. *Bonté des anciens bains de Buckstone*, 1572. IV. *Discours sur le développement de tout ce qui a vie ou accroissement*, 1574. V. *L'Art de conserver la santé du corps et de l'ame*, in-4°, 1579. Ces divers

écrits sont imprimés en anglais.

JONES (Jean), médecin, né au pays de Galles, mort en 1580, reçu docteur à Cambridge, a donné : I. Un *Traité de la goutte*, 1556. II. *Traduction de quatre livres des Elémens de Galien.*

JONES (Richard), théologien gallois, mort en 1658, en Irlande, a compilé, dans sa langue, un ouvrage assez curieux, intitulé *Gemma Cambricum*, qui contenait un sommaire de tous les livres et chapitres de la Bible.

JONES (......), médecin anglais, né à Landaff, petite ville épiscopale, au pays de Galles, fut reçu dans le collége royal de Londres, vers la fin du 17ᵉ siècle. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Novarum dissertationum de morbis abstrusioribus tractatus primus, de febribus intermittentibus, in quo obiter febris continuæ natura explicatur*, Lond., 1683, in-8°, Hagæ Comitis, 1684, in-8°. II. *De morbis Hibernorum et de dyssenteriâ hibernicâ*, Londini, 1678, in-4°. III. *The mysteries of opium revealed*, Londres, 1701, in-8°.

JONES (Jérémie), savant théologien anglais dissident, né à ce qu'on croit, dans le nord de l'Angleterre, en 1693, mourut en 1724. Jones, élevé par son oncle le révérend Samuel Jones de Tewkesbury, précepteur des évêques Chandler, Butler et Secker, desservit ensuite une congrégation à Avening, au comté de Gloucester; mais il demeura toujours à Nailsworth, où il ouvrit une académie. Jones, savant très-attaché à ses études, n'en était pas moins un homme de société. Ses ouvrages sont : I. *Défense de la première partie de l'Evangile de Saint Matthieu, accusé de transpositions, etc.*, par Whiston. II. *Méthode nouvelle et complète pour établir l'autorité canonique de l'Ancien Testament*, 3 vol. in-8°, 1726. Ces deux ouvrages, devenus rares, ont été réimprimés à Oxford, et ne méritaient pas cet honneur.

JONES (David), poète gallois, natif de Caernarvonshire, qui a vécu de 1750 à 1780, a publié deux recueils de poésies galloises, et a formé une ample collection d'anciens manuscrits dans cette langue.

JONES (Marie). On ne connait aucun détail sur la vie de cette dame anglaise, dont les ouvrages sont estimés. Ce sont des *Mélanges* en prose et en vers, imprimés en 1748 et en 1752. Marie a dans ses vers parfaitement saisi la manière de Pope. On distingue dans leur nombre une *Epître sur la patience*, et une chanson célèbre en Angleterre, qui a pour titre *la Fille de la colline*. La prose de mistriss Jones, surtout dans ses *Lettres*, est peut-être supérieure à tout ce qu'ont produit les femmes auteurs de la Grande-Bretagne. Il y règne un fonds inépuisable de gaîté, une grace et une négligence qui lui sont particulières. Son style est pur, coulant, jamais affecté, et ses réflexions sont justes et solides.

JONES (Henri), né à Drogheda en Irlande, joignit à sa profession de briquetier un goût marqué pour la poésie. Le comte de Chesterfield, envoyé en Irlande en qualité de lord-lieutenant, ayant découvert ses heureuses dispositions, l'engagea à l'accompagner à Londres, et favorisa la souscrip-

tion qui mit Jones à portée de publier ses Poésies. Les bienfaits de ses protecteurs l'eussent mis dans une situation heureuse, si l'inégalité de son caractère insouciant et capricieux lui eût permis d'en jouir. Accablé de misère, il mourut dans un galetas en 1770. On a de lui, *le Comte d'Essex,* tragédie médiocre, mais applaudie dans le temps.

JONES (Griffith), écrivain anglais, né en 1721, mort en 1786, recommadable par une foule de petits ouvrages utiles et instructifs pour les enfans, a travaillé avec le docteur Johnson au *Litterary magazine,* et a été associé avec Smollett et Goldsmith à la composition du *British magazine.* On lui doit nombre de traductions du français, auxquelles il n'a point mis son nom. On a encore de lui les *Grands événemens produits par de petites causes.*

JONES (Griffith), ministre gallois, philantrope et religieux, né en 1684, devint recteur de Landdowror, dans le comté de Carmarthen. Il mourut le 8 avril 1761. Il avait consacré toute sa vie à l'éducation des enfans des pauvres. Il avait composé et publié gratuitement des petits traités pour leur instruction, et savait assez de médecine pour administrer des secours aux malades de la classe indigente.

JONES (Paul), célèbre marin de l'Amérique septentrionale, né à Selkirk, en Écosse, vers 1736, mort à Paris en 1792, alla s'établir en Amérique, et obtint, en 1775, le commandement d'un vaisseau de l'escadre, sous les ordres de Hopkins. En 1776, le président du congrès le nomma capitaine de la marine des États-Unis. Cet officier se distingua dans la guerre par une bravoure peu commune et par des actions d'éclat. La république naissante des États-Unis lui dut en partie ses succès. Étant descendu à White-Haven, à la tête d'un petit corps de trente volontaires, il s'empara du fort, brûla les vaisseaux qui étaient dans le port, et encloua les canons. Ayant fait voile aussitôt vers le nord de l'Écosse, il entreprit d'enlever le comte de Selkirk, et aurait réussi dans ce projet, si le hasard n'eût éloigné le comte de sa résidence. Ce même jour, Jones se contenta d'exiger de la comtesse la remise de toute son argenterie : encore fut-il contraint par son équipage à cette exaction qui répugnait à son caractère. A son retour, il força la frégate *le Dracke* à amener pavillon, quoiqu'il fût inférieur en forces au bâtiment anglais. Après cette expédition, qui ne fut que de 28 jours, il rentra à Brest, où il ramena plus de 200 prisonniers. Jones, chargé ensuite d'une autre expédition dans le nord de l'Irlande, pour laquelle la France mit sous ses ordres les trois vaisseaux *le Richard, la Pallas* et *la Vengeance*, inquiéta toutes les côtes, en ravagea plusieurs parties, et rencontra la flotte de la Baltique qui était convoyée par la frégate *le Sérapis,* et *la comtesse de Scarborough,* vaisseau de ligne. Après un combat terrible, il prit l'un et l'autre bâtiment. Louis XVI donna à cet officier distingué, en témoignage de son estime, la croix du mérite, et une épée d'or. La carrière des exploits de Jones finit avec la guerre d'Amérique. Il passa en Hollande pour des affaires particulières, et peu

après étant revenu à Paris, il y mourut. L'Assemblée législative nomma une députation pour assister à ses obsèques, et il fut enterré, dit-on, au cimetière du Père Lachaise. Ce militaire distingué avait aussi cultivé la littérature. Il a publié un *Abrégé de l'Histoire britannique*, et des *Mémoires sur sa vie*, qu'il avait fait traduire sous ses yeux, et qui ne furent publiés qu'après sa mort, avec cette épitaphe : *Munera sunt laudi*. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages.

JONES (Guillaume), né en 1675, dans l'île d'Anglesey, habile mathématicien, ami et contemporain de Newton, enseigna les mathématiques à Londres avec beaucoup de succès, et y forma plusieurs élèves d'un rang distingué. Un ouvrage intitulé *Synopsis palmariorum matheseos*, qu'il publia à l'âge de 26 ans, lui valut l'amitié de Newton ; Jones y avait rassemblé avec beaucoup de précision et de clarté tout ce qu'il est utile de savoir dans l'étude des mathématiques ; depuis, l'auteur y ajouta beaucoup, et y donna de grands développemens. Il était sur le point de le livrer à l'impression, lorsque la mort l'enleva en 1749. Son manuscrit, que l'auteur avait confié pour le rendre public à son ami lord Macclesfield, s'est perdu. On doit à Jones un *Nouvel abrégé de l'art de la navigation pratique*, et plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*.

JONES (sir Guillaume), juge anglais et savant écrivain, fils du précédent, né à Londres, le 28 septembre 1746, mort dans les Indes, en 1794, perdit son père à l'âge de 3 ans, et fut élevé par sa mère, femme d'un rare mérite, qui lui donna toutes les premières connaissances, et le mit en état de passer à l'école de Harrow. Il y fit de si grands progrès, que le docteur Summer, qui tenait cette école, déclara que son élève savait mieux le grec que lui-même. En 1764, Jones entra au collége de l'université à Oxford, où il ajouta à ses vastes connaissances des auteurs classiques l'étude des langues persane, arabe, espagnole, italienne et portugaise. A 19 ans, il fut chargé de l'éducation du lord Athorpe, depuis comte de Spencer. Il employa la plus grande partie du temps qu'il passa dans cette maison à étudier l'*Ancien Testament* en hébreu. Il fit ensuite un voyage en France ; et, dans le même temps, le roi de Danemarck l'engagea à traduire en français, sur un manuscrit persan, l'*Histoire de Nadir-Shah, plus connu sous le nom de Thamas Kouli-Kan*, 1770, 1 vol. in-4°. En 1770, il commença à s'appliquer à l'étude des lois, mais sans négliger celle des langues et de la littérature orientale. En 1774, il publia ses *Commentaires sur les poésies asiatiques*, dédiées à l'université d'Oxford. En 1779, parurent ses *Discours d'Isée*, traduits du grec, avec des notes ; et, l'année suivante, il donna ses *Recherches sur les moyens qu'offraient les lois pour réprimer les séditions*. Les scènes scandaleuses qui avaient affligé l'Angleterre cette année, avaient occasioné cet ouvrage. On l'engagea dans le même temps à se mettre sur les rangs pour la place de représentant de l'université d'Oxford au parlement ; mais il s'en défendit. En 1793, il fut nommé juge de la cour suprême

à Calcutta, place qu'il avait toujours beaucoup desirée. Dans cette circonstance, il eut l'honneur d'être fait chevalier, et peu après il épousa Marie Shiplet, fille de l'évêque de Saint-Asaph. En avril de cette même année, il s'embarqua pour les Indes, et quitta sa patrie pour ne la plus revoir. En entreprenant ce voyage, son imagination active formait le plan d'une société qu'il voulait établir au Bengale pour s'occuper des langues, de la littérature et des antiquités orientales. Il a eu le bonheur de voir ses vues remplies à cet égard. Sous ses auspices, et par ses soins, la société de Calcutta est parvenue à un très-haut degré d'estime. Les volumes de ses Transactions sont inappréciables, et enrichis de beaucoup de productions, dignes en tout de cette savante plume. Dans sa place de juge, Jones s'est montré impartial et infatigable. Il acquit une parfaite connaissance des lois du pays, et des notions si étendues du samscrit et du Code des bramines, qu'il se fit admirer des plus savans personnages de l'Inde. A tant de titres qu'il avait à l'estime publique, il joignit l'humilité et la foi d'un chrétien. Il était intimement convaincu de la vérité de l'Écriture Sainte, et rendit toujours un témoignage éclatant à son autorité sacrée. Enfin, ses recherches eurent pour but de l'appuyer et d'en corroborer les preuves par des faits inattaquables. Les ouvrages recueillis de cet estimable auteur ont été imprimés et publiés en 1799, 5 vol, in-4°, et sa Vie a été donnée en 1804, par sir Jean Shore (lord Teignmouth), gouverneur du Bengale, qui reçut ses derniers soupirs. Il avait publié à Calcutta, en 1794, une traduction du *Code de Menou*. La compagnie des Indes a érigé à sa mémoire un magnifique monument dans la cathédrale de Saint-Paul. Jones était âgé de 47 ans.

JONES (William), théologien anglais, né en 1726, à Lowick, au comté de Northumberland, mort en 1800, élève de Charterhouse, et ensuite d'Oxford, où il fut reçu maître ès-arts, prit les ordres en 1749. Son premier bénéfice fut la cure de Finedon, au comté de Northampton. Ce fut là qu'il écrivit en 1753 son excellente *Réponse à l'Essai sur l'Esprit*, par l'évêque de Clayton. L'année suivante, il épousa une fille du révérend Brook Bridges, et s'établit à Wadenhohe, où il fut vicaire de son beau-frère. Il y écrivit son livre de *la Doctrine catholique de la Trinité*, qui a eu un grand nombre d'éditions, et que personne n'a contredit. En 1762, il publia un *Essai sur les premiers principes de la philosophie moderne*, dans lequel il adopta le système de Hutchinson, et pour supplément à cet ouvrage, il donna, en 1781, ses *Recherches physiologiques*, ou *Discours sur la physique des élémens*. L'archevêque Secker lui donna, en 1764, le vicariat de Bethersden, au comté de Kent, et peu après le rectorat de Pluckley, dans ce comté. Quelques années ensuite, il passa à Rayland, au comté de Suffolck, et échangea son bénéfice de Pluckley contre un autre à Paston, au comté de Northampton; mais il continua de résider à Rayland. Lorsque le docteur Horne eut été nommé évêque de Norwich, ce prélat appela auprès de lui Jones, son ancien ami, en

qualité de chapelain. Jones a montré sa reconnaissance pour son protecteur en composant d'excellens Mémoires de sa vie. Sur la demande de ce pieux prélat, Jones a publié, en 1790, deux volumes de ses *Sermons*. Dans ce temps, la révolution éclata en France, et les principes démocratiques se répandirent jusque dans l'Angleterre. Jones publia quelques écrits à cette occasion, et une collection assez considérable de dissertations, intitulées *Le docteur armé*, 2 vol. in-8°. C'est à lui aussi qu'on doit le commencement de l'excellent ouvrage, intitulé *Le critique Breton*. Le lord Kenyon pria Jones de se charger de l'éducation de ses fils, dont l'aîné, jeune homme de beaucoup d'espérance, mourut peu après, et emporta les vifs regrets de son père et de son gouverneur. En 1798, l'archevêque de Cantorbéry donna à Jones le rectorat de Hollingbourne, au comté de Kent. Les ouvrages de ce docteur, précédés de sa Vie, ont été imprimés en 12 volumes in-8°.

JONES (Jean), un des plus célèbres médecins et chirurgiens de l'Amérique, fut, en 1767, premier professeur de chirurgie au collége du roi à New-York. Il a publié vers 1775 un ouvrage intitulé : *Simples remarques sur les blessures et les fractures*, adressées aux jeunes étudians et praticiens de l'Amérique. Cet ouvrage, particulièrement destiné aux chirurgiens des armées et de la marine des États-Unis, est un monument honorable des talens de son auteur. Il mourut à Philadelphie, en 1791. Après sa mort, Jacques Mease, son élève, a publié ses *Œuvres chirurgicales*, auxquelles il a joint une *Notice* curieuse et intéressante sur la vie de l'auteur, un volume in-8°, 1795.

JONGHE (de). *Voyez* Junius.

JONGHE (Jean), dit *Juvenis*, médecin de la ville d'Ypres, vécut vers le milieu du 16e siècle. On a de lui : *Commentarius in Galeni libellum de theriacâ; De medicamentis Bezoardicis*, Antverpiæ, 1587, in-16.

JONGTYS (Daniel), de Dordrecht, homme érudit, également poète et historien, pratiqua la médecine à Rotterdam, où il remplissait une place dans la magistrature, et mourut dans cette ville en 1654. Ses ouvrages consistent en Traductions de quelques *Traités* de Sennert, qu'il a mis du latin en flamand, et qui furent imprimés à Dordrecht, en 1638. Il a écrit aussi plusieurs livres en flamand, dont on peut rendre les titres par ceux-ci : I. *Défense de la supériorité du sexe masculin sur le féminin*, contre le docteur Jean Van Beverwyck, Rotterdam, 1646, in-4°. II. *Traité contre l'usage de la torture*, Rotterdam, 1651, in-12; Amsterdam, 1740, in-12. III. *Théâtre de la Jalousie*, Rotterdam, 1666, 2 vol. in-12; Amsterdam, 2 vol. in-12, avec figures.

JONIN (Gilbert), jésuite, né en 1596, mort en 1638, à 42 ans, distingué par son talent pour la poésie grecque et latine, excella surtout dans le genre lyrique. On remarque dans ses poésies de la vivacité, de l'élégance, de la facilité, quelquefois de la négligence. On a de lui : I. Des *Odes* et des *Épodes*, Lyon, 1630, in-16. II. Des *Élégies*, Lyon, 1634, in-12. III. D'autres *Poésies* en grec et

en latin, 6 vol. in-8° et in-16, 1634 à 1637.

JONSIUS (Jean), savant philologue, né en 1624, à Flensbourg, dans le duché de Sleswick, sous-recteur des écoles à Francfort, lorsqu'il mourut à la fleur de son âge, en 1659, est auteur d'un *Traité* estimé, en quatre livres, *des Écrivains de l'histoire de la philosophie*, en latin. Dorn en donna une bonne édition en 1716, in-4°; Iène a continué cet ouvrage jusqu'à son temps. On lui doit encore : I. *De Spartis aliisque nonnullis epistola ad Marq. Gudium.* II. *De ordine librorum Aristotelis fragmentum.* III. *Exercitatio de historiâ peripateticâ.*

JONSON. *Voyez* Johnson.

JONSTON (Jean), naturaliste et médecin, Écossais d'origine, né à Sambter, dans la grande Pologne, en 1603, parcourut tous les pays de l'Europe, et mourut dans sa terre de Ziebendorf, en Silésie, le 8 juin 1675. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Histoires des Poissons*, des *Oiseaux*, des *Insectes*, des *Quadrupèdes*, des *Arbres*, etc., en latin, Hambourg, 4 part. en 2 volumes in-fol., 1650. Cette édition, qui est la première, est aussi rare que recherchée. On a encore de lui un traité *De Arboribus et fructibus*, à Francfort-sur-le-Mein, 1662, in-fol. C'est, de toutes les productions de cet infatigable naturaliste, la meilleure et la moins commune. Ses ouvrages de médecine sont : I. *Enchyridii nosologici generalis et specialis libri octo*, 1625, in-8°. II. *Naturæ constantia*, Amstelodami, 1632, in-12. III. *Index universæ medicinæ practicæ libris duodecim absoluta*, Amstelodami, 1644, in-12; Lugduni, 1655, in-8°; Francofurti, 1664; en anglais, avec les augmentations de Nicolas Culpeper, Londres, 1652, in-8°; 1665, 1684, in-fol. Il y a encore une édition de Breslaw, 1673, et de Leipsick, 1722, in-8°. IV. *Magni Hippocratis Coi, medicorum principis, coacæ prænotiones*, Amstelodami, 1660, in-12. Cet ouvrage comprend le texte grec avec la version latine de Foës, et les notes de l'éditeur. V. *Idea hygiœnes recensita libris duobus*, Ienæ, 1661, in-12; Francofurti, 1664, in-8°. Tous ces ouvrages ont été réimprimés en dix tomes in-fol., 1755 à 1768. Il avait aussi travaillé sur des sujets étrangers à l'Histoire naturelle. On lui doit entre autres une *Historia universalis*, Leyde, 1633, in-12. *Voyez* les Mémoi- de Nicéron pour de plus amples détails. — Il ne faut pas le confondre avec Guillaume Jonston, Écossais, mort en 1609, dont on a un *Abrégé* de l'Histoire de Sleidan.

JONVILLE (Augustin-Jean-François Chaillon de), doyen des maîtres des requêtes, né le 7 septembre 1733, à Bruxelles, mort le 7 décembre 1807, entra au parlement de Paris, le 7 juillet 1752, et au conseil le 9 avril 1762; en 1765, il fut l'un des douze membres chargés de tenir le parlement à Rennes, et par suite de juger M. de la Chalotais et consorts à Saint-Malo. En 1758, il fit un voyage en Italie, d'où il rapporta plusieurs objets précieux, qui lui furent pris après son émigration, entre autres les mosaïques qui font aujourd'hui au mu-

séum le pavé de l'enceinte où était l'Apollon du Belvédère. On a de lui les ouvrages suivans, contre les principes de la révolution française, dont il n'était pas partisan ; ce qui le détermina à quitter la France, quoique ayant 90,000 francs de revenu : I. *L'Apologie de l'ancienne constitution*, 2 vol. in-8°. II. *Extrait du Moniteur*, 4 vol. in-8°. III. *Français, soyons Français.* IV. *La vraie philosophie*, adressée aux États-généraux. V. *Lettres des bailliages.* VI. *Adresse de l'armée.* VII. *Création de deux chambres, haute et basse*, etc. brochure désapprouvée par Monsieur, frère de Louis XVI, aujourd'hui Louis XVIII.

JORAIR, célèbre poète arabe, qui florissait vers la fin du 2e siècle de l'hégire et au commencement du troisième, surpassa tous les autres poètes dans l'art d'émouvoir les passions. On trouve un de ses *Poèmes* dans l'*Anthologie arabe*, publiée à Iéna, 1774, par Hirz. Joraïr mourut l'an 110 de l'hégire, de J.-C. 728, et semble être le même que Joraïr al-Khatefy de Bassora, qui cessa de vivre à la même époque.

JORAM, fils d'Achab, roi d'Israël, après son frère Ochosias, l'an 894 avant J.-C., vainquit les Moabites, selon la prédiction du prophète Élisée, et fut dans la suite assiégé dans Samarie par Benadad, roi de Syrie. Ce siége réduisit cette ville à une famine effroyable. Une femme étant convenue avec une autre de manger leurs enfans, et, ayant d'abord livré le sien, vint demander justice à Joram contre l'autre mère, qui refusait de faire le même sacrifice. Ce prince, désespéré d'un accident si barbare, tourna sa fureur contre Élisée, et envoya des gens pour lui couper la tête. Mais, se repentant bientôt d'un ordre aussi injuste, il courut lui-même pour en empêcher l'exécution ; et le prophète l'assura que le lendemain, à la même heure, la farine et l'orge se donneraient presque pour rien. Cette prédiction s'accomplit en effet. Les Syriens, ayant été frappés d'une frayeur divine, prirent la fuite en tumulte, et laissèrent un très-riche butin dans le camp. Tant de merveilles ne convertirent point Joram, il continua d'adorer les dieux étrangers. Enfin, ayant été blessé dans une bataille contre Azaël, successeur de Benadad, il se fit conduire à Jezraël. Il y fut percé de flèches dans le champ de Naboth, par Jéhu, général de son armée, qui fit jeter son corps aux chiens dans ce même champ, l'an 883 avant J.-C.

JORAM, roi de Juda, succéda à son père Josaphat l'an 892 avant J.-C. Loin d'imiter sa piété, il ne se signala que par des actions d'idolâtrie et de fureur. Il épousa Athalie, fille d'Achab, qui causa tous les malheurs dont son règne fut affligé. A peine fut-il sur le trône, qu'il se souilla par le meurtre de ses propres frères, et des principaux de son royaume, que Josaphat avait le plus aimés. Il éleva des autels aux idoles dans toutes les villes de Judée. Les Iduméens, qui, depuis les victoires de Judas, avaient toujours été assujettis aux rois de Juda, se soulevèrent contre lui. La ville de Lobna se retira de son obéissance. Les Philistins et les Arabes firent une irruption dans la Judée, où ils mirent tout à feu et à sang. Joram mourut l'an 884 avant J.-C.

JORDAENS (Jacques), peintre célèbre, né à Anvers, en 1594, mort dans la même ville, en 1678, à l'âge de 84 ans, fut d'abord élève d'Adam Van Ort, et se forma ensuite à l'école de Rubens. Une opinion assez accréditée, mais démentie par ceux qui connaissaient les sentimens élevés de ce dernier, c'est qu'ayant pris de l'ombrage des rares talens de Jordaens, il le chargea de peindre à gouache les dessins que le roi d'Espagne lui avait demandés pour ses tapisseries, espérant que la détrempe lui ferait perdre la vigueur de son pinceau. En supposant que Rubens ait été capable d'une jalousie aussi basse, ce qui est démenti par plusieurs faits, il fut trompé. Jordaens exécuta fort bien ses dessins, et conserva son bon goût et son énergie. C'est surtout dans les grands ouvrages que le génie de cet artiste se montre avec plus d'éclat. On le voit dans l'exécution des douze *Tableaux de la Passion*, qu'il peignit pour Charles-Gustave, roi de Suède, et celui, haut de quarante pieds, monument élevé à la gloire du prince Frédéric-Henri de Nassau, par Émilie de Salms, sa veuve. Son *Roi-boit*, et le *Satyre soufflant le chaud et le froid*, son paysage représentant *Pan et Syrinx*, prouvent un grand talent pour traiter toute sorte de sujets. Les principaux ouvrages de Jordaens sont à Anvers et dans quelques villes de Flandre. Les principaux sont : *Jésus-Christ au milieu des douze docteurs ; l'Adoration des bergers ; Jésus-Christ en croix pleuré par S. Jean et les trois Maries ; les quatre Évangélistes, et les Vendeurs chassés du Temple*. Jordaens a gravé plusieurs de ses compositions.

JORDAIN, général des dominicains, né à Borrentrich, dans le diocèse de Paderborn, gouverna son ordre avec sagesse, et y fit fleurir la science et la piété. Il périt en mer, auprès de Satalie, en revenant de la Terre-Sainte, l'an 1237. Ce fut lui qui introduisit l'usage, aujourd'hui presque universellement reçu, de chanter le *Salve regina* après les complies. On a de lui une *Histoire de l'origine de son ordre*, telle qu'on devait l'attendre d'un homme zélé pour la gloire de son corps, et que le P. Eschard a insérée dans celle des écrivains dominicains.

JORDAN (Raimond), prévôt d'Uzès, en 1381, puis abbé de Celles au diocèse de Bourges, est le véritable auteur des ouvrages qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, sous le nom d'Idiota, ou du savant Idiot. *Voy.* Théophile Raynaud, Opuscul., tom. 2, qui a découvert que c'était le même personnage. Ses ouvrages sont : *Contemplationes idiotæ*; un traité *de Ponderibus*.

JORDAN (Étienne), peintre, architecte et sculpteur, né à Valladolid, en décembre 1543, travailla beaucoup pour le roi Philippe II, qui le nomma son premier sculpteur. On remarque parmi ses compositions, un *Saint Pierre*, un *Saint Paul*, une *Madeleine* et une *Adoration des Rois*. Il mourut dans sa patrie vers 1603.

JORDAN (Hyacynthe), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Sainte-Agatha, au royaume de Naples, étudia la médecine, et s'y rendit assez habile pour composer un ouvrage, imprimé à Naples en

1643, in-4°, sous le titre de *Theorica medecinæ Sancti Thomæ, doctoris angelici, aliorumque SS. Patrum.*

JORDAN (Thomas), écrivain dramatique sous le règne de Charles Ier, a donné deux *Comédies* et un *Divertissement*, dont Langbaine parle avec éloge.

JORDAN (Thomas), né à Coloswar en Transylvanie, en 1539, fut reçu docteur en médecine à Vienne en Autriche, et nommé, en 1566, à l'emploi de premier médecin de l'armée de l'empereur Maximilien II. La place de physicien de la province de Moravie, qu'il obtint après avoir quitté le service des hôpitaux, le mit à même de publier les ouvrages suivans : I. *Pestis phænomena, seu de iis quæ citrà febrem pestilentem apparent : accedit bezoar lapidis descriptio, et ejusdem auctoris ad Laurentii Jouberti paradoxon VII decadis secundæ responsio*, Francofurti, 1576, in-8°. II. *Brunno-Gallicus, seu luis novæ in Moraviâ exortæ descriptio*, ib., 1577, 1583, in-8°. III. *De aquis medicatis Moraviæ commentariolus*, ibid., 1586, in-8°, 1598, in-fol.; Tubingæ, 1606, in-8°.

JORDAN (sir Joseph), vaillant amiral anglais, qui, par sa présence d'esprit, gagna, en 1672, la bataille de Solebay. L'avantage fut long-temps du côté de la flotte hollandaise, et les Anglais furent d'abord accablés par le nombre ; mais sir Joseph s'étant jeté au milieu des ennemis, porta la confusion dans leurs rangs. La fortune du combat changea totalement, et les Anglais remportèrent la victoire.

JORDAN (Jean-Christophe), conseiller privé du roi de Bohême, savant antiquaire, et auteur de quelques ouvrages estimés, a éclairci la Chronologie de *Polybe*, de *Denis d'Halicarnasse*, de *Diodore de Sicile* et de *Tite-Live*. Il est mort en 1740.

JORDAN (Lelio), natif de Zagarol, habile jurisconsulte, et évêque d'Acerra, dans le 16e siècle, écrivit, pendant les contestations de Saint Charles Borromée avec le sénat de Milan, un Traité en faveur des *immunités*, pour soutenir la juridiction ecclésiastique.

JORDAN (Charles-Étienne), né à Berlin en 1700, d'une famille originaire du Dauphiné, montra de bonne heure beaucoup de goût pour les lettres et pour l'étude. Après avoir exercé le ministère, il fut conseiller privé du grand directoire français ; curateur des universités, et vice-président de l'Académie des sciences de Berlin, où il mourut en 1745. Le roi de Prusse, qui l'estimait et l'aimait, lui fit ériger un mausolée de marbre, sur lequel on lit : « Ci-gît Jordan, l'ami des muses et du roi. » Ce prince, dans un éloge académique qu'il lui consacra, en fait un portrait fort avantageux. Ses principaux ouvrages sont : I. L'*Histoire d'un voyage littéraire en France*, en Angleterre et en Hollande, semée d'anecdotes curieuses, d'observations sur les bibliothèques et sur les littérateurs français, anglais et allemands, vivant en 1735, époque de ce voyage. Étant protestant et homme d'esprit, il n'est pas étonnant qu'il lui soit échappé plusieurs sarcasmes contre les abbés commendataires et les religieux

en général ; cependant personne n'a été plus juste envers ces corporations respectables, qui ont rendu de si grands services aux lettres, La Haye, 1735, réimprimée en 1736, in-12. II. Un *Recueil de littérature, de philosophie et d'histoire*, Amsterdam, 1730, in-12, où l'on trouve des remarques savantes. III. Une *Vie de Lacroze*, Amsterdam, 1741, 2 parties in-8°. IV. *Sa Correspondance avec Frédéric*. Elle forme le dixième volume des Œuvres posthumes du roi de Prusse. V. *Disquisitio historica litteraria de Jordano Bruno*. in-8°. *Voyez* LACROSE.

JORDAN (JÉRÔME), né à Brunswick, après avoir étudié la médecine à Helmstadt pendant neuf ans, alla prendre le bonnet de docteur à Gottingue, dont il devint médecin stipendié. On a de lui un ouvrage intitulé : *De eo quod divinum aut supernaturale est in morbis corporis humani, ejusque curatione; Consilium pro cordis affectu vero; Historia morbi veneficio illati de angelis*; *De Paralysi*, Francofurti, 1651, in-4°.

JORDAN (CAMILLE), né Lyon en 1769, commença à paraître sur la scène politique, en mars 1797, comme député du département du Rhône au Conseil des Cinq-cents. Il fit, la même année, dans cette assemblée législative, un rapport sur l'exercice et la police des cultes, demanda pour tous, la plus entière liberté, et insista surtout pour que l'usage des cloches fût rétabli dans les campagnes. Le 18 juillet, il parla avec force contre l'approche des troupes que le directoire faisait marcher sur Paris, et attaqua ouvertement les membres du gouvernement. Ayant été compris dans la déportation du 19 fructidor (5 sept. 1797), il parvint à s'y soustraire, et adressa une protestation à ses commettans. Le gouvernement consulaire le rappela en 1800, et le mit d'abord en surveillance à Grenoble. Camille Jordan obtint ensuite la permission de se retirer à Paris, où il publia une brochure intitulée : *Véritable sens du vœu national pour le consulat à vie*. Il émettait, dans cet écrit, son vœu personnel contre cette mesure, et énonçait des opinions vraiment républicaines. Cette brochure, qui avait paru sous le voile de l'anonyme, fut saisie par ordre de la police, et Camille Jordan déclara qu'il en était l'auteur. Le respect qu'on gardait encore pour l'opinion publique, empêcha Jordan d'être inquiété. Ce fut vers cette époque qu'il se retira dans sa patrie, où il vécut dans une modeste obscurité, jusqu'en 1814. Il se déclara alors ouvertement pour la famille des Bourbons; et, le 30 mars, il fut un des trois députés que l'administration municipale envoya près de l'empereur d'Autriche à Dijon. De retour à Lyon, le 8 avril, Jordan assista ce jour là même à la séance dans laquelle le conseil municipal proclama Louis XVIII roi de France. Il fut nommé, en août 1815, président du collége électoral de Lyon ; mais sa mauvaise santé ne lui permit pas d'exercer ces fonctions importantes. L'année suivante, ayant été élu président du collége électoral de l'Ain, il y eut scission entre les électeurs, qui voulaient réélire les député de la session précédente, et ceux qui étaient arrivés avec la réso-

lution de les exclure: les premiers se retirèrent aussitôt après l'élection de Camille Jordan. Il vota constamment dans cette session avec la majorité, et fut nommé conseiller d'état en service ordinaire, le 4 décembre 1817. Dans le cours de cette session, il appuya avec force, la loi sur les élections, et toutes les autres propositions du ministère ; mais depuis cette époque, il parut avoir changé d'opinion, et entrer franchement dans le parti constitutionnel, dont il fut un des principaux soutiens. Nommé à la presqu'unanimité, dans les départemens de l'Ain et du Rhin, membre de la Chambre des députés, pour la session de 1819, Camille Jordan accepta le mandat du département de l'Ain ; mais sa santé, qui dépérissait de jour en jour, ne lui permit que très-rarement de paraître à la tribune. Il est mort en mars 1821. M. Royer-Collard, son digne ami, prononça un discours sur sa tombe. Les discours et les écrits de Camille Jordan ont été lus et admirés de toute la France. On voit sans peine qu'ils ont été dictés par un cœur naturellement droit et par un esprit éminemment juste. Outre ceux dont nous avons parlé dans cet article, on cite encore : I. *Histoire de la conversion d'une dame parisienne*, Paris, 1792, in-8° de 64 pages. II. *La Loi et la Religion vengées*, Paris, 1799, in-8° de 16 pages.

JORDANES. *Voy.* JORNADES.

JORDANS (LUC). *Voy.* GIORDANO.

JORDEN (ÉDOUARD), médecin anglais, né en 1569, à Hig-Halden, dans le comté de Kent, exerça la médecine à Londres avec beaucoup de succès, et s'y distingua par l'étendue de ses connaissances en chimie et en minéralogie. Il nuisit à sa fortune en prenant un intérêt dans une manufacture d'alun, sur laquelle le roi Jacques I[er] lui avait alloué une partie des profits, par une faveur qui fut ensuite révoquée. Sur la fin de ses jours, il se retira à Bath, où il mourût en 1632. On a de lui : I. Courte notice sur la maladie nommée *Suffocation hystérique, ou mal de mer*, in-4°. II. *Discours sur l'Histoire naturelle de Bath et ses eaux minérales*, in-4°, 1631 ; réimprimé depuis, in-8°, par Guidott, qui y a ajouté un *Traité de l'antiquité des eaux de la ville de Bath.*

JORDENS (GEORGE), jurisconsulte hollandais du dernier siècle, né à Deventer, est auteur de deux Dissertations très-estimées : *De legitimatione*, 1743, réimprimées dans le deuxième volume de la *Jurisprudentia antiqua*, de Daniel Fellenberg.

JORDI. *Voy.* MESSEN.

JORE (CLAUDE-FRANÇOIS), imprimeur-libraire à Rouen, exilé et mort à Milan, vivait dans le 18[e] siècle. On a de lui : *Aventures portugaises*, Bragance, (Paris, 1756), 2 petits volumes in-12. II. *Voltariana*, ou *Eloge amphigourique de Fr.-M. Arouet de Voltaire*, Paris, 1748, in-8°, ouvrage faussement attribué à Saint-Hyacinthe. Jore avait imprimé, en 1730, vingt-cinq *Lettres philosophiques* de Voltaire, qui ne furent point mises au jour, à cause des circonstances. Cependant, en 1734, une seconde édition des *Lettres philosophiques*, qu'il n'avait point imprimées, ayant paru, il fut

poursuivi et enfermé à la Bastille, d'où il sortit en prouvant que les caractères de cette dernière édition ne se trouvaient point dans son imprimerie. Cependant, on découvrit peu après sa première édition, et il fut dépouillé de sa maîtrise, et interdit à jamais. Les ennemis de Voltaire lui firent alors signer un *factum*, 1736, in-8° de 35 pages, qui a été réimprimé dans le *Voltariana*. Ce libelle, auquel il eut la faiblesse d'apposer son nom, lui donna de vifs regrets. Il se rétracta bientôt, et se retira à Milan, où il mourut, comme nous l'avons dit, vivant du produit de quelques ouvrages, et de la pension que lui faisait Voltaire, qu'il avait indignement offensé. On ne connaît pas l'époque de sa mort.

JORISZ (David). *Voyez* David (George).

JORNANDÈS, Goth d'origine, secrétaire des rois goths en Italie, sous l'empire de Justinien, ayant embrassé le christianisme, devint évêque de Ravenne; il vivait en 552; voilà tout ce qu'on sait de sa vie. On a de lui deux ouvrages, dont l'un porte pour titre: *De rebus gothicis*, dans la *Bibliothèque des Pères*. Il a été traduit par l'abbé Drouet de Maupertuy, Paris, 1703, in-12. Il est si conforme à l'histoire des Goths, par Cassiodore, qu'on croit que ce n'en est qu'un abrégé. Cet ouvrage fut composé en 532, si l'on en juge par ce qu'il dit dans le chapitre 9ᵉ, que neuf ans avant qu'il écrivît ces choses, la peste avait presque tout désolé dans l'empire romain; ce qui arriva l'an 543, après le consulat de Basile. L'autre est intitulé: *De origine mundi, de rerum et temporum successione*, Hambourg, 1611, in-8°, et se trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. Jornandès, dans cet ouvrage, a beaucoup pris de Florus, sans le citer. Cet auteur est partial, surtout dans les endroits où il parle des Goths.

JORNATA (Jules), né à Popoli, dans l'Abruzze, de l'ordre des mineurs conventuels, mort en 1613, a fait imprimer *De principio individuationis*, etc.

JORRY (Faur de Saint). *Voy.* Saint-Jorry.

JORTIN (Jean), théologien anglais, archidiacre de Londres, né dans cette ville en 1698, connu par ses sermons et par plusieurs ouvrages de littérature, a donné: I. Quatre *Sermons sur la vérité de la religion chrétienne*, 1730, réimprimés en 1746, in-8°. II. *Observations sur les auteurs anciens et modernes*, 2 volumes in-8°, 1731. Il composa cet ouvrage avec Péarce, Masson, etc. III. *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique*, in-8°, 5 volumes, qui ont paru successivement en 1751, 1752, 1754 et 1773. IV. Six *Dissertations sur différens sujets*, 1755, in-8°; la dernière roule sur l'état des morts, tel qu'il est écrit dans Homère et dans Virgile. V. *Vie d'Erasme*, 1758, in-4°, à laquelle il joignit, en 1760, des remarques sur les ouvrages de cet auteur, en 1 vol. in-4°. VI. *Remarques* sur Spencer, sur Milton, sur Senèque, sur les Sermons de Tilloston, et plusieurs autres pièces imprimées dans différens recueils. VII. Ses *Sermons*, en 4 vol. in-8°, publiés par son fils en 1771, un an après sa mort, et réimprimés en 1772, avec l'addition de trois nouveaux

vol. Jortin mourut en 1770, âgé de 72 ans.

JORZ (Thomas de), Anglais, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, docteur en théologi dans l'université d'Oxford, et prieur du couvent de son ordre dans la même ville, fut confesseur d'Édouard III qui l'envoya en 1305 avec plusieurs autres personnages de marque auprès du pape Clément V, pour traiter d'affaires qui regardaient son honneur, son état et celui de sa couronne. Le 15 décembre de la même année, il fut fait cardinal, et depuis employé dans diverses négociations. Il mourut à Grenoble en 1310. Il est auteur de plusieurs ouvrages qui sont perdus, à l'exception d'un *Commentaire* sur le premier livre des Sentences, où il tâche de réfuter Jean Duns Scot sur toutes ses opinions contraires à Saint Thomas.

JOSABETH, femme du grand-prêtre Joïada, sauva Joas du massacre que faisait Athalie des princes du sang de David. *Voyez* Joas.

JOSAPHAT, fils et successeur d'Asa, roi de Juda, l'an 928 avant J.-C., détruisit le culte des idoles, et envoya des lévites et des docteurs dans toutes les provinces de son obéissance, pour instruire le peuple de ce qui concernait la religion. La seule chose que l'Écriture reproche à ce prince pieux, c'est d'avoir fait épouser à son fils Joram, Athalie, qui fut la ruine de sa maison, et d'avoir entrepris la guerre contre les Syriens avec ce même prince. Cette guerre fut malheureuse; le roi d'Israël y fut tué. Les Ammonites, les Moabites et les Arabes étant venus l'attaquer, il s'adressa, dit l'Écriture, à Dieu, qui lui accorda la victoire sur ces peuples d'une manière miraculeuse. Les chantres du temple se mirent à la tête de ses troupes, et commencèrent à chanter les louanges du Seigneur. Leur voix ayant répandu la terreur parmi les infidèles, ils s'entre-tuèrent et ne laissèrent à Josaphat que la peine de recueillir leurs dépouilles. Ce prince, mort l'an 889 avant J.-C., avait dans ses états, suivant le témoignage de l'Écriture, 1,160,000 hommes propres à porter les armes.

JOSEPH, fils de Jacob et de Rachel, frère utérin de Benjamin. Ses autres frères, envieux de la prédilection que leur père avait pour lui, méditèrent sa perte. Un jour qu'il était allé, de la part de son père, visiter ses frères, occupés au loin dans la campagne à faire paître les troupeaux, ils résolurent de le tuer; mais sur les remontrances de Ruben, l'un d'eux, ils le jetèrent dans une vieille citerne sans eau, à dessein de l'y laisser mourir de faim. A peine fut-il dans la citerne, que Judas, voyant passer des marchands madianites et ismaélites, persuada à ses frères de le vendre à ces étrangers. Ils le leur livrèrent pour vingt pièces d'argent, et ayant trempé ses habits dans le sang d'un chevreau, ils les envoyèrent tout déchirés et ensanglantés à leur père, en lui faisant dire qu'une bête féroce l'avait dévoré. Les marchands qui avaient acheté Joseph le menèrent en Égypte, et le vendirent au général des armées de Pharaon, nommé Putiphar. Bientôt il gagna la confiance de son maître, qui le fit intendant de ses autres domestiques. La femme de Putiphar conçut pour lui une passion violente.

Un jour qu'elle voulait le retenir dans son appartement, le jeune Israélite s'enfuit en lui abandonnant son manteau, par lequel cette femme l'arrêtait. Outrée du mépris de Joseph, elle dit à son mari que l'Hébreu avait voulu lui faire violence, et que, dans la résistance qu'elle avait faite, son manteau lui était resté entre les mains. Putiphar indigné fit mettre Joseph en prison. Il y expliqua les songes de deux prisonniers illustres qui étaient avec lui. Pharaon, instruit de ce fait, dans un temps où il avait eu un songe effrayant, que les devins et les sages de l'Égypte ne pouvaient expliquer, fit sortir Joseph de prison. Celui-ci, dit l'Écriture, lui prédit une famine de sept ans, précédée d'une abandance de sept autres années. Le roi lui donna l'administration de son royaume, et voulut qu'il traversât la ville sur un chariot, précédé d'un héraut criant «que tout le monde eût à fléchir le genou devant ce ministre.» La famine ayant amené ses frères en Égypte pour demander du blé, Joseph feignit de les prendre pour des espions. Il les renvoya, en leur ordonnant de lui amener Benjamin, et retint Siméon pour ôtage. Jacob refusa d'abord de laisser aller Benjamin; mais, la famine croissant, il fut contraint d'y consentir. Joseph ayant reconnu son jeune frère, fils de Rachel comme lui, ne put retenir ses larmes. Il fit préparer un grand festin pour tous ses frères, qu'il fit placer selon leur âge, et eut des attentions particulières pour Benjamin. Joseph se fit enfin connaître à ses frères, leur pardonna et les renvoya, avec ordre d'amener promptement leur père en Égypte. Jacob eut la consolation de finir ses jours auprès de son fils, dans la terre de Gessen, que le roi lui donna. Joseph, après avoir vécu 110 ans, et avoir vu ses petits-fils jusqu'à la troisième génération, tomba malade. Il fit venir ses frères, leur prédit que Dieu les ferait entrer dans la terre promise, et leur fit jurer qu'ils y transporteraient ses os. Moïse exécuta sa volonté lorsqu'il tira les Israélites de l'Égypte; et ce corps fut donné en garde à la tribu d'Éphraïm, qui l'enterra près de Sichem, dans le champ que Jacob avait donné en propre à Joseph peu avant sa mort. Ce patriarche mourut l'an 1633 avant J.-C., après avoir gouverné l'Égypte pendant 80 ans. Il laissa deux fils, Manassès et Éphraïm, de sa femme Aseneth, fille de Putiphar, grand-prêtre d'Héliopolis. Tout le monde connaît le poème intitulé *Joseph*, en prose, de Bitaubé, et la tragédie d'*Omasis*, de M. Baour-Lormian, dont le sujet est tiré de l'Histoire de Joseph.

JOSEPH, fils de Jacob, petit-fils de Mathan, et mari de la Sainte Vierge, de la tribu de Juda et de la famille de David. On ignore le lieu de sa naissance; mais on ne peut douter qu'il ne fût établi à Nazareth, petite ville de Galilée dans la tribu de Zabulon. Il résulte de l'Évangile qu'il était artisan, puisque les Juifs parlant de Jésus-Christ, disent qu'il était *fabri filius*. Il était fiancé à la Vierge Marie. Le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu ne fut pas d'abord révélé à Joseph. Ayant remarqué la grossesse de son épouse, il voulut la renvoyer en secret; mais l'ange du Seigneur, dit l'Écriture, lui apparut, et lui révéla le mystère.

Joseph n'eut jamais de commerce conjugal avec la Vierge. Il l'accompagna à Bethléem lorsqu'elle mit au monde le Fils de Dieu. Il s'enfuit en Égypte avec Jésus et Marie, et ne retourna à Nazareth qu'après la mort d'Hérode. L'Écriture dit que Joseph allait tous les ans à Jérusalem avec la Vierge pour y célébrer la fête de Pâques, et qu'il y mena Jésus-Christ à l'âge de 12 ans. Elle ne rapporte rien de plus de sa Vie, ni de sa mort. On a été long-temps dans l'Église sans rendre un culte religieux à Saint Joseph. Sa fête était établie en Orient long-temps avant de l'être en Occident. On dit que les carmes sont les premiers qui l'ont célébrée en Europe. Sixte IV l'institua pour Rome, et plusieurs Églises ont suivi cet exemple.

JOSEPH ou JOSUÉ, fils de Marie et de Cléophas, frère de Saint Jacques-le-Mineur, de Saint Simon et de Saint Jude, et proche parent de Jésus-Christ selon la chair. L'Écriture ne nous apprend rien de plus à ce sujet.

JOSEPH D'ARIMATHIE, ainsi nommé d'une petite ville de Judée, située sur le Mont-Éphraïm, dans laquelle il naquit, vint demeurer à Jérusalem. Saint Matthieu l'appelle *Riche*; et Saint Marc un noble *Décurion*, c'est-à-dire conseiller ou sénateur. Cet office lui donnait entrée dans les plus célèbres assemblées de la ville; et c'est en cette qualité qu'il se trouva chez le grand-prêtre Caïphe, lorsque J.-C. y fut mené; mais il ne voulut point consentir à sa condamnation. L'Évangile nous apprend que c'était un homme juste et vertueux, du nombre de ceux qui attendaient le royaume de Dieu. Il était même disciple de J.-C; mais il n'osait se déclarer ouvertement par la crainte des Juifs. Après la mort du Christ, il alla trouver Pilate, et lui en demanda le corps pour l'ensevelir; il l'obtint, et le mit dans un sépulcre neuf qu'il avait fait creuser dans le roc d'une grotte de son jardin. L'Écriture ne dit plus rien de Joseph d'Arimathie.

JOSEPH DE CUPERTIN (Saint), ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville du diocèse de Nardo, dans le royaume de Naples, né en 1603 de parens pauvres, entra dans l'ordre des Franciscains conventuels, fut élevé aux ordres sacrés, et se sanctifia par la pratique de toutes les vertus propres à son état. Le procès de sa canonisation fait mention d'un grand nombre de faveurs extraordinaires qu'il reçut de Dieu. Il mourut en 1663, à Osimo, et fut canonisé en 1767. Pastrovicchi, religieux de son ordre, a écrit sa Vie en 1753 avec peu de goût et de critique.

JOSEPH, beau-frère d'Hérode-le-Grand, par Salomé sa sœur, qu'il avait épousée. Ce roi, en partant pour aller se justifier auprès d'Antoine, sur la mort d'Aristobule, grand-sacrificateur, le chargea du gouvernement de ses états pendant son absence. Il lui ordonna en même temps, sous le sceau du secret, de faire mourir Marianne sa femme, s'il ne pouvait se disculper. L'imprudent Joseph découvrit son secret à Marianne. Celle-ci le reprocha à Hérode, qui de dépit fit mourir Joseph, sans écouter ses justifications.

JOSEPH Ier, empereur d'Allemagne, fils aîné de l'empereur Léopold Ier, et de sa troisième

femme Eléonore Madeleine de Neubourg, né à Vienne, le 26 juillet 1676, fut couronné roi héréditaire de Hongrie en 1687, élu roi des Romains en 1690, et monta sur le trône impérial après la mort de son père, le 5 mai 1705. Joseph était vif et entreprenant, étranger aux finesses de la politique, plus propre à brusquer les événemens qu'à les attendre; il consultait ses ministres, et agissait par lui-même. Ce prince soutint le système que son père avait embrassé. Il engagea le duc de Savoie, les Anglais et les Hollandais dans ses intérêts contre la France, et voulut faire reconnaître l'Archiduc roi d'Espagne. Il força Clément XI à lui donner ce titre, en déclarant dépendans de l'Empire beaucoup de fiefs qui relevaient jusqu'alors des papes. (*Voyez* BARRE.) Après avoir rançonné le pape, il fit mettre en 1706, les électeurs de Bavière et de Cologne au ban de l'Empire, pour les punir d'avoir pris le parti de la France. Il les dépouilla de leurs électorats; il en donna les fiefs à ses parens et à ses créatures; il retint les enfans du Bavarois, et leur ôta jusqu'à leur nom. Le duc de la Mirandole lui ayant donné quelque léger mécontentement, il le dépouilla comme les électeurs de Bavière et de Cologne. Par ses armes ou par ses intrigues, il devint maître paisible en Italie. La conquête du royaume de Naples et de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane et Mantoue; et même Parme, Modène, Lucques, Gênes, malgré leur liberté, furent comprises dans ses impositions. Joseph fut heureux partout. Sa fortune le fit encore triompher des mécontens de Hongrie. La France avait suscité contre lui le prince Ragotzki, armé pour soutenir les priviléges de son pays: il fut battu, ses villes prises, son parti détruit, et il se retira en Turquie. Au milieu de ses succès, Joseph fut attaqué de la petite vérole, et en mourut dans la force de l'âge, le 17 avril 1711. Sa mort fut le salut de la France, et rendit la paix à l'Europe. Plusieurs historiens ont donné à ce prince une humeur altière. Cependant sa conduite généreuse à l'égard des Hongrois, les témoignages de bonté dont il combla les Bohémiens à l'époque de leur soulèvement, l'affection qu'il marqua toujours pour le corps germanique, son empressement à combler de faveurs les talens utiles ou le mérite distingué, l'accueil qu'il faisait aux simples soldats qui s'étaient signalés par leur bravoure; enfin, son peu d'attachement pour le vain cérémonial de la cour: tout cela prouve au moins que sa fierté n'était pas nuisible à ses sujets. On lui a reproché d'avoir gouverné l'Allemagne avec un pouvoir absolu, et d'avoir disposé à son gré des lois et des fiefs de l'Empire. Ce reproche, fait à presque tous les empereurs autrichiens, aurait été mérité vraisemblablement par tout autre prince qui aurait été à leur place. Il est difficile d'avoir des occasions de s'agrandir et de ne pas en profiter. D'ailleurs, en maintenant l'équilibre dans les états de l'Empire, et en bornant l'ambition et l'autorité de certains princes, ils ont peut-être rendu service à l'humanité, autant qu'en maintenant les lois, l'ordre et la subordination. Joseph laissa l'em-

pire dans l'état le plus florissant. Il avait épousé Guillelmine-Amélie, fille de Jean-Frédéric, duc de Brunswick-Lunebourg, dont il eut, en 1699, Marie-Josephe, mariée au prince électoral en 1719; Léopold-Joseph, qui ne vécut que 13 mois; Marie-Amélie, épouse de l'électeur de Bavière, connu depuis sous le nom d'empereur Charles VII. Ishackwitz a écrit en allemand la *Vie de Joseph I.*

JOSEPH II, né le 13 mars 1741, élu roi des Romains le 27 mars 1764, couronné empereur d'Allemagne, à Francfort, l'année suivante, roi de Hongrie et de Bohême, et souverain des états héréditaires, à la mort de Marie-Thérèse, sa mère, le 29 novembre 1778. Il était encore au berceau lorsque cette illustre princesse, accablée par ses ennemis nombreux et puissans, le porta dans ses bras au milieu de ses fidèles Hongrois, qui, touchés de ce spectacle, s'écrièrent avec transport : *Moriamur pro rege nostro, Maria Theresia!* Le commencement de son règne fut marqué par un acte de clémence. Un employé au bureau de Saint-Polten, avait soustrait 600 florins à sa caisse, et fut condamné à mort. L'empereur, connaissant la modicité des appointemens de sa place et les besoins de sa nombreuse famille, lui pardonna, et doubla ses appointemens. En 1766, il parcourut une partie de ses états, visitant tout par lui-même, s'informant de l'état des troupes, des fortifications, du commerce et de l'agriculture. En Transylvanie, il s'occupa des moyens d'y arrêter la disette qui s'y faisait sentir; s'étant convaincu que des monopoleurs s'étaient concertés pour faire augmenter le prix de la viande, il les condamna à conduire eux-mêmes les bestiaux dans les villes qui en avaient besoin. En Croatie, il conçut l'idée d'un grand chemin, pour faciliter le commerce de la Hongrie, depuis Zing jusqu'à Carlstadt. A Venise, il régla avec le sénat, les limites de l'Autriche et de la république; il visita le champ de bataille où le général Schwerin avait perdu la vie en remportant la victoire, et ordonna qu'on élevât à ce guerrier un monument qui rappelât son triomphe et sa mort. En Bohême, il apaisa la famine que les troubles de la Pologne y avaient fait naître. Pendant tout son séjour à Prague, il ne se permit pas d'aller une seule fois au spectacle, et répondait à ceux qui l'y engageaient : « Les besoins du peuple sont trop pressans, et j'ai trop d'affaires pour songer à mes plaisirs. » Dans ce voyage, il ordonna que tous les impôts sur les denrées seraient mis en régie; mais il en exclut les Juifs, dont les monopoles étaient l'une des principales causes des malheurs publics. Joseph II vint à Rome, en 1769, et y séjourna assez long-temps pour y visiter les monumens et les chefs-d'œuvre de cette ville immense. « J'ai voyagé assez utilement, disait-il, parce que je n'ai pas voyagé seul. En Italie, nous étions quatre, chacun avait son département, son objet différent d'observations. Le soir, chacun étant retiré écrivait ses réflexions : je les ai ensuite réunies et rédigées. En Bohême et en Hongrie, j'avais avec moi des hommes très-savans dans l'art militaire. Nous nous arrêtions dans tous les lieux propres à quelque observation; et par ce

moyen j'ai eu le plaisir de faire des campagnes sans qu'il en ait rien coûté à l'humanité. » Peu de souverains ont voyagé avec cette méthode et ces avantages. A Livourne, l'empereur monta à bord de deux frégates anglaises qui se trouvaient dans le port, et en examina avec soin la construction. A Milan, il diminua de deux cent mille florins les impôts annuels. Ayant visité en personne les couvens des filles, et s'étant fait rendre compte des occupations peu utiles des religieuses, il leur envoya une grande quantité de pièces de toile, pour en faire des chemises aux soldats. A l'exemple de l'empereur de la Chine, Joseph II, au mois d'avril 1769, voulut honorer et encourager l'agriculture, en labourant lui-même solennellement un champ dans le territoire de Posovitz; et le prince de Lichtenstein a fait élever un monument sur le terrain labouré, pour consacrer cette action. Joseph ayant pris de bonne heure le roi de Prusse pour modèle, desira une entrevue avec ce monarque : elle eut lieu à Neiss en Silésie. Les deux souverains y traitèrent secrètement du partage de la Pologne; mais l'empereur, par égard pour le prince de Kaunitz, son principal ministre, ne voulut s'engager à rien sans avoir pris ses conseils; Kaunitz ayant approuvé le projet d'envahissement, Joseph II se rapprocha une seconde fois de Frédéric à Neustadt en Autriche, et alors ils arrêtèrent le démembrement de l'ancien royaume des Sarmates. L'empereur acquit toute la rive gauche de la Vistule, depuis les salines jusqu'à l'embouchure du Wiroz, le Palatinat de Belz, la Russie rouge, et la plus grande partie de la Volhinie. Ce pays renferme deux millions et demi d'habitans. Joseph, sous le nom du comte de Falkenstein, vint, en 1777, de Bruxelles en France. Il en parlait la langue de préférence à toute autre; il visita le canal de Picardie, dirigé par Laurent; et en parcourant son immense cavité souterraine, il s'écria : « Je suis fier d'être homme, en voyant un homme imaginer et exécuter un ouvrage aussi vaste et aussi hardi. » Il s'étendit ensuite avec complaisance sur l'utilité de cette entreprise pour faciliter le commerce et les communications de la France avec les Pays-Bas autrichiens; il alla observer les manufactures de Lyon, et parut envieux de la splendeur de cette cité : il fut reçu à Paris avec autant d'accueil que de pompe; mais rien ne put lui faire quitter sa vie frugale et son austère simplicité. De retour dans ses états, il s'y conduisit, en général, comme un prince habile et humain. Ayant rencontré un enfant de neuf ans qui mendiait, il l'interrogea; et, sachant qu'il ne quêtait de l'argent que pour avoir un médecin pour sa mère malade, il se fit passer pour médecin, visita l'infortunée, et donna une ordonnance qui fut une assignation de 50 ducats sur sa caisse particulière. — Une jeune personne, allant vendre des hardes pour subvenir aux besoins de sa famille, se confia à lui sans le connaître. Elle se plaignit de l'empereur qui avait laissé son père, vieux officier, mourir sans récompense, et sa mère dans la détresse. Après avoir payé le prix des hardes, il se chargea de faire parler à l'empereur de cet abandon, et la pria de se rendre, deux jours après, au palais. Pendant

ce temps, Joseph s'instruisit des faits, et les ayant reconnus vrais, il ordonna qu'on fît parvenir jusqu'à lui la mère et la fille. En leur remettant le brevet d'une pension égale aux appointemens du père, il leur dit : « Pardonnez-moi le retard qui vous a mis dans l'embarras. Vous voyez qu'il était involontaire. Dorénavant, si on disait quelque mal de moi, je vous demande de me défendre. » Depuis ce temps, il fixa un jour par semaine, où tout citoyen pouvait lui parler et lui présenter des placets. — Des seigneurs, se récriant de ce qu'ils ne pouvaient jouir à leur aise de la promenade, lui demandèrent de faire fermer le Prater, et d'ordonner que l'entrée n'en fût permise qu'aux personnes d'un certain rang; l'empereur leur répondit : « Si je ne voulais voir que mes égaux, il faudrait aller m'enfermer dans les caveaux des capucins où reposent mes ancêtres. Vous ne connaissez donc pas le grand plaisir d'être l'égal de tous, et d'égaler tout le monde à soi. » — Ce qu'on a justement reproché à ce souverain, importuné de la gloire de Frédéric II et de Catherine-la-Grande, c'est d'avoir trop cherché à les imiter. Comme cette dernière, il conçut l'idée d'expulser les Turcs de l'Europe, et de les confiner en Asie; et il eut sur ce sujet diverses conférences avec elle à Mohilow en Pologne. L'impératrice l'ayant invité à venir en Russie, ce monarque, avide de voyages et d'instructions, partit pour Moscou en 1780. Il y visita les hospices, le Khitaigorod, où se fait le commerce des pelleteries, les archives de l'Histoire du Nord, mises en ordre par le savant Muller, la manufacture d'ac... de Toula; il examina de même le port de Cronstadt, l'arsenal, les chantiers, et tout ce que Pétersbourg offre à l'attention des voyageurs. Lorsqu'il parut à l'Académie des sciences de cette ville, on lui présenta un volume de cartes géographiques parmi lesquelles celle de son voyage de Vienne à Pétersbourg se trouvait déjà gravée. A l'Académie des arts, il vit un recueil d'estampes où était son portrait avec ces vers d'Horace relatifs à son goût pour les voyages :

Multorum providus urbes
Et mores hominum inspexit.

En 1784, Joseph II voulut rendre libre la navigation de l'Escaut; sa réclamation à cet égard était d'autant plus juste, que ce fleuve baignait diverses parties de son territoire. Cependant les Hollandais, se fondant sur des traités anciens et une jouissance non interrompue, et craignant pour la sûreté de leurs frontières, s'y opposèrent d'abord; mais, d'après la médiation de Louis XVI, et dans la crainte que Catherine II, qui soutenait les droits de l'empereur, ne leur fermât l'entrée de la Baltique, ils consentirent du moins à éteindre les prétentions de celui-ci en lui donnant de l'argent et le fort Lillo. Joseph se rendit dans la la Crimée, pour y voir l'impératrice de Russie, qui y voyageait alors avec une magnificence extraordinaire. Il la joignit à Kaidak, et l'accompagna à Cherson. Là, il reçut les premières nouvelles de l'insurrection du Brabant, qu'il parut d'abord peu redouter, et il n'en seconda pas moins de tout son pouvoir Catherine dans son expédition contre les Ottomans. L'empereur envoya le

prince de Saxe-Cobourg, à la tête de trente mille Autrichiens, s'unir à Potemkin, qui commandait en chef les armées russes. Le Bannat, la Transylvanie furent dès lors livrés aux dévastations. Malgré leur bravoure, les Autrichiens furent obligés de reculer jusque sous Témeswar, et les Turcs eurent tout l'avantage de la première campagne. La suivante, dirigée par le général Laudhon et le prince de Cobourg, fut plus heureuse. On prit Belgrade et Orsova; mais Joseph, qui dépérissait depuis deux ans, touchait à sa fin, et en effet, il mourut le 20 février 1790, avec le regret de n'avoir pas terminé la guerre. Quoiqu'on ait représenté sa politique extérieure comme excessivement remuante, il fut constant dans ses alliances, et plus porté à obtenir ce qu'il desirait par des négociations que par des conquêtes. Après avoir envahi la Bavière en 1777, il se prêta à des conditions de paix. Très-peu de souverains ont réuni au même degré l'amour de l'ordre et de la justice, le desir du bien public, la haine des abus, l'activité et l'étendue des connaissances. L'armée autrichienne fut soumise à une discipline qui la mit au rang des meilleures troupes de l'Europe. L'administration des finances fut exempte d'avarice et de dilapidation; mais la guerre exigeant des impôts extraordinaires, on ne put fixer l'économie du trésor impérial à des mesures permanentes. Cependant on y mit de l'ordre, de la vigilance; on simplifia la comptabilité, et on continua régulièrement le paiement des dettes. Dans les autres branches d'économie politique, Joseph II, trop plein d'idées nouvelles et de l'esprit de réforme, multiplia les ordonnances à l'excès. Mais on ne pût qu'être étonné de l'immensité des détails qu'il embrassait, et des abus qu'il attaquait. L'édit de tolérance maintenu avec fermeté, la loi sur les mariages, la réforme du code criminel, l'égalité de protection accordée aux différentes classes de sujets, l'excès des priviléges féodaux combattu sans relâche, l'amélioration des études, la louable et uniforme sévérité dans l'exécution des lois civiles et criminelles, d'heureux efforts pour extirper la mendicité, doivent distinguer ce règne de dix ans, si court et si rempli. La réforme du clergé fut l'effet d'un plan général, prémédité depuis long-temps. La cupidité ne fut point étrangère aux innovations de Joseph; mais elles lui firent perdre en partie les Pays-Bas soulevés contre lui. Les biens monastiques servirent à la vérité à former des hôpitaux, des écoles, des établissemens utiles dans plus d'un genre; car, dans le nombre des nouveautés qu'il tenta, il y en eut quelques-unes d'heureuses. Mais comme ces continuelles ordonnances rendaient tous les états sans stabilité, il excita plus de murmures que de reconnaissance; c'est ce qu'il avoua lui-même au lit de mort. « Je ne regrette pas le trône, dit-il à un de ses ministres; je suis tranquille; un seul souvenir pèse sur mon cœur, c'est qu'après toutes les peines que je me suis données, j'ai fait peu d'heureux et beaucoup d'ingrats. » Si de sa carrière publique on passe à ses mœurs personnelles, on doit faire remarquer sa simplicité populaire sans être affectueuse, sa bienfaisance, son mépris pour l'ostentation, son éloi-

gnement pour les hommages publics, son attention à chercher le mérite et à le récompenser par des dons ou une familiarité noble, son attachement à ceux qu'il aimait, cette vie frugale et laborieuse à laquelle il s'était soumis, enfin, son ardeur infatigable pour le travail. Il avait été marié deux fois : 1° à l'Infante Isabelle de Parme, morte en 1763; 2° à la princesse Marie-Josephine-Antoinette de Bavière, qu'il perdit en 1767. Il n'a pas laissé d'enfans. Il y a plusieurs Vies de Joseph II, mais il faut les consulter avec beaucoup de circonspection. On peut aussi lire l'ouvrage intitulé : *Joseph II peint par lui-même*, Paris, 1817, 2 vol. in-12, par M. R. (Rioust).

JOSEPH Ier, ou JOSEPH EMANUEL, roi de Portugal, de la famille de Bragance, né en 1714, monta sur le trône en 1750. Le tremblement de terre de 1755, qui engloutit une partie de Lisbonne; la conspiration de 1758, où ce prince fut attaqué à coups de carabine, près d'une de ses maisons de plaisance, et sauvé par le courage de son cocher; l'exécution qui en fut la suite; l'expulsion des jésuites et la confiscation de leurs biens; les disputes avec la cour de Rome, qui suivirent cet événement mémorable; enfin, la guerre avec l'Espagne en 1761, sont les événemens les plus remarquables de ce règne, dont toute l'illustration appartient au célèbre Pombal, qui gouvernait despotiquement sous le nom du roi. (*Voyez* Avbiro, Malagrida, Pombal.) Joseph Ier avait le goût des sciences et des lettres, et il en favorisa les progrès. Avant lui le Portugal se trouvait dans un état absolu d'ignorance et d'asservissement dont on se ferait difficilement une idée. Dans l'espace de dix ans, et de 1760 à 1770, le monarque réforma les écoles du peuple, fonda un collége pour l'éducation de la noblesse, fit planter le premier jardin botanique que ses peuples aient connu; commença un cabinet d'histoire naturelle, éleva une imprimerie royale, avec un établissement pour la fonte des caractères, que les Anglais avaient toujours, jusqu'alors, fournis aux imprimeurs portugais. Joseph Ier ne se borna pas à ces bienfaits, au moyen d'une légère imposition mise sur l'eau-de-vie et les liqueurs venant des colonies, et qu'on appela *subside littéraire*, il établit des écoles gratuites pour les langues, la philosophie et la rhétorique. Chaque ordre religieux consacré à l'enseignement, avait un plan d'études différent; l'instruction devint uniforme, et le recueil des réglemens publiés par la cour sur cet objet offre un monument de prudence, de sagesse et d'utilité digne d'honorer le souverain. Celui-ci mit un terme à la censure illimitée des livres par l'inquisition, et créa un tribunal plus modéré, formé d'ecclésiastiques et de magistrats, auquel il attribua tout pouvoir sur l'impression des livres nouveaux, et l'introduction des livres étrangers, et auquel il donna le nom de conseil royal de censure. En 1773, l'université de Coimbre fut régénérée. Tout juge, avocat, médecin, tous les dignitaires de l'état, doivent y avoir reçu les principes de leur éducation; cinquante professeurs les repandent parmi plus de mille élèves nationaux ou venus des colonies. On appela des savans étrangers pour remplir les chaires;

on abrogea d'anciens statuts pour en établir de plus libéraux; on ouvrit pour la première fois près de cette université un laboratoire de chimie, un observatoire pour l'astronomie, un théâtre d'anatomie, un jardin pour l'étude des plantes, et un cabinet d'histoire naturelle. Joseph Ier mourut le 23 février 1777. On lui a reproché d'avoir été trop facile à se laisser entraîner par la colère et les insinuations étrangères; de s'être montré trop vindicatif et de n'avoir pas su pardonner; d'avoir enfin suivi trop rigoureusement les conseils altiers de Pombal: mais le grand nombre de ses lois sages et justes forme un recueil qui doit le placer au rang des législateurs éclairés et utiles. Quelque temps avant sa mort, il remit le gouvernement à son épouse, Marie-Anne-Victoire d'Espagne, qui le fit passer à sa fille, Marie-Françoise-Élisabeth: cette princesse avait épousé son oncle don Pédro. Elle monta sur le trône conjointement avec ce prince, à la mort de Joseph Ier.

JOSEPH ALBO. *Voyez* ALBO.

JOSEPH BEN GORION. *Voy.* GORIONIDES (Joseph.)

JOSEPH (FLAVIEN.) *Voyez* JOSEPHE.

JOSEPH (FRANÇOIS LECLERC DU TREMBLAY, plus connu sous le nom de PÈRE), naquit à Paris, le 4 novembre 1577, de Jean Leclerc, seigneur du Tremblay, président aux requêtes du Palais. Le jeune du Tremblay voyagea en Allemagne et en Italie, et fit une campagne sous le nom du baron de Mastèce. Au milieu des espérances que ses talens donnaient à sa famille, il quitta le monde pour se faire capucin, en 1599. Après son cours de théologie, il fit des missions, entra en lice avec les calvinistes, en convertit quelques-uns, et obtint les premiers emplois de son ordre. Le cardinal de Richelieu, instruit de la souplesse de son génie, lui donna toute sa confiance, et le chargea des affaires les plus épineuses. Renfermé dans sa cellule, il pouvait méditer plus profondément sur les projets qu'ils formaient tous deux. Ce fut surtout lorsque le cardinal fit arrêter la reine Marie de Médicis, que le capucin fut utile au ministre. Il le fut encore plus en 1636, lorsque les Espagnols entrèrent par les Pays-Bas dans la Picardie. Richelieu, en butte aux murmures des Parisiens, fut sur le point de quitter le ministère. Le P. Joseph le rassura, et lui conseilla de se montrer sans gardes dans les principales rues de Paris, pour calmer le peuple par cet air de confiance, ou pour lui imposer par son courage. L'événement justifia ce conseil. « Hé bien! lui dit le capucin à son retour, ne vous avais-je pas bien dit que vous n'étiez qu'une poule mouillée, et qu'avec un peu de fermeté, vous rétabliriez les affaires? — Ce religieux, dit un historien, était aussi singulier en son genre que Richelieu même; enthousiaste et artificieux à la fois, dévot et politique, voulant établir une croisade contre les Turcs, fonder des maisons religieuses, faire des vers, négocier dans toutes les cours, et s'élever à la pourpre et au ministère. (*Voyez* WEIMAR et RICHER.) » Ce capucin, admis dans un conseil secret, dit au roi « qu'il pouvait et devait, sans scrupule, mettre sa mère hors d'état de s'opposer à son ministre. » Ce fut dans ce même conseil que le mot *raison d'état* fut prononcé pour la pre-

mière fois. Le P. Joseph ne se fit pas plus d'honneur dans l'affaire du docteur Richer, duquel il extorqua une rétractation, en partie par intrigue, en partie par violence. Le rusé capucin envoyait en même temps des missions en Angleterre, au Canada, en Turquie, réformait l'ordre de Fontevrault, et créait celui des religieuses bénédictines du Calvaire. (*Voyez* ANTOINETTE.) Louis XIII demanda pour lui le chapeau de cardinal; mais il mourut à Ruel, le 18 décembre 1638, avant de l'avoir reçu. Le pape avait refusé pendant long-temps de le nommer, sous prétexte qu'il ne voulait pas remplir de franciscains le Sacré Collége, où il y en avait déjà trois; mais réellement parce qu'il n'aimait ni Richelieu, ni ses partisans, ni ses créatures. « Quoique le P. Joseph affectât une grande modestie, dit du Bury, il ne regardait pas le chapeau avec indifférence, puisque Chavigny mandait au maréchal d'Estrées, ambassadeur de France à Rome: « Ne manquez pas de mettre dans vos dépêches que vous pressez la promotion: cela est nécessaire pour satisfaire le P. Joseph. » Il désignait ce capucin dans ses lettres, tantôt par le nom de *Patelin*, qui marquait sa douceur apparente, et tantôt par celui de *Nero*, pour caractériser sa rigueur inflexible. « *Néro*, écrit-il au cardinal de la Valette, m'assure tous les jours qu'il est votre serviteur, mais je ne sais si c'est avec autant de vérité que moi.... — Écrivez à *Patelin*, lui dit-il dans une autre lettre, avec grande amitié. » Les ministres étaient forcés de faire des caresses à ce capucin, qu'on appelait l'*éminence grise*, s'ils voulaient ne pas déplaire à Richelieu, qui dit en versant des larmes, lorsqu'on lui apprit sa mort: « Je perds ma consolation, mon unique secours, mon confident et mon ami.... — Je ne connais, disait quelquefois le cardinal, aucun ministre en Europe capable de faire la barbe à ce capucin, quoiqu'il y ait belle prise. » Il se rendit auprès de lui dans ses derniers momens, et lui cria: « Courage! Père Joseph, courage! Brisach est à nous; » mais rien ne put le ranimer. Le parlement en corps assista à ses obsèques, et un évêque prononça son oraison funèbre. L'abbé Richard a publié deux Vies de cet homme singulier; l'une sous le titre de *Vie du Père Joseph*, 2 vol. in-12; l'autre, plus fidèle, intitulée *le véritable Père Joseph*, 1704, in-12, réimprimée à Saint Jean-de-Maurienne, (Paris,) 1750, 2 vol. in-12, auquel le même abbé Richard fit une suite, sous le titre de *Réponse au livre intitulé le Véritable Père Joseph*, etc., Paris, 43 p. in-12. Dans la première, il le peint comme un Saint, et dans la seconde, comme un homme de cour. Il tâchait d'être l'un et l'autre, alliant toutes les finesses d'un politique avec les austérités d'un religieux. Les courtisans trouvaient ce mélange singulier; mais les personnes qui ont l'expérience du monde n'ignorent pas que tout s'allie dans certaines têtes. C'est la réflexion d'Anquetil, qui a peint le P. Joseph dans son *Intrigue du cabinet sous Henri IV et Louis XIII*, précisément comme il l'est dans cet article. *Voyez* encore ce qui est dit de ce capucin, d'après le P. d'Avrigny, dans l'article de l'abbé Richard.

JOSEPH (Ange de Saint), carme déchaussé. *Voyez* Ange de la Brosse.

JOSEPH-MEIR. *Voyez* Meir.

JOSEPH (le pére), moine apostat, se mit, vers 1678, dans le temps de la révolte de Hongrie, à la tête de six mille bandits, et prit en main la cause des Hongrois, qu'il appelait le *peuple de Dieu.* Sous le nom de Josué, il entra dans les pays héréditaires de la maison d'Autriche. Il avait du courage, de l'habileté, et surtout une haine implacable contre la religion catholique. Sa troupe, partageant le fanatisme qui l'animait, exerça les plus horribles brigandages. Le chef de ces malheureux, voulant, dans un accès de fureur, faire un sacrifice à Luther, égorgea, dit-on, de sa main deux religieuses, après les avoir abandonnées à la brutalité du soldat. Il se vantait de détruire bientôt la folie romaine en Allemagne; mais sa mort, arrivée subitement, mit fin à ses projets. Les complices de ses crimes se voyant sans chef, retournèrent dans leur pays, où la plupart périrent misérablement.

JOSEPH DE LA MÈRE DE DIEU. *Voyez* Casalanzio.

JOSEPH. *Voyez* Abou-Joseph.

JOSEPH-BARSABAS, surnommé *le Juste.* *V.* Barsabas.

JOSEPHE (Flavius), célèbre historien juif, né à Jérusalem l'an 37 de J.-C., de parens de la race sacerdotale, montra de bonne heure beaucoup d'esprit et de pénétration. Dès l'âge de 14 ans les pontifes le consultaient. Il fut l'ornement de la secte des pharisiens, dans laquelle il entra. Un voyage qu'il fit à Rome perfectionna ses talens et augmenta son crédit. Un comédien juif, que Néron aimait, le servit beaucoup à la cour de ce prince. Cet acteur lui fit connaître l'impératice Poppée, dont la protection lui fut très-utile. De retour dans la Judée, il eut le commandement des troupes, et se signala au siége de Jotapat, qu'il soutint pendant sept semaines contre Vespasien et Titus. Vespasien ayant résolu d'employer le bélier pour battre la place, dit D. Calmet, Josephe, afin de diminuer l'effet de cette machine, fit suspendre quantité de sacs pleins de paille, et les fit tomber par des cordes à l'endroit où le bélier devait frapper. Mais les Romains avec des faux coupèrent ces cordes, et rendirent inutile la précaution de Josephe. Au point du jour, il y eut une brèche considérable, et les assiégés la réparèrent avec une diligence incroyable, avant que les Romains eussent dressé un pont pour aller de leurs machines sur les murs de la place. Le jour même, Vespasien fit donner un assaut général par trois endroits, et fit envelopper la ville entière, afin que nul des assiégés ne pût échapper. Josephe s'attacha principalement à la défense de la brèche, qui était l'endroit le plus dangereux; et, après avoir soutenu avec beaucoup de vigueur les efforts des ennemis, voyant qu'il allait succomber à la multitude des assiégeans, il fit jeter sur eux plusieurs chaudières d'huile bouillante, ce qui les obligea de se séparer et de se retirer. Cependant Vespasien fut averti par un Juif transfuge que les assiégés étaient accablés de fatigue, et que l'heure la plus propre pour livrer l'assaut serait vers le point du jour, lorsque, épuisés par la veille et les travaux de la nuit, ils prendraient

un peu de repos. Vespasien profita de cet avis, et, sans faire de bruit, fit avancer le tribun Domitius Sabinus, et quelques soldats choisis, qui égorgèrent les sentinelles, et entrèrent dans la ville sans trouver la moindre résistance; ils furent suivis par leurs camarades, et la ville était prise long-temps avant que les assiégés fussent éveillés. On tua tout ce qu'on rencontra, sans distinction. La place fut emportée le premier de juillet de l'an 69 de J.-C., après quarante-sept jours de siége. On y compta 40 mille Juifs tués, sans parler de 1200 prisonniers. Josephe s'était sauvé dans une caverne creusée à côté d'un puits fort profond, où il trouva quarante des siens, qui avaient des provisions pour quelque temps. Il n'en sortait que la nuit pour voir s'il pouvait trouver quelque moyen de se sauver. Le troisième jour, une femme le découvrit et le dénonça à Vespasien, qui lui fit proposer de se rendre; mais Josephe en fut empêché par ses compagnons, qui le menacèrent de le tuer s'il y consentait. Ces furieux, pour ne pas tomber entre les mains de leurs ennemis, proposèrent de se donner la mort; et Josephe ne réussit qu'avec peine à leur persuader de ne pas tremper leurs mains dans leur propre sang, et de recevoir la mort par la main d'un autre. Ils tirèrent donc au sort pour savoir qui serait tué le premier par celui qui le suivrait. Josephe eut le bonheur de rester avec un autre à qui il persuada de se rendre aux Romains. Vespasien voulait garder son prisonnier pour l'envoyer à l'empereur Néron; Josephe, l'ayant su, demanda une audience particulière, qui lui fut accordée. Vespasien étant seul avec Titus et deux de ses intimes amis, Josephe, à ce qu'on raconte, lui prédit qu'il serait élevé à l'empire. Pour le convaincre de la vérité de cette prédiction, il assura qu'il avait annoncé aux habitans de Jotapat le jour précis auquel cette place devait être prise: prédiction qui avait été suivie de l'effet, selon le témoignage des prisonniers juifs. Quoique Vespasien ne fît pas alors grand fonds sur les promesses de Josephe, l'événement les justifia. Quelque temps après, il tint une assemblée à Béryte, où, après avoir loué publiquement le courage de son captif, il fit briser les chaînes dont il avait été lié jusqu'alors, et lui rendit la liberté. Josephe, ayant accompagné Titus au siége de Jérusalem, essaya plusieurs fois de faire rentrer ses compatriotes en eux-mêmes, et les engager à recourir à la clémence des Romains. Les Juifs ne répondirent à ses sages remontrances que par des injures et des malédictions. Un jour même, comme il leur parlait assez près des murailles, il reçut un coup de pierre, qui le renversa sans connaissance. Il serait tombé entre les mains des Juifs, si les Romains n'étaient accourus pour l'emporter. Après la prise de Jérusalem, il obtint la liberté de plusieurs de ses compatriotes, et le vainqueur lui donna les livres sacrés qu'il lui avait demandés. Titus, retournant à Rome, mena Josephe avec lui, l'an 71 de J.-C. Vespasien, alors empereur, le logea dans la maison qu'il occupait avant qu'il fût parvenu à l'Empire. Il le fit citoyen romain, lui assigna une pension, et lui donna des terres en Judée. Titus ne lui marqua pas moins de bonté; et

ce fut en reconnaissance des faveurs dont ces princes l'avaient honoré qu'il prit le nom de *Flavius*; qui était celui de la famille de Vespasien. Dans les loisirs où Josephe se trouva à Rome, il composa ou continua la plupart des ouvrages qui nous restent de lui : I. L'*Histoire de la guerre des Juifs* contre les Romains, en sept livres. L'auteur l'écrivit d'abord en syriaque, et la traduisit en grec. Cette histoire plut tant à Titus, qu'il la signa de sa main, et la fit déposer dans une bibliothèque publique ; le style en est noble et animé. C'est celui de tous les historiens grecs qui approche le plus de Tite-Live ; aussi Saint Jérôme l'appelait-il le *Tite-Live de la Grèce*. Mais s'il a les beautés de l'historien latin, il en a aussi les défauts. Il est long dans ses harangues, et exagérateur dans ses récits. Il en a paru une traduction française, Paris, Vérard, 1492, in-fol., rare. II. Les *Antiquités judaïques*, en vingt livres : ouvrage écrit avec autant de noblesse que le précédent. Les chrétiens reprochent à l'auteur d'avoir déguisé, affaibli ou anéanti les miracles attestés par l'Écriture, et d'avoir corrompu ce qui pouvait blesser les gentils. Il paraît que Josephe était encore meilleur politique que bon Israélite. L'intérêt le dirigea dans ses écrits comme dans sa conduite. Il appliqua les prophéties sur le Messie à l'empereur Vespasien. III. *Deux livres en réponse à Apion*, grammairien alexandrin, un des plus grands adversaires des Juifs. Cet ouvrage est précieux par divers fragmens d'anciens historiens, que l'auteur nous a conservés. IV. Un *Discours sur le martyre des Machabées*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence : Josephe eût pu être grand orateur, comme il fut grand historien. V. Sa *Vie*; elle est fort abrégée. La meilleure édition de ses ouvrages est celle d'Amsterdam, 1726, en 2 vol. in-fol. en grec et en latin, par les soins du savant Havercamp. Il y en a une autre par Hudson, Oxford, 1720, 2 vol. in-fol., un peu moins estimée. Nous en avons deux traductions en notre langue; la première par Arnauld d'Andilly, Amterdam, 1681, in-fol.; et Bruxelles, 1701-1703, 5 vol. in-8°; la deuxième par le P. Joachim Gillet, Paris, 1756, 4 vol. in-4°; celle-ci est faite avec plus d'exactitude, l'autre est écrite avec plus de force. (*Voyez* leurs articles.) On peut consulter avec fruit, sur Josephe, la *Bibliotheca græca*, de Fabricius. — Il ne faut pas le confondre avec un autre juif JOSEPHE de Palestine, dit *le comte Joseph*, chef de sa nation sous Constantin. Sa sévérité à maintenir les bonnes mœurs et la discipline lui ayant fait beaucoup d'ennemis, il embrassa le christianisme. L'empereur Constantin le fit comte, et lui donna la permission de bâtir des églises à Tibériade, à Diocésarée et dans d'autres villes de la Palestine. Sa demeure était à Scythopole, où les Juifs et les Syriens se réunirent pour troubler son repos. On présume qu'il mourut vers l'an 360. On lui donne le titre de *Saint* dans plusieurs martyrologes.

JOSÉPHINE, ci-devant impératrice des Français, née à Saint-Pierre de la Martinique, le 24 juin 1761, d'une famille distinguée, fut baptisée sous le nom de Marie-Françoise-Joséphine Tascher de la Pagerie. Elle était

encore fort jeune, lorsqu'elle épousa le vicomte Alexandre de Beauharnais. (*Voyez* ce nom.) Cette union ne fut pas heureuse. Douée d'une imagination vive et mobile, et passionnée pour les plaisirs, Joséphine se conduisit avec beaucoup de légèreté, et ne prit aucun soin de sa réputation. Arrêtée en 1793, elle fut long-temps enfermée à la prison des Madelonettes et à Port-Louis, et dut sa liberté à Tallien. Peu après la chute de Robespierre, elle forma bientôt une liaison très-intime avec la belle Mme de Fontenay, qui était alors sur le point d'épouser Tallien, et acquit par ce moyen beaucoup de crédit, dont elle se servit toujours noblement. Le général Hoche était alors l'un de ses plus assidus courtisans, et passait pour intéresser vivement son cœur. Le crédit de Mme de Beauharnais s'accrut encore lors de l'établissement du gouvernement directorial, et elle devint avec MMmes Tallien et Château-Renaud, l'une des principales dispensatrices des faveurs de la cour du Luxembourg. Ce fut dans cette cour que le général Bonaparte, alors commandant de l'armée de l'intérieur, vit pour la première fois Joséphine, et conçut pour elle un goût très-vif, auquel se joignit bientôt l'intérêt de son ambition; il sollicitait le commandement d'une armée. Barras lui offrit celle d'Italie, avec la main de Mme de Beauharnais. Bonaparte accepta l'un et l'autre, et partit pour l'Italie le 22 mars 1796. Son épouse ne l'accompagna pas dans ce premier voyage, et resta à Paris, où sa petite maison de la rue Chantereine devint le rendez-vous de la plus brillante société. Elle n'alla rejoindre Bonaparte que l'année suivante; et, à son retour à Paris, elle partagea les hommages dont le vainqueur de l'Italie était l'objet. Bonaparte étant parti pour son expédition d'Égypte en mai 1798, Joséphine vécut fort mal avec la famille de son mari, qui s'en vengea par des injures et des calomnies. On parvint à irriter très-vivement Bonaparte contre elle; de sorte que toutes les lettres qu'elle lui écrivait restèrent sans réponses. A son retour en France, on remarqua que Bonaparte fit un très-froid accueil à son épouse; mais cette brouillerie ne fut que momentanée, et fit bientôt place à une réconciliation sincère. Joséphine fut couronnée impératrice, à Paris, le 2 décembre 1804, et reine d'Italie, à Milan, le 26 mai 1805. La nouvelle impératrice accompagna son époux dans la plupart de ses expéditions; ce ne fut que vers 1809, que son existence cessa d'être la même. Les bruits d'un divorce prochain entre elle et Napoléon furent répandus à dessein dans le public; Joséphine s'en plaignit d'abord à l'empereur, mais bientôt elle acquit la triste certitude que rien ne se faisait que par ses ordres, quoiqu'il se refusât encore à en convenir. Enfin, le moment arriva où elle dut être tout-à-fait éclairée : ce fut à Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie, que Napoléon s'ouvrit sur ses projets en l'invitant à y préparer sa mère; mais la conduite du vice-roi, dans cette circonstance, fut digne du noble caractère qui l'a toujours distingué. Enfin, le 17 décembre 1809, le divorce de Joséphine et de Napoléon devint public, et ce coup fut terrible pour l'impératrice. Cependant on admira sa

résignation et la tranquillité de son ame. Elle se retira d'abord au château de Navarre, près d'Évreux, et vint ensuite établir sa résidence à celui de Malmaison, que l'empereur lui avait donné en toute propriété. Napoléon lui rendit, dans les premiers temps, quelques visites, qui devinrent ensuite plus rares. Joséphine vécut dans ce château comme dans une espèce de retraite. Pendant l'occupation de la France par l'étranger, elle reçut plusieurs fois la visite de l'empereur de Russie et du roi de Prusse; elle était gravement indisposée d'un mal de gorge obstiné, auquel elle était sujette; lorsqu'Alexandre étant venu la voir dans une matinée humide du printemps de 1814, Joséphine voulut accompagner ce prince dans les jardins, et fit avec lui une assez longue promenade. A son retour au château, elle se sentit beaucoup plus mal, et mourut le 29 mai, regrettée de tous ceux qui l'avaient connue. Joséphine avait des qualités précieuses, surtout chez les grands; elle était douce, bonne, bienfaisante. Son esprit était cultivé et son jugement sain; elle donna plus d'une fois de sages avis à Napoléon, qui, pour son malheur ne les suivit pas toujours. Elle aimait beaucoup la botanique; la belle collection de plantes indigènes et étrangères, réunies à la Malmaison était en quelque sorte son ouvrage.

JOSEPPIN (JOSEPH-CÉSAR DE), né à Arpino, en 1560. Son père le plaça, dès l'âge de treize ans, auprès des peintres que Grégoire XIII employait pour peindre les loges du Vatican; on le faisait servir à préparer les palettes et à broyer les couleurs. Il montra des dispositions si heureuses pour la peinture, que le pape ordonna que, tant qu'il travaillerait au Vatican, on lui payât dix écus d'or par mois pour son entretien. Le pape Clément VIII ajouta de nouveaux bienfaits à ceux de Grégoire XIII, il le fit chevalier de l'ordre du Christ, et le nomma directeur de Saint-Jean-de-Latran. Il suivit, l'an 1600, le cardinal Aldobrandini, nommé légat à l'occasion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. Il fut fait chevalier de Saint-Michel. Caravage, son ennemi et son rival, l'ayant attaqué, Joseppin refusa de se battre avec lui, parce qu'il n'était point chevalier. Il fallut, pour lever cet obstacle, que Le Caravage allât à Malte se faire recevoir chevalier-servant. Joseppin avait aussi voulu se mesurer l'épée à la main avec Annibal Carache. Celui-ci prit un pinceau, et lui dit : « C'est avec ces armes que je vous défie. » Joseppin mourut à Rome, en 1640, à 80 ans. Peu de peintres ont mis autant d'esprit dans leurs compositions; les siennes ne manquent même ni de feu ni d'élévation, mais son coloris est froid; et sa manière, qui est très-expéditive et fort négligée, est pauvre d'expression et d'effet. Son *Ascension*, sujet du plafond de Ste.-Praxède, sa *Madone dans le ciel*, à Saint-Jean Chrysogone, et les morceaux d'histoire romaine qu'on voit de lui au Capitole sont ce qu'il a fait de mieux. Sa *Bataille entre les Romains et les Sabins* est aussi un de ses meilleurs ouvrages. M. le baron Van Hoorn, amateur distingué des arts, mort à Paris, le 5 janvier 1809, possédait de ce maître une belle copie, faite d'après la superbe composition de l'école d'Athènes de Raphaël, au

bas de laquelle il avait peint en grisaille un bas-relief de sa composition, au lieu de sa signature. La France possède quatre de ses tableaux : une *Nativité*; *Diane et Actéon*; et l'*Enlèvement d'Europe*; *Adam et Eve chassés du paradis terrestre*. Ce dernier est au Musée royal. Joseppin gravait aussi à l'eau-forte. Il est aussi connu sous le nom d'*Arpino* ou *Gioseppino*.

JOSI, disciple de Confucius, dont il avait été le domestique, ensuite l'ami, le confident, et qui devint législateur de la nation chinoise. Après la mort de Confucius, il fut disgracié et banni par l'empereur. Il se retira dans sa famille, où il reprit son premier état. Les Chinois lui sont redevables de la conservation de leurs mœurs, usages et costumes. Il est adoré. Les Chinois ont senti toute la perte qu'ils ont faite dans le changement d'administration. (Voyages des Indes, etc., pendant les années 1802, 1806, par Tombe, in-8° ; Paris, 1810, tom. 1er, chap. 9, pag. 250.)

JOSIAS, roi de Juda, succéda à son père, Ammon Ier, l'an 639 avant J.-C., à l'âge de huit ans. Il renversa les autels consacrés aux idoles, établit de vertueux magistrats pour rendre la justice, et fit réparer le Temple. Ce fut alors que le livre de la loi de Moïse fut trouvé par le grand-prêtre Helcias. Sur la fin de son règne, Néchao, roi d'Égypte, allant faire la guerre aux Mèdes et aux Babyloniens, s'avança jusqu'auprès de la ville de Magédo, qui était au royaume de Juda. Josias s'opposa à son passage, et lui livra bataille au pied du Mont-Carmel : il y fut blessé dangereusement, et mourut de ses blessures, l'an 610 avant Jésus-Christ. Le peuple donna à sa mort les marques de la plus vive douleur. Jérémie composa un cantique lugubre à sa louange. Ce deuil était devenu si célèbre, que le prophète Zacharie le compare à celui que l'on devait faire à la mort du Messie. Son fils Joachaz lui succéda.

JOSIPPON. *Voy.* GORIONIDES.

JOSLIN DE VIERZY, évêque de Soissons, un des principaux ministres de Louis VII, et un modèle de vertu, mort en 1152, ne se fit pas moins aimer de ce monarque par ses lumières. Il laissa une *Exposition du Symbole et de l'Oraison Dominicale*, qu'on trouve dans la *Collectio maxima* de dom Martenne. Il fonda des abbayes, entre autres Longpont, assista au concile de Paris, tenu contre Gilbert de la Porée, en 1142, et à celui de Troyes en 1127, où il mérita l'estime du pape Eugène III, et celle de toute la France.

JOSQUIN ou JOSKIN DESPREZ, d'abord enfant de chœur à Saint-Quentin en Picardie, ensuite maître de musique de la chapelle de François Ier. Les anciens recueils de musique, et entre autres ceux de Ballard, renferment plusieurs de ses airs. On dit que desirant obtenir du roi un canonicat, que ce monarque lui avait promis plusieurs fois sans le lui donner, il fit un *Motet* sur ces mots d'un psaume *Memento, Domine, verbi tui*, et le fit exécuter continuellement. Le roi, ennuyé d'entendre toujours les mêmes paroles et le même air, en demanda la raison. Desprez répondit qu'on le changerait lorsque le roi en aurait bien compris le sens. Aussitôt le canonicat fut accordé, et le lendemain le musicien fit exécuter

un autre *Motet* sur ces paroles : *Fecisti, Domine, secundùm verbum tuum.* « Vous avez, Seigneur, exécuté votre promesse. »

JOSSE (Saint), fils de Juthaël, qui reprit le titre de roi de Bretagne. Son frère Judicaël, résolu de quitter le trône pour s'ensevelir dans la retraite, pria Josse de se charger du gouvernement de ses armées et de l'éducation de ses enfans ; mais celui-ci, également dégoûté du monde, sortit, déguisé en pélerin, de la Bretagne, et alla se cacher dans le Ponthieu, où il fit bâtir un monastère en un lieu appelé à présent Ray. Il y mourut en 668. Il y avait à Paris une paroisse qui portait son nom, en mémoire du séjour que ce Saint y avait fait.

JOSSE DE LUXEMBOURG, en latin *Jodocus*, marquis de Moravie, fut déclaré empereur après la mort de Robert, en 1410 ; son règne fut si court, que les historiens n'en parlent presque pas. Les uns prétendent qu'il fut empoisonné ; d'autres, qu'il mourut naturellement. Ce fut à Brinn en Moravie qu'il cessa de vivre le 8 janvier 1411, trois mois huit jours après son élection. Il était âgé de soixante ans, et ne laissa point de postérité. Il était cousin de Sigismond, roi de Hongrie, qui, dans la même diète où Josse fut choisi, avait eu le suffrage de trois électeurs. Dès qu'il eut appris l'élection du marquis de Moravie, il lui écrivit pour savoir s'il accepterait l'Empire, et s'il comptait aller à Francfort ? Josse lui répondit que c'était son intention. *Et moi*, répliqua Sigismond, *je vais en Moravie.* En effet, il allait entrer en armes dans cette province, lorsqu'il apprit la mort de son rival, auquel il succéda. *Voy.* Sigismond.

JOSSE (Pierre), pharmacien distingué, né à Paris, en 1745, mort en 1799, était élève de Rouelle et de Laborie. En 1777, il publia deux analyses très-bien faites, l'une de la racine de Columbo, l'autre de celle de Jean Lopez. Il trouva aussi un nouveau procédé pour préparer l'oxide noir de fer, appelé *Æthiops martial*. En 1779 il fut reçu membre du collége de pharmacie, où il fut nommé en 1784, professeur adjoint. Il prouva dans ses leçons que le lait fermenté formait une liqueur vineuse qui donnait à la distillation plus d'alcohol que le vin de raisin ; que l'éther nitrique, distillé sur du sucre, se dépouillait du gaz acide nitrique qu'il contient ordinairement.

JOSSELIN DE COURTENAY, comte d'Édesse, issu d'une maison ancienne et illustre, dont l'héritière épousa Pierre, fils de Louis-le-Gros, roi de France, lequel prit le nom de sa femme, se distingua, pendant les croisades, par sa vertu et par son courage. Ce prince, tiré demi-mort de dessous les ruines d'une forteresse qu'il avait attaquée auprès d'Alep en Syrie, l'an 1131, attendait sur son lit le dernier moment. Dans cet état, il apprend que le soudan d'Iconium, profitant de sa maladie, assiége une de ses places : il fait promptement assembler ses troupes ; et après avoir vainement exhorté son fils à se mettre à leur tête, il se fait porter dans une litière vers l'ennemi. Le soudan alarmé leva le siége et se retira ; ce brave vieillard expira bientôt après. (*Voyez* Noyers et l'*Histoire des Croisades* de M. Michaud, tom. 2, pag. 101.) — Josselin II, comte d'Edesse, fils

du précédent, était un prince faible et sans énergie. Il était enclin à la débauche et à l'ivrognerie, et ne s'occupait nullement du gouvernement. Ses états ayant été attaqués par Noureddyn, il prit la fuite, fut fait prisonnier et emmené à Alep, où il mourut de chagrin et de misère, en 1147. — JOSSELIN III, son fils, fut pris par les Turcs à la bataille de Harul, le 10 août 1165. Il fut racheté, après dix ans de captivité, par Baudouin IV, son beau-frère, qui le nomma grand-sénéchal de Jérusalem. La famille des Courtenay, descendue du fils de Louis-le-Gros, et qui a produit des empereurs de Constantinople, et plusieurs autres personnes illustres, n'a pu fournir un prince du sang reconnu. Quoique la voix publique fût favorable à ses prétentions, elle ne pût jamais faire reconnaître authentiquement sa descendance par mâles du roi Louis-le-Gros. Hélène, dernier rejeton de cette maison, ayant pris le titre de princesse du sang royal de France, dans son contrat de mariage avec Louis de Baufremont, il fut supprimé, par arrêt du parlement du 7 février 1737. Son frère, Charles Roger, fut le dernier de cette maison qui pût avoir postérité. Le 7 mai 1730, on le trouva dans son lit, mort de deux coups de pistolet, quoiqu'il n'eût aucun sujet de chagrin. Il avait 59 ans. Ce malheur éteignit la branche des Courtenay. Il ne resta plus qu'un ecclésiastique, abbé de Saint-Pierre d'Auxerre, seul mâle de sa famille, et son oncle, qui mourut fort âgé, laissant une nièce, Hélène, fille de son frère, de laquelle il vient d'être fait mention. La Généalogie de Courtenay a été donnée par du Bouchet, Paris, 1661, in-fol. L'Épître dédicatoire de cette Histoire, adressée au roi, est, dit l'abbé Lenglet, si hardie qu'elle en devient téméraire. Les seigneurs de Courtenay présentèrent en vain leurs titres à Henri IV et à Louis XIV. Ce dernier prince leur répondit : « Si mon grand-père vous a fait tort en vous refusant le titre de prince du sang, je suis prêt à le réparer. Mais nous ne sommes que les cadets; prouvez-moi que nos aînés vous ont reconnus, et je vous reconnais à l'instant. » Le cardinal Mazarin avait voulu, pour mortifier la maison de Condé, faire donner à un Courtenay, né en 1640, le rang et les honneurs que ses ancêtres demandaient depuis long-temps ; il lui destinait même une de ses nièces. Mais il ne trouva en lui ni assez d'esprit, ni assez de sens pour seconder ses vues. Quoique sa figure annonçât son origine, ses sentimens la démentaient. L'ayant mené avec lui de Paris à Saint-Jean-de-Luz, il passa presque tout son temps avec les pages du cardinal, qui l'abandonna comme un sujet dont on ne pouvait rien faire. Il fut le père de Charles Roger, cité plus haut, et mourut en 1723, dans une espèce d'obscurité. *Voyez* ROBERT.

JOSSELIN, évêque de Soissons. *Voyez* JOSLIN DE VIERZY.

JOSSELYN (JEAN), naturaliste. La Nouvelle-Angleterre lui doit plusieurs curiosités d'histoire naturelle. Il arriva à Boston en 1663, et résida long-temps dans la Nouvelle-Angleterre. Comme historien, il ne mérite pas beaucoup de confiance. Le principal des ouvrages de Josselyn est intitulé, *Raretés découvertes dans la Nouvelle-Angleterre*, oi-

seaux, poissons, serpens et plantes de ce pays, avec les remèdes médicinaux et chirurgicaux que les naturels emploient constamment dans leurs maladies, blessures et ulcères; auxquels on a joint une description et un poème sur les Indiens, une table chronologique des planches, etc., 1672. Josselyn a encore publié deux *Voyages dans la Nouvelle-Angleterre*, dans lesquels on trouve une description du pays, etc.

JOSUÉ, célèbre chef des Hébreux, fils de Nun, de la tribu d'Ephraïm. Dieu, suivant l'Écriture, le choisit, du vivant même de Moïse, pour gouverner les Israélites, et il vainquit sous lui les Amalécites. (*Voy.* MOÏSE.) Josué succéda à ce législateur, l'an 1451 avant J.-C. Il envoya d'abord des espions pour examiner la ville de Jéricho. Dès qu'ils lui eurent fait leur rapport, il passa le Jourdain avec toute son armée. Dieu suspendit le cours des eaux, et le fleuve demeura à sec dans une étendue d'environ deux lieues. Peu de jours après ce miracle, Josué fit circoncire tous les mâles qui étaient nés pendant les marches du désert. Il fit ensuite célébrer la Pâque, et vint assiéger Jéricho. Suivant l'ordre de Dieu, il fit faire six fois le tour de la ville par l'armée, en six jours différens; les prêtres portant l'arche et sonnant de la trompette. Les murailles tombèrent d'elles-mêmes au septième jour. Haï fut prise et saccagée, et les Gabaonites, craignant le même sort pour leur ville, se servirent d'un stratagème pour faire alliance avec Josué. Adonibésech, roi de Jérusalem, irrité de cette alliance, s'étant ligué avec quatre autres rois, alla attaquer Gabaon. Josué fondit sur les cinq rois, qu'il mit en déroute. Comme les ennemis fuyaient dans la descente de Bethoron, Dieu fit pleuvoir sur eux une grêle de grosses pierres, qui en tua un grand nombre. Alors Josué commanda au soleil de s'arrêter, et cet astre, soumis à sa voix, prolongea sa demeure sur l'horizon douze heures entières. Josué, poursuivant ses victoires, prit presque toutes les villes des Chananéens en six ans. Il distribua les terres aux vainqueurs, conformément à l'ordre de Dieu, et après avoir placé l'arche d'alliance dans la ville de Silo, il mourut à 110 ans, l'an 1424 avant Jésus-Christ. Il gouverna le peuple d'Israël pendant vingt-sept ans. Nous avons, sous son nom, un *Livre canonique*, écrit en hébreu, que plusieurs savans lui attribuent, sans en avoir aucune preuve. Ce livre a eu plusieurs commentateurs: Grotius, dom Calmet, et André Masius. (*Voy.* l'Histoire de la législation de M. Pastoret, tom. 3.)

JOTAPIEN, tyran qui, s'étant soulevé dans la Syrie, sur la fin du règne de Philippe, fut défait sous celui de Dèce, vers l'an 249. Sa tête fut portée à Rome.

JOTSANLD, moine de Cluni, a composé l'*Histoire de Saint Odillon*, son ancien maître; il est peu d'écrits du onzième siècle dont on puisse comparer le style à celui de cet historien. Sa diction est ordinairement vive et correcte: on y remarque de la chaleur et de l'onction. Cette histoire est suivie d'un *Poème élégiaque* sur la mort du saint abbé, où l'on rencontre quelques vers dignes d'un meilleur siècle.

JOUBERT (LAURENT), savant

médecin du 16e siècle, professeur royal et chancelier de l'université de Montpellier, naquit à Valence en Dauphiné, l'an 1529, et mourut à Lombez le 21 octobre 1583, médecin ordinaire du roi de France et du roi de Navarre. Henri III, qui desirait passionnément d'avoir des enfans, l'avait fait venir à la cour, espérant qu'il lèverait tous les obstacles qui rendaient son mariage stérile ; mais Joubert ne put réussir à faire cesser la stérilité de Louise de Lorraine. Il laissa : I. Un *Traité contre les erreurs populaires*, 1578, in-8°. Il fit beaucoup de bruit, parce que son auteur eut la hardiesse de dédier à Marguerite, reine de Navarre, femme de Henri IV, cet ouvrage, où il découvrait les secrets de la nature, et les parties du corps humain les plus cachées. Il sentit lui-même l'indécence de sa dédicace ; et dans la seconde édition de 1579, in-8°, il dédia son livre à Pibrac. Barthélemi Cabrol, chirurgien de Montpellier, donna une seconde partie des *Erreurs populaires*, qui fut corrigée par Joubert, Paris, 1580, in-8° ; et Gaspard Bachot en ajouta une troisième, touchant la médecine et régime de santé, Lyon, in-8°, 1626. Ce livre, dont l'idée était bonne, pouvait être mieux exécuté, et par Joubert et par ses continuateurs : II. Un *Traité du ris, contenant son essence, ses causes et merveilleux effets, curieusement recherchés, raisonnés et observés*, Paris, 1579, in-8°, trois parties, avec la *cause du ris de l'excellent et très-nommé Démocrite, expliquée par Hippocrate*. Il y a des choses curieuses dans ce Traité ; mais les raisonnemens de l'auteur ne sont pas toujours concluans, ni fondés sur la bonne physique. III. Un *Dialogue sur la cacographie française, expliquant la cause de sa corruption*, Paris, 1579, in-8°, à la suite du précédent. L'auteur y relève les défauts de l'orthographe ordinaire. IV. *De Balneis Antiquorum*. V. *De gymnasiis et generibus exercitationum apud Antiquos celebrium*, etc. VI. *De peste, quartanâ et paralysi*, 1567, in-8°. VII. *De affectibus pilorum et cutis*, Geneve, 1572, in-8° ; Lyon, 1577. La plupart de ses écrits latins, recueillis en 2 vol. in-fol., à Lyon, 1582, et à Francfort, en 1599 et 1645, roulent presque tous sur la médecine. Les deux qui concernent les antiquités se trouvent dans le supplément de Sallengre, au Trésor des antiquités de Grævius et de Gronovius, in-fol., tom. 1, pag. 333, et suivantes. On en trouve la liste dans les notes de Tessier sur les Éloges de de Thou, et dans le tome 35 de Nicéron. — Laurent JOUBERT eut un oncle nommé Christophe de Beauchâtel, qui a fait des annotations sur la *cacographie* et sur l'*orthographie* de M. Joubert : il dit qu'il est plus que personne à portée de connaître son système : « Dès long-tams, ajoute-t-il, » j'écris sous luy, et ay transcrit » beaucoup de ses évuves frans- » saises. » Ce système consistait à peindre, par l'orthographe, la prononciation usitée alors.

JOUBERT (NICOLAS), qu'on a appelé à tort IMBERT, et qui est connu sous le nom D'ANGOULEVENT, ou ENGOULEVENT, fou du règne de Henri IV, auquel on donnait le nom de *Prince des sots* ou *Prince de la Sotie*. Sous ce beau titre, dit un de nos bons

critiques, il courait les rues bizarrement habillé. Nicolas Rappin, l'un des auteurs de la *satire Ménippée*, y avait inséré une harangue sous le nom d'Angoulevent, adressée aux États, dont cette satire, l'une des plus ingénieuses qui ait paru en matière d'état, fait la critique. Ce discours a été supprimé, et l'on trouve seulement, à la fin de cette satire, une pièce en vers, intitulée *Épître du sieur d'Engoulevent à un sien ami, sur la harangue que le cardinal Pelevé fist aux Estats de Paris.* Angoulevent eut un procès avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne en 1604, au sujet des droits attachés à sa principauté; les curieux qui desireront en connaître les détails pourront consulter le recueil des pièces justificatives de l'histoire de Paris, tome 4, pag. 44, sous l'an 1608. Le plaidoyer fut prononcé le jour du mardi-gras, par maître Julien Peleus: on doit regretter qu'il ne nous ait appris aucune personnalité sur cet homme. En 1615, on publia, in-12, un recueil intitulé *Les Satires bastardes, et autres œuvres folastres du cadet Angoulevent.*

JOUBERT (Joseph), jésuite de Lyon, connu seulement par un *Dictionnaire français-latin*, in-4°. Il n'a guère été en usage que dans les colléges. L'auteur mourut vers l'an 1724.

JOUBERT DE L'HYBERDIÈRE (Antoine-Nicolas), né à Antibes, le 13 février 1725, et mort vers le commencement de ce siècle, a publié un ouvrage sous le titre du *Dessinateur pour les fabriques d'étoffes d'or, d'argent et de soie*, 1765, in-8°; nouvelle édition, 1775, in-8°.

JOUBERT (François), prêtre de Montpellier, fils du syndic des États de Languedoc, charge qu'il avait lui-même exercée avant d'être promu au sacerdoce, naquit en 1689, et mourut le 23 décembre 1763. Son jansénisme le fit renfermer à la Bastille pendant six semaines. Il est auteur d'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, imprimé à Paris en 1762, en 2 vol. in-12, sous le titre d'Avignon. On a encore de lui divers autres ouvrages, dont quelques-uns roulent sur la doctrine de Jansenius. Les principaux sont: I. *De la connaissance des temps par rapport à la religion*, in-12. II. *Lettres sur l'interprétation des Ecritures*, Paris, 1744, in-12. III. *Explication de l'Histoire de Josephe*, in-12, Paris, 1728. IV. *Eclaircissement sur le discours de Job*, in-12. V. *Traité du caractère essentiel à tous les prophètes*, in-12. VI. *Explication des prophéties de Jérémie, Ezéchiël, Daniel*, Avignon (Paris), 1749, 5 volumes. VII. *Commentaires sur les douze petits prophètes*, Avignon, 1754, et années suivantes, 6 volumes in-12. VIII. *Dissertation sur les effets physiques des convulsions*, in-12.

JOUBERT (Barthélemi-Catherine), général en chef de l'armée d'Italie, né à Pont-de-Vaux, en Bresse, le 14 avril 1769, fut d'abord destiné au barreau, qu'il quitta en 1789, pour entrer dans la carrière militaire. En 1791, il s'enrôla volontairement, servit dans les grades inférieurs depuis celui de simple grenadier, et s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de général en chef. Il dut chaque promotion à un trait d'intelligence, ou à un acte de bra-

voure. Employé sous Bonaparte dans la conquête d'Italie à Millésino, il s'élança, lui septième, dans les retranchemens ennemis, et fixa la victoire. A Ceva, il emporta de vive force la ville et le camp retranché qui la défendait. A Montebaldo il repoussa l'ennemi avec une perte considérable, et à Rivoli il décida la victoire par une manœuvre savante et hardie. Joubert développa surtout les plus grands talens dans sa campagne du Tyrol, que M. Carnot dans ses *Mémoires* appelle une campagne de géans. Enfoncé avec sa division dans ce pays montueux et difficile, isolé du reste de l'armée, au milieu d'un peuple aguerri, il força tous les passages, et opéra sa jonction avec l'armée, qui le croyait perdu. Arrivé au quartier-général, il se présente chez Bonaparte ; la sentinelle, qui avait la consigne de ne laisser entrer personne, lui refuse la porte : Joubert force le passage. Aux cris de la sentinelle, Bonaparte sort de son cabinet, serre Joubert dans ses bras, et dit au soldat étonné : « Va, celui qui a forcé le Tyrol peut bien forcer une consigne. » Le héros de l'Italie honorait Joubert de son estime et de son amitié. En partant pour l'expédition d'Égypte, il dit à ses compagnons d'armes qui redoutaient les suites que pouvait avoir son absence : « Je vous laisse Joubert. » Envoyé en Hollande dans des circonstances difficiles, il y déploya une conduite pleine de circonspection et de sagesse. Nommé général en chef de l'armée d'Italie, il s'empara de Turin par surprise et de vive force, et fut même accusé d'avoir agi, dans cette circonstance, de sa propre autorité et sans les ordres du Directoire. Ce fut alors qu'il déclara au roi de Sardaigne qu'il avait cessé de régner. Les abus les plus crians dévoraient l'Italie et son armée, il voulut les réformer ; mais celui qui avait vaincu les Autrichiens ne put vaincre les déprédateurs : il s'en plaignit au Directoire, et n'en obtenant aucune satisfaction, il donna sa démission, et se retira dans ses foyers. Après la journée du 30 prairial an 7 (19 juin 1799), nommé de nouveau général en chef de l'armée d'Italie, pour s'opposer aux progrès des Russes, commandés par Suwarow, il s'arracha des bras de mademoiselle de Montholon, belle-fille de l'ambassadeur Sémonville, qu'il venait d'épouser : il fut tué en entrant en campagne, au commencement de la bataille de Novi, le 16 août 1799. Moreau, qu'il était venu remplacer, et qui avait consenti à l'aider de ses conseils dans cette journée, reprit aussitôt le commandement pour diriger la retraite. Le Corps législatif vota une somme de 20,000 francs pour un monument qui lui a été élevé à Bourg, chef-lieu du département de l'Ain, où il était né. Garat, Santhonax et M. Riboud, ont fait chacun un *Eloge* de ce général. Lalande a aussi donné une notice sur Joubert.

JOUE (Jacques de la), peintre, dont on a une *belle perspective*, qui forme le fond de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, mourut en 1762.

JOUENNES (François), né à Gonneville, diocèse de Coutances, vint de bonne heure à Paris, pour tenter une fortune qu'il ne trouvait pas dans le sein de sa famille. Il s'appliqua à la librairie, et s'y rendit fort habile. C'est à lui qu'on doit l'invention des

Étrennes mignonnes, qui parurent pour la première fois en 1724. Il travailla aussi plusieurs années à la bibliothèque du Roi, et mourut en 1741.

JOUFFROI (JEAN DE), cardinal, né à Luxeuil, dans la Franche-Comté, vers 1412, d'une famille dont la noblesse remontait à plus d'un siècle, prit l'habit de religieux dans l'abbaye de Saint-Pierre de Luxeuil, et en devint abbé. Cette place ne fit qu'irriter son ambition. Il passa au service de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et il avait 60 ans qu'il n'était qu'aumônier du commun chez ce prince. Lorsque le duc institua la Toison d'or, il l'envoya solliciter à Rome l'approbation de cet ordre de chevalerie, qui n'en avait nul besoin. Jouffroi eut à son retour l'évêché d'Arras, et fut employé dans diverses négociations. Le duc le fit son premier secrétaire; mais ce prélat n'étant pas encore satisfait de sa fortune, s'attacha au dauphin pendant qu'il était en Brabant. Ce prince, devenu roi sous le nom de Louis XI, lui donna toute sa confiance, et sollicita pour lui un chapeau de cardinal. Pie II le promit, à condition que le prélat engagerait le roi à supprimer la *Pragmatique Sanction*. Jouffroi, soupirant après la pourpre, obtint de ce monarque, à force d'intrigues et de faux exposés, une déclaration telle que le pape la souhaitait. Il avait fait au roi les plus belles promesses; mais il les oublia dès qu'il eut le chapeau. Louis XI, reconnaissant qu'il avait été trompé, disgracia l'évêque d'Arras. Pour remédier aux maux que sa déclaration pouvait occasioner en France, il fit de nouvelles ordonnances touchant les réserves et les expectatives, qui étaient presque le seul avantage que l'abolition de la Pragmatique sanction avait procuré au souverain pontife; et jusqu'au temps du concordat, la cour de Rome ne put avoir la satisfaction qu'elle desirait. Cependant Jouffroi recueillit le fruit de ses artifices. Le pape ajouta au chapeau de cardinal l'évêché d'Albi; il n'en jouit pas long-temps, étant mort au prieuré de Rully, diocèse de Bourges, en 1473. On trouve quelques-uns des discours de ce cardinal dans le *Spicilége* de dom d'Achery.

JOUI. *Voyez* JOUY.

JOUIN (NICOLAS), né à Chartres, banquier à Paris, où il mourut le 22 février 1757, à 73 ans. On a de lui : I. Les *Procès contre les Jésuites*, Ambroise Guys, etc., 1750, in-12, ou suite des causes célèbres, auxquels il ajouta *Chanson d'un inconnu*, nouvellement découverte, et mise au jour avec des remarques critiques, etc., par le docteur Chrysostôme Mathanasius, sur l'air des Pendus, ou *Histoire véritable et remarquable, arrivée à l'endroit d'un R. P. de la compagnie de Jésus* (le père Couvrigny), Turin (Rouen), 1737, in-12. II. Les *Sarcelades*, satires en vers, en faveur des disciples de Jansenius, dont les premières ont un peu plus de sel que les suivantes, et dont les unes et les autres sont assez grossières. III. *Le Porte-feuille du Diable, suite du Philotanus*; le tout recueilli en 1764, 2 vol. in-12. Les éditeurs du 4e vol. de la France littéraire, prétendent à tort qu'il est auteur du *Philotanus* attribué à l'abbé de Grécourt.

JOUINI, auteur arabe, mort

en 1284, de l'hégire 683, surnommé *le Rhétoricien*, étant profondément versé dans les belles-lettres. Dans son Histoire de la conquête du monde, intitulée *Taric Gehanguscha*, composée en 1260, sous le règne de Mangou Caan, fils de Tulican, fils de Gengiskan, il dit que le vrai pays de Gengiskan était très-étendu vers l'orient et le nord, du côté du désert de Tartarie; que le vrai pays des Mogols avait huit mois de chemin, tant en longueur qu'en largeur; que les divers peuples qui l'habitaient étaient partagés en tribus, appelées Mogols; et que parmi toutes ces tribus il n'y en avait qu'une qui fût civilisée; savoir, celle de Niton Caïat, dont Gengiskan, fils de Pisouca, fut le souverain après la mort de son père. Il traite de l'histoire de Gengiskan et de Hulacoucan, son fils, du règne des rois mogols, et des autres rois de leur temps. Il est cité par Ouasoff dans son *Histoire chronologique*.

JOURDAIN (Antoine), jésuite de Saint-Flour, mort en 1636, a publié, à Lyon, en 1624, in-8°, des *Racines de la langue hébraïque*, qu'il a renfermées dans une centaine de décades en vers, avec leur explication latine, et il y a joint une autre décade de ses remarques.

JOURDAIN (Raimond), chanoine régulier de S. Augustin, prévôt de l'église d'Uzès, et ensuite abbé de Saint-Celles, est auteur du livre intitulé *Contemplationes idiotæ, de amore divino, de Mariâ Virgine, de verâ pœnitentiâ*, Parisiis, 1519, in-4°, et 1530, in-12; ouvrages qu'on cite dans les bibliographies, mais qu'on ne lit plus.

JOURDAIN (Alphonse), comte de Toulouse, fils de Raimond IV, dit de Saint-Gilles, et d'Elvire de Castille, naquit au Châtel-Pelerin en Syrie, et fut appelé Jourdain, parce qu'il avait été baptisé dans le fleuve de ce nom. Ramené en France par quelques seigneurs croisés, il fut remis en possession de ses domaines par son neveu Pons. Comme il était encore en bas-âge, Guillaume IX, comte de Poitiers, entreprit de soutenir les prétentions qu'il avait sur le comté de Toulouse. Il s'en empara en 1114; mais, en 1119, les habitans, profitant de son absence, se révoltèrent, et reconnurent Alphonse pour leur unique souverain. Le comte de Poitiers vint de nouveau attaquer Toulouse; mais les braves Toulousains défendirent courageusement leur seigneur, et repoussèrent l'usurpateur. Alphonse étant en âge de combattre lui-même, réprima les projets ambitieux du comte de Poitiers, et s'acquit une grande considération. Il fut cependant excommunié par le pape Calixte III, pour s'être emparé des biens du monastère de Saint-Gilles, et il n'en reçut l'absolution que plusieurs années après. Il se croisa pour la Terre-Sainte à l'assemblée générale de la Nation, tenue à Vezelai en Bourgogne, en 1146. Il partit en 1147, et mourut en avril 1148, à Saint-Jean-d'Acre. Il fut empoisonné, dit-on, par ordre de la reine de Jérusalem.

JOURDAIN (Claude), connu sous le nom de dom *Maur*, religieux bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, né à Poligny en 1696, mort le 20 juillet 1782, a publié deux ouvrages estimables: I. *Sur les voies romaines*, un

Mémoire couronné par l'Académie de Besançon. II. Des *Éclaircissemens sur plusieurs points de l'histoire ancienne de France et de Bourgogne*, Paris, 1774, in-8°. III. *Oraison funèbre de Cl. Bouhier, second évêque de Dijon*, par un bénédictin, Dijon, 1755, in-4°. IV. *Sur les défenses de D. Grégoire Tarisse, supérieur-général de la congrégation de Saint-Maur*, 1766, in-4°.

JOURDAIN (Anselme-Louis-Bernard Brechillet), chirurgien-dentiste, né à Paris, le 28 novembre 1734, mort le 7 janvier 1816, est auteur des ouvrages suivans : I. *Nouveaux élémens d'odontologie*, 1756, in-12. II. *Traité des dépôts dans le sinus maxillaire, des fractures et des caries de l'une et l'autre mâchoire*, 1760, in-12. III. *Essai sur la formation des dents, comparée avec celle des os*, 1766, in-12. IV. *Le médecin des dames*, ou *l'Art de les conserver en santé*, 1771, in-12. V. *Le médecin des hommes, depuis la puberté, jusqu'à l'extrême vieillesse*, 1772, in-12. VI. *Préceptes de santé*, ou *Introduction au Dictionnaire de santé*, 1772, in-8°. VII. *Traité des maladies et des opérations réellement chirurgicales de la bouche, et des parties qui y correspondent*, 1778, 2 vol. in-8°. VIII. Plusieurs articles dans le *Journal de médecine*, et dans l'*Année littéraire*. Il avait inventé plusieurs instrumens, entre autres un pour l'opération de la pierre, et un pour l'extirpation des polypes dans l'arrière-bouche.

JOURDAIN (Amable-Louis-Marie-Michel Brechillet), fils du précédent, né à Paris, le 25 janvier 1788, se livra avec ardeur à l'étude des langues orientales, sous MM. Langlès et Sylvestre de Sacy, et y fit de tels progrès, qu'on créa pour lui la place de secrétaire-adjoint de l'École spéciale des langues orientales. Il est mort le 19 février 1818. Il avait remporté, en 1817, le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sur cette question : *Quels sont, parmi les ouvrages des anciens philosophes grecs, et en particulier parmi les ouvrages d'Aristote, ceux dont la connaissance a été répandue en Occident par les Arabes ?* On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *la Perse*, ou *Tableau de l'Histoire, du gouvernement, de la religion, de la littérature, etc., de cet empire, des mœurs et coutumes de ses habitans*, 1814, 5 vol. in-18 ; livre fait d'après les auteurs originaux. Jourdain était un des collaborateurs de la *Biographie universelle.*

JOURDAN (Jean-Baptiste), né à Marseille, le 20 décembre 1711, et mort le 7 janvier 1793, a donné au théâtre italien l'*École des prudes,* comédie en trois actes, jouée en 1753. On a encore de lui : I. *Première Lettre du correcteur des bouffons à l'écolier de Prague*, Paris, 1753, in-8°. II. *Seconde Lettre du correcteur des bouffons à l'écolier de Prague, contenant quelques observations sur l'opéra de Titon, le Jaloux corrigé* et *le Devin du village*, Paris, 1753, in-12. III. Le *Guerrier philosophe*, La Haye (Paris), 1744, 4 parties in-12. IV. *Histoire d'Aristomènes, général des Messéniens, avec quel-*

ques réflexions sur la tragédie de ce nom, Paris, 1749, in-12 de 52 pag. V. *Histoire de Pyrrhus, roi d'Epire*, Amsterdam, 1746, 2 vol. in-12. VI. La *Vie de la dame Olympe Maldachini*, traduite en français de l'italien de Gregorio Leti, Genève et Paris, 1770, 2 part. in-12. VII. Une *Traduction* du grec des *Amours d'Abrocome et d'Anthia*, histoire éphésienne, 1748, in-12. VIII. *Vie de Sémiramis*, 1748, in-12.

JOURDAN (RAIMOND), vicomte de Saint-Antoine dans le Querci, parut à la cour de Raimond Bérenger, comte de Provence, et s'y distingua par ses talens. Il fit plusieurs *Pièces de vers* pour Mabille de Riez, dont il était devenu amoureux. Comme elle parut insensible à son amour, il prit le parti de s'éloigner, et se croisa contre Raimond, comte de Toulouse. Le bruit ayant couru qu'il avait été tué dans cette expédition, Mabille en fut si touchée, qu'elle en mourut de douleur. Le vicomte, de retour, lui fit dresser une statue colossale de marbre dans l'abbaye de Mont-Majour à Arles. Il prit ensuite l'habit religieux, renonça à la poésie, et mourut vers 1206. Avant sa retraite, il avait fait un traité de *Lou fontaumary de las donnas*.

JOURDAN (MATTHIEU JOUVE), surnommé *Coupe-Tête*, scélérat altéré de sang, né à Saint-Just, près le Puy, en Vélay, en 1749, fut successivement boucher, garçon maréchal-ferrant, contrebandier sur les frontières de Savoie, soldat au régiment d'Auvergne, palfrenier dans les écuries du maréchal de Vaux, marchand de vin à Paris, en 1787 et 1788, et enfin employé aux premiers assassinats révolutionnaires. Ayant été longtemps esclave à Maroc, il y avait appris à couper les têtes. Les troubles de la révolution lui ouvrirent bientôt une affreuse carrière de crimes; il la parcourut avec audace, et en se glorifiant de l'horrible surnom de *Jourdan-Coupe-Tête*. Il figura dans les premiers massacres de 1789, et il était à Versailles le 6 octobre pour y exercer son fatal ministère sur les deux gardes-du-corps Deshuttes et Varicourt, qui lui furent livrés. A son retour à Paris, il se plaignit hautement d'avoir trouvé si peu d'occasions d'exercer sa rage. Il avait déjà signalé sa cruauté en arrachant le cœur à l'intendant Bertier, et à son beau-père Foulon. Le comtat d'Avignon devint bientôt après le théâtre de ses expéditions sanglantes. On y avait formé un rassemblement sous le nom d'armée de Vaucluse, destiné à combattre ceux qui s'opposeraient à la réunion de ce petit état à la France. Ce corps composé d'hommes avides de meurtres, après avoir incendié Sérian et Monteux, venait de fusiller Patrix, son propre général, accusé de mollesse, et d'avoir facilité la fuite de quelques prisonniers qui devaient périr. Jourdan fut nommé généralissime. Aussitôt il ordonna le siége de Carpentras; mais il en fut vigoureusement repoussé. Outré de cette résistance, il courut à Avignon. Le peuple de cette dernière ville avait immolé, le 16 octobre 1791, un nommé Lescuyer, complice de Jourdan. Celui-ci, pour le venger, rassemble dans le palais appelé la Glacière, soixante-une personnes, parmi lesquelles se trouvaient treize femmes; et les fait assommer à coups

de barres de fer. Cet attentat ne fut que le prélude de ses fureurs. Amnistié en 1791, il reparut à Avignon aussitôt après, et y fit périr tous ceux qui avaient déposé contre lui, ou qu'il soupçonna de ne pas applaudir à sa barbarie. Il vint à Paris rendre compte au comité de salut public du résultat de sa mission sanguinaire, et déclara à plusieurs membres qu'il était disposé à couper les têtes de tous les Parisiens si l'on osait porter atteinte à un seul membre de la Convention. Un pareil dévouement parut digne de la confiance des comités de salut public et de sûreté générale ; ses fonctions consistaient à se tenir alternativement à la porte des deux comités, et de conduire dans les diverses prisons les personnes qu'on venait de mettre en état d'arrestation..... Ce misérable disait tout bas au concierge : « Je t'amène du gibier à raccourcir. » Enfin le comité de salut public, qui quelquefois immolait les bourreaux après leurs victimes, traduisit Jourdan devant le tribunal révolutionnaire qui, le condamnant le 27 mai 1794, l'envoya subir la mort qu'il avait donnée à tant d'autres. Il y fut condamné comme fédéraliste, comme ayant usurpé à vil prix, et par la terreur, des biens nationaux, et méconnu toutes les autorités publiques. Jourdan se plut dans le commencement de la révolution à porter une longue barbe, qu'il gardait teinte de sang; et, lorsqu'il pleuvait, il la cachait sous un manteau de crainte qu'elle ne fût décolorée.

JOURNET (Françoise), née à Mâcon, se maria à un jeune homme qui avait déjà une femme; apprenant cet événement, elle le quitta, se rendit à Paris, et entra à l'opéra, où elle débuta en 1705; elle y devint une actrice renommée dans les premiers rôles. Le système de Law lui avait procuré une fortune immense ; cette fortune s'étant évanouie avec le papier-monnaie, elle en mourut de chagrin en 1722. Cette actrice a été peinte en Iphigénie par le célèbre Raoux; et ce fut le chef-d'œuvre de ce peintre.

JOUSSE (Mathurin), né au commencement du 17e siècle, dans l'Orléanais ou l'Anjou, était fort instruit, et avait des connaissances étendues en géométrie. On présume qu'il habitait la Flèche. On connaît de lui les ouvrages suivans : I. *Le Secret d'architecture, découvrant fidèlement les traits géométriques, coupes et dérobemens nécessaires dans les bâtimens*, la Flèche, 1642, in-fol., rare. II. *L'Art de charpenterie*, la Flèche, 1692, in-fol. III. *La fidèle ouverture de l'art de serrurie*, la Flèche, 1627, in-fol., 1751, in-fol.

JOUSSE (Daniel), conseiller au présidial d'Orléans, sa patrie, né en 1704, mort en 1781, fut un des plus célèbres jurisconsultes de France. Peu d'auteurs ont été plus cités de leur vivant, surtout dans les matières criminelles. Ce fut un digne émule et contemporain de Pothier; ils ont fait tous deux l'honneur de leur patrie. Les ouvrages de Jousse sont : I. *Coutume d'Orléans*, par Fornier, avec les Notes de Pothier et de Jousse, Orléans, 1745, 2 vol. in-12. II. *Commentaire sur l'Ordonnance criminelle du mois d'août* 1670, Paris, 1753, in-12, 1 vol. in-4°, et 2 vol. in-12. III. *Commentaire sur l'Ordonnance civile de* 1667, Paris, 1753, in-4°, et 2 vol. in-12. IV. *Com-*

mentaire sur l'Edit du mois d'avril 1695, concernant la juridiction ecclésiastique, Paris, 1770, in-4°, et 2 vol. in-12. V. *Traité de la juridiction des présidiaux*, in-12. VI. *Commentaire sur l'Ordonnance du commerce*, in-12. VII. *Traité des fonctions des Commissaires enquéteurs*, Paris, 1759, in-12. VIII. *Traité du gouvernement spirituel et temporel des paroisses*, Paris, 1769, in-12. IX. *Traité de la Juridiction des officiaux*, Paris, 1769, in-12. X. *Traité de la Justice criminelle de France*, 4 vol. in-4°. XI. *Traité de l'Administration de la justice*, 2 volumes in-4°. XII. *Commentaire sur l'Ordonnance des eaux et forêts du mois d'août* 1669, Paris, 1772, in-12. XIII. *De la Juridiction des trésoriers de France*, 2 vol. in-12. XIV. *Détails historiques de la ville d'Orléans*, Orléans, 1752, in-12. XV. *Lettres à M. Linguet*, in-8°. XVI. *Eloge de M. Pothier*, placé en tête de son *traité de la possession*, Paris, 1772. XVII. *Nouveau traité de la Sphère*, Paris, 1755, in-12.— Daniel-Charles JOUSSE, son fils, aussi conseiller au présidial d'Orléans, est auteur de la *Lettre d'un Orléanais à un de ses amis*, sur la nouvelle Histoire de l'Orléanais, par le marquis de Luchet, Bruxelles et Paris, 1766, in-8° de 40 pages. Il est mort le 25 août 1769.

JOUSSOUF, surnommé *Nomari*, parce qu'il était issu de la tribu de ce nom, naquit à Cordoue, l'an 368 de l'hégire (979 de J.-C.). Il habita Lisbonne et Schantarin, probablement Santarem, et mourut en 403 de l'hégire, à Schatiba, qu'on présume être aujourd'hui San Felipe. On a de lui : I. Un ouvrage en trois livres, intitulé *Behedjet-Almodjalisyn*, dans lequel est réuni tout ce qui peut égayer la conversation, sans sortir des bornes de la décence. II. *Tamhyd*, ou commentaire sur le *Mantha*, l'un des six livres qui forment le fondement du droit religieux et civil. III. Une *Histoire des opinions des docteurs musulmans, et de la doctrine des principales de leurs sectes*, etc.

JOUSSOUF BEN TASCHFYN, prince Africain, parent d'Aboubekr Ben Omar, auquel il succéda en 462 de l'hégire (1070 de J.-C.), jeta en 465 (1072) les fondemens de la ville de Maroc, dont il fit la capitale de ses états. Il poussa ensuite ses conquêtes jusque sur les rivages de l'Océan atlantique. Pendant ce temps, Alphonse VI, roi de Castille remportait de grands avantages sur les Maures d'Espagne. Joussouf, instruit de leur détresse, vint à leur secours avec une puissante flotte, et battit complètement Alphonse à Zalaca, près de Badajos, en 1086 de J.-C. Il ne tarda pas à s'emparer de presque toute l'Espagne, et en fit une province de son empire. Il mourut en 500 (1106 de J.-C.) Ce prince aimait et protégeait les sciences, et faisait fleurir dans ses états la religion et la justice. Ses enfans furent détrônés par les Almohadites.

JOUSSOUY (JEAN-ANDRÉ), religieux de la congrégation de St.-Lazare, né près du Puy-en-Vélay, en 1746, fut envoyé par ses supérieurs à Alger en Afrique, pour procurer aux esclaves français les secours spirituels et temporels. Pendant trente années, ce pieux missionnaire y déploya un zèle et

un dévouement sans bornes. Des circonstances politiques le ramenèrent en France en 1802. Trois mois après, les communications ayant été rétablies entre la France et la régence d'Alger, il alla reprendre son poste, et fut obligé d'habiter pendant quatre ans avec les esclaves dans un bagne. Il mourut en 1811, âgé de 65 ans, vivement regretté des malheureux dont il soulageait les peines.

JOUVENCY (le Père JOSEPH), l'un des plus célèbres jésuites de France, né à Paris, en 1643, professa les humanités à Caen, à la Flèche et à Paris, avec un succès peu commun. Il mourut le 29 janvier 1719, à Rome, où ses supérieurs l'avaient appelé pour y continuer l'*Histoire de la Société*. L'historien, oubliant qu'il était Français, l'écrivit en jésuite italien. Il eut la témérité criminelle de faire l'apologie de son confrère Guignard, pendu sous Henri IV, à l'occasion de l'attentat de Jean Châtel. Jouvency regardait l'arrêt du parlement qui condamna ce jésuite, comme un jugement inique. Il loue surtout ce *martyr de la vérité*, ce *héros chrétien*, cet *imitateur de la charité de J.-C.*, de n'avoir jamais voulu demander pardon au roi et à la justice, lorsqu'il fit amende honorable. Les juges qui le condamnèrent sont à ses yeux des *persécuteurs*, et il ne craint pas de comparer le premier président de Harlay à Pilate, et le parlement aux Juifs. L'ouvrage du père Jouvency forme la 5e partie de l'*Histoire des jésuites*, depuis 1591 jusqu'en 1616, in-fol., imprimé à Rome en 1710. Il fut condamné par deux arrêts du parlement de Paris, l'un du 22 février, et l'autre du 24 mars 1713. Ce dernier arrêt supprime l'ouvrage, et contient la déclaration des sentimens des jésuites français touchant la souveraineté du roi. Toutes ces raisons font rechercher ce livre, qui par là est devenu peu commun et cher. L'ouvrage du père Jouvency méritait certainement cette flétrissure, quoique estimable à plusieurs égards. Il est écrit avec autant de pureté que d'élégance. Le ton en est trop oratoire, et l'auteur attribue à ses confrères une quantité de miracles qui ont fait rire le public. En 1713, on imprima à Liége un *Recueil* in-12 *de Pièces touchant cette Histoire.* Ce recueil n'est pas commun. (*Voyez* l'article MAIGROT.) On a encore du père Jouvency : I. Des *Harangues latines*, prononcées en diverses occasions, en 2 vol. in-12. II. Un traité *De ratione discendi et docendi*, Lyon, 1692, bon, mais superficiel; réimprimé in-12, 1778, à Paris, chez Barbou, et dont M. Le Fortier, professeur à l'école militaire de Fontainebleau, a donné une très-bonne traduction, Paris, 1803, in-12. III. *Appendix de Diis et Heroïbus poeticis.* C'est un excellent abrégé de mythologie. La latinité en est très-pure, et le style concis et sans faux ornemens. Cet ouvrage a été souvent réimprimé. La dernière édition a été publiée avec des notes, en 1805 par M. Roger, membre de la commission des livres classiques, et depuis de l'Académie française. IV. Des *Notes* pleines de clarté et de précision sur Térence, Horace, les Métamorphoses d'Ovide, Perse, Juvénal, Martial, et sur quelques ouvrages de Cicéron. V. Une *Version latine* de la première *Philippique*

de Démosthènes, que l'abbé d'Olivet a insérée dans sa Traduction française des *Philippiques et des Catilinaires*, Paris, Barbou, 1771. in-12. On reconnaît dans tous les écrits de Jouvency un homme nourri des bonnes productions des Anciens. La pureté, l'élégance, la facilité de son style, la richesse de ses expressions, l'égalent presque aux meilleurs écrivains de l'antiquité; mais il y a dans ses ouvrages plus de mots que de choses.

JOUVE (JOSEPH), jésuite, né à Embrun, en 1701, mort le 2 avril 1758, est auteur d'une *Histoire de la Conquête de la Chine par les Tartares Mantchoux*, Lyon, 1754, 2 vol. in-12. Il s'est déguisé sous le nom de Voyen de Bunem; il y a joint un accord chronologique des annales de la monarchie chinoise avec les époques de l'ancienne histoire, depuis le Déluge jusqu'à J.-C. On prétend que le père Jouve a tiré cette histoire de l'établissement de la dynastie régnante, des *Annales de la Chine* du père de Mailla, qui n'avaient pas encore été imprimées, sources peu propres à donner de la confiance. On a encore du même: *Histoire de Zénobie, impératrice reine de Palmyre*, Paris, 1758, in-12, sous le nom de *Envoi de Hauteville*, écrite d'une manière intéressante, et qui a eu beaucoup de succès.

JOUVENET (JEAN), célèbre peintre d'histoire, né à Rouen, le 21 août 1647, mort à Paris, le 5 avril 1717. Le tableau du Mai, qu'il fit à l'âge de 19 ans, et dont le sujet est la *Guérison du paralytique*, annonça l'excellence de ses talens. On appelait tableau du Mai celui que la communauté des orfèvres de Paris donnait chaque année à la cathédrale de cette ville, et qui restait exposé sous le portail de l'église pendant tout le mois de mai. Lebrun présenta ce maître à l'Académie, où il fut reçu en 1675. On l'en nomma depuis directeur et recteur perpétuel. On connaît les quatre morceaux qu'il composa pour l'église de Saint-Martin-des-Champs. Le roi voulut les voir, et en fut si satisfait, qu'il ordonna à Jouvenet de les recommencer, pour être exécutés en tapisserie. Jouvenet peignit donc les mêmes sujets; mais en homme de génie, sans s'attacher servilement à ses premières idées. Il se surpassa lui-même dans ces derniers tableaux, qui sont aux Gobelins. Le czar Pierre Ier, ayant vu les tapisseries qui étaient exécutées d'après lui, en fut frappé, et les choisit pour la tenture que le roi lui avait offerte. Ce fut à l'occasion de ces quatre chefs-d'œuvre, qu'il eut à soutenir un procès contre les moines qui se plaignaient qu'au lieu de la vie de St. Benoît, qu'il s'était engagé à traiter, il avait peint des sujets tout-à-fait étrangers à leur institution. La vivacité et l'originalité de ses reparties ne contribua pas peu à lui faire gagner sa cause. Que vouliez-vous, dit-il, que je fisse de trente sacs à charbon, tels que ceux que vous portez. Cette repartie fit rire les juges, et les disposa en sa faveur. Louis XIV chargea Jouvenet de peindre à fresque les *douze Apôtres*, au-dessous de la coupole de l'église des Invalides; et l'illustre artiste s'en acquitta de la manière la plus brillante. Son pinceau fut aussi employé dans la chapelle de Versailles. Il eut une attaque d'apoplexie, et demeura paralytique

du côté droit. Cependant il dessinait encore de la main droite, mais avec beaucoup de difficulté. Enfin, il s'habitua à se servir de la main gauche. On voit plusieurs magnifiques ouvrages qu'il a exécutés de cette main, entre autres le tableau appelé le *Magnificat*, qui se voit encore aujourd'hui dans le chœur de Notre-Dame de Paris, où il a été rapporté, et le *plafond* de la deuxième chambre des enquêtes du parlement de Rouen, où il représenta *l'Innocence poursuivie par le mensonge et la fureur, et se réfugiant dans les bras de la justice.* Sa mémoire était des plus heureuses. Il peignit un jour sur le parquet, avec de la craie blanche, un de ses amis absent depuis quelque temps; la ressemblance était frappante : on fit enlever la feuille du parquet, qui devint un tableau d'autant plus précieux, que l'amitié l'avait tracé. Jouvenet avait de l'enjouement et de la vivacité dans l'esprit. Un peintre médiocre, ayant placé un de ses tableaux à côté d'un de ceux de Jouvenet, alléguait, pour excuser la faiblesse de sa composition, que Jouvenet avait retouché son ouvrage, depuis qu'il avait vu la production de celui qui croyait être son rival. « Non, répondit Jouvenet, c'est bien plutôt lui qui a retouché mon tableau, en mettant le sien tout auprès. » Ce peintre ne vit point l'Italie, et se forma, par la seule étude de la nature, un goût de dessin fier, nerveux, correct et savant, au point que, dans Rome même, la vue seule des estampes gravées d'après ses tableaux le fit surnommer *le Carrache* de la France. Il donnait du relief et du mouvement à ses figures : ses expressions sont vives, ses attitudes vraies, ses draperies bien jetées, ses figures heureusement contrastées. Il réussissait surtout dans les grandes machines; il traitait avec beaucoup de succès l'*Histoire*, la *Fable*, l'*Allégorie* et l'*Episode*. Il a fait encore des *Portraits* fort estimés. Son pinceau ferme et vigoureux, la richesse de sa composition, sa grande manière charment et étonnent le spectateur, sans le séduire par le coloris, qu'il a peut-être un peu trop négligé. Lorsqu'il se trouvait de l'architecture dans ses tableaux, il la faisait peindre par d'autres mains. Il y employa Juvillet, homme plein de talent en ce genre. On doit mettre au rang de ses chefs-d'œuvre *les Vendeurs chassés du Temple*, et la *Descente de Croix*, qui est dans une des salles de l'Académie de peinture à Paris. Ce tableau réunit les plus belles parties de l'art. (*Voyez* DUCANGE.) Restout fut le neveu et le plus célèbre des élèves de Jouvenet.

JOUVENNEAUX ou JOUENNEAUX (GUI), né au Mans, au milieu du 15e siècle, devint abbé de Saint-Sulpice de Bourges, et mourut en 1505. On a de lui les ouvrages suivans : I. Un *Commentaire grammatical sur Térence*, Paris, 1492, in-fol.; Lyon, 1493, in-4°. II. *Interpretatio in latinæ linguæ elegantias, à Laurentio Vallâ*, Paris, 1493, in-4°. III. *La Règle de Saint-Benoît*, traduite en français, Paris, 1505, in-12. etc.

JOUY (LOUIS-FRANÇOIS DE), avocat au parlement, et du clergé de France, né à Paris, le 2 mai 1714, mort dans la même ville le 6 février 1771, à 57 ans, livré particulièrement aux matières ec-

clésiastiques, fut chargé des affaires du clergé, et s'en acquitta avec honneur. On a de lui : I. *Principes sur les droits et obligations des gradués*, in-12. II. *Supplément aux lois civiles*, dans leur ordre naturel, in-fol. III. *Arrêts de règlemens recueillis et mis en ordre*, 1752, in-4°. IV. *Conférence des ordonnances ecclésiastiques*, 1753 in-4°. V. *La Coutume de Meaux*.

JOVE (PAUL). *Voy.* GIOVIO et PAUL JOVE.

JOVELLANOS (don GASPAR MELCHIOR DE), savant magistrat espagnol, né à Gijon, dans les Asturies, en 1749, avait reçu de la nature un génie ardent et avide de connaissances, et cultiva également la jurisprudence, l'histoire, les langues savantes, l'antiquité et la littérature. Dès sa première jeunesse, il fut reçu membre des Académies espagnoles d'histoire et des beaux-arts de St.-Ferdinand ; et Charles III, instruit de son mérite, le nomma son conseiller d'état, et le chargea de plusieurs commissions importantes, dont il s'acquitta toujours avec succès. Jovellanos joignait à un esprit vif et pénétrant une imagination féconde et fleurie. Il possédait tous les talens nécessaires pour plaire aux princes qui veulent s'instruire, une grande étendue de connaissances et beaucoup de présence d'esprit; ses réponses étaient promptes, judicieuses, toujours sincères, et cependant mesurées. Il était franc et décidé dans ses jugemens, réglé dans ses mœurs, doux et affable dans ses manières, toujours prêt à se communiquer, et surtout d'un désintéressement extrême. Ennemi des préjugés, il ignorait ces préventions outrées en faveur d'une nation, et injurieuses au reste du genre humain. Il aimait surtout la France et sa littérature. Le comte de Cabarrus ne contribua pas peu à lui inspirer ce goût. La conformité du génie et des idées libérales de ces deux hommes d'état établit entre eux des liaisons très-intimes, qui leur firent partager leurs succès et leurs revers. Pour obtenir sa bienveillance, il suffisait d'avoir du mérite; il recherchait même les étrangers dont les lumières et les talens pouvaient être utiles à l'Espagne. Des qualités si rares et si estimables étaient accompagnées d'un fonds de gaîté admirable, que ni ses malheurs ni la maladie dont il fut attaqué quelques années avant sa mort, ne purent jamais altérer. Bourgoing, dans son *Tableau de l'Espagne moderne*, et M. de Laborde, dans son *Itinéraire de l'Espagne*, parlent de Jovellanos comme d'un homme extraordinaire. Sa grande renommée, ne pouvant pas manquer de lui attirer des ennemis, surtout parmi le haut clergé, dont il voulait réformer les abus ; en 1797 il fut exilé dans les montagnes des Asturies, d'où il fut rappelé, en 1799, pour remplacer *Llaguno* et *Amirola*, dans le ministère de *grace* et *justice*. Mais il connaissait trop l'instabilité de la faveur des intrigues de cour, pour ne pas prévoir sa disgrace. Il n'y avait qu'un mois qu'il était au ministère, lorsqu'il ordonna à son valet de chambre de se tenir prêt pour un long voyage ; mais ce ne fut qu'au bout de neuf mois qu'il fut exilé à Palma, dans l'île de Majorque, et renfermé étroitement dans le couvent des char-

treux, d'où il n'est sorti que lors de l'invasion des Français en Espagne, en 1808. Il fut nommé depuis ministre de l'intérieur par le roi Joseph Napoléon : place qu'il n'a pas pu remplir, attendu qu'il se trouvait alors engagé auprès de la junte insurrectionnelle, où il finit sa carrière d'une manière tragique, au commencement de l'année 1812. Il fut massacré dans une émeute populaire. On a de lui : I. *Recueil de poésies lyriques*, Madrid, 1780. Ce recueil renferme une comédie intitulée : *El delenqüente Honrado* (*l'Honnête criminel*), qui a eu un succès prodigieux en Espagne, et qui ne ressemble en rien à la pièce française qui porte le même titre. Cette comédie fut traduite en français par l'abbé Eymar, vicaire-général de Marseille, et ci-devant conseiller au parlement de Paris. Elle est également traduite en anglais, et elle fut représentée à Londres avec beaucoup de succès. II. *Discours prononcé dans l'assemblée générale de l'Académie des beaux-arts de Marseille, en* 1781, Madrid, 1782, in-8°. Ce discours fut couronné. On y trouve un parallèle intéressant entre Gongora et Giordano : le premier, comme corrupteur du bon goût et de la poésie, et le second, de la peinture. Ce discours donna lieu à l'anglais Cumberland de publier ses réflexions sur les artistes espagnols qui vinrent à Londres deux ans après. III. *Mémoire sur l'établissement des Monts-de-Piété*, Madrid, 1784. IV. *Mémoire lu dans l'Académie d'histoire, sur la nécessité d'un bon Dictionnaire géographique*, Madrid, 1785. V. *Réflexions sur la législation d'Espagne*. VI. *Lettre adressée à Campomanès, sur le projet d'un Trésor public*, Madrid, 1786. L'ouvrage le plus estimé de Jovellanos est son *Traité d'économie agraire*, publié à Madrid, in-4°, sous ce titre : *Informe sobre la Lei agraria*, Madrid, 1795. Jovellanos a écrit une foule de *Mémoires* et de *Dissertations* à l'occasion de ses différentes missions, et des *Questions* proposées par les sociétés savantes. On parviendra, sans doute avec le temps, à réunir une grande partie de ces écrits précieux que le seul traité d'économie agraire doit faire desirer à tous les hommes d'état. Cet ouvrage se trouve traduit dans l'*Itinéraire* de M. de Laborde, qui en parle de la manière la plus avantageuse. Jovellanos sacrifia une grande partie de son patrimoine à l'établissement qu'il créa à Gijon, sous le titre de *Institut asturien*, qui fut soutenu pendant quelque temps par le gouvernement, et tout-à-fait abandonné lors de l'exil de son fondateur. On doit à Jovellanos une traduction en espagnol du *Paradis perdu* de Milton, et une tragédie en cinq actes, intitulée *Pélage*, très-connue, quoiqu'elle n'ait jamais été imprimée.

JOVIEN (Flavius Claudius Jovianus), empereur romain, né l'an 330, à Singidon, ville de la Pannonie, du comte Varonianus, était primicère des gardes, et servait dans l'armée romaine, en Perse, lorsque l'empereur Julien y fut tué. L'armée, troublée de la mort de son chef, s'occupait à lui donner un successeur à l'Empire. On jeta les yeux sur Salluste, qui refusa cette dignité. « Pendant qu'on délibérait encore, dit Ammien-Marcellin, quelques turbulens, comme il arrive dans les

grands embarras, élurent Jovien, chef des gardes, qui n'avait qu'une réputation médiocre. » Revêtu à la hâte des ornemens impériaux, et tiré brusquement de sa tente, il parcourut les rangs de l'armée. Les troupes, entendant proclamer Jovien, frappées de la ressemblance de ce nom avec celui de Julien, crurent que ce dernier empereur était rétabli de sa blessure et firent de plus fortes acclamations; mais lorsqu'elles virent la figure alongée et le corps courbé de Jovien, elles s'abandonnèrent à la tristesse. Le 27 juin 363, Jovien fut élevé à la dignité d'Auguste. L'armée romaine se voyait entourée par celle des Perses. Sapor, leur roi, était instruit de la mort de Julien. Le danger devenait imminent. Jovien ne se sentit ni le courage ni les talens nécessaires dans une pareille circonstance; il renonça aux projets de son prédécesseur, fit rétrograder l'armée, qui eut beaucoup à souffrir pendant une longue retraite, et conclut avec les Perses une paix de 30 ans, paix honteuse, et devenue indispensable, autant par son incapacité que par les circonstances, quand il fut élevé à l'Empire. Il fallut céder toutes les conquêtes que les Romains venaient de faire sur la Perse, et plusieurs provinces de l'Empire. Jovien parvint à Ancyre avec les débris de son armée, et y prit le consulat avec son fils Varronien, qui était encore enfant; de là, il se rendit à Dadastane, ville qui sépare la Bithynie de la Galatie, où son règne et sa vie furent terminés. Le matin qui suivit la nuit du 16 au 17 février 364, on le trouva mort dans son lit, ce qui donna lieu à plusieurs soupçons qu'on ne chercha pas à éclaircir. On dit qu'il périt par l'effet de l'odeur de la chaux, dont on avait récemment endu sa chambre à coucher, ou de la vapeur de charbons allumés, ou d'une apoplexie foudroyante. Il n'était âgé que de 33 ans. Les actions de son règne ne sont ni nombreuses ni mémorables. Il s'occupa à favoriser le christianisme, rappela Saint Athanase et quelques évêques exilés, et fit cesser en quelques lieux le culte des dieux, que Julien avait rétabli, ce qui lui valut des éloges de la part des écrivains chrétiens, qui, par esprit de parti ou par reconnaissance, ont beaucoup trop exalté les actions de cet empereur. Voici le portrait qu'en a laissé Ammien-Marcellin, historien impartial, qui a suivi ce prince dans ses expéditions, et qui a été témoin des événemens de son règne: « Il marchait pesamment, avait un air fort gai, et les yeux bleus; sa taille était si haute et si épaisse qu'on fut long-temps à trouver des vêtemens royaux qui s'y ajustassent. Il avait pris Constance pour modèle, s'occupait quelquefois après midi de choses sérieuses, et s'amusait souvent à badiner en public avec ses courtisans. Il aimait la religion chrétienne, lui accorda même quelquefois des distinctions; et, quoiqu'il n'en eût qu'une connaissance médiocre, il témoigna son penchant pour elle, en donnant des places à ceux qui la professaient. Il mangeait beaucoup, et s'abandonnait au vin et aux femmes. Peut-être que la décence que l'on doit au trône l'eût dans la suite corrigé de ces vices. » Chariton, son épouse, mourut en allant au devant de lui. On fit crever un œil à son fils Varronien, pour l'ex-

clure du trône impérial, parce qu'un borgne ne pouvait pas être empereur. Ce fut, dit-on, par l'ordre de Valens. L'abbé de La Bletterie a publié la *Vie de l'empereur Jovien*, avec la traduction de quelques ouvrages de l'empereur Julien, 2 vol. in-12, Paris, 1748.

JOVIN, consul romain, l'an 367 de J.-C., était né à Reims, dans le 4e siècle. Quoique chrétien, il jouissait de l'estime de l'empereur Julien, qu'il avait aidé à monter sur le trône après la mort de Constance. Sous le règne de Jovien, sa fortune changea. Il fut dépouillé de la charge de général de cavalerie dans les Gaules. Mais celui que Jovien en revêtit fut tué peu après avec tous les siens, et les Gaules allaient secouer le joug des Romains, si Jovin n'eût ramené à son devoir l'armée révoltée. L'empereur, voulant le récompenser de ce service signalé, le rétablit dans sa première dignité. Jovin eut une autorité encore plus étendue sous les empereurs Valens et Valentinien. Il remporta dans la suite plusieurs victoires sur les Allemands. Jovin était un général habile et plein de fidélité. Il mourut en 370.

JOVIN, noble Gaulois, et capitaine plein de bravoure, fils ou petit-fils du précédent, déclaré empereur à Mayence, l'an 411, dans le temps qu'on assiégeait le tyran Constantin à Arles, dut ce dangereux honneur à la brigue de Goar, Alain, et de Guindicaire, chef des Bourguignons. Il associa à cette dignité son frère Sébastien; mais ils ne jouirent pas long-temps de la pourpre. L'an 413, Ataulphe, roi des Visigoths, qui suivait le parti de Jovin, l'ayant délaissé, cet usurpateur fut tué dans le temps qu'on le conduisait à l'empereur Honorius, qui était alors à Ravenne, et qui reçut aussi la tête de Sébastien. Jovin avait porté le nom d'Auguste près de deux ans. Né avec un esprit léger et un caractère inconstant, il abandonna la vie tranquille et agréable que ses richesses et sa naissance pouvaient lui faire mener, pour prendre la pourpre; et il n'éprouva depuis que des chagrins et des malheurs. Quelques auteurs ont écrit qu'ils étaient tous deux de Narbonne, et sortis de la famille dont était Saint Sébastien, martyr.

JOVINIEN, moine hérétique de Milan, au 4e siècle, sortit de son monastère, où il avait vécu dans une grande austérité, ne mangeant qu'un peu de pain, buvant de l'eau, marchant pieds nus, et travaillant de ses mains. Il se rendit à Rome, et porta plusieurs vierges à se marier, en leur insinuant que l'état du mariage était aussi parfait que celui de la virginité, et qu'elles ne valaient pas mieux que Sara, Susanne, et les autres femmes de l'antiquité sacrée. Il soutint encore que la vierge Marie n'était pas demeurée vierge après l'enfantement; que la chair du Sauveur n'était pas véritable, mais fantastique; que les jeûnes et les autres œuvres de pénitence n'étaient d'aucun mérite; qu'on peut faire bonne chère et manger de toutes sortes de viandes, pourvu qu'on en use avec actions de grace. Ce moine se conduisait suivant ces principes. Saint Augustin et Saint Jérôme, qui le combattirent, lui reprochent son luxe, sa mollesse, et son goût pour le faste et les plaisirs. Jovinien fut condamné à Rome par le pape Syrice, et à Milan par Saint Am-

broise, dans un concile tenu en 390. Les empereurs Théodose et Honorius l'exilèrent: le premier dans un désert, et l'autre dans une île, où il mourut, vers l'an 412.

JOVINO (Jérôme), Sicilien, né en 1640, mort en 1693, fut homme d'église très-savant en théologie et en philosophie, et laissa des *Panégyriques* et un *Carême*.

JOVITA-RAPICIUS, né dans le Bressan, auteur d'un ouvrage divisé en cinq livres sur le nombre oratoire, qui parut à Venise, l'an 1554, dédié au cardinal Polus, de l'imprimerie de Paul Manuce, fils d'Alde. Quelques gens d'esprit et de lettres regardaient le nombre oratoire comme une chimère dont l'objet n'a rien de fixe, et varie au gré de nos caprices. Rapicius prétend qu'il y a un rhythme, une cadence propre à la prose comme aux vers, et donne des leçons sur la manière de l'introduire dans le discours.

JOYANT (A. A. A.), dit d'*Assas*, l'un des coaccusés de George Cadoudal, né à Lénac, dans la Basse-Bretagne. Son extrême jeunesse l'empêcha de prendre part aux premiers troubles de la Bretagne. Il vivait à Rennes dans l'oisiveté, et y prit le parti des chouans; le gouvernement le fit arrêter et conduire au Temple, en 1798; et il n'obtint sa liberté qu'en rejetant ses écarts sur son jeune âge. Lors de l'insurrection de l'an 8, il recruta publiquement pour George, et devint son aide-de-camp. L'amnistie lui fournit l'occasion de venir à Paris; il y resta sous prétexte d'affaires de commerce, et contribua à l'explosion du 3 nivôse. Il suivait la machine, déguisé en charretier. Recherché pour cet attentat, il erra en différens endroits, et parvint enfin à s'embarquer pour Jersey, d'où il gagna Londres. Ses anciennes liaisons avec George l'engagèrent à le suivre en France dans les premiers jours d'août 1804. Ils débarquèrent ensemble et arrivèrent dans la capitale, où la police le fit arrêter et conduire de nouveau au Temple. Il ne tarda pas à être mis en jugement, et fut condamné à mort le 21 prairial an 12 (10 juin 1804); au moment de l'exécution, qui eut lieu le 5 messidor suivant, il cria: *Vive le roi!* à plusieurs reprises, et mourut sans montrer la moindre altération dans ses traits. Il était âgé de 26 ans.

JOYEUSE (Guillaume, vicomte de), fils puîné de Jean de Joyeuse, gouverneur de Narbonne, d'une famille illustre. On le destina à l'Église, et il eut même l'évêché d'Aleth, du vivant de Jean-Paul, son frère aîné; mais comme il n'était pas lié par les ordres sacrés, il embrassa depuis la profession des armes, et succéda à son frère. Il servit utilement le roi Charles IX dans le Languedoc, durant les guerres civiles de la religion, et fut fait maréchal de France par le roi Henri III. Il mourut fort âgé, en 1592.

JOYEUSE (Anne de), fils du précédent, duc et pair, et amiral de France, premier gentilhomme de la chambre, et gouverneur de Normandie, fut un des principaux favoris du roi Henri III, qui lui fit épouser Marguerite de Lorraine, sœur puînée de la reine Louise, son épouse. (*Voy.* Baltazarini.) Ses noces coûtèrent au roi plus de douze cent mille écus. Quelques courtisans, trouvant cette dépense excessive, prirent la liberté de le dire à ce prince, qui

répondit : « Je serai sage et bon ménager quand j'aurai marié mes trois enfans. » C'étaient le duc de Joyeuse, le duc d'Épernon et le marquis d'O. Joyeuse commanda en 1586 une armée dans la Guienne contre les huguenots; il y remporta quelques avantages, et ne voulut faire aucun quartier à un détachement qu'il surprit au mont Saint-Éloi. Cette barbarie fut bientôt punie; car, ayant été pris à Coutras, le 20 octobre 1587, les huguenots le tuèrent de sang-froid, en criant le mont Saint-Éloi, quoiqu'il offrît cent mille écus pour racheter sa vie. L'amiral de Joyeuse, si cruel les armes à la main, était doux et généreux dans la société. Un jour, ayant fait attendre trop long-temps les deux secrétaires d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, en leur abandonnant un don de cent mille écus, que le roi venait de lui faire. Il étala même dans les camps une grande magnificence. On comparait son armée à celle de Darius, et l'armée de Henri IV à celle d'Alexandre. Ayant été envoyé en ambassade à Rome quelque temps après son mariage, il fut traité comme s'il eût été frère du roi. On prétend que, quelque temps avant sa mort, sa faveur à la cour avait bien diminué. Davila rapporte que le duc d'Épernon, qui aspirait à posséder seul les bonnes graces de Henri III, le desservit auprès de ce prince, lequel, dans un moment d'humeur, lui dit « qu'il ne passait à la cour que pour un poltron, et qu'il ferait bien de se laver de cette tache. » Mais cette anecdote, que quelques historiens contestent, prouve seulement, si elle est apocryphe, que le rôle de favori a ses épines comme les autres professions.

JOYEUSE (François de), cardinal, frère du précédent, né en 1562, successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse et de Rouen, fut chargé des affaires les plus difficiles et les plus importantes par les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII, et s'acquit tous les suffrages par sa prudence, sa sagesse, et sa capacité dans les affaires. Il mourut à Avignon, doyen des cardinaux, le 27 août 1615, à l'âge de cinquante-trois ans, après s'être illustré par plusieurs fondations : 1° d'un *Séminaire* à Rouen ; 2° d'une *Maison* pour les jésuites à Pontoise; 3° d'une autre à Dieppe, pour les pères de l'Oratoire. On a l'*Histoire du cardinal de Joyeuse*, avec plusieurs *Mémoires, lettres, dépêches, ambassades, relations*, et autres pièces recueillies par Ant. Aubery, Paris, 1655, in-fol. — Il y a eu un troisième Joyeuse de Saint-Dizier (George), frère des deux précédens, favori de Henri III, qui ayant assisté nu-pieds, la nuit du vendredi au samedi saint, à une procession de flagellans avec le roi, y contracta une maladie, dont il mourut, en 1583.

JOYEUSE DU BOUCHAGE (Henri, duc de), né en 1567, de Guillaume, vicomte de Joyeuse, porta d'abord les armes avec distinction jusqu'en 1587. La perte de sa femme, et une vision qu'il crut avoir, le déterminèrent à faire profession chez les capucins, sous le nom de *Frère Ange*. L'année d'après, les Parisiens ayant résolu de députer à Henri III, pour le prier de revenir habiter la capitale, frère Ange se chargea de la commission. Il partit processionnellement à la tête des dépu-

tés, qui chantaient des psaumes et des litanies; et, pour représenter notre Seigneur montant au Calvaire, il se mit sur la tête une couronne d'épines, une grosse croix de bois sur les épaules, et, fustigé par deux de ses compagnons, se fit accompagner de tous les personnages qu'on employait en ce temps-là pour représenter la Passion : tous les autres députés étaient en habits de pénitens. Le roi était à vêpres lorsque cette singulière députation arriva. Il fut touché de compassion, en voyant entrer dans l'église le frère Ange, nu jusqu'à la ceinture, que les deux capucins frappaient à grands coups de discipline. Cette pieuse farce ne produisit que de mauvaises plaisanteries.... Frère Ange resta dans son ordre jusqu'en 1592. Le grand-prieur de Toulouse, son frère, s'étant noyé dans le Tarn, vers ce temps-là, les ligueurs du Languedoc l'obligèrent de sortir de son cloître pour se mettre à leur tête. (*Voy.* Chat.) Le guerrier capucin combattit vaillamment pour le parti de la Ligue, jusqu'en 1596, qu'il fit son accommodement avec le roi Henri IV. Ce prince l'honora du bâton de maréchal de France; mais, quelque temps après, s'étant trouvé avec lui à un balcon au-dessous duquel beaucoup de peuple regardait, il lui dit : « Mon cousin, ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un roi apostat et un moine décloîtré. » Cette plaisanterie le fit rentrer en lui-même, et il reprit tout de suite son ancien habit. C'est de lui que Voltaire a dit, dans la *Henriade*, chant IV :

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

Le cloître ne fut plus pour lui qu'un tombeau; il s'y livra aux jeûnes, aux veilles et à la plus rigoureuse pénitence. Il mourut à Rivoli, près de Turin, le 27 septembre 1608. Il avait épousé la sœur du duc d'Épernon, qui ne lui donna qu'une fille, Henriette-Catherine, laquelle épousa, en 1599, le duc de Montpensier, et en 1611, le duc de Guise. Elle mourut en 1656, à 71 ans. Callières a écrit la Vie du frère Ange de Joyeuse.

JOYEUSE (Jean-Armand, marquis de), maréchal de France, le second fils d'Antoine-François de Joyeuse, comte de Grandpré, se distingua par sa bravoure, depuis 1648 jusqu'en 1697. Il commanda l'aile gauche à la bataille de Nerwinde, où il fut blessé. Sa valeur fut récompensée par le gouvernement de Metz, Toul et Verdun. Il mourut à Paris, le 1er juillet 1710, à 79 ans, sans postérité.

JOYEUSE (Henriette-Catherine, duchesse de), fille et héritière de Henri de Joyeuse, comte du Bouchage, maréchal de France, mort capucin, sous le nom de P. Ange, et de Catherine de La Valette, avait épousé, en 1597, Henri de Bourbon, duc de Montpensier, dernier prince de cette branche, mort le 27 février 1608. Tout ce que Henri IV, qui l'aimait, put en obtenir, ce fut qu'elle vînt à la cour, où il connut que la vertu de cette belle veuve était inébranlable. Après la mort du roi, elle épousa Charles de Lorraine, duc de Guise, et mourut en 1656, à l'âge de 71 ans.

JOYEUSE (J. B. X.), commissaire de la marine, à Toulon, est auteur d'un Mémoire qui remporta le prix de la Société d'agriculture de Limoges, en 1766. Il est intitulé : *Histoire des Cha-*

rançons, avec des moyens pour les détruire et empêcher leurs dégâts dans le bled. On lui doit aussi : I. *Histoire des vers qui s'engendrent dans le biscuit qu'on embarque sur les vaisseaux, avec les moyens de l'en garantir.* II. *Exposition de la nouvelle agriculture*, 1772, in-8°.

JOYNER (William, *aliàs* Lyde), né à Oxford, en 1622, abjura la religion anglicane, en 1644, pour se réunir à l'Église romaine, et s'attacha au comte de Glamorgan, qu'il suivit d'abord en Irlande, et ensuite dans ses voyages sur le continent. A son retour, il vécut fort retiré à Londres, où il fut arrêté sur le soupçon qu'il était jésuite; mais, ayant été mis en liberté, il passa ses dernières années dans une grande pauvreté. On a de lui : I. Une comédie intitulée *l'Impératrice romaine*, Londres, 1670, in-4°. II. Des *Observations sur la vie du cardinal Pole*, 1686, in-8°. III. Plusieurs pièces de Poésies en anglais et en latin, assez estimées, éparses dans divers recueils, spécialement dans l'ouvrage intitulé : *Horti Carolini Rosa altera*, 1670. Joyner mourut en 1706.

JOZABAD, fils de Somer, se ligua avec quelques autres pour se défaire de Joas, roi de Juda, et ils assassinèrent ce prince, l'an 845 avant J.-C.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE, RUE CHRISTINE.

